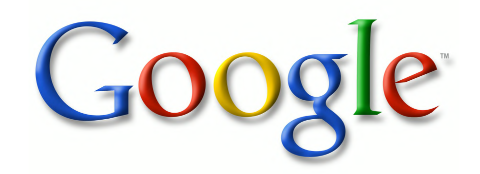


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

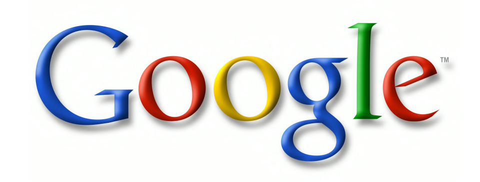
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

24212.1.2

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
CLASS OF 1828

DICTIONNAIRE

INFERNAL.

I.

Autres Ouvrages de l'Auteur :

LE DIABLE PEINT PAR LUI-MÊME, Galerie de petits romans et de contes merveilleux sur les aventures et le caractère des démons, etc., deuxième édition, in-8°., ornée de fig. Prix, 6 fr.

MAHOMET II, ou la Prise de Constantinople, roman historique, deuxième édition. 2 vol. in-12. Prix, 5 fr.

DICTIONNAIRE CRITIQUE DES RELIQUES ET DES IMAGES MIRACULEUSES, 3 vol. in-8°. Prix, 18 fr.

LES JÉSUITES REMIS EN CAUSE, ou Entretiens des vivans et des morts à la frontière des deux mondes, drame théologique en cinq journées, in-8°. Prix, 6 fr.

LE BOURREAU DE DRONTHEIM, ou la Nuit du treize décembre, avec un appendice sur les romans scélérats, 2 vol. in-12, fig. Prix, 6 fr.

IMOGÈNE, ou les Moines du Liban, 2 vol. in-12. Prix, 5 fr.

DICTIONNAIRE FÉODAL, 2 vol. in-8°. Deuxième édition. Prix, 12 fr.

MÉMOIRES D'UN VILAIN DU QUATORZIÈME SIÈCLE, 2 volumes in-12. Prix, 6 fr.

ANECDOTES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, 2 vol. in-8°. Prix, 12 fr.

DES DÉLITS ET DES PEINES, traduit de l'italien de Beccaria, deuxième édition, in-18, papier grand-raisin satiné, portrait. Prix, 5 fr.

PARIS. – IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE

INFERNAL,

OU

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE,

Sur les Êtres, les Personnages, les Livres, les Faits et les Choses

QUI TIENNENT AUX APPARITIONS, A LA MAGIE, AU COMMERCE DE L'ENFER, AUX DIVINATIONS, AUX SCIENCES SECRÈTES, AUX GRIMOIRES, AUX PRODIGES, AUX ERREURS ET AUX PRÉJUGÉS, AUX TRADITIONS ET AUX CONTES POPULAIRES, AUX SUPERSTITIONS DIVERSES, ET GÉNÉRALEMENT A TOUTES LES CROYANCES MERVEILLEUSES, SURPRENANTES, MYSTÉRIEUSES ET SURNATURELLES;

Jacques Albin Simon

PAR M. COLLIN DE PLANCY, called Collin

1794-1881

Deuxième édition, entièrement refondue,

ORNÉE DE FIGURES.

« Mais l'homme superstitieux craint toutes choses, la terre et la mer, l'air et le ciel, les ténèbres et la lumière, le bruit et le silence; il craint même jusqu'à un songe. »

PLUTARQUE.

TOME PREMIER.

EX LIBRIS D. MALD

C.



Paris,

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE

DE P. MONGIE AÎNÉ,

BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1825.

~~IV. 1714.~~
24212.1.2
MAR. 14 1883
Minot fund.
(I.-IV. t/ Later.)

2586
66

AVERTISSEMENT.

On a déjà remarqué que tous les livres inspirés par les superstitions infernales ne sont généralement que de ridicules amas d'extravagances, ou d'imparfaites compilations, ou de froides discussions sans but et sans ensemble ; et l'on compte plus de vingt mille volumes sur ces matières bizarres. Il était sans doute important d'exploiter une pareille mine, qui a tant exercé l'imagination de nos pères et qui mérite au moins toute notre curiosité.

Le public s'est montré d'une bienveillance extrême envers l'auteur du Dictionnaire infernal, par l'accueil qu'il a fait à la première édition, qu'on ne doit considérer que comme l'essai très-faible et très-imparfait d'un jeune homme. De nouvelles recherches et huit années d'un travail constant ont beaucoup amélioré cet ouvrage. Il a fallu tout retoucher, corriger une foule de passages inexacts, supprimer le remplissage et les inutilités, et ajouter trois ou quatre mille articles qui ont échappé au premier travail, publié en deux volumes.

Les personnes qui veulent connaître un peu les matières que nous traitons, et faire la collection des cinq ou six cents ouvrages les plus curieux et presque tous rares que l'on cite sur ces sujets piquans, sont obligées de dépenser de grandes sommes et de passer plusieurs années à ces recherches. On croit pouvoir leur épargner tous ces frais et toute cette peine, dans la nouvelle édition que nous publions du Dictionnaire infernal. On y trouvera tout ce qui concerne les démons, les esprits, les lutins, les farfadets, les fantômes, les revenans, les spectres, les vampires, les gholes, les sorciers, les lamies, le sabbat, les loups-garoux,

les incubes et les succubes, les possédés, les francs-maçons, les charmes, les maléfices, les enchantemens, les bohémiens, les magiciens, les gnomes, les sylphes, les ondins, les salamandres, les fées, les ogres, les génies, les évocations, les secrets merveilleux, l'alchimie, la cabale, les talismans, l'astrologie judiciaire, la physiognomonie, la chiromancie, la métoposcopie, la crânologie, le magnétisme animal, la baguette divinatoire, les horoscopes, la cartomancie, les songes, les moyens divers de dire la bonne aventure, l'art de gagner à la loterie, les préjugés, les erreurs populaires, les fausses opinions, les superstitions remarquables, les pronostics, le nouement de l'aiguillette; et généralement l'âme et la quintessence de tous les livres écrits sur les choses infernales.

Outre la Biographie des démons et des sorciers, on donnera encore des notices sur les démonographes, avec une analyse rapide de leurs gros volumes et une bibliographie des livres écrits sur les matières rassemblées dans celui-ci. On y trouvera tout ce qu'on cherche dans les divers grimoires, dans les Clavicules de Salomon, dans le Dragon rouge, et dans les autres productions de ce genre, sans oublier le Petit-Albert, la magie noire et l'Enchiridion de Léon III. Nous donnerons aussi toutes les pièces recueillies par Lenglet-Dufresnoy, mais débarrassées du fatras de réflexions qui les rendent insipides, et beaucoup d'autres curiosités rares, peu connues ou inédites jusqu'à présent. On exposera enfin les secrets les plus modernes, comme la science de deviner par les blancs d'œufs et par le marc de café.

Nous oserons présenter cet ouvrage comme un travail neuf, puisqu'il offre plus de deux mille articles qu'on chercherait en vain dans l'Encyclopédie, dans les Dictionnaires mythologiques et dans les Biographies, mais qui se trouvent disséminés partiellement dans une multitude de vieux ouvrages qu'on ne peut plus lire.

PRÉAMBULE.

LORSQU'ON s'arrête un instant à considérer les différens cultes des peuples, on ne trouve de toutes parts que des religions entourées de mille erreurs, et des idées de la Divinité ensevelies dans un chaos de superstitions ridicules. Il n'est point de nation si sauvage qui n'ait trouvé dans son âme, dans l'harmonie de la nature, dans tout l'ensemble de l'univers, l'éloquent témoignage de l'existence d'un Dieu; mais loin de chercher à le connaître par le sentiment et la raison, chacun s'est forgé une vaine idole sur sa propre ressemblance, pour la mieux faire servir à ses passions. Le méchant en a fait un monstre; l'ambitieux, un potentat; le lâche, un barbare; le fanatique, un tyran qui ne respire que la vengeance; l'honnête homme seul se l'est représenté comme un père.

Cependant la plupart des religions sont pures dans leur origine. Ici, c'est un Être créateur à qui on offre les premiers fruits de la terre; là, c'est le soleil qu'on adore comme le père de la lumière et de la fécondité; ailleurs, mais rarement, une Providence invisible, dont la clémence et l'amour forment toute l'essence; les vertus font ses plus chers holocaustes, et l'univers est son temple. Ce culte trop

simple n'a pas dû long-temps suffire à l'homme, ami du merveilleux et du mensonge. Il a fallu créer des fables, inventer des cérémonies; et ce premier pas, en occupant l'esprit des objets extérieurs, fit oublier bientôt le Dieu à qui l'on croyait rendre hommage. On inventa les mauvais esprits, à qui fut attribué tout le mal. On consacra même les vices. Jupiter fut incestueux et parricide, Junon vindicative et jalouse, Mars emporté et cruel, Vénus prostituée, Mercure voleur, etc. Les Arimane, les Satan, les Até, les Moloch, le dieu du mal des Mexicains, et tous les génies malfaisans vinrent de la même source; et lorsqu'on laissa un Dieu suprême exempt de vices, on l'entoura de démons qui furent les ministres de ses vengeances; et Dieu fut craint s'il cessa d'être aimé. On l'apaisa par des sacrifices; on gagna ses bonnes grâces en ensanglantant ses autels; on déchira le sein des êtres vivans, pour plaire à celui qui leur avait donné la vie [1].

Cécrops, le premier législateur des Athéniens, en leur recommandant d'offrir aux Dieux les prémices de leurs fruits et de leurs moissons, leur défendit les sacrifices sanglans. Il prévoyait, dit Saint-Foix, que si l'on commençait une fois à sacrifier des animaux, les prêtres, pour mieux établir leur despotisme, ne tarderaient pas à exiger des victimes hu-

[1] *Dii placari possunt pietate et precibus justis, non superstitione contaminatâ, neque hostiis cæsis ad perficiendum scelus.* Cicero, *pro Cluent.*

maines, comme plus honorables. Trois cents ans après, Jephté, Agamemnon, Idoménée, qui étaient contemporains, immolèrent leurs propres enfans.

Jésus-Christ, en éloignant le sang des sacrifices, venait aussi détruire les pratiques superstitieuses. On lui demande ce qu'il faut faire pour mériter les récompenses éternelles; et il répond : « Vous aime-» rez le Seigneur votre Dieu, de toute votre âme, » de tout votre cœur, de tout votre esprit. Vous ai» merez votre prochain comme vous-même. Toute » la loi et les prophètes sont renfermés dans ces » deux commandemens [1]. »

Saint Jean l'Évangéliste, dans son extrême vieillesse, se contentait de dire aux fidèles : « Mes enfans, » aimez-vous les uns les autres. » Et comme on lui disait qu'il répétait toujours la même chose, il répondit : « C'est le précepte de Jésus-Christ; et si on » le garde, on fait tout ce que Dieu demande. »

Et cependant la superstition règne au sein du christianisme, aussi puissante que chez les payens; elle l'entoure d'un nuage d'erreurs, et parvient à rendre méprisable, aux yeux du vulgaire, tous les principes d'une religion dont il ne voit plus la pureté originelle; car, qu'on ne s'y trompe pas, le peuple s'attache aux cérémonies, aux pompes, à tout ce qui l'étonne; il croit tout d'une foi robuste, tant que ses yeux sont encore fermés; mais

[1] Saint-Mathieu, chap. 22. Saint-Marc, 12.

qu'il s'éclaire sur les jongleries et les prodiges, qu'il découvre le mensonge où il croyait trouver la vérité, il devient bientôt plus incrédule que l'homme instruit, parce que, incapable de rien discerner, il confond les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme avec les miracles de la sainte Ampoule et les histoires des revenans; et qu'une seule erreur découverte lui en fait soupçonner mille.

On peut conclure de là que l'incrédulité naît souvent de la crédulité trop abusée : nous en avons les tristes preuves. La superstition, qui s'attache à toutes les religions, finit toujours par les détruire. Elle seule voit son règne éternel; les siècles passent sans l'affaiblir, et le temps ne brise point son sceptre de plomb; elle maîtrise tous les cœurs; et tel ne croit plus à Dieu, qui croit encore aux présages et aux songes. On pourrait trouver la source de toutes les superstitions dans ces quatre causes : l'ignorance, l'orgueil, le fanatisme et la peur. Les maladies inconnues, les accidens peu communs, les phénomènes, les événemens qui passaient le cours ordinaire des choses, furent attribués aux démons ou à des hommes qui se servaient de leur puissance. Les prodiges furent si bien reçus que tout finit par devenir prodige; et quoiqu'ils ne soient pas vrais, dit Barclai, dans l'*Argenis*, depuis qu'ils ont trouvé qui les écrive, plusieurs les respectent; l'admiration les augmente, et leur ancienneté les autorise. Toutes les vieilles histoires en sont pleines. Nembrod, chez

les Chaldéens; Menès, en Égypte; Bélus, en Assyrie; Lycurgue, à Lacédémone; Inachus, à Athènes; Numa, chez les Romains, etc., sont entourés de prodiges. Dans les *Annales de la Chine*, le père Martini rapporte que sous le règne d'Yao le soleil resta dix jours de suite à l'horizon, ce qui fit craindre aux Chinois un embrasement général. On voit les mêmes merveilles chez tous les anciens peuples dont l'origine est obscure.

Le désir de dominer et de s'élever au-dessus des autres hommes inventa les devins et les astrologues. On remarqua le cours des astres, leur existence inaltérable, leur influence sur les saisons et la température. On imagina de leur attribuer le même pouvoir sur les êtres libres et indépendans; on étudia leur marche, et on trouva écrit, dans des masses impassibles, le sort de l'homme avec toutes ses variations. Les Chaldéens, qu'on se plaît à regarder comme les premiers astrologues, étaient déjà fort adonnés à l'astrologie du temps d'Abraham. Atlas et Prométhée, tous deux grands astrologues, vivaient du temps de Joseph.

D'autres, sans chercher les choses de la terre dans les signes du ciel, virent dans les songes, dans le vol des oiseaux, dans les entrailles des victimes, dans le mouvement de l'eau, dans les feuilles agitées du vent, dans le chant du coq, dans la main, dans les miroirs, et plus récemment dans les cartes, dans les rides du front, dans les traits du visage, dans les

tubérosités du crâne, toutes les nuances du caractère de l'homme, ses pensées les plus cachées, les secrets impénétrables de l'avenir, et devinrent pour ainsi dire des dieux, en distribuant aux mortels les espérances et les craintes, les bonnes et les mauvaises destinées. Un grand nombre, dédaignant de pareils moyens, ne suivit aucun système. Libres de toute règle, ils se dirent inspirés et prophétisèrent; on les crut; le nombre s'augmenta; la rivalité engendra l'envie, et les devins eux-mêmes accusèrent leurs confrères de commercer avec l'enfer; la crainte que ces derniers inspirèrent prit la place du respect, et tous ceux qui voulurent se faire redouter à coup sûr, se donnèrent pour sorciers. Ils se multiplièrent tellement que, dans des temps peu reculés, on les comptait par milliers, et que, dans la plupart de nos provinces, chaque village possède encore les siens.

Mais outre les sorciers qui se donnaient pour tels, l'ignorance en faisait tous les jours; les grands hommes, les mathématiciens, les artistes tant soit peu habiles, les bateleurs même passèrent pour sorciers ou magiciens; les hérésies et les schismes en produisirent une multitude. Dans la religion chrétienne surtout, chaque parti traitait d'amis du diable ceux des partis dissidens. On est fort étonné de voir accusés de magie Orphée, Numa, Pythagore, Mahomet, et mille autres qui n'étaient que des imposteurs, et qui, comme la plupart des anciens

conquérans, trouvaient dans la crédulité des peuples un chemin à la domination, et domptaient par les craintes religieuses. Quelques-uns, il est vrai, n'abusèrent point de ces ressources; Lycurgue et Numa les firent contribuer au bonheur des mortels ignorans. Mais à ces deux exemples on peut opposer beaucoup de forfaits inspirés par la superstition.

La magie est si ancienne qu'il n'est guère possible de découvrir son origine. On trouve des magiciens au commencement de toutes les histoires; si l'on veut suivre les théologiens, la magie existe avant le déluge. Cham était un grand magicien; le Pharaon, devant qui Moïse fait des miracles, est entouré de magiciens. Dans les annales des Chinois, on trouve déjà un magicien qui cherche à séduire le peuple par ses prestiges, sous le règne de Xao-Hao, quatrième empereur de la Chine, qui vivait, selon quelques-uns, du temps de Nachor, grand-père d'Abraham. Circé, Médée, Amphiaraüs, Tirésias, Abaris, Trismégiste, etc., florissaient vers l'époque des juges d'Israël. Orphée, qui précéda la guerre de Troie, est regardé par nos démonographes comme l'inventeur du sabbat, parce qu'il institua les orgies et les fêtes nocturnes de Bacchus.

Les anciens avaient comme nous des superstitions, et presque les mêmes, des sorciers, des revenans, des esprits; mais on ne doit pas s'attendre à trouver dans nos mythologies modernes des fables aussi sé-

duisantes que celles du paganisme. Là, un jeune homme, au milieu d'un bois, dans ses tendres rêveries, pouvait croire, comme dit Saint-Foix, que quelque nymphe le trouverait peut-être aimable, qu'elle se rendrait visible, palpable, et le comblerait de faveurs et de plaisirs. Ici, les déserts, le silence, les ténèbres ne présentent à l'imagination effrayée que des démons, des spectres, des fantômes et des objets hideux. Il est vrai que dans quelques pays les fées remplaçaient les nymphes. Les anciens croyaient comme nous aux présages, aux divinations, à la magie, aux évocations, aux revenans, etc.; mais tout cela était chez eux un peu moins noir, ils n'avaient pas de vampires; et cependant la religion chrétienne devait être exempte, plus que toute autre, de ces monstrueuses superstitions.

Ce qui doit plus surprendre encore, c'est que, dans des jours de lumières, nous entendions, comme au quinzième siècle, plaider la cause de l'ignorance et de l'erreur. On ne citera pas ici les écrivains connus qui se déshonorent; mais il en est d'obscurs, que le peuple lit, et qui prétendent *que la tradition effrayante de l'histoire des revenans est dans les intérêts de la morale*; et que *l'appréhension du sorcier de l'endroit empêchait bien des crimes.* Qu'on jette donc les yeux sur les temps de barbarie, et qu'on voie s'il s'y commettait moins de crimes qu'aujourd'hui, si la peur des apparitions améliorait les mœurs, et si le

sorcier de l'endroit n'en était pas ordinairement le plus méprisable. Mais revenons à la magie.

Avitus, dans son poëme du péché originel, en fait remonter l'existence aux premiers hommes. « Un sot » orgueil, dit-il, et le désir de trop savoir avaient » perdu nos premiers parens, et faisaient de leur » race une race corrompue; les enfans d'Adam, » héritiers de sa curiosité malheureuse, cherchè- » rent bientôt à connaître l'avenir par des moyens » coupables. Ils consultèrent les astres, tirèrent les » horoscopes et inventèrent la magie. »

Quelques écrivains ont prétendu que les Lacédémoniens n'avaient point de sorciers, parce que, quand ils voulurent apaiser les mânes de Pausanias qu'on avait laissé mourir de faim dans un temple, et qui s'était montré depuis à certaines personnes, on fut obligé de faire venir des sorciers d'Italie pour chasser le spectre du défunt. Ce trait ne prouve rien, sinon que les sorciers de Lacédémone n'étaient pas aussi habiles que ceux d'Italie. Élien rapporte qu'il y avait des magiciens à Lacédémone; et les sorciers ne devaient pas y manquer, puisque ce pays était voisin de la Thessalie, et que celui-ci possédait un si grand nombre de sorciers, et surtout de sorcières, que les noms de *sorcière* et de *thessalienne* étaient synonymes. On faisait déjà une différence entre les magiciens et les sorciers: les premiers étaient des enchanteurs respectables, les seconds des malheureux vendus aux puissances de l'enfer.

L'histoire moderne a suivi les traces de l'histoire ancienne. Les vieilles chroniques de l'Espagne, celles de la Germanie et de tous les pays du Nord, sont surchargées de fables ridicules. On sait combien de magiciens et d'enchanteurs parurent à la cour du roi Arthus; le règne de nos premiers rois pourrait presque se comparer, pour le merveilleux et les mœurs chevaleresques, aux temps héroïques de la Grèce et de l'Égypte; la magie et les sorciers avaient un grand crédit en France sous la première race. Aimoin et Frédégaire représentent la mère de Clovis, la fameuse Bazine, comme une habile magicienne. Nos chroniques présentent beaucoup de traits de ce genre. Le nom de sorcier ou de magicien était la plus grande injure du temps de Frédégonde. Charlemagne prononça une sentence contre une aurore boréale, parce que les théologiens et les savans d'alors débitaient que c'était une horde de sorciers envoyés sur des nuages, par le duc de Bénévent, pour ensorceler la France. Presque tous les empereurs et la plupart des conciles ont fait des décrets contre les magiciens.

Les sorciers se multiplièrent tellement dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles, qu'on les brûla par milliers dans toute l'Europe; mais les bûchers firent l'effet des persécutions, et la sorcellerie ne s'éteignit qu'avec les flammes qu'on entretenait pour la détruire. Cependant on vit encore des sorciers et un grand nombre de charlatans sur

la fin du règne de Louis XIV; on en brûla même sous Louis XV. L'arme du ridicule les attaqua alors; les terreurs infernales devinrent des chimères; et, s'il se trouve encore aujourd'hui une multitude de petits esprits qui croient aux sorciers et aux revenans, ce sont de ces gens qui ne doutent de rien, qui regardent les mensonges des anciens comme des aventures possibles, et qui frissonnent en lisant des histoires de spectres et des contes noirs.

« Celui-là, dit Naudé, se ferait à bon droit moquer de lui, qui voudrait se persuader que Turnus, le petit Tydée et Rodomont lancèrent autrefois contre leurs ennemis des quartiers de montagne, parce que les poëtes l'assurent; ou que Jésus-Christ monta au ciel à cheval sur un aigle, parce qu'il est ainsi représenté dans une église de Bordeaux, ou que les apôtres jouaient des cymbales aux funérailles de la Vierge, parce que le caprice d'un peintre les voulut représenter de la façon; ou que le Sauveur envoya son portrait fait de la main de Dieu même au roi Abgare, parce qu'un historien sans jugement l'a rapporté, etc. » Quoiqu'on soit encore bien superstitieux, on ne croit plus guère à ces fables antiques, et l'incrédulité actuelle, à l'égard de certaines choses, fait dire aux dévots que nous vivons dans un siècle abominable. Mais les siècles de la plus crasse ignorance produisaient aussi leurs incrédules. Moïse dit que l'impiété des hommes a été la cause du déluge. David, Salomon, les prophètes,

les apôtres, les conciles, gémissent de voir la terre chargée d'impies. Saint Grégoire dit que de son temps on riait de l'enfer. Malheureusement, avec l'incrédulité dans les choses respectables, on admet les idées superstitieuses; et l'incrédulité n'est qu'extérieure. Le plus grand nombre des douteurs se compose de dualistes. On a vu le mal plus répandu que le bien, et on a été jusqu'à croire que le principe du mal, les démons, étaient au moins aussi puissans que Dieu, le principe du bien. Pour peu qu'on ait le jugement sain, tous les désordres de ce monde ne peuvent faire douter un instant de l'éternité de Dieu; mais le dogme des deux principes n'en a pas moins eu de nombreux partisans. On en attribue l'origine à Zoroastre : les manichéens l'ont professé ouvertement, et il ne s'est si généralement répandu dans tous les siècles, que parce qu'il flatte la faiblesse humaine. Vainement on croit cette opinion éteinte; elle sera reçue tant qu'il y aura des esprits faibles sur la terre, les mots seulement ne sont plus en usage, et on pourrait compter aujourd'hui des millions de dualistes qui se croient esprits forts et à qui il ne manque que le nom de manichéens.

Le fatalisme est aussi la suite de la crédulité; le libre arbitre ne peut exister chez les hommes qui trouvent partout écrite une destinée inévitable. La foi aux apparitions et les terreurs que l'enfer inspire ont rendu les cœurs lâches et pusillanimes. Les hommes sont devenus de timides esclaves; leur vie s'écoule

dans l'effroi, la nuit même ne leur donne pas le repos; des songes hideux rappellent dans l'âme superstitieuse toutes les craintes de la journée, et en apportent de nouvelles. « Le sommeil, dit Plutarque, » fait oublier à l'esclave la sévérité de son maître, » et au malheureux la pesanteur des fers dont il est » garotté; l'inflammation d'une plaie, la malignité » d'un ulcère, les douleurs les plus aiguës laissent » quelques relâches, pendant la nuit, à ceux qui en » sont tourmentés; mais la superstition ne fait point » de trève, elle ne permet point à une âme de respi» rer un seul moment, et les gens superstitieux, » lorsqu'ils sont éveillés, s'entretiennent encore de » leurs illusions, et ne peuvent concevoir qu'il n'y ait » rien de réel dans ces fantômes qui les épouvantent. » La mort même, qui vient mettre fin aux maux de » l'homme, et qui devrait engloutir la superstition, » semble au contraire lui donner plus de forces; l'i» magination passe les limites du tombeau et porte » les terreurs au delà de la vie. Les portes de l'en» fer s'ouvrent pour laisser voir à l'âme supersti» tieuse des rivières de feu, les noirs torrens du » Styx et des fleuves de larmes. Là, elle aperçoit » d'épaisses ténèbres remplies de spectres hideux et » de figures affreuses, qui poussent des cris et des » gémissemens effroyables. Là se présentent à son » esprit épouvanté, des juges, des bourreaux, des » tourmens, enfin des abîmes et des cavernes plei» nes de misère et de douleur. »

Encore si la superstition n'enfantait que les craintes; mais elle a causé mille maux à l'humanité entière! elle a élevé les hérésies, les schismes, les guerres de parti, les tribunaux secrets, les inquisitions, les auto-da-fé, les croisades; elle a allumé, dans toute la terre et dans tous les siècles, des bûchers perpétuels contre la liberté de la pensée; elle a inspiré les ravages, les assassinats, les régicides, la destruction des Indiens, le carnage des Albigeois, l'extinction d'une multitude de Juifs, les proscriptions multipliées, les persécutions, et, sans sortir de France, ce massacre de la Saint-Barthélemi, ce crime inouï dans le reste des annales du monde, tramé, médité, préparé pendant deux années entières, qui se consomma dans Paris, dans la plupart de nos grandes villes, dans le palais de nos rois....

« De quelque côté qu'on se tourne, dit Cicéron, on ne trouve que superstitions. Si vous écoutez un devin, si vous entendez un mot de présage, si vous faites un sacrifice, si vous donnez attention au vol d'un oiseau, si vous voyez un diseur de bonne aventure ou un aruspice, s'il fait des éclairs, s'il tonne, si la foudre tombe quelque part, si vous réfléchissez sur vos songes, vous ne pourrez jamais être tranquilles, et les craintes vous tourmenteront sans cesse. Laissez donc à la religion tous ses droits, mais arrachez toutes les racines de la super-

stition [1] ». Le divin Platon, dans son *Traité des lois*, veut qu'on chasse les magiciens de la société, après qu'on les aura sévèrement punis, non du mal qu'ils peuvent opérer par la vertu de leurs prétendus charmes, mais de celui qu'ils voudraient faire. Il est vrai qu'il exclut aussi les poëtes de sa république, mais après les avoir comblés d'honneur. Ceux qui ont lu Sénèque, Lucien, Juvénal, Callimaque, etc., savent quel cas ils faisaient des superstitions de leur temps. Socrate mourut pour avoir blâmé trop ouvertement les absurdités de la religion d'Athènes. Saint Augustin, qui met presque Socrate au rang des saints, dit que les superstitions sont l'opprobre du genre humain [2]. Dom Calmet, qui croyait cependant aux merveilles, repousse aussi quelquefois les superstitions infernales. « La magie, les impiétés et les maléfices sont le plus souvent, dit-il, la suite des désordres de l'imagination, et les gens qui s'y adonnent ne sont presque toujours que des vauriens, des voleurs, des impudiques et des impies [3]. Origène condamne aussi, avec beaucoup de force, la foi aux enchantemens, aux maléfices, aux présages, aux divinations, au chant des oiseaux, aux talismans, et il invite tous ceux qui veulent l'entendre à fuir comme l'enfer

[1] *De Divinatione*, lib. 2.

[2] *De verâ religione*, cap. 55.

[3] *Dissertation sur les revenans*, 1re. partie, chap. 55.

ces folies superstitieuses. Mais il pousse le zèle trop loin, lorsqu'il dit que la loi de Dieu, qui veut la mort des idolâtres, veut aussi qu'on extermine les enchanteurs, les devins et les sorciers. Rien ne prouve, dans la vie de Jésus-Christ, qu'il soit venu apporter la mort à personne; mais on trouve dans un de nos livres saints : *Ne patiaris maleficos in terrâ vivere.* Reste à savoir comment on expliquera *maleficos*. Quoique les sorciers, les devins et les enchanteurs soient de misérables charlatans, *il ne faut pourtant pas les brûler.* Le pape Léon X se contentait de les noter d'infamie, et de les enfermer en cas d'opiniâtreté. Le quatrième concile de Carthage exclut de l'assemblée des fidèles tous ceux qui observent les superstitions. Le concile provincial, qui se tint à Toulouse en 1590, ordonne aux confesseurs et aux prédicateurs de déraciner par de fréquentes exhortations et par des raisons solides les pratiques superstitieuses que l'ignorance a introduites dans la religion. Le concile de Trente, après avoir parlé de diverses erreurs, enjoint formellement aux évêques de défendre aux fidèles tout ce qui peut les porter à la superstition et scandaliser le prochain.

Enfin plusieurs grands hommes des derniers siècles ont pris à tâche de renverser le monstrueux édifice des superstitions. Ils l'ont attaqué surtout par le ridicule; ils en ont montré le néant; ils ont démasqué l'erreur à tous les yeux qui ont voulu

s'ouvrir; mais le plus grand nombre s'est fait une loi de rester dans l'aveuglement, et, malgré les efforts de la saine philosophie pour éteindre les torches de la superstition, c'est un feu qui fume encore, et qui est loin d'être étouffé. On le voit dans l'esprit du peuple, qu'il dévore et qu'il égare; on le trouve même chez les grands et chez les gens éclairés; on citerait un savant qui a donné au public des ouvrages estimés, et qui, nouveau don Quichotte, se montre sage et plein de jugement pourvu qu'il ne parle pas de l'alchimie, aujourd'hui encore très-cultivée. La pierre philosophale est désormais son unique étude, et, après vingt ans de recherches, il posséde déjà, si on l'en veut croire, l'*Élixir de vie*, qui lui assure une existence de plusieurs siècles.

Un autre, connu par un très-bon livre de mathématiques, croit aux esprits élémentaires, à la puissance des mots mystiques, aux révélations, aux extases; il assure que les salamandres, les sylphes, les ondins, les gnomes, sont à ses ordres, que son âme a déjà trois fois abandonné son corps pour l'élever au niveau de ces intelligences spirituelles; mais il avoue qu'il n'a vu les hôtes des élémens que pendant son sommeil, et qu'il ne peut se rappeler qu'imparfaitement la forme des esprits avec qui il a conversé dans ses extases. Cet homme depuis longtemps est sur le point de publier un grand ouvrage cabalistique, où il prouve et démontre que l'homme

peut commercer avec les esprits ; que les élémens en sont peuplés ; qu'ils ont été créés pour nous, et qu'après notre mort, nous passerons trois mille ans avec eux avant d'entrer en paradis.

Ces gens-là sont des fous, dira-t-on ; mais ceux qui soutiennent que les histoires des revenans sont véritables, que toutes les possessions sont authentiques, que les sorciers existent et peuvent toujours exister, parce que des historiens graves l'affirment, et que leur grand'mère y a cru ; ceux que les songes rendent gais ou tristes, suivant ce qu'ils leur présagent ; ceux qui consultent les diseuses de bonne aventure, qui tournent la roue de fortune, qui se font tirer les cartes, qui croient aux amulettes, qui craignent le nouement de l'aiguillette et les philtres amoureux ; ceux qui n'entreprennent rien le vendredi, qui s'effraient quand ils entendent le chien de la mort ou le cri de la chouette, qui prennent des billets de loterie, sur l'avis de tel ou tel rêve ; tous ceux-là, parce que le nombre en est immense, sont-ils donc bien plus sages...?

Ainsi les lumières que les philosophes ont répandues à grands flots sur les erreurs superstitieuses ne les ont point déracinées, elles tyrannisent encore l'immense majorité des hommes, et l'on peut répéter aujourdhui ce que disait autrefois le curé Thiers, dans la préface de son *Traité des Superstitions* : « Elles » sont si généralement répandues, que tel les ob- » serve qui n'y pense nullement, tel en est coupable

» qui ne le croit pas ; elles entrent jusque dans les » plus saintes pratiques de l'Église, et quelquefois » même, ce qui est déplorable, elles sont publique- » ment autorisées par l'ignorance de certains ecclé- » siastiques, qui devraient empêcher de toutes leurs » forces qu'elles ne prissent racine dans l'Église.

» Les prédicateurs n'en parlent presque jamais » dans leurs sermons, et ce que la plupart des pas- » teurs en disent dans leurs prônes est si vague et si » indéterminé, que les peuples n'en sont ni touchés » ni instruits. » En effet, qui n'a entendu répéter cent fois sans opposition qu'il y a des jours heureux et des jours malheureux; qu'on ne doit pas se baigner dans la canicule; qu'on peut conjurer les nuées en sonnant les cloches; que le jour de saint Médard, lorsqu'il est pluvieux, amène trente jours de pluie; qu'il ne faut pas couper ses ongles les jours qui ont un R; que de deux personnes mariées ensemble, celle-là mourra la première qui aura dans ses noms et prénoms un nombre impair de lettres; que la vue d'une araignée annonce de l'argent; que plusieurs paroissiens mourront dans la semaine quand on fait une fosse le dimanche; que c'est un bon augure pour une jeune fille que la première personne qu'elle rencontre, le jour de l'an, ne soit pas de son sexe, etc.?

La crédulité est si grande encore qu'il n'y a pas long-temps, un prêtre, qui passait pour un bon théologien et dirigeait un nombreux séminaire, se vantait hautement d'avoir délivré en 1805 une

jeune paysanne possédée de trois démons du second ordre.... Et sur deux cents personnes à qui il parlait alors, douze ou quinze doutaient à peine de sa véracité. On a vu dans un hameau des Ardennes deux hommes maintenant bien portans, qui ont porté des béquilles pendant plus d'un an pour se faire guérir par le saint suaire. Et en avouant la supercherie, ils se faisaient passer pour impies, ingrats et endiablés, sans persuader ceux qui les écoutaient de l'impuissance des reliques, et sans gâter le moins du monde la réputation du miracle. Que devons-nous penser des anciens prodiges, quand de nos jours on rejette la vérité pour s'en tenir au mensonge?

Que des peuples ignorans aient été imbus d'erreurs grossières; que les Américains aient pris les Espagnols pour des démons; que des illuminés prophétisent dans les hameaux du Nord; qu'ils publient leurs visions extravagantes; que, de leur plein pouvoir, ils annoncent aux villageois effrayés la colère d'un Dieu qu'ils ne peuvent comprendre, il n'y a rien là qui doive bien étonner. Mais nous, que nous croupissions encore dans la superstition quand nous pouvons en sortir; que nous recherchions les ténèbres comme le hibou, quand nous pouvons, comme l'aigle, regarder le soleil: voilà ce qui passe toute imagination! Et combien de gens consultent encore la sibylle du faubourg Saint-Germain? Combien se troublent s'ils perdent trois gout-

tes de sang par le nez, ou s'ils se voient treize à la même table, ou si la salière se renverse, ou s'ils trouvent dans leur chambre trois flambeaux allumés! Le plus grand nombre croit aux prodiges, parce qu'on néglige de s'éclairer, qu'on refuse de retourner sur ses pas, et qu'on ne veut point avouer qu'on a été dans l'erreur; et quand on leur demande ce que signifie tel ou tel prodige, les admirateurs du merveilleux vous répondent qu'on détruit, en les expliquant, les choses incompréhensibles... Mais la raison se révolte contre ce qu'elle ne comprend pas, et on ne croit véritablement que lorsqu'on est persuadé.

Avant de prononcer qu'un fait est digne ou indigne de notre croyance, disait Diderot, il faut avoir égard aux circonstances, au cours ordinaire des choses, à la nature des hommes, à l'utilité, au but, à l'intérêt, aux passions, à l'impossibilité physique, aux monumens, à l'histoire, aux témoins, à leur caractère, en un mot, à tout ce qui peut entrer dans tout le calcul de la probabilité.

Et quels sont les faits que les livres de prodiges nous donnent à croire? par qui ont-ils été rapportés? dans quel temps? pour quel but?... Tous ces faits sont absurdes, impossibles, hors de la nature, racontés sur le témoignage des insensés, des visionnaires et des bonnes femmes, par des auteurs ignorans, imbus de préjugés, ou trop faibles pour lutter contre le torrent des opinions; ces faits sont

écrits pour la plupart dans des siècles de barbarie, et souvent pour les plus vils motifs du fanatisme ou de l'esprit de domination, pour épouvanter les âmes et soumettre les peuples par la terreur.

Achevons donc d'écraser la superstition en la poursuivant dans tous ses réduits; tirons le rideau qui couvre ses fastes; découvrons à tous les yeux ce qu'elle a produit; combattons l'ignorance et l'erreur; conservons à notre siècle son beau nom de siècle de lumières; dévoilons la vérité, signalons le mensonge, et répétons à toute la terre que l'homme ne s'élève point à Dieu par la crainte et le culte absurde; que le méchant, qui l'honore avec un sentiment d'effroi, ne peut se flatter de lui plaire, et qu'un père ne demande à ses enfans que leurs cœurs et leur amour.

DICTIONNAIRE INFERNAL.

ABA

AARON, — Magicien grec, qui vivait du temps de l'empereur Manuel Comnène. On dit qu'à l'aide des *Clavicules* de Salomon, il avait à ses ordres des légions de démons. Il paraît qu'il se mêlait aussi de nécromancie; car on trouva chez lui, dans une chambre noire où il faisait ses opérations, une figure d'homme qui avait les pieds enchaînés et le cœur percé d'un clou. C'est du moins sur ces accusations qu'on lui fit crever les yeux, après quoi on lui coupa encore la langue [1].

ABADDON, — Le destructeur, chef des démons de la septième hiérarchie, selon les démonographes. C'est le nom que donne saint Jean, dans l'Apocalypse, au roi des sauterelles. Quelques-uns le regardent comme l'ange exterminateur.

ABADIE (JEANNETTE), — Jeune sorcière du village de Sibourre en Gascogne. Elle dormait un jour dans la maison de son père, pendant qu'on disait la grand'-messe. Un démon profita du moment, et l'emporta au sabbat, où elle se trouva en grande compagnie à son réveil. Elle remarqua que le maître diable avait à la

[1] Nicétas, *Annales*, liv. 4. *De Man. Comn.*, ch. 7.

tête deux visages comme Janus ; elle ne fit que des choses très-innocentes et fut remise au logis par la même voiture qui l'en avait amenée. Mais elle retrouva sur le seuil de la porte une amulette que le diable avait eu la précaution d'ôter de son sein avant de l'emporter [1]. Elle confessa toutes ces choses et ne fut point brûlée, parce qu'elle renonça au métier de sorcière.

ABAN (Pierre d'). — Voyez *Apone*.

ABARIS, — Scythe, grand-prêtre d'Apollon et fameux magicien. Ayant chanté les louanges du dieu son maître, d'une manière flatteuse, Apollon lui donna une flèche d'or sur laquelle il chevauchait par les airs comme un oiseau, si bien que les Grecs l'appelèrent l'*aërobate*. Pythagore, son élève, lui vola cette flèche et en fit merveilles.

Abaris prédisait l'avenir, apaisait les orages, chassait la peste, et vivait sans boire ni manger. Il fabriqua, avec les os de Pélops, une figure de Minerve qu'il vendit aux Troyens comme un talisman descendu du ciel. C'est le *Palladium*, qui rendait imprenable la ville où il se trouvait [2].

ABDELAZYS, — Plus connu en Europe sous le nom d'*Alchabitius*, astrologue arabe du dixième siècle. Sa réputation se répandit tellement qu'on traduisit en latin son traité d'astrologie judiciaire. Cette version fut imprimée en 1473 et reparut quelquefois depuis. L'édition la plus recherchée est celle de Venise, 1503, vol. in-4°. de 140 pages, intitulé : *Alchabitius cum*

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 2, discours 1er.

[2] Clément d'Alexandrie, Jamblique, Hérodote, liv. 4, chap. 36. Leloyer, *Disc. et Hist. des spectres*, liv. 7, chap. 3.

commento. Le traducteur est Jean de Séville (*Hispalensis*.)

ABDIAS DE BABYLONE. — Il a écrit le combat merveilleux de saint Pierre avec Simon le magicien. Voyez *Simon*. Le livre d'Abdias a été traduit par Jules Africanus, sous le titre de *Historia certaminis apostolici*. 1566. In-8°.

ABEILARD. — Il est bien plus célèbre aujourd'hui par ses amours et ses malheurs que par ses ouvrages théologiques, qui le firent traiter de *monstre* et d'*Antechrist* par saint Bernard. Il mourut en 1142. Vingt ans après, lorsque la tendre Héloïse expira, elle demanda de partager la tombe de son amant. On conte qu'à son approche, la cendre froide d'Abeilard se réchauffa tout à coup, qu'il étendit les bras vers sa chère Héloïse et la reçut dans son sein. Leurs restes, qui étaient au Paraclet, ont été transportés à Paris en 1800.

ABEILLES. — C'était l'opinion de quelques démonographes que si une sorcière avait mangé, avant d'être prise, la reine d'un essaim d'abeilles, ce cordial lui donnait la force de supporter la torture sans confesser [1]. Mais cette découverte n'a pas fait fortune.

On prétend, dans quelques cantons de la Bretagne, que les abeilles sont sensibles aux malheurs comme aux succès de leur maître, et qu'elles ne réussissent point, si on n'a pas l'attention d'attacher à leurs ruches un morceau d'étoffe noire, lorsqu'il y a une mort dans la maison, et un morceau d'étoffe rouge, aux mariages et aux réjouissances [2].

Solin a écrit encore qu'il n'y a point d'abeilles en Irlande, et que, si l'on porte de la terre de cette île dans un autre pays, et qu'on la répande autour des ru-

[1] Wierius, *De præst.*, lib. 6, cap. 7.

[2] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, t. 2, p. 16.

ches, les abeilles sont forcées d'abandonner la place, parce que cette terre leur est mortelle. On lit la même chose dans les *Origines* d'Isidore [1]. « Faut-il examiner, ajoute le P. Lebrun [2], d'où vient cette malignité de la terre d'Irlande? Non; car il suffit de dire que c'est une fable, et qu'on trouve en Irlande beaucoup d'abeilles. »

ABEL, — Fils d'Adam. Des Musulmans ont écrit qu'il avait huit toises ou quarante-huit pieds de haut. Son tombeau, que l'on montre auprès de Damas, en a cinquante-cinq. On lui attribue un livre d'astrologie judiciaire, intitulé : *Livre des vertus des planètes, et des propriétés de toutes les choses de ce monde* [3]. Ce livre lui fut, dit-on, révélé. Il l'enferma dans une pierre; Hermès Trismégiste le trouva après le déluge, et y apprit l'art de faire des talismans sous l'influence des constellations. On peut voir, pour plus de détails, Livre *De Essentiis Essentiarum*, attribué à saint Thomas d'Aquin, Traité 4e., chap. 2.

ABEL DE LARUE. — En l'année 1582, Abel de Larue, surnommé *le Casseur*, savetier, domicilié à Coulomiers, comparut devant Nicolas Quatre-Sols, lieutenant civil et criminel au bailliage de Coulommiers, comme prévenu d'avoir noué l'aiguillette le jour du mariage de Jean Moureau avec Phare Fleuriot.

Après quelques hésitations, il finit par en convenir; il avoua qu'ayant été mis par sa mère au couvent des Cordeliers de Meaux, il s'était fâché furieusement contre Caillet, maître des novices, qui l'avait battu, et que, pendant qu'il songeait à se venger, un barbet

1 Liv. 14, chap. 6.

2 *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, liv. 1er., chap. 3.

3 *Liber de virtutibus planetarum et omnibus rerum mundanarum virtutibus. Vide Fabricii codicem Pseudep. Vet. Testam.*, p. 112.

noir lui avait apparu, et lui avait promis de ne lui faire aucun mal, pourvu qu'il se donnât à lui; que ce chien noir, qui était un démon, le conduisit dans une chambre du couvent appelée *la Librairie*, et qu'il disparut après lui avoir dit qu'il l'aiderait toujours.

Il avoua encore, dans l'interrogatoire, que, six à sept semaines après, un *grimoire* s'était présenté à lui, dans la sacristie du couvent; qu'il l'avait ouvert, et qu'à peine en avait-il lu quelques lignes, qu'un grand homme, blême de visage, d'un effroyable aspect, le corps sale et l'haleine puante, de moyenne stature, vêtu d'une longue robe noire à l'italienne, et ayant devant l'estomac et les deux genoux comme des visages d'hommes, de pareille couleur que les autres, avec des pieds de vache, lui avait demandé ce qu'il faisait, et qui lui avait conseillé de l'appeler. A quoi Abel fit réponse qu'il avait ouvert le grimoire de son propre mouvement; qu'alors le diable l'enleva et le transporta sur le palais de justice de Meaux; qu'il lui dit de ne rien craindre; qu'il s'appelait *maître Rigoux*; que lui, Abel de Larue, lui témoigna le désir de fuir du couvent; et que, pour lors, le diable le reporta dans la sacristie.

« A mon arrivée, dit-il, Pierre Berson, docteur en théologie, et Caillet, me reprirent aigrement d'avoir lu dans le grimoire, et me menacèrent du fouet. Tous les religieux descendirent à la chapelle, et chantèrent un *Salve*. On me fit coucher entre deux novices. Le lendemain, comme je descendais pour aller à l'église, maître Rigoux m'apparut et me donna rendez-vous sous un arbre qui est près de Vaulxcourtois, sur le chemin de Meaux à Coulommiers.

» Je repris les habits que j'avais à mon entrée dans le couvent, et j'en sortis par une petite porte de l'écurie. Rigoux m'attendait; il me mena chez maître

Pierre, berger de Vaulxcourtois. Maître Pierre me reçut fort bien; j'allais conduire les troupeaux avec lui. Deux mois après, ce berger me promit de me mener à l'assemblée, parce qu'il n'avait plus de poudre. L'assemblée devait se tenir dans trois jours, et nous étions dans l'avent de Noël 1575. Maître Pierre envoya sa femme coucher dehors, et me fit mettre au lit à sept heures du soir; je ne dormis guère. Il avait mis au coin du feu un balai de genet, long et sans manche.

» Vers les onze heures du soir, j'entendis un grand bruit; maître Pierre me dit qu'il fallait partir : il prit de la graisse, s'en frotta les aisselles et me mit sur le balai. Maître Rigoux enleva mon maître par la cheminée, je le tenais au milieu du corps. La nuit était obscure, mais un flambeau nous précédait : je vis dans cette course aérienne l'abbaye de Rebets. Nous descendîmes dans un lieu herbu, où nous trouvâmes une grande assemblée; j'y reconnus plusieurs personnes, et notamment une sorcière qui avait été pendue à Lagny.

» Le diable ordonna, par la bouche d'un vieillard, de nettoyer la place. Maître Rigoux se transforma en un grand bouc noir, lequel commença à gronder, et à tourner autour de l'assemblée, qui se mit aussitôt à danser à revers, le visage dehors et le cul tourné vers le bouc..... »

Alors le bailli demanda au prévenu si on ne chantait point; Abel de Larue répondit que non; mais qu'après la danse qui dura deux heures, on avait adoré le bouc, et qu'ensuite, « il vit que le bouc courba ses » deux pieds de devant, et leva son cul en haut, et » alors que certaines menues graines, grosses comme » têtes d'épingles, qui se convertissaient en poudres » fort puantes, sentant le soufre et la poudre à canon,

» étaient tombées sur plusieurs drapeaux, et que le » plus vieux de ladite assemblée avait commencé à » marcher à genoux, du lieu où il était, et s'était in» cliné vers le diable, et avait icelui baisé en la partie » honteuse de son corps; et que, cela fait, ledit vieil » homme recueillit son drapeau, qui contenait des » poudres et des graines [1]. »

Abel de Larue avoua encore que chaque personne de l'assemblée avait fait de même, et qu'à son tour il s'était approché du bouc, qui lui avait demandé ce qu'il voulait de lui; qu'il avait répondu qu'il voulait savoir nouer l'aiguillette à ses ennemis; que le diable lui avait indiqué maître Pierre comme pouvant lui enseigner cette science, et qu'il l'avait apprise; que, depuis, le diable avait voulu le noyer, lorsqu'il allait à Saint-Loup, près Provins, en pèlerinage, et qu'il avait tout fait en connaissance de cause; qu'il s'en repentait, et *criait merci à Dieu, au roi, à monseigneur et à justice.*

Sur les conclusions du procureur fiscal, Larue fut condamné à être brûlé vif, le vendredi 6 juillet 1582. Il en appela au parlement de Paris, qui rejeta le pourvoi. L'arrêt porte qu'Abel de Larue a noué l'aiguillette à plusieurs personnes, lors de la réception du sacrement de mariage; qu'il a prêté consentement au diable, communiqué plusieurs fois avec lui, assisté aux assemblées nocturnes et illicites; que, pour réparation de ces crimes, la cour condamne l'appelant à être pendu et étranglé à une potence qui sera dressée sur le marché de Coulommiers; et qu'elle renvoie Abel de Larue au bailli pour faire exécuter le jugement, et brûler le corps du sorcier après sa mort. Cet arrêt du 20 juillet 1582 fut exécuté le 23

[1] Papiers d'instruction du procès.

par le maître des hautes œuvres de la ville de Maux, au marché de Coulommiers [1].

ABEN-RAGEL, — Astrologue arabe, né à Cordoue, au commencement du cinquième siècle. Il a laissé un livre d'horoscopes, d'après l'inspection des étoiles, qui a été traduit en latin sous le titre : *De judiciis seu fatis stellarum*. Venise, 1485. Ce livre est extrêmement rare. On dit que les prédictions d'Aben-Ragel étaient d'une certitude admirable.

ABIGOR, — Grand-duc aux enfers. Il se montre sous la figure d'un beau cavalier, portant la lance, l'étendard ou le sceptre. C'est un démon d'un ordre supérieur ; il répond fort bien sur tout ce qui concerne les secrets de la guerre, connaît l'avenir, et enseigne aux chefs les moyens de se faire aimer du soldat. Soixante légions infernales sont à ses ordres [2].

ABIME. — C'est le nom qui est donné, dans l'Écriture sainte, à l'enfer et au chaos ténébreux qui précéda la création.

ABJURATION. — Dans les anciens usages d'Angleterre, *abjuration* signifiait le bannissement volontaire d'un homme qui sortait de l'île à perpétuité ; ce que la loi permettait expressément aux criminels, lorsqu'ils s'étaient retirés dans une église, ou un cimetière ayant droit d'asile, après un crime qui méritait la mort. Cette loi dura dans toute sa force, depuis le règne d'Édouard le confesseur, jusqu'à la réformation, c'est-à-dire l'espace d'environ cinq cents ans. Le coupable, qui avait ainsi recours aux asiles ecclésiastiques, en était quitte pour confesser son crime aux juges et pour abjurer le royaume. On lui donnait en-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 139.

[2] *Wierus in Pseudomonarchiâ dæm.*

suite une croix qu'il était obligé de porter à la main jusques au port par lequel il devait sortir des états du roi. Cet abus fut encore porté plus loin, car l'abjuration du royaume fut restreinte par degré à l'abjuration civile qui consistait à permettre de demeurer perpétuellement dans le refuge ecclésiastique où l'on s'était retiré. Quantité de criminels, jouissant du privilége de leur asile, en sortaient pour piller et voler, et vivaient en sûreté lorsqu'ils pouvaient rentrer avec leur proie [1].

ABOU-RYHAN, — Dont le vrai nom était Mohammed-ben-Ahmed, astrologue arabe, mort en 330. On lui doit une introduction à l'*astrologie judiciaire*. Les Orientaux font beaucoup de contes, pour prouver qu'il avait à un très-haut degré le talent de prédire les choses futures.

ABRACADABRA, — Mot d'enchantement avec lequel on faisait, surtout en Perse et en Syrie, une figure magique à laquelle on attribuait le don de charmer diverses maladies et de guérir particulièrement la fièvre. Il ne fallait que porter autour du cou cette sorte de philactère écrit ainsi :

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

[1] *Manuel lexique de l'Abbé Prevost*,

ABRACAX ou ABRAXAS. — Les Basilidiens, hérétiques du deuxième siècle, qui prétendaient que J.-C. n'avait été qu'un fantôme envoyé sur la terre par Abracax, faisaient de cet Abracax le Dieu souverain. Ils croyaient que son nom renfermait de grands mystères, parce que les sept lettres grecques dont il se compose forment en grec le nombre 365, qui est celui des jours de l'année. Ils disaient que ce dieu avait sous ses ordres plusieurs génies qui présidaient aux trois cent soixante-cinq cieux, et auxquels ils attribuaient trois cent soixante-cinq vertus, une pour chaque jour. Les mythologues mettent Abracax au nombre des dieux égyptiens, et les démonographes en ont fait tout naturellement un démon, qui a la tête d'un roi et pour pieds des serpens. Il est représenté sur d'anciennes amulettes, avec un fouet à la main. C'est de son nom sans doute qu'on a tiré l'idée du philactère Abracadabra.

ABRAHAM. — Les Orientaux ne racontent pas son histoire comme nos livres saints. Nemrod, régnant à Babylone, vit en songe une étoile dont l'éclat effaçait le soleil. Ses devins lui dirent qu'il devait naître un enfant de qui il aurait tout à craindre; et Nemrod ordonna sur-le-champ à tous les maris de son royaume de se séparer de leurs femmes. Il commit des gardes chargés de surveiller l'exécution de cet arrêt. Cependant Azar, l'un des principaux seigneurs, trouva moyen de passer une nuit avec sa chère Adna [1], et le lendemain les devins dirent à Nemrod que l'enfant venait d'être conçu.

Nemrod ordonna qu'on épiât bien les femmes grosses, et qu'on mît à mort les enfans mâles qui viendraient à naître; néanmoins, Adna, qui ne portait

[1] Dans le *Thalmud* la mère d'Abraham est appelée *Emtelaï*.

aucun indice de grossesse, s'en alla un jour dans une grotte écartée, accoucha d'Abraham, et revint à la maison après avoir soigneusement fermé l'entrée de la grotte. Elle allait tous les soirs visiter son enfant pour l'allaiter, et le trouvait toujours occupé à têter ses deux pouces, dont l'un lui fournissait du lait et l'autre du miel.

Elle fut encore plus surprise, lorsqu'elle remarqua qu'il croissait en un jour comme les autres enfans en un mois. Dès qu'il fut grand, elle le conduisit à la ville où son père lui fit voir Nemrod qu'on adorait ; il le trouva trop laid pour être un dieu ; et, naturellement éclairé, il tira ses parens de l'idolâtrie [1].

Comme il faisait des miracles, on l'accusa bientôt d'être magicien. Nemrod, excité par ses devins qui étaient envieux, condamna le saint patriarche à être jeté dans une fournaise ardente ; mais incontinent la fournaise se changea en fontaine, la flamme en eau limpide, et Abraham ne prit qu'un bain. Un courtisan voyant cela dit à Nemrod : Seigneur, cet homme-là n'est pas un magicien, mais bien un prophète. Nemrod fâché fit jeter le courtisan dans une autre fournaise qui se changea pareillement en une autre source d'eau vive. On montre encore ces deux fontaines auprès d'Orfa, et, sur les bords, des débris de colonnes qui étaient, dit-on, un des trônes de Nemrod [2].

Les autres merveilles de la vie d'Abraham tiennent moins au plan de cet ouvrage [3]. Suidas, et Isidore, dans ses *Origines*, attribuent à Abraham l'invention de l'alphabet et de la langue des Hébreux. Les Guèbres

[1] *Bibliothèque orientale de d'Herbelot*, d'après un livre arabe intitulé *Maallem*.

[2] Thevenot, *Voyage au Levant*.

[3] Voyez *Isaac*, *Ismaël*, *Aumône*, *etc*.

croient qu'Abraham est le même que leur Zoroastre qu'ils appellent Zerdust, c'est-à-dire l'ami du feu, à cause de l'aventure de la fournaise. On voit dans Philon qu'Abraham était un habile astrologue. Josephe dit [1] qu'il régna à Damas, où il tirait des horoscopes et pratiquait les arts magiques des Chaldéens. Les rabbins le font auteur d'un livre de l'*explication des songes*, que Joseph le patriarche avait étudié ; on met aussi sur son compte un ouvrage intitulé *Jetzirah*, ou la création, qui fut composé, dit-on, par le rabbin Akiba. Les Arabes lui attribuent le *Sepher*, livre cabalistique sur l'origine du monde, que Vossius s'étonnait de ne pas voir dans les livres canoniques, et qui est la même chose que le *Jetzirah*.

Il y a, dans ce livre, de la magie et de l'astrologie. On l'a imprimé à Paris en 1552, à Mantoue en 1562, à Amsterdam en 1642 ; Postel l'a traduit en latin.

Nous ne parlerons pas des dix tentations d'Abraham, ni de son livre sur l'idolâtrie, ni de son Apocalypse, ni des psaumes que l'on prétend qu'il composa, ni de son testament, toutes choses apocryphes qu'il suffit d'indiquer. Nous remarquerons seulement qu'il connaissait l'aruspicine, qu'il enseignait une prière, laquelle empêchait les pies de manger les semailles ; que des doctes le constituent actuellement juge à la porte de l'enfer [2], tandis que l'Église place les élus dans son sein ; et nous terminerons par une de ses aventures avec le diable.

Il voulait apprendre ce que c'était que la résurrection. Le diable, vers le même temps, considérant le cadavre d'un homme que la mer avait rejeté sur le rivage, et dont les bêtes farouches, les oiseaux carnas-

[1] *Antiquités jud*, lib. 1, cap. 8.

[2] *Scipio Sgambatus in Archiv. Vet. Test.*, p. 194, 195.

siers et les poissons avaient chacun dévoré une partie, trouva que c'était une belle occasion pour tendre un piége aux hommes sur le sujet de la résurrection; car enfin, disait-il, comment pourront-ils comprendre que les membres de ce cadavre, séparés dans le ventre de ces différens animaux, puissent se rejoindre pour former le même corps au jour de la résurrection générale? Dieu, sachant le projet de l'ennemi du genre humain, dit à Abraham d'aller se promener sur le bord de la mer : le patriarche obéit; et le démon ne manqua pas de se présenter à lui sous la figure d'un homme étonné et confus, et de lui proposer le doute où il était au sujet de la résurrection.

Abraham, après l'avoir écouté, lui répondit : Quel sujet raisonnable pouvez-vous avoir de douter ainsi, puisque celui qui a pu tirer toutes les parties de ce corps du néant, saura fort aisément les retrouver dans la nature pour les rejoindre? Le potier met en pièces un vase de terre, et le refait de la même terre quand il lui plaît.

Dieu cependant, pour contenter Abraham, lui dit, selon l'Alcoran : « Prenez quatre oiseaux; mettez-les en pièces, et portez-en les parties diverses sur quatre montagnes séparées; appelez-les ensuite, et ces oiseaux viendront tous quatre à vous. »

Cette histoire est prise du sacrifice des oiseaux, dont il est parlé dans la Genèse [1]; mais les interprètes musulmans savent toujours beaucoup plus de particularités des histoires saintes, que Moïse ne nous en a voulu déclarer, tant leur imagination est féconde en inventions. Ils disent donc que ces quatre oiseaux étaient une colombe, un coq, un corbeau et un paon; qu'Abraham, après les avoir mis en pièces, en fit un

[1] *Genèse*, chap. 15.

partage exact ; qu'il les mêla tous ensemble. Quelques-uns ajoutent même qu'il les pila dans un mortier, et n'en fit qu'une masse, de laquelle il fit quatre portions qu'il porta sur la cime de quatre montagnes différentes ; après quoi, tenant à sa main leurs têtes qu'il avait réservées, il les appela séparément par leurs noms, et que chacun d'eux revint aussitôt se rejoindre à sa tête et s'envola [1].

ABRAHEL, — Démon succube dont voici l'aventure : En l'année 1581, au village de Dalhem, sur la Moselle, un pâtre nommé Pierron, homme marié, ayant même un petit garçon de sa femme, conçut un amour violent pour une jeune fille de son village. Un jour qu'il était occupé de la pensée de cette jeune fille, elle lui apparut dans la campagne, ou le démon sous sa figure : Pierron lui découvrit sa passion ; elle promit d'y répondre, à condition qu'il se livrerait à elle, et lui obéirait en toutes choses. Pierron y consentit, et consomma son abominable passion avec ce spectre. Quelque temps après, Abrahel, c'était le nom que prenait le démon, lui demanda, pour gage de son amour, qu'il lui sacrifiât son fils unique, et elle lui donna une pomme pour la faire manger à son enfant qui, en ayant goûté, tomba raide mort. Le père et la mère, au désespoir de ce funeste accident, se lamentent et sont inconsolables.

Abrahel apparut de nouveau au pasteur, et promit de rendre la vie à l'enfant, si le père voulait lui demander cette grâce, en lui rendant le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu. Le paysan se met à genoux, adore Abrahel, et aussitôt l'enfant renaît ; il ouvre les yeux ; on le réchauffe ; on lui frotte les membres, et enfin il commence à marcher et à parler.

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 15 et 16.

Il était le même qu'auparavant, mais plus maigre, plus hâve, plus défait, les yeux battus et enfoncés; ses mouvemens étaient plus lents et embarrassés; son esprit plus pesant et plus stupide. Au bout d'un an, le démon, qui l'animait, l'abandonna avec un grand bruit. Le jeune homme tomba à la renverse; son corps infecté et d'une puanteur insupportable fut tiré avec un croc hors de la maison de son père, et enterré sans cérémonie dans un champ [1].

ABSTINENCE. — On prétend qu'Abaris ne mangeait pas, et que les habiles magiciens peuvent s'abstenir de manger et de boire. Dans les idées des Orientaux, les génies ne se nourrissent que de fumées odorantes qui ne produisent point de déjections. Comme il y a eu quelques jeûnes prodigieux chez les premiers saints, les légendes sont remplies de gens qui ne mangent point pendant des années entières. Cette merveille n'est pourtant pas impossible; mais elle est fort rare. Un religieux de la congrégation de saint Maur, nommé Leauté, a passé plusieurs carèmes sans boire ni manger. Marie Pelet, de Laval, à trois lieues de Mons, a vécu trois ans [2] sans prendre aucune nourriture solide ou liquide. Anne Harley d'Orival, auprès de Rouen, vécut vingt-six ans, en buvant seulement un peu de lait qu'elle vomissait quelques momens après. Mais ces phénomènes, dont on pourrait citer d'autres exemples, étaient des maladies que l'on a prises souvent pour des effets de sortiléges.

ACCOUCHEMENS PRODIGIEUX. — On faisait courir le bruit à Paris, il y a quinze ou seize ans, qu'une chienne du faubourg Saint-Honoré avait mis

[1] Nicolas Remy, *Démonolâtrie, etc.*

[2] Du 6 novembre 1754 au 25 juin 1757. Ces traits sont rapportés dans je ne sais quel tome de l'*Almanach des gourmands*.

au jour quatre chats et trois chiens. J'ai lu, dans un recueil de faits merveilleux, dit M. Salgues [1], qu'en 1778, un chat né à Stap, en Normandie, devint épris d'une poule du voisinage, et qu'il lui fit une cour assidue. La fermière, ayant mis sous les ailes de la poule des œufs de cane qu'elle voulait faire couver, le chat s'associa à ses travaux maternels ; il détourna une partie des œufs, et les couva si tendrement, qu'au bout de vingt-cinq jours il en sortit de petits êtres amphibies participant de la cane et du chat, tandis que ceux de la poule étaient des canards ordinaires.

Le docteur Vimond atteste, continue M. Salgues, qu'il a vu, connu, tenu le père et la mère de cette singulière famille, et les enfans eux-mêmes. Mais on a dit au docteur Vimond : « Aviez-vous la vue bien » nette quand vous avez examiné vos canards amphi- » bies ? Vous avez trouvé l'animal vêtu d'un poil noir, » touffu et soyeux ; mais ne savez-vous pas que c'est » le premier duvet des canards ? Croyez-vous que » l'incubation d'un chat puisse changer quelque chose » à la nature du germe renfermé dans l'œuf ? Alors » pourquoi l'incubation de la poule aurait-elle été » moins efficace, et n'aurait-elle pas produit des êtres » moitié poule et moitié canards ? »

Au reste, on rit aujourd'hui de ces phénomènes ; on y ajoutait foi, chez nos pères, comme à tout ce qui était merveilleux. On publia au seizième siècle qu'une femme ensorcelée venait d'enfanter plusieurs grenouilles, et cette nouveauté fut reçue sans beaucoup d'opposition. L'*Exameron* de Torquemada est tout rempli d'histoires d'accouchemens monstrueux. Il cite une femme qui mit au monde sept enfans à la

[1] *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. 1er., p. 105.

fois, à Médina del Campo; une autre femme de Salamanque qui en fit neuf d'une seule couche [1]. Il parle ensuite d'une Italienne qui mit au jour soixante-dix enfans à la fois, et rapporte comme très-véritable ce que dit Albert le Grand, qu'une Allemande enfanta d'une seule couche cent cinquante enfans, tous enveloppés dans une pellicule, grands comme le petit doigt, et très-bien formés. On ne dit pas si cette famille vint à bien.

Ces choses sont difficiles à croire à qui ne les a pas vues, dit Torquemada ; mais on doit pourtant les regarder comme choses avérées.

Nous parlerons ailleurs des couches de la comtesse Marguerite, plus surprenantes encore que celles de la dame allemande [2].

Le même écrivain dit avoir vu en Italie un enfant né avec une barbe de bouc. Élien conte également des prodiges qu'il faut citer ici : telle est la truie qui mit bas un cochon ayant une face d'éléphant, et la brebis qui accoucha d'un lion. Une femme fut mère d'un chien à Pavie, en 1471; une autre, si l'on en croit Pline, eut un fils éléphant; une Suissesse donna naissance à un lion, en 1278; et Boguet assure même, dans ses *Discours des exécrables sorciers*, qu'une femme maléficiée enfanta, *d'une même ventrée*, en 1531, une tête d'homme, un serpent à deux pieds et un pourceau.

En l'année 1545, une dame de noble lignée mit au monde, dans la Belgique, un garçon qui avait la tête d'un diable (selon le jugement des experts), une trompe d'éléphant au milieu du visage, des pates d'oie au bout des bras et des jambes, des yeux de

[1] Première journée.
[2] Voyez *Marguerite*.

chat au-dessous du ventre, une tête de chien à chaque coude et à chaque genou, deux visages de singe en relief sur l'estomac, une queue de scorpion proprement retroussée, et longue d'une aune et demie; ce qui devait faire un petit garçon bien gentil.

Comme personne ne voulait se charger de cette paternité, les théologiens et les parens de la dame accusèrent charitablement le diable d'avoir fait ce garçon-là; mais la mère soutint qu'il était de son mari; et les gens sensés la crurent, puisqu'elle devait le savoir mieux que personne. Quoi qu'il en soit, le petit monstre ne vécut que quatre heures; et, en mourant, il s'écria à haute et intelligible voix, par les deux gueules de chien qu'il avait aux genoux : *Veillez et priez; car le jugement dernier est tout proche!....* Malgré cela, le jugement dernier n'est pas encore venu.

Les gazettes d'Angleterre publièrent, au commencement du dix-huitième siècle, d'après le certificat du chirurgien accoucheur, et sur l'autorité de l'anatomiste du roi, qu'une femme venait d'accoucher de plusieurs lapins. Le public le crut, jusqu'au moment où cet anatomiste avoua que c'était une plaisanterie.

On trouve dans l'histoire du Languedoc un fait assez remarquable cité par M. Dulaure, dans sa description des principaux lieux de France [2]: « Le 6 septembre de l'an 1387, une ânesse mit au jour deux enfans mâles, formés comme ceux que pourrait enfanter une femme; ils naquirent dans le château de Montpellier. On demanda au pape si on devait les baptiser. Cette question causa de grands débats, que

[1] *Cornel. Gemmæ cosmocriticæ*, liv. 1, chap. 8. — *Ruffin, de Partu port.*, chap. 2.

[2] Tome 2, p. 187.

le cardinal de Saint-Angel termina en décidant qu'ils pouvaient être baptisés, et ils le furent. »

Torquemada, que nous avons déjà consulté, rapporte dans sa sixième journée, qu'en un lieu d'Espagne une jument était tellement pleine qu'au temps de mettre bas son fruit, elle *creva*, et qu'il sortit d'elle une mule qui mourut incontinent, ayant, comme sa mère, le ventre si gros et enflé que le maître voulut voir ce qui était dedans. On l'ouvrit, et on y trouva une autre mule de laquelle elle était pleine. Ce fait est très-vrai, dit-il, car deux prêtres qui s'y trouvèrent me l'ont assuré.

On voit, dans d'autres conteurs anciens, qu'une autre Suissesse se délivra d'un lièvre, une Thuringienne d'un crapaud; que d'autres femmes mirent bas des poulets, même des œufs accommodés en omelette [1]. Ambroise Paré cite un jeune cochon napolitain, qui portait une tête d'homme sur son corps de cochon. Bayle parle d'une femme qui accoucha d'un chat noir, lequel fut brûlé par l'inquisition comme enfant d'un démon succube [2].

On connaît encore l'accouchement d'un capucin qui mit au jour une vipère par les voies de l'urètre, ce qu'on peut expliquer, dit un écrivain, si l'on suppose que ce bon religieux, en mangeant de la salade, aurait avalé un œuf de vipère, qui se développa par la chaleur naturelle du moine.

Nous ne citerons plus que quatre enfans nés sans tête, en Allemagne, au seizième siècle. L'un d'eux vint au monde au village de Schmitz, en Allemagne, le 16 mai 1565; il avait la bouche à l'épaule gauche

[1] Bayle, *République des lettres*, 1684, t. 3, p. 472; cité par M. Salgues.

[2] *Ibid*, 1686, t. 3, p. 1018.

et une oreille à l'épaule droite ; il poussa un tel cri quand la sage-femme le prit, qu'on ne douta pas, comme dit Jean Wolff, qu'il n'eût été engendré par le diable.

Mais, en compensation de ces hommes sans tête, une Normande accoucha, le 20 juillet 1684, d'un enfant mâle dont la tête monstrueuse semblait double. Il avait quatre yeux, deux nez crochus, deux bouches, deux langues et seulement deux oreilles. L'intérieur renfermait deux cerveaux, deux cervelets et trois cœurs. Les autres viscères étaient simples. Ce garçon vécut une heure, et peut-être eût-il vécu plus long-temps, si la sage-femme qui en avait peur ne l'eût laissé tomber.

Au reste, le phénomène des êtres à deux têtes est moins rare que celui des acéphales. On présenta, en 1779, à l'académie des sciences de Paris, un lézard à deux têtes, qui se servait également bien de toutes les deux. Le journal de médecine du mois de février 1808 donne des détails curieux sur un autre individu, né également avec deux têtes, mais placées l'une au-dessus de l'autre, de sorte que la première en portait une seconde. Cet enfant était né au Bengale. A son entrée dans le monde, il effraya tellement la sage-femme que, croyant tenir le diable dans ses mains, elle le jeta dans le feu ; on se hâta de l'en retirer, mais il eut les oreilles endommagées. Ce qui rendait ce phénomène plus singulier, c'est que la seconde tête était renversée, le front en bas et le menton en haut. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six mois, les deux têtes se couvrirent d'une quantité à peu près égale de cheveux noirs ; on remarqua que la tête supérieure ne s'accordait pas avec l'inférieure ; qu'elle fermait les yeux quand l'autre les ouvrait, et s'éveillait quand la tête principale était endormie.

Elle avait alternativement des mouvemens indépendans et des mouvemens sympathiques. Le rire de la bonne tête s'épanouissait sur la tête d'en haut, mais la douleur de cette dernière ne passait pas à l'autre, de sorte qu'on pouvait la pincer sans occasioner la moindre sensation à la tête principale. Cet enfant mourut d'un accident à sa quatrième année [1].

Ces phénomènes ne sont pas impossibles; mais il faut rejeter en ces matières tout ce qui n'est pas démontré par de suffisans témoignages. Ainsi on peut bien croire encore qu'il est né des monstres n'ayant qu'un œil, comme les cyclopes, etc. Mais quoique Bayle ait rapporté quelque part qu'une petite fille vint au monde enceinte d'une autre petite fille, et qu'elle accoucha huit jours après sa naissance, il ne faut pas plus se hâter d'ajouter foi à ce prodige qu'à la mule de Torquémada.

Il faut rejeter aussi les éléphans nés d'une femme, et les accouchemens de cent cinquante enfans d'une seule grossesse. Le plus grand exemple de fécondité réelle de la part des femmes (car un sultan peut avoir une armée d'enfans) est celui d'une Russe qui, constamment enceinte de deux ou trois enfans, en mit au monde soixante-deux dans le cours de sa vie, avec l'aide de quatre maris.

Dans ce genre de faits, on attribuait autrefois au diable tout ce qui sortait du cours ordinaire de la nature. Voyez *Incubes*, *Succubes*, *Imagination*, *Couches*, etc.

ACHÉRON (Fleuve de douleur), — L'un des fleuves de l'enfer des païens. Ses eaux sont amères.

ACHÉRUSIE, — Marais d'Égypte, près d'Héliopolis. Les morts le traversaient dans une barque, s'ils

1. M. Salgues, *Des Erreurs, etc.*, tom. 3, p. 126.

avaient été jugés dignes des honneurs de la sépulture. Les ombres des morts enterrés dans le cimetière voisin erraient, dit-on, sur les bords de ce marais, dont quelques-uns ont fait un lac.

ACHMET, — Devin arabe du neuvième siècle. Il a écrit un livre *de l'Interprétation des songes*, suivant les doctrines de l'Orient. L'original est perdu, mais Rigault en a fait imprimer la traduction grecque et latine, à la suite de l'*Onirocritique* d'Artémidore; Paris, in-4°., 1603.

ACONCE (JACQUES), — Curé du diocèse de Trente, qui se fit calviniste en 1557, et passa en Angleterre. Il y dédia à la reine Élisabeth, qui lui faisait une pension, et qu'il appelle *diva Elisabetha*, son fameux livre *des Stratagèmes de Satan*. Mais ce n'est point un ouvrage de démonomanie, c'est un livre écrit avec beaucoup d'esprit contre l'intolérance [1].

ADALBERT, — Hérétique qui fit du bruit en France au huitième siècle. Il se vantait qu'un ange lui avait apporté des extrémités du monde des amulettes et des reliques d'une sainteté prodigieuse. Le peuple le regarda bientôt comme un grand faiseur de miracles. Il distribuait les rognures de ses ongles et de ses cheveux comme de puissans préservatifs. On dit même qu'il se consacra des autels en son propre nom, et qu'il voulut se faire adorer. Il prétendait connaître l'avenir et lire dans la pensée. « Je sais ce que vous » avez fait, disait-il aux bonnes gens; il n'est pas be» soin de vous confesser : allez en paix, vos péchés » vous sont remis. »

[1] *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, etc. libri VIII.* Bâle, 1565. Souvent réimprimé depuis, et traduit dans toutes les langues de l'Europe.

Il commença d'écrire son histoire. Dans le fragment qui nous a été conservé, il raconte que sa mère étant enceinte crut voir sortir de son côté droit un veau, ce qui est, selon lui, l'emblème des grâces qu'il reçut en naissant, par le ministère d'un ange.

Il enseignait à ses disciples une prière qui commence ainsi : « Seigneur, Dieu tout-puissant, père » de notre seigneur Jésus-Christ, Alpha et Oméga, » qui êtes sur le trône souverain, sur les Chérubins » et les Séraphins, je vous prie et vous conjure, ange » Uriel, ange Raguel, ange Cabuel, ange Michel, » ange Inias, ange Tabuas, ange Sabaoth, ange Si- » miel, de m'accorder, etc. »

Il montrait aussi une lettre de Jésus-Christ qui lui avait été apportée par saint Michel; voici le titre de cette lettre :

« Au nom de Dieu, ici commence la lettre de notre » seigneur Jésus-Christ, qui est tombée à Jérusalem, » et qui a été trouvée par l'archange saint Michel à la » porte d'Éphrem, lue et copiée par la main d'un » prêtre nommé Jean, qui l'a envoyée à la ville de » Jérémie, à un autre prêtre nommé Talasius; et Ta- » lasius l'a envoyée en Arabie à un autre prêtre nommé » Léoban; et Léoban l'a envoyée à la ville de Betsa- » mie, où elle a été reçue par le prêtre Macarius, qui » l'a envoyée à la montagne de l'archange saint Mi- » chel; et la lettre est arrivée, par le moyen d'un » ange, à la ville de Rome au sépulcre de Saint- » Pierre, où sont les clefs du royaume des cieux, et » les douze prêtres qui sont à Rome ont fait des » veilles de trois jours avec des jeûnes et des prières » jour et nuit..... [1] ».

[1] Cette lettre a été publiée par Baluze, dans son appendice aux Capitulaires des rois de France.

On arrêta le cours des extravagances de cet insensé, en le jetant dans une prison où il mourut.

ADAM. — Les Arabes disent que Dieu, voulant créer l'homme, chargea Gabriel de prendre une poignée de chacun des sept lits de la terre; la terre effrayée représenta que Dieu avait tort de faire l'homme, parce qu'un jour il se révolterait contre son créateur. Gabriel fit part à Dieu de cette observation; mais Dieu n'en tint compte, et il enjoignit à Michel d'exécuter sa volonté. La terre se plaignit, et dit que si on faisait l'homme, elle serait maudite à cause de lui. Michel fut touché de compassion; Dieu, voyant cela, chargea de ses ordres le terrible Azraël, qui, sans écouter les plaintes de la terre, arracha violemment de son sein les sept poignées que Dieu demandait et les porta dans l'Arabie, où devait se consommer le grand œuvre de la création. Dieu fut si satisfait de la prompte sévérité d'Azraël, qu'il lui donna la charge de séparer les âmes; c'est pour cela qu'il est appelé l'ange de la mort.

Cependant Dieu avait pétri cette terre, dont il fit un moule de sa propre main; il le laissa sécher, et les anges se plaisaient à considérer ce moule. Éblis, ou Lucifer, ne se contenta pas de le regarder; il le frappa sur le ventre, et voyant qu'il était creux, il fit son calcul, et se dit en lui-même : « Cette créature, formée vide, aura besoin de se remplir souvent, et sera par conséquent sujette à beaucoup de tentations. »

Alors il demanda aux autres anges ce qu'ils feraient, si Dieu voulait les assujétir à ce souverain qu'il allait donner à la terre. Tous répondirent qu'ils obéiraient. Éblis parut du même sentiment, mais résolut de n'en rien faire. Le corps du premier homme étant donc formé, Dieu l'anima d'une âme intelligente, et lui

donna des habits merveilleux. Ensuite il ordonna aux anges de se prosterner devant lui; ce qu'ils firent, à l'exception d'Éblis, que sa désobéissance fit chasser du Paradis, et dont la place fut donnée à Adam. Mais on lui avait défendu de manger du fruit d'un certain arbre; Éblis s'associa avec le paon et le serpent, et fit tant, par ses discours artificieux, qu'Adam désobéit. Du moment qu'il eut mangé du fruit défendu, ses habits merveilleux tombèrent à ses pieds, et la vue de sa nudité le couvrit de honte. Il ne tarda pas à recevoir la sentence qui le précipitait du Paradis et qui le condamnait au travail et à la mort; dans sa chute du ciel, il tomba sur la montagne de Sérendib, dans l'île de Ceylan, où se voit encore aujourd'hui la montagne appelée *Pic-d'Adam*. Ève, sa femme, qui avait péché avec lui, tomba près de l'endroit où fut depuis bâtie la ville de la Mecque. Éblis arriva comme elle en Arabie; le paon avait été jeté dans l'Indoustan et le serpent dans la Perse. L'état de misère et de solitude où se trouva réduit le malheureux Adam lui fit sentir sa faute; il implora la clémence de son créateur, et Dieu fit descendre du ciel un pavillon qui fut placé dans l'endroit où, depuis, Abraham bâtit le temple de la Mecque. Gabriel lui montra les cérémonies qu'il devait pratiquer autour de ce sanctuaire pour obtenir son pardon, et le conduisit ensuite à la montagne d'Arafat, où il retrouva Ève après trois cents ans de séparation. On montre encore, à une lieue de la Mecque, une petite colline sur le sommet de laquelle les Musulmans croient qu'Ève avait la tête appuyée, la première fois qu'Adam la connut, car elle sortit vierge du Paradis. Ses deux genoux étaient bien loin sur deux petits tertres qu'on aperçoit dans la plaine. Il fallait que dans leur misère, nos premiers parens eussent encore une taille monstrueuse, car

Ève avait les genoux écartés à plus de trois cents pas l'un de l'autre. Nous sommes bien dégénérés [1].

D'autres légendes turques disent que Dieu forma le corps d'Adam, et le plaça d'abord dans l'Éden. Son âme, qu'il avait créée plusieurs siècles auparavant, eut ordre d'aller l'animer. Elle représenta à Dieu combien cette masse périssable était peu digne de la dignité de son être. Dieu, qui ne voulait pas employer la violence, ordonna à son fidèle ministre Gabriel, de prendre son flageolet, et d'en jouer un air ou deux auprès du corps d'Adam. Au son de cet instrument, l'âme parut oublier ses craintes; elle se mit à tourner en cadence autour du corps, et enfin, dans un moment de délire, elle y entra par les pieds qui se mirent aussitôt en mouvement; dès-lors, il ne lui fut plus permis de quitter sa nouvelle habitation sans un ordre exprès de l'Éternel.

Les rabbins ont su fixer l'emploi des douze heures du jour auquel Adam fut créé. « A la première heure, disent-ils, Dieu assembla la poudre dont il devait le composer, et en fit un embryon; à la seconde, il se tint sur ses pieds; à la quatrième, il nomma les animaux; la septième fut occupée par son mariage avec Ève, que Dieu lui amena après l'avoir frisée. A la dixième heure, Adam pécha; on le jugea aussitôt; et à la douzième, il sentait déjà la peine et les sueurs du travail. »

Dieu l'avait fait si grand, que sa tête touchait le ciel. Les anges en murmuraient, et dirent qu'il y avait deux êtres souverains, l'un au ciel, l'autre sur la terre. Dieu reconnut sa faute; il appuya sa main sur la tête d'Adam, et le réduisit à une taille de quinze cents pieds.

[1] *Dictionnaire des reliques*, au mot *Adam*.

Il l'avait fait d'abord double; d'un coup de hache il sépara les deux corps. C'était, du reste, une créature si délicate, qu'il approchait de la nature des anges. Cependant il se plongea d'abord dans une débauche affreuse, s'adressant à tous les objets de la création, sans pouvoir assouvir sa convoitise, jusqu'à ce qu'il s'unit à Eve.

D'autres disent qu'Ève était le fruit défendu, auquel il ne pouvait toucher sans crime, et qu'il ne sut pas résister à la tentation que lui inspira la beauté extraordinaire de cette femme. Il fut si affligé de la mort d'Abel, qu'il demeura cent trente ans sans connaître sa femme. Pendant ce temps, il eut de nombreuses maîtresses parmi les démons succubes, et peupla la terre de géans. Il se repentit enfin, et macéra son corps à coups de fouet durant sept semaines dans le fleuve Gehon; le pauvre corps fut si maltraité, que les thalmudistes assurent qu'il était percé comme un crible [1].

Tous les peuples de l'Orient entourent l'histoire d'Adam de fables différentes. Les Persans content que Dieu le plaça dans le quatrième ciel, lui permettant de manger tous les fruits, excepté le froment, qui ne pouvait se digérer par les pores. Adam et Ève, séduits par le diable, en mangèrent, et avant qu'ils n'infectassent le Paradis, Gabriel vint les mettre dehors.

Les habitans de Madagascar disent qu'Adam mangea, et que, s'étant soulagé dans le Paradis, on re-

[1] D'autres rabbins disent qu'Adam, pour faire pénitence du péché originel, resta cent trente ans dans l'eau jusqu'au nez; qu'il vécut séparé d'Ève, et eut commerce avec une femme nommée Lilith, formée comme lui du limon de la terre; que de cette union naquirent les démons de la terre et les géans. Ève, de son côté, s'abandonna aux caresses des anges apostats; mais Gabriel, qui fut toujours chargé de commissions agréables, les réconcilia, et ils vécurent depuis *en bonne intelligence*.

connut son crime à l'odeur de ce qu'il venait de faire. Le diable, qui l'avait séduit, courut l'accuser, et Dieu le chassa. Quelque temps après, il lui vint à la jambe une tumeur d'où il tira une jeune fille qu'il épousa [1].

On dit encore qu'Adam inventa l'alphabet; que pendant quelque temps il adora la lune; que les anges l'instruisirent; qu'il écrivit un commmentaire sur les noms des animaux; qu'il prophétisa; qu'il fut astrologue, et prédit le déluge par l'inspection des astres; qu'il connaissait naturellement toutes les sciences; qu'il avait un pouvoir magique sur toutes les créatures; qu'il eut une apocalypse; qu'il composa des psaumes: ils ont été imprimés dans quelques thalmuds. On lui attribue aussi un livre de cabale intitulé *Sepher-Raziel*. Les Juifs disent que ce livre lui fut donné par l'ange Raphaël; le livre de *Jetzirah* passe encore pour être de lui; il écrivit, disent les adeptes, sur l'alchimie; on cite de plus son testament; et enfin les musulmans regrettent dix livres merveilleux que Dieu lui avait dictés. Voyez *Ève*, *Abraham*, etc.

ADAM (L'ABBÉ). — Pendant qu'on s'occupait en France de l'extinction des templiers, le diable se montra sous diverses figures à l'abbé Adam, qui se rendait, suivi d'un serf de son couvent, à une des métairies de son abbaye du Vaux de Cernay. L'esprit malin s'opposa d'abord au passage de l'abbé, sous la forme d'un arbre blanc de frimas qui accourait à lui avec une vitesse incroyable. Le cheval de l'abbé s'effraya, aussi-bien que le serf. Mais l'abbé fit le signe de la croix et l'arbre disparut, laissant dans l'air une odeur de soufre. L'abbé en conclut que cet arbre était le diable, et il invoqua la Vierge. Néanmoins le diable reparut bientôt sous la figure d'un chevalier noir et

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

furieux. « Éloigne-toi, lui dit l'abbé; pourquoi m'attaques-tu loin de mes frères ? » Le diable le quitta ; mais il se présenta de nouveau sous la forme d'un grand homme, avec un cou long et maigre. Adam, pour s'en débarrasser, lui lança un coup de poing. Aussitôt le diable se raccourcit, et prit la stature et la mine d'un petit moine encapuchonné, avec une rondache sous son froc. On voyait briller ses petits yeux ; il cherchait, mais en vain, à donner des coups d'épée à l'abbé, qui le repoussait vivement par des signes de croix. Il se changea ensuite en pourceau et en âne aux longues oreilles [1].

L'abbé impatienté fit un cercle sur la terre et figura une croix au milieu. Le diable fut contraint de s'y rendre ; il changea ses oreilles en cornes, ce qui n'empêcha pas l'abbé de lui dire des injures. Sensible à cet affront, le diable se changea en tonneau, roula dans la campagne, puis revint sous la forme d'une roue de charrette, et avant de donner au frère le temps de se mettre en défense, lui passa lestement sur le ventre, sans pourtant lui faire de mal ; après quoi il le laissa achever paisiblement sa route [2].

ADAMANTIUS, — Médecin juif, qui se fit catholique à Constantinople, sous le règne de Constance, à qui il dédia ses deux livres sur la *physiognomonie*, ou art de juger les hommes par leur figure. Cet ouvrage, plein de contradictions et de rêveries, a été imprimé dans quelques collections [3].

ADELGREIFF (JEAN-ALBERT), — Fils naturel d'un

[1] *Asinus auritus.*

[2] Gaguin, *Règne de Philippe le Bel*, cité par M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 82.

[3] Principalement dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres*, *græc.-lat.*, *curâ J.-G.-F. Franzii*, Altembourg, 1780, in-8°.

curé allemand, qui lui apprit le latin, le grec, l'hébreu et plusieurs langues modernes. Il devint fou et crut avoir des visions : il disait que sept anges l'avaient chargé de représenter Dieu sur la terre et de châtier les souverains avec des verges de fer. Il se donnait les noms d'*empereur universel*; *roi du royaume des cieux*; *envoyé de Dieu le père*; *juge des vivans et des morts*. On lui attribua des miracles qui furent bientôt regardés comme œuvres de l'enfer, et il fut brûlé à Kœnigsberg en qualité de magicien hérétique, le 11 octobre 1636. Il avait prédit avec assurance qu'il ressusciterait le troisième jour ; ce qui ne s'est pas vérifié.

ADÉLITES, — Devins espagnols qui se vantaient de prédire, par le vol ou le chant des oiseaux, ce qui devait arriver en bien ou en mal.

ADELUNG (JEAN-CHRISTOPHE), — Littérateur allemand, mort à Dresde en 1806. Il se délassait de ses immenses travaux littéraires en composant un ouvrage très-curieux, intitulé : *Histoire des Folies humaines*, ou Biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins, etc. Sept parties, Leipsick, 1785-1789.

ADEPTES, — Nom des doctes alchimistes qui prétendent avoir trouvé la pierre philosophale et l'élixir de vie ; ils disent qu'il y a toujours onze adeptes dans ce monde ; et, comme l'élixir les rend immortels, lorsqu'un nouvel alchimiste a découvert le secret du grand œuvre, il faut qu'un des onze anciens lui fasse place et se retire dans un autre des mondes élémentaires.

ADÈS, — Dieu de l'enfer. Ce mot est pris souvent chez quelques poëtes anciens pour l'enfer même.

ADHAB-ALGAB, — Purgatoire des musulmans, où les méchans sont tourmentés par les anges noirs Munkir et Nekir.

ADJURATION, — Formule d'exorcisme par laquelle on commande, au nom de Dieu, à l'esprit malin, de dire ou de faire ce qu'on exige de lui. On voit des adjurations dans l'histoire de l'esprit de Lyon. Voyez *Alis de Telieux*.

ADONIS, — Démon brûlé. Il remplit quelques fonctions dans les incendies [1]. Des savans disent que c'est le même que le démon Thamuz des Hébreux.

ADRAMELECH, — Grand chancelier des enfers, intendant de la garde-robe du souverain des démons, président du haut conseil des diables; il était adoré à Sépharvaïm, ville des Assyriens, qui brûlaient des enfans sur son autel. Les rabbins disent, qu'il se montre sous la figure d'un mulet et quelquefois sous celle d'un paon.

ADRIEN. — Il était en Mœsie à la tête d'une légion auxiliaire, vers la fin du règne de Dioclétien, lorsqu'un devin qu'il consulta (car il croyait aux devins et à l'astrologie judiciaire), lui prédit qu'il parviendrait un jour à l'empire. Ce n'était pas la première fois qu'on lui faisait cette promesse. Trajan, qui était son tuteur, l'adopta, dit-on, et il régna. C'est lui qui fit bâtir la *muraille du diable* [2] en Écosse.

Fulgose, qui croyait beaucoup à l'astrologie, rapporte, comme une preuve de la solidité de cette science, que l'empereur Adrien, qui était très-habile astrologue, écrivait tous les ans, au 1er. janvier, ce

[1] Voyez *Wierius*, lib. 1 *de Præst. dæm.*

[2] Voyez *Muraille du diable*.

qui lui devait arriver pendant l'année, et que l'an qu'il mourut, il n'écrivit que jusqu'au mois de sa mort, donnant à connaître par son silence, qu'il prévoyait son trépas. Mais d'autres observent qu'en admettant ce fait, le livre de l'empereur Adrien, n'ayant été montré que depuis sa mort, pouvait bien avoir été écrit après coup; comme ceux qui prédisent la température de la journée quand le soir est arrivé.

AÉROMANCIE, — Art de prédire les choses futures par l'examen des variations et des phénomènes de l'air [1]. C'est en vertu de cette divination qu'une comète annonce la mort d'un grand homme. Cependant ces présages extraordinaires rentrent dans la *tératoscopie*.

François de la Tour-Blanche [2] dit, que l'aéromancie est l'art de dire la bonne aventure en faisant apparaître des spectres dans les airs, ou en représentant avec l'aide des démons les événemens futurs dans un nuage, comme dans une lanterne magique. « Quant aux éclairs et au tonnerre, ajoute-t-il, ceci regarde les augures; et les aspects du ciel et des planètes appartiennent à l'astrologie. »

AÉTITE, — Espèce de pierre qu'on nomme aussi pierre d'aigle, selon la signification de ce mot grec, parce qu'on prétend qu'elle se trouve dans les nids des aigles. On lui attribue la propriété de faciliter l'accouchement, lorsqu'elle est attachée à la cuisse d'une femme, ou de le retarder, si on la lui met au sein.

Dioscoride [3] dit qu'on s'en servait autrefois pour

[1] *Wierius*, lib. 2, cap. 12 *de Præst. dæm.*

[2] *Franc. Torre Blanca cordub. Epit. delict. sive de Magiâ*, lib. I, cap. 20 *post Pictorium et Psellum.*

[3] Cité par le père Lebrun, *Hist. des Pratiques superst.*, liv. I, chap. XIV.

découvrir les voleurs ; après qu'on l'avait broyée, on mêlait la poudre dans du pain fait exprès, et on en faisait manger à tous ceux qui étaient soupçonnés : on assure que le voleur ne pouvait avaler le morceau. Les Grecs modernes emploient ce moyen ; mais ils y joignent quelques prières. Cette superstition est fort ancienne.

ÆVOLI (César), — Auteur d'un livre peu remarquable, intitulé : *Opuscules* sur les attributs divins et sur le pouvoir qui a été donné aux démons de connaître les choses secrètes et de tenter les hommes [1]. Seizième siècle.

AGABERTE. — « Aucuns parlent d'une certaine femme, dite Agaberte, fille d'un géant qui s'appelait Vagnoste, demeurant aux pays plus septentrionaux, laquelle était enchanteresse ; et la force de ses enchantemens était si grande, qu'on ne la voyait guère en sa propre figure ; mais aucune fois elle semblait une vieille fort ridée et petite qui ne se pouvait remuer, aucune fois débile et malade, et aucune fois si grande, qu'elle semblait toucher les nues avec sa tête. Ainsi, elle prenait telle forme qu'elle voulait, aussi aisément que les auteurs écrivent d'Urgande la méconnue [2] ; et, d'après ce qu'elle faisait, le monde avait opinion qu'en un instant elle pouvait obscurcir le soleil, la lune et les étoiles, aplanir les monts, renverser les montagnes, arracher les arbres, dessécher les rivières, et faire autres choses pareilles, si aisément qu'elle sem-

[1] *Opuscula de divinis attributis et de modo et potestate quam dæmones habent intelligendi et passiones animi excitandi.* In-4°. Venise, 1589.

[2] Fée de nos temps chevaleresques ; voyez *Urgande*.

blait tenir tous les diables attachés et sujets à ses volontés[1]. »

AGARÈS, — Grand duc de la région orientale des enfers. Il se montre sous les traits d'un seigneur bienveillant, à cheval sur un crocodile et l'épervier au poing. Il fait revenir à la charge les fuyards du parti qu'il protége, et met l'ennemi en déroute : il donne les dignités, distribue des prélatures, enseigne toutes les langues et fait danser les esprits de la terre. Ce chef de démons est de l'ordre des Vertus ; il a sous ses lois trente et une légions[2].

AGATHE, — Pierre précieuse à laquelle les anciens attribuaient des vertus qu'elle n'a pas, comme de fortifier le cœur, de préserver de la peste, et de guérir des morsures du scorpion et de la vipère.

AGATHION, — Démon familier qui ne se montre qu'à midi ; il paraît en forme d'homme ou de bête ; quelquefois même il se laisse enfermer dans un talisman, dans une bouteille ou dans un anneau magique[3].

AGATHODÉMON, — Bon démon, adoré des Égyptiens sous la figure d'un serpent à tête humaine. Les dragons ou serpens ailés, que les anciens révéraient, s'appelaient aussi *agathodémones*, ou bons génies.

AGLA, — Mot cabalistique auquel les rabbins attribuent le pouvoir de chasser l'esprit malin. Ce mot se compose des premières lettres de ces quatre mots hébreux : *Athah gabor leolam, Adonaï* ; « vous » êtes puissant et éternel, Seigneur. » Ce charme

[1] *Examéron* de Torquémada, traduit par Gabriel Chappuis, Tourangeau, sixième journée.

[2] *Wierius in pseudo-monarch. dæm.*

[3] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. 3. chap. 5.

n'était pas seulement employé par les Juifs et les cabalistes, les chrétiens superstitieux s'en sont armés souvent pour combattre les démons. L'usage en était fréquent au seizième siècle [1], et plusieurs livres magiques en sont pleins, principalement l'*Enchiridion* du pape Léon.

AGLAOPHOTIS, — Sorte d'herbe qui croît dans les marbres de l'Arabie, et dont les magiciens se servaient pour évoquer les démons [2]. Ils employaient ensuite l'anancitide et la synochite, autres plantes qui retenaient les démons évoqués, aussi long-temps qu'on le voulait.

AGNAN, — Démon qui tourmente les Américains par des apparitions et des méchancetés; il se montre surtout au Brésil et chez les Topinamboux, et paraît sous toutes sortes de formes; de façon que ceux qui veulent le voir peuvent le rencontrer partout [3].

AGREDA (MARIE D'), — religieuse espagnole, qui publia au milieu du dix-septième siècle *la mystique Cité de dieu, miracle de la toute-puissance, abîme de la grâce : histoire divine de la vie de la très-sainte vierge Marie, mère de Dieu, notre reine et maîtresse, manifestée dans ces derniers temps par la sainte Vierge à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'immaculée Conception de la ville d'Agreda, et écrite par cette même sœur par ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs*. Imprimé à Madrid, à Lisbonne, à Perpignan, à Anvers, traduit en français par le P. Crozet, récollet, Marseille 1696, condamné par la

[1] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. 8, chap. 6.

[2] Pline, *Hist. nat.*, liv. 24, chap. 17.

[3] *Wierius, de Præstig., lib.* 1, *cap.* 22. Thevet, *Obs. sur l'Amérique*, ch. 35 et 36. Boguet, *Disc. des sorciers*, ch. 7.

Sorbonne, etc. Cette traduction a été réimprimée à Bruxelles en 1715, trois vol. in-4°., et en 1717, huit vol. in-12.

La sœur Marie prétendait que, pendant dix ans, elle avait reçu du ciel l'ordre d'écrire cette histoire que la sainte Vierge lui dicta à peu près. Elle raconte que le diable fit tout ce qu'il put pour empêcher la mère du Messie de naître; qu'aussitôt qu'elle fut née, Dieu la transporta dans le ciel empyrée; qu'il lui donna neuf cents anges pour sa garde, douze pour son service, et dix-huit pour ses commissions. Les détails de ce que fit Marie dans le sein de sa mère sont écrits avec connaissance de cause. Avant l'âge de trois ans, Marie, aidée de ses anges, balayait la maison et faisait le ménage. Le chapitre XV contient les tentations que le démon essaya pour lui faire perdre la pudeur; nous respectons trop la décence pour les rapporter : cependant ce roman n'est pas illisible.

Mais croirait-on que Castel dos Rios, ambassadeur d'Espagne en France, en 1699, avait, dans ses instructions, de faire révoquer le décret de la Sorbonne, qui condamnait le livre de Marie d'Agreda, et d'obtenir que la lecture en fût permise en France; et qu'il n'y réussit pas [1]?

AGRIPPA (Henri-Corneille), — Médecin et philosophe, l'un des plus savans hommes de son temps, dont on l'appelait le Trismégiste, né à Cologne en 1486, mort en 1535, après une carrière orageuse, chez le receveur général de Grenoble, et non à Lyon ni dans un hôpital, comme ses ennemis l'ont dit. Il avait été lié avec tous les grands hommes et tous les princes de son temps qui le recherchaient à l'envi, et le chargèrent de négociations. Voilà la cause de ses

[1] M. Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu.*

nombreux voyages, que Thevet, dans ses *Vies des hommes illustres*, attribue à la manie de faire partout des tours de son métier de magicien, « ce qui le faisait reconnaître et chasser incontinent. »

Ses talens causèrent ses malheurs : il était trop instruit peut-être pour le temps où il parut ; on l'accusa de sorcellerie, et plus d'une fois il fut obligé de fuir en effet pour se soustraire aux mauvais traitemens de la populace ignorante, qui débitait sur son compte une foule d'absurdités.

Les démonomanes disent qu'on ne peut le représenter que de nuit, comme un hibou, à cause de sa laideur magique ; et de graves historiens n'ont pas rougi d'écrire que, dans ses voyages, il payait ses hôtes en monnaie fort bonne en apparence, mais qui se changeait, au bout de quelques jours, en petits morceaux de corne, de coquille ou de cuir. Il est vrai qu'à vingt ans il travaillait à la chrysopée ou alchimie ; mais il ne trouva pas le secret du grand œuvre.

Tandis qu'il professait à Louvain, disent quelques démonographes, un de ses écoliers, lisant un livre de conjurations, fut étranglé par le diable. Agrippa, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être l'auteur de cette mort, parce qu'elle était arrivée chez lui, commanda à l'esprit malin de rentrer dans le corps, et de lui faire faire sept ou huit tours sur la place publique avant de le quitter. Le diable obéit ; le jeune homme tomba inanimé devant la multitude, et cette mort passa pour une mort subite [1].

On ne peut nier, dit Thevet, qu'Agrippa n'ait été ensorcelé de la plus fine et exécrable magie qu'on puisse imaginer, et de laquelle, au vu et au su de chacun, il a fait profession évidente. Il était si subtil,

[1] Delrio, *Disquisit. mag.*, *lib.* 2, *quæst.* 39.

qu'il *grippait*, de ses mains podagres et crochues, des trésors que beaucoup de vaillans capitaines ne pouvaient gagner par le cliquetis de leurs armes et leurs combats furieux. Il composa le livre de *la Philosophie occulte*, censuré par les chrétiens, pour lequel il fut chassé de la Flandre, où il ne put dorénavant être souffert; de manière qu'il prit la route d'Italie qu'il empoisonna tellement, que plusieurs gens de bien lui donnèrent encore la chasse, et il n'eut rien de plus hâtif que de se retirer à Dôle. Enfin il se rendit à Lyon, dénué de facultés; il y employa toutes sortes de moyens pour vivoter, remuant le mieux qu'il pouvait la queue du bâton; mais il gagnait si peu, qu'il mourut en un chétif cabaret, abhorré de tout le monde, et détesté comme un magicien maudit, parce que toujours il menait en sa compagnie un diable sous la figure d'un chien noir.

Paul Jove ajoute qu'aux approches de la mort, comme on le pressait de se repentir, il ôta à ce chien, qui était son démon familier, un collier garni de clous qui formaient des inscriptions nécromantiques, et lui dit : *Va-t'en, malheureuse béte, c'est toi qui m'as perdu;* qu'alors le chien prit aussitôt la fuite vers la rivière de Saône, s'y jeta la tête en avant et ne reparut plus.

Wiérius, qui fut disciple d'Agrippa, dit qu'en effet ce grand homme avait beaucoup d'affection pour les chiens, qu'on en voyait constamment deux dans son étude, dont l'un se nommait *Monsieur* et l'autre *Mademoiselle*, et qu'on prétendait que ces deux chiens étaient deux diables déguisés. Si Crébillon, qui avait un goût très-tendre pour ces animaux, eût vécu au seizième siècle, ses chiens lui eussent fait un mauvais parti; et saint Roch est bien heureux d'être dans la légende, car le sien serait aussi un démon.

C'était généralement, dans les bons temps d'autrefois, une preuve certaine qu'on était sorcier et intimement lié avec le diable, quand on vivait retiré, ou qu'on montrait de l'attachement pour un animal quelconque.

C'est d'ailleurs une consolation pour les sots que de pouvoir rabaisser ou avilir un homme dont ils ne pouvaient atteindre la hauteur. Dans les siècles de l'ignorance, et avant le rétablissement des lettres, dit le savant Naudé[1], ceux qui s'amusaient à les cultiver étaient réputés *grammairiens et hérétiques*; ceux qui pénétraient davantage dans les causes de la nature passaient pour irréligieux; ceux qui entendaient la langue hébraïque étaient pris pour *juifs*, et ceux qui recherchaient les mathématiques et les sciences moins communes, étaient soupçonnés enchanteurs et magiciens.

Il est vrai aussi qu'Agrippa était curieux de choses étranges. Il aimait les paradoxes, et son livre de la *Vanité des Sciences*, qui est son chef-d'œuvre, en est une preuve; mais il déclame dans ce livre[2] contre la magie et les arts superstitieux. On dit qu'il exerçait la médecine empirique; Louise de Savoie, mère de François Ier., le nomma son médecin, et voulut qu'il fût aussi son astrologue, ce qu'il refusa. Cependant on prétend qu'il prédisait au connétable de Bourbon des succès contre la France. Il est possible que cette tête portât quelques grains d'extravagance. Son ouvrage de la *Philosophie occulte* le fit accuser de magie, et il passa une année dans les prisons de Bruxelles; il en fut tiré par l'archevêque de Cologne, qui avait accepté la dédicace de ce livre, dont il vit bien que l'auteur

[1] *Apologie pour les grands personnages soupçonnés de magie*, chap. 2.

[2] Chap. 13.

n'était pas sorcier. Il a fait encore un commentaire *in artem brevem Raymondi Lullii.*

Mais ce qui l'a surtout fait passer pour magicien, c'est qu'on lui attribua, vingt-sept ans après sa mort, un fatras plein de cérémonies magiques et superstitieuses, qu'on donna pour le quatrième livre de sa *Philosophie occulte*, et qui n'est qu'un recueil de fragmens décousus de Pierre d'Apone, de Pictorius, de Trithème et d'autres songe-creux.

On prouverait encore, s'il le fallait, l'éloignement d'Agrippa pour le charlatanisme des sorciers, en rappelant que, pendant le séjour qu'il fit à Metz, remplissant les fonctions de syndic ou avocat général, il s'éleva vivement contre le réquisitoire de Nicolas Savin, inquisiteur de la foi, qui voulait faire brûler comme sorcière une jeune paysanne qu'Agrippa renvoya absoute, et qui lui dut son salut.

« Agrippa, dit Delancre [1], composa trois livres assez grands de la magie démoniaque, mais il confessa qu'il n'avait jamais eu aucun commerce avec le démon, et que la magie et la sorcellerie (hors les maléfices) consistaient seulement en quelques prestiges que fait l'esprit malin pour tromper les ignorans. » Delancre raconte ensuite autrement que tous les autres la mort d'Agrippa. Ce misérable, dit-il, fut si aveuglé du diable, auquel il s'était soumis, qu'encore qu'il connût très-bien sa perfidie et ses artifices, il ne les put éviter, étant si bien enveloppé dans les rets d'icelui diable, qu'il lui avait persuadé que, s'il voulait se laisser tuer, la mort n'aurait nul pouvoir sur lui, et qu'il le ressusciterait et le rendrait immortel; ce qui advint autrement, car Agrippa s'étant fait couper la tête, prévenu de cette fausse espérance, le

[1] *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. 5.

diable se moqua de lui, et ne voulut (aussi il ne le pouvait) lui redonner la vie, pour lui laisser le moyen de déplorer ses crimes. »

Néanmoins cette opinion qu'Agrippa n'est pas mort est répandue dans certaines provinces; et voici un petit conte qui fera connaître quelques-unes des idées populaires auxquelles ce grand magicien a donné lieu.

« Il m'est arrivé une aventure si étrange que je veux vous la raconter[1]. Vous saurez qu'hier, fatigué de l'attention que j'avais mise à lire un livre de prodiges, je sortis à la promenade pour dissiper les ridicules imaginations dont j'avais l'esprit rempli. Je m'enfonçai dans un petit bois obscur, où je marchai environ un quart d'heure. J'aperçus alors un manche à balai qui vint se mettre entre mes jambes, et sur lequel je me trouvai à califourchon; aussitôt je me sentis volant par le vague des airs. Je ne sais quelle route je fis sur cette monture; mais je me trouvai arrêté sur mes pieds, au milieu d'un désert où je ne rencontrai aucun sentier. Cependant je résolus de pénétrer et de reconnaître les lieux. Mais j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient trouver partout que l'impossibilité de passer outre.

» A la fin, fort harassé, je tombai sur mes genoux, et ce qui m'étonna fut d'avoir passé, en un moment, de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel avec un feu bluettant; la lune était en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire; elle s'éclipsa trois fois et trois fois dépassa son cercle; les vents étaient paralysés, les fontaines étaient muettes; tous les animaux n'avaient de mouvement que ce qu'il leur en faut pour trembler; l'horreur d'un silence effroyable

[1] *Lettres de Cyrano-Bergerac*, lettre XII.

régnait partout, et partout la nature semblait attendre quelque grande aventure.

» Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraissait agitée, lorsqu'au clair de la lune, je vis sortir d'une caverne un grand et vénérable vieillard, vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules. Il avait sur la tête un chapeau de verveine, et sur le dos une ceinture de fougère de mai tressée. A l'endroit du cœur était attachée sur sa robe une chauve-souris à demi morte, et autour du cou un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portait le caractère de la planète qui la dominait.

» Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase triangulaire plein de rosée, et à la droite une baguette de sureau en séve, dont l'un des bouts était ferré d'un mélange de tous les métaux, il baisa le pied de sa grotte, se déchaussa, prononça en grommelant quelques paroles obscures, et s'approcha à reculons d'un gros chêne, à quatre pas duquel il creusa trois cercles l'un dans l'autre. La nature, obéissant aux ordres du nécromancien, prenait elle-même, en frémissant, les figures qu'il voulait y tracer. Il y grava les noms des esprits qui présidaient au siècle, à l'année, à la saison, au mois, au jour et à l'heure. Ceci fait, il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit un bout de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'orient, et s'endormit.

» Vers le milieu de son sommeil, j'aperçus tomber dans le vase cinq grains de fougère. Il les prit tous quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, un dans sa bouche; il replongea l'autre dans l'eau, et jeta le cinquième hors des cercles. A peine fut-il parti de

sa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe qui entrèrent dans les cercles en jetant un cri formidable. Il leur fendit l'estomac avec un couteau d'airain, leur ôta le cœur qu'il enveloppa dans trois feuilles de laurier et qu'il avala; il fit ensuite de longues fumigations. Il trempa un gant de parchemin vierge dans un bassin plein de rosée et de sang, mit ce gant à sa main droite, et après quatre ou cinq hurlemens horribles, il ferma les yeux et commença les évocations.

» Il ne remuait presque pas les lèvres; j'entendis néanmoins dans sa gorge un bruit semblable à celui de plusieurs voix entremêlées. Il fut enlevé de terre à la hauteur d'un demi-pied, et de fois à autre il attachait attentivement la vue sur l'ongle de l'index de sa main gauche; il avait le visage enflammé et se tourmentait fort.

» Après plusieurs contorsions effroyables, il tomba en gémissant sur ses genoux; mais aussitôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les violentes secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui. Ce vent semblait tâcher de le faire sortir des trois cercles; les trois ronds tournèrent ensuite autour de lui. Ce prodige fut suivi d'une grêle rouge comme du sang, et cette grêle fit place à un torrent de feu, accompagné de coups de tonnerre.

» Une lumière éclatante dissipa enfin ces tristes météores. Tout au milieu parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, la gauche sur un lynx, qui donna au magicien trois fioles de je ne sais quelle liqueur. Le magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au-devant de sa tête, les deux autres aux tempes;

il fut frappé sur l'épaule d'un petit bâton que tenait le fantôme, et puis tout disparut.

» Alors le jour revint; j'allais me remettre en chemin pour regagner mon village; mais le sorcier, m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais.

» Quoiqu'il cheminât à pas lents, il fut plutôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sur ma main une main si froide, que la mienne en demeura long-temps engourdie; il n'ouvrit ni les yeux ni la bouche, et, dans ce profond silence, il me conduisait à travers des masures, sous les ruines d'un vieux château inhabité, où les siècles travaillaient depuis mille ans à mettre les chambres dans les caves.

» Aussitôt que nous fûmes entrés: « Vante-toi, me » dit-il, en se tournant vers moi, d'avoir contemplé » face à face le sorcier Agrippa, dont l'âme est (par » métempsycose) celle qui animait autrefois le savant » Zoroastre, prince des Bactriens.

» Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre » les hommes, je me conserve ici par le moyen de » l'or potable, dans une santé qu'aucune maladie n'a » interrompue. De vingt ans en vingt ans, je prends » une prise de cette médecine universelle, qui me » rajeunit et qui restitue à mon corps ce qu'il a perdu » de ses forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a » présentées le roi des Salamandres; la première en » est pleine; la seconde contient de la poudre de pro» jection, et la troisième de l'huile de talc.

» Au reste, tu m'es obligé, puisque entre tous les » mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères » que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans.

» C'est par mes charmes que sont envoyées, quand » il me plaît, les stérilités et les abondances. Je sus» cite les guerres en les allumant entre les génies qui » gouvernent les rois. J'enseigne aux bergers la pate-

» nôtre du loup. J'apprends aux devins la façon de » tourner le sas. Je fais courir les feux follets. J'excite » les fées à danser au clair de la lune. Je pousse les » joueurs à chercher le trèfle à quatre feuilles sous » les gibets. J'envoie à minuit les esprits hors du ci- » metière, demander à leurs héritiers l'accomplisse- » ment des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je fais brû- » ler aux voleurs des chandelles de graisse de pendu, » pour endormir les hôtes pendant qu'ils exécutent » leur vol. Je donne la pistole volante, qui vient res- » sauter dans la pochette quand on l'a employée. Je » fais présent aux laquais de ces bagues qui font aller » et revenir d'Orléans à Paris en un jour. Je fais tout » renverser dans une maison par les esprits follets, qui » culbutent les bouteilles, les verres, les plats, quoi- » que rien ne se casse et qu'on ne voie personne. Je » montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des pa- » roles. Je réveille les villageois la veille de la Saint- » Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. » J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garoux. Je » tords le cou à ceux qui, lisant dans un grimoire, » sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. » Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui me » donnent une savate, un cheveu ou une paille. J'en- » seigne aux nécromanciens à se défaire de leurs en- » nemis, en faisant une image de cire, et la piquant » ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce » qu'ils font souffrir à la copie. Je montre aux bergers » à nouer l'aiguillette, le jour des noces. Je fais sentir » les coups aux sorciers, pourvu qu'on les batte avec » un bâton de sureau. Enfin, je suis le diable Vauvert, » le Juif errant, et le grand veneur de la forêt de Fon- » tainebleau..... »

» Après ces paroles, le magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent... ; je me trouvai sur

mon lit, encore tremblant de peur... Je m'aperçus que toute cette longue vision n'était qu'un rêve...; que je m'étais endormi en lisant mon livre de noirs prodiges, et qu'un songe m'avait fait voir tout le conte qu'on vient de lire... »

Pour le livre magique attribué à Henri Corneille Agrippa, voyez *Apone*.

AGUAPA, — Arbre des Indes orientales, dont on prétend que l'ombre est venimeuse. Un homme vêtu, qui s'endort dessous, enfle prodigieusement; un homme nu crève sans ressource. Les habitans attribuent à la méchanceté du diable ces cruels effets. Voyez *Bohon-Upas*.

AGUERRE (Pierre d'). — Lorsqu'on fit, sous Henri IV, le procès de Pierre d'Aguerre, du pays de Labour, qui fut condamné à mort comme insigne sorcier, à l'âge de soixante-treize ans, deux témoins affirmèrent qu'il était le maître des cérémonies du sabbat; que le diable lui mettait en main un bâton doré avec lequel, comme un mestre-de-camp, il rangeait au sabbat les personnes et les choses, et qu'à la fin il rendait ce bâton au grand maître de l'assemblée [1].

Marie d'Aguerre, de la famille du précédent, et quelques autres jeunes filles que des sorcières avaient conduites au sabbat, déposèrent dans le même procès, que le démon Léonard y arrivait, sortant en forme de bouc du fond d'une grande cruche qui se trouvait au milieu de l'assemblée; qu'en paraissant, il devenait si haut qu'il en était épouvantable; et que le sabbat fini, il rentrait dans sa cruche.

Jeanne d'Aguerre, aussi de la même famille, dit à

[1] Delancre, *De l'inconstance, etc.*, liv. 2, disc. 4.

ses juges, comme une particularité remarquable, que le diable, en forme de bouc, avait les parties sexuelles au derrière, et qu'il connaissait les femmes en agitant et poussant son derrière contre leur devant [1].

AIGLE. — « Evax et Aaron disent que l'aigle a une propriété et une vertu admirables; c'est que si on réduit en poudre sa cervelle, et qu'ensuite on la mêle avec du suc de ciguë, ceux qui en auront mangé s'arracheront les cheveux, et ne se quitteront point tant qu'ils en auront dans le corps : la raison de cette merveille est la grande chaleur de la cervelle de l'aigle, qui forme des illusions fantastiques, en bouchant les conduits des vapeurs et emplissant la tête de fumée [2]. »

L'aigle a toujours été un oiseau de présage chez les anciens. La vue d'un aigle sauva la vie au roi Déjotare, qui ne faisait rien sans consulter les oiseaux; car, comme il s'y connaissait, il comprit que cet aigle le détournait d'aller loger dans la maison qu'on lui préparait, et qui tomba la nuit suivante [3].

Il y a des démons qui se sont montrés sous des figures d'aigles, et on voit dans Surius qu'un bon ange apparut à saint Vambert sous la forme d'un aigle également [4]. Alors comment s'y reconnaître?

AIGLE CÉLESTE, AIGLE DE VÉNUS, AIGLE NOIR, — Sont des noms de différentes compositions chimiques; la première de mercure réduit en essence, qui passe pour un remède universel; la seconde de vert-de-gris et de sel ammoniac, qui forment un safran; la troisième, de cette cadmie vénéneuse qui se nomme

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 176.
[2] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. 2, chap. 3.
[3] Valère-Maxime.
[4] *In vitâ sancti Bertulphi, jan.* 5.

cobalt, et que quelques alchimistes regardent comme la matière du mercure philosophique.

AIGUILLES. — Il paraît qu'on peut faire merveille avec de simples aiguilles à coudre, en leur communiquant une vertu qui enchante ; car Kornmann écrit ceci [1] : « Quant à ce que les magiciens et les enchanteurs font avec l'aiguille dont on a cousu le suaire d'un cadavre, aiguille au moyen de laquelle ils peuvent rendre impuissans les nouveaux mariés, en leur nouant l'aiguillette et les empêchant de mettre à fin le mariage, cela ne doit pas s'écrire, de crainte de faire naître la pensée d'un pareil expédient... »

AIGUILLETTE. — Le nouement de l'aiguillette, dont les rabbins attribuent l'invention à Cham, fils de Noé, était connu des anciens aussi-bien que des modernes, et ce maléfice a rendu de tout temps les sorciers redoutables aux nouveaux époux. Mais les Grecs [2] avaient une loi très-expresse qui portait que tout sorcier ou magicien qui par charmes, paroles, ligatures, images de cire ou autre maléfice, enchanterait ou charmerait quelqu'un, ou qui s'en servirait pour faire périr les hommes ou le bétail, serait puni de mort. Platon conseille à ceux qui se marient de prendre garde à ces charmes ou ligatures qui troublent la paix des ménages [3]. On nouait aussi l'aiguillette chez les Romains ; cet usage passa des magiciens du paganisme aux sorciers chrétiens ; on nouait surtout beaucoup au moyen âge ; l'Église reconnaissait l'efficacité des ligatures que plusieurs conciles frappèrent d'anathème ; le cardinal du Perron fit même insérer dans le rituel

[1] *De mirac. mort.*, *cap.* 22, *part.* 5.

[2] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, *disc. prél.*

[3] Platon, *Des lois*, liv. 11.

d'Évreux de sages prières contre l'aiguillette nouée; car jamais ce maléfice ne fut plus fréquent qu'au seizième siècle, qui fut en même temps le siècle des exorcismes, des bûchers, des charmes, de la magie et des sorciers.

Le nouement de l'aiguillette devient si commun, écrit Delancre, qu'il n'y a guère d'hommes qui s'osent marier qu'à la dérobée. On se trouve lié sans savoir par qui, et de tant de façons que le plus rusé n'y comprend rien. Tantôt le maléfice est pour l'homme, tantôt pour la femme, ou pour tous les deux. Ici c'est pour un jour, là pour un mois, ailleurs pour un an [1]. L'un aime et est haï; les époux se mordent et s'égratignent, quand ce vient aux embrassemens; ou bien, le diable interpose entre eux un fantôme, qui les empêche de se joindre; la chaleur s'éteint dans les reins; le mari ne peut achever l'œuvre; les principes de la génération ne se trouvent plus à leur place... Tous ces maléfices sont de l'invention du diable, et n'excèdent ni ses forces ni son industrie. Il en a donné le secret à ses suppôts, qui n'y vont pas de main morte, et font passer de bien mauvaises nuits à ceux qu'ils affligent [2].

Lorsque le mariage ne pouvait se consommer, ou parce que l'époux était un vieillard fatigué, ou parce que la femme était mal conformée, ou pour mille autres causes, même pour cette impuissance temporaire dont parle Montaigne, qui n'est produite que par la

[1] Bodin, *Demonomanie*, *etc.*, liv. 2, chap. 1er.

[2] Delancre compte douze manières d'être lié; la plupart sont si indécentes que nous n'osons les transcrire : il peint l'embarras d'un mari qui veut et ne peut connaître sa femme; il dit que la femme maléficiée peut être insuffisante à la capacité de son mari, ou bien trop suffisante, etc. *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, traité 6.

trop grande passion, on publiait aussitôt que le couple malheureux était ensorcelé. On attribuait alors aux sorciers tous les accidens qu'on ne comprenait point, sans se donner la peine d'en chercher la véritable cause.

Mais le plus souvent l'impuissance n'était occasionée que par la peur du maléfice, qui frappait les esprits et affaiblissait les organes; et cet état alarmant ne cessait, que lorsque la sorcière soupçonnée voulait bien guérir l'imagination du malade, en lui disant qu'elle le restituait. Une nouvelle épousée de Niort, dit Bodin [1], accusa sa voisine de l'avoir liée. Le juge fit mettre la voisine au cachot. Au bout de deux jours, elle commença à s'y ennuyer, et s'avisa de faire dire aux mariés de coucher ensemble; dès lors, ils furent déliés et la sorcière lâchée.

Mais il y a des ligatures d'une autre sorte, comme, par exemple, « quand le mauvais démon que le sor- » cier charge de nouer l'aiguillette enchâsse le mem- » bre de l'homme avec la nature de la femme, d'une » telle façon qu'ils se trouvent liés, pris et collés l'un » à l'autre si puissamment qu'on ne peut les disjoin- » dre. Ce charme était commun autrefois dans la ville » de Tarente, où l'on exposait les personnes liées, » comme des chiens accouplés, à la risée du peu- » ple. » On demande pardon au lecteur de mettre sous ses yeux cet enchenillement, comme l'appelle Delancre [2]; mais on ne peut passer sous silence ces détails importans, et il faut tout faire connaître.

Le dernier siècle punissait encore les noueurs d'aiguillette. Le parlement de Bordeaux [2] condamna à être brûlé vif, en 1718, un malheureux convaincu, dit

[1] *Démonomanie des sorciers*, liv. 4, chap. 5.

[2] M. Garinet, p. 256, *Histoire de la magie en France*.

l'arrêt, d'avoir lié non-seulement un seigneur de bonne maison, mais la dame son épouse, sa femme de chambre et ses servantes, ce qui faisait désolation [1].

Il se fait rarement des mariages en Russie sans qu'il y ait quelque frayeur ou obstacle qui en trouble l'union. « J'ai vu un jeune homme, dit un voyageur, sortir comme un furieux de la chambre de sa femme, s'arracher les cheveux, et crier qu'il était perdu et ensorcelé. Le remède dont on se sert contre ces sortiléges, est de s'adresser à quelques magiciennes blanches, qui rompent le charme pour de l'argent et dénouent l'aiguillette que d'autres avaient nouée, ce qui était la cause de l'état où je vis ce jeune homme, qui ne pouvait approcher de sa femme [2]. »

On raconte une foule de traits d'impuissance semblable, qu'on ne regarde plus comme l'œuvre du démon que dans les villages. Les moyens qu'on emploie pour jeter ou détruire le maléfice de l'aiguillette, prouvent assez la sottise de ceux qui l'ont tant redouté.

Nouement de l'aiguillette. — « Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué ; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier, et qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge avec un lacet de fil blanc, et le mari sera aussi impuissant qu'un châtré à l'acte de Vénus [3]. »

On trouve dans Ovide et dans Virgile les procédés dont les noueurs d'aiguillette se servaient de leur temps. Ils prenaient une petite figure de cire qu'ils entouraient de rubans ou de cordons ; ils prononçaient sur sa tête des conjurations en serrant les cordons l'un après l'autre ; ils lui enfonçaient ensuite, à la place

[1] *L'Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc., tr. 6.
[2] *Nouveau voyage vers le Septentrion*, 1708, chap. 2.
[3] *Le Petit Albert*, chap. Ier.

du foie, des aiguilles ou des clous, et le charme était achevé.

Bodin assure qu'il y a plus de cinquante moyens de nouer l'aiguillette; voici encore un des plus efficaces: on prendra un cordon de cuir, ou de soie, ou de coton; on fera un premier nœud et un signe de croix en disant *Ribald;* au second noeud, également accompagné d'un signe de croix, on dira *Nobal;* on terminera par un troisième signe de croix et par un troisième nœud en prononçant le mot *Vanarbi*, tout cela pendant qu'on unit les deux époux; et le charme est fait.

On peut aussi, au lieu des trois mots que nous venons d'indiquer, réciter à rebours un verset du cinquantième psaume, *Miserere mei*, *Deus*, répétant trois fois les noms et surnoms des mariés; à la première fois, on serrera légèrement le nœud, on le serrera davantage à la seconde, et tout-à-fait à la troisième.

Contre l'aiguillette nouée. — On prévient ce maléfice, en portant un anneau dans lequel soit enchâssé l'œil droit d'une belette; ou en mettant du sel dans sa poche, ou des sous marqués dans ses souliers, lorsqu'on sort du lit pour aller à l'autel; ou, selon Pline, en frottant de graisse de loup le seuil et les poteaux de la porte, qui ferme la chambre à coucher des époux.

Hincmar, archevêque de Reims, conseille aux époux maléficiés du nouement d'aiguillette la confession comme un remède efficace; d'autres ordonnaient le jeûne et l'aumône. J'ai connu des gens, dit Wierius[1], qui écrivaient sept fois sur un parchemin vierge le psaume *Eripe me de inimicis meis*, et qui liaient ce philactère sur la cuisse du mari; un autre moyen, c'est de se décharger le ventre dans le soulier de sa femme.

[1] *De præst. dæm.*, *lib.* 5, *cap.* 26, etc.

Wierius raconte aussi qu'une jeune femme du duché de Mons, voyant avec douleur que son mari ne pouvait lui rendre ses devoirs, offrit, comme un vœu, dans l'église de Saint-Antoine, un membre viril de cire, et le suspendit au-dessus de l'autel; mais le curé qui n'en savait rien, ayant levé les yeux en récitant les prières de la messe, vit ce priape, et s'écria en colère : Otez-moi cet instrument du démon; si bien que la pauvre jeune femme n'eut pas encore soulagement.

On emploie d'autres secours plus sûrs pour empêcher l'effet de l'aiguillette nouée. Le *Petit Albert* conseille de manger un pivert rôti avec du sel bénit, ou de respirer la fumée de la dent d'un mort jetée dans un réchaud; et si l'homme et la femme sont ensorcelés, ajoute-t-il, que la femme tienne entre ses doigts l'anneau nuptial pendant que le mari pissera à travers....

Dans quelques pays, on croit dénouer l'aiguillette en passant trois fois sous le crucifix sans le saluer. Ailleurs, on met deux chemises à l'envers l'une sur l'autre; ou bien on perce un tonneau de vin blanc, dont on fait passer le premier jet par la bague de la mariée; ou bien pendant neuf jours, avant le soleil levé, on écrit sur du parchemin vierge le mot *Avigazirtor*. Dans d'autres lieux, on conseille au mari de pisser par le trou de la serrure de l'église où il s'est marié [1]. On indique enfin cette manière : Quand on a le malheur d'être noué, sans avoir songé à s'en garantir, qu'on étende les nouveaux mariés nus à terre. L'époux baisera le gros doigt du pied gauche de la mariée; la femme, le gros doigt du pied droit du mari. Ils feront ensuite un signe de croix avec la main, et un autre avec le talon.

[1] Voyez *Thiers*, *superst.*, t. IV, ch. 7 et 8 du liv. 10.

Il y a d'autres procédés encore aussi singuliers, mais moins faciles que ceux-ci ; on était sûr autrefois de se tirer d'embarras en les employant, et la vertu de ces cérémonies n'était contestée que par une mécréance impardonnable. On ne voit pourtant pas clairement quelle influence peuvent avoir un lacet de fil blanc et une verge de loup sur l'acte conjugal, ni comment il se peut faire que l'œil d'une belette répare des forces perdues.

Mais voici, avant de finir, un exemple curieux d'une manière peu usitée de nouer l'aiguillette : « Une sorcière, voulant exciter une haine mortelle entre deux amans, écrivit sur deux billets des caractères inconnus, et les leur fit porter sur eux. Comme ce charme ne produisait pas assez vite l'effet qu'elle désirait, elle écrivit pour la seconde fois les mêmes caractères sur du fromage qu'elle leur fit manger ; puis, elle prit un poulet noir qu'elle coupa par le milieu, en offrit une partie au diable, et leur donna l'autre qu'ils mangèrent. Cela les anima tellement, qu'ils ne pouvaient plus se regarder l'un l'autre.

« Y a-t-il rien de si ridicule, ajoute Delancre [1], persuadé pourtant de la vérité du fait, et peut-on reconnaître en cela quelque chose qui puisse forcer deux personnes qui s'entr'aiment à se haïr à mort ? On dit que les sorciers ont coutume d'enterrer des têtes et des peaux de serpens sous le seuil de la porte, ou dans les coins de la maison, afin d'y semer la haine et les dissensions ; mais ce ne sont que les marques visibles des conventions qu'ils ont faites avec Satan, lequel est le maître et auteur du maléfice de la haine.

» Parfois, continue-t-il, le diable ne va pas si avant, et se contente, au lieu de la haine, d'apporter

[1] *L'Incrédulité et mécréance*, etc., tr. 6.

seulement de l'oubli, mettant les maris en tel oubli de leurs femmes qu'ils en perdent tout-à-fait la mémoire, comme s'ils ne s'étaient jamais connus. Un jeune homme d'Étrurie devint si amoureux d'une sorcière, qu'il abandonna sa femme et ses enfans pour venir demeurer avec elle, et continua jusqu'à ce que sa femme, avertie du maléfice, l'étant venu trouver, fureta si exactement dans la maison de la sorcière, qu'elle découvrit sous son lit le sortilége, qui était un crapaud enfermé dans un pot, ayant les yeux cousus et bouchés, lequel elle prit, et lui ayant ouvert les yeux, elle le fit brûler. Aussitôt l'amour et l'affection qu'il avait autrefois pour sa femme et ses enfans revinrent tout à coup dans la mémoire du jeune homme, qui s'en retourna chez lui et y passa heureusement le reste de ses jours.

» Est-il possible qu'un crapaud à qui l'on a bouché les yeux puisse ôter le souvenir et l'entendement à un chrétien, et lui faire oublier l'amour qu'il doit à sa femme et à ses enfans, le plus cher sentiment que la nature ait gravé dans le cœur des hommes et des animaux...? »

Delancre cite encore d'autres exemples bizarres des effets de ce charme, comme des époux qui se détestaient de près et qui s'adoraient de loin. Ce sont de ces choses qui se voient aussi de nos jours, sans qu'on pense à y trouver du maléfice.

Le P. Lebrun ne semble pas croire aux noueurs d'aiguillette; cependant il rapporte le trait de l'abbé Guilbert de Nogent, qui raconte [1] que son père et sa mère avaient eu l'aiguillette nouée pendant sept ans; et, qu'après cet intervalle pénible, une vieille femme rompit le maléfice et leur rendit l'usage du mariage.

[1] *De vitâ suâ, lib.* I, *cap.* II.

C'est à cet usage qu'on dut la naissance de l'abbé Guilbert.

Nous le répétons, la peur de ce mal, qui n'a j'amais pu exister que dans les imaginations faibles, était autrefois très-répandue. Personne aujourd'hui ne s'en plaint dans les grandes villes; mais on noue encore l'aiguillette dans les villages de la France, on se sert encore des procédés que nous rapportons ici; et, tandis que nous nous réjouissons des progrès des lumières, nous vivons à quelques lieues de pauvres paysans qui ont leurs devins, leurs sorciers, leurs présages, qui ne se marient qu'en tremblant, et qui ont la tête obsédée de superstitions infernales.

Voyez *Chevillement*, *Imagination*, *Ligatures*, *Maléfices*, *Abel de la Rue*, etc.

AIMANT (en latin *magnes*). — C'est de là que vient le nom de *magnétique* qu'on a donné à toute vertu attractive.

Sans parler présentement du magnétisme, il y a sur l'aimant une foule d'idées populaires qui tiennent à la superstition et à l'erreur. On rapporte des choses admirables, dit le docteur Brown [1], d'un aimant qui, outre le fer, attire aussi la chair. Mais c'est un aimant très-faible, semé d'un petit nombre de lignes magnétiques et ferrées, dans la composition duquel entre surtout de la terre glaise; ce qui fait qu'elle s'attache aux lèvres, comme l'hématite ou la terre de Lemnos. C'est cette pierre dont parlent les médecins, quand ils la joignent à l'*aétite*, et qu'ils lui donnent mal à propos, la vertu de prévenir les avortemens.

D'autres disent de toute espèce d'aimant, que l'ail lui ôte sa vertu attractive, opinion certainement fausse, bien qu'elle nous ait été transmise par de graves écrivains, tels que Pline, Solin, Ptolomée, Plu-

[1] *Essai sur les erreurs, etc.*, liv. 2, chap. 3.

tarque, Albert-le-Grand, Mathiole et plusieurs autres; mais elle est démentie par les expériences. Un fil d'archal rougi et éteint dans le jus d'ail ne laisse pas de conserver sa vertu polaire, et d'attirer la pointe méridionale de l'aiguille. Un morceau d'aimant enfoncé dans l'ail aura la même vertu attractive qu'auparavant, et des aiguilles laissées dans l'ail jusqu'à s'y rouiller, n'en retiendront pas moins cette vertu d'attraction.

On doit porter le même jugement de cette autre opinion, soutenue par des anciens et des modernes, que le diamant a la vertu d'empêcher l'attraction de l'aimant. Si l'on place un diamant entre l'aimant et l'aiguille, ils ne laisseront pas de se joindre, dussent-ils passer par-dessus le diamant: d'où il suit que ces auteurs ont pris pour des diamans ce qui n'en était pas.

Je ne trouve guère plus de vraisemblance, continue Brown, à ce que quelques-uns ont imaginé, que les cadavres humains sont magnétiques, et que s'ils sont étendus dans un bateau, le bateau tournera jusqu'à ce que la tête du corps mort regarde le septentrion. Si le fait était véritable, les corps des chrétiens seraient mal placés dans leurs tombeaux. Les juifs, au contraire, qui, par respect pour leur temple, veulent avoir la tête au midi, seraient dans leur position naturelle.

François Rubus, qui avait de la foi, reçoit comme vraies la plupart des opinions dont on vient de relever la fausseté; mais il attribue aux prestiges du démon tous les faits qui tiennent du prodige [1]; et c'est un court moyen de sortir d'embarras.

[1] Dans un discours sur les pierres précieuses dont il est fait mention dans l'*Apocalypse*.

Nous dirons aussi un mot du tombeau de Mahomet; beaucoup de gens croient qu'il est suspendu à Médine, entre deux pierres d'aimant, placées avec art, l'une au-dessus et l'autre au-dessous; mais des témoins oculaires nous ont appris que ce tombeau est de pierre comme tous les autres, et qu'il est bâti sur le pavé du temple.

On lit quelque part, à la vérité, que les mahométans avaient conçu un pareil dessein; et voilà sans doute ce qui a donné lieu à la fable que le temps et l'éloignement des lieux a fait passer pour une vérité, et que l'on a essayé d'accréditer par des exemples. On voit dans Pline, que l'architecte Dinocharès commença de voûter, avec des pierres d'aimant, le temple d'Arsinoé à Alexandrie, afin de suspendre en l'air la statue de cette reine; mais il mourut sans avoir exécuté ce projet qui eût échoué.

Ruffin raconte que dans le temple de Sérapis il y avait un chariot de fer que des pierres d'aimant tenaient suspendu, et que ces pierres ayant été ôtées, le chariot tomba et se brisa. Bède rapporte également, d'après des contes anciens, que le cheval de Bellérophon, qui était de fer, fut aussi suspendu entre deux pierres d'aimant.

Mais revenons aux vertus de cette pierre singulière. C'est sans doute à sa qualité minérale qu'il faut attribuer ce qu'assurent quelques-uns, que les blessures faites avec des armes aimantées, sont plus dangereuses et plus difficiles à guérir, ce qui pourtant est détruit par l'expérience; car nous ne voyons pas que les incisions faites par des chirurgiens avec des instrumens aimantés, causent de mauvais effets. On rangera dans la même classe l'opinion qui fait de l'aimant un poison, parce que plusieurs auteurs le placent dans le catalogue des poisons. L'expérience y est absolu-

ment contraire ; et c'est la coutume du roi de Ceylan, dans les Indes, au rapport de *Garcias ab Horto*, médecin du vice-roi espagnol, de se faire servir dans des plats de pierre d'aimant ; il s'imagine par là conserver sa première vigueur.

Mais on ne peut attribuer qu'à la vertu magnétique de l'aimant ce que dit Ætius, que si un goutteux tient quelque temps dans sa main une pierre d'aimant, il ne se sent plus de douleur, ou que du moins il éprouve un grand soulagement. C'est à la même vertu qu'il faut rapporter ce qu'assure Marcellus Empyricus, que l'aimant guérit les maux de tête. Au reste, ces effets merveilleux ne sont qu'une extension gratuite de sa vertu attractive, dont tout le monde convient. Les hommes s'étant aperçu de cette force secrète qui attire les corps magnétiques, lui ont donné encore une attraction d'un ordre différent, la vertu de tirer la douleur de toutes les parties du corps.

C'est ce qui a fait ériger l'aimant en philtre ; et plusieurs l'ont employé pour donner de l'amour : on a même souvent gravé une Vénus sur cette pierre, comme l'indique ce vers de Claudien :

Venerem magnetica gemma figurat.

On dit aussi que l'aimant resserre les nœuds de l'amitié paternelle et de l'union conjugale, et qu'il est très-propre aux opérations magiques. Les Basilidiens en faisaient des talismans pour chasser les démons.

Les fables qui regardent les vertus magnétiques de cette pierre sont en grand nombre ; car, dans tous les temps, les hommes ont aimé à multiplier les merveilles. Dioscoride attribue à l'aimant une propriété bien extraordinaire : celle de faire connaître l'infidélité des femmes. Si on en place une petite pierre sous leur chevet, elles auront, selon cet auteur, des in-

quiétudes si vives, qu'elles ne pourront demeurer au lit avec leurs époux.

Il assure encore que l'aimant est utile aux voleurs, parce que, quand ils veulent piller un logis, ils allument du feu aux quatre coins, et y jettent des morceaux d'aimant; ce qui forme une fumée si incommode, que ceux qui habitent la maison sont forcés de l'abandonner.

Quelque ridicule que soit cette fable, mille ans après Dioscoride, elle a été adoptée par Albert le Grand et par d'autres écrivains crédules.

Mais on ne trouvera point d'aimant comparable à celui de Laurent Guasius, dont Cardan assure que toutes les blessures faites avec des aiguilles ou instrumens qui en auraient été frottés ne feraient aucune douleur.

Si l'on en croit un autre écrivain, l'aimant conservé dans du sel, forme et produit le petit poison appelé *Remore*, et acquiert la vertu d'attirer l'or du puits le plus profond.... L'auteur de cette fable voulait sans doute en imposer pour toujours, car il savait bien qu'on ne pourrait le réfuter par l'expérience [1].

Au résumé, il ne faut croire que ce que l'expérience démontre.

AIMAR (JACQUES). — Voyez AYMAR.

AJOURNEMENT. — Les théologiens d'autrefois disaient que si quelque opprimé, au moment de mourir, prenait Dieu pour juge et ajournait son oppresseur au tribunal suprême, Dieu faisait éclater un miracle. Ainsi le grand-maître des Templiers cita le pape et le roi de France à paraître devant Dieu, et on dit qu'ils moururent au jour fixé. Ainsi Ferdi-

[1] Brown, au lieu cité.

nand IV, roi d'Espagne, fut ajourné par deux gentilshommes injustement condamnés, et mourut au bout de trente jours.

Énéas Sylvius raconte que François Ier., duc de Bretagne, ayant fait assassiner son frère (en 1450), ce prince, en mourant, ajourna son meurtrier devant Dieu, et que le duc expira au jour fixé.

On avait autrefois beaucoup de confiance en ces ajournemens, et les dernières paroles des mourans étaient extrêmement redoutées. On cite même une foule d'exemples qui feraient croire qu'un condamné a toujours moyen, à sa dernière heure, de se venger d'un juge inique; et c'était peut-être dans les temps barbares une idée salutaire.

Néanmoins, s'il se trouve quelques ajournemens que l'événement ait accomplis, il ne faut l'attribuer qu'au hasard ou à une main vendue, ou à l'imagination frappée; car un juge inique a parfois une conscience, et peut avoir des remords. Mais Dieu ne change pas ses décrets pour faire un miracle, et un homme n'a pas d'ordres à lui donner.

Delancre dit [1] qu'un innocent peut ajourner son juge; mais qu'il faut se moquer de l'ajournement, s'il est fait par un sorcier; car les sorciers ajournaient leurs condamnateurs; et il raconte, d'après Paul Jove, que Gonzalve de Cordoue ayant condamné à mort un soldat sorcier, ce soldat s'écria qu'il mourait injustement, et qu'il ajournait Gonzalve à comparaître devant le tribunal de Dieu. « Va, va, lui dit Gonzalve, » hâte-toi d'aller et fais instruire le procès : mon » frère Alphonse, qui est dans le ciel, comparaîtra » pour moi. » L'ajournement ne lui fut pas fatal, parce qu'il ne s'en effraya point, tandis que le duc

[1] *L'Incrédulité et mécréance, etc.,* traité 10.

de Bretagne tomba dans l'épouvante en apprenant que son frère l'avait ajourné; et tout le monde sait combien la peur en a fait mourir.

AKHMIN, — ville de la moyenne Thébaïde, qui avait autrefois la réputation d'être la demeure des plus grands magiciens [1]. Paul Lucas parle, dans son second voyage [2], du serpent merveilleux d'Akhmin, que les musulmans honorent comme un ange et que les chrétiens croient être le démon Asmodée. Voyez *Haridi.*

AKIBA, — rabbin du premier siècle de notre ère, qui, de simple berger, devint un savant remarquable, poussé par l'espoir d'obtenir la main d'une jeune fille dont il était épris. Les juifs disent qu'il fut instruit par les esprits élémentaires, qu'il savait conjurer, et qu'il eut dans ses beaux jours jusqu'à vingt-quatre mille disciples. On croit qu'il est auteur du fameux livre attribué par quelques-uns à Abraham, et même à Adam, intitulé *Jetzirah*, ou de la création, imprimé pour la première fois à Paris, en 1552, traduit en latin par Postel; Mantoue, 1562, avec cinq commentaires. « C'est un ouvrage cabalistique très-ancien et très-célèbre, dit le docteur Rossi; quelques-uns en font auteur Akiba, d'autres le croient composé par un écrivain antérieur au *Thalmud*, dans lequel il en est fait mention. » Le titre de cet ouvrage porte le nom d'Abraham.

ALAIN DE L'ISLE (*Insulensis*), — Bernardin, évêque d'Auxerre au douzième siècle, auteur de l'*Explication des prophéties de Merlin* [3], qu'il composa vers

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*
[2] Liv. 5, tom. 2, p. 83.
[3] *Explanationes in prophetias Merlini Angli.* Francfort, 1608, in-8°.

1170, à l'occasion du grand bruit que faisaient alors ces prophéties.

Un autre Alain de l'Isle, surnommé le Docteur universel, qui vivait dans le même siècle, a laissé pour les alchimistes un livre intitulé : *Dicta de lapide philosophico*, in-8°. Leyde 1600, ouvrage que quelques personnes attribuent à un Allemand nommé Alanus.

ALARY (François), — Songe-creux, qui a fait imprimer à Rouen en 1701 « *la prophétie du comte* » *Bombaste*, chevalier de la Rose-Croix, neveu de » Paracelse, publiée en l'année 1609 sur la naissance » de Louis le Grand. »

ALASTOR, — Démon sévère, grand exécuteur des sentences du monarque infernal. Il remplace à peu près Némésis. Zoroastre l'appelle *le Bourreau*; Origène dit que c'est le même qu'*Azazel*; d'autres le confondent avec l'ange exterminateur [1]. Les anciens appelaient les génies malfaisans *Alastores*. Plutarque dit, que Cicéron, par haine contre Auguste, avait eu le projet de se tuer auprès du foyer de cet empereur pour devenir son Alastor.

ALBERT (le grand), — Appelé aussi Albert le teutonique, Albert de Cologne, Albert de Ratisbonne, *Albertus Grotus*, savant dominicain, mis au nombre des magiciens par les démonographes, au nombre des bienheureux par les dominicains, évêque de Ratisbonne, etc., né dans la Souabe à Lawigen, sur le Danube, en 1205; il fut, dit-on, le plus curieux de tous les hommes. D'un esprit fort grossier dans sa jeunesse, il devint ensuite l'un des plus grands docteurs de son temps, et retomba avec l'âge dans la

[1] *Delrio disquisit. magic., lib. 2, quæst. 27, sect. 2.*

stupidité, ce qui fit dire qu'il avait été métamorphosé d'âne en philosophe, et de philosophe en âne. On ajoute que, découragé dans ses premières études par la dureté de sa conception, il vit en songe la sainte Vierge qui lui ouvrit les yeux de l'esprit; depuis quoi il devint un aigle et sut tout ce qu'on peut savoir, *ac totum scibile scivit*. Il mourut à Cologne, âgé de quatre-vingt-sept ans. Ses ouvrages sont imprimés en vingt-un volumes in-folio [1].

On met sur son compte un livre des secrets merveilleux dont nous parlerons tout à l'heure, mais auquel il n'a pas eu la moindre part.

Mathieu de Luna lui attribue faussement l'invention du gros canon, de l'arquebuse et du pistolet. On ne trouve rien dans les autres auteurs qui puisse favoriser cette opinion.

Il travailla, selon quelques-uns, à la pierre philosophale. Mayer dit que saint Dominique en avait fait la précieuse découverte, et que ceux à qui il l'avait laissée la communiquèrent à Albert le Grand, qui paya ses dettes par ce moyen, et en donna le secret à saint Thomas d'Aquin, son élève.

Albert le Grand avait une pierre marquée naturellement d'un serpent à qui l'on a accordé cette vertu admirable, que si elle était mise dans un endroit que les serpens fréquentassent, elle les attirait tous.

Comme il était insigne magicien et habile astrologue, il fit un automate doué de la parole, qui lui servait d'oracle, et résolvait toutes les questions qu'on lui proposait; il fut, dit-on, trente ans à le composer, avec des métaux bien choisis et sous l'inspection des astres. C'est ce qu'on appelle l'*Androïde d'Albert*

[1] Publiés en 1651 par les soins de Pierre Jammi, dominicain. Ces écrits, dès qu'on les a connus, ont fait tomber un peu la réputation colossale d'Albert.

le Grand. Cet automate fut anéanti par Saint-Thomas d'Aquin, son disciple, qui le brisa à coup de bâton, dans l'idée que c'était un ouvrage ou un agent du diable.

On donne aussi à Virgile, au pape Sylvestre II, à Roger Bacon, de pareilles androïdes, qu'ils regardaient comme leurs oracles. Mais si l'on dit qu'Albert le Grand consultait son automate, on pourra dire également que le Créateur consulte sa créature.

Il se peut qu'Albert le Grand ait fait une statue mécanique qui aura étonné dans son temps; mais qu'aurait-on dit alors si quelqu'un eût possédé le fameux automate de Kampile, ou les chefs-d'œuvre de Vaucanson; ce berger qui jouait du flageolet avec autant de netteté que de précision, en s'accompagnant du tambourin; et ce canard qui croassait, volait, barbotait dans l'eau, buvait, prenait du grain, l'avalait, le digérait par dissolution, le rendait par les voies ordinaires, qui imitait enfin tous les mouvemens d'un animal vivant....?

On raconte encore, comme une des sorcelleries d'Albert le Grand, qu'étant à Cologne, il donna au roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, un banquet élégant dans un jardin de son cloître, où, dans le cœur de l'hiver, il fit paraître la parure du printemps, qui s'évanouit après le repas. Ces merveilles durent, il est vrai, frapper vivement les esprits dans le siècle d'ignorance où Albert vécut. Mais ce qu'il appelait lui-même ses *opérations magiques*, n'était que de la magie blanche, et ce grand homme ne serait pas sorcier aujourd'hui.

Comment la sainte Vierge reconforta le courage d'Albert le Grand et l'empêcha de s'aller désespérer[1].

Albert étant entré dans l'ordre de Saint-Dominique,

[1] *Hieronym. Platus de bono statûs relig.*, *cap.* 33.

et ne trouvant en soi nulle facilité pour avancer dans les sciences, résolut enfin de quitter la vie religieuse. Il avait déjà placé une échelle pour franchir le mur du couvent et s'enfuir, lorsqu'il aperçut tout près de lui quatre dames d'une physionomie respectable. Deux d'entre elles l'empêchèrent de monter : la troisième lui demanda pourquoi il se décidait à une retraite aussi honteuse. Il exposa son incapacité ; et la dame l'engagea d'implorer le secours de la bienheureuse Vierge, reine du ciel. C'est, lui dit-elle, la quatrième des dames que vous voyez ; nous vous seconderons de nos prières. Albert défère sur-le-champ à ce conseil ; il se prosterne devant Marie et lui témoigne sa peine. La Vierge lui demanda quelle science il voulait posséder ; et, comme un jeune homme, il préféra la philosophie ou science naturelle à la théologie ou science divine. Marie lui octroya sa demande ; mais, lui dit-elle, puisque vous avez préféré une science profane à celle qui vous eût fait connaître mon fils, vous perdrez sur la fin de vos jours toutes vos connaissances et vous tomberez dans l'imbécillité.

L'apparition s'évanouit ; Albert se trouva tout autre ; sa conception s'ouvrit, et rien ne lui sembla plus difficile. Il acquit le surnom de Grand, et devint évêque de Ratisbonne.

Enfin le temps de la punition arriva : trois ans avant sa mort, tout son savoir disparut ; il retomba dans un état pire que l'enfance. Il accepta ce châtiment avec résignation, et passa les trois dernières années de sa vie dans une grande simplicité de vie et de mœurs, sans rien omettre des pratiques de la vie religieuse : après quoi on le canonisa, car les dominicains l'ont placé dans leurs légendes.

Les admirables secrets d'Albert le Grand, contenant plusieurs traités sur la conception des femmes,

les vertus des herbes, des pierres précieuses et des animaux, augmentés d'un abrégé curieux de la physionomie et d'un préservatif contre la peste, les fièvres malignes, les poisons et l'infection de l'air, tirés et traduits des anciens manuscrits de l'auteur, qui n'avaient pas encore paru, etc., in-18.

Ce fatras n'est point d'Albert le Grand. Excepté du bon sens, on y trouve de tout, jusqu'à un *traité des fientes*, qui « quoique viles et méprisables, sont cependant bien estimables si on s'en sert comme on le prescrit [1]. » L'auteur débute par une prière, après quoi on trouve la pensée du prince des philosophes, qui pense que l'homme est ce qu'il y a de meilleur dans ce monde; attendu qu'il y a une grande sympathie entre lui et les signes du ciel qui est au-dessus de nous, et qui, par conséquent, nous est supérieur. Le livre premier traite de la génération de l'embryon, de la manière dont se forme le fœtus, de l'influence des planètes sur la naissance des enfans; du merveilleux effet des cheveux des femmes; des monstres; de la manière de connaître si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille; si une fille a perdu sa virginité; du venin que les vieilles femmes ont dans les yeux, et des moyens à employer pour avoir à son choix une fille ou un garçon [2]. Toutes ces rêveries sont fastidieuses, absurdes et de plus fort sales. On voit dans le livre II les vertus de certaines pierres, de certains animaux, et les merveilles du monde, des planètes et des astres. Le livre III présente d'abord l'excellent traité des fientes, puis de merveilleuses idées sur les urines, les punaises, les vieux souliers

[1] Avis, page xij de l'édition de Paris, 1818.

[2] Voyez *Astrologie*, *Cheveux*, *Sexe des enfans à naître*, *Virginité*, *Yeux*, *Physiognomonie*, *Constellations*, *etc.*

et la pouriture, des secrets pour amollir le fer, pour manier les métaux, pour dorer l'étain, et pour nettoyer la batterie de cuisine. Enfin, le livre IV est un traité de physiognomonie, avec des remarques *savantes*, des observations sur les jours heureux et malheureux, des préservatifs contre la fièvre, des purgatifs, des recettes de cataplasme et autres choses très-innocentes. Nous rapporterons en leur lieu tout ce qu'il y a de curieux dans ces extravagances; et sans doute que le lecteur trouvera, comme nous, un peu étonnant qu'on vende chaque année vingt mille exemplaires des secrets d'Albert le Grand aux pauvres habitans des campagnes.

Le solide trésor du Petit Albert, ou secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique, traduit exactement sur l'original latin intitulé : Alberti Parvi Lucii liber de mirabilibus naturæ arcanis, *enrichi de figures mystérieuses; et la manière de les faire.* (Ce sont des figures de talismans.) Lyon, chez les héritiers de Beringos fratres, à l'enseigne d'Agrippa. In-18, 6516. (Année cabalistique.)

Albert le Grand est également étranger à cet autre recueil d'absurdités, beaucoup plus dangereux que l'autre, quoiqu'on n'y trouve pas, comme les paysans se l'imaginent, les moyens d'évoquer le diable. On a quelquefois défendu ce livre, et alors il s'est vendu énormément cher. On y trouve la manière de nouer et de dénouer l'aiguillette, la composition de divers philtres propres à donner de l'amour, le moyen de savoir en songe qui on épousera, des secrets pour faire danser une fille nue, pour multiplier les pigeons, pour gagner au jeu, pour rétablir le vin gâté, pour faire des talismans cabalistiques, découvrir les trésors, prévenir les infidélités des femmes, se servir de la main de gloire, composer l'eau ardente et le feu

grégeois, la jarretière et le bâton du voyageur, l'anneau d'invisibilité, la poudre de sympathie, l'or artificiel, et enfin des remèdes contre les maladies et des gardes pour les troupeaux. Voyez *Aiguillette*, *Philtres*, *Mariage*, *Secrets*, etc.

ALBERT DE SAINT-JACQUES, — Moine du 17e. siècle, qui publia un livre intitulé : *Lumière aux vivans par l'expérience des morts*, ou diverses apparitions des âmes du purgatoire de notre siècle. In-8°. Lyon, 1675. On en trouvera quelques traits dans cet ouvrage.

ALBIGEOIS. — Espèce de manichéens, dont l'hérésie fut très-répandue dans le Languedoc, vers la fin du 12e. siècle. Saint Dominique, qui établissait alors l'inquisition, prêcha contre eux une croisade dont Simon de Montfort fut le héros. Tout le monde sait l'horrible sac de Beziers : en entrant dans cette ville prise d'assaut, les chefs des croisés demandèrent au légat du pape ce qu'ils devaient faire, dans l'impossibilité où l'on était de distinguer les catholiques d'avec les hérétiques : « Tuez-les tous, dit le légat, Dieu connaîtra ceux qui sont à lui. » Femmes, enfans, vieillards, soixante mille habitans de cette malheureuse ville furent tous passés au fil de l'épée. Les Albigeois admettaient deux principes, mais pas tout-à-fait comme Manès. Ils supposaient que Dieu avait produit Lucifer avec ses anges; que Lucifer, fils de Dieu, s'était révolté contre lui ; qu'il avait été chassé du ciel avec tous les complices de son crime ; que, dans son exil, il avait créé ce monde que nous habitons et sur lequel il régnait ; et ils ajoutaient que Dieu, pour rétablir l'ordre, avait produit un second fils qui était Jésus-Christ, dont ils faisaient le principe du bien, tandis qu'ils regardaient Lucifer comme le principe du mal.

ALBIGÉRIUS. — Les démonographes disent que les possédés, par le moyen du diable, tombent quelquefois dans des extases pendant lesquelles leur âme voyage loin du corps et fait à son retour des révélations de choses secrètes. C'est ainsi, comme dit Leloyer, que les corybantes devinaient et prophétisaient. Saint Augustin parle d'un Carthaginois nommé Albigérius, qui savait par ce moyen tout ce qui se faisait hors de chez lui. Chose plus étrange, ajoute-t-il, cet Albigérius, à la suite de ses extases, révélait souvent ce qu'un autre songeait dans le plus secret de sa pensée. Saint Augustin parle aussi d'un autre frénétique qui, dans une grande fièvre, étant possédé du malin esprit, sans extase mais bien éveillé, rapportait fidèlement tout ce qui se faisait loin de lui. Lorsque le prêtre qui le soignait était à six lieues de la maison, le diable, qui parlait par la bouche du malade, disait aux personnes présentes en quel lieu était le prêtre à l'heure qu'il parlait et ce qu'il faisait, etc. Ces choses-là sont très-naturelles, et Aristote dit que l'âme ne serait pas immortelle si elle ne pouvait quelquefois voyager sans le corps [1].

ALBINOS, — Nom que les Portugais ont donné à des hommes d'une blancheur extrême, qui sont ordinairement enfans de nègres. Les noirs les regardent comme des monstres, et les savans ne savent à quoi attribuer cette blancheur, si ce n'est à l'imagination des négresses, qui peut se frapper assez vivement par la vue d'un homme de chair blanche pour produire ce phénomène. Les albinos sont pâles comme des spectres, et leurs yeux faibles et languissans pendant le jour sont brillans à la clarté de la lune. Les noirs, qui donnent aux démons la peau blanche, regardent

[1] Leloyer, *Hist. et disc. des spectres*, liv. 4.

les albinos comme les fruits du commerce de leurs femmes avec le diable. Les nègres les combattent aisément le jour, mais quand la nuit est venue, les albinos sont les plus forts et se vengent. Dans le royaume de Loango, les albinos passent pour des démons champêtres et obtiennent quelque respect : au reste, les albinos ne sont pas tous enfans de l'Afrique. On montrait à Lille, au commencement de 1820, une jeune albinose anglaise qu'on peut regarder comme un prodige de beauté et de charmes. Voici le portrait que firent de cette merveille les personnes qui l'avaient admirée [1].

« La jeune albinose est âgée de dix-huit ans. Son aspect offre quelque chose d'idéal et d'aérien; on la pourrait prendre pour un ange. Ses longs cheveux, ses sourcils et ses cils sont d'un superbe blanc argenté et lustré; le blanc de ses yeux efface l'albâtre : la prunelle, vue de près, semble du plus beau rouge de corail; de plus loin, c'est la couleur de la rose. La beauté et la finesse de sa peau sont comparables au transparent de la cire. Tous les traits de sa physionomie sont parfaitement réguliers, toutes ses formes pleines d'attraits, tous ses mouvemens pleins de grâce. Elle possède plusieurs talens agréables, particulièrement celui de la musique qu'elle cultive avec succès. Sa voix est belle, mélodieuse; et ce jeune prodige paraît né pour captiver les hommages et l'admiration de l'Europe. » Nous ignorons ce qu'est devenue cette jeune fille. Vossius dit qu'il y a dans la Guinée des peuplades d'albinos. Mais comment ces peuplades subsisteraient-elles, si ces infortunés ne peuvent, comme on le dit, se reproduire? Il paraît, au reste, que les anciens connaissaient déjà ce phénomène.

[1] Ce portrait a été publié dans les journaux du temps.

« On assure, dit Pline dans son Histoire naturelle, qu'il existe en Albanie des individus qui naissent avec des cheveux blancs, des yeux de perdrix, et ne voient clair que pendant la nuit. » Il ne dit pas que ce soit une nation, mais quelques sujets affectés d'une maladie particulière. « Plusieurs animaux ont aussi leurs albinos, ajoute M. Salgues [1]; les naturalistes ont observé des corbeaux blancs, des merles blancs, des taupes blanches; leurs yeux sont rouges, leur peau est plus pâle, et leur organisation plus faible. On peut rapporter aux albinos les crétins du Valais, les cagots des Pyrénées; ce sont des créatures inférieures et malheureuses dont le triste état doit servir à modérer notre orgueil [2]. »

AL-BORACK. — Jument de Mahomet et l'un des dix animaux qu'il plaça dans son paradis. Il raconte qu'au moment de partir pour son voyage aux sept cieux, l'ange Gabriel lui amena la jument Al-borack, plus blanche que le lait, qui a la face humaine, et, comme chacun sait, la mâchoire d'un cheval. Ses yeux étincelaient comme des étoiles, et les rayons qui en jaillissaient étaient plus chauds et plus perçans que ceux du soleil dans sa plus grande force. Elle étendit ses deux grandes ailes d'aigle; Mahomet s'approcha, mais elle se mit à ruer. Tiens-toi tranquille, lui dit Gabriel, et obéis à Mahomet. La jument répondit à l'ange : Le prophète Mahomet ne me montera point que tu n'aies obtenu de lui qu'il me fasse entrer en paradis au jour de la résurrection. « Je lui dis d'être en repos, ajoute Mahomet, dans

[1] *Des Erreurs et des préjugés, etc.*, tom. 1er., p. 479.

[2] Voltaire a parlé des albinos d'une manière plus piquante que solide. Voyez dans la partie de ses œuvres consacrée à la physique.

le récit qu'il fit de son voyage ; je lui promis de la conduire en paradis avec moi, et aussitôt elle cessa de ruer. » Le prophète s'élança sur son dos ; elle s'envola plus vite que l'éclair, et dans l'instant il se trouva à la porte du temple de Jérusalem. Voyez *Mahomet*.

L'Alcoran fait mention de cette monture merveilleuse ; elle était un peu plus grande qu'un âne, et plus petite qu'un mulet. Les docteurs musulmans assurent qu'à chaque pas qu'elle faisait, elle s'allongeait autant que la meilleure vue peut s'étendre.

ALBUMAZAR. — Astrologue du neuvième siècle, né dans le Corassan, connu surtout par son traité astrologique intitulé, *Milliers d'années*, où il affirme que le monde n'a pu être créé que quand les sept planètes se sont trouvées en conjonction dans le premier degré du belier, et que la fin du monde aura lieu quand ces sept planètes (qui sont aujourd'hui au nombre de douze) se rassembleront dans le dernier degré des poissons. On a imprimé en Allemagne divers traités d'astrologie de cet écrivain. Nous ne citerons que le *Tractatus florum astrologiæ*, in-4°. Augsbourg, 1488 [1].

ALBUNÉE. — Dixième sibylle, appelée aussi *Tiburtine*, parce qu'on l'honorait comme une divinité à Tibur, aujourd'hui Tivoli. On la représente tenant un livre à la main. Elle fit des vers contre l'adultère et la pédérastie. Elle a prédit que Jésus-Christ serait roi du monde, et qu'il naîtrait d'une vierge, à Bethléem ; du moins on lui attribue de mauvais vers où l'on trouve cette prophétie faite dans les premiers siècles de notre ère. Voyez *Sibylles*.

ALCHIMIE. — L'alchimie, ou haute chimie et chi-

[1] Voyez dans Casiri, *Biblioth. arab. Hispan.*, tom. 1er., p. 351, le catalogue des ouvrages d'Albumazar.

mie par excellence, qui s'appelle aussi *philosophie hermétique*, est cette partie éminente de la chimie qui s'occupe de l'art de transmuer les métaux.

Le secret chimérique de faire de l'or a été en vogue parmi les Chinois, long-temps avant qu'on en eût les premières notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres, en termes magiques, de la semence d'or et de la poudre de projection. Ils promettent de tirer de leurs creusets, non-seulement de l'or, mais encore un remède spécifique et universel, qui procure à ceux qui le prennent une espèce d'immortalité.

Zozime, qui vivait au commencement du cinquième siècle, est un des premiers parmi nous qui ait écrit sur l'art de faire de l'or et de l'argent, ou la manière de fabriquer la pierre philosophale. Cette pierre est une poudre ou une liqueur formée de divers métaux en fusion sous une constellation favorable.

Gibbon remarque que les anciens ne connaissaient pas l'alchimie. Cependant on voit dans Pline que l'empereur Caligula entreprit de faire de l'or avec une préparation d'arsenic, et qu'il abandonna son projet, parce que les dépenses l'emportaient sur le profit.

Des partisans de cette science prétendent que les Égyptiens en connaissaient tous les mystères. Mais comment de tels secrets se seraient-ils perdus? Il y a plus d'apparence que l'alchimie est une invention des Arabes, qui ont eu depuis un grand nombre de sectateurs, dans les fourneaux desquels il ne s'est jamais trouvé que de la cendre [1].

Cette précieuse pierre philosophale, qu'on appelle aussi élixir universel, eau du soleil, poudre de projection, qu'on a tant cherchée, et qu'on n'a jamais

[1] L'abbé Prevost, *Manuel lexique*.

pu découvrir, procurerait à celui qui aurait le bonheur de la posséder, des richesses incompréhensibles, une santé toujours florissante, une vie exempte de toutes sortes de maladies, et même, au sentiment de plus d'un cabaliste, l'immortalité. Il ne trouverait rien qui lui pût résister, et serait comme un dieu sur la terre.

Pour faire ce grand œuvre, il faut, selon quelques-uns, de l'or, du plomb, du fer, de l'antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre, du mercure, de l'eau, de la terre et de l'air; auxquels on joint un œuf de coq, du crachat, de l'urine et des excrémens humains. Aussi un philosophe a dit avec raison, que la pierre philosophale était une salade; et qu'il y fallait du sel, de l'huile et du vinaigre.

D'autres donnent cette recette comme le véritable secret de faire l'œuvre hermétique: mettez dans une fiole de verre fort, au feu de sable, de l'élixir d'Aristée avec du baume de mercure et une pareille pesanteur du plus pur or de vie, ou précipité d'or; et la calcination qui restera au fond de la fiole se multipliera cent mille fois.

Que si l'on ne sait comment se procurer de l'élixir d'Aristée et du baume de mercure, on peut implorer les esprits cabalistiques, ou même, si on l'aime mieux, le démon Barbu, dont nous parlerons tout à l'heure. On dit aussi que saint Jean l'évangeliste enseigne le secret de faire de l'or; et on chantait autrefois, dans nos églises, une hymne en son honneur, où il est fait mention de cela [1].

Comme le possesseur de la pierre philosophale serait le plus glorieux, le plus puissant, le plus riche et

[1] *Inexhaustum fert thesaurum*
Qui de virgis facit aurum,
Gemmas de lapidibus.

le plus heureux des mortels; qu'il convertirait à son gré tout en or, et jouirait de tous les agrémens de ce monde, on ne doit pas s'étonner si tant de gens ont passé leur vie dans les fourneaux pour la découvrir. L'empereur Rodolphe n'avait rien plus à cœur que cette inutile recherche. Le roi d'Espagne, Philippe II, employa des sommes immenses à faire travailler les chimistes aux conversions des métaux, sans en rien tirer. Tous ceux qui ont marché sur leurs traces n'ont pas eu plus de succès, de sorte qu'on ne sait pas encore quelle est la couleur et la forme de la pierre philosophale.

Les alchimistes prétendent que plusieurs sages l'ont possédée; que Dieu l'enseigna à Adam, qui en apprit le secret à Énoch, duquel il descendit par degrés à Abraham, à Moïse, à Job, qui multiplia ses biens au septuple par le moyen de la pierre philosophale, à saint Dominique, à Paracelse, et surtout au fameux Nicolas Flamel. Ils citent avec respect des livres de philosophie hermétique qu'ils attribuent à Marie, sœur de Moïse, à Hermès Trismégiste, à Démocrite, à Aristote, à saint Thomas, etc. La boîte de Pandore, la toison d'or de Jason, le caillou de Sisyphe, la cuisse d'or de Pythagore, ne sont, selon eux, que le grand œuvre [1]. Ils trouvent tous leurs mystères dans la Genèse, dans l'*Apocalypse* surtout, dont ils font un poëme à la louange de l'alchimie; dans l'*Odyssée*, dans les *Métamorphoses d'Ovide*. Les dragons qui veillent, les taureaux qui soufflent du feu, sont des emblèmes des travaux hermétiques. Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain, a même donné une explication extravagante des figures bizarres qui ornent la

[1] Naudé, *Apol. pour les grands personnages, etc.*, p. 229.

façade de Notre-Dame de Paris, dans lesquelles il voyait une histoire complète de la pierre philosophale. Le Père éternel étendant les bras, et tenant un ange dans chacune de ses mains, annonce assez, dit-il, la perfection de l'œuvre achevé.

D'autres assurent qu'on ne peut posséder le grand secret que par le secours de la magie; ils nomment *démon barbu* le démon qui se charge de l'enseigner; c'est, disent-ils, un très-vieux démon. On trouve à l'appui de cette opinion, dans plusieurs livres de conjurations magiques, des formules qui évoquent les démons hermétiques. Cedrenus, qui donnait dans cette croyance, raconte qu'un alchimiste présenta à l'empereur Anastase, comme l'ouvrage de son art, un frein d'or et de pierreries pour son cheval. L'empereur accepta le présent et fit mettre l'alchimiste dans une prison où il mourut; après quoi le frein devint noir, et on reconnut que l'or des alchimistes n'était qu'un prestige du diable. Beaucoup d'anecdotes prouvent que ce n'est qu'une friponnerie ordinaire.

Un rose-croix, passant à Sedan, donna à Henri Ier., prince de Bouillon, le secret de faire de l'or, qui consistait à faire fondre dans un creuset un grain d'une poudre rouge qu'il lui remit, avec quelques onces de litharge. Le prince fit l'opération devant le charlatan, et tira trois onces d'or pour trois grains de cette poudre; il fut encore plus ravi qu'étonné; et l'adepte, pour achever de le séduire, lui fit présent de toute sa poudre transmutante.

Il y en avait trois cent mille grains. Le prince crut posséder trois cent mille onces d'or. Le philosophe était pressé de partir; il allait à Venise tenir la grande assemblée des philosophes hermétiques; il ne lui restait plus rien, mais il ne demandait que vingt

mille écus : le duc de Bouillon lui en donna quarante mille et le renvoya avec honneur.

Comme, en arrivant à Sedan, le charlatan avait fait acheter toute la litharge qui se trouvait chez les apothicaires de cette ville et l'avait fait revendre ensuite, chargée de quelques onces d'or, quand cette litharge fut épuisée, le prince ne fit plus d'or, ne vit plus le rose-croix et en fut pour ses quarante mille écus.

Jérémie Medérus, cité par Delrio [1], raconte un tour absolument semblable qu'un autre adepte joua au marquis Ernest de Bade. Tous les souverains s'occupaient autrefois de la pierre philosophale; la fameuse Élisabeth la chercha long-temps. Jean Gauthier, baron de Plumerolles, se vantait de savoir faire de l'or. Charles IX, trompé par ses promesses, lui fit donner cent vingt mille livres, et l'adepte se mit à l'ouvrage; mais, après avoir travaillé huit jours, il se sauva avec l'argent du monarque. On courut à sa poursuite, on l'attrapa, et il fut pendu.

En 1616, le gouvernement donna de même, à Guy de Crusembourg, vingt mille écus pour travailler dans la bastille à faire de l'or. Il s'évada, au bout de trois semaines, avec les vingt mille écus et ne reparut plus en France.

Henri VI, roi d'Angleterre, fut réduit à un tel degré de besoin, qu'au rapport d'Évelyn, dans ses *numismata*, il chercha à remplir ses coffres avec le secours de l'alchimie. L'enregistrement de ce singulier projet contient les protestations les plus solennelles et les plus sérieuses de l'existence et des vertus de la pierre philosophale, avec des encouragemens à ceux qui s'en occuperont; il annule et condamne

[1] Delrio, *Disquisit. mag.*, lib. 1, cap. 5, quæst. 3, sect. 4.

toutes les prohibitions antérieures. On croit que le libellé de cet enregistrement fut communiqué par Selden, chef des archives, à son ami intime Ben Johnson, lorsqu'il composait sa comédie de l'*Alchimiste*.

Aussitôt que cette patente royale fut publiée, une foule de gens firent de si belles promesses de répondre à l'attente du roi, que, l'année suivante, sa majesté publia un autre édit dans lequel elle déclara à ses sujets que l'heure tant désirée approchait, et que, par le moyen de la pierre philosophale dont il allait être possesseur, il paierait bientôt les dettes de l'État en or et en argent monnayés....

Charles II s'occupait aussi de l'alchimie. Les personnes choisies pour opérer le grand œuvre étaient aussi remarquables que la patente était ridicule, en ce qu'elles formaient un composé de moines, d'épiciers, de merciers, et de marchands de poisson. Cette patente fut accordée, *authoritate parlamenti*....

Les alchimistes étaient appelés autrefois *multiplicateurs*, comme on le voit par un statut de Henri IV d'Angleterre, qui ne croyait pas à l'alchimie. Ce statut est rapporté dans la patente de Charles II : comme il est fort court, nous le ferons connaître au lecteur.

« Nul, dorénavant, ne s'avisera de *multiplier* l'or et l'argent, ou d'employer la supercherie de la *multiplication*, sous peine d'être traité et puni comme félon. »

On lit encore dans les *Curiosités de la littérature* [1], qu'une princesse anglaise, éprise de l'alchimie, fit la rencontre d'un homme qui prétendait avoir la puissance de changer le plomb en or. Ce philosophe hermétique ne demandait que les matériaux et le

[1] Traduit de l'anglais par Bertin, tom. 1, p. 255.

temps nécessaires pour exécuter la conversion qu'il avait promise. Il fut emmené à la campagne de sa protectrice où l'on construisit pour lui un vaste laboratoire, et afin qu'il ne fût pas troublé, on défendit que personne n'y entrât. Il avait imaginé de faire tourner sa porte sur un pivot, de sorte qu'il recevait à manger sans voir, sans être vu, et sans que rien pût le distraire de ses sublimes contemplations.

Pendant le séjour de deux ans qu'il fit au château, il ne condescendit à parler à qui que ce fût, pas même à la princesse. Lorsqu'elle fut introduite pour la première fois dans son laboratoire, elle vit avec un agréable étonnement des alambics, des chaudières immenses, de longs tuyaux, des forges, des fourneaux, et trois ou quatre feux d'enfer allumés aux différens coins de cette espèce de volcan; elle ne contempla pas avec moins de vénération la figure enfumée de l'alchimiste, pâle, décharné et affaibli par ses opérations et ses veilles, qui lui révéla, dans un jargon inintelligible, les succès qu'il avait obtenus; elle vit ou crut voir des monceaux de mines d'or répandus dans son laboratoire.

Cependant l'alchimiste demandait souvent un nouvel alambic, ou des quantités énormes de charbon. La princesse, malgré son zèle, voyant qu'elle avait dépensé une grande partie de sa fortune à fournir aux demandes du philosophe, commença à régler l'essor de son imagination sur les conseils de la sagesse. Deux ans déjà s'étaient écoulés, de vastes quantités de plomb avaient été fournies, et elle ne voyait toujours que du plomb. Elle découvrit sa façon de penser au physicien : celui-ci lui avoua sincèrement qu'il était surpris de la lenteur de ses progrès, mais qu'il allait redoubler d'efforts et hasarder une laborieuse opération de laquelle, jusqu'alors, il avait cru

pouvoir se passer. Sa protectrice se retira, et les visions dorées de l'espérance reprirent tout leur premier empire.

Un jour qu'elle était à dîner, un cri affreux, suivi d'une explosion semblable à celle d'un coup de canon du plus fort calibre, se fit entendre; elle se rendit avec ses gens auprès du chimiste. Ils trouvèrent deux larges retortes brisées, une grande partie du laboratoire en flammes, et le physicien grillé depuis les pieds jusqu'à la tête.

Elie Ashmole écrit, dans sa *Quotidienne* du 13 mai 1655 : « Mon père Backhousse (astrologue qui l'avait adopté pour son fils, méthode pratiquée par les gens de cette espèce), étant malade dans Fleet-street, près de l'église de Saint-Dunstan, et se trouvant, sur les onze heures du soir, à l'article de la mort, me révéla le secret de la pierre philosophale, et me le légua un instant avant d'expirer. » Nous apprenons par là qu'un malheureux qui connaissait l'art de faire de l'or, vivait cependant de charités, et qu'Ashmole croyait fermement être en possession d'une pareille recette.

Ashmole a néanmoins élevé un monument fort curieux des savantes folies de son siècle, dans son *Théâtrum chimicum britannicum*. Quoiqu'il soit plutôt l'historien de l'alchimie qu'un adepte dans cette science frivole, le curieux amusera ses loisirs en parcourant le volume in-4°. dans lequel il a réuni les traités des différens alchimistes anglais. Ce recueil présente divers échantillons des mystères de la secte des Rose-Croix, et Ashmole raconte des anecdotes dont le merveilleux surpasse toutes les chimères des inventions arabes. Il dit de la pierre philosophale, qu'il en sait assez pour se taire, et qu'il n'en sait pas assez pour en parler.

La chimie moderne n'est pourtant pas sans avoir

l'espérance, pour ne pas dire la certitude, de voir un jour vérifiés les rêves dorés des alchimistes. Le docteur Girtanner de Gottingue a dernièrement hasardé cette prophétie, que dans le dix-neuvième siècle, la transmutation des métaux sera généralement connue; que chaque chimiste saura faire de l'or; que les instrumens de cuisine seront d'or et d'argent, ce qui contribuera beaucoup à prolonger la vie, qui se trouve aujourd'hui compromise par les oxides de cuivre, de plomb et de fer que nous avalons avec notre nourriture [1].

Nous finirons par une anecdote qui mérite ici sa place. Il y avait à Pise un usurier fort riche nommé Grimaldi, qui avait amassé de grandes richesses à force de lésine; il vivait seul et très-mesquinement; il n'avait point de domestique, parce qu'il aurait fallu le payer, point de chien, parce qu'il aurait fallu le nourrir. Un soir qu'il avait soupé en compagnie, et qu'il se retirait seul et fort tard, malgré la pluie qui tombait en abondance, quelqu'un qui l'attendait fondit sur lui pour l'assassiner. Grimaldi, se sentant frappé d'un coup de poignard, se jeta dans la boutique d'un orfévre, par hasard encore ouverte. Cet orfévre, ainsi que Grimaldi, courait après la fortune, mais il avait pris un autre chemin que l'usure, il cherchait la pierre philosophale. Comme il faisait ce soir là une grande fonte, il avait laissé sa boutique ouverte pour tempérer la chaleur de ses fourneaux.

Fazio (c'est le nom de l'orfévre), ayant reconnu Grimaldi, lui demanda ce qu'il faisait à cette heure dans la rue : « Hélas! répondit Grimaldi, je viens d'être assassiné. » En disant ces mots, il s'assit et expira. On se figure la surprise de Fazio, qui se trouva, par cet

[1] *Philosophie magique*, vol. 6, p. 383.

accident, dans le plus étrange embarras. Mais, songeant bientôt que tout le voisinage était endormi, ou renfermé à cause de la pluie, et qu'il était seul dans sa boutique, il conçut un projet hardi, qui pourtant lui parut facile. Personne n'avait vu Grimaldi entrer chez lui; et, en déclarant sa mort, il courait risque d'être soupçonné; c'est pourquoi il ferma sa porte, et il imagina de changer en bien ce malheur, comme il cherchait à changer le plomb en or.

Fazio connaissait ou soupçonnait la fortune de Grimaldi. Il commença par le fouiller, et ayant trouvé dans ses poches, avec quelque monnaie, un gros paquet de clefs, il résolut d'aller les essayer aux serrures du défunt. Grimaldi n'avait point de parens, et l'alchimiste ne voyait pas grand mal à s'instituer son héritier. Il s'arma donc d'une lanterne, et se mit en route.

Il faisait un temps affreux, mais il ne s'en apercevait point: Il arrive enfin, il essaie les clefs, il entre dans l'appartement, il cherche le coffre-fort; et, après bien des peines, il parvient à ouvrir toutes les serrures. Il trouve des anneaux d'or, des bracelets, des diamans, et quatre sacs, sur chacun desquels il lit avec volupté : *Trois mille écus d'or*. Il s'en empare, en tressaillant de joie, referme tout, et revient chez lui, sans être vu de personne.

De retour dans sa maison, il serre d'abord ses richesses; après cela il songe aux funérailles du défunt. Il le prend entre ses bras, le porte dans sa cave; et, ayant creusé à quatre pieds de profondeur, il l'enterre avec ses clefs et ses habits. Enfin, il recouvre la fosse bien proprement et avec tant de précaution, qu'on ne s'apercevait point que la terre eût été remuée en cet endroit.

Cela fait, il court à sa chambre, ouvre ses sacs,

compte son or, et trouve les sommes parfaitement conformes aux étiquettes. Ensuite, forcé de se sevrer un moment de la jouissance qu'il goûtait à les considérer, il place le tout dans une armoire secrète, et va se coucher, car le travail et la joie l'avaient cruellement fatigué.

Quelques jours après, Grimaldi ne paraissant plus, on ouvrit ses portes par ordre des magistrats; et on ne fut pas peu surpris de ne trouver chez lui aucun argent comptant. On fit long-temps de vaines recherches; et ce ne fut que quand Fazio vit que l'on commençait à n'en plus parler, qu'il hasarda quelques propos sur ses découvertes en alchimie. Bientôt même il parla de quelques lingots. On lui riait au nez, mais il soutenait de plus en plus ce qu'il avait avancé, et graduait adroitement ses discours et sa joie. Enfin, il parla d'un voyage en France pour aller vendre ses lingots; et, afin de mieux jouer son jeu, il feignit d'avoir besoin d'argent pour s'embarquer. Il emprunta cent florins sur une metairie qui n'avait pas encore passé par ses fourneaux. On le crut tout-à-fait fou; il n'en partit pas moins en se moquant tout bas de ses concitoyens, qui se moquaient tout haut.

Cependant il arriva à Marseille, changea son or contre des lettres de change sur de bons banquiers de Pise, et écrivit à sa femme qu'il avait vendu ses lingots. Sa lettre jeta dans tous les esprits un étonnement qui durait encore quand il reparut dans la ville. Il prit un air triomphant en arrivant chez lui, et, pour ajouter des preuves sonnantes aux preuves verbales qu'il donnait de sa fortune, il alla chercher douze mille écus d'or chez ses banquiers. Il était presque impossible de se refuser à une pareille démonstration. On racontait partout son histoire, et l'on exaltait partout sa science. Il fut bientôt mis au rang

des sages, et obtint à la fois la double considération d'homme riche et de savant homme.

On conte aussi qu'un adepte, qui se disait possesseur de la pierre philosophale, demanda une récompense à Léon X. Ce pape, protecteur des arts, trouva sa réclamation juste, et lui dit de revenir le lendemain. Le charlatan se flattait déjà de la plus brillante fortune; mais Léon lui fit donner une grande bourse vide, en lui disant que puisqu'il savait faire de l'or il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir [1]....

Au reste, quoique nous soyons un peu revenus de nos vieilles erreurs, la liste de ceux qui, pour trouver la pierre philosophale, alambiquent encore des racines de choux, des ongles de taupes, des plantes d'oseille, des champignons, la sueur du soleil, le crachat de la lune, des poils de chat, des yeux de crapaud, la crème de l'étain, etc., cette liste, pour la France seulement, pour Paris même, ferait une masse incroyable.

Voici la définition qu'un auteur moderne a donnée de l'alchimie : « C'est un art riche en espérances, libéral en promesses, ingénieux pour la peine et pour la fatigue, dont le commencement est de mentir, le milieu de travailler, et la fin de mendier. » Voyez *Paracelse*, *Flamel*, etc.

Traité de Chimie philosophique et hermétique, enrichi des opérations les plus curieuses de l'art. Paris, 1725, in-12, avec approbation signée Audry, docteur en médecine, et privilège du roi.

« Au commencement, les sages, ayant bien considéré, ont reconnu que l'or engendre l'or, et l'argent

[1] Le comte d'Oxenstiern attribue cette réponse au pape Urbain VIII, à qui un adepte dédiait un traité d'alchimie. *Pensées*, tom. 1er., p. 172.

l'argent, et qu'ils peuvent se multiplier en leurs espèces.

» Les anciens philosophes, travaillant par la *voie sèche*, ont rendu une partie de leur or volatil, et l'ont réduit en sublimé blanc comme neige, et luisant comme cristal; ils ont converti l'autre partie en sel fixe, et de la conjonction du volatil avec le fixe, ils ont fait leur *elixir*.

» Les philosophes modernes ont extrait de l'intérieur du mercure un esprit igné, minéral, végétal et multiplicatif, dans la concavité humide duquel est caché le *mercure primitif* ou *quintescence catholique*, c'est-à-dire universelle. Par le moyen de cet esprit, ils ont attiré la semence spirituelle contenue en l'or; et par cette voie qu'ils ont appelée *voie humide*, leur soufre et leur mercure ont été faits : c'est le mercure des philosophes, qui n'est pas solide comme le métal, ni mou comme le vif-argent, mais entre les deux.

» Ils ont tenu long-temps ce secret caché, parce que c'est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre : nous l'allons découvrir pour le bien de tous.

» Il faut donc, pour faire l'œuvre, 1°. purger le mercure avec du sel et du vinaigre; 2°. le sublimer avec du vitriol et du salpêtre; 3°. le dissoudre dans l'eau-forte; 4°. le sublimer derechef; 5°. le calciner et le fixer; 6°. en dissoudre une partie par défaillance à la cave, où il se résoudra en liqueur ou huile; 7°. distiller cette liqueur pour en séparer l'eau spirituelle, l'air et le feu; 8°. mettre de ce corps mercuriel calciné et fixé dans l'eau spirituelle ou esprit liquide mercuriel distillé; 9°. les putréfier ensemble jusqu'à la noirceur; puis il s'élèvera en superficie, de l'esprit, un soufre blanc non odorant, qui est aussi appelé *sel armoniac;* 10°. dissoudre ce sel armoniac dans l'esprit mercuriel liquide, puis le distiller jus-

qu'à ce que tout passe en liqueur, et alors sera fait le *vinaigre des sages*; 11°. cela parachevé, il faudra passer de l'or à l'antimoine par trois fois, et après le réduire en chaux; 12°. mettre cette chaux d'or dans ce vinaigre très-aigre, les laisser putréfier; et, en superficie du vinaigre, il s'élèvera une terre feuillée de la couleur des perles orientales : il faut sublimer de nouveau jusqu'à ce que cette terre soit très-pure : alors vous aurez fait la première opération du grand œuvre.

» Pour le second travail, prenez, au nom de Dieu, une part de cette chaux d'or et deux parts de l'eau spirituelle chargée de son sel armoniac; mettez cette noble confection dans un vase de cristal de la forme d'un œuf; scellez le tout du sceau d'Hermès; entretenez un feu doux et continuel; l'eau ignée dissoudra peu à peu la chaux d'or; il se formera une liqueur qui est l'eau des sages et leur vrai *chaos*, contenant les qualités élémentaires, chaud, sec, froid et humide. Laissez putréfier cette composition jusqu'à ce qu'elle devienne noire : cette noirceur, qui est appelée la *tête de corbeau* et le *saturne des sages*, fait connaître à l'artiste qu'il est en bon chemin.

» Mais pour ôter cette noirceur puante, qu'on appelle aussi *terre noire*, il faut faire bouillir de nouveau, jusqu'à ce que le vase ne présente plus qu'une substance blanche comme la neige. Ce degré de l'œuvre s'appelle le *cygne*. Il faut enfin fixer par le feu cette liqueur blanche qui se calcine et se divise en deux parts, l'une blanche pour l'argent, l'autre rouge pour l'or : alors vous aurez accompli les travaux, et vous posséderez la pierre philosophale.

» Dans les diverses opérations, on peut tirer divers produits. D'abord le *lion vert*, qui est un liquide épais, qu'on nomme aussi l'*azot*, et qui fait sortir l'or caché

dans les matières ignobles; le *lion rouge* qui convertit les métaux en or : c'est une poudre d'un rouge vif; la tête de corbeau, dite encore la *voile noire du navire de Thésée*, dépôt noir qui précède le lion vert, et dont l'apparition au bout de quarante jours promet le succès de l'œuvre; il sert à la décomposition et putréfaction des objets dont on veut tirer l'or; la poudre blanche qui transmue les métaux blancs en argent fin; l'*elixir au rouge*, avec lequel on fait de l'or et on guérit toutes les plaies; l'*elixir au blanc*, avec lequel on fait de l'argent, et on se procure une vie extrêmement longue. On l'appelle aussi la *fille blanche des philosophes*. Toutes ces variétés de la pierre philosophale végètent et se multiplient... »

Le reste du livre est sur le même ton. Il contient tous les secrets de l'alchimie dévoilés. *Voyez* Baume universel, élixir de vie, or potable, aigle céleste, etc.

ALCHINDUS, — Que Wierius met au nombre des magiciens infâmes [1], mais que Delrio se contente de ranger parmi les écrivains superstitieux [2], était un médecin arabe, du onzième siècle [3], qui employait comme remèdes des paroles charmées et des combinaisons de chiffres. Les démonographes l'ont déclaré suppôt du diable, à cause de son livre intitulé : *Théorie des arts magiques*, qu'ils n'ont pas lu, car Jean Pic de la Mirandole dit qu'il ne connaît que trois hommes qui se soient occupés de la magie naturelle et permise : Alchindus, Roger Bacon et Guillaume de Paris. Alchindus était simplement un peu physicien dans des temps d'ignorance.

[1] *De præstigiis*, lib. 2, cap. 3.

[2] *Disquis. mag.*, lib. 1, cap. 3.

[3] On lui a donné, je ne sais pourquoi, le prénom de Jacques, car il était mahométan. Son nom est *Alcendi*, qu'on a latinisé,

Il écrivit aussi quelques absurdités; par exemple, il croit expliquer les songes, en disant qu'ils sont l'ouvrage des esprits élémentaires, qui se présentent à nous dans le sommeil, et nous représentent diverses actions fantastiques, comme des acteurs qui jouent la comédie devant le public.

ALCORAN. — Ce mot, en arabe, signifie le livre. Les musulmans croient, comme article de foi, que l'ange Gabriel apporta à leur prophète, pendant le cours de vingt-trois ans, tout ce qui est contenu dans l'Alcoran, verset à verset, écrit sur un parchemin, fait de la peau du belier qu'Abraham immola à la place de son fils Isaac. Les Turcs disent que l'Alcoran, dont ils regardent la composition comme l'ouvrage de l'éternité, a été écrit de la main de Dieu; les Persans, qu'il l'a été de la main des anges. Tout l'Alcoran doit être écrit sur le linge du grand visir, comme tous les meubles du chancelier de France doivent être chargés de fleurs de lis.

C'est une erreur, aujourd'hui moins répandue, que l'opinion qui attribue à Mahomet peu de ménagemens pour les femmes. Il n'est pas vrai qu'il les exclue de son paradis, ni qu'il les rende esclaves ici-bas. On lit même ceci dans l'Alcoran : « Les femmes » se comporteront envers leurs maris comme leurs » maris envers elles. »

» Au reste, dit Voltaire, c'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé, les musulmans rigides le croient éternel [1]. »

Mahomet composa cet ouvrage avec le secours de *Batiras*, jacobite, de *Sergius*, moine nestorien, et de quelques juifs. Il est divisé en quatre parties, et cha-

[1] Voltaire, *Dictionn. philos.*, au mot *Alcoran*.

que partie en plusieurs chapitres, qui sont distingués par des titres, tel que celui de la Mouche, de l'Araignée, de la Vache, etc. La plupart des principes sont ceux d'Arius, de Nestorius, de Sabellius, et d'autres hérésiarques. L'Écriture Sainte y est quelquefois employée, mais avec un grand mélange de fables, principalement sur les patriarches, sur Jésus-Christ et sur Saint-Jean-Baptiste. L'Alcoran est si respecté des mahométans, qu'un juif ou un chrétien qui y porterait la main, n'éviterait la mort qu'en embrassant leur créance; et qu'un musulman même serait traité avec une extrême rigueur, s'il y touchait sans s'être lavé les mains.

Peu après la mort de Mahomet, on publia plus de deux cents commentaires sur ce livre. Monavia, calife de Babylone, fit une assemblée à Damas pour concilier tant d'opinions différentes; mais, n'y pouvant réussir, il choisit six des plus habiles docteurs, qu'il chargea d'écrire ce qu'ils jugeraient de plus raisonnable. Leurs six ouvrages furent compilés avec soin, et tous les autres ayant été détruits par l'eau et par le feu, on défendit, sous de rigoureuses peines, d'écrire contre l'autorité de cette compilation, ce qui n'a pas empêché une multitude de sectes comme chez nous [1].

ALCYON. — C'est une opinion assez bizarre, que l'alcyon, ou martin pêcheur, est une girouette naturelle, et que, suspendu par le bec, il désigne le côté d'où part le vent en tournant sa poitrine vers cette partie de l'horizon. Mais la raison et l'expérience ont prouvé la nullité de cette vertu magnétique. Ce qui l'avait mise en crédit parmi le peuple, c'est vraisemblablement l'observation qu'on a faite que l'Al-

[1] L'abbé Prevôt, *Man. lex.*

eyon semble étudier les vents et les deviner, surtout lorsqu'il fait son nid. On a remarqué qu'alors, c'est-à-dire vers le solstice d'hiver, la mer est calme et les vents tranquilles, jusqu'à ce que les petits de l'alcyon soient éclos, et qu'ils abandonnent leurs nids flottans sur les ondes sans y être engloutis. Mais ici nous n'avons point de règle sûre pour nous guider. Est-ce dans l'alcyon une prévoyance qui lui soit particulière? Est-ce arrangement de la nature, qui veille à la conservation de chaque espèce? Qui oserait le décider? « Il est certain, dit Brown, que bien des choses arrivent parce que le premier moteur l'a ainsi arrêté, et que la nature les fait exécuter par des voies qui nous sont inconnues. »

C'est encore une ancienne coutume de conserver les alcyons dans des coffres, avec l'idée qu'ils préservent des vers les étoffes de laines; et peut-être qu'en les suspendant dans les chambres, on n'eut pas d'abord d'autre but. « Je crois même, ajoute le docteur Brown, qu'en les suspendant par le bec, on n'a pas suivi la méthode des anciens, qui, sans doute les suspendaient par le dos, afin que le bec marquât les vents, car c'est ainsi que Kirker a décrit l'hirondelle de mer. »

Mais ce qui fit autrefois suspendre cet oiseau, c'est que l'on croyait que ses plumes se renouvelaient comme s'il avait été vivant, et c'est ce qu'Albert le Grand espéra inutilement dans ses expériences [1].

Outre le don de prédire les vents, on attribue encore à l'alcyon la précieuse qualité d'enrichir son possesseur, d'entretenir l'union dans les familles et de communiquer la beauté aux femmes qui portent ses plumes. Les Tartares et les Ostiaques ont une très-

[1] Brown, *Erreurs popul.*, liv 3, chap. 10.

grande vénération pour cet oiseau. Ils recherchent ses plumes avec empressement, les jettent dans un grand vase d'eau, conservent avec soin celles qui surnagent, persuadés qu'il suffit de toucher une femme avec ces plumes pour s'en faire aimer. Quand un Ostiaque est assez heureux pour posséder un alcyon, il en conserve le bec, les pates et la peau qu'il met dans une bourse, et tant qu'il porte ce trésor, il se croit à l'abri de tout malheur [1]. C'est pour lui un talisman, comme les fétiches des nègres.

ALDON. — Deux seigneurs lombards, nommés *Aldon* et *Granson*, ayant déplu à Cunibert, roi de Lombardie, ce prince résolut de les faire mourir. Il s'entretenait de ce projet magnanime avec son favori, lorsqu'une grosse mouche vint se planter sur son front, et le piqua vivement; Cunibert chassa l'insecte, qui revint à la charge, et qui l'importuna jusqu'à le mettre dans une grande colère. Le favori, voyant son maître irrité, ferma la fenêtre pour empêcher l'ennemi de sortir, et se mit à poursuivre la mouche, pendant que le roi tirait son poignard pour la tuer. Après avoir sué bien long-temps, Cunibert joignit l'insecte fugitif, le frappa; mais il ne lui coupa qu'une pate, et la mouche disparut.

Au même instant Aldon et Granson, qui étaient ensemble, virent apparaître devant eux une espèce d'homme qui semblait épuisé de fatigue et qui avait une jambe de bois. Cet homme les avertit du projet du roi Cunibert, leur conseilla de fuir, et s'évanouit tout aussitôt. Les deux seigneurs rendirent grâces à l'esprit de ce qu'il faisait pour eux; après quoi ils s'éloignèrent, comme l'exigeaient les circonstances [2].

[1] M. Salgues, *des Erreurs et des préjugés*, tom. 3, p. 374.
[2] Paul Diac., *Hist. longob.*

ALECTORIENNE (Pierre). Voyez *Coq*.

ALECTRYOMANCIE ou Alectoromancie. — Divination par le moyen du coq. Sans nous arrêter aux qualités du coq, qui est pour nous une horloge vivante, nous remarquerons que c'est sans doute à cause de son mérite qu'on s'est souvent servi de lui comme d'un être privilégié pour dire la bonne aventure. Les anciens devinaient les choses futures par le moyen du coq ; voici quelle était la méthode la plus suivie :

On traçait sur le sable un grand cercle que l'on divisait en vingt-quatre espaces égaux, dans lesquels on figurait une des lettres de l'alphabet. On mettait sur chaque lettre un grain d'orge ou de blé. On plaçait ensuite au milieu du cercle un coq dressé à ce manége. On observait avec soin sur quelles lettres il enlevait le grain ; et ces lettres rassemblées formaient un mot qui servait de réponse à ce que l'on cherchait à savoir.

Des devins, parmi lesquels on cite Jamblique, voulant connaître quel serait le successeur de l'empereur Valens, employèrent l'alectryomancie : le coq tira les lettres T H É O D.... Valens, instruit de cette prophétie, fit mourir plusieurs magiciens, et se défit de tous les hommes considérables dont le nom commençait par ces lettres fatales [1] ; ce qui n'empêcha pas que son sceptre passa quelques années après à Théodose le Grand.

Mais il y a toute apparence que cette prophétie a été faite après coup. Ammien Marcellin raconte la chose autrement. Il nous apprend que sous l'empire de Valens, on comptait parmi les sorciers beaucoup

[1] Zonaras, *In Valent*, tom. 3.

de gens de qualité et quelques philosophes. Curieux de savoir quel serait le sort de l'empereur régnant, ils s'assemblèrent pendant la nuit, dans une des maisons affectées à leurs cérémonies; ils commencèrent par dresser un trépied de racines et de rameaux de laurier qu'ils consacrèrent par d'horribles imprécations; sur ce trépied ils placèrent un bassin formé de différens métaux, et ils rangèrent autour, à distances égales, toutes les lettres de l'alphabet. Alors le sorcier le plus savant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, tenant à la main des feuilles de verveine, et faisant à grands cris d'effroyables invocations qu'il accompagnait de convulsions hideuses. Ensuite, s'arrêtant tout à coup devant le bassin magique, il y resta immobile tenant un anneau suspendu par un fil. A peine il achevait de prononcer les paroles du sortilége, qu'on vit le trépied s'ébranler, l'anneau se remuer, et frapper tantôt sur une lettre, tantôt sur une autre. A mesure que ces lettres étaient ainsi frappées, elles allaient s'arranger d'elles-mêmes, à côté l'une de l'autre, sur une table où elles composèrent de très-beaux vers héroïques qui furent admirés de toute l'assemblée.

Valens, qu'on eut soin d'informer de cette opération, et qui n'aimait pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit sévèrement les grands et les philosophes qui avaient assisté à cet acte de sorcellerie : il étendit même, avec une atrocité sans exemple, la proscription sur tous les philosophes et les sorciers de Rome. Il en périt une multitude, et les grands, dégoûtés d'un art qui les exposait à de si cruels suplices, abandonnèrent la magie à la populace et aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues et à des maléfices subalternes.

M. Junquières, dans le quatrième chant de *Caquet-*

Bonbec, *la Poule à ma tante*, donne des détails exacts et curieux sur les opérations des alectryomanciens. On nous permettra de les citer :

Leur coutume est, en rendant leurs oracles,
De se servir de coqs, et c'est, dit-on,
De là qu'en grec est dérivé leur nom.
D'abord ces coqs doivent être très-vierges ;
Puis dans un coin, au milieu de trois cierges,
Est élevé, sur des pieds en sautoir,
Comme un autel rond, plat, de marbre noir,
Au bord duquel, dans deux circonférences,
Sont évidés, à d'égales distances,
Vingt-quatre creux ayant chacun devant
De l'alphabet une lettre d'argent.
Quand au sorcier arrive une pratique,
Il prend d'abord sa baguette magique,
Roule les yeux, et trace sans compas
Un cercle en l'air, prononce à demi bas
Cinq ou six mots inconnus et qu'il forge.
Dans chaque case il dépose un grain d'orge,
Choisit un coq à jeun, le met debout
Sur cet autel, bien au centre surtout.
Du centre aux grains, dont l'odeur l'électrise,
Ce coq bientôt s'avance (quoi qu'en dise
Jean Buridan [1]), en croque deux ou trois,
Ou plus, ou moins. De ceux dont il fait choix
Le sorcier suit les lettres sans rien dire,
Et puis, feignant que quelque dieu l'inspire,
D'après cela débite hardiment
Une réponse. On paie grassement
Et l'on s'en va très-instruit. Dans la suite,
S'il s'est trouvé menteur, il en est quitte
Pour dire aux gens qu'ils ne l'ont pas compris.
Notre devin, grand, sec, à cheveux gris,
Avait l'honneur, disait-on, de descendre,

[1] Jean Buridan, sophiste du quatorzième siècle, qui soutenait qu'un âne posé juste au milieu de deux picotins d'avoine également pleins et agissant avec une même force sur ses organes, se laisserait mourir de faim, ne pouvant jamais se déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre ; or, dans l'exemple présent tous les rayons sont égaux. (*Note du poëme.*)

Du côté gauche, il est vrai, de Cassandre.
Calembredain [1] était son nom. Le sort
Semblait toujours être avec lui d'accord.
Il ne s'était, assure la chronique,
Jamais trompé, hors une fois unique,
Qu'un jeune gars, croyant beaucoup valoir,
Vint tout exprès le trouver pour savoir
Quel rang, un jour, il aurait dans le monde.
Le coq, posé lors sur la table ronde,
Prit, sans choisir, quatre grains qu'il croqua,
Dont le devin les lettres remarqua.
Elles formaient le mot *frip*, mot barbare
Et propre à faire enrager un ignare.
Le grand docteur, maître Calembredain,
D'après ce mot, au jeune homme soudain
Dit qu'il serait *frippier ;* mais notre drôle
Se sentant né pour faire un autre rôle,
Et d'un métier si vil ayant horreur,
Prit une étude et se fit procureur.
Donc, pour n'avoir trouvé *frip* analogue
Qu'au mot *frippier*, cet habile astrologue
Pour cette fois prit à gauche. En tout cas,
Quel est celui qui ne se trompe pas?

ALÈS (Alexandre), — Ami de Mélancthon et, comme lui, hérétique, né en 1500, à Édimbourg. Il raconte que, dans sa jeunesse, étant monté sur le sommet d'une très-haute montagne, il fit un faux pas et roula vers un précipice. Comme il était près de s'y engloutir, il se sentit transporter en un autre lieu, sans savoir par qui ni comment, et se retrouva sain et sauf, *sans contusions ni blessures*. Quelques-uns attribuèrent ce miracle aux amulettes qu'il portait au cou, selon la coutume des enfans de ce temps-là; pour lui, il l'attribue à la foi et aux prières de ses parens.

ALESSANDRO ALESSANDRI (Alexander ab

[1] Calembredain. C'est son nom qui a mis en vogue les calembredaines.
(*Note du poëme.*)

ALEXANDRO), — Jurisconsulte napolitain, mort en 1523. Il a publié un recueil fort rare de dissertations sur les choses merveilleuses [1]. Il y parle de prodiges arrivés récemment en Italie, de songes vérifiés, d'apparitions et de fantômes qu'il dit avoir vus lui-même. Il fondit par la suite ces dissertations dans son célèbre ouvrage *Genialium dierum*, où il raconte avec une crédulité admirable toutes sortes de faits prodigieux. Nous n'en citerons ici qu'un exemple parce qu'il lui est personnel; les autres faits curieux seront rapportés ailleurs.

Il dit qu'il fit un soir la partie d'aller coucher avec quelques amis, dans une maison de Rome que des spectres et des démons hantaient depuis long-temps. Au milieu de la nuit, comme ils étaient rassemblés dans la même chambre, avec plusieurs lumières, ils virent paraître un grand spectre, qui les épouvanta par sa voix terrible, et par le bruit qu'il faisait en sautant sur les meubles et en cassant les vases de nuit. Un des plus intrépides de la compagnie s'avança plusieurs fois avec de la lumière au-devant du fantôme, mais à mesure qu'il s'en approchait, le spectre s'éloignait, et il disparut entièrement après avoir tout dérangé dans la maison.

Quelque temps après, le même spectre rentra par les fentes de la porte. Ceux qui le virent se mirent à crier de toutes leurs forces. Alessandro, qui venait de se jeter sur un lit, ne l'aperçut point d'abord, parce que le fantôme s'était glissé sous la couchette, mais bientôt il vit un grand bras noir qui s'allongea sur la table, éteignit les lumières et renversa les livres avec tout ce qui s'y trouvait. L'obscurité rendit l'ef-

[1] *Alexandri Jurisperiti neapolitani dissertationes quatuor de rebus admirabilibus*, etc. Rome; in-4°., sans date.

froi plus violent encore. Les amis d'Alessandro crièrent; et pendant qu'on apportait des flambeaux, il remarqua que le spectre ouvrit la porte, passa sans être vu parmi les domestiques, et s'échappa dans les airs, sans avoir fait, au reste, le moindre mal à personne[1].

Toutes les villes étaient autrefois pleines de maisons que l'on disait infestées par des esprits; mais qu'un savant éclairé ait été la dupe de pareilles farces, c'est ce qui est inconcevable. Voyez *Revenans*, etc.

ALEUROMANCIE. — Divination qui se pratiquait avec de la farine. On mettait des billets roulés dans un tas de farine, on les remuait neuf fois confusément; on partageait ensuite la masse aux différens curieux, et chacun raisonnait ou divaguait selon le billet qui lui était échu. Apollon, qui présidait à cette divination, était surnommé pour cela Aleuromantis. Il reste quelques vestiges de cette coutume dans les campagnes.

ALEXANDRE LE GRAND, — roi de Macédoine, etc. Il eut un songe qui l'empêcha de maltraiter les juifs, lorsqu'il voulait entrer en conquérant dans Jérusalem. C'est pour cela, sans doute, que les démonographes se sont emparés de lui, et que les cabalistes lui ont attribué un livre *sur la propriété des élémens*.

Le portrait d'Alexandre le Grand, gravé en manière de talisman, passait autrefois pour un excellent préservatif. Dans la famille des Macriens, qui usurpèrent l'empire du temps de Valérien, les hommes portaient toujours sur eux la figure d'Alexandre en or ou en argent; les femmes en ornaient leur coiffure, leurs bra-

[1] *Genialium dierum*, lib. 5, cap. 23.

celets, leurs anneaux. Trebellius Pollion ajoute que cette figure est d'un grand secours dans toutes les circonstances de la vie, mais qu'il faut la porter en or ou en argent. Le peuple d'Antioche pratiquait cette superstition, que saint Jean Chrysostome eut beaucoup de peine à détruire.

ALEXANDRE DE PAPHLAGONIE, — Imposteur et magicien, né au bourg d'Abonotique en Paphlagonie, de parens pauvres, au deuxième siècle. Sa taille était belle; il avait l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, peu de barbe au menton, et quelques faux cheveux mêlés si adroitement avec les siens qu'il était difficile de s'apercevoir qu'il fût chauve; il avait le ton extrêmement doux et affable, et quelque goût pour la médecine. L'indigence et la dépravation de ses mœurs l'engagèrent, dès sa plus tendre enfance, à s'attacher à un charlatan qui contrefaisait le magicien, et débitait plusieurs secrets pour se faire aimer ou haïr, découvrir les trésors, se procurer des successions, perdre ses ennemis et mille autres choses semblables. Cet homme, ayant reconnu au jeune Alexandre un esprit vif et adroit, une grande mémoire et beaucoup de hardiesse, prit plaisir à l'instruire des ruses de son métier, et le disciple profita docilement des leçons du maître.

Lorsque Alexandre eut passé sa première jeunesse, et que son maître fut mort, la nécessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. Il se lia donc avec un chroniqueur bysantin, nommé Coconas, homme aussi méchant qu'audacieux. Ils parcoururent ensemble divers pays, cherchant à faire des dupes. Ils rencontrèrent une vieille femme riche, qui se croyait encore belle et songeait toujours à plaire; les deux aventuriers la sé-

duisirent par leurs complimens et les prétendus secrets qu'ils lui donnèrent pour conserver sa beauté. Elle était de Pella, capitale de la Macédoine; voulant retourner dans sa patrie, elle emmena les deux compagnons, qui vécurent à ses dépens depuis la Bithynie jusqu'en Macédoine.

Lorsqu'ils furent arrivés en ce pays, ils remarquèrent qu'on y élevait de grands serpens, tellement familiers, qu'ils tétaient et jouaient avec les enfans sans leur faire de mal; ils en achetèrent un des plus grands pour les seconder dans les scènes qu'ils se proposaient de jouer. Ils conçurent alors un projet des plus hardis, et dressèrent un oracle dont le succès surpassa toutes leurs espérances; mais ils furent quelque temps à délibérer sur le lieu qu'ils choisiraient pour commencer la pièce. Coconas préférait Calcédoine, ville de la Paphlagonie, à cause du concours de diverses nations qui l'environnaient. Alexandre aima mieux son pays, qui était Abonotique, petite ville de la même province, parce que les esprits y étaient plus grossiers et plus superstitieux.

Cet avis ayant prévalu, les deux fourbes cachèrent des lames de cuivre dans un vieux temple d'Apollon qu'on démolissait, et ils écrivirent dessus qu'Esculape et son père viendraient bientôt s'établir dans la ville. Ces lames ayant été trouvées, le bruit s'en répandit aussitôt dans différentes provinces, et particulièrement dans le lieu désigné, dont les habitans se hâtèrent de décerner un temple à ces dieux, et ils en creusèrent les fondemens.

Cependant Coconas répandait des oracles à Calcédoine; mais il mourut de la morsure d'une vipère. Alexandre se hâta de le remplacer et de continuer les prophéties; il se montra avec une longue chevelure bien peignée, une robe de pourpre rayée de blanc, et

tout le vêtement des anciens prophètes. Il tenait dans sa main une faux, comme on en donne une à Persée, dont il prétendait descendre du côté de sa mère; il publiait un oracle qui le disait fils de Podalyre[1], et il débitait en même temps un autre oracle de la sibylle, qui portait que sur les bords du Pont-Euxin il viendrait un libérateur d'Ausonie; toutes ces prédictions étaient adroitement entremêlées de termes embrouillés et mystiques.

Alexandre, se croyant suffisamment annoncé par ses prophéties, parut enfin dans le lieu de sa naissance, où il ne tarda pas à être accueilli et révéré comme un dieu. Quelquefois il feignait d'être saisi d'une fureur divine, et par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchait, il écumait extraordinairement; ce que les sots attribuaient à la force du dieu qui le possédait.

Il avait préparé depuis long-temps une tête de dragon, dont la face offrait les traits d'un homme, elle était faite en linge, et la bouche s'ouvrait et se fermait par le moyen d'un crin de cheval. Il avait dessein de s'en servir, avec le serpent apprivoisé qu'il avait acheté en Macédoine, et qu'il tenait toujours soigneusement renfermé.

Lorsque Alexandre crut qu'il était temps de commencer sa comédie, il se transporta, de nuit, à l'endroit où l'on creusait les fondemens du temple; et y ayant trouvé une fontaine, il y cacha un œuf d'oie dans lequel il avait renfermé un petit serpent qui venait de naître. Le lendemain de grand matin, il se rendit sur la place publique, les cheveux épars, l'air

[1] Podalyre était fils d'Esculape. Alexandre disait que ce demi-dieu avait séduit sa mère, comme les dieux du paganisme en avaient séduit tant d'autres.

agité, tenant sa faux à la main et couvert seulement d'une écharpe dorée; il monta sur un autel élevé, et s'écria que ce lieu était honoré de la présence d'un dieu. A ces mots, le peuple qui était accouru pour l'entendre, commença à faire des vœux et des prières, tandis que l'imposteur prononçait des mots en langue juive et phénicienne, ce qui servait à redoubler l'étonnement général.

Il courut ensuite vers le lieu où il avait caché son œuf d'oie, et entrant dans l'eau, il commença à chanter les louanges d'Apollon et d'Esculape, et à inviter ce dernier à descendre et à se montrer aux mortels; puis, enfonçant une coupe dans la fontaine, il en retira l'œuf mystérieux; et, le prenant dans sa main, il s'écria : « Peuples, voici votre dieu! » Toute la ville, attentive à ce spectacle, poussa des cris de joie en voyant Alexandre casser l'œuf et en retirer un petit serpent qui s'entortilla dans ses doigts. Chacun se répandit en bénédictions, l'un demanda au dieu la santé, l'autre les honneurs ou des richesses.

Cependant l'imposteur, enhardi par ses succès, fait annoncer le lendemain que le dieu qu'ils avaient vu si petit la veille avait repris sa grandeur naturelle. La ville était remplie d'étrangers accourus pour être témoins de tous ces miracles, et sa maison était assiégée par une foule immense. Il se plaça sur un lit, après s'être revêtu de ses habits prophétiques, et tenant dans son sein le serpent qu'il avait apporté de la Macédoine, il le laissa voir entortillé autour de son cou et traînant une longue queue; mais il en cachait la tête sous son aisselle, et faisait paraître à la place la tête postiche qu'il avait préparée. Le lieu de la scène était faiblement éclairée; on entrait par une porte et l'on sortait par une autre, sans qu'il fût possible de s'arrêter long-temps. Ce spectacle dura quelques jours;

et il se renouvelait toutes les fois qu'il arrivait quelques étrangers. On tira des portraits du dieu, on en fit des images en cuivre et en argent.

Le prophète, voyant tous les esprits préparés, annonça que le dieu rendrait des oracles en un certain temps, et qu'on eût à lui écrire ce qu'on avait à lui demander dans des billets cachetés; alors, s'enfermant dans le sanctuaire du temple qu'on venait de bâtir, il faisait appeler tous ceux qui avaient donné des billets, et les leur rendait sans qu'ils parussent avoir été décachetés, avec la réponse du dieu. Ces billets avaient été ouverts avec tant d'adresse, qu'il était impossible de s'apercevoir qu'on eût rompu le cachet, Des espions et des émissaires, répandus dans les provinces les plus éloignées, informaient le prophète de tout ce qu'ils pouvaient apprendre, et l'aidaient à rendre ses oracles, qui, d'ailleurs, étaient toujours obscurs ou ambigus, suivant la prudente coutume des oracles. On apportait avec empressement des victimes pour le dieu et des présens pour le prophète, car le dieu avait ordonné par un oracle de faire du bien à son ministre, parce qu'il n'en avait pas besoin pour lui.

Enfin l'imposteur, voulant nourrir l'admiration par une nouvelle supercherie, annonce un jour qu'Esculape répondrait en personne aux questions qu'on lui ferait : cela s'appelait des réponses de la propre bouche du dieu. On opérait cette fraude par le moyen de quelques artères de grues qui aboutissaient d'un côté à la tête du dragon postiche, et de l'autre, à la bouche d'un homme caché dans une chambre voisine.

Mais le dieu ne daignait pas répondre lui-même tous les jours. Chaque oracle se payait environ dix sous de notre monnaie, ce qui montait à une somme considérable; car le prophète en débitait bien

soixante ou quatre-vingts mille par an ; et il n'était pas permis de faire deux demandes dans le même billet. Les réponses se rendaient en prose ou en vers, mais toujours d'une manière si obscure, que l'on trouvait le moyen de prédire également le revers ou le succès d'une affaire. En voici un exemple. Alexandre envoya son oracle à l'empereur Marc-Aurèle, qui faisait alors la guerre à des nations voisines, et qui le fit même venir à Rome en 174, comme le dispensateur de l'immortalité. Cet oracle portait qu'il fallait jeter deux lions vivans dans le Danube, après plusieurs cérémonies extraordinaires, et qu'ainsi l'on aurait l'assurance d'une paix prochaine, précédée d'une victoire éclatante.

Ces ordres furent exécutés ponctuellement; mais les deux lions traversèrent le fleuve à la nage, et les ennemis les tuèrent; l'empereur livra le combat, son armée fut mise en déroute, et il laissa plus de vingt mille hommes sur la place. Le prophète prouva la vérité de sa prédiction, en disant qu'il avait annoncé la victoire, mais qu'il n'avait pas nommé le vainqueur.

Une autre fois, un seigneur demanda au dieu quel précepteur il devait donner à son fils; on lui répondit : *Pythagore et Homère*. L'enfant mourut quelque temps après; et le seigneur tira lui-même Alexandre d'embarras, en disant que l'oracle avait annoncé la mort de son fils, en lui nommant deux précepteurs qui étaient morts depuis long-temps. Sans doute, si l'enfant eût vécu, on l'aurait instruit selon leurs ouvrages et leurs préceptes, et l'oracle aurait encore eu raison.

Quelquefois aussi le prophète négligeait d'ouvrir les billets, lorsqu'il croyait avoir appris la demande par ses messagers; c'est ainsi qu'il donna un jour un

remède pour le mal au côté, lorsqu'on lui demandait quelle était la patrie d'Homère.

Plusieurs philosophes voulurent démasquer cet imposteur; mais ses sectateurs, qui ne raisonnaient pas, faisaient taire par leurs clameurs ceux qui entreprenaient de désabuser le peuple. Les imaginations étaient ébranlées; les yeux fascinés réalisaient tous les fantômes. L'accueil que Marc-Aurèle avait fait à l'imposteur lui avait acquis les respects des courtisans et la vénération du peuple. Enfin, après avoir prédit qu'il mourrait d'un coup de foudre, comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans [1], il périt misérablement d'un ulcère à la jambe, dans sa soixante-dixième année [2]. Cependant, après sa mort on lui éleva des statues et on lui offrit des sacrifices comme à un demi-dieu.

ALEXANDRE DE TRALLES, —Médecin né à Tralles, dans l'Asie mineure, au sixième siècle, d'ailleurs très-savant, mais superstitieux et crédule. Il conseillait parfois à ses malades les amulettes et les paroles charmées. Il dit, par exemple, dans le livre 10 de sa *Médecine pratique*, chapitre Ier., que la figure d'Hercule, étouffant le lion de la forêt de Némée, gravée sur une pierre, et enchâssée dans un anneau, est un excellent remède contre la colique. Il prétend aussi qu'on guérit très-bien la goutte, la pierre et les fièvres par des philactères et des charmes. Un savant médecin qui, de nos jours, donnerait de pareilles recettes, pourrait bien aller à Bicêtre.

[1] Il était adroit de prédire qu'il mourrait par accident, pour ne pas décrier les promesses qu'il faisait aux autres de prolonger leur existence.

[2] Lucien, trad. de Perrot d'Ablancourt; Imposteurs insignes de Rocoles; madame Gabrielle de P. *Démoniana*, p. 75.

ALEXANDRE III, — Roi d'Écosse, en 1248. Il épousa en troisième noces, en 1285, une Française, nommée Iolette, fille du comte de Dreux. Le soir de la solemnité du mariage, on vit entrer à la fin du bal, dans la salle où la cour était rassemblée, un spectre décharné qui se mit à danser d'une manière horrible. Les effroyables gambades de ce fantôme troublèrent à un tel point les assistans, que toutes les fêtes furent suspendues; et des experts déclarèrent que cette apparition annonçait la mort prochaine du roi. En effet, la même année, dans une partie de chasse, Alexandre, montant un cheval mal dressé, fut jeté hors de selle, et mourut de la chute [1].

C'est, comme on sait, une croyance, autrefois assez répandue, que celle de la femme blanche ou du spectre de la vieille qui venait annoncer la mort.

ALEXANDRE VI, — Élu pape en 1492. Ce n'est pas pour les crimes qu'on lui reproche que nous le citons ici, mais seulement parce que quelques écrivains affirment qu'il avait à ses ordres un démon familier [2], qui passa ensuite au service de César Borgia, son fils.

ALFADER, — Le plus grand des dieux dans la théogonie scandinave. Avant de créer le ciel et la terre, il était, comme Heymt-Hunum, prince des géans. Les âmes des bons doivent vivre avec lui dans le lieu appelé *Simle* ou *Wingolf*; mais les méchans passent à Hélan, de là à Niflheim, la région des nuages inférieurs au neuvième monde. L'Edda lui donne divers noms : Nikar (le sourcilleux), Svidrer (l'exterminateur), Svider (l'incendiaire), Oske (ce-

[1] Hector de Boëce, *in Annalibus Scot.*

[2] *Curiosités de la littérature*, trad. de l'anglais, par Bertin, t. 1er., p. 51.

lui qui choisit les morts), etc. Le nom d'Alfader a été aussi donné à Odin.

ALFARES, — Génies scandinaves. Les bons portent le nom de *Lios* ou lumineux; les méchans s'appellent *Docks*, ou noirs.

ALFRIDARIE, — Espèce de science qui tient à l'astrologie, par laquelle on attribue successivement quelque influence sur la vie à toutes les planètes; chacune gouvernant à son tour un certain nombre d'années. *Voyez* Planètes.

ALGOL. — C'est le nom que des astrologues arabes ont donné au diable.

ALIS DE TELIEUX, — *La merveilleuse histoire de l'esprit qui, depuis naguère, s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre-de-Lyon, laquelle est pleine de grande admiration, comme on pourra voir par la lecture de ce présent livre, par Adrien de Montalembert, aumônier du roi François* Ier. [1].

» Avant que le monastère des nonnains de Saint-Pierre-de-Lyon sur le Rhône fût réformé (en 1513), chacune vivait à son plaisir, et n'y avait abbé, abbesse ou évêque qui mît ordre au gouvernement desdites nonnains; mais allaient et venaient jour et nuit par la ville où leur plaisait, appelaient privément en leur chambre qui bon leur semblait, et menaient piteuse religion, désolée et méchante; et quand arrivèrent d'autres bonnes religieuses qui vivaient saintement, les nonnains emportèrent ce qu'elles purent, et s'en allèrent.

» Entre les autres, il y avait une nonnain nommée

[1] Paris, 1528, petit in-4°. gothique, extrêmement rare.

Alis de Telieux, sacristine de l'abbaye, qui avait les clefs des reliques et des ornemens. Cette dame, toute déconfite, était assez cointe et belle; elle sortit du monastère à telle heure malheureuse que jamais depuis en vie n'y rentra. Saisie d'aucuns paremens d'autel, elle les engagea pour certaine somme. Je ne voudrais pas pour rien raconter la vie que depuis elle mena. Elle continua à prendre ses plaisirs tant qu'elle y gagna pour toutes rétributions des maladies dangereuses dont son pauvre corps fut mis en telle sujétion, qu'il n'était en aucunes parties sans ulcères et sans douleurs.

» Notre seigneur par sa débonnaireté rappela cette malheureuse, et lui présenta sa grande miséricorde en lui inspirant qu'elle réclamât sa benoîte mère. Il fait bon avoir servi notre seigneur quelquefois, car il en fait bonne récompense, et à l'heure que l'on en a le plus grand besoin. La pauvre sœur Alis soupira, pleura, et pria dévotement la benoîte mère de Dieu qu'elle fût son avocate envers son cher fils. Elle rendit l'esprit, non pas en l'abbaye, non pas en la ville; mais abandonnée de tout le monde, en un petit village où elle fut enterrée sans funérailles, ni obsèques, ni prières, comme la plus méprisée créature; et par l'espace de deux ans a été ainsi enterrée sans que mémoire d'elle eût régné en la souvenance d'aucun.

» Mais en icelle abbaye, il y avait une jeune religieuse de l'âge d'environ dix-huit ans, nommée Antoinette Grollée, gentil-femme, native du Dauphiné, petite fille bien conditionnée, sage pour son âge, dévote et simple. Advint une nuit qu'elle était toute seule dans sa chambre, en son lit couchée, et dormait non point trop durement, il lui fut avis que quelque chose lui levait son couvre-chef, et lui fai-

sait au front le signe de la croix, puis doucement en la bouche la baisait. Incontinent la pucelle se réveille, non point grandement effrayée, mais seulement ébahie, pensant à part soi qui pouvait être celui qui l'aurait baisée et de la croix signée; entour d'elle rien n'aperçoit, et ne sait ce qu'elle doit faire. Elle crut qu'elle avait songé, et n'en parla à personne.

» Un jour qu'elle entendait autour d'elle quelque chose faisant des sons, et sous ses pieds frappant de petits coups, comme si on eût heurté d'un bâton dessous un carreau ou marche-pied, quand elle eut plusieurs fois ouï ce bruit étrange, elle commença à s'ébahir, et tout épouvantée le conta à la bonne abbesse, laquelle la sut reconforter. Ledit esprit faisait signe de grande réjouissance, quand on chantait le service divin et quand on parlait de Dieu, fût-ce à l'église ou autre part. Mais jamais il n'était entendu si la pucelle n'était présente; car jour et nuit il lui tenait compagnie, et jamais depuis ne l'abandonna en quelque lieu qu'elle fût.

» Je vous dirai grand' merveille de cette bonne âme. Je lui demandai, en la conjurant au nom de Dieu, si, incontinent qu'elle fut partie de son corps, elle suivit cette jeune religieuse? L'âme répondit que oui véritablement, ni jamais ne l'abandonnerait que pour la conduire au ciel.

» Après que la bonne abbesse eut aperçu la vérité et pris conseil, car le cas lui était fort admirable, grand en fut le bruit par la ville de Lyon, où accoururent maints hommes et maintes femmes. Les pauvres religieuses furent toutes éperdues de prime face, ignorant encore ce que c'était. La pucelle fut interrogée pour savoir que lui semblait de cette aventure, elle répond qu'elle ne savait ce que ce pourrait être, si ce n'était sœur *Alis, la sacristine*, pour autant que de-

puis son trépas souvent l'avait songée et vue en dormant. Lors fut conjuré l'esprit, pour connaître qui c'était; il répondit qu'il était l'esprit de sœur Alis et en donna signe évident. L'abbesse envoya quérir le corps de la trépassée, et pour ce fut enquise l'âme, premièrement si elle voudrait que son corps fût enterré à l'abbaye. Elle donna signe qu'elle le désirait. Alors la bonne dame abbesse l'envoya déterrer et le fit emmener honnêtement. Cependant l'âme faisait bruit autour de la pucelle, à mesure que son corps approchait de plus en plus; et quand il fut à la porte de l'église du monastère, il se démenait en frappant et en heurtant plus fort dessous les pieds de la jeune nonnain.

» Le samedi, seizième jour de février mil cinq cent vingt-sept, monseigneur l'évêque suffragant de Lyon et moi, partîmes le plus secrètement qu'il nous fut possible, environ deux heures après midi pour l'abbaye; le peuple nous aperçut; ils accoururent hâtivement et cheminèrent après nous en diligence, au nombre de près de quatre mille personnes, tant hommes que femmes. Sitôt que nous arrivâmes, la presse était si grande, que nous ne pouvions entrer en l'église des religieuses, lesquelles étaient averties de notre venue; et incontinent vint à nous leur père confesseur, auquel fut charge d'ouvrir un petit huis pour entrer par le chœur. Le peuple s'en aperçut, et par force voulut entrer aussi. Nous trouvâmes l'abbesse accompagnée de ses religieuses qui se mirent à genoux en grande humilité et saluèrent le révérend évêque et sa compagnie; et après le salut rendu par nous, elles nous menèrent en leur chapitre. Incontinent la pucelle fut présentée à l'évêque, qui lui demanda comment elle se portait; la pucelle répondit : « Bien, Dieu merci! » Il lui demanda ensuite ce que c'était que l'es-

prit qui la suivait. Aussitôt ledit esprit heurta sous les genoux de la pucelle, comme s'il eût voulu dire quelque chose. Il fut tenu maints propos concernant la délivrance de cette pauvre âme ; plusieurs disaient et même les dames, qu'elle soutenait grande peine. Nous avisâmes que premièrement on prierait Dieu pour elle, et l'évêque se dressa et commença le *De profundis*. Tandis que ledit psaume se disait, la jeune religieuse demeura à genoux devant lui, et l'esprit sous elle heurtait incessamment comme s'il fût sous terre.

» Après que le psaume fut parachevé et les oraisons dites, il lui fut demandé s'il lui en était mieux. Il fit signe que oui, et après le conseil, je fus chargé de mettre ordre en cette affaire et de composer les cérémonies, exorcismes, conjurations, et adjuremens qu'il convenait pour savoir la pure vérité de cet esprit et pour connaître si c'était véritablement l'âme de la défunte, ou bien quelque esprit malin feignant d'être bon pour abuser les religieuses.

» Ce fut un vendredi, fête de la chaire de saint Pierre, le vingt-deuxième de février mil cinq cent vingt-sept, que nous rentrâmes au monastère. L'évêque, après qu'il se fut confessé, s'appareilla de son rochet épiscopal. Tous ceux de l'assemblée s'étaient mis en bon état. Après l'oraison, l'évêque prit une étole, la mit à son col, et fit l'eau bénite ; et quand tous furent assis, il s'éleva tout droit, et commença à jeter de l'eau bénite çà et là, invoquant tout haut l'aide de la majesté divine, disant en latin : *Te invocamus*, *te adoramus*, etc., et nous lui répondions de même ; et après qu'il eut dit l'oraison : *Omnipotens sempiterne Deus*, etc., et que l'on eut dit *amen*, il se rassit comme devant. Incontinent l'abbesse et une religieuse des anciennes amenèrent la pucelle que

l'esprit suivait. Après qu'elle fut là agenouillée, chacun se prit à écouter attentivement ce qu'on allait dire, et ledit seigneur évêque commença par imprimer sur le front de la pucelle le signe de la croix, et en mettant les mains sacrées sur son chef, la bénit, en disant :

« Bénédiction sur la tête de la pucelle. Que la bé» nédiction de Dieu tout-puissant, Père, Fls et Saint» Esprit descende sur toi, ma fille, et y demeure tou» jours; par laquelle soient repoussées loin les forces » et machinations de l'adverse. Que la vertu de Dieu » frappe l'ennemi par nos mains, jusqu'à ce qu'il s'en» fuie, et te laisse paix et repos, toi, servante de Dieu, » bannissant toutes frayeurs. J'adjure l'ennemi par ce» lui qui viendra juger les vivans et les morts, et le » siècle par le feu. *Amen.* »

» Après que tous eurent répété *amen*, le révérend dit clairement aux assistans : « Mes chers frères, il » est notoire que l'ange de ténèbres se transmue sou» vent en espèce d'ange de lumière, et par aucuns » subtils moyens déçoit et surprend les simples; de » peur que, par aventure, il n'ait occupé le lieu de » ces femmes religieuses, nous voulons le jeter de» hors, s'il y est; et pour ce, du glaive spirituel nous » convient trancher sa cruelle hure, afin qu'il ne » nous empêche ni trouble en aucune chose. »

» L'évêque se dressa alors contre le mauvais esprit, lui faisant et disant maints reproches en latin; et voici l'adjurement : « Viens donc en avant, ténébreux » esprit, si tu as usurpé entre les simples femmes re» ligieuses aucun siége. Entends à moi, prince de » menteries, de mauvais jours envieilli. Tu es des» tructeur de vérité et controuveur d'iniquité; écoute » donc quelle sentence aujourd'hui notre simplesse » prononcera contre tes fraudes. Pourquoi donc, ô

» damné esprit, ne seras-tu soumis à notre Créateur?
» Par la vertu de celui qui toutes choses a créé, d'ici
» tu en ailles fugitif, en nous laissant les siéges du
» paradis pour les remplir; c'est d'où procède ta rage
» contre nous. Par l'autorité de Dieu nous te com-
» mandons que si tu as bâti aucune trahison par tes
» cautelles, pour que tu te moques des servantes de
» Jésus-Christ, ou que tu déçoives aucunes d'icelles,
» fuis-t'en subitement, va-t'en prestement, et les
» laisse servir à Dieu paisiblement. Adjuré de par
» celui qui viendra juger les vifs et les morts, et le
» siècle par le feu. *Amen.* »

» Après qu'il eut ainsi conjuré le mauvais esprit, il prononça l'excommunication suivante: « Oh! maudit
» esprit, reconnais que tu es celui qui jadis fus aux
» délices du paradis de Dieu parfait en tes œuvres,
» depuis le temps que tu fus créé, jusques à temps
» qu'il a été trouvé mauvaiseté en toi. Tu as péché,
» et tu as été jeté de la sainte montagne de Dieu,
» jusques aux abîmes ténébreux et gouffres infernaux.
» Tu as perdu ta sagesse et recouvré pour icelle
» damnable cautelle. Maintenant donc misérable créa-
» ture, quiconque tu sois, ou de quelque infernale
» ou tartarienne hiérarchie tu puisses être, qui pour
» affliger les humains, à ce te conduisant ton envie,
» as pris puissance de la permission divine, s'il est
» ainsi que par si subtile fraude tu as délibéré de te
» moquer de ces religieuses, nous invoquons le Père
» omnipotent, nous supplions le Fils notre Rédemp-
» teur, nous réclamons le benoît Saint-Esprit contre
» toi; afin que de sa puissante dextre il commande
» que la mauvaiseté de tes efforts soit annihilée, afin
» que tu ne suives plus les pas de cette notre sœur
» Antoinette, si par ci-devant les as suivis; et nous,
» serviteurs de Dieu tout-puissant, quoique pécheurs,

» quoique indignes, toutefois en nous confiant en sa
» spéciale miséricorde, nous te condamnons par la
» vertu d'icelui notre seigneur Jésus-Christ que tu
» laisses en paix ces pauvres religieuses. Oh ! antique
» serpent, en toi anathématisant, nous t'excommu-
» nions, et en te détestant et en renonçant à tes œu-
» vres sous l'extermination du souverain jugement,
» t'exécrons en t'interdisant ce lieu, et ceux et celles
» qui demeurent en icelui, en te maudissant au nom
» de notre seigneur Jésus-Christ; afin que par ces im-
» précations, perturbé, confus, exterminé, tu t'en
» fuies hâtivement aux lieux étrangers et seuls, en
» déserts horribles, et aux hommes inaccessibles, et
» là le terrible jour du jugement dernier tu attendras,
» en te cachant et rongeant le frein de ton mortel or-
» gueil et courroux, et là tu sois enfermé et muselé
» avec ta fureur damnable. Adjuré, excommunié,
» condamné, anathématisé, interdit et exterminé par
» ce même Dieu notre seigneur Jésus-Christ qui
» viendra les vifs juger et les morts et le siècle par
» le feu. »

» Incontinent tous répondirent : *Amen*.

» Lors, en signe de malédiction, furent éteintes les chandelles, la cloche en détestation fut sonnée, et l'évêque frappa la terre plusieurs fois du talon, en exécrant le diable, l'excommuniant et chassant s'il était autour de la pucelle. Il prit de l'eau bénite, la répandit et la jeta en l'air, et sur nous et sur la terre, criant à haute voix : *Discedite omnes qui operamini iniquitatem !* et de ce ne fut encore content, mais envoya trois prêtres vêtus d'aubes et ayant chacun l'étole au cou pour répandre l'eau bénite par tous les lieux de l'abbaye, et les chargea de dire tout haut : *Discedite omnes qui operamini iniquitatem !* Il leur fut dit qu'ils n'eussent point de peur, et qu'ils fussent

hardis ; car ainsi le convenait ; ils furent longement en ce labeur, parce que le lieu est assez spacieux ; et sitôt qu'ils furent entrés au dortoir des religieuses avec leur eau bénite et criant, *Discedite omnes qui operamini iniquitatem*, voilà subitement aucuns diables, esprits mauvais, fuyant du dortoir des dames, chassés par ceux qui portaient l'eau bénite, vinrent prendre une jeune religieuse encore novice, gentilfemme, qui outre son gré, par ses parens, là dedans avait été mise.

» Il ne se faut pas inquiéter si les mauvais esprits la tourmentaient ; car c'était horreur de la voir. Tous furent épouvantés à merveille et troublés, et n'y avait si hardi qui n'eût voulu être bien loin. Les pauvres religieuses pâlirent, ayant peur incomparable, elles se serraient l'une contre l'autre, comme brebis au troupeau desquelles le loup s'est subitement jeté. La pauvre fille se défendait comme elle pouvait, en se remuant horriblement ainsi que le mauvais esprit la contraignait, car il n'était encore dedans son corps, mais était en aucune partie d'elle où beaucoup la tourmentait. J'ordonnai que l'on prît hâtivement trois étoles, et que d'icelles fût liée ; et quand nos trois prêtres furent revenus, je leur baillai en garde ladite religieuse démoniaque. L'évêque s'appareilla de tous ornemens pour célébrer la messe, et quand ce vint à l'offrande, la pucelle que l'âme suivait se leva, et vint offrir un pain blanc et un pot de vin, laquelle offrande fut incontinent donnée pour l'amour de Dieu.

» Comme nous étions tous assis, voici quatre personnes qui apportèrent les ossemens de ladite sœur Alis, étant dans un cercueil de bois couvert d'un drap mortuaire, et sitôt que le mauvais esprit, qui é tait au corps de la religieuse novice, aperçut lesdits

ossemens, sans autrement s'émouvoir, il dit : « Ah ! pauvre méchante, es-tu là ? » Puis se tint tout coi [1]. Cependant monseigneur se préparait à conjurer l'esprit de ladite défunte dont les ossemens étaient présens, et premièrement en bénissant le nom de Dieu, dit tout haut en latin : *Sit nomen Domini benedictum.* Puis : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* Et les assistans lui répondaient. Il commença ensuite à conjurer en cette manière :

« O esprit ! tu quiconque puisses être, d'adverse » partie ou de Dieu, qui de long-temps suis cette » religieuse, par celui qui fut mené devant Caïphe, » prince des prêtres juifs, là fut accusé et interrogé, » mais rien ne voulut répondre jusques à tant qu'il » fut conjuré au nom de Dieu vivant, auquel il ré- » pondit que véritablement était-il fils de Dieu le » tout-puissant ; à l'invocation duquel terrible nom, » au ciel, en terre et en enfer, soit révérence faite, » par la vertu d'icelui même Dieu notre seigneur » Jésus-Christ (alors tous s'agenouillèrent) : je te » conjure et te commande que tu me répondes aper- » tement ainsi que tu pourras et que, par la volonté » divine, il te sera permis, de tout ce que je t'in- » terrogerai, sans rien sceller, tellement que je » puisse entendre clairement toutes tes réponses, » et tous les assistans, afin que chacun de nous ait » occasion de louer et magnifier les hauts secrets de » Dieu le Créateur qui règne à jamais et par tous

[1] Adrien de Montalembert dit ici qu'il parlera dans un autre ouvrage de la possession de cette jeune démoniaque (mais cet autre ouvrage n'a point paru), et il ne s'occupe plus que de sœur Alis, dont il traite longuement l'histoire en vingt-huit chapitres, suivis d'une belle approbation de François Ier. Si on trouve cet article un peu long, c'est que cet ouvrage très-curieux nous a semblé digne d'être entièrement analysé.

» temps infiniment. » Et nous répondîmes *amen*.

» Alors tous les assistans, désirant entendre les réponses dudit esprit, se délibèrent de prêter grand silence, et n'eussiez pas ouï créature en cette compagnie qui fît aucun bruit; mais ouvraient tous les oreilles et fichaient leurs yeux sur la pucelle.

» Et premièrement lui fut demandé en cette manière : Dis-moi, esprit, si tu es véritablement l'esprit de sœur Alis depuis long-temps morte? Elle répond que oui.—Dis-moi si de ton corps ces ossemens ont été ici apportés? Répond que oui. — Dis-moi si incontinent que tu sortis de ton corps, tu vins suivre cette pucelle? Répond que oui. — Dis-moi, s'il y a aucun ange avec toi? Répond que oui. — Dis-moi, cet ange est-il des bienheureux? Répond que oui. — Dis-moi, ce bon ange te conduit-il partout où il te convient d'aller? Répond que oui. — Dis-moi, est-ce pas le bon ange qui en ta vie avait été député à te garder par la providence divine? Répond que oui. — Dis-moi, comment a nom ce bon ange? Rien n'a répondu.

» Dis-moi si le bon ange n'est pas de la première hiérarchie? Rien n'a répondu.—Dis-moi s'il est de la seconde hiérarchie? Aussi à cela n'a rien voulu répondre. —Dis-moi s'il est de la tierce hiérarchie? Répond que oui. — Dis-moi si ce bon ange fut séparé de toi incontinent quand tu fus morte? Répond que non. — Dis-moi s'il ne t'a point laissée quelquefois? Répond que non. — Dis-moi si ton bon ange te reconforte et console en tes afflictions et peines? Répond que oui. — Dis-moi si tu peux voir d'autres bons anges que le tien et si tu en vois? Répond que oui. — Dis-moi si l'ange de Satan n'est point avec toi? Sur ce rien n'a dit.

» Dis-moi, vois-tu point le diable? Répond que oui.

— Dis-moi, adjuré par les hauts noms de Dieu, s'il y a véritablement aucun particulier lieu qui soit appelé purgatoire, auquel puissent être toutes âmes qui par la justice divine là sont condamnées? Répond que oui. Par cette réponse est confuse et condamnée la damnable assertion des faux hérétiques luthériens.

» Dis-moi, as-tu point vu punir aucunes âmes en purgatoire? Répond que non. — Dis-moi, n'as-tu point vu au purgatoire aucuns que tu aies vus en ce monde? Répond que oui. — Dis-moi s'il y a aucune douleur ou affliction en ce monde, qui puisse être comparée aux peines du purgatoire? Rien sur ce n'a voulu répondre.

» Dis-moi si tu as eu repos le jour du Vendredi-Saint, pour la révérence de la Passion de notre Seigneur? Répond que oui. — Dis-moi si tu fus en repos le jour de Pâques, pour l'honneur de la glorieuse résurrection? Répond que oui. — Dis-moi si repos te fut octroyé le jour de l'Ascension? Répond que oui. — Dis-moi si le jour de Pentecôte? Répond que oui. — Dis-moi si le jour de Noël tu as reposé? Répond que oui. — Dis-moi si pour l'honneur de la benoîte vierge Marie tu as eu repos en ses fêtes? Répond que oui. — Dis-moi si tu as eu allègement à la Toussaint? Répond que oui. — Dis-moi, connais-tu le temps quand tu seras délivrée de ta peine? Répond que non. — Dis-moi si tu pourrais ête délivrée par jeûne? Répond que oui. — Dis-moi si tu pourrais-être délivrée par oraison? Répond que oui. — Dis-moi si par aumônes tu serais délivrée? Répond que oui. — Dis-moi si par pélerinage tu réchapperais? Répond que oui. — Dis-moi, le pape a-t-il puissance de toi délivrer par son autorité papale? Répond que oui.

» Il convient savoir que, à chaque réponse de oui ou de non, l'évêque avait encre et papier pour signer et marquer ce que l'âme répondait.

» Après qu'il eut ainsi interrogé et examiné ladite âme, il lui dit : « Ma chère sœur, cette honorable et dévote compagnie est assemblée pour prier Dieu le Créateur qu'il lui plaise mettre fin aux peines et douleurs que tu souffres, et te veuille recevoir en la compagnie de ses benoits anges et saints de paradis. » Comme il disait ces paroles, elle heurtait très-fort. Après que ledit révérend eut ôté les ornemens, excepté l'aube et l'étole, il commença le psaume *Miserere mei, Deus*; et les religieuses et nous lui répondions. Quand ce psaume fut chanté, la pucelle se retourna vers la mère de Dieu, en chantant un verset avec une autre religieuse : *O Maria, stella maris!* Puis elle réclama dévotement la glorieuse Madeleine, et après les réponses des religieuses, le révérend, en donnant de l'eau bénite au corps, dit, *A portâ inferi*, et dit deux belles oraisons, lesquelles achevées, la pucelle s'agenouilla au chef du cercueil, où toujours avait été debout, et tous les assistans pareillement se mirent à genoux, et lors commença doucement la pucelle, *Creator omnium rerum, Deus*, le paracheva avec la compagnie; et ensuite l'évêque se dressa en pieds et dit tout haut :

« Mes bonnes dames, sœurs et filles, je vous fais » savoir que notre sœur Alis ne peut être en repos, » si préalablement vous ne lui pardonnez de bon » cœur. » Incontinent qu'il eut dit, voilà la pucelle qui se lève, parlant pour la défunte, s'en va aux pieds de l'abbesse, piteusement lui crie merci en disant : « Ma révérente mère, ayez merci de moi, en l'honneur de celui qui pendit en la croix pour nous racheter. » La bonne abbesse lui répondit :

« Ma fille, je vous pardonne et consens en votre absolution; » et s'en alla mettre aux pieds de chacune religieuse pour qu'elles lui voulussent pardonner et consentir à son absolution. Après quelle eut requis pardon à toutes entièrement, l'évêque se leva de sa chaise, dit tout haut : « Ah! sire Dieu, bon Jésus, » qui êtes prince de tous rois, qui nous avez tant » aimés, que vous nous avez lavés de nos péchés en » votre précieux sang, je vous appelle en témoin de » vérité au nom de votre pauvre créature. Je vous » invoque à témoin de vérité contre le faux ennemi » accusateur de notre sœur, comment la mère abbesse » présentement et toutes les religieuses lui ont par- » donné et consenti à son absolution. » Puis dit: *Amen. Dominus retribuat pro te, soror charissima;* et la pucelle, qui était à genoux, se leva incontinent et en joignant les mains, chanta hautement *Deo gratias.* Après quoi, elle dit le *Confiteor*, et sitôt qu'elle eut achevé, l'évêque dit tout haut : « Dieu le tout-puis- » sant ait merci de toi, très-chère sœur, te veuille » pardonner tous tes péchés, et en te délivrant de » tout mal, veuille te mener en la vie éternelle; » et la pucelle répondit *amen.* Après, ledit seigneur étendit la dextre sacrée sur le cercueil en disant : « Que notre seigneur Jésus-Christ, par sa sainte et » très-pieuse miséricorde et par le mérite de sa be- » noiste passion, t'absolve, ma sœur; et moi, par » l'autorité apostolique qui m'a été confiée, je t'ab- » sous de tous tes crimes et péchés, et de tous au- » tres excès quoique graves et énormes, te donnant » plénière absolution et générale, te remettant les » peines du purgatoire, te rendant à ta première in- » nocence en laquelle tu as été baptisée, autant que » peuvent s'étendre les clefs de la sainte mère Église; » au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » La

pucelle répondit à haute voix *amen;* et tous s'en allèrent en paix. »

Adrien de Montalembert raconte ensuite que l'âme délivrée mena depuis grande joie dans le monastère; qu'elle venait le recevoir avec liesse lorsqu'il y arrivait; qu'elle continua de frapper, non plus sous terre, mais en l'air. Elle révéla, ajoute-t-il, qu'il n'était plus dans le purgatoire, mais que certaines raisons qu'on ne sait pas l'empêchaient encore pour quelque temps d'être reçue parmi les bienheureux.

Elle apparut encore à la pucelle, mais en habit de religieuse, et tenant un cierge à la main; elle lui apprit, dans sa dernière visite, cinq oraisons secrètes composées par saint Jean l'Évangéliste, chacune commençant par une des lettres du très-excellent nom *Maria.* Voici la première : « Médiatrice de » Dieu et des hommes, fontaine vive répandant in» cessamment des ruisseaux de grâce, ô Marie! »

La seconde est telle : « Auxiliaire de tous et » source de la paix éternelle, ô Marie! »

La troisième est : « Réparatrice des faibles, et « médecine très-efficace de l'âme blessée, ô Marie! »

La quatrième est ainsi : « Illuminatrice des pé» cheurs et lanterne de salut et de grâce, ô Marie! »

Voici la cinquième : « Allégeance des malheureux » opprimés par le vice damnable, vous qui finissez » tous nos maux, ô Marie! » Qui dira ces cinq oraisons, ajouta l'esprit, jamais ne cherra en damnation éternelle.

Peu de jours après, l'âme de sœur Alis fit ses adieux avec grand fracas et ne fut plus ouïe ni vue en ce monde. Voyez *Apparitions.*

ALLELUIA. — Mot hébreu qui signifie *louange à Dieu.* Les bonnes gens croient encore dans plu-

sieurs provinces qu'on fait pleurer la bonne Vierge quand on chante *alleluia* pendant le carême [1]. A Chartres, l'*alleluia* était représenté par une toupie qu'un enfant de chœur jetait dans l'église et poussait avec un fouet, à l'époque où l'on cesse de dire cette prière; cela s'appelait l'*alleluia fouetté*.

Les Kamtschadales ont leur cri d'allégresse, *alkalalaï*, qui répond à notre alleluia; ils le répètent trois fois à la fête des balais, qui consiste à balayer avec du bouleau le foyer de leurs cabanes. Ils croient, en répétant trois fois ce cri sacré, plaire surtout aux trois grands dieux de l'univers, *Filiat-chout-chi*, le père, *Touïla*, son fils éternel, et *Gaëtch*, son petit-fils.

On appelle *trèfle de l'alleluia* une plante qui donne vers le temps de Pâques une petite fleur blanche étoilée; elle passe pour un spécifique excellent contre les philtres amoureux.

ALMANACH. — Nos ancêtres du nord traçaient le cours des lunes pour toute l'année, sur un petit morceau de bois carré qu'ils appelaient *al monagt* [2]; telles sont, selon quelques auteurs, l'origine et l'étymologie des almanachs.

Bayle rapporte quelque part l'anecdote suivante, pour faire voir qu'il se rencontre des hasards puérils, qui éblouissent les petits esprits sur la vanité de l'astrologie, et les empêchent de la condamner absolument. Marcellus, professeur de rhétorique au collége de Lizieux, avait composé en latin l'éloge du maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet au siége de Lens. Il était près de le réciter en public, quand un vieux docteur courut représenter au rec-

[1] Thiers, *Traité des superst.*, etc.

[2] Étymologie : *al mon agt*, scandinave : *Observation des lunes*, ou *al manack*, arabe : *grand mémoratif*.

teur de l'université que le maréchal était mort dans la religion prétendue réformée, et que son oraison funèbre ne devait pas se prononcer dans une université catholique. Le recteur convoqua une assemblée pour décider le cas ; il y fut résolu à la pluralité des voix que le vieux docteur avait raison, et on alla sur-le-champ défendre à Marcellus de prononcer son panégyrique.

Pendant que les sages gémissaient intérieurement sur cette défense, les astrologues triomphaient, faisant observer à tout le monde que, dans l'almanach du célèbre Larrivey, pour cette année 1648, entre autres prédictions, il se trouvait écrit en gros caractère : LATIN PERDU !

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Nous n'avons que douze constellations, ils en ont vingt-huit. Mais leurs almanachs ressemblent à ceux de Mathieu Lænsbergh, par les belles prédictions et les admirables secrets dont ils sont farcis.

Almanach du diable, contenant des prédictions très-curieuses pour les années 1737 et 1738, *aux enfers*, in-24. — Cet almanach est une satire contre les jansénistes, que l'on supprima à cause de quelques prédictions trop hardies, et qui est devenu fort rare ; on l'attribue à Quesnel, quincaillier à Dijon.

Les jansénistes y répondirent par un pamphlet dirigé contre les jésuites, et supprimé également dans tout le royaume ; il était intitulé : *Almanach de Dieu*, dédié à M. Carré de Montgeron, pour l'année 1738, *au ciel*. Petit in-12.

ALMOGANENSES. — Nom que les Espagnols donnent à certains peuples inconnus, qui, par le vol et le chant des oiseaux, par la rencontre des

bêtes sauvages et par divers autres moyens, devinaient tout ce qui devait arriver en bien ou en mal. « Ils conservent avec soin parmi eux, dit Laurent Valla, des livres qui traitent de cette espèce de science, où ils trouvent des règles pour toutes sortes de pronostics et de prédictions. Les devins sont divisés en deux classes, l'une de chefs ou de maîtres, et l'autre de disciples et d'aspirans. »

On leur attribue une autre sorte de connaissance, c'est d'indiquer non-seulement par où ont passé les chevaux et les autres bêtes de somme égarées, mais encore le chemin qu'auront pris une ou plusieurs personnes, jusqu'à spécifier la nature et la forme du terrain, si c'est une terre dure ou molle, couverte de sables ou d'herbes, si c'est un grand chemin pavé ou sablé, ou quelques sentiers détournés, en sorte qu'ils pouvaient dire au juste le nombre des passans, dans le besoin les suivre à la piste, et faire poursuivre les voleurs. Les écrivains qui parlent des Almoganenses ne disent ni dans quelle province ni dans quel temps ont vécu ces devins. Voyez *Adelites*.

ALMULUS (Salomon), — Auteur d'une explication des songes en hébreu. In-8°. Amsterdam, 1642.

ALOCER, — Puissant démon, grand duc aux enfers; il se montre vêtu en chevalier, monté sur un cheval énorme; sa figure rappelle les traits du lion; il a le teint enflammé, les yeux ardens; il parle avec gravité. On assure qu'il rend ceux qu'il protége heureux dans leur famille. Il enseigne tous les secrets de l'astronomie et des arts libéraux; il domine trente-six légions.

ALOMANCIE, — Divination par le sel, dont les procédés sont peu connus. C'est en vertu de l'aloman-

cie qu'on sait pertinemment qu'une salière renversée est d'un mauvais présage.

ALOPECIE, — Sorte de charme par le moyen duquel on fascinait ceux à qui on voulait nuire. Quelques auteurs donnent le nom d'Alopecie à l'art de nouer l'aiguillette.

ALPHITOMANCIE, — Divination par le pain d'orge. On connaît depuis les temps les plus anciens cette divination importante. Nos pères, quand ils voulaient dans plusieurs accusés distinguer le coupable et obtenir de lui l'aveu de son crime, faisaient manger aux prévenus un morceau de pain d'orge. Celui qui l'avalait sans peine était reconnu innocent, tandis que le criminel se trahissait par une indigestion [1].

C'est même de cet usage, qui était reçu par les lois canoniques et employé dans les épreuves du jugement de Dieu, qu'est venue cette imprécation populaire : « Je veux, si je vous trompe, que ce morceau de pain m'étrangle ! »

Voici comme on procède à cette divination, qui ne sert au reste qu'à découvrir ce qu'un homme a de caché dans le cœur :

On prend de la pure farine d'orge ; on la pétrit avec du lait et du sel, sans y mettre de levain ; on l'enveloppe dans un papier gras, et on fait cuire ce pain sous la cendre ; on le frotte ensuite de feuilles de verveine ; on le fait manger à celui par qui on se croit trompé, et qui ne digère point si la présomption est fondée. Un amant peut savoir, de cette sorte, si sa maîtresse lui est fidèle, et une femme si son son mari ne lui fait pas de perfidies.

Il y avait, près de Lavinium, un bois sacré où l'on

[1] Delrio, *Disquis. mag.*, lib. 4, cap. 2, quæst. 7.

pratiquait l'alphitomancie. Des prêtres nourrissaient dans une caverne un serpent, selon quelques-uns; un dragon, si l'on en croit d'autres. A certains jours de l'année, on envoyait de jeunes filles lui porter à manger; elles avaient les yeux bandés et allaient à la grotte, tenant à la main un gâteau fait par elles, avec du miel et de la farine d'orge. « Le diable, dit Delrio, les conduisait leur droit chemin. Celle dont le serpent refusait de manger le gâteau était reconnue n'être plus pucelle. »

ALPHONSE X, — Roi de Castille et de Léon, surnommé l'Astronome et le Philosophe, mort en 1284. On lui doit les *Tables Alphonsines*. Il disait quelquefois que si Dieu l'avait appelé à son conseil, au moment de la création, il eût pu lui donner de bons avis. Ce prince savant croyait, dit-on, à l'astrologie. Ayant fait tirer l'horoscope à ses enfans, il apprit que le cadet devait être plus heureux que l'aîné, et le nomma son successeur au trône. Mais malgré les décisions des astrologues, l'aîné tua son frère cadet, mit son père dans une étroite prison et s'empara de la couronne.

ALPIEL, — Ange ou démon qui, selon le Thalmud, préside aux arbres fruitiers.

ALRINACH, — Démon de l'Occident, que les démonographes font présider aux tempêtes, aux tremblemens de terre, aux pluies, à la grêle, etc. C'est lui qui submerge les navires. Lorsqu'il se rend visible, il paraît sous les traits et les habits d'une femme.

ALRUNES, — Démons succubes ou sorcières, qui furent mères des Huns. Elles prenaient toutes sortes de formes, mais ne pouvaient changer de sexe.

Les Germains appelaient *Alrunes* de petites statues d'un pied, représentant de vieilles magiciennes; ils leur attribuaient de grandes vertus, les honoraient ainsi que les nègres honorent leurs fétiches, les habillaient avec luxe, les couchaient mollement, et leur servaient à boire et à manger à chaque repas, persuadés que s'ils les eussent négligées, elles eussent jeté de grands cris qu'on avait bien soin de prévenir, parce qu'ils attiraient des malheurs.

Ces figures n'étaient que des mandragores; on prétend même qu'elles faisaient connaître l'avenir, en répondant par un mouvement de tête, et quelquefois par des paroles intelligibles. On consulte encore ces petites figures chez les peuples du Nord.

ALRUY (David). — « Je n'ai point ouï parler de magicien juif pareil à celui dont le juif Benjamin rapporte l'histoire en ses voyages d'Orient. Ce magicien se nommait David Alruy, et se vantait d'être de la race de David. Il avait été instruit à Bagdad, non tant en la loi judaïque qu'en magie, où il s'était rendu tellement parfait qu'il surpassait les maîtres. Il était si estimé pour ses faux miracles, que les plus fiers des juifs croyaient que c'était le prophète ou messie qui devait ramener les juifs à Jérusalem.

» Le roi de Perse le fit prendre et jeter en prison, mais il ne fut pas possible de retenir longuement celui qui faisait ce qu'il voulait. Il sort de prison et se montre visible au roi, et en même temps invisible aux autres, quoiqu'ils l'entendissent parler; le roi criait sans cesse qu'on arrêtât l'imposteur, mais il n'y avait pas moyen, parce qu'on ne pouvait le voir et qu'il fuyait. Le roi le suivit jusqu'au bord de la mer, où il s'arrêta; et se montrant enfin à tous ceux qui suivaient le prince, il étendit une écharpe sur l'eau, planta

ses pieds dessus et passa la mer d'une légèreté incroyable, sans que ceux qu'on envoya avec des bateaux à sa poursuite le pussent arrêter.

» Cela le mit en vogue pour le plus grand magicien qui fût de long-temps; mais enfin Scheick-Aladin, prince turc et sujet du roi de Perse, fit tant à force d'argent avec le beau-père du magicien, qu'il fut poignardé dans son lit. C'est toujours la fin de telles gens qui suivent la bannière du diable, et n'en ont pas meilleur marché les juifs que les autres magiciens, quelques choses que leur persuadent leurs thalmudistes, qu'ils sont obéis de l'esprit malin. Car c'est encore un secret du thalmud des juifs, qu'il n'est rien de difficile aux sages, maîtres et savans en leurs lois, que les esprits d'enfer et célestes leur cèdent, et que Dieu même (ô quel blasphème!) ne leur peut résister [1].... »

ALTANGATUFUN, — Idole des Kalmoucks, qui avait le corps et la tête d'un serpent, avec quatre pieds de lézard; celui qui le porte avec adoration est invulnérable dans les combats. Pour en faire l'épreuve, un khan fit suspendre cette idole attachée à un livre, et l'exposa aux coups des plus habiles archers; mais leurs traits ne purent atteindre le livre qu'ils percèrent cependant d'outre en outre, dès que l'idole en fut détachée. On fut par là convaincu que les balles, les flèches, les épées, les piques ne pouvaient percer celui qui portait ce dieu à la guerre, ou du moins que les blessures qu'il recevait ne lui faisaient aucun mal.

ALVÉROMANCIE ou ALEUROMANCIE. Voyez *Aleuromancie*.

[1] Leloyer, *Discours des spectres*, liv. 4, chap. 4.

AMADEUS, — Bienheureux visionnaire qui eut une apocalypse et des révélations, dans une desquelles il apprit les deux psaumes qu'Adam composa, le premier en signe de joie, à la création de la femme, le second en dialogue avec Ève après leur péché. Ces deux psaumes sont imprimés dans le *Codex pseudepigraphus veteris testamenti* de Fabricius.

AMAIMON, — Un des quatre esprits que les magiciens regardent comme chargés de présider aux quatre parties de l'univers. Il gouverne l'orient.

AMALARIC, — Roi d'Espagne, étant tombé dans l'arianisme, se conduisit indignement avec les chrétiens fidèles; il avait épousé la princesse Clotilde, sœur de Childebert, roi de France. Cette pieuse reine n'approuvant point les hérésies de son mari, le barbare lui fit crever les yeux. Clotilde envoya à son frère un mouchoir teint de son sang; et Childebert furieux marcha aussitôt avec une armée contre Amalaric. Mais la justice des hommes fut prévenue par la justice éternelle. Tandis qu'il s'avançait au-devant de Childebert, Amalaric fut percé d'un trait lancé par une main invisible. Quelques historiens regardent cette mort comme l'ouvrage du diable. En admettant cette supposition, on n'aurait pas le plus petit reproche à faire à l'ange déchu, qui n'agissait là ni sans motifs graves ni sans ordres supérieurs; mais les bons écrivains disent très-bien qu'il fut lancé d'en haut et de la main des vengeances divines; *stupendum sanè divinæ vindictæ argumentum*[1].

AMARANTHE, — Fleur qui est l'un des symboles de l'immortalité. Les magiciens attribuent aux cou-

[1] Lambertini de Cruz-Houen, *Theatrum regium Hispanic., ad annum* 510.

ronnes, faites avec cette fleur, de grandes propriétés et surtout la vertu de concilier les faveurs et la gloire à ceux qui les portent.

AMASIS. — Hérodote raconte qu'Amasis, roi d'Égypte, eut l'aiguillette nouée, et qu'il ne put connaître la jeune Laodicée, son épouse, qu'après qu'on eut délié le charme par les imprécations solennelles de la magie. Voyez *Aiguillette*.

AMAZONES, — Nation de femmes guerrières, dont Strabon regarde l'existence comme une fable. François de la Tour-Blanche dit [1] qu'elles étaient sorcières, car elles concevaient toutes le même jour. Elles se brûlaient le sein droit pour mieux tirer de l'arc; et le père Menestrier croit que la Diane d'Éphèse n'était ornée de tant de mamelles qu'à cause que les amazones lui consacraient celles qu'elles se retranchaient. On dit que cette république sans hommes habitait la Cappadoce et les bords du Thermodon. Les modernes ont cru retrouver des républiques d'amazones, parce que des soldats européens ont vu quelques femmes armées pour se défendre sur les bords du Maragnon, qu'on a nommé pour cela le fleuve des Amazones. Des missionnaires en placent une république dans les Philippines, et Thévenot une autre dans la Mingrelie. Mais une république de femmes ne subsisterait pas six mois; et ces états merveilleux ne sont que des fictions, inventées pour recréer l'imagination.

AMBROSIUS ou AMBROISE, roi d'Angleterre. Voyez *Merlin*.

AMDUSCIAS, — Grand duc aux enfers. Il a la forme d'une licorne; cependant lorsqu'il est évoqué

[1] *Epit. deliet. sive de magiâ*, lib. 1, cap. 8.

il se montre sous une figure humaine. Il donne des concerts, si on le lui commande; mais on entend, sans rien voir, le son des trompettes et des autres instrumens de musique. Les arbres s'inclinent à sa voix. Il commande à vingt-neuf légions.

AME. — Tous les peuples ont reconnu l'immortalité de l'âme; et les hordes les plus babares ne l'ont jamais été assez pour se rabaisser jusqu'à la brute. L'animal n'est attaché qu'à la terre : l'homme seul élève ses regards vers un plus noble séjour; l'insecte est à sa place dans la nature : l'homme n'est pas à la sienne. Chez certains peuples, on attachait les criminels à des cadavres pour rendre leur mort plus affreuse : tel est ici bas le sort de l'homme. Cette âme qui n'aspire qu'à s'élever, qui est étrangère aux accidens du corps, que les vicissitudes du temps ne peuvent altérer, s'anéantirait-elle avec la matière ?...

Non; la conscience, le remords, ce désir de pénétrer dans un avenir inconnu, ce respect que nous portons aux tombeaux, cet effroi de l'autre monde, cette croyance aux âmes, qui ne se distingue que dans l'homme, tout nous crie le contraire. Ceux qui, voulant tout juger par les yeux du corps, nient l'existence de l'âme, parce qu'ils ne la voient point, ne voient pas non plus le sommeil ?... Cependant il existe. Ils ne comprennent pas la lumière; cependant ils ne peuvent la nier.

On a cherché de tous temps à définir ce que c'est que l'âme. Selon les uns, c'est un rayon de la Divinité; selon d'autres, c'est la conscience, c'est l'esprit, c'est le sentiment des plaisirs et des peines intérieures; c'est cet espoir d'une autre vie qui se trouve dans le cœur de tous les hommes civilisés ou sauvages; c'est, dit Léon l'hébreu, le cerveau avec ses deux puissan-

ces : le sentiment et le mouvement volontaire ; c'est une flamme, a dit un autre. Dicéarque affirme que l'âme est une harmonie et une concordance des quatre élémens.

Quelques-uns sont allés loin, et ont voulu connaître la figure de l'âme. Un savant a même prétendu, d'après les révélations d'un ressuscité, qu'elle ressemblait à un vase sphérique de verre poli, qui a des yeux de tous côtés [1].

Au reste, on a vu des âmes. Saint Benoît vit celle de sa sœur, sainte Scholastique, sous la figure d'une colombe. Beaucoup d'autres âmes se sont laissé apercevoir sous différens traits [2]. Généralement l'âme est, dit-on, une vapeur légère et transparente, qui conserve la figure humaine. Un docteur thalmudique, vivant dans un ermitage avec son fils et quelques amis, vit un jour l'âme d'un de ses compagnons qui se détachait tellement de son corps, qu'elle lui faisait déjà ombre à la tête. Il reconnut bien que son ami allait mourir, et fit tant par ses prières, qu'il obtint de Dieu que cette pauvre âme rentrât dans le corps qu'elle abandonnait. « Je crois de cette bourde ce qu'il faut en croire, dit Leloyer [3], comme de toutes les autres bourdes et baveries des rabbins et des juifs. »

Les juifs croient, dit Hoornbéech, que les âmes ont toutes été créées ensemble ; mais par paires d'une âme d'homme et d'une âme de femme ; de sorte que les mariages sont heureux, et accompagnés de douceur et de paix, lorsqu'on se marie avec l'âme à laquelle on a été accouplé dès le commencement ; mais ils sont malheureux dans le cas contraire. On a à lutter

[1] Voyez *Morimond*.

[2] Voyez *Apparitions*, *Fantômes*, *Revenans*, *Spectres*, etc.

[3] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. 5, chap. 1er.

contre ce malheur, ajoute-il, jusqu'à ce qu'on puisse être uni, par un second mariage, à l'âme dont on a été fait le pair dans la création; et cette rencontre est si rare!...

Philon, qui a écrit aussi sur l'âme, pense que comme il y a de bons et de mauvais anges, il y a aussi de bonnes et de mauvaises âmes, et que les âmes qui descendent dans les corps, y apportent leurs bonnes ou mauvaises qualités.

Dans leurs cérémonies funèbres, les juifs sont persuadés que, si on omettait une seule des observations et des prières prescrites, l'âme ne saurait être portée par les anges jusqu'au lit de Dieu, pour s'y reposer éternellement; mais que tristement obligée d'errer çà et là, elle serait rencontrée par des troupes de démons qui lui feraient souffrir mille peines. Ils disent aussi qu'avant d'entrer en paradis ou en enfer, l'âme revient pour la dernière fois dans le corps, et le fait lever sur ses pieds; qu'alors l'ange de la mort s'approche avec une chaîne dont la moitié est de fer, et l'autre moitié de feu, et lui en donne trois coups: au premier, il disjoint tous les os, et les fait tomber confusément à terre; au second, il les brise et les éparpille; et au dernier, il les réduit en poudre. Les bons anges viennent ensuite, et ensevelissent les cendres.

Les juifs croient enfin que ceux qui ne sont pas enterrés dans la terre promise ne pourront point ressusciter; mais que toute la grâce que Dieu leur fera, ce sera de leur ouvrir de petites fentes, au travers desquelles ils verront le séjour des bienheureux.

Le rabbin Juda, pour consoler les vrais Israélites, assure que les âmes des justes, enterrés loin du pays de Chanaan, rouleront par de profondes cavernes que Dieu pratiquera sous terre, jusqu'à la montagne des Oliviers, d'où elles entreront en Paradis.

Il y a aussi des rabbins qui enseignent que les âmes des méchans sont revêtues d'une espèce de robe ou surtout, dans lequel elles s'accoutument à souffrir, tandis que les saints portent des vètemens magnifiques; et quelques-uns croient que l'âme n'est reçue dans le ciel que quand le corps est entièrement consumé, sentiment qui est encore admis chez les Grecs.

Les musulmans sont persuadés que les âmes demeurent dans le tombeau auprès du corps qu'elles ont animé, jusqu'au jour du jugement. Les païens croyaient que les âmes séparées de leurs corps grossiers et terrestres conservaient après la mort un corps plus subtil et plus délié, de la figure de celui qu'elles quittaient, mais plus grand et plus majestueux; que ces corps étaient lumineux et semblables aux astres; que les âmes conservaient de l'inclination pour les choses qu'elles avaient aimées pendant leur vie et que souvent elles apparaissaient autour de leurs tombeaux. Quand l'âme de Patrocle apparut à Achille, elle avait sa voix, sa taille, ses yeux, ses habits, mais non pas son corps palpable.

Origène adopta ces idées, et donna pareillement à l'âme un corps subtil, se fondant sur ce qui est dit dans l'évangile du Lazare et du mauvais riche, qui ont tous deux des corps puisqu'ils se parlent et se voient, et que le mauvais riche demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Saint Irénée, qui est de l'avis d'Origène, conclut du même exemple que les âmes se souviennent après la mort de ce qu'elles ont fait en cette vie.

On remarquera aussi, dans la harangue que fit Titus à ses soldats, pour les engager à monter à l'assaut de la tour Antonia à Jérusalem, une opinion qui est à peu près celle des anciens Scandinaves. « Vous savez, leur dit-il, que les âmes de ceux qui meurent

à la guerre s'élèvent jusqu'aux astres, et sont reçues dans les régions supérieures d'où elles apparaissent comme de bons génies, tandis que ceux qui meurent dans leur lit, quoique ayant vécu dans la justice, sont plongés sous terre dans l'oubli et les ténèbres [1]. »

Chez les Si-fans, quand le chef d'un canton est à l'agonie, on se prépare à recevoir son âme, et pour cela, on étend des fleurs et des herbes odoriférantes tout le long de sa cabane. Douze jeunes garçons et autant de jeunes filles, qu'on a choisis, entrent, à un certain signal; et chacun de ces couples travaille avec ardeur à la production d'un enfant, afin que l'âme du mourant, en quittant son corps, en trouve aussitôt un autre, et ne soit pas long-temps errante.

Il y a, parmi les Siamois, une secte qui croit que les âmes vont et viennent où elles veulent, après la mort; que celles des hommes qui ont bien vécu acquièrent une nouvelle force, une vigueur extraordinaire, et qu'elles poursuivent, attaquent et maltraitent celles des méchans partout où elles les rencontrent. « Vous » êtes opiniâtre, entêté comme tous les petits génies, » haineux comme un faux dévot, dès qu'on vous ré» siste; vous m'avez perdu dans l'esprit du roi; je vous » réponds que mon âme rossera bien la vôtre quand » nous serons morts, » disait un Siamois de cette secte à un ministre [2].

Platon dit aussi, dans le neuvième livre de ses lois, que les âmes de ceux qui ont péri de mort violente poursuivent avec fureur, dans l'autre monde, les âmes de leurs meurtriers; cette croyance s'est conservée et n'est pas éteinte partout.

[1] Joseph, *De Bello jud.*, lib. 6, cap. 1, cité dans Calmet, première partie, chap. 16

[2] Saint-Foix, *Essais*, etc., tom. 2.

Les anciens pensaient que toutes les âmes pouvaient revenir après la mort, excepté les âmes des noyés. Servius en dit la raison : c'est que l'âme, selon eux, n'était autre chose qu'un feu qui s'éteignait dans l'eau, comme si le matériel pouvait agir sur le spirituel.

Il faut que dans le moyen âge on ait donné une consistance quelconque à l'âme ; car on voit dans la merveilleuse histoire de la mort de Dagobert, que les démons rossaient son âme ; et dans un ancien mystère de la nativité, passion et résurrection de notre Seigneur, lorsque Hérode s'est tué, les démons emportent son âme, qu'ils jettent dans du plomb fondu.

On sait que la mort est la séparation de l'âme d'avec le corps. C'est une opinion de tous les temps et de tous les peuples, que les âmes en quittant ce monde passent dans un autre, meilleur ou plus mauvais, selon leurs œuvres. Les anciens donnaient au batelier Caron la charge de conduire les âmes au séjour des ombres ; et on trouve une tradition semblable à cette croyance de l'antiquité chez les anciens Bretons. Tzetzès raconte que les peuples des côtes de l'Océan plaçaient le séjour des âmes bienheureuses dans une île, qui doit se trouver entre l'Angleterre et l'Islande. Les bateliers et pêcheurs, dit-il, ne payaient aucun tribut, parce qu'ils étaient chargés de la corvée de passer les âmes ; et voici comment cela se faisait :

Vers minuit, ils entendaient frapper à leur porte, ils suivaient sans voir personne jusqu'au rivage ; là ils trouvaient des navires qui leur semblaient vides, mais qui étaient chargés d'âmes ; ils les conduisaient jusqu'à l'île des ombres, où ils ne voyaient rien, mais ils entendaient les âmes anciennes qui venaient recevoir et complimenter les âmes qui débarquaient ; elles se nommaient par leur nom, reconnaissaient leurs parens, etc. Les pêcheurs, d'abord étonnés, s'accoutu-

maient à ces merveilles et reprenaient leur chemin.... Ces transports d'âmes n'ont plus lieu; et malheureusement nous ne voyons plus de prodiges. Cependant on dit encore dans nos campagnes que les âmes des morts apparaissent dans les cimetières, qu'elles reviennent demander des messes; quelquefois même elles se montrent dans des cas qui embarrassent les vivans. Saint-Augustin raconte [1] que, pendant son séjour à Milan, un jeune homme étant poursuivi en justice pour une dette acquittée par son père, mais dont la quittance ne se trouvait point, l'âme du vieillard lui apparut, et lui enseigna où était le papier qui lui donnait tant d'inquiétudes.....

On a vu parfois aussi des âmes errer par troupes. Dans le onzième siècle, sous le pontificat de Léon IX, on vit passer près de la ville de Narni, une multitude infinie de gens vêtus de blanc, et qui s'avançaient du côté de l'Orient; cette troupe défila depuis le matin jusqu'à trois heures après midi; mais sur le soir, elle diminua considérablement. Toute la ville monta sur les murailles, craignant que ce ne fussent des troupes ennemies, et les vit défiler avec une extrême surprise. Un bourgeois, plus résolu que les autres, sortit de la ville et ayant remarqué dans la foule, un homme de sa connaissance, l'appela par son nom. et lui demanda ce que voulait dire cette multitude de pèlerins; l'homme blanc lui répondit : « Nous » sommes des âmes qui, n'ayant point expié tous nos » péchés, et n'étant pas encore assez pures pour en» trer au royaume des cieux, allons ainsi dans les » lieux saints, en esprit de pénitence; nous venons » de visiter le tombeau de saint Martin, et nous al» lons à Notre-Dame de Farfe. » Le bourgeois de

[1] *De curâ pro mortuis*, cité par Calmet, première partie, chap. 14.

Narni fut tellement effrayé de cette vision, qu'il en demeura malade pendant un an entier. C'est lui qui raconta la chose au pape Léon IX; et toute la ville de Narni fut témoin de cette procession miraculeuse, qui se fit en plein jour, et dont la vérité est attestée par les légendaires, gens dignes de foi, comme chacun sait.

Il ne faut pas oublier une autre croyance très-répandue surtout en Allemagne; c'est qu'on peut vendre son âme au diable. Dans tous les pactes faits avec l'esprit malin, celui qui s'engage vend son âme. Les Allemands ajoutent même qu'après cet horrible marché, le vendeur n'a plus d'ombre. On conte à ce propos, l'histoire d'un étudiant qui fit pacte avec le diable pour devenir l'époux d'une jeune dame dont il était épris et qu'il n'avait pu obtenir jusqu'alors. Il réussit, grâce au diable. Mais au moment de la célébration du mariage, un rayon de soleil frappa les deux époux qu'on allait unir; on s'aperçut avec effroi que le jeune homme n'avait pas d'ombre, on s'écria qu'il avait vendu son âme; la main du prêtre trembla et tout fut rompu.

Généralement en vendant son âme on fait ses conditions; on peut vivre un grand nombre d'années après le pacte. Quelquefois même l'esprit malin ne vient chercher sa proie que quand le corps est déjà dans le cercueil. Mais si on vend sans fixer de terme, le diable, qui est pressé de jouir, n'est pas toujours délicat. Voici un trait qui mérite attention :

Trois ivrognes s'entretenaient, en buvant, de l'immortalité de l'âme et des peines de l'enfer. L'un d'eux commença de s'en moquer, et dit là-dessus maintes facétieuses balivernes. Cependant, vient un homme de haute stature, qui s'assied près d'eux, et leur demande de quoi ils riaient. Le gaudisseur le

met au fait, ajoutant qu'il vendra son âme au plus offrant et à bon marché, et qu'ils en boiront l'argent. « Et combien me la veux-tu vendre ? » dit le nouveau-venu. Sans marchander, ils convinrent du prix ; l'acheteur en compte l'argent, et ils le boivent. Finalement, à la nuit l'acheteur dit : « Il est temps que » chacun se retire chez soi ; mais celui qui a acheté » un cheval a le droit de l'emmener. » Ce disant, il empoigne son vendeur tout tremblant, l'enlève dans l'air à la vue de tous, et l'entraîne où il n'avait pas cru aller si vite [1].

On fait le même conte de deux paysans périgourdins qui devisaient imprudemment sur l'âme. L'un d'eux vendit la sienne trois écus à un étranger ; on but les trois écus en compagnie, ce qui dura jusqu'au soir. Alors chacun voulut se retirer. Le vendeur ne pensait plus à son marché ; mais l'inconnu observa que celui qui paie a le droit d'emporter ce qu'il a acheté. En même temps il parut aux regards troublés des deux voisins sous sa figure de démon. Il tordit le cou à celui qui s'était vendu et l'enleva par les airs.

Heureusement, ajoute-t-on, l'autre paysan savait trois mots magiques d'une puissance sans bornes. Il les prononça en faisant un grand signe de croix, et le diable lâcha prise. L'imprudent ivrogne fut exorcisé : un habile homme força le diable à renoncer à ses droits ; celui qui s'était vendu revint à la vie, et fit pénitence ; mais il porta toujours depuis la tête et le cou de travers. Voyez *Pactes*, *Ombres*, *Fantômes*, *Revenans*, *Enfer*, *Paradis*, etc.

AMÉTHYSTE, — Pierre précieuse, d'un violet

[1] Thomas Cantiprat., *De Miracul.* J'ai lu ce trait dans un vieux démonographe dont je crois avoir conservé en partie la traduction.

foncé, autrefois la neuvième en ordre sur le pectoral du grand-prêtre juif. Une vieille opinion populaire lui attribue la vertu de garantir de l'ivresse.

AMIANTE, — Espèce de pierre incombustible, que Pline et les démonographes disent excellente contre les charmes de la magie [1].

AMILCAR, — Général carthaginois, assiégeant Syracuse, crut entendre, pendant son sommeil, une voix qui l'assurait qu'il souperait le lendemain dans cette ville. En conséquence, il fit donner l'assaut de grand matin, espérant se rendre maître de Syracuse, pour y souper, comme le lui promettait son rêve; mais il fut pris par les assiégés et y soupa en effet, non pas à la vérité en vainqueur, ainsi qu'il s'y était attendu, mais en captif, ce qui n'empêcha pas le songe d'avoir prédit juste [2].

Hérodote conte qu'Amilcar, vaincu par Gélon, disparut vers la fin de la bataille, et qu'on ne le retrouva plus; si bien que les Carthaginois le mirent au rang de leurs dieux et lui offrirent des sacrifices.

AMMON. — Les Égyptiens portaient sur le cœur, comme un puissant préservatif, une amulette ou philactère, qui était une lame sur laquelle ils écrivaient le nom de Jupiter Ammon. Ce nom était si grand dans leur esprit, et même chez les Romains, qu'on en croyait l'invocation suffisante pour obtenir toutes sortes de biens. On sait que Jupiter Ammon avait des cornes de belier. Sa statue, adorée à Thèbes, dans la haute Égypte, était un automate qui faisait des signes de tête.

AMNIOMANCIE, — Divination par le moyen de

[1] Delancre, *De l'inconstance, etc.*, liv. 4, disc. 3.
[2] Valère-Maxime.

la coiffe ou membrane qui enveloppe quelquefois la tête des enfans naissans. Les sages-femmes prédisaient le sort futur du nouveau-né, par l'inspection de cette coiffe, qui annonçait d'heureuses destinées si elle était rouge, et des malheurs si elle se présentait de couleur plombée. Voyez *Coiffe*.

AMON ou AAMON, — Grand et puissant marquis de l'empire infernal. Il a habituellement la figure d'un loup avec une queue de serpent; il vomit de la flamme; lorsqu'il prend la forme humaine, sa tête ressemble à celle d'un grand hibou qui laisse voir des dents canines très-effilées. C'est le plus fort des princes des démons : il sait le passé et l'avenir, et réconcilie, quand il le veut, les amis brouillés. Il commande à quarante légions [1].

AMOUR. — *Lui seul ne connaît point de lois*, a dit un grand poëte [2], et cependant les magiciens ont voulu étendre jusqu'à lui leur pouvoir ambitieux. Il y a de certains toniques qui enflamment les intestins, causent la démence ou la mort et inspirent une ardeur qu'on a prise pour de l'amour. Telles sont les mouches cantharides avalées dans un breuvage. Un Lyonnais, voulant se faire aimer de sa femme qui le repoussait, lui fit avaler quatre de ces insectes pulvérisés dans un verre de vin du Rhône; il s'attendait à être heureux : il fut veuf le lendemain.

C'est à ces moyens violens auxquels la magie s'est mêlée qu'on a donné le nom de philtres. Quelques-uns procèdent du diable, comme on le voit dans le procès d'Urbain Grandier; d'autres sont l'effet de mystérieux sortiléges. Voyez *Philtres*.

Nous citerons parmi les superstitions qui se ratta-

[1] Wierius, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

[2] J.-B. Rousseau, cantate de Circé.

chent innocemment à l'amour, celle-ci, qu'un homme est généralement aimé quand ses cheveux frisent naturellement. A Roscoff, en Bretagne, les femmes après la messe balaient la poussière de la chapelle de la Sainte-Union, la soufflent du côté par lequel leurs époux ou leurs amans doivent revenir, et se flattent, au moyen de ce doux sortilége, de fixer le cœur de ce qu'elles aiment [1]. Dans d'autres pays, on se fait aimer en attachant à son cou ces mots séparés par des croix : *Autos + à Aorto + Noxio + Bay + Gloy + Aperet*. On peut essayer ce moyen qui n'est pas très-difficile.

Il y a aussi des amans passionnés qui se donnent au démon pour être heureux amans. On lit dans la *Vie de saint Basile* qu'un valet amoureux vendit son âme au diable pour devenir l'époux de la fille de son maître. Le diable tint sa part du marché et tous les vœux du pauvre amant furent comblés bientôt. Mais dès qu'il n'eut plus rien à désirer, il s'effraya des suites de son mariage ; et saint Basile, à force de prières, contraignit le diable à abandonner ses droits. Mais on n'est pas toujours à même de rencontrer des saints ; le plus sûr est de ne se pas donner au diable, si on ne veut pas mal finir.

On attribue encore au diable certaines amours prodigieuses et hors nature, parmi lesquelles nous nous contenterons de rappeler la tendresse de Pygmalion pour sa statue. Un jeune homme devint pareillement éperdu d'amour pour la Vénus de Praxitèle ; un Athénien se tua de désespoir aux pieds de la statue de la fortune, qu'il trouvait insensible à ses embrassemens. Mais ces traits sont des folies dont le diable n'est pas cause.

[1] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, t. 1er.

On a souvent répété que l'amour a produit bien des maux. Plusieurs anges se perdirent par l'amour qu'ils conçurent pour les filles des hommes ; des pères de l'Église ont écrit que les anges, appelés aussi dans l'écriture les fils de Dieu, ont eu un commerce impur avec les femmes, et que de ce commerce est venue la race impie et insolente des géans. Lactance croit que ceux qui se rendirent coupables de ce crime étaient les anges gardiens chargés d'avoir soin des hommes, et que le démon eut l'adresse de les perdre par l'amour. Il ajoute que n'étant plus admis dans le ciel, à cause de l'impureté dont ils venaient de se souiller, il restèrent sur la terre, et devinrent les ministres du démon ; que ceux qu'ils engendrèrent, n'étant ni anges ni hommes, ne furent pas reçus en enfer ; qu'il y eut ainsi deux sortes de démons ; que les démons terrestres sont des esprits impurs, auteurs de tous les maux qui se commettent, et dont le chef de file est le diable. C'est de là, suivant toutes les apparences, que viennent les histoires d'incubes, de succubes, ou démons qui ont un commerce d'amour avec les mortels.

On trouve dans les fragmens d'un livre très-ancien que, quand le nombre des hommes se fut multiplié, ils eurent des filles d'une beauté si prodigieuse, que les égregores, ou anges gardiens, en devinrent amoureux et se proposèrent de les épouser. Le nombre de ces anges étaient de deux cents, qui descendirent, du temps de Jared, du sommet du mont Hémon. Ils épousèrent des femmes et eurent commerce avec elles jusqu'au déluge. Les femmes mirent au monde trois sortes de générations : la première fut celle des géans, proprement dits ; la seconde, celle des néphitins ; la troisième, celle des éliuds. Tous ces géans faisaient profession de magie.

Dans la suite, les géans commencèrent à devenir anthropophages, ce qui diminuait chaque jour le nombre des hommes. Ceux-ci se plaignirent à Dieu, et le conjurèrent d'avoir pitié d'eux. Quatre archanges regardèrent vers la terre, et, y voyant du sang répandu, ils firent leur rapport à Dieu, qui leur ordonna de jeter les coupables dans l'abîme. Uriel fut envoyé vers Noé, fils de Lamech, pour l'informer que toute la terre devait être détruite par un déluge, et l'instruire de quelle manière il devait échapper à ce fléau. Raphaël eut ordre de lier le chef des prévaricateurs par les pieds et les mains, et de le porter dans un désert obscur, sur des pierres pointues, supplice qui ne doit finir que pour faire place à un autre plus rigoureux au jour du jugement. La commission de Gabriel fut de détruire tous les géans, fils des égregores, en les excitant à se faire la guerre, afin qu'ils s'exterminassent les uns les autres. Enfin, Michel fut chargé d'enchaîner les anges transgresseurs, et de les conduire au bout de la terre où ils doivent rester pendant soixante-dix générations, c'est-à-dire jusqu'au jugement; alors ils seront précipités dans un étang de feu.

Ce fut aussi l'amour qui fit tomber dans le désordre les enfans de Seth. Ils avaient jusqu'alors imité la vertu et la piété de leur père. Pendant la vie de Jared, petit-fils de Caïnan, une centaine d'entre eux, entendant le bruit de la musique, et les cris de joie des Caïnites, ils descendirent de la sainte montagne pour aller vers eux. Les fils de Seth furent si charmés de la beauté des femmes caïnites, qui étaient nues, qu'ils se souillèrent avec elles, et lorsqu'ils voulurent regagner leur montagne, la terre semblait enflammée sous leurs pieds; et ils ne purent passer outre.

Platon a prétendu, et plusieurs hérésiarques ont répété après lui, qu'au commencement du monde les hommes étaient mâle et femelle tout à la fois; qu'ils avaient deux visages, quatre bras, quatre pieds, mais que s'étant enorgueillis de leur force, les dieux, pour les punir, les avaient partagé en deux. Il arriva de là que quand les diverses parties séparées venaient à se rencontrer, elles s'embrassaient et se serraient si étroitement qu'elles se laissaient mourir de faim et de soif plutôt que de se quitter. Les dieux, touchés de pitié, changèrent ces embrassemens mortels en caresses passagères; c'est là l'origine et le fondement de l'amour.

Les cabalistes, qui prétendent que les hommes doivent s'unir aux sylphides, et les femmes aux seuls esprits élémentaires, observent là-dessus qu'il faut que l'amour naturel soit bien honteux, puisqu'il a une origine si flétrissante [1]. Voyez *Incubes*, *Succubes*, *Anges*, etc.

AMOYMON, — L'un des quatre rois de l'enfer, dont il gouverne la partie orientale. On l'évoque le matin, de neuf heures à midi, et le soir, de trois à six heures. C'est le même qu'Amaïmon. Asmodée est son lieutenant et le premier prince de ses états [2].

AMPHIARAUS, — Fameux devin de l'antiquité, qui se cacha pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, parce qu'il avait prévu qu'il y mourrait; ce qui eut lieu, mais il ressuscita. On lui éleva un temple dans l'Attique, près d'une fontaine sacrée par laquelle il était sorti des enfers. Il guérissait les malades en leur indiquant des remèdes en songe; il rendait aussi par

[1] *Lettres cabalistiques* du marquis d'Argens., lett. iv.
[2] Wierius, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

ce moyen des oracles moyennant argent. Après les sacrifices, le consultant s'endormait sur une peau de mouton, et alors il lui venait un rêve qu'on trouvait toujours moyen d'interpréter après l'événement. Pausanias se contente de dire qu'Amphiaraüs excella dans l'art d'expliquer les songes. On lui attribue des prophéties écrites en vers, qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Delancre dit qu'il était en commerce réglé avec le diable.

AMPHION. — Pausanias, Wierius et beaucoup d'autres mettent Amphion au rang des plus habiles magiciens, parce qu'il rebâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre.

AMPHISBÈNE, — Serpent auquel on attribue deux têtes aux deux extrémités, par lesquelles il mord également. Le docteur Brown a combattu cette erreur que Pline a adoptée. « On ne nie point, dit Brown [1], qu'il n'y ait eu quelques serpens à deux têtes, dont chacune était à l'extrémité opposée. Nous trouvons dans Abdovrand un lézard de cette même forme, et tel était peut-être l'amphisbène dont Cassien du Puy montra la figure au savant Faber. Cela arrive quelquefois aux animaux qui font plusieurs petits à la fois, et surtout aux serpens dont les œufs étant attachés les uns aux autres peuvent s'unir sous diverses formes et s'éclore de la sorte. Mais ce sont là des productions monstrueuses, contraires à cette loi suivant laquelle toute créature engendre son semblable, et qui sont marquées comme irrégulières dans le cours général de la nature. Nous douterons donc que l'amphisbène soit une race de serpens à deux têtes, jusqu'à ce que le fait soit confirmé. »

[1] *Essai sur les erreurs*, liv. 3, chap. 15.

AMULETTES, — Images ou figures que les personnes superstitieuses portent sur elles, en leur attribuant de grandes vertus. Cette coutume est fort ancienne. Les amulettes des Égyptiens étaient généralement un scarabée ; les jeunes Romaines portaient au cou un phallus ; nos paysans se chargent encore avec dévotion de croix et de bagues de saint Hubert, qu'ils regardent comme de sûrs préservatifs contre la morsure des chiens enragés ; Louis XI se montrait toujours avec de petites notre-dames et d'autres amulettes de plomb.

On conte que, dans le dernier siècle, un marchand d'amulettes fut dévoré par les loups en traversant les Pyrénées. On conjectura de l'aventure que cet homme était un grand pécheur, et on cria miracle, parce que les loups n'avaient pas touché aux bagues et aux croix qui, à la vérité, étaient de cuivre, et enfermées dans une malle ferrée par tous les coins.

On faisait autrefois beaucoup d'amulettes avec certaines pierres sur lesquelles on prononçait des paroles mystérieuses ; mais l'Église vit dans cet usage quelque chose de diabolique ; les conciles condamnèrent les amulettes ; Constance défendit même, sous peine de mort, d'employer les amulettes et les charmes à la guérison des maladies. Cette loi, rapportée par Ammien Marcellin, fut exécutée si sévèrement, que Valentinien fit punir de mort une vieille femme qui ôtait la fièvre avec des paroles charmées, et qu'il fit couper la tête à un jeune homme qui touchait un certain morceau de marbre en prononçant sept lettres de l'alphabet pour guérir le mal d'estomac [1].

Mais comme il fallait aux chrétiens des préservatifs,

[1] Voyez Ammien Marcellin, lib. 16, 19, 29, et le p. Lebrun, liv. 3, chap. 2.

on trouva moyen d'éluder la loi ; on fit des amulettes avec des linges et des images qu'on sanctifia par l'attouchement des reliques, ou avec des morceaux de papier chargés de versets de l'Écriture sainte.

On devint par la suite moins rigide contre une superstition qui s'étendit beaucoup, et on laissa aux prêtres le soin d'en modérer les abus. Les Grecs modernes, lorsqu'ils sont malades, écrivent le nom de leur infirmité sur un papier triangulaire qu'ils attachent à la porte de leur chambre. Ils ont grande foi à ces amulettes, dont leurs prêtres sont les marchands, et qui dès lors deviennent licites [1].

Beaucoup de catholiques portent sur eux le commencement de l'Évangile de saint Jean contre le tonnerre ; et il ne paraît pas que ce philactère soit condamné. Ce qui est assez particulier, c'est que les Turcs ont confiance à cette même amulette, si l'on en croit Pierre Leloyer.

Les musulmans, les juifs, les Espagnols portent des amulettes comme tous les peuples superstitieux. On lit dans Thyræus [2] qu'en 1568, le prince d'Orange condamna un prisonnier espagnol à mourir dans le diocèse de Juliers ; que ses soldats l'attachèrent à un arbre et s'efforcèrent de le tuer à coups d'arquebuse ; mais que leurs balles ne l'atteignirent point. On le déshabilla pour s'assurer s'il n'avait pas sur la peau une armure qui arrêtât le coup, et on trouva sur lui une amulette portant la figure d'un agneau ; on la lui ôta, et le premier coup de fusil l'étendit raide mort.

Cependant la plupart de ces amulettes étaient faites par des magiciens. On lit dans l'ancien roman de *Don Ursino*, que quand sa mère l'envoya, tout petit enfant

[1] *Discours des spectres*, liv. 8, chap. 6.
[2] *Disp. de dæmoniac.* pars. 3, cap. 45.

qu'il était, au tombeau de saint Jacques de Compostelle, à qui elle l'avait consacré avant sa naissance, elle lui mit au cou une amulette que son époux avait arrachée à un chevalier maure. La vertu de cette amulette était d'adoucir la fureur des bêtes les plus cruelles. En traversant une forêt, une ourse enleva le petit prince des mains de sa nourrice et l'emporta dans sa caverne ; mais loin de lui faire aucun mal, elle l'éleva avec la plus grande tendresse ; il devint par la suite très-fameux sous le nom de Don Ursino, et fut reconnu par son père, à qui le roman dit qu'il succéda sur le trône de Navarre.

Les nègres croient beaucoup à la puissance des amulettes. Les Bas-Bretons leur attribuent le pouvoir de repousser le démon. Dans le Finistère, quand on porte un enfant au baptême, on lui met au cou un petit morceau de pain noir, pour éloigner les sorts et les maléfices que quelques vieilles sorcières pourraient jeter sur lui.

« Je porte toujours sur moi plus de deux mille » passages du saint Alcoran, dit Rica, dans les *Lettres* » *persanes* [1] ; j'attache à mes bras un petit paquet, » où sont écrits les noms de plus de deux cents dervis : » ceux d'Hali, de Fatmé et de tous les purs sont ca- » chés en plus de vingt endroits de mes habits. Ce- » pendant je ne désapprouve point ceux qui rejettent » cette vertu que l'on attribue à certaines paroles. Il » nous est bien plus difficile de répondre à leurs » raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expé- » riences.

» Quel effet veux-tu que produise l'arrangement » de certaines lettres ? Quel effet veux-tu que leur » dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-

[1] Lettre 143.

» elles avec les vents, pour apaiser les tempêtes, avec » la poudre à canon, pour en vaincre l'effort, avec ce » que les médecins appellent l'humeur peccante, et la » cause morbifique des maladies, pour les guérir?.. » *Voyez* Alès, Éléazar, etc.

AMY, — Grand président aux enfers, et l'un des princes de la monarchie infernale. Il paraît là-bas environné de flammes; mais ici sous des traits humains. Il enseigne les secrets de l'astrologie et des arts libéraux; il donne de bons domestiques; il découvre, à ses amis, les trésors gardés par les démons; il est préfet de trente-six légions. Des anges déchus et des puissances sont sous ses ordres. Il espère qu'après deux cent mille ans, il retournera dans le ciel pour y occuper le septième trône, ce qui n'est pas croyable, dit Wierius[1].

AMYRAUT (MOYSE), — Célèbre théologien protestant, né, dans l'Anjou, en 1596, mort en 1664. On lui doit un *Traité des songes* aujourd'hui peu recherché.

ANAGRAMME. — Il y eut des gens, surtout dans les quinzième et seizième siècles, qui prétendaient trouver des sens cachés dans les mots qu'ils décomposaient, et une divination dans les anagrammes. Le cardinal de Richelieu entreprit de marier madame de Combalet, sa nièce, avec le comte de Soissons. Le gentilhomme chargé de proposer ce mariage, reçut pour récompense, un soufflet; et le comte de Soissons déclara *qu'il n'épouserait jamais les restes de ce galeux de Combalet.* Le cardinal voulut prouver au prince que la jeune veuve était encore vierge. Le principal argument fut l'anagramme du nom de sa nièce, qui s'appelait *Marie de Vigneros*, où l'on trouve ces mots : *Vierge de son*

[1] *In Pseudomon. dæmonum.*

mari. Le prince ne se laissa point persuader par des anagrammes.

On cite comme une anagramme heureuse celle que l'on a faite sur le meurtrier de Henri III, *Frère dit Jacques Clément*, où l'on trouve : *C'est l'enfer qui m'a créé.*

Deux jésuites en dispute, le père *Proust* et le père *d'Orléans*, faisaient des anagrammes ; le père Proust, trouva dans le nom de son confrère : *l'Asne d'or*, et le père d'Orléans découvrit dans celui du père Proust : *Pur sot.*

Un nommé *André Pujon*, de la haute Auvergne, passant par Lyon pour se rendre à Paris, rêva la nuit que l'anagramme de son nom était *pendu à Riom.* En effet, on ajoute que le lendemain il s'éleva une querelle entre lui et un homme de son auberge ; qu'il tua son adversaire, et fut pendu huit jours après sur la place publique de Riom.

C'est un vieux conte renouvelé. On voit dans Delancre [1] que le pendu s'appelait Jan de Pruom, dont l'anagramme est la même, et qu'il portait dans son nom le présage de sa mort.

César Coupé, célèbre anagrammatiste, et fertile en bons mots contre les maris qui avaient des femmes coquettes, en épousa une qui fit parler d'elle. Il fut obligé de s'en séparer. Quelqu'un qui avait une revanche à prendre avec ce satirique, publia l'anagramme de son nom, ou l'on trouvait : *Cocu séparé.*

Les juifs cabalistes ont fait, des anagrammes, la troisième partie de leur cabale ; leur but est de trouver dans la transpositions des lettres ou des mots, des sens cachés ou mystérieux. Voyez *Cabale*, *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, *etc.*

[1] *L'Incrédulité et mécréance, etc.*, traité 5.

ANAMELECH, — Démon obscur, porteur de mauvaises nouvelles. Il était adoré à Sepharvaïm, ville des Assyriens. Il s'est montré souvent sous la figure d'une caille. Son nom signifie, à ce qu'on dit, *bon roi;* et des doctes assurent que ce démon est la lune, comme Adramelech est le soleil.

ANANIA ou AGNANY (JEAN D'), — Jurisconsulte du quinzième siècle, à qui on doit quatre livres *de la Nature des démons* [1]. et un traité *de la Magie et des Maléfices* [2]. Ces ouvrages sont peu connus. Anania mourut, en Italie, en 1458.

ANANISAPTA. — Les cabalistes disent que ce mot écrit sur un parchemin vierge, est un talisman très-efficace contre les maladies. Les lettres qui le composent sont, à leur avis, les initiales de tous les mots qui forment cette excellente prière : *Antidotum Nazareni Auferat Necem Intoxicationis ; Sanctificet Alimenta, Poculaque Trinitas Alma.*

ANARAZEL, — L'un des démons chargés de la garde des trésors souterrains, qu'ils transportent d'un lieu à un autre pour les dérober aux recherches des hommes. C'est Anarazel qui, avec ses compagnons Gaziel et Fécor, ébranle les fondemens des maisons, excite les tempêtes, sonne les cloches à minuit, fait paraître les spectres et inspire mille terreurs. Il ne peut connaître l'amour.

ANATHÈME. — On donnait ce nom chez les anciens à ce que nous appelons *ex-voto*, aux filets qu'un pêcheur déposait sur l'autel des nymphes de la mer, au miroir que Laïs consacra à Vénus, aux

[1] *De naturâ dæmonum, libri IV.* In-12; Neapoli, 1562.

[2] *De magiâ et maleficiis*, in-4°. Lugduni, 1669.

offrandes de coupes, de vêtemens, d'instrumens et de figures diverses.

On appelait aussi *anathème* la victime dévouée aux dieux infernaux; c'est là l'origine du sens de ce mot parmi les juifs et les chrétiens. L'anathème est la malédiction ou l'être maudit. L'homme frappé d'anathème est retranché de la communion des fidèles et livré au démon, s'il meurt sans être absous. L'Église a souvent prodigué les anathèmes à ses ennemis, quoique saint Jean Chrysostôme ait dit [1] qu'il faut lancer l'anathème contre les mauvaises doctrines, mais pardonner aux hommes égarés et se contenter de prier pour leur salut.

Il y a beaucoup d'exemples qui prouvent les effets terribles de l'anathème, dans les temps de superstition; et peu d'excommuniés ont prospéré. Voyez *Excommunication*.

Les magiciens et les devins emploient une sorte d'anathème pour découvrir les voleurs et les maléfices : on prend pour cela de l'eau limpide; on rassemble autant de petites pierres qu'il y a de personnes soupçonnées; on les fait bouillir dans cette eau; on les enterre sous le seuil de la porte par où doit passer le voleur ou la sorcière, en y joignant une lame d'étain sur laquelle sont écrits ces mots : *Le Christ est vainqueur; le Christ est roi; le Christ est maître*. On a eu soin encore de donner à chaque pierre le nom de l'une des personnes qu'on a lieu de soupçonner.

On ôte le tout de dessous le seuil de la porte au lever du soleil; la pierre qui représente le coupable est brûlante, ce qui est déjà un indice. Mais comme le diable est malin, il ne faut pas s'en contenter; on

[1] *In sermone de anathemate.*

récitera donc les sept psaumes de la pénitence, avec les *Litanies des Saints*; on prononcera ensuite les prières de l'exorcisme contre le voleur ou la sorcière; on écrira son nom sur une figure circulaire; on plantera sur ce nom un clou d'airain, de forme triangulaire, qu'il faut enfoncer avec un marteau dont le manche soit de bois de cyprès, et on dira : « Vous êtes juste, seigneur, et justes sont vos jugemens. » Alors le voleur se trahira par un grand cri.

S'il s'agit d'une sorcière, et que vous vouliez seulement ôter le maléfice pour le faire passer sur celle qui l'a jeté, prenez, le samedi, avant le lever du soleil, une branche de coudrier d'une année, et dites la prière suivante : « Je te coupe, rameau de » cette année, au nom de celui que je veux blesser » comme je te blesse. » On mettra alors la branche sur la table, en ajoutant trois fois : « Au nom + du » Père, et + du Fils et du Saint + Esprit, Droch, » Mirroch, Esenaroth +, Betu +, Baroch , Ass- » maaroth; sainte Trinité, punissez celui qui a fait » ce mal, et l'ôtez de nous par votre grande justice; » eson elion; que le sorcier ou la sorcière soit ana- » thème, et nous saufs [1]. »

ANATOLIUS, — Philosophe platonicien, maître de Jamblique, et auteur d'un traité *des Sympathies et des Antipathies*, dont Fabricius a conservé quelques fragmens dans sa Bibliothèque grecque.

ANAXILAS,—Philosophe pythagoricien qui vivait sous Auguste. On l'accusa de magie, parce qu'il faisait de mauvaises expériences de physique, et Auguste le bannit pour ce crime. Il fut l'inventeur du *Flambeau infernal*, qui consiste à brûler du soufre dans

[1] *Wierius, de præstig. dæm.*, lib. 5, cap. 5.

un lieu privé de lumière, ce qui rend les assistans fort laids.

ANDELIN. — Voyez *Edelin*.

ANDRADE, — Médecin qui eut des *révélations* en 853. Elles sont peu curieuses; cependant Duchesne les a recueillies dans sa collection des Historiens français [1].

ANDRAS, — Grand marquis aux enfers. On le voit avec le corps d'un ange, la tête d'un chat-huant, à cheval sur un grand loup noir, et portant à la main un sabre très-pointu. Il apprend à bien tuer ses ennemis, maîtres et serviteurs; c'est lui qui élève les discordes et les querelles; il commande trente légions.

ANDRÉ (Tobie), — Auteur d'un livre *sur le pouvoir des mauvais anges*, rare et peu recherché [2]. Dix-septième siècle.

ANDREÆ (Jean-Valentin), — Luthérien qui passa sa vie à bien faire, né dans le duché de Wurtemberg en 1596, mort en 1654. Ses connaissances, son activité, les mystérieuses allusions qui se remarquent dans ses premiers ouvrages, l'ont fait regarder comme le fondateur du fameux ordre des rose-croix. Plusieurs écrivains allemands lui attribuent, peut-être avec plus de raison, la réorganisation de cet ordre secret affilié à celui des francs-maçons; ces deux ordres révèrent singulièrement la mémoire d'Andreæ.

Ses ouvrages, au nombre de cent, prêchent généralement la nécessité des sociétés secrètes, surtout la

[1] *Excerpta libri revelationum Andradi medici, anno* 853, *tomo* 2 *scriptorum And. Duchesne.*

[2] *Tobiæ Andreæ Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentiâ in corpora, in-*12, Amstel., 1691.

république christianopolitaine, la tour de Babel, le chaos des jugemens portés sur la fraternité de la rose-croix, l'idée d'une société chrétienne, la réforme générale du monde, et les noces chimiques de Chrétien Rosencreutz. On attribue à Andreæ des voyages merveilleux, une existence pleine de mystères et des prodiges qu'on a copiés récemment dans la peinture qu'on nous a faite de Cagliostro.

ANDRIAGUE, — Animal fabuleux, espèce de cheval ou de griffon ailé, que les romanciers de la chevalerie donnent quelquefois aux magiciens et à leurs héros, et qu'on retrouve aussi dans quelques contes de fées.

ANDROALPHUS, — Puissant démon, marquis de l'empire infernal; il se montre sous la figure d'un paon; alors sa voix est grave. Quand il paraît avec la forme humaine, on peut le contraindre à donner des leçons de géométrie qu'il entend parfaitement. Il est aussi astronome, et enseigne à ergoter habilement. Il donne aux hommes des figures d'oiseaux; ce qui permet à ceux qui commercent avec lui d'éviter la griffe des juges. Trente légions sont sous ses ordres [1].

ANDROGINA. —Bodin et Delancre content [2] qu'en 1536, à Casal, en Piémont, on remarqua qu'une sorcière, nommée Androgina, entrait dans les maisons, et que bientôt après on y mourait. Elle y fut surprise; et, livrée aux juges, elle confessa que quarante sorcières, ses compagnes, avaient composé avec elle le maléfice. C'était un onguent dont elles allaient graisser les loquets des portes, et ceux qui

[1] Wierius, *In Pseudomon. dæmon.*

[2] *Démonomanie*, liv. 4, chap, 4. *Tableau de l'Inconstance*, etc., l v. 2, disc. 4.

touchaient lesdits loquets mouraient en peu de jours. « La même chose advint à Genève en 1563, ajoute Delancre, si bien qu'elles y mirent la peste, qui dura plus de sept ans. Cent soixante-dix sorcières furent exécutées à Rome pour cas semblable, sous le consulat de Claudius Marcellus et de Valerius Flaccus ; mais la sorcellerie n'étant pas encore bien reconnue, on les prenait simplement alors pour des empoisonneresses.... »

ANE. — Les Égyptiens traçaient son image sur les gâteaux qu'ils offraient à Typhon, dieu du mal. Les Romains regardaient la rencontre de l'âne comme un mauvais présage. Mais cet animal était honoré dans l'Arabie et dans la Judée : c'est dans l'Arabie que l'âne de Silène parla à son maître. Ainsi fit l'ânesse de Balaam, que Mahomet place dans son paradis, avec Alborack ; l'âne d'Aasis, reine de Saba, et l'ânesse qui porta Jésus-Christ à son entrée dans Jérusalem.

Certains peuples trouvaient quelque chose de sacré et de mystérieux dans cette innocente bête, et on pratiquait autrefois une divination dans laquelle on employait une tête d'âne [1].

Ce qui a contribué sans doute à faire révérer l'âne chez les chrétiens (car autrefois il avait une fête, il entrait dans l'église et on lui chantait une messe où il était admis aux chorus), c'est la croix noire qu'il porte sur le dos, distinction qui, dit-on, lui fut donnée à cause de l'ânesse de Bethphagé, qui porta Jésus-Christ à Jérusalem. Mais Pline, qui était presque contemporain de cette ânesse et qui a rassemblé avec soin tout ce qui concerne l'âne, ne parle d'aucune révolution survenue dans la distribution de la couleur et du poil

[1] *Voyez Képhaléonomancie.*

de cet animal; on doit donc croire que les ânes sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois [1].

Les chrétiens ne sont pas les seuls qui respectent l'âne, dont au reste le savant Agrippa fait une belle apologie à la suite de son livre *de la Vanité des sciences*. Chez les Indiens du Maduré, une des premières castes, celle des Cavaravadouques, prétend descendre d'un âne; ceux de cette caste traitent les ânes en frères, prennent leur défense, poursuivent en justice et font condamner à l'amende quiconque les charge trop ou les bat et les outrage sans raison. Dans les temps de pluies, ils donneront le couvert à un âne et le refuseront à son conducteur, s'il n'est pas de certaine condition [2].

Une vieille fable nous donne pourtant une pauvre idée de l'âne. Jupiter venait de prendre possession de l'empire; les hommes, à son avènement, lui demandèrent un printemps éternel, ce qu'il leur accorda; mais il chargea l'âne de Silène de porter sur la terre ce présent précieux. L'âne eut soif, et s'approcha d'une fontaine; le serpent qui la gardait, pour lui permettre d'y boire, lui demanda le trésor dont il était porteur, et le stupide animal troqua le don du ciel contre un peu d'eau. C'est depuis ce temps, dit-on, que les vieux serpens changent de peau et rajeunissent perpétuellement.

Mais il y eut des ânes plus adroits que celui-là: A une demi-lieue du Caire se trouvait dans une grande bourgade un bateleur qui avait un âne si merveilleusement instruit, que les manans le prenaient pour un démon déguisé. Son maître le faisait danser; ensuite il lui disait que le grand soudan voulait construire un bel édifice, et qu'il avait résolu

[1] M. Salgues, *Des Erreurs*, *etc.*, tom. 3, p. 434.

[2] Saint-Foix, tome 2 des *Essais sur Paris*.

d'employer tous les ânes du Caire à porter la chaux, le mortier et la pierre. Aussitôt l'âne se laissait tomber sur le ventre, raidissait les jambes, et fermait les yeux comme s'il eût été mort. Cependant le bateleur se plaignait de la mort de son âne, et priait qu'on lui donnât un peu d'argent pour en acheter un autre.

Après avoir recueilli quelques pièces de monnaie : « Ah ! disait-il, il n'est pas mort, mais il a fait semblant de l'être parce qu'il sait que je n'ai pas le moyen de le nourrir. Lève-toi, ajoutait-il. » L'âne n'en faisait rien, quelques coups qu'on lui donnât. Ce que voyant, le maître de l'âne parlait ainsi à la compagnie : « Je vous donne avis, messieurs, que le soudan vient de faire crier à son de trompe, que le peuple ait à se trouver demain, hors de la ville du Caire, pour y voir les plus belles magnificences du monde, il veut que les plus aimables dames et les plus jolies demoiselles soient montées sur des ânes..... »

L'âne se levait à ces mots, dressant la tête et les oreilles en signe de joie. « Il est vrai, ajoutait le bateleur, que le gouverneur de mon quartier m'a prié de lui prêter mon âne, pour sa femme, qui est une vieille roupilleuse, édentée et fort laide. » L'âne baissait aussitôt les oreilles, et commençait à clocher, comme s'il eût été boiteux et estropié, et le maître lui disait alors : « Quoi ! tu aimes donc les belles dames? » L'âne inclinant la tête semblait répondre oui. « Eh bien? il y en a ici plusieurs, montre-moi celle qui te plairait le plus. » Aussitôt l'âne se mêlait parmi le peuple, choisissait entre les femmes celle qui était la plus belle, la plus apparente et la mieux habillée, et la touchait de la tête [1].

[1] Léon Africanus, part. 8 *della Africa*, cité dans Leloyer.

Ces ânes merveilleux, disent les démonographes, étaient sans doute, sinon des démons, au moins des hommes métamorphosés, comme Apulée, qui fut, ainsi qu'on sait, transmué en âne. Vincent de Beauvais parle [1] de deux femmes qui tenaient une petite auberge auprès de Rome, et qui allaient vendre leurs hôtes au marché, après les avoir changés en cochons de lait, en poulets, en moutons. Une d'elles, ajoute-t-il, changea un comédien en âne, et comme il conservait ses talens sous sa nouvelle peau, elle le menait dans les foires des environs, où il lui gagnait beaucoup d'argent.

Un voisin acheta très-cher cet âne savant; en le lui livrant, la sorcière se borna à lui recommander de ne pas le laisser entrer dans l'eau, ce que le nouveau maître de l'âne observa quelque temps. Mais un jour, le pauvre âne ayant trouvé moyen de rompre son licou, se jeta dans un lac, où il reprit sa forme naturelle, au grand étonnement de son conducteur. L'affaire fut portée au pape qui fit châtier les deux vieilles sorcières, et le comédien reprit l'exercice de son art.

On conte des merveilles sur l'ânesse qui porta Jésus-Christ à Jérusalem, et qui s'en vint mourir à Vérone, où l'on honore ses reliques. Les rabbins ne font pas moins de cas de l'ânesse de Balaam, dont nous avons déjà parlé. C'est, disent-ils, un animal privilégié, que Dieu forma à la fin du sixième jour. Abraham se servit d'elle pour porter le bois destiné au sacrifice d'Isaac; elle porta ensuite la femme et le fils de Moïse dans le désert.

Ils assurent aussi que l'ânesse de Balaam est soigneusement nourrie et réservée dans un lieu secret,

[1] *In specul. natur.*, lib. 3, cap. 109.

jusqu'à l'avénement du Messie juif, qui doit la monter pour soumettre toute la terre. Voyez *Al-Borack*.

ANGAT. — Nom du diable, à Madagascar, où il est regardé comme un génie sanguinaire et cruel. On lui donne la figure du serpent.

ANGELIERI, — Frère mineur sicilien du dix-septième siècle, qui n'est connu que par un fatras dont il publia deux volumes, et dont il en promettait vingt-quatre, sous le titre de *Lumière magique*, ou origine, ordre et gouvernement de toutes les choses célestes, terrestres et infernales, etc. [1]. Mongitore en parle dans le tome Ier. de sa *Bibliothéque sicilienne*.

ANGÉLIQUE, — Plante qui passe pour un préservatif contre les fascinations de la magie. On la mettait en manière d'amulette au cou des petits enfans pour les garantir des maléfices.

ANGERBODE ou ANGURBODE, — Femme gigantesque qui s'unit avec le diable, selon l'opinion des Scandinaves, et qui enfanta trois monstres, le loup Fenris, le serpent Jormungandur et la démone Héla, qui garde le monde souterrain.

ANGES. — Les juifs, à l'exception des saducéens, admettaient les anges, que les Grecs appelaient démons, et les Romains génies ou lares. L'Écriture ne nous dit pas quand ils furent créés.

Les rabbins placent la création des anges au second jour. Ils ajoutent qu'ayant été appelés au conseil de Dieu, lorsqu'il voulut former l'homme, leurs avis furent partagés, et que Dieu fit Adam à leur insu,

[1] *Lux magica academica, cœlestium, terrestrium et inferorum origo, ordo et subordinatio cunctorum quoad esse, fieri et operari, XXIV voluminibus divisa. Pars* 1, Venise, 1686, sous le nom de *Livio Betani; pars* 2, Venise, 1687, Ces deux vol. sont in-4°.

pour éviter leurs murmures. Ils reprochèrent néanmoins à Dieu d'avoir donné trop d'empire à Adam; Dieu soutint l'excellence de son ouvrage,, parce que l'homme devait le louer sur la terre, comme les anges le louaient dans le ciel. Il leur demanda ensuite s'ils savaient le nom de toutes les créatures; ils répondirent que non; et Adam, qui parut aussitôt, les récita tous sans hésiter, ce qui les confondit.

Dieu leur prédit encore qu'ils pécheraient par amour pour les filles des hommes. Les anges se turent. Mais quelques-uns furent envieux et perdirent l'homme, en l'engageant à désobéir; c'est pourquoi Dieu les chassa du ciel, et ils devinrent des démons.

L'Écriture sainte a conservé aux démons le nom d'anges; seulement elle les appelle les anges de ténèbres. On en pourrait conclure que malgré les cornes, la queue et les griffes que nous leur donnons peut-être gratuitement, les démons conservent, un peu altérée sans doute, la forme angélique. Quant à Satan, leur chef selon quelques-uns, saint Jean l'appelle le grand dragon, et le représente sous la figure d'un serpent ailé. On l'appelle aussi l'ancien serpent, à cause de la forme qu'il prit pour tenter la femme.

Milton donne aux démons une beauté sévère et majestueuse, quoique flétrie depuis leur chûte. Il y joint une taille si imposante, que Satan, selon son calcul, aurait plus de quarante mille pieds. Les Musulmans croient aussi que les anges et les démons sont d'une taille démesurée; mais ils se font petits pour vivre avec les hommes, qui ont chacun, disent-ils, deux anges gardiens, dont l'un écrit le bien et l'autre le mal. Ces anges sont si bons, ajoutent-ils, que quand celui qui est sous leur garde fait une mauvaise action, ils le laissent dormir avant de l'enregistrer, espérant qu'il pourra se repentir à son réveil.

Les Persans donnent à chaque homme cinq anges gardiens, qui sont placés, le premier à la droite pour écrire ses bonnes actions, le second à sa gauche pour écrire les mauvaises, le troisième devant lui pour le conduire, le quatrième derrière pour le garantir des démons, et le cinquième devant son front pour tenir son esprit élevé vers le prophète. D'autres portent le nombre des anges gardiens jusqu'à cent soixante.

Les Siamois donnent aux anges les deux sexes. Ils les divisent en sept ordres, et les chargent de la garde des planètes, des villes, des personnes. Ils disent que c'est pendant qu'on éternue que les mauvaises anges écrivent les fautes des hommes.

Nos théologiens admettent neuf chœurs d'anges : Les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Vertus-des-Cieux, les Puissances, les Archanges et les Anges proprement dits. Les démons suivent la même division.

On a vu bien souvent les anges se mêler aux hommes, comme chargés de commissions divines. Il n'est pas encore décidé si l'ange exterminateur, l'ange de la mort, l'ange de la peste sont des démons ou des anges fidèles; mais on regarde comme de bons anges ceux qui portent d'heureuses nouvelles. Voyez *Amour*.

Parce que des anges ont secouru assez souvent les Juifs contre leurs ennemis, les peuples modernes ont quelquefois attendu le même prodige. Le jour de la prise de Constantinople, par Mahomet II, les Grecs, comptant sur la prophétie d'un moine, se persuadaient que les Turcs n'entreraient pas dans la ville, mais qu'ils seraient arrêtés aux murailles par un ange armé d'un glaive qui les chasserait entièrement et les repousserait jusqu'aux frontières de la Perse. Quand l'ennemi parut sur la brèche, le peuple et

l'armée se réfugièrent dans le temple de Sainte-Sophie, sans avoir perdu tout espoir; mais l'ange n'arriva pas et la ville fut saccagée.

On vit très-souvent des anges dans les airs en des circonstances importantes, comme à la mort des saints. Cardan raconte qu'un jour qu'il était à Milan, le bruit se répandit tout à coup qu'il y avait un ange dans les airs au-dessus de la ville. Il accourut et vit en effet, ainsi que deux mille personnes rassemblées, un ange qui planait sur les nuages, armé d'une longue épée et les aîles étendues. Les habitans, épouvantés, s'écrièrent que c'était l'ange exterminateur; et la consternation devenait générale, lorsqu'un jurisconsulte fit remarquer que ce qu'on voyait n'était que la représentation qui se faisait dans les nuées d'un ange de marbre blanc placé au haut du clocher de Saint-Gothard. Voyez *Armées prodigieuses*.

Terminons cet article par un petit trait du pape Urbain II, qui a décidé au concile de Nîmes que les moines et les chanoines sont des anges, attendu qu'ils annoncent les volontés de Dieu. « Les moines, dit ce canon précieux, n'ont-ils pas six ailes comme les chérubins, deux figurées par le capuce, deux par les manches, et les deux autres par le reste de l'habit: Voilà bien certainement les six ailes. »

ANGUILLE. — On donne à l'anguille des vertus bien merveilleuses. Si on la laisse mourir hors de l'eau, qu'on mette ensuite son corps entier dans du fort vinaigre et du sang de vautour, et qu'on place le tout sous du fumier, cette composition « fera ressusciter tout ce qui lui sera présenté, et lui redonnera la vie comme auparavant [1]. »

On dit encore que celui qui mange le cœur tout

[1] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. 2, chap. 3.

chaud d'une anguille, sera saisi d'un instinct prophétique, et prédira les choses futures.

Les Égyptiens adoraient l'anguille, que leurs prêtres seuls avaient droit de manger. On a beaucoup parlé, dans le dernier siècle, des anguilles formées de farine et de jus de mouton. Voyez *Néedham*.

N'oublions pas un petit trait miraculeux rapporté par Guillaume de Malmesbury. « Un doyen de l'église d'Elgin, dans la province de Murray en Écosse, n'ayant pas voulu céder son église à de pieux moines, il fut changé en anguille avec tous ses chanoines, que le frère cuisinier mit en matelote [1]. »

ANIMAUX. — Ils jouent un grand rôle dans les anciennes mythologies. Les païens en adoraient plusieurs, ou par terreur, ou par reconnaissance, ou par la doctrine de la métempsycose. Chaque dieu avait aussi un animal qui lui était dévoué, ce qui s'est conservé dans nos légendes. Le lion a été consacré à Vulcain et à saint Jérôme; le loup à Apollon, à saint Hervé et à saint Blaise; l'épervier, le corbeau, la corneille et le cygne à Apollon; le corbeau à Élie, à saint Paul l'Ermite, à saint Jérôme et à saint Méinrad; le coq à Mercure, à saint Pierre et à saint Christophe; le chien aux dieux lares, à saint Roch et à saint Anastase; le taureau à Neptune, à saint Michel et à saint Sylvestre; le bœuf à saint Luc et à sainte Grimonie; le dragon à Bacchus et à saint Derien, à saint Marcel, à sainte Marguerite, à saint Michel, à sainte Radegonde, à saint Romain; la chouette à Minerve; le serpent à Esculape, à saint Jean l'évangéliste, à saint Victor; le cerf à Hercule, à saint Hubert, à saint Eustache, à saint Telo, à saint Rieul, à saint Julien l'hospi-

[1] Cité par M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. 1er., p. 323.

talier; l'agneau à Junon, à sainte Agnès, à saint François d'Assises; le cheval à Mars, à saint Éloi, à saint Georges, à saint Maurice; l'aigle à Jupiter, à saint Jean l'évangéliste, à saint Servais; le paon à Junon; la biche à saint Gilles, etc., etc.

Divers animaux sont aussi très-réputés dans la sorcellerie, comme le coq, le chat, le crapaud, le loup, le chien; ou parce qu'ils accompagnent les sorcières au sabbat, ou pour les présages qu'ils donnent, ou parce que les magiciens et démons empruntent leurs formes. Nous en parlerons à leurs articles particuliers.

On sait que dix animaux doivent entrer dans le paradis de Mahomet: la baleine de Jonas, la fourmi de Salomon, le bélier d'Ismaël, le veau d'Abraham, l'âne de la reine de Saba, la chamelle du prophète Saleh, le bœuf de Moïse, le chien des sept dormans, le coucou de Belkis et l'âne de Mahomet. Voyez *Al-Borack*.

Il y a, dit-on, à Rome, une chapelle de saint Antoine, qui est le patron des animaux. Le jour de la fête du saint, on y mène les chevaux et les mulets, que l'on bénit avec leurs harnois, etc. Les mêmes prêtres qui bénissent, dit Misson, excommunient aussi, et livrent au diable les hannetons, les chenilles, sauterelles, etc.: cérémonie qui se fait quelquefois dans l'église de France. Voyez *Excommunication*.

Nous ne dirons qu'un mot d'une erreur populaire qui, aujourd'hui, n'est plus très-enracinée. On croyait généralement autrefois que tous les animaux qui sont sur la terre se trouvent aussi dans la mer. Le docteur Brown a prouvé que cette opinion n'était pas fondée. « Il serait bien difficile, dit-il, de trouver l'huître sur la terre, et la panthère, le chameau, la taupe ne se rencontrent pas dans l'histoire naturelle des poissons. D'ailleurs le renard, le chien, l'âne, le lièvre de mer

ne ressemblent pas aux animaux terrestres qui portent le même nom. Le cheval marin n'est pas plus un cheval qu'un aigle ; le bœuf de mer n'est qu'une grosse raie ; le lion marin une espèce d'écrevisse ; et le chien marin ne représente pas plus le chien de terre que celui-ci ne ressemble à l'étoile Sirius, qu'on appelle aussi le chien [1]. »

Il serait trop long, et d'ailleurs hors de propos, de rapporter ici toutes les bizarreries que l'esprit humain a enfantées par rapport aux animaux. Voyez *Bêtes*.

ANNEAU. — Il y avait autrefois beaucoup d'anneaux enchantés ou chargés d'amulettes. Les faiseurs de miracles guérissaient en touchant de leur anneau ; les magiciens se faisaient des anneaux constellés avec lesquels ils opéraient des merveilles [2]. Cette croyance était si répandue chez les païens, que les prêtres ne pouvaient porter d'anneaux, à moins qu'ils ne fussent si simples, qu'il était évident qu'ils ne contenaient pas d'amulettes [3].

Les anneaux magiques devinrent pourtant d'un grand usage chez les chrétiens, et même beaucoup de superstitions se rattachèrent au simple *anneau d'alliance*. On croyait qu'il y avait dans le quatrième doigt qu'on appela doigt annulaire, une ligne qui répondait directement au cœur, on recommanda de mettre l'anneau d'alliance à ce seul doigt. Le moment où le mari donne l'anneau à sa jeune épouse devant le prêtre, ce moment, dit un vieux livre de secrets, est de la plus haute importance. Si le mari arrête l'anneau à l'entrée du doigt et ne passe pas la seconde jointure, la femme sera maîtresse ; mais s'il enfonce l'anneau

[1] Brown, *Des Erreurs populaires*, liv. 3, ch. 24.
[2] Voyez *Éléazar*.
[3] *Aulu-Gell*, lib. 10, cap. 25.

jusqu'à l'origine du doigt, il sera chef et souverain. Cette idée est encore en vigueur : aussi les demoiselles bien élevées ont-elles soin de courber le doigt annulaire, au moment où elles reçoivent l'anneau, de manière à l'arrêter avant la seconde jointure.

Les jeunes Anglaises, qui observent la même superstition, font le plus grand cas de l'anneau d'alliance, à cause de ses propriétés merveilleuses. Elles croient qu'en mettant un de ces anneaux dans un bonnet de nuit, et plaçant le tout sous leur chevet, elles verront la nuit en songe le mari qui leur est destiné.

Les Orientaux révèrent les anneaux et les bagues, et croient beaucoup aux anneaux magiques. Leurs contes sont pleins de prodiges opérés par des anneaux constellés. Ils citent surtout avec une admiration sans bornes *l'anneau de Salomon*, par le moyen duquel ce prince commandait à toute la nature. Le grand nom de Dieu est, dit-on, gravé sur cette bague, qui est gardée, on ne sait où, par des dragons dans le tombeau de Salomon; et les musulmans sont persuadés que celui qui s'emparerait de cet anneau serait maître du monde et aurait tous les génies à ses ordres.

Au défaut de ce talisman prodigieux, ils achètent quelquefois à des magiciens des anneaux qui produisent aussi des merveilles.

L'incompréhensible Henri VIII bénissait des anneaux d'or, qui avaient, disait-il, la propriété de guérir de la crampe [1].

Nos songes-creux, avec une imagination moins brillante que celle des Orientaux, n'en ont pas moins inventé des bagues magiques qui ont différentes vertus. Leurs livres parlent quelquefois de l'*anneau des*

[1] Misson, *Voyage d'Italie*, tom. 3, p. 16, à la marge.

voyageurs. Cet anneau, dont le secret n'est pas bien certain, donnait à celui qui le portait le moyen d'aller sans fatigue de Paris à Orléans, et de revenir d'Orléans à Paris dans la même journée.

Mais on n'a pas perdu le secret de l'*anneau d'invisibilité.* Les sages cabalistes nous ont laissé la manière de faire cet anneau qui plaça Gigès au trône de Lydie. Il faut entreprendre cette opération importante un mercredi de printemps, sous les auspices de Mercure, lorsque cette planète sera en conjonction avec une des autres planètes favorables, comme la lune, Jupiter, Vénus et le Soleil. Que l'on ait de bon mercure fixé et bien purifié : on en formera une grosse bague qui puisse entrer facilement dans le doigt du milieu de la main ; on y enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouvera dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paroles : *Jésus passant + par le milieu d'eux + s'en allait;* puis, ayant posé cette bague sur une plaque de mercure fixé, laquelle devra avoir la forme d'une petite palette, on fera le parfum de Mercure, et, l'ayant enveloppée dans un taffetas de la couleur convenable à la planète, on la portera dans le nid de la huppe, d'où l'on a tiré la pierre, on l'y laissera pendant neuf jours, et quand on la tirera, on fera encore le parfum comme la première fois; puis on la gardera précieusement dans une petite boîte faite avec du mercure fixé, pour s'en servir dans les occasions. Alors, on mettra la bague à son doigt; en tournant la pierre au dehors de la main, elle a la vertu de rendre invisible aux yeux des assistans celui qui la porte ; et quand on veut être vu, il suffit de tourner la pierre en dedans de la main, et de la fermer en forme de poing.

Porphyre, Jamblique, Pierre d'Apone et Agrippa

soutiennent qu'un anneau fait de la manière suivante a la même propriété et la même vertu. Il faut prendre des poils qui sont au-dessus de la tête de la hyène, et en faire de petites tresses avec lesquelles on fabrique un anneau qu'on porte pareillement dans le nid de la huppe durant neuf jours, et qu'on passe ensuite dans des parfums préparés sous les auspices de Mercure. On s'en sert de même que de l'autre anneau, excepté qu'on l'ôte absolument du doigt quand on ne veut plus être invisible.

Si, d'un autre côté, on veut se précautionner contre l'effet de ces anneaux cabalistiques, on aura une bague faite de plomb raffiné et bien purgé; on enchâssera dans le chaton un œil de jeune belette qui n'aura porté des petits qu'une fois, et sur le contour on gravera les paroles suivantes : *Apparuit Dominus Simoni*. Cette bague se fera un jour de samedi, lorsqu'on connaîtra que Saturne est en opposition avec Mercure. On l'enveloppera dans un morceau de linceul mortuaire où on le laissera pendant neuf jours; puis, l'ayant retiré, on fera trois fois le parfum de Saturne, et on s'en servira.

Ceux qui ont inventé ces anneaux ont raisonné sur le principe de l'antipathie entre les matières qui les composent. En effet, rien n'est plus antipathique à la hyène que la belette, et Saturne rétrograde presque toujours à Mercure; ou lorsqu'ils se rencontrent dans le domicile de quelques signes du zodiaque, c'est toujours un aspect funeste et de mauvais augure [1].

On peut faire ainsi différens anneaux sous l'influence des planètes, et leur donner des vertus au moyen de pierres et d'herbes merveilleuses. « Mais dans ces caractères, herbes cueillies, constellations

[1] *Solide Trésor du Petit Albert*, pag. 95 et suiv.

et charmes, le diable se coule, » comme dit Leloyer [1]. « Ceux qui observent les heures des astres, ajoute-t-il, n'observent que les heures des démons qui président aux pierres, aux herbes et aux astres mêmes. »

Voici enfin une aventure où un anneau joue un rôle assez singulier. Un mari partant pour un long voyage dit à sa femme : « Je ne sais pas combien de temps je vais vivre éloigné de vous ; mais, s'il faut que vous veniez me rejoindre, je vous enverrai chercher par un homme de confiance qui vous présentera mon anneau. Au reste, je vous ai recommandé à saint Côme et à saint Damien. » Après ces mots, il embrassa sa femme en pleurs, et s'éloigna au plus vite.

Par un de ces hasards qui sont assez communs, le diable se trouva présent à cet adieu ; et, comme on ne l'avait ni vu ni soupçonné, il résolut de faire son profit de ce qu'il venait d'entendre. Au bout de quelques jours, il se présenta à la dame sous une figure humaine, et lui montrant un anneau parfaitement semblable à celui de son mari : « Madame, lui dit-il, je suis un ami de votre époux qui m'a chargé de venir ici en toute diligence pour vous prévenir qu'il a un besoin pressant de vous voir, et qu'il vous prie de me suivre avec confiance. » La dame, ayant reconnu l'anneau, monta un cheval que le diable lui avait amené ; et ils se mirent en route. Lorsqu'ils furent dans la campagne, à une heure où ils se trouvaient dans une solitude absolue, le diable poussa la dame avec qui il voyageait, pour la faire tomber de cheval ; on ne dit pas ce qu'il voulait lui faire ; mais la femme effrayée appela saint Côme et saint Damien à son secours, lesquels accoururent bien vite, chassèrent le démon et reconduisirent la dame à son logis [2].

[1] *Discours des spectres*, liv. 1er., chap. 4.

[2] *Legenda aurea Jac. de Voragine*, leg. 28.

ANNEBERG, — Démon des mines ; il tua un jour de son souffle douze ouvriers qui travaillaient à une mine d'argent dont il avait la garde. C'est un démon méchant et terrible. Il se montre surtout en Allemagne ; on dit qu'il a la figure d'un cheval, avec un cou immense et des yeux effroyables [1].

ANNÉE. — Plusieurs peuples ont célébré par des cérémonies plus ou moins singulières le retour du nouvel an. Chez les anciens Perses, un jeune homme, choisi pour sa rare beauté, s'approchait du prince et lui faisait des présens, en disant qu'il lui apportait la nouvelle année, de la part de Dieu. Chez nous, on donne encore des étrennes. (Voyez ce mot.) Les Gaulois commençaient l'année par la cérémonie du guy de Chêne, qu'ils appelaient *le guy de l'an neuf* ou du nouvel an. Les druides, accompagnés des magistrats et du peuple, allaient dans une forêt, y dressaient avec du gazon autour du plus beau chêne un autel triangulaire, et gravaient sur le tronc et sur les deux plus grosses branches de cet arbre révéré, les noms des dieux qu'ils croyaient les plus puissans : *Theutatès*, *Esus*, *Taranis*, *Belenus*. Ensuite un druide, vêtu d'une tunique blanche, coupait le guy avec une serpe d'or, tandis que deux autres druides étaient au pied pour le recevoir dans un linge, et prendre bien garde qu'il ne touchât la terre. Ils distribuaient l'eau où ils faisaient tremper ce nouveau guy, et persuadaient au peuple qu'elle guérissait de plusieurs maladies et qu'elle était très-efficace contre les sortiléges [2]. L'année ecclésiastique, qui commence à Pâques, s'ouvre également par des distributions d'eau bénite.

[1] Wierius, *De præst.*, lib. 1, cap. 22.
[2] Saint-Foix, *Essais*, *etc.*, tom. 2.

On appelle *année platonique* un espace de temps à la fin duquel tout doit se retrouver à la même place [1]. Les uns comptent quinze mille ans pour cette révolution, d'autres trente-six mille. Il y en eut aussi qui croyaient anciennement qu'au bout de ce période, le monde serait renouvelé, et que les âmes rentreraient dans leurs corps pour commencer une nouvelle vie semblable à la précédente. On conte là-dessus cette anecdote :

Deux Allemands, étant au cabaret et parlant de cette grande année platonique, où toutes les choses doivent retourner à leur premier état, voulurent persuader au maître du logis, qui les écoutait attentivement, qu'il n'y avait rien de si vrai que cette révolution. « De sorte, disaient-ils, que, dans seize mille ans d'ici, nous serons à boire chez vous à pareille heure et dans cette même chambre. » Là-dessus, ils le prièrent de leur faire crédit jusques-là. Le cabaretier leur répondit qu'il le voulait bien. « Mais, ajouta-t-il, parce qu'il y a seize mille ans, jour pour jour, heure pour heure, que vous étiez à boire ici, comme vous faites, et que vous vous en allâtes sans payer, acquittez le passé et je vous ferai crédit du présent.... »

Le préjugé des *années climatériques* subsiste encore, quoiqu'on en ait démontré l'absurdité. Auguste écrivait à son neveu Caïus pour l'engager à célébrer le jour de sa naissance, attendu qu'il avait passé la soixante-troisième année, « cette grande climatérique si redou-» table pour les humains. » Beaucoup de personnes craignent encore l'année climatérique; et cependant

[1] Quelques-uns disaient que les corps célestes seulement se retrouveraient au même point au bout de la grande année. Cicéron, dans un passage de son *Hortensius*, conservé par Servius, fait cette grande année de douze mille neuf cent cinquante-quatre des nôtres

une foule de relevés prouvent qu'il ne meurt pas plus d'hommes dans la soixante-troisième année que dans les années qui la précèdent. Mais un préjugé se détruit avec tant de peine! Selon ces idées que Pythagore fit naître par ses rêveries sur les nombres, notre tempérament éprouve tous les sept ans une révolution complète; quelques-uns disent même qu'il se renouvelle entièrement; d'autres prétendent que ce renouvellement n'a lieu que tous les neuf ans: aussi les années climatériques se comptent par sept et par neuf. Quarante-neuf et quatre-vingt-un sont très-importantes, disent les partisans de cette doctrine; mais soixante-trois est l'année la plus fatale, parceque c'est la multiplication de sept par neuf. Cependant un Normand disait: « Encore un des miens pendu à quarante-neuf ans! et qu'on dise qu'il ne faut pas se méfier des années climatériques! »

On ne doit pourtant pas porter trop loin, dit M. Salgues [1], le mépris de la période septenaire, qui marque les progrès du développement et de l'accroissement du corps humain. Ainsi généralement, « les dents de l'enfance tombent à sept ans, la puberté se manifeste à quatorze, le corps cesse de croître à vingt-un. » Mais cette observation n'est pas exacte.

ANNIUS DE VITERBE (Jean Nanni), — Savant ecclésiastique, né à Viterbe en 1432, qui, trompé ou trompeur, publia une collection de manuscrits pleins de fables et d'absurdités, faussement attribués à Bérose, à Fabius Pictor, à Caton, à Archiloque, à Manethon, etc., et connu sous le nom d'*Antiquités* d'*Annius*. Ce recueil n'a plus de crédit.

On doit encore à Annius un *Traité de l'empire des Turcs* et un livre des *Futurs triomphes des chrétiens*

[1] *Des Erreurs et des préjugés*, etc., tom. 1er., p. 122.

sur les Turcs et les Sarrasins, etc. Ces deux ouvrages sont des explications de l'Apocalypse. L'auteur prétend que Mahomet est l'antechrist, et que la fin du monde aura lieu, quand le peuple des saints (c'est-à-dire les chrétiens) aura soumis les Juifs et les Mahométans; ce qui ne lui paraissait pas devoir être très-éloigné.

ANPIEL, — L'un des anges que les rabbins chargent du gouvernement des oiseaux; car ils mettent chaque espèce créée sous la protection d'un ou de plusieurs anges.

ANSELME DE PARME, — Astrologue, né à Parme, où il mourut en 1440. Il avait écrit des *institutions astrologiques* qui n'ont pas été imprimées. Wierius [1] et quelques autres démonographes le mettent au nombre des sorciers, parce que des charlatans qui guérissaient les plaies au moyen de paroles mystérieuses, ont pris le nom d'Anselmistes; mais Naudé observe qu'ils se vantaient de tenir leur vertu de guérir, non d'Anselme de Parme, mais bien de saint Anselme de Cantorbéry, de même que les saludadores en Espagne reconnaissent pour patrone sainte Catherine; ceux qui guérissent de la morsure des serpens en Italie, saint Paul; et ceux qui, en France, préservent de la rage, saint Hubert.

ANSUPEROMIN, — Sorcier des environs de Saint-Jean-de-Lus, qui, selon des informations prises sous Henri IV par le conseiller Pierre Delancre [2], fut vu plusieurs fois au sabbat, à cheval sur un diable en forme de bouc, et jouant de la flûte pour la danse des sorcières.

[1] *In libro apologetico.*

[2] *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. 3, disc. 4.

ANTÆUS. — Il y a, comme dit Boguet, des familles où il se trouve toujours quelqu'un qui devient loup-garou. Évanthes, et après lui Pline, rapportent que dans la race d'un certain Antæus, arcadien, on choisissait par le sort un homme que l'on conduisait près d'un étang. Là, il se dépouillait, pendait ses habits à un chêne; et, après avoir passé l'eau à la nage, s'enfuyait dans un désert où il était transformé en loup, et conversait avec les loups pendant l'espace de neuf ans. Il fallait que durant ce temps il ne vît point d'hommes; autrement le cours des neuf ans eût recommencé; au bout duquel il retournait vers le même étang, le traversait à la nage et rentrait chez lui, où il ne se trouvait pas plus âgé que le jour de sa transmutation en loup, le temps qu'il avait passé sous cette forme ne faisant probablement pas compte dans le nombre des années de sa vie.

ANTAMTAPP, — Enfer des Indiens, plein de chiens enragés et d'insectes féroces. On y est couché sur des branches d'épines et continuellement caressé par des corbeaux qui ont des becs de fer. Les Brames disent que les supplices de cet enfer sont éternels.

ANTECHRIST. — Par Antechrist on entend ordinairement, dit l'abbé Bergier, un tyran impie et cruel à l'excès, grand ennemi de Jésus-Christ, qui doit régner sur la terre, lorsque le monde touchera à sa fin. Les persécutions qu'il exercera contre les élus seront la dernière et la plus terrible épreuve qu'ils auront à subir. Jésus-Christ même a prédit, selon l'opinion de plusieurs commentateurs, que les élus y auraient succombé si le temps n'en eût été abrégé en leur faveur; car il se donnera pour le Messie et fera des prodiges *capables d'induire en erreur les élus mêmes*. Le tonnerre lui obéira, comme l'observe saint

Jean ; et Leloyer assure[1] que les démons souterrains ne gardent que pour lui les trésors cachés, au moyen desquels il pourra séduire bien des gens. C'est à cause des miracles qu'il doit faire que Boguet l'appelle le singe de Dieu ; et c'est par ce fléau que Dieu annoncera le jugement dernier et la vengeance qu'il doit prendre des méchans.

L'antechrist aura un grand nombre de précurseurs; il viendra peu de temps avant la fin du monde. Saint Jérôme prétend que ce sera un homme engendré par un démon ; d'autres un démon revêtu d'une chair apparente et fantastique, ou un démon incarné. Mais, suivant saint Irénée, saint Ambroise, saint Augustin, et presque tous les autres pères, l'antechrist doit être un homme de la même nature et conçu par la même voie que tous les autres ; de qui il ne différera que par une malice et une impiété plus dignes d'un démon que d'un homme. Cependant le cardinal Bellarmin, qui est venu après eux, assure, malgré leur autorité, que l'antechrist sera fils d'un démon incube et d'une sorcière[2].

Il sera Juif, et de la tribu de Dan, selon Malvenda, qui appuie son sentiment sur ces paroles de Jacob mourant à ses fils : *Dan est un serpent dans le sentier*[3], sur celles-ci de Jérémie : *Les armées de Dan dévoreront la terre*; et sur le chapitre VII de l'*Apocalypse*, où saint Jean a omis la tribu de Dan, dans l'énumération qu'il fait des autres tribus.

L'antechrist sera toujours en guerre ; il fera des miracles qui étonneront la terre ; il persécutera les justes, il marquera les siens d'un signe au front ou à

[1] *Discours des spectres*, liv. 4, chap. 15.
[2] Cité par M. Salgues, *Des Erreurs*, etc., tom. 1er., p. 324.
[3] *Genèse*, chap. 49.

la main, comme le diable marque les sorciers à l'œil ou à la fesse [1].

Élie et Énoch viendront enfin et convertiront les juifs. L'antechrist leur fera donner la mort, qu'ils n'ont point encore reçue, et qu'ils ne doivent recevoir que de lui. Alors Jésus-Christ descendra du ciel, tuera l'antechrist avec l'épée à deux tranchans, qui sortira de sa bouche, et règnera sur la terre, pendant mille ans selon les uns, pendant un temps indéterminé selon d'autres.

Quelques-uns prétendent que le règne de l'antechrist durera cinquante ans; l'opinion du plus grand nombre est que ce règne ne durera que trois ans et demi; après quoi les anges feront entendre les trompettes du dernier jugement, et Jésus-Christ viendra juger les siècles. Le mot du guet de l'antechrist sera, dit Boguet: *Je renie le baptême*.

Plusieurs commentateurs ont prévu le retour d'Élie, dans ces paroles de Malachie : *Je vous enverrai le prophète Élie, avant que le jour du Seigneur ne vienne répandre la terreur*. Mais il n'est pas sûr que Malachie ait voulu parler de cet ancien prophète, puisque Jésus-Christ a fait à saint Jean-Baptiste l'application de cette prédiction, lorsqu'il dit : *Élie est déjà venu, mais on ne l'a point connu* [2]; et quand l'ange prédit à Zacharie la naissance de son fils, il lui dit : *Qu'il précédera le Seigneur avec l'esprit et le pouvoir d'Élie* [3].

Il n'est pas certain non plus que Jésus-Christ ait prédit la fin du monde, puisque tout ce qu'il a dit peut s'entendre de la ruine de Jérusalem et de la fin de la république juive; comme par l'antechrist on a

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, chap. 50.
[2] Saint Mathieu, chap. 17.
[3] Saint Luc, chap. 1.

peut-être voulu désigner les persécuteurs de l'Église. Au reste les protestans donnent au pape le nom d'antechrist; et les catholiques le donnent à tous leurs ennemis. On a bien dit que Napoléon était l'antechrist.

Le troisième traité de l'*Histoire véritable et mémorable des trois possédées de Flandre*, par le père Sébastien Michaëlis, frère prêcheur, donne beaucoup d'éclaircissemens sur l'antechrist, d'après les dires des démons exorcisés. « Il sera conçu par l'opération d'un diable et méchant comme un enragé. Jamais si méchante créature ne fut sur terre. Il fera des chrétiens ce qu'on fait en enfer des âmes; ce ne sera pas un martyr humain, mais un martyr inhumain. Il aura une foule de noms de synagogue; il se fera porter par les airs quand il voudra; Belzébut sera son père, et Lucifer son grand-père. »

Les révélations des démons exorcisés apprirent que l'antechrist était déjà né en 1613, et que c'était un affreux petit garnement. Il paraît qu'il n'a pas encore pris sa croissance. « Il a été baptisé au sabbat des sorciers, devant sa mère, qui est une juive, et qui s'appelait *la Belle-Fleur*. Il avait trois ans en 1613 (il en aurait aujourd'hui deux cent quinze). Ce fut, dit-on, Louis Gaufridy qui le baptisa, dans un champ voisin de Paris. Une sorcière exorcisée avoua qu'elle avait tenu le petit antechrist sur ses genoux, et qu'il avait une fière mine et parlait déjà toutes sortes de langues. Mais il avait des griffes au lieu de pieds et ne portait point de pantoufles. Il fera bien du mal; il y aura pourtant des consolateurs, car le Saint-Esprit n'est pas mort. »

On voit encore que son père se montrera à ses côtés sous la figure d'un oiseau à quatre pates, avec une queue, une tête de bœuf très-plate, des cornes, et un

poil noir assez rude. Il marquera les siens d'un cachet qui représentera cette figure en petit. Michaëlis ajoute qu'il se fera autour de lui des choses exécrables; qu'il donnera aux siens la paix à baiser, et que la paix ne sera pas le derrière de l'antechrist, *mais l'autre*. Il détruira Rome à cause du pape, et les juifs l'aideront; il ressuscitera des morts; il règnera à trente ans avec Lucifer, qui est le dragon à sept têtes, et après trois ans de règne le Christ le tuera....

Nous citerions beaucoup de détails pareils sur l'antechrist, dont on nous menace depuis si long-temps et qui pourtant n'est pas encore venu. Voyez *Fin du monde*. N'oublions pas toutefois de rappeler un volume qui a paru à Lyon chez Rusand, il y a quelques années, sous ce titre : *Les précurseurs de l'antechrist.* On démontre, dans cet ouvrage, que le règne de l'antechrist approche, s'il n'a commencé; et que les philosophes du dernier siècle, les encyclopédistes et les révolutionnaires ne sont autre chose que des démons, incarnés pour précéder l'antechrist et lui préparer les voies.

ANTHROPOMANCIE, — Divination par l'inspection des entrailles d'hommes ou de femmes éventrées. Cet horrible usage était très-ancien. Hérodote dit que Ménélas, retenu en Égypte par les vents contraires, sacrifia à sa barbare curiosité deux enfans du pays, et chercha à savoir ses destinées dans leurs entrailles. Héliogabale pratiquait cette divination. Julien l'Apostat, dans ses opérations magiques, et dans les sacrifices nocturnes, faisait tuer, dit-on, un grand nombre d'enfans pour consulter leurs entrailles. Dans sa dernière expédition, étant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma dans le temple de la Lune, et après avoir fait ce qu'il voulut, avec les complices de son

impiété, il scella les portes, et y posa une garde qui ne devait être levée qu'à son retour. Mais il fut tué dans la bataille qu'il livra aux Perses; et ceux qui entrèrent dans le temple de Carra, sous le règne de Jovien, son successeur, y trouvèrent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert, et le foie arraché.... Du moins on le conte ainsi.

ANTHROPOPHAGES. — Le livre attribué à Énoch dit que les géans nés du commerce des anges avec les filles des hommes furent les premiers anthropophages. C'est ce crime qui amena le déluge. Marc-Paul dit que de son temps, dans la Tartarie, les magiciens avaient le droit de manger la chair des criminels; et des écrivains observent qu'il n'y a que les chrétiens qui n'aient pas été anthropophages.

ANTIDE. — Saint Antide, évêque de Besançon [1], allant un jour prêcher à la campagne, accompagné de son clergé, aperçut, en sortant de sa ville épiscopale, le prince des démons qui tenait son assemblée en plein air, et se faisait rendre compte de la conduite de ses diables. Le saint évêque remarqua un grand démon noir et maigre, qui dit à Satan qu'il revenait de Rome, où il avait entraîné le pape dans un péché d'impudicité. Pour preuve de ce qu'il avançait, il présenta à l'assemblée la sandale, autrement dite mule du pape, qu'il apportait avec lui; ceci se passait le mardi saint; et le diable se vantait d'avoir fait tomber

[1] On ne sait pas trop où saint Antide a existé; on le fait vivre vers l'an 400. Les bollandistes, qui racontent avec confiance l'aventure qu'on va lire, le font évêque de Besançon, selon l'avis de plusieurs légendaires; mais le martyrologe d'Usuard, Mathieu Tympius, et d'autres légendes, le font évêque de Tours; à moins qu'il n'y ait eu plusieurs saint Antide, ce qui n'est pas impossible.

le saint père le dimanche des Rameaux, c'est-à-dire trois jours auparavant.

Saint Antide, frémissant de ce qu'il venait d'entendre, résolut d'aller de suite à Rome, et d'engager le pape à réparer sa faute par la pénitence. Il dit à son clergé, qui ne voyait rien de toute cette assemblée, de rentrer dans la ville, parce qu'une affaire importante l'obligeait de faire un voyage éloigné et qu'il ne serait de retour que la veille de Pâques. En même temps s'adressant au démon noir et maigre, il lui commanda de lui servir de monture et de le transporter à Rome aussi vite qu'il se vantait d'en être venu. Le démon s'agenouille devant le saint, le prend sur son dos, s'élève dans les airs, et le transporte rapidement à Rome où ils arrivèrent le jeudi saint dans la matinée. Le pape, quoique coupable d'impureté, était près de monter à l'autel pour célébrer la sainte messe.

Après qu'Antide eut fait sa prière, il demanda avec instance à parler au souverain pontife, pour des choses de la plus haute importance. On l'introduit; il raconte au saint père ce qu'il a vu, lui montre la sandale qu'il a tirée des griffes du démon, et l'exhorte à se purger de son crime. Le pape écoute le saint avec le plus profond respect, lui fait sa confession, le confesse à son tour; les deux pieux personnages se donnèrent mutuellement l'absolution de leurs fautes, et se séparèrent réconciliés; Antide remonta sur le démon qu'il avait laissé attaché à la porte, et rentra à Besançon le samedi saint, sans avoir éprouvé le moindre péril[1].

ANTIOCHUS, — Moine de Séba qui vivait au

[1] Bollandi, 25 *junii mensis*, p. 43. Usuard, *Martyrolog.*, *junii* 22. *Mathæi Tympii Præmia virt.*, p. 53, etc.

commencement du septième siècle. Dans ses cent quatre-vingt-dix homélies, intitulées *Pandèctes des divines Ecritures*, la quatre-vingt-quatrième *de Insomniis* roule sur les visions et les songes [1].

ANTIPATHIE. — Les astrologues, qui veulent expliquer tout, prétendent que ce sentiment d'opposition qu'on ressent pour une personne ou pour une chose est produit par les astres. Ainsi, deux personnes nées sous le même aspect auront un désir mutuel de se rapprocher, et s'aimeront sans savoir pourquoi; de même que d'autres se haïront sans motif, parce qu'ils seront nés sous des conjonctions opposées. Mais comment expliqueront-ils les antipathies que de grands hommes ont eues pour les choses les plus communes? on en cite un grand nombre, auxquelles on ne peut rien comprendre.

Lamothe-Levayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait le plus vif plaisir au bruit du tonnerre. César n'entendait pas le chant du coq, sans frissonner. Le chancelier Bacon tombait en défaillance, toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Marie de Médicis ne pouvait souffrir la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toute autre sorte de fleurs. Le cardinal Henri de Cardonne avait la même antipathie et tombait en syncope lorsqu'il sentait l'odeur des roses. Le maréchal d'Albret se trouvait mal, dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait. Henri III ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait un chat. Le maréchal de Schomberg avait la même faiblesse. Ladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Scaliger frémissait de tout son corps à l'aspect du

[1] Voyez tome XII de la *Bibliotheca patrum*, edit. Lugdun.

cresson. Érasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre. Un Anglais se mourait quand il lisait le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe. Ticho-Brahé sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Cardan ne pouvait souffrir les œufs ; le poëte Arioste, les bains ; le fils de Crassus, le pain ; César de Lescalle, le son de la vielle.

On trouve souvent la cause de ces antipathies dans les premières sensations de l'enfance. Une dame qui aimait beaucoup les tableaux et les gravures s'évanouissait lorsqu'elle en trouvait dans un livre ; elle en dit la raison : Étant encore petite, son père l'aperçut un jour, qui feuilletait les livres de sa bibliothéque pour y chercher des images ; il les lui retira brusquement des mains, et lui dit d'un ton terrible qu'il y avait dans ces livres des diables qui l'étrangleraient si elle osait y toucher... Ces menaces absurdes, assez ordinaires à certains parens, occasionent toujours de funestes effets qu'on ne peut plus détruire.

Pline, qui était passablement crédule, assure qu'il y a une telle antipathie entre le loup et le cheval, que si le cheval passe où le loup a passé, il sent aux jambes un engourdissement qui l'empêche de marcher. Mais l'instinct des animaux n'est pas une erreur. Un cheval sent le tigre en Amérique, et refuse obstinément de traverser une forêt où son odorat lui annonce la présence de l'ennemi. Les chiens sentent aussi très-bien les loups avec qui ils ne sympathisent pas ; et peut-être serions-nous sages de suivre, avec les gens que nous voyons pour la première fois, l'impression sympathique ou antipathique qu'ils nous font éprouver ; car l'instinct existe chez les hommes mêmes, qui l'étouffent par la raison.

ANTIPODES. — La supposition de l'existence des antipodes fut regardée dans les premiers siècles de l'église comme une hérésie. Saint Augustin, Lactance et d'autres pères éclairés traitèrent d'impiété la croyance aux antipodes, parce qu'il n'en est point parlé dans les livres saints. Le prêtre Virgile, du temps de Pepin, fut excommunié par le pape Zacharie, pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes [1].

La plupart des hommes à qui l'éducation n'a pas étendu les bornes de l'esprit croient encore que la terre n'est qu'un grand plateau; et il serait bien difficile de leur persuader qu'on trouve au-dessous de nous des hommes qui ont la tête en bas, et les pieds justement opposés aux notres [2].

Les anciens mythologues citent, sous le nom d'antipodes, des peuples fabuleux de la Libye, à qui on attribuait huit doigts aux pieds, et les pieds tournés en dehors. On ajoute qu'avec cela ils couraient comme le vent.

ANTOINE. — Un grand diable, d'une taille énorme, vint un jour offrir ses services à saint Antoine. Pour toute réponse, le saint le regarda de travers, et lui cracha au visage. Le démon en eut le cœur si gros, qu'il s'évanouit sans mot dire, et n'osa de long-temps, dit la légende, reparaître sur la terre [3].

On aurait peine à concevoir que saint Antoine eût traité le diable si rudement, si l'on ne savait combien il en avait souffert de tentations; et l'on admettra

[1] Il est probable que Virgile se convertit ou qu'il convertit le pape, dit M. Salgues, car on le voit, quelques années après, reçu avec distinction à la cour du roi Pepin, et nommé à l'évêché de Salzbourg.

[2] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, etc., tom. 2, p. 72.

[3] *Legenda aurea Jacobi de Voragine*, *legenda* 21.

difficilement qu'il ait reçu tant d'attaques de la part du diable, quand on se rappellera qu'il disait : Je ne crains pas plus le démon qu'une mouche, et avec un signe de croix, je suis sûr de le mettre en fuite. Saint Athanase, qui a écrit la vie de saint Antoine, entremêle les aventures de son héros avec le diable de quelques traits qui forment un contraste bien singulier. Des philosophes, étonnés de la grande sagesse d'Antoine, lui demandaient dans quel livre il avait puisé une si belle doctrine : le saint leur montra d'une main le ciel, et de l'autre la terre. Voilà mes livres, dit-il, je n'en ai pas d'autres. Si les hommes daignaient étudier comme moi les merveilles de la création, que de traits de sagesse ils y trouveraient ! Ils en seraient frappés, et leur esprit s'éleverait bientôt de la création au Créateur..... Assurément ce n'est pas le langage d'un homme qui commerce avec le diable.

APANTOMANCIE, — Divination tirée des objets qui se présentent à l'improviste. Tels sont les présages que donne la rencontre d'un lièvre ou d'un aigle, etc.

APARCTIENS, — Peuples fabuleux que d'anciens conteurs ont placés dans le Septentrion. Ils étaient transparens comme du cristal, et avaient les pieds étroits et tranchans comme des patins, ce qui les aidait merveilleusement à glisser. Leur longue barbe ne leur pendait pas au menton mais au bout du nez. Ils n'avaient point de langue, mais deux solides râteliers de dents qu'ils frappaient musicalement l'un contre l'autre pour s'exprimer. Ils ne sortaient que la nuit, et se reproduisaient par le moyen de la sueur qui se congelait et formait un embryon. Leur dieu était un ours blanc [1].

[1] *Supplément à l'histoire véritable de Lucien.*

APOCALYPSE, — Révélations qui, après avoir passé pour un ouvrage de l'hérétique Cérinthus, et avoir été rejetées pendant les quatre premiers siècles, furent enfin reçues parmi les livres canoniques, et généralement accordées à saint Jean l'Évangéliste, qui eut ces visions à Patmos, où il était évêque.

Cet ouvrage a, jusqu'ici, beaucoup exercé les curieux; tout le monde l'a voulu expliquer; on y a trouvé l'alchimie, l'astrologie et l'algèbre; Newton même l'a commenté sans ajouter à sa gloire. Chacun y voit ce qui lui convient. La grande bête à sept têtes et à dix cornes est Dioclétien, selon Bossuet; Trajan, selon Grotius; le pape, selon les réformés. Un prédicant démontra que c'était Louis XIV; un bon catholique prétendit que c'était le roi d'Angleterre. « Il n'est pas aisé de les accorder tous [1]. »

On a soutenu de nos jours que Napoléon était la bête à sept têtes; et M. Soubira, jadis poëte du Lot, à ce qu'il dit, ayant fait sa retraite dans le Nouveau Testament, parce que les lumières du siècle lui paraissaient contraires aux bonnes mœurs [2], annonça qu'il avait trouvé la clef de l'Apocalypse dans les calculs, et qu'il était à la recherche du nombre de la bête (666). Il fit avec cela des partisans; une société apocalyptique s'est même établie à Pau. Mais il s'éleva bientôt dans la société une grande contestation, qui n'est sans doute pas terminée, sur la lettre J, que M. Soubira veut proscrire comme appartenant au nom de Judas, et qui pourtant mériterait grâce, puisqu'elle appartient aussi au nom de Jésus.

On a publié vers le même temps à Paris, chez Leclère, un vol. in-8°., intitulé *Explication de l'Apo-*

[1] Voltaire, *Dict. philosoph.*, au mot *Apocalypse.*

[2] Lettre écrite en 1819 par M. Soubira, jadis poëte du Lot, à MM. de l'Académie des belles-lettres de Paris.

calypse. On veut prouver dans ce livre prodigieux que le règne de l'antechrist a commencé et que le monde va finir. Les philosophes, les jansénistes, les révolutionnaires, l'Encyclopédie, Voltaire, Napoléon, sont les bêtes et les monstres prédits par saint Jean. Voyez *Napoléon*.

APOLLONIUS DE TYANES, — Philosophe pythagoricien, né à Tyanes en Cappadoce, un peu après Jésus-Christ. Nous ne rapporterons ici que les contes dont Philostrate a farci son histoire. Il écrivait d'après les mémoires laissés par Damis, ami et secrétaire d'Apollonius qu'il suivit dans la plupart de ses voyages. On peut juger du degré de confiance que méritaient ces écrivains, par ce trait de Damis, qui assure avoir vu, en traversant le Caucase, les chaînes de Prométhée encore fixées au rocher. Philostrate admit tout, et embellit les récits de Damis.

La mère d'Apollonius fut avertie de sa grossesse par un démon, et le conçut sans avoir eu de commerce avec un homme; un des plus hauts salamandres fut son père, selon les cabalistes. Les cygnes chantèrent quand il vint au monde, et la foudre tomba du ciel. Sa vie fut une suite de miracles. Il ressuscitait les morts, délivrait les possédés, rendait des oracles, voyait des fantômes, apparaissait à ses amis éloignés. Le diable le saluait sous la figure d'un orme. Il voyageait dans les airs porté par des anges, et se montrait le même jour en plusieurs endroits du monde. Il comprenait très-bien le chant des oiseaux.

Philostrate conte qu'étant venu au tombeau d'Achille, à qui il voulait parler, Apollonius évoqua ses mânes; qu'après un tremblement de terre autour du tombeau il vit paraître d'abord un jeune homme de sept pieds et demi; que le fantôme, qui était d'une

beauté singulière, s'éleva ensuite à dix-huit pieds. Apollonius lui fit quelques questions frivoles; mais comme le spectre répondait des indécences, il comprit tout d'un coup qu'il était possédé d'un démon qu'il chassa; après quoi il eut sa conversation réglée.

Un jour qu'il était à Rome, où il avait rendu la vie à une jeune fille morte le matin de ses noces, il y eut une éclipse de lune accompagnée de tonnerre. Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique: Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas. Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe qu'il portait à sa bouche; le peuple trouva dans cet événement l'accomplissement de la prophétie.

Dans la suite, l'empereur Domitien l'ayant soupçonné de sorcellerie, lui fit raser le poil pour s'assurer s'il ne portait pas les marques du diable, comme dit Pierre Delancre [1]; mais Apollonius disparut sans qu'on sût par où il s'était sauvé. Ce n'était pas, au reste, la première fois qu'il s'échappait ainsi d'une manière prodigieuse. Sous Néron, on avait dressé contre lui un acte d'accusation; le papier se trouva tout blanc au moment où le juge voulut en prendre lecture.

De Rome il se rendit à Éphèse. La peste infestait cette ville; les habitans le prièrent de les en délivrer. Apollonius leur commanda de sacrifier aux dieux; après le sacrifice, il vit le diable en forme de gueux tout déguenillé; il commanda au peuple de l'assommer à coups de pierre, ce qui fut fait; lorsqu'on ôta les pierres, on ne trouva plus à la place du gueux lapidé qu'un chien noir qui fut jeté à la voierie, et la peste cessa.

[1] *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 3, disc. 2.

On rapporte qu'au moment où Domitien périt, Apollonius, au milieu d'une discussion publique, s'arrêta, et, changeant de voix, s'écria, inspiré par le diable : C'est bien fait, Étienne, courage ! tue le tyran. Ensuite, après un léger intervalle, il reprit : Le tyran est mort [1]. Alors, en effet, Étienne assassinait Domitien.

Apollonius était, dit-on, habile faiseur de talismans ; il en fit un grand nombre à Tyanes, à Rome, à Byzance, à Antioche, à Babylone et ailleurs, tantôt contre les cigognes et les scorpions, tantôt contre les débordemens et les incendies. Il fut regardé par les uns comme un insigne magicien, comme un dieu par les autres ; on l'honora même après sa mort. Mais sa vie n'est qu'un roman, que Philostrate écrivit cent ans après sa mort, pour l'opposer à celle de Jésus-Christ. Apollonius est annoncé par un démon ; le Messie le fut par un ange. L'un et l'autre naissent d'une vierge. Les cygnes chantent à la naissance du héros de Philostrate ; les anges à celle de l'Homme-Dieu. Il en est à peu près de même de tous les autres prodiges, avec cette différence, que ceux d'Apollonius ne méritaient pas le peu de succès qu'ils ont eu.

La foudre qui tombe du ciel est opposée à l'étoile qui parut en Bethléem ; les lettres de félicitation que plusieurs rois écrivirent à la mère d'Apollonius répondent à l'adoration des mages ; les discours qu'il prononçait fort jeune dans le temple d'Esculape, à la dispute de Jésus-Christ parmi les docteurs ; le fantôme qui lui apparut en traversant le Caucase, à la tentation du diable dans le désert, etc. « Tous ces parallèles montrent la malice grossière et la finesse mal tissue de Philostrate, et le cas qu'on doit faire

[1] Philostrate, liv. 8, chap. 26.

de ces fables n'est pas de les rapporter à la magie comme a fait François Pic, mais de les nier totalement [1]. »

Hiéroclès, qui fit dans un écrit spécial la comparaison d'Apollonius et de Jésus-Christ, a été réfuté par Eusèbe, qui regarde Apollonius comme un magicien. Leloyer pense que ce fut Simon qui lui enseigna la magie noire; et Ammien Marcellin se contente de le mettre dans le nombre des hommes qui ont été assistés de quelque démon familier, comme Socrate et Numa.

On sait peu de chose sur la fin de la vie d'Apollonius. On assure qu'à l'âge de cent ans il fut emporté par le diable qui, comme on l'a vu, était son père, quoiqu'Hiéroclès ait soutenu qu'il avait été enlevé au ciel. Vopiscus dit que, par la suite, le spectre d'Apollonius apparut à l'empereur Aurélien qui assiégeait Tyanes, et lui recommanda d'épargner sa ville, ce que fit Aurélien.

On adora Apollonius et on ne l'adore plus; ainsi va le monde.

APOMAZAR. — *Des significations et événemens des songes*, selon la doctrine des Indiens, Perses et Égyptiens, par Apomazar. Vol. in-8°.; Paris, 1580. Fatras oublié, mais très-rare.

APONE (Pierre d'), — Fameux philosophe, astrologue et médecin, né dans le village d'Abano ou Apono [2] près de Padoue, en 1250. C'était le plus ha-

[1] Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc., chap. 12.

[2] Il y a, dans le village d'Apone, aujourd'hui Abano, une fontaine qui rendait autrefois la parole aux muets, et qui donnait à ceux qui y buvaient le talent de dire la bonne aventure. Voyez le septième chant de *la Pharsale* de Lucain.

bile magicien de son temps, disent les démonomanes; il s'acquit la connaissance des sept arts libéraux, par le moyen de sept esprits familiers qu'il tenait enfermés dans une bouteille, ou dans des boîtes de cristal. Il avait de plus l'industrie de faire revenir dans sa bourse tout l'argent qu'il avait dépensé.

Il fut poursuivi, comme hérétique et magicien, par l'inquisition; et s'il eût vécu jusqu'à la fin du procès, il y a beaucoup d'apparence qu'il eût été brûlé vivant, comme il le fut en effigie après sa mort. Il mourut à l'âge de soixante-six ans.

Pierre d'Apone avait, dit-on, une telle antipathie pour le lait, qu'il n'en pouvait sentir le goût ni l'odeur. Thomazo Garsoni dit que, n'ayant point de puits dans sa maison, il commanda au diable de porter dans la rue le puits de son voisin, parce qu'il refusait de l'eau à sa servante. Malheureusement pour ces belles histoires, il paraît prouvé que Pierre d'Apone ne croyait pas aux démons.

Les amateurs de livres superstitieux recherchent sa *Géomancie* [1]. Mais ne lui attribuons pas un petit livre qu'on met sur son compte, et dont voici le titre: *les Œuvres magiques de Henri-Corneille Agrippa, par Pierre d'Aban, latin et français, avec des secrets occultes*, in-24, réimprimé à Liége, 1788.

On dit dans ce livre que Pierre d'Aban était disciple d'Agrippa. La partie principale est intitulée: *Heptaméron*, ou *les Élémens magiques*. On y trouve les sûrs moyens d'évoquer les esprits et de faire venir le diable; pour cela il faut faire trois cercles l'un dans l'autre, dont le plus grand ait neuf pieds de circonférence, et se tenir dans le plus petit, où l'on écrira les noms des anges qui président à l'heure, au jour,

[1] *Geomantia*, in-8°., Venise, 1549.

au mois, à la saison, etc. Voici les anges qui président aux heures :

Yayn, ou première heure, l'ange Michaël; Ianor ou deuxième heure, Anaël; Nasnia ou troisième heure, Raphaël; Salla ou quatrième heure, Gabriel; Sadedali ou cinquième heure, Cassiel; Thamus ou sixième heure, Sachiel; Ourer ou septième heure, Samaël; Thanir ou huitième heure, Araël; Néron ou neuvième heure, Cambiel; Jaya ou dixième heure, Uriel; Abaï ou onzième heure, Azaël; Natalon ou douzième heure, Sambaël.

Les anges du printemps, cabalistiquement nommé Talvi, sont Spugliguel, Caracasa, Commissoros et Amatiel; le nom de la terre est alors Amadaï, le nom du soleil Abraïm, celui de la lune Agusita.

Les anges de l'été, nommé Gasmaran, sont Tubiel, Gargatiel, Tariel et Gaviel. La terre s'appelle alors Festativi, le soleil Athémaï et la lune Armatas.

Les anges de l'automne, qui se nommera Ardaraël, sont Torquaret, Tarquam et Guabarel. La terre s'appelle Rahimara, le soleil Abragini, la lune Matafignaïs.

Les anges de l'hiver, appelé Fallas, sont Altarib, Amabaël, Crarari. La terre se nomme Gérenia, le soleil Commutat, et la lune Affatérim. Pour les anges des mois et des jours, voyez *Mois* et *Jours*.

Après avoir écrit les noms dans le cercle, aspergez-le d'eau bénite; bénissez les parfums en disant : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, daignez » bénir et sanctifier ces parfums, et que leur odeur » contienne les esprits que je dois évoquer. » Mettez les parfums dans un vase de terre neuf, et dites : « Je t'exorcise, parfum, pour que tout fantôme nui» sible s'éloigne de moi. » Ayez un surplis de prêtre, pour vous en vêtir, et une feuille de parchemin

vierge sur laquelle aura été dite une messe du Saint-Esprit; puis (vous étant purifié pendant neuf jours), écrivez des croix sur le parchemin; appelez, des quatre coins du monde, les anges qui président à l'air, par ces trois noms secrets, *Agla*, *On*, *Tetragrammaton*, les sommant de vous aider sur-le-champ, et dites le grand exorcisme:

« Nous, faits à l'image de Dieu et doués de sa puis-» sance, nous t'exorcisons, esprit (on nomme l'es-» prit qu'on veut appeler), par le très-redoutable et » très-admirable nom de Dieu, El; et nous te com-» mandons d'apparaître sur-le-champ, ici, visible-» ment, devant ce cercle, en belle forme et sans dif-» formité. Nous te l'ordonnons par le nom Y qu'A-» dam entendit et parla, par le nom Agla que Loth » entendit, par le nom Iod que Jacob entendit dans » la bouche de l'ange qui luttait avec lui, par le nom » d'Anexepheton qu'Aaron entendit et qui le rendit » sage, par le nom de Zébaoth que Moïse prononça » pour changer en sang les marais de l'Égypte, par » le nom d'Oriston qui fit monter les grenouilles » dans les maisons des Égyptiens, par le nom d'Élion » qui fit tomber la grêle, par le nom d'Adonaï qui » fit naître les sauterelles en Égypte, par le nom de » Schemamathia que Josué prononça pour arrêter le » soleil, par Alpha et Oméga que Daniel prononça » pour tuer le dragon, par le nom Emmanuel qui fit » chanter Sidrac, Misac et Abdénago dans la fournaise.

» Nous t'exorcisons par la mer flottante et transpa-» rente, par les quatre divins animaux qui vont et » viennent devant le trône de la divine majesté, ayant » des yeux devant et derrière, par le nom Primeu-» maton, en vertu duquel Moïse engloutit Coré, » Dathan et Abiron; nous t'exorcisons; et si tu ne » parais aussitôt, ici, devant ce cercle, pour nous

» obéir en toutes choses, nous te maudissons et te
» privons de tout office, bien et joie ; nous te condamnons à brûler sans aucun relâche dans l'étang de
» feu et de soufre. »

Cela dit, on verra plusieurs fantômes qui rempliront l'air de clameurs. On ne s'en épouvantera point, et on aura soin surtout de ne pas sortir du cercle. On apercevra des spectres qui paraîtront menaçans et armés de flèches ; mais ils n'auront pas puissance de nuire. On dira, en mettant la main sur le parchemin vierge : Que vos prestiges cessent par la vertu du Dieu crucifié. On soufflera ensuite vers les quatre parties du monde et on dira : « Pourquoi tardez-
» vous ? soumettez-vous à votre maître, au nom du
» seigneur Bathat ou Vachat, tombant sur Abrac,
» Abéor se jetant sur Aberer. »

Alors paraîtra l'esprit en belle forme qui dira : « Ordonnez et demandez ; me voici prêt à vous obéir
» en toutes choses, parce que le Dieu tout-puissant
» le commande. » Là, vous lui demanderez ce que vous voudrez ; il vous satisfera ; et après que vous n'aurez plus besoin de lui, vous le renverrez en disant : « Au nom du père, et du fils, et du Saint-Esprit ;
» allez en paix chez vous ; et soyez prêts à venir quand
» je vous appellerai. »

Voilà ce que présentent de plus utile les *OEuvres magiques*. Voyez *Secrets occultes*, *etc*.

APPARITIONS. — « Ce n'est pas du tout une chose rare, dit Voltaire, qu'une personne, vivement émue, voie ce qui n'est point. Une femme, en 1726, accusée à Londres d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait ; on lui présente l'habit du mort, qu'on secoue devant elle ; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même ; elle se jette à ses pieds et

veut l'embrasser. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu son mari.

» Il ne faut pas s'étonner que Théodoric ait vu dans la tête d'un poisson, qu'on lui servait, celle de Simmaque qu'il avait assassiné. Charles IX, après la Saint-Barthélemi, voyait des morts et du sang, non pas en songe, mais dans les convulsions d'un esprit troublé qui cherchait en vain le sommeil : son médecin et sa nourrice l'attestèrent.

» Des visions fantastiques sont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'est point s'imaginer voir, c'est voir en effet. C'est surtout dans cet état mitoyen, entre la veille et le sommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, et entend des sons que personne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées.

« Les histoires d'apparitions sont innombrables. Bossuet rapporte, dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, deux visions qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années ; il dit que cette princesse, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne sa sœur, vendu le duché de Rhételois un million, marié avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction et à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions, La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né, lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, et qu'il fallait en croire les autres sur ce qu'on ne pouvait concevoir ; la seconde fut un violent ébranlement des méninges et des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins, qu'un chien tenait dans sa gueule ; la princesse Palatine arrache le petit poulet au chien ;

une voix lui crie : Rendez-lui ce poulet ; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde. Non, s'écria la princesse, je ne le rendrai jamais. Ce poulet était l'âme d'Anne de Gonzague, princesse Palatine ; la poule était l'église ; le chien était le diable. Anne de Gonzague, qui ne devait jamais rendre la poule au chien, était la grâce efficace [1]. »

Le nombre des aventures d'apparitions est si grand que nous nous contenterons de rappeler ici les plus célèbres, et nous les citerons sans ordre et sans méthode.

Discours épouvantable, d'une étrange apparition de démons en la maison d'un gentilhomme en Silésie, en 1609, tiré de l'imprimé à Paris, en 1609.

« Un gentilhomme de Silésie ayant convié quelques amis, et l'heure du festin venue se voyant frustré par l'excuse des conviés, entre en grande colère, et commence à dire que puisque nul homme ne daignait être chez lui, que tous les diables y vinssent ! Cela dit, il sort de sa maison et entre à l'église où le curé prêchait, lequel il écoute attentivement.

» Comme il était là, voici entrer en la cour du logis des hommes à cheval, de haute stature et tout noirs, qui commandèrent aux valets du gentilhomme d'aller dire à leur maître que les conviés étaient venus. Un des valets court à l'église avertir son maître, qui bien étonné demande avis au curé. Icelui, finissant son sermon, conseille qu'on fasse sortir toute la famille hors du logis.

« Aussitôt dit, aussitôt fait ; mais de hâte que les gens eurent de déloger, ils laissèrent dans la maison un petit enfant dormant au berceau. Ces hôtes, ou, pour mieux dire, ces diables commencèrent bientôt à

[1] Voltaire, *Dictionn. philos.*, au mot *Apparition*.

remuer les tables, à hurler, à regarder par les fenêtres en forme d'ours, de loups, de chats, d'hommes terribles, tenant à la main ou dans leurs pates des verres pleins de vin, des poissons, de la chair bouillie et rôtie.

» Comme les voisins, le gentilhomme, le curé et autres, contemplaient avec frayeur un tel spectacle, le pauvre père se mit à crier : « Hélas! où est mon pauvre enfant? » Il avait encore le dernier mot à la bouche, quand un de ces hommes noirs apporta l'enfant aux fenêtres, et le montra à tous ceux qui étaient dans la rue. Le gentilhomme demanda à un de ses serviteurs auxquel il se fiait le mieux : « Mon ami, que ferai-je? » « Monsieur, répond le serviteur, je recommanderai ma vie à Dieu; après quoi j'entrerai dans la maison, d'où, moyennant son secours, je vous rapporterai l'enfant. » A la bonne heure, dit le maître, Dieu t'accompagne, t'assiste et te fortifie!

» Le serviteur, ayant reçu la bénédiction de son maître, du curé et des autres gens de bien, entra au logis et approchant du poële, où étaient ces hôtes ténébreux, se prosterne à genoux, se recommande à Dieu et ouvre la porte. Voilà les diables en horribles formes, les uns assis, les autres debout, aucuns se promenant, autres rampant sur le plancher, qui tous accourent contre lui, criant ensemble : « Hui! hui! que viens-tu faire céans? » Le serviteur, suant de détresse et néanmoins fortifié de Dieu, s'adresse au malin qui tenait l'enfant et lui dit : « Ça, baille-moi cet enfant. » Non, répond l'autre, il est mien; va dire à ton maître qu'il vienne le recevoir. Le serviteur insiste, et dit : « Je fais la charge que Dieu m'a commandée, et sais que tout ce que je fais selon icelle lui est agréable; partant à l'égard de mon office, en vertu de Jésus-Christ, je t'arrache et saisis cet enfant, lequel je rapporte à son père. »

» Ce disant, il empoigne l'enfant, puis le serre entre ses bras ; les hôtes noirs ne répondent que par des cris effroyables et par ces mots : « Hui ! hui ! méchant ; hui ! garnement ! laisse, laisse cet enfant, autrement nous te dépiècerons. » Mais lui, méprisant ces menaces, sortit sain et sauf, et rendit l'enfant au gentilhomme, son père ; et quelques jours après tous ces hommes s'évanouirent, et le gentilhomme, devenu sage et bon chrétien, retourna en sa maison. »

Le grand feu, tonnerre et foudre du ciel, advenu sur l'église cathédrale de Quimpercorentin, avec la vision publique d'un très-épouvantable démon dans le feu sur ladite église. Jouxte l'imprimé à Rennes. 1620.

« Samedi, premier jour de février 1650, advint un grand malheur et désastre en la ville de Quimpercorentin ; une belle et haute pyramide, couverte de plomb, étant sur la nef de la grande église, fut brûlée par la foudre et feu du ciel, depuis le haut jusques à ladite nef, sans pouvoir y apporter aucun remède. Le même jour, sur les sept heures et demie, tendant à huit du matin, se fit un coup de tonnerre et d'éclair terrible. A l'instant fut visiblement vu un démon horrible, au milieu d'une grande onde de grêle, se saisir de ladite pyramide par le haut et au-dessous de la croix, étant ce démon de couleur verte, avec une longue queue. Aucun feu ni fumée n'apparut sur la pyramide, que vers une heure après midi, que la fumée commença à sortir du haut d'icelle, et dura un quart d'heure : et du même endroit commença le feu à paraître peu à peu, en augmentant toujours ainsi qu'il dévalait du haut en bas : tellement qu'il se fit si grand et si épouvantable, que l'on craignait que toute l'église ne fût brûlée, et non-seulement l'église, mais toute la ville.

» Les trésors de ladite église furent tirés hors ; le

processions allèrent à l'entour, et finalement on fit mettre des reliques saintes sur la nef de l'église, au-devant du feu. Messieurs du chapitre commencèrent à conjurer ce méchant démon, que chacun voyait dans le feu, tantôt bleu, vert ou jaune; ils jetèrent des *agnus Dei* dans icelui et près de cent cinquante barriques d'eau, quarante ou cinquante charretées de fumier, et néanmoins le feu continuait. Pour dernière ressource, on fit jeter un pain de seigle de quatre sous, dans lequel on mit une hostie consacrée, puis on prit de l'eau bénite, avec du lait d'une femme nourrice de bonne vie, et tout cela jeté dedans le feu, tout aussitôt le démon fut contraint de quitter la flamme; et avant de sortir il fit un si grand remue-ménage, que l'on semblait être tous brûlés, et qu'il devait emporter l'église et tout avec lui; il ne s'en alla qu'à six heures et demie du soir, sans avoir fait autre mal, Dieu merci, que la totale ruine de ladite pyramide, qui est de douze mille écus au moins.

» Ce méchant étant hors, on eut raison du feu, et, peu de temps après, on trouva encore ledit pain de seigle en essence, sans être endommagé, hors que la croûte était un peu noire; et sur les huit ou neuf heures et demie, après que tout le feu fut éteint, la cloche sonna pour amasser le peuple afin de rendre grâces à Dieu.

» Messieurs du chapitre, avec les choristes et musiciens, chantèrent un *Te Deum* et un *Stabat mater*, dans la chapelle de la Trinité, à neuf heures du soir. Grâces à Dieu, il n'est mort personne; mais il n'est pas possible de voir chose plus horrible et épouvantable qu'était ce dit feu. »

Voici des traits d'un autre genre. Torquemada conte qu'un grand seigneur espagnol sortit un jour pour aller à la chasse sur une de ses terres; il fut fort

étonné, lorsque, se croyant seul, il ne laissa pas de s'entendre appeler par son nom. La voix ne lui était pas inconnue; mais comme il ne paraissait pas empressé, il fut appelé une seconde fois, et reconnut l'organe de son père, décédé depuis peu. Malgré sa peur, il ne laissa pas d'avancer; mais quel fut son étonnement de voir une grande caverne, ou espèce d'abîme, dans laquelle était une fort longue échelle. Le spectre de son prétendu père se montra sur les premiers échelons, et lui dit que Dieu avait permis qu'il lui apparût, afin de l'instruire de ce qu'il devait faire pour son propre salut et pour la délivrance de celui qui lui parlait, aussi-bien que pour celle de son grand-père qui était quelques échelons plus bas; que la justice divine les punissait et les retiendrait jusqu'à ce qu'on eût restitué à un monastère voisin, un héritage usurpé par ses aïeux; qu'il eût à le faire incessamment pour éviter la vengeance divine; qu'autrement sa place était déjà marquée dans ce lieu de souffrance.

» A peine ce discours eut-il été prononcé, que le spectre et l'échelle disparurent insensiblement, et l'ouverture de la caverne se referma. Alors la frayeur l'emporta sur l'imagination du chasseur, son agitation ne lui permit pas d'approfondir ce mystère; il retourna chez lui, rendit l'héritage, laissa à son fils le reste de ses biens, et se retira dans un monastère, où il passa saintement le reste de sa vie [1]. »

» Il est inutile de faire voir la supercherie de cette apparition, qui fut en même temps vocale et visible; chacun fera les observations qu'il jugera convenables. Pour moi [2], j'aurais voulu de plus amples éclaircissemens. »

[1] Antoine de Torquemada, dans la troisième journée de son *Examéron*.

[2] Lenglet Dufresnoy, *Préface du recueil sur les Apparit.*, p. 43.

Quelquefois aussi les apparitions ne sont que vocales. C'est une voix qui appelle ; mais dans les bonnes apparitions, l'esprit se montre.

Il faut, au reste, ne pas juger toutes les apparitions de la même manière. Quand les esprits se font voir à un homme seul, disent les cabalistes [1], ils ne présagent rien de bon ; quand ils apparaissent à deux personnes à la fois, rien de mauvais ; ils ne se sont jamais montrés à trois personnes ensemble.

Des sorciers brûlés à Paris ont dit en justice, que quand le diable veut se faire un corps aérien, pour se montrer aux hommes, « il faut que le vent lui soit favo- » rable et que la lune soit pleine. » Et lorsqu'il apparaît, c'est toujours avec quelque défaut nécessaire, ou trop noir, ou trop pâle, ou trop rouge, ou trop grand, ou trop petit, ou le pied fourchu, ou les mains en griffes, ou la queue au derrière et les cornes en tête, etc. ; à moins qu'il ne prenne une forme bizarre. C'est ainsi qu'il parlait à Simon le magicien et à d'autres, sous la figure d'un chien ; à Pythagore, sous celle d'un fleuve ; à Apollonius, sous celle d'un orme [2], à l'abbé Adam, sous plusieurs métamorphoses. Voyez ce mot.

Ajoutons que, excepté les démons de midi, les démons et les spectres apparaissent la nuit plutôt que le jour, et la nuit du vendredi au samedi de préférence à toute autre, comme le témoigne Jean Bodin.

Mais on ne peut trop préciser ce que c'est qu'une apparition. Don Calmet dit que si l'on voit quelqu'un en songe, c'est une apparition [3]. On voit beaucoup d'apparitions de bons anges, et quelques-

[1] Menasseh ben Israël, qui compare l'âme à une chandelle, chap. 4, liv. 1er., *De resurrectione mort.*

[2] Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc., chap. 2.

[3] *Dissertation sur les apparit.*, chap. 1er.

unes de démons, comme ceux de Job, dans les Saintes Écritures; et l'histoire des vieux temps en est remplie. Ce qui est singulier, c'est que ceux qui ne croyaient pas aux apparitions n'en ont jamais eu. Aussi don Calmet avoue [1] que, dans la plupart des apparitions, même de celles de l'Écriture Sainte, il n'y a eu que l'imagination frappée; ce n'en est pas moins, ajoute-t-il, un miracle, et l'effet d'une puissance surnaturelle.

En admettant la vérité des récits, il y a en effet des apparitions qui, réelles ou imaginaires, sont très-surprenantes. On lit dans la vie de saint Macaire qu'un homme ayant reçu un dépôt, le cacha sans en rien dire à sa femme, et mourut subitement. On fut très-embarrassé quand le maître du dépôt le vint réclamer. Saint Macaire pria, et le défunt apparut à sa femme, à qui il déclara que l'argent redemandé était enterré au pied de son lit, ce qui fut trouvé vrai. On voit par-là que, s'il y a de mauvaises apparitions, il s'en trouve aussi de bonnes. Cedrenus raconte, dans son abrégé historique, que Cosroès assiégeant Edesse, une femme de belle et haute stature apparut la nuit à Eulalius, évêque de cette ville, et lui révéla le lieu où était cachée la fameuse image du Sauveur, envoyée par Jésus-Christ lui-même au roi Abgare. Eulalius fit promener ce suaire par la ville; et les ennemis ayant élevé contre les murs un grand amas de bois pour brûler Edesse, le pieux évêque y jeta une goutte d'huile sainte. Incontinent, dit Leloyer, le feu préparé par les ennemis contre la ville, se tourna contre eux, et en fit une telle fricassée, qu'ils furent contraints de lever le siége. On ne dit pas, ajoute-t-il, quelle est la femme qui apparut à Eulalius; mais on peut croire que ce fut la sainte Vierge ou quelque autre sainte du Paradis.

[1] *Dissertation sur les apparit.*, chap. 7.

Les apparitions des esprits, dit Jamblique, sont analogues à leur essence; l'aspect des dieux (ou des saints) est consolant; celui des archanges terrible, celui des anges moins sévère, celui des démons épouvantable. Il est assez difficile, ajoute-t-il, de se reconnaître dans les apparitions de spectres; car il y en a de mille sortes. Delancre donne les moyens de ne s'y point tromper. « On peut distinguer les âmes, des démons, dit-il, parce qu'ordinairement elles apparaissent en hommes portant barbe, en vieillards, en enfans ou en femmes, bien que ce soit en habit et en contenance funeste. Or les démons peuvent se montrer ainsi. Mais, ou c'est l'âme d'une personne bienheureuse, ou c'est l'âme d'un damné. Si c'est l'âme d'un bienheureux et qu'elle revienne souvent, il faut tenir pour certain que c'est un démon, qui, ayant manqué son coup de surprise, revient plusieurs fois pour le tenter encore. Car une âme ne revient plus quand elle est satisfaite, si ce n'est par aventure une seule fois pour dire grand merci.

» Si c'est une âme qui se dise l'âme d'un damné, il faut croire que c'est un démon, vu qu'à grande peine laisse-t-on jamais sortir l'âme des damnés. » Voilà les moyens que Pierre Delancre donne comme très-aisés [1]. Il dit un peu plus loin que le spectre qui apparaît sous une peau de chien ou sous toute autre forme laide est un démon; mais s'il paraît sous les traits d'un ange, et avec une très-belle figure, ce peut bien encore être un démon. Le diable est si malin!

Revenons aux anecdotes.

Il y avait, dans un coin du Poitou, un fermier nommé Hervias qui avait une fille extrêmement belle. Le valet du fermier devint amoureux de cette fille;

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. 5, disc. 2.

mais comme il n'était pas fortuné et que celle qu'il aimait était fille unique d'un père assez riche, il comprit qu'il fallait trouver quelque stratagème. Catherine avait plusieurs adorateurs; celui qu'elle préférait était un jeune cousin, élevé à la ville, dont le cœur était bon et l'esprit cultivé. Les parens approuvaient leur amour; on parlait même de les marier dans un mois; mais une nuit que le fermier était plongé dans un profond sommeil, il en fut tiré en sursaut par un bruit étrange qui se fit dans sa chambre. Une grande main agita les rideaux de son lit, et une grosse voix lui dit de lever les yeux..... Le fermier tourna la tête et vit au fond de sa chambre un fantôme horrible, couvert d'un drap noir sur une longue robe blanche..... Le fantôme tenait une torche à demi-éteinte à la main droite, et une fourche à la gauche..... Il traînait des chaînes; il avait une tête de cheval enflammée, surmontée d'un globe lumineux, et de deux cornes..... Hervias, qui avait l'imagination facile à effrayer, poussa un gémissement étouffé, son sang se glaça, et il eut à peine la force de demander en tremblant au fantôme ce qu'il voulait. « Tu mourras, répondit l'esprit, le jour du mariage projeté entre ta fille et son jeune cousin, à moins que tu ne la maries dans ta maison avec le premier homme que tu verras demain à ton lever..... »

En achevant ces mots le fantôme disparut. Hervias passa la nuit sans dormir. Le point du jour parut, quelqu'un entra pour lui demander des ordres; c'était le valet amoureux de Catherine. Hervias fut consterné de la pensée qu'il fallait lui donner sa fille; mais il ne témoigna rien, se leva, alla trouver Catherine et lui raconta le tout. Catherine, désolée, ne sut que répondre. Son jeune cousin vint ce jour-là; on lui apprit l'état des choses, et il eut le bonheur

de voir combien il était aimé; mais il ne se troubla point. Il proposa à son futur beau-père de passer la nuit dans sa chambre : Hervias y consentit. Le jeune cousin feignit donc de partir le soir pour la ville; et rentra après la chute du jour dans la ferme. Il resta sur une chaise auprès du lit d'Hervias, et tous deux attendirent patiemment le spectre.

La fenêtre s'ouvrit enfin avec fracas vers minuit; on vit paraître le fantôme, dans le même accoûtrement que la veille, il répéta le même ordre. Hervias tremblait; mais le jeune cousin, qui ne craignait pas les apparitions, se leva et dit : « Voyons qui nous envoie » des ordres et des menaces si précises..... » En disant ces mots, il sauta sur le spectre qui voulait fuir, il le saisit, et sentant entre ses bras un corps solide, il reprit : « Ce spectre n'est pas un esprit, mais une » masse bien matérielle. » Il prit alors le fantôme par le milieu du corps; et l'entraînant d'un effort vigoureux, il le jeta par la fenêtre, qui était élevée de plus de douze pieds. On entendit un cri plaintif. « Le re- » venant n'osera plus revenir, dit le jeune cousin; » allons voir s'il se porte bien. »

Le fermier ranima son courage autant qu'il put, et descendit avec son gendre futur. On trouva que le prétendu démon était le valet amoureux de Catherine, qui s'était déguisé comme on a vu; et qui avait mis sur sa tête la carcasse d'une tête de cheval et une citrouille vide, avec des bouts de chandelles qui rendaient pendant la nuit une lumière effrayante....... Malgré sa conduite, on voulut lui donner des soins; mais il n'était plus temps, sa chute l'avait assommé, et il mourut au bout de quelques minutes. On le vit porter en terre sans regrets, et on pressa le mariage de la belle Catherine avec son jeune cousin. Cette union fut aussi heureuse qu'on pouvait le souhaiter;

malgré les prédictions du fantôme, et les habitans de la ferme furent un peu rassurés contre la peur des apparitions [1].

Dans le château d'Ardivilliers, près de Breteuil, en Picardie, apparaissait du temps de la jeunesse de Louis XV, un esprit qui faisait un bruit effroyable; c'étaient toute la nuit des flammes qui faisaient paraître le château en feu. C'étaient des hurlemens épouvantables; mais cela n'arrivait qu'en certain temps de l'année, vers la Toussaint. Personne n'osait y demeurer que le fermier, avec qui l'esprit était apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchait une nuit, il était si bien étrillé, qu'il en portait les marques pendant plus de six mois. Les paysans d'alentour voyaient mille fantômes qui ajoutaient à l'effroi. Tantôt quelqu'un avait aperçu en l'air une douzaine d'esprits au-dessus du château; ils étaient tous de feu, et dansaient un branle à la paysanne; un autre avait trouvé, dans une prairie, je ne sais combien de présidens et de conseillers en robe rouge, assis et jugeant à mort un gentilhomme du pays qui avait eu la tête tranchée il y avait bien cent ans; un autre avait rencontré la nuit un parent du maître du château, qui se promenait avec la femme d'un seigneur des environs; on nommait la dame; on ajoutait même qu'elle s'était laissé caresser, et qu'ensuite elle et son mystérieux amant avaient disparu. Plusieurs autres avaient vu, ou tout au moins ouï dire des merveilles du château d'Ardivilliers.

Cette farce dura quatre ou cinq ans, et fit grand tort au maître du château, qui était obligé d'affermer sa terre à très-vil prix. Il résolut enfin de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circon-

[1] Madame Gabrielle de P***., *Démoniana*, p. 111.

stances qu'il y avait de l'artifice en tout cela. Il se rend à sa terre vers la Toussaint, couche dans son château, et fait demeurer dans sa chambre deux gentilshommes de ses amis, bien résolus au premier bruit ou à la première apparition, de tirer sur les esprits avec de bons pistolets. Les esprits qui savent tout surent apparemment ces préparatifs ; pas un ne parut. Ils se contentèrent de traîner des chaînes dans une chambre du haut, au bruit desquelles la femme et les enfans du fermier vinrent au secours de leur seigneur, en se jetant à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. « Ha! monseigneur, lui » criaient-ils, qu'est-ce que la force humaine contre » des gens de l'autre monde? Tous ceux qui ont tenté » avant vous la même entreprise en sont revenus dis» loqués. » Ils firent tant d'histoires au maître du château, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât; mais ils montèrent tous deux à cette grande et vaste chambre où se faisait le bruit, le pistolet dans une main, la chandelle dans l'autre.

Ils ne virent d'abord qu'une épaisse fumée, que quelques flammes redoublaient par intervalles. Un instant après, elle s'éclaircit, et l'esprit parut confusément au milieu. C'était un grand diable tout noir, qui faisait des gambades, et qu'un autre mélange de flammes et de fumée déroba une seconde fois à la vue. Il avait des cornes, une longue queue; son aspect épouvantable diminua un peu l'audace de l'un des deux champions : « Il y a là quelque » chose de surnaturel, dit-il à son compagnon; reti» rons-nous. — Non, non, répondit l'autre; ce n'est » que de la fumée de poudre à canon..., et l'esprit ne » sait son métier qu'à demi, de n'avoir pas encore » soufflé nos chandelles. »

Il avance à ces mots, poursuit le spectre, lui lâche

un coup de pistolet, ne le manque pas; mais au lieu de tomber, le spectre se retourne et le fixe. Il commence alors à s'effrayer à son tour. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne peut être un esprit; et, voyant que le spectre évite de l'approcher, il se résout de le saisir, pour voir s'il sera palpable, ou s'il fondra entre ses mains. L'esprit, trop pressé, sort de la chambre et s'enfuit par un petit escalier. Le gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vue, traverse cours et jardins, et fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin le fantôme étant parvenu à une grange qu'il trouve ouverte, se jette dedans et fond contre un mur, au moment où le gentilhomme pensait l'arrêter.

Celui-ci appelle du monde; et dans l'endroit où le spectre s'était évanoui, il découvre une trappe qui se fermait d'un verrou après qu'on y était passé, il descend, trouve le fantôme sur de bons matelas, qui l'empêchaient de se blesser quand il s'y jetait la tête la première. Il l'en fait sortir, et l'on reconnaît sous le masque du diable le malin fermier, qui avoua toutes ses souplesses, et en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années, sur le pied de ce que la terre était affermée avant les apparitions. Le caractère qui le rendait à l'épreuve du pistolet était une peau de buffle ajustée à tout son corps....

Un capitaine anglais, ruiné par des folies de jeunesse, n'avait plus d'autre asile que la maison d'un ancien ami. Celui-ci, obligé d'aller passer quelques mois à la campagne, et ne pouvant y conduire le capitaine, parce qu'il était malade, le confia aux soins d'une vieille domestique, qu'il chargeait de la garde de sa maison quand il s'absentait. La bonne femme vint un matin voir de très-bonne heure son ma-

lade, parce qu'elle avait rêvé qu'il était mort dans la nuit; rassurée, en le trouvant dans le même état que la veille, elle le quitta pour aller soigner ses affaires, et oublia de fermer la porte après elle. Les ramoneurs, à Londres, ont coutume de se glisser dans les maisons qui ne sont point habitées, pour s'emparer de la suie, dont ils font un petit commerce. Deux d'entre eux avaient su l'absence du maître de la maison, et ils épiaient le moment de s'introduire chez lui. Ils virent sortir la vieille, entrèrent dès qu'elle fut éloignée, trouvèrent la chambre du capitaine ouverte, et sans prendre garde à lui grimpèrent tous les deux dans la cheminée. Le capitaine était en ce moment assis sur son séant. Le jour était sombre; la vue de deux créatures aussi noires lui causa une frayeur inexprimable; il retomba dans ses draps, n'osant faire aucun mouvement.

Le docteur arriva un instant après; il entra avec sa gravité ordinaire, et appela le capitaine en s'approchant du lit; le malade reconnut la voix, souleva ses couvertures et regarda d'un œil égaré, sans avoir la force de parler. Le docteur lui prit la main et lui demanda comment il se trouvait. « Mal, répondit-il; je suis perdu; les diables se préparent à m'emporter, ils sont dans ma cheminée... » Le docteur, qui était un esprit fort, secoua la tête, tâta le pouls et dit gravement : « Vos idées sont coagulées; vous avez un *lucidum caput*, capitaine... » — « Cessez votre galimatias, docteur : il n'est plus temps de plaisanter, il y a deux diables ici... » — « Vos idées sont incohérentes, je » vais vous le démontrer. Le diable est un conte, » vous en verrez tout le roman dans le *Paradis* » *perdu ;* votre effroi est donc... »

Dans ce moment, les ramoneurs, ayant rempli leur sac, le laissèrent tomber au bas de la cheminée

et le suivirent bientôt. Leur apparition rendit le docteur muet; le capitaine se renfonça dans sa couverture, et se coulant aux pieds de son lit, se glissa dessous sans bruit, priant les diables de se contenter d'emporter son ami; le docteur, immobile d'effroi, cherchait à se ressouvenir des prières qu'il avait apprises dans sa jeunesse; se tournant vers son ami pour lui demander son aide, il fut épouvanté de ne plus le voir dans son lit. Il aperçut dans ce moment un des ramoneurs qui se chargeait du sac de suie; il ne douta pas que le capitaine ne fût dans ce sac. Tremblant de remplir l'autre, il ne fit qu'un saut jusqu'à la porte de la chambre, et de là au bas de l'escalier. Arrivé dans la rue, il se mit à crier de toutes ses forces : « Au secours! le diable emporte mon ami! »

La populace accourt à ses cris; il montre du doigt la maison, on se précipite en foule vers la porte, mais personne ne veut entrer le premier... Le docteur, un peu rassuré par le nombre, excite à un exemple tout le monde en particulier, exemple qu'il ne donnerait pas pour tout l'or des Indes. Les ramoneurs, en entendant le bruit qu'on faisait dans la rue, posent leur sac dans l'escalier, et, de crainte d'être surpris, remontent quelques étages. Le capitaine, mal à son aise sous son lit, ne voyant plus les diables, se hâte de sortir de la maison; sa peur et sa précipitation ne lui permettent pas de voir le sac, il le heurte, tombe dessus, se couvre de suie, se relève et descend avec rapidité; l'effroi de la populace augmente à sa vue : elle recule et lui ouvre un passage, le docteur reconnaît son ami, et se cache dans la foule pour l'éviter.

Enfin un ministre qu'on était allé chercher pour conjurer l'esprit malin parcourt la maison, trouve les ramoneurs, les force à descendre, et montre les

prétendus diables au peuple assemblé. Le docteur et le capitaine se rendirent enfin à l'évidence; mais le docteur, honteux d'avoir, par sa sotte frayeur, démenti le caractère d'intrépidité qu'il avait toujours affecté, voulait rosser ces coquins, qui, disait-il, avaient fait une si grande peur à son ami; et il soutint que pour sa part il ne croyait pas plus au diable qu'auparavant [1].

Dissertation sur les visions et les apparitions, où l'on prouve que les morts peuvent revenir, avec quelques règles pour connaître si ce sont des âmes heureuses ou malheureuses, par un professeur en théologie. Lyon, 1675.

Sans être très-crédule, l'auteur de ce petit ouvrage admet les apparitions, et reconnaît que les unes viennent du démon, les autres de Dieu. Mais il en attribue beaucoup à l'imagination. Il raconte l'histoire d'un malade qui vit long-temps dans sa chambre un spectre habillé en ermite avec une longue barbe, deux cornes sur la tête et une figure horrible. Cette vision, qui épouvantait le malade sans qu'on pût le rassurer n'était, dit le professeur, que l'effet du cerveau dérangé. Il croit, après cela, que les morts peuvent revenir, à cause de l'apparition de Samuel; et il dit que les âmes du purgatoire ont une figure intéressante et se contentent en se montrant de gémir et de prier, tandis que les mauvais esprits laissent toujours entrevoir quelque supercherie et malice.

Essai sur les Apparitions (par M. Meyer, professeur de philosophie à l'université de Halle), *traduit de l'allemand, par F. Ch. Baer.* 1748.

L'auteur convient qu'on est sur un mauvais terrain

[1] Madame Gabrielle de P***., *Histoire des Fantômes*, p. 156, après *le livre singulier*.

lorsqu'on écrit sur les spectres. Il avoue qu'il n'en a jamais vu et n'a pas grande envie d'en voir. Il observe ensuite que l'imagination est pour beaucoup dans les aventures d'apparitions. «Supposons, dit-il, un homme dont la mémoire est remplie d'histoires de revenans; car les nourrices, les vieilles et les premiers maîtres ne manquent pas de nous en apprendre; que cet homme pendant la nuit soit couché seul dans sa chambre; s'il entend devant sa porte une démarche mesurée, lourde et traînante; ce qui marche est peut-être un chien, mais il est loin d'y songer, et il a entendu un revenant, qu'il pourra même avoir vu dans un moment de trouble.»

L'auteur termine en donnant cette recette contre les apparitions : 1°. Qu'on tâche d'améliorer son imagination et d'éviter ce qui pourrait la faire extravaguer; 2°. qu'on ne lise point d'histoires de spectres; car un homme qui n'en a jamais lu ni entendu n'a pas d'apparitions. « Qu'un spectre soit ce qu'il voudra, ajoute Meyer, Dieu est le maître, et il nous sera toujours plus favorable que contraire. »

Grandes et merveilleuses choses advenues dans la ville de Besançon, par un tremblement de terre; imprimé à Château-Salins, par maître Jacques Colombiers; 1564.

« Le troisième jour de décembre, environ neuf heures du matin, faisant un temps doux et un beau soleil, l'on vit en l'air une figure d'un homme de la hauteur d'environ neuf lances, qui dit trois fois : « Peu-
» ples, peuples, peuples, amendez-vous, ou vous
» êtes à la fin de vos jours. » Et ce advint un jour de marché, devant plus de dix mille personnes, et après ces paroles, ladite figure s'en alla en une nue comme se retirant droit au ciel. Une heure après, le temps s'obscurcit tellement, qu'à vingt lieues autour de la

ville on ne voyait plus ni ciel ni terre. Il y eut beaucoup de personnes qui moururent; le pauvre monde se mit à prier Dieu et à faire des processions. Enfin, au bout de trois jours, vint un beau temps comme auparavant et un vent le plus cruel que l'on ne saurait voir, qui dura environ une heure et demie, et une telle abondance d'eau, qu'il semblait qu'on la jetait à pipes, avec un merveilleux tremblement de terre, tellement que la ville fondit, comprenant quatorze lieues de long et six de large, et n'est demeuré qu'un château, un clocher et trois maisons tout au milieu. On les voit en un rondeau de terre assises comme par devant; on voit quelques portions des murs de la ville, et dans le clocher et le château, du côté d'un village appelé des Guetz, on voit comme des enseignes et étendards qui pavolent; et n'y saurait-on aller. Pareillement on ne sait ce que cela signifie, et n'y a homme qui regarde cela à qui les cheveux ne dressent sur la tête, car c'est une chose merveilleuse et épouvantable. »

Dissertation sur ce qu'on doit penser de l'apparition des esprits, à l'occasion de l'aventure arrivée à Saint-Maur, en 1706, par M. Poupart, chanoine de Saint-Maur, près Paris. Paris, 1707.

L'auteur croit un peu, comme de juste, aux apparitions, et il appuie son sentiment d'une foule de traits qui n'ont plus cours aujourd'hui. Il raconte ensuite l'aventure de Saint-Maur; elle a fait tant de bruit à Paris dans sa nouveauté, que nous ne pouvons la passer sous silence. M. de S***., jeune homme de vingt-cinq ans, fixé à Saint-Maur, entendit plusieurs fois la nuit heurter à sa porte, sans que sa servante, qui y courait aussitôt, trouvât personne. On tira ensuite les rideaux de son lit; et le 22 mars 1706, sur les onze heures du soir, étant dans son cabinet avec trois do-

mestiques, tous quatre entendirent distinctement feuilleter des papiers sur la table. On soupçonna d'abord le chat de la maison; mais on reconnut qu'il n'était pas dans le cabinet. Ce bruit recommença, quand M. de S*** se fut retiré dans sa chambre; il voulut rentrer dans le cabinet avec une lumière, et sentit derrière la porte une résistance qui finit par céder; cependant il ne vit rien, seulement il entendit frapper un grand coup dans un coin contre la muraille; ses domestiques accoururent au cri qu'il jeta, mais ils ne firent aucune découverte. Tout le monde s'étant peu à peu rassuré, on se mit au lit.

A peine M. de S*** commençait-il à s'endormir, qu'il fut éveillé subitement par une violente secousse; il appela; on apporta des flambeaux et il vit avec surprise son lit déplacé au moins de quatre pieds. On le remit en place; mais aussitôt tous les rideaux s'ouvrirent d'eux-mêmes et le lit courut tout seul vers la cheminée. En vain les domestiques tinrent les pieds du lit pour le fixer; dès que M. S*** s'y couchait, le lit se promenait par la chambre. Cette aventure fut bientôt publique; plusieurs personnes voulurent en être témoins, et les mêmes merveilles se répétèrent la nuit suivante; après quoi il y eut deux nuits paisibles. L'esprit se remit à faire du bruit le 26; il verrouilla les portes, dérangea les meubles, ouvrit les armoires; et, pendant que M. de S*** tremblait de tous ses membres, l'esprit, saisissant l'occasion, lui parla enfin à l'oreille et lui commanda de faire certaines choses qu'il tint secrètes, et qu'il fit quand il fut sorti de l'évanouissement que la peur lui avait causé. L'esprit revint au bout de quinze jours pour le remercier, et frappa un grand coup de poing dans une fenêtre en signe d'actions de grâces; et voilà la fameuse aventure de l'esprit de Saint-Maur, que M. Poupart a ce-

pendant le bon esprit de regarder comme l'effet d'un cerveau visionnaire. Voyez *Esprits*, *Revenans*, *Spectres*, *Fantômes*, *Vampires*, etc.; *Alessandri*, *Ayola*, *Calmet*, *Alis de Télieux*, *Taillepied*, etc.

APULÉE, — Philosophe platonicien, né en Afrique, connu par le fameux livre de l'*Ane d'or*. Il vécut au deuxième siècle sous les Antonins. On lui attribue plusieurs miracles auxquels, sans doute, il n'a jamais songé.

Il dépensa tout son bien en voyage, et mit tous ses soins à se faire initier dans les mystères des diverses religions; et, après qu'il fut ruiné, comme il était bien fait, instruit, et spirituel, il captiva la tendresse d'une riche veuve de Carthage, nommée Pudentilla, qu'il parvint à épouser. Il était encore fort jeune, et sa femme avait soixante ans. Cette disproportion d'âge et la pauvreté d'Apulée firent soupçonner qu'il avait employé la magie et les philtres. On assura même qu'il avait composé ces philtres avec des poissons, des huîtres et des pates d'écrevisses. Les parens, à qui ce mariage ne convenait pas, l'accusèrent de sortilége; il parut devant ses juges; on lui fit observer que cette femme était veuve depuis quinze ans, et qu'avant de l'avoir vu elle n'avait jamais songé à prendre un nouvel époux...

« Qui vous a dit qu'elle n'y avait pas songé? ré» pondit-il; l'idée du mariage est dans le cœur de » toutes les femmes; et le long veuvage où elle a vécu » doit bien plus vous étonner que le mariage qu'elle » vient de contracter. On dit que j'ai composé des » philtres, et on donne pour preuve de ma sorcel» lerie que j'ai chargé des pêcheurs de m'apporter du » poisson et des écrevisses; mais fallait-il en charger » un avocat, un forgeron ou un oiseleur? Je suis

» jeune ; j'ai montré des soins, et un jeune homme » n'a pas besoin d'autres philtres pour se faire aimer » d'une femme âgée. On ajoute que Pudentilla a dit » elle même à ses voisines que j'étais magicien ; mais » si elle eût dit que j'étais consul, le serais-je pour » cela ? »

Quoique les chimères de la magie fussent alors en grand crédit, Apulée plaida si bien sa cause, qu'il la gagna pleinement [1].

Boguet [2] et d'autres démonographes disent qu'Apulée fut métamorphosé en âne, comme quelques autres pèlerins, par le moyen des sorcières de Larisse qu'il était allé voir pour essayer si la chose était possible et faisable, comme dit Delancre [3]. La femme qui le changea en âne, ajoute-t-il, le vendit, puis le racheta. Par la suite il devint si grand magicien, qu'il se métamorphosait lui-même au besoin, en cheval, en âne, en oiseau ; il se perçait le corps d'un coup d'épée sans se blesser ; il se rendait invisible, étant très-bien servi par son démon familier. C'est même pour couvrir son asinisme, dit encore Delancre, qu'il a composé son livre de l'*Ane d'or.* » Taillepied prétend que tout cela est une confusion, et que s'il y a un âne mêlé dans l'histoire d'Apulée, c'est qu'il avait un esprit qui lui apparaissait sous la forme d'un âne [4]. Je crois que les véritables ânes sont ici Taillepied, Delancre et Boguet.

Ceux qui veulent jeter du merveilleux sur toutes les actions d'Apulée affirment que, par un effet de

[1] Sa défense se trouve dans ses œuvres, sous le titre de *Oratio de magiâ.*

[2] *Discours des sorciers*, ch. 53.

[3] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 4, chap. 1er.

[4] *De l'apparition des esprits*, ch. 15.

ses charmes tout-puissans, sa femme était obligée de lui tenir la chandelle pendant qu'il travaillait; d'autres disent que cet office était rempli par son démon familier. Quoi qu'il en soit, il y avait de la complaisance dans cette femme ou dans ce démon.

Outre son *Discours sur la magie*, Apulée nous a laissé encore un petit traité du démon de Socrate, *de deo Socratis*, réfuté assez durement par saint Augustin; on en a une traduction sous le titre : *de l'Esprit familier de Socrate*, traduit en français avec des remarques, in-12. Paris, 1698. C'est un opuscule très-curieux.

AQUIN (Mardochée d'), — Savant rabbin de Carpentras, mort en 1650, qui se fit chrétien, et changea son nom de Mardochée en celui de Philippe. On recherche de lui l'*Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux*; Paris, in-8, sans date. Voyez *Cabale*.

ARAEL, — L'un des esprits que les rabbins du Thalmud font princes et gouverneurs du peuple des oiseaux.

ARAIGNÉES. — Les anciens regardaient comme un présage funeste les toiles d'araignées qui s'attachaient aux étendards et aux statues des dieux. Chez nous, une araignée qui court ou qui file promet de l'argent; les uns prétendent que c'est de l'argent le matin, et le soir une nouvelle. « Mais, comme dit M. Salgues [1], si les araignées étaient le signe de la richesse, personne ne serait plus riche que les pauvres. »

Quelques personnes croient aussi qu'une araignée est toujours l'avant-coureur d'une nouvelle heureuse,

[1] *Des Erreurs et des préjugés, etc.*, tom. 1er., p. 510.

si on a le bonheur de l'écraser. M. de T***, qui avait cette opinion, donna, en 1790, au théâtre français de Saint-Pétersbourg, une tragédie intitulée *Abaco et Moïna.* La nuit qui en précéda la représentation, au moment de se coucher, il aperçut une araignée à côté de son lit. La vue du hideux insecte lui fit un vif plaisir; il se hâta d'assurer la bonté du présage en l'écrasant; il avait saisi sa pantoufle; mais l'émotion qu'il éprouvait lui fit manquer son coup; l'araignée disparut. Il passa deux longues heures à la chercher en vain; fatigué enfin de ses efforts inutiles, il se jeta sur son lit avec désespoir : « Le bonheur était là, s'écria-t-il, et je l'ai perdu! Ah! ma pauvre tragédie! » Le lendemain il fut tenté de retirer sa pièce; mais un de ses amis l'en empêcha; la pièce alla aux nues, et l'auteur n'en demeura pas moins persuadé qu'une araignée porte bonheur lorsqu'on l'écrase [1].

Cependant les toiles d'araignées sont bienfaisantes : appliquées sur une blessure, elles arrêtent le sang et empêchent que la plaie ne s'enflamme. Mais il ne faut pas croire, avec l'auteur des admirables secrets d'Albert le Grand, que l'araignée pilée et mise en cataplasme sur les tempes guérisse la fièvre tierce [2].

Avant que Lalande eût appris qu'on pouvait manger des araignées, on les regardait généralement comme un poison. Un religieux du Mans disant la messe, une araignée tomba dans le calice après la consécration; le moine, sans hésiter, avala l'insecte. On s'attendait à le voir enfler, quand l'araignée sortit par sa cuisse. Quelques autres saints ont fait le même

[1] *Annales dramatiques*, ou *Dictionnaire des Théâtres*, par une société de gens de lettres, tom. 1er., au mot *Abaco.*

[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. 3.

miracle; ce qui a même donné lieu à une confrérie que Paul V gratifia d'indulgences, appelées les *Indulgences de l'araignée* [1].

On peut opposer à ce trait celui d'un méchant sorcier, qui de son métier était railleur et hérétique. Se trouvant, en 1420, dans la chambre d'un malade à qui on administrait l'Eucharistie, il proféra ce blasphème, « qu'une araignée était plus digne de respect que la sainte hostie. » Incontinent il tomba du plancher une grosse araignée, qui lui sauta tout d'un coup à la gorge pour l'étrangler [2]. D'autres disent que l'araignée se fixa sur la bouche du blasphémateur et y distilla son venin, dont il périt presque aussitôt [3].

Il y a de vilaines histoires sur le compte des araignées ; n'oublions pourtant pas que, dans son cachot, Pélisson en avait apprivoisé une que Delille a célébrée. Mais la tarentule est aussi une araignée !....

Le maréchal de Saxe, traversant un village, coucha dans une auberge infestée de revenans qui étouffaient les voyageurs. On citait de nombreux exemples. Il ordonna à son domestique de veiller la moitié de la nuit, promettant de lui céder ensuite son lit et de faire sentinelle à sa place. A deux heures du matin, rien n'avait encore paru. Le domestique, sentant ses yeux s'appesantir, va éveiller son maître qui ne répond point ; il le croit assoupi et le secoue inutilement. Effrayé, il prend la lumière, ouvre les draps, et voit le maréchal baigné dans son sang. Une araignée monstrueuse lui suçait le sein gauche. Il court prendre des pincettes pour combattre cet ennemi

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. 1er.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. 6, après Delrio, lib. 3, quæst. 7.

[3] *Annales de Sponde*, cité dans l'explication du catéchisme de l'empire.

d'un nouveau genre, saisit l'araignée et la jette au feu. Ce ne fut qu'après un long assoupissement que le maréchal reprit ses sens ; et depuis lors on n'entendit plus parler de revenans dans l'auberge [1].

Nous ne garantissons pas cette anecdote ; au reste, l'araignée a de quoi se consoler de nos mépris. Les nègres de la côte d'Or attribuent la création de l'homme à une grosse araignée qu'ils nomment *Anansié*, et ils révèrent les plus belles araignées comme des divinités puissantes.

ARBRES. — On sait que dans l'antiquité les arbres étaient consacrés aux dieux : le cyprès à Pluton, etc. Plusieurs arbres et plantes sont encore dévoués aux esprits de l'enfer : le poirier sauvage, l'églantier, le figuier, la verveine, la fougère, etc. Daphné, Phaëton, Philémon et Baucis furent autrefois métamorphosés en arbres : ces merveilles se sont vues aussi dans la mythologie moderne. Le démon qui poursuivait l'abbé Adam, en riant aux éclats, sous la forme d'un tonneau, s'était montré d'abord sous la figure d'un arbre couvert de frimas [2]. Jacques d'Autun, dans l'*Incrédulité savante et la Crédulité ignorante, au sujet des magiciens et sorciers*, conte que le sorcier Tespésion, pour montrer qu'il pouvait enchanter les arbres, commanda à un grand orme de saluer Apollonius de Tyanes ; ce qu'il fit, ajoute-t-il, mais d'une voix grêle et efféminée.

D'autres arbres ont parlé aussi ; et chez les anciens, dans les forêts sacrées, on a vu des arbres gémir. Les oracles de Dodone étaient des chênes qui parlaient. On entendit, dans une forêt d'Angleterre, un arbre qui

[1] Madame Gabrielle de P***., *Hist. des Fantômes*, etc., p. 189.
[2] Voyez *Adam*, n°. 2.

poussait des gémissemens; on le disait enchanté. Le propriétaire du terrain tira beaucoup d'argent de tous les curieux qui venaient voir une chose aussi merveilleuse. A la fin, quelqu'un proposa de couper l'arbre; le maître du terrain s'y opposa, non par un motif d'intérêt propre, disait-il, mais de peur que celui qui oserait y mettre la cognée n'en mourût subitement; on trouva cependant un homme qui n'avait pas peur de la mort subite, et qui abattit l'arbre à coups de hache; alors on découvrit un tuyau, qui formait une communication à plusieurs toises sous terre, et par le moyen duquel on produisait les gémissemens que l'on avait entendus.

Nous ne dirons plus qu'un mot de *l'arbre de vie*, planté dans le Paradis terrestre. Des rabbins content qu'il était si gros, qu'il aurait fallu cinq cents ans à un bon piéton pour en faire le tour, et que la taille d'Adam était proportionnée à la grosseur de cet arbre.

ARC-EN-CIEL. — Le chapitre IX de la Genèse semble dire, selon des commentateurs, qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge; mais je ne sais où l'on a vu qu'il n'y en aura plus quarante ans avant la fin du monde, « parce que la sécheresse » qui précédera l'embrasement de l'univers consu- » mera la matière de ce météore. » C'est pourtant une opinion encore très-répandue chez ceux qui s'occupent de la fin du monde.

L'arc-en-ciel a son principe dans la nature; et croire qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge, parce que Dieu en fit le signe de son alliance, c'est comme si l'on disait qu'il n'y avait point d'eau avant l'institution du baptême. Et puis, Dieu ne dit point, au chapitre IX de la Genèse, qu'il place son arc-en-ciel;

mais son arc en signe d'alliance ; et comment attribuera-t-on à l'arc-en-ciel ce passage d'Isaïe : *J'ai mis mon arc et ma flèche dans les nues* [1].

ARDENS. — Exhalaisons enflammées qui paraissent sur les bords des lacs et des marais, ordinairement en automne, et qu'on prend pour des esprits follets, parce qu'elles sont à fleur de terre et qu'on les voit quelquefois changer de place. Souvent on en est ébloui et on se perd ; Leloyer dit que lorsqu'on ne peut s'empêcher de suivre les ardens, ce sont bien en vérité des démons [2]. Il y eut, sous le règne de Louis XIII, une histoire de revenant qui fit assez de bruit à Marseille ; c'était une espèce de feu ardent ou d'homme de feu. Le comte et la comtesse d'Alais voyaient toutes les nuits un grand spectre enflammé se promener dans leur chambre, et aucune force humaine ne pouvait le forcer à se retirer. Ce fantôme s'était d'abord montré au comte seulement ; mais lorsque le comte épouvanté se fut décidé à coucher dans la chambre de sa femme et à partager son lit, le spectre de feu l'y suivit. La jeune dame supplia son mari de quitter une maison et une ville où ils ne pouvaient plus dormir. Le comte, qui se plaisait à Marseille, voulut, avant d'en sortir, employer tous les moyens pour l'expulsion du fantôme. Le fameux Gassendi fut consulté là-dessus ; il conclut que ce fantôme de feu qui se promenait toutes les nuits était formé par des vapeurs enflammées produites par le souffle du comte et de la comtesse ;... d'autres savans donnèrent des réponses aussi peu satisfaisantes. On découvrit enfin le secret. Une femme de chambre, cachée sous le lit, faisait de temps en temps paraître

[1] Brown, *Erreurs popul.*, liv 7, chap. 5.
[2] *Discours des spectres*, liv. 1er., chap. 7.

un phosphore à qui la peur donnait une taille et des formes épouvantables. La comtesse elle-même faisait jouer cette farce, pour obliger son mari à quitter Marseille qu'elle n'aimait pas [1]...

ARGENS (LE MARQUIS D'), — Né en 1704, à Aix en Provence. On trouve des choses curieuses sur les gnomes, les sylphes, les ondins et les salamandres, dans ses « *Lettres cabalistiques*, ou Correspondance philosophique, historique et critique entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires et le seigneur Astaroth. » La meilleure édition est de 1769, 7 vol. in-12.

ARGENT. — L'argent qui vient du diable est ordinairement de mauvais aloi. Delrio raconte qu'un homme ayant reçu du démon une bourse pleine d'or, n'y trouva le lendemain que des charbons et du fumier. Un inconnu, passant par un village, rencontra un jeune homme de quinze ans, d'une figure intéressante et d'un extérieur fort simple. Il lui demanda s'il voulait être riche; le jeune homme ayant répondu qu'il le désirait, l'inconnu lui donna un papier plié, et lui dit qu'il en pourrait faire sortir autant d'écus qu'il le souhaiterait, tant qu'il ne le déplierait pas, et que s'il domptait sa curiosité, il connaîtrait avant peu son bienfaiteur. Le jeune homme rentra chez lui, secoua son trésor mystérieux; il en tomba quelques pièces d'or... Cependant, n'ayant pu résister à la tentation de l'ouvrir, il y vit des griffes de chat, des ongles d'ours, des pates de crapauds et

[1] Le *mal des ardens*, qui se nommait aussi *feu infernal*, et *feu Saint-Antoine*, était une affreuse maladie épidémique, une sorte de lèpre brûlante que saint Antoine envoyait à ceux qui ne l'honoraient pas bien, et dont on attribua la guérison à sainte Geneviève.

d'autres figures si horribles, qu'il jeta le papier au feu, où il fut une demi-heure sans pouvoir se consumer. Les pièces d'or qu'il en avait tirées disparurent; et il reconnut qu'il avait eu affaire au diable.

Un avare, qui était extrêmement riche à force d'usures, se sentant à l'article de la mort, pria sa femme de lui apporter sa bourse, afin qu'il pût la voir encore avant de mourir. Quand il la tint, il la serra tendrement sur son sein, et ordonna qu'on l'enterrât avec lui, parce qu'il trouvait l'idée de s'en séparer tout-à-fait déchirante. On ne lui promit rien précisément et il mourut en contemplant son or. Alors on lui arracha la bourse des mains; ce qui ne se fit pas sans peine. Mais quelle fut la surprise de la famille assemblée, lorsqu'en ouvrant le sac on y trouva, non plus des pièces d'or, mais deux énormes crapauds!.... Le diable était venu, et en emportant l'âme de l'usurier, il avait emporté son or, comme deux choses inséparables et qui n'en faisaient qu'une [1].

Il y aura sans doute des gens qui n'approuveront pas la conduite du diable, parce qu'il frustrait la famille d'une bonne bourse; mais l'or qu'elle contenait était le fruit de l'usure et de la rapine; et d'ailleurs le diable exécutait la volonté du défunt, ce que les héritiers n'eussent pas fait. Quant aux deux crapauds, qu'il eut la malice de laisser dans la bourse, ce fait est plus grave. Mais si l'on ne peut l'excuser, on peut du moins le rendre respectable en quelque sorte, puisque les saints mêmes ont fait des choses de ce genre.

Un dévot envoya à saint Benoît deux flacons de plusieurs pintes, remplies de bon vin vieux. Le commissionnaire qui les portait s'avisa, chemin faisant, de garder le plus petit pour lui et de ne porter que

[1] *Cæsarii hist. de morientibus*, cap. 39 mirac. lib. 11.

le plus gros à saint Benoît. C'était modeste ; il cacha donc son flacon dans un fossé et continua sa route. Saint Benoît reçoit le flacon de vin vieux ; mais il dit au commissionnaire : « Ayez soin de ne pas boire le » flacon que vous avez gardé ; renversez-le avec pré» caution, vous verrez ce qu'il y a dedans. » Le commissionnaire s'en retourna tout honteux ; lorsqu'il arriva à sa cachette, il prit le flacon, le renversa doucement, et en vit sortir une grande couleuvre [1]... Ces deux traits se valent, je pense : si on les regarde comme des espiégleries, le diable n'a pas si grand tort ; si on les traite de méchancetés, on manque de respect à saint Benoît, qui était un saint.

Voici autre chose : un homme qui n'avait que vingt sous pour toute fortune se mit à vendre du vin aux passans ; et, pour y gagner davantage, il mêlait autant d'eau que de vin dans ce qu'il vendait. Au bout d'un certain temps, il amassa, par cette voie injuste, la somme de cent livres. Ayant mis cet argent dans un sac de cuir, il alla avec un de ses amis faire provision de vin pour continuer son trafic ; mais, comme il était près d'une rivière, il tira du sac de cuir une pièce de vingt sous pour une petite emplette ; il tenait le sac dans la main gauche et la pièce dans la droite ; incontinent un oiseau de proie fondit sur lui et lui enleva son sac, qu'il laissa tomber dans la rivière. Le pauvre homme, dont toute la fortune se trouvait ainsi perdue, dit à son compagnon : « Dieu est juste : je n'avais » qu'une pièce de vingt sous quand j'ai commencé à » voler, il m'a laissé mon bien, et m'a ôté ce que » j'avais acquis injustement [2]. »

Un étranger bien vêtu, passant au mois de sep-

[1] *Jacobi de Voragine*, leg. 48.
[2] Saint Grégoire de Tours, livre *des miracles*.

tembre 1606, dans un village de Franche-Comté, acheta une jument d'un paysan du lieu pour la somme de dix-huit ducatons. Comme il n'en avait que douze à lui donner, il lui laissa une chaîne d'or en gage du reste, qu'il promit de payer à son retour. Le vendeur serra le tout dans du papier, et le lendemain trouva la chaîne perdue, et douze plaques de plomb au lieu des ducatons [1]. On a vu des paysans débiter des contes encore plus grossiers et trouver des sots pour les croire. Si la chaîne valait mieux que les six ducatons, ce qui est probable, on l'avait perdue pour ne pas la rendre.

Terminons en rappelant un usage très-utile : il est de foi que quand on fait des beignets avec des œufs, de la farine et de l'eau, pendant la messe de la Chandeleur, de manière qu'on en ait de faits après la messe, on a de l'argent pendant toute l'année [2], ce qui est fort agréable assurément. On en a toute l'année aussi, quand on en porte sur soi le premier jour où l'on entend le chant du coucou, et tout le mois si on en a dans sa poche la première fois qu'on voit la lune nouvelle.

ARGENT POTABLE. — Si vous êtes un peu versé dans les secrets de l'alchimie, et que vous souhaitiez posséder ce panacée, prenez le soufre bleu céleste; mettez-le dans un vase de verre; versez dessus d'excellent esprit de vin; faites digérer au bain pendant vingt-quatre heures; et quand l'esprit de vin aura attiré le soufre par distillation, prenez une part de ce soufre; versez dessus trois fois son poids d'esprit blanc mercuriel extrait du vitriol minéral; bouchez bien le vase; faites digérer au bain vaporeux jusqu'à ce que le soufre soit réduit en liqueur; alors versez dessus de

[1] Boguet, *Discours des sorciers.*

[2] Thiers, *Traité des superst.*, etc.

très-bon esprit de vin à poids égal; digérez-les ensemble pendant quinze jours; passez le tout par l'alambic; retirez l'esprit par le bain tiède, et il restera une liqueur qui sera le vrai argent potable, ou soufre d'argent qui ne peut plus être remis en corps. Cet élixir blanc est un remède à peu près universel, qui fait merveilles en médecine, fond l'hydropisie et guérit tous les maux intérieurs [1].

ARIGNOTE. — Lucien conte qu'à Corinthe, dans le quartier Cranaüs, personne n'osait habiter une maison qui était visitée d'un spectre. Un certain Arignote, s'étant muni de livres magiques égyptiens, s'enferma dans cette maison pour y passer la nuit, et se mit à lire tranquillement dans la cour. Le spectre parut bientôt; pour effrayer Arignote, il prit d'abord la figure d'un chien, ensuite celle d'un taureau et d'un lion. Mais sans se troubler, Arignote prononça dans ses livres des conjurations qui obligèrent le fantôme à se retirer dans un coin de la cour, où il disparut. Le lendemain on creusa à l'endroit où le spectre s'était enfoncé; on y trouva un squelette auquel on donna la sépulture, et rien ne parut plus dans la maison.

Cette anecdote n'est autre chose que l'aventure d'Athénodore, que Lucien avait lue dans Pline, et qu'il accommode à sa manière pour divertir ses lecteurs. Voyez *Athénodore*.

ARIMANE, — Prince des enfers chez les anciens Perses, source du mal, démon noir, engendré dans les ténèbres [2], ennemi d'Oromaze principe du bien. Mais celui-ci est éternel, tandis qu'Arimane est créé et doit périr un jour.

[1] *Traité de chimie philosophique et hermétique*, p. 168.

[2] Plutarque, sur *Isis et Osiris*.

ARIOCH, — Démon de la vengeance, selon quelques démonographes; différent d'Alastor, et occupé seulement des vengeances particulières de ceux qui l'emploient.

ARIOLISTES, — Devins de l'antiquité, dont le métier se nommait *ariolatio*, parce qu'ils devinaient par les autels (*ab aris*). Ils consultaient les démons sur leurs autels, comme dit Daugis [1]; ils voyaient ensuite si l'autel tremblait ou s'il s'y faisait quelque merveille, et prédisaient ce que le diable leur inspirait. Ces gens-là doivent être mis à mort comme idolâtres, si l'on en croit François de la Tour blanche, qui les damne encore après leur trépas, appuyant son opinion, du chapitre XVIII du Deutéronome et du chapitre XXI de l'Apocalypse, où il est dit que ceux qui seront idolâtres et menteurs iront dans l'étang de feu et de soufre qui sera leur seconde mort. Le Deutéronome n'ordonne que la première.

ARISTÉE, — Charlatan de l'île de Proconèse, qui vivait du temps de Crésus. Il disait que son âme sortait de son corps quand il voulait, et qu'elle y retournait ensuite. Les uns content qu'elle s'échappait à la vue de sa femme et de ses enfans sous la figure d'un cerf, Wierius dit sous la figure d'un corbeau [2].

Quoi qu'il en soit, Hérodote rapporte dans son quatrième livre, que cet Aristée, entrant un jour dans la boutique d'un foulon, y tomba mort; que le foulon courut avertir ses parens, qui arrivèrent pour le faire enterrer; mais on ne trouva plus le corps.

Toute la ville était en grande surprise, quand des gens qui revenaient de quelque voyage assurèrent

[1] *Traité sur la magie*, etc., p. 66.

[2] *De præstigiis dæm.*, lib. 1er., cap. 14.

qu'ils avaient rencontré Aristée sur le chemin de Crotone [1]. Il paraît que c'était une espèce de vampire. Hérodote ajoute qu'il reparut au bout de sept ans à Proconèse, y composa un poëme et mourut de nouveau. Leloyer, qui regarde Aristée comme un sorcier à extases [2], cite un certain Apollonius qui dit qu'à l'heure même où ce vampire disparut pour la seconde fois, il fut transporté en Sicile, où il se fit maître d'école. Il se montra encore trois cent quarante ans après dans la ville de Métaponte, où il fit élever des monumens qu'on voyait du temps d'Hérodote. Tant de prodiges engagèrent les Siciliens à lui consacrer un temple où ils l'honoraient comme un demi-dieu.

ARISTOLOCHIE, — Ou paille de Sarrasin, ou plutôt espèce de plante appelée pistoloche, avec laquelle Apulée prétendait qu'on pouvait dénouer l'aiguillette; sans doute par des fumigations d'icelle.

ARISTOMÈNE, — Général messénien, si habile et si adroit, que toutes les fois qu'il tombait au pouvoir des Athéniens, ses ennemis, il trouvait moyen de s'échapper de leurs mains. Enfin, pour lui ôter cette ressource, ils le firent mourir; après quoi on l'ouvrit et on lui trouva le cœur tout couvert de poils [3].

ARISTOTE, — Que l'Arabe Averroës appelle le comble de la perfection humaine, et que plusieurs docteurs chrétiens ont placé dans le ciel avec Socrate, parce qu'il avait connu la Trinité en disant, section 2, chap. 2, n°. 10 de son Ier. livre du Ciel et du Monde, qu'il avait offert aux dieux de triples sacri-

[1] Plutarque, dans la *Vie de Romulus.*

[2] *Discours des spectres*, liv. 4, chap. 24.

[3] Valère-Maxime, liv. 1er., ch. 8, ext. n°. 15.

fices en reconnaissance de leurs triples perfections. Sa philosophie a été long-temps en grande vénération, et son nom ne peut recevoir trop d'éclat. Mais il ne fallait pas se quereller pour ses opinions et emprisonner dans un temps ceux qui ne les partageaient point, pour emprisonner dans un autre ceux qui les avaient adoptées.

Delancre semble dire qu'il savait la magie naturelle [1]; mais Aristote ne parle en homme superstitieux dans aucun de ses écrits. Quant à la vieille opinion, soutenue par Procope, Grégoire de Nazianze, et quelques autres, qu'Aristote, ne pouvant comprendre la raison du flux et reflux de l'Eurype, s'y précipita en faisant avec désespoir ce calembour, « Puisque je ne puis te saisir, saisis-moi [2]; » cette opinion absurde est aujourd'hui méprisée.

Nous ne citerons ici des ouvrages d'Aristote que ceux qui ont rapport aux matières que nous traitons : 1°. *De la divination par les songes*; 2°. *du sommeil et de la veille*; imprimés dans ses œuvres. On peut consulter aussi les remarques de Michel d'Éphèse sur le livre de la divination par les songes [3] et la paraphrase de Thémistius sur divers traités d'Aristote, principalement sur ce même ouvrage [4].

ARITHMANCIE, — Mal à propos appelée par quelques modernes *Arithmomancie*, divination par les nombres. Les Grecs examinaient le nombre et la valeur des lettres dans les noms de deux combattans,

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. 6, disc. 2.

[2] *Si quidem ego non capio te, tu capies me.*

[3] *Michaëlis Ephesii annotationes in Aristotelem, de somno, id est, de divinatione per somnum.* Venise, in-f°., 1527.

[4] *Themistii paraphrasis in Aristotelem de memoriâ et reminiscentiâ, de insomniis, de divinatione per somnum, latinè, interprete Hermolao Barbaro.* Bâle, in-8°., 1530.

et en auguraient que celui dont le nom renfermait plus de lettres et d'une plus grande valeur remporterait la victoire. C'est en vertu de cette science que quelques devins avaient prévu qu'Hector devait être vaincu par Achille.

Les Chaldéens, qui la pratiquaient aussi, partageaient leur alphabet en trois parties, chacune composée de sept lettres qu'ils attribuaient aux sept planètes pour en tirer des présages. Les platoniciens et les pythagoriciens étaient fort adonnés à cette divination, qui comprend aussi une partie de la cabale des juifs [1].

ARIUS, — Fameux hérétique qui niait la divinité de Jésus-Christ. Voici comment on raconte sa mort, que quelques-uns ont imprudemment attribuée au diable, qui ménage mieux les siens; car Arius était à lui.

Saint Alexandre, évêque de Byzance, voyant que les sectateurs d'Arius voulaient le porter en triomphe, le lendemain dimanche, dans le temple du Seigneur, pria Dieu avec le plus grand zèle d'ôter Arius du monde, de peur que, s'il entrait dans l'église, il ne semblât que l'hérésie y fût entrée avec lui; et le saint jour de dimanche, au moment où l'on s'attendait à voir Arius entrer dans l'église, le scélérat, sentant un besoin, fut obligé d'aller aux commodités, où il creva par le milieu du ventre, perdit les intestins, et mourut d'une mort infâme et malheureuse. Ce fut le grand et illustre saint Jacques qui lui apparut, et qui lui donna le coup de la mort avec sa lance [2].

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, traité 5.

[2] Théodoret, *Hist. ecclés.*, liv. 1er., chap. 7. Grégoire de Nazianze, 16e. sermon.

ARMANVILLE. — Le diable s'avisa de faire sabbat dans un grenier d'Amiens, en 1746, et aussitôt un dominicain, avec l'agrément de son évêque, publia une dissertation sur la possession des corps et l'infestation des maisons. Une dame d'Armanville, étant couchée, sentit comme une personne qui se serait jetée sur elle; une servante attesta avoir été battue par Satan; un manœuvre entendit la sonnette sonner toute seule, et une boulangère fut obsédée; un maçon et des couturières entendirent balayer le grenier à minuit, et Catherine Lemaire entendit battre la caisse et faire des évolutions militaires. Deux prêtres et un gentilhomme imbécile ayant rendu le même témoignage [1], ces faits devinrent le motif et le sujet du livre du père Richard, dominicain [2].

ARMÉES PRODIGIEUSES. — Au siége de Jérusalem par Titus, et dans plusieurs autres circonstances, on vit dans les airs des armées de flammes ou des troupes de fantômes, qui jamais ne présagèrent rien de bon. Ces prodiges eurent même lieu quelquefois dans l'antiquité. Plutarque raconte, dans la Vie de Thémistocle, que pendant la bataille de Salamine on vit en l'air des armées prodigieuses et des figures d'hommes armés, qui, de l'île d'Égine, tendaient les mains au-devant des galères grecques. On publia, ajoute-t-il, que c'étaient les Éacides, qu'on avait invoqués avant la bataille.

Les rois d'Espagne ont souvent vu des armées de saints les protéger sur des nuages, comme autrefois les dieux des Scandinaves se faisaient voir au parti qu'ils favorisaient. Quelquefois aussi on a rencontré

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 178.

[2] Dissertation sur la possession des corps et sur l'infestation des maisons par les démons, etc. Voyez *Richard*.

des troupes de revenans et de démons allant par bataillons et par bandes. Voyez *Retz*, *Jérusalem*, etc.

En 1123, dans le comté de Worms, on vit, pendant plusieurs jours, une multitude de gens armés à pied et à cheval, allant et venant avec grand bruit et qui se rendaient tous les soirs, vers l'heure de none, à une montagne qui paraissait le lieu de leur rendez-vous. Plusieurs personnes du voisinage s'étant munies du signe de la croix, s'approchèrent de ces gens armés, en les conjurant, au nom de Dieu, de leur déclarer ce que signifiait cette troupe innombrable et quel était leur projet. Un des soldats ou fantômes répondit : « Nous ne sommes pas ce que vous vous imaginez, ni de vrais fantômes, ni de vrais soldats ; nous sommes les âmes de ceux qui ont été tués en cet endroit dans la dernière bataille. Les armes et les chevaux que vous voyez sont les instrumens de notre supplice comme ils l'ont été de nos péchés. Nous sommes tout en feu, quoique vous ne voyiez rien en nous qui paraisse enflammé. »

On dit qu'on remarqua en leur compagnie le comte Enrico, et plusieurs autres seigneurs tués depuis peu d'années, qui déclarèrent qu'on pourrait les tirer de cet état par des aumônes et des prières[1].

Effroyable rencontre, apparue proche le château de Lusignan, en Poitou, aux soldats de la garnison du lieu et à quelques habitans de ladite ville, la nuit du mercredi 22 juillet 1620. A Paris, chez Nicolas Robert, rue Saint-Jacques, 1620.

« La nuit du mercredi 22 juillet, apparut entre le château de Lusignan et le Fare, sur la rivière, deux hommes de feu, extrêmement puissans, armés de toutes pièces, dont le harnais était tout enflammé,

[1] *Chronique d'Ursperg*, et *Histoire des fantômes*, pag. 41.

avec un glaive tout en feu dans une main, et une lance toute flambante dans l'autre, de laquelle dégouttait du sang. Ils se rencontrèrent et se combattirent long-temps, tellement qu'un des deux fut blessé, et en tombant, fit un si horrible cri qu'il réveilla plusieurs habitans de la haute et basse ville, et étonna la garnison.

» Après ce combat, parut comme une souche de feu qui passa la rivière et s'en alla dans le parc, suivie de plusieurs monstres de feu comme des singes. Des gens qui étaient allés chercher du bois dans la forêt rencontrèrent ce prodige dont ils pensèrent mourir, entre autres, un pauvre ouvrier du bois de galoche, qui fut si effrayé qu'il eut une fièvre qui ne le quitta point.

» Comme les soldats de la garnison s'en allaient sur les murs de la ville, il passa sur eux une troupe innombrable d'oiseaux, les uns noirs, les autres blancs, tous criant d'une voix épouvantable. Il y avait des flambeaux qui les précédaient, et une figure d'homme qui les suivait faisant le hibou; ils furent effrayés d'une telle vision, et il leur tardait fort qu'il fût jour pour la raconter aux habitans.

» Voici l'histoire que j'avais à vous présenter, et vous me remercierez et serez contens de ce que je vous donne, pour vous avertir de ce que vous pouvez voir quand vous allez la nuit dans les champs. »

Description d'un signe et miracle qui a été vu au ciel le 5e. jour de décembre dernier, en la ville d'Altorf, au pays de Wurtemberg, en Allemagne: imprimée à Paris, rue saint Jacques, à l'Éléphant, devant les Mathurins, 1678, avec privilége du roi.

« Guicciardin écrit en son histoire italique, que sur la venue du petit roi Charles VIII à Naples, outre les prédictions de frère Hiérôme Savonarole, Fer-

rarois, tant prêchées au peuple que révélées au roi même, apparurent en la Pouille, de nuit, trois soleils au milieu du ciel, offusqués de nuages à l'entour, avec force tonnerres et éclairs; et vers Arezzo furent vues en l'air de grandes troupes de gens armés à cheval, passant par-là avec grand bruit et son de tambours et trompettes; et en plusieurs parties de l'Italie, maintes images de saints et statues suèrent, et divers monstres d'hommes et d'animaux naquirent, de quoi le pays fut épouvanté. On vit depuis la guerre qui advint au royaume de Naples, que les Français conquirent et puis perdirent.

» En la ville d'Altorff, au pays de Wirtemberg, en Allemagne, à une lieue de la ville de Tubingue, et aux environs, on a vu, le cinquième jour de décembre 1577, environ sept heures du matin, que le soleil, commençant à se lever, n'apparaissait pas en sa clarté et splendeur naturelle, mais montrait une couleur jaune ainsi qu'on voit la lune quand elle est pleine, et ressemblait au rond d'un gros tonneau, et reluisait si peu, qu'on le pouvait regarder sans s'éblouir les yeux. Bientôt après, il s'est montré à l'entour autant d'obscurité que s'il s'en fût suivi une éclipse, et le soleil s'est couvert d'une couleur plus rouge que du sang, tellement qu'on ne savait pas si c'était le soleil ou non.

» Incontinent après, on a vu deux soleils, l'un rouge, l'autre jaune, qui se sont heurtés et battus : cela a duré quelque peu de temps, où l'un des soleils s'est évanoui, et on n'a plus vu que le soleil jaune. Peu après s'est apparue une nuée noire, de la forme d'une boule, laquelle a tiré tout droit contre le soleil, et l'a couvert au milieu, de sorte qu'on n'a vu qu'un grand cercle jaune à l'entour. Le soleil ainsi couvert, s'est apparue une autre nuée noire, laquelle a com-

battu avec lui, et l'un a couvert l'autre plusieurs fois, tant que le soleil est retourné à ladite première couleur jaunâtre. Un peu après est apparue derechef une nuée longue comme un bras, venant du côté du soleil couchant, laquelle s'est arrêtée près dudit soleil.

» De cette nuée est sorti un grand nombre de gens habillés de noir et armés comme gens de guerre, à pied et à cheval, marchant en rang, lesquels ont passé tout bellement par dedans ce soleil vers l'Orient, et cette troupe a été suivie derrière d'un grand et puissant homme qui a été beaucoup plus haut que les autres. Après que cette troupe a été passée, le soleil s'est un peu obscurci, mais a gardé sa clarté naturelle et a été couvert de sang, en sorte que le ciel et la terre se sont montrés tout rouges, parce que sont sorties du ciel plusieurs nuées sanglantes et s'en sont retournées par-dessus, et ont tiré du côté de l'Orient, tout ainsi qu'avait fait avant la gendarmerie.

» Beaucoup de nuées noires se sont montrées autour du soleil, comme c'est coutume quand il y a grande tempête, et bientôt après sont sorties du soleil d'autres nuées sanglantes et ardentes, ou jaunes comme du safran. De ces nuées sont parties des réverbérations semblables à de grands chapeaux hauts et larges, et s'est montrée toute la terre jaune et sanglante, couverte de grands chapeaux, lesquels avaient diverses couleurs, rouge, bleu, vert, et la plupart noirs; ensuite il a fait un brouillard, et comme une pluie de sang, dont non-seulement le ciel, mais encore la terre et tous les habillemens d'hommes se sont montrés sanglans et jaunâtres. Cela a duré jusqu'à ce que le soleil ait repris sa clarté naturelle, ce qui n'est arrivé qu'à dix heures du matin.

» Il est aisé de penser ce que signifie ce miracle; ceci n'est autre chose que les menaces de Dieu, afin

d'instruire les hommes à amender leur vie et faire pénitence. Dieu puissant veuille inspirer chacun à le reconnaître! *Amen.* »

Signe merveilleux apparu en forme de procession, arrivé près la ville de Bélac, en Limousin. Imprimé à Paris en 1621.

« Il n'y a personne qui ait été vers la ville de Bélac, en Limousin, qui n'ait passé par une grande et très-spacieuse plaine qui n'est nullement habitée. Or en icelle, quantité de personnes dignes de foi et croyance, même le sieur Jacques Rondeau, marchand tanneur de la ville de Montmorillon, le curé d'Isgre, Pierre Ribonneau, Mathurin Cognac, marchand de bois, demeurant en la ville de Chanvigné, étant tous de même compagnie, m'ont assuré avoir vu ce que je vous écris : 1°. trois hommes vêtus de noir, inconnus de tous les regardans, tenant chacun d'eux une croix à la main ; 2°. après eux marchait une troupe de jeunes filles vêtues de longs manteaux de toile blanche, ayant les pieds et les jambes nus, portant des chapeaux de fleurs desquels pendaient jusques aux talons de grandes bandes de toile d'argent, tenant en leur main gauche quelques rameaux, et de la droite un vase de faïence d'où sortait de la fumée; 3°. marchait après celles-ci une dame accoutrée en deuil, vêtue d'une longue robe noire qui traînait fort longue sur la terre, laquelle robe était semée de cœurs percés de flèches, de larmes et de flammes de satin blanc, et ses cheveux épars sur ses vêtemens ; elle tenait en sa main comme une branche de cèdre, et ainsi vêtue cheminait toute triste ; 4°. ensuite marchaient six petits enfans couverts de longues robes de taffetas vert, tout semé de flammes de satin rouge et de gros flambeaux allumés, et leurs têtes couvertes de chapeaux de fleurs.

» Ceci n'est rien, car il marchait après une foule

de peuples vêtus de blanc et de noir qui cheminaient deux à deux, ayant des bâtons blancs à la main. Au milieu de la troupe était comme une déesse, vêtue richement, portant une grande couronne de fleurs sur la tête, les bras retroussés, tenant en sa main une belle branche de cyprès, remplie de petits cristaux qui pendaient de tous côtés. A l'entour d'elle il y avait comme des joueurs d'instrumens, lesquels toutefois ne formaient aucune mélodie. A la suite de cette procession étaient huit grands hommes nus jusques à la ceinture, ayant le corps fort couvert de poil, la barbe jusqu'à mi-corps, et le reste couvert de peaux de chèvre, tenant en leurs mains de grosses masses; et comme tous furieux suivaient la troupe de loin. La course de cette procession s'étendait tout le long de l'île, jusqu'à une autre île voisine, où tous ensemble s'évanouissaient lorsqu'on voulait en approcher pour les contempler.

» Je vous prie, à quoi tend cette vision merveilleuse, vous autres qui savez ce que valent les choses?.... » Voyez *Aurore boréale*, *Apparitions*, etc.

ARMIDE. — L'épisode d'Armide, dans Le Tasse, est fondée sur une tradition populaire qui est rapportée par Pierre Delancre [1]. Cette habile enchanteresse était fille d'Arbilan, roi de Damas; elle fut élevée par Hidraote, son oncle, grand magicien, qui en fit une excellente sorcière. La nature l'avait si bien partagée, qu'elle surpassait en attraits les plus belles femmes de l'Orient. Son oncle l'envoya comme un redoutable ennemi, vers la puissante armée chrétienne que le pape Urbain XI avait rassemblée sous la conduite de Godefroi de Bouillon; et là, comme dit Delancre, « elle joua si accortement de ses beaux

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. 1.

yeux, et charma si bien les principaux chefs des croisés, qu'elle faillit ruiner l'espoir des chrétiens. Elle tint long-temps en délices dans un château enchanté le brave Renaud, le plus vaillant de tous, qu'on eut beaucoup de peine à désensorceler. »

*ARMOMANCIE, — Divination qui se faisait par l'inspection des épaules [1]. On juge encore aujourd'hui qu'un homme qui a les épaules larges est plus propre aux ébats de l'amour qu'une poitrine étroite.

ARNAUD (Angélique). — *Apparition de la mère Marie Angélique Arnaud, abbesse du Port-Royal de Paris, peu avant la mort de la sœur Marie Dorothée Perdereau, abbesse intruse de ladite maison*; rapportée dans une lettre écrite en 1685, par M. Dufossé, à la suite de ses mémoires sur Port-Royal.

« Deux religieuses de Port-Royal étant à veiller le saint Sacrement pendant la nuit, virent tout d'un coup la feue mère Angélique, leur ancienne abbesse, se lever du lieu où elle avait été inhumée, ayant en main sa crosse abbatiale, marcher tout le long du chœur et s'aller asseoir à la place où se met l'abbesse pendant les vêpres.

» Étant assise, elle appela une religieuse qui paraissait au même lieu, et lui ordonna d'aller chercher la sœur Dorothée, laquelle, ou du moins son fantôme, vint se présenter devant la mère Angélique, qui lui parla pendant quelque temps, sans qu'on pût entendre ce qu'elle lui disait; après quoi, tout disparut.

» On ne douta point qu'elle n'eût cité la sœur Dorothée devant Dieu, et c'est la manière dont elle

[1] Du mot latin *armus*, épaule. Les anciens appliquaient surtout cette divination aux animaux. Ils jugeaient par l'armomancie si la victime était bonne pour les dieux.

l'interpréta elle-même, lorsque les deux religieuses, qui avaient été témoins de cette apparition, la lui rapportèrent. Elle s'écria : « Ah! je mourrai bientôt, » et en effet, elle mourut quinze jours ou trois semaines après. »

ARNAULD DE VILLENEUVE, — Médecin, astrologue, hérétique, alchimiste et sorcier, né auprès de Montpellier au treizième siècle, mort en 1314, dans un naufrage. Il disait que les bonnes œuvres et les services rendus à l'humanité sont préférables à tout ce que les prêtres appellent œuvres pies, et même au sacrifice de la messe; ce qui le fit condamner comme hérétique, et l'obligea de s'enfuir en Sicile.

La chimie lui doit beaucoup de découvertes; il ne cherchait, à la vérité, que la pierre philosophale, et ne songeait qu'à faire de l'or; mais il trouva les trois acides, sulfurique, muriatique et nitrique; il composa le premier de l'alcohol et du ratafia; il fit connaître l'essence de térébenthine, régularisa la distillation, etc. Il mêlait à ses vastes connaissances en médecine des rêveries astrologiques, et il prédit la fin du monde pour l'année 1335.

On l'accusa aussi de magie. François Pegna dit qu'il devait au démon tout ce qu'il savait d'alchimie, et Mariana [1] lui reproche d'avoir essayé de former un homme avec du sperme mêlé à certaines drogues et déposé dans une citrouille. Mais Delrio lui-même [2] justifie Arnaud de Villeneuve de ces accusations absurdes, et observe fort bien que le pape Clément V ne l'eût pas pris pour son médecin, s'il eût donné dans la magie.

L'inquisition de Taragone fit brûler ses livres, trois

[1] *Rerum Hispanic.*, lib. 14, cap. 9.

[2] *Disquis. mag.*, lib. 1, cap. 5, quæst. 1, sect. 4.

ans après sa mort. On ne lui pardonnait pas surtout d'avoir dit que tous les moines seraient damnés.

On recherche d'Arnaud de Villeneuve un petit traité de l'explication des songes [1], mais on met sur son compte beaucoup d'ouvrages d'alchimie ou de magie auxquels il n'a pas eu la moindre part. Tels sont, le livre *des Ligatures physiques* [2], qui est une traduction d'un livre arabe ; et celui des *Talismans des douze signes du zodiaque* [3]. On lui attribue aussi faussement le livre des *Trois imposteurs*. Voyez *Postel*.

ARNOUX, — Auteur d'un volume in-12, publié à Rouen, en 1630, sous le titre *des Merveilles de l'autre monde*, ouvrage écrit dans un goût bizarre et propre à troubler les imaginations faibles, par des contes de visions et des revenans.

ARNUPHIS, — Sorcier égyptien qui, voyant Marc-Aurèle et son armée engagés dans des défilés dont les Quades leur fermaient l'issue, et mourant de soif sous un ciel brûlant, fit tomber, par le moyen de son art magique, une pluie miraculeuse qui permit aux Romains de se désaltérer, pendant que la grêle et le tonnerre fondit sur les Quades qui rendirent les armes.

ARNUS, — Fameux devin tué par Hercule, parce qu'il faisait aussi le métier d'espion. Apollon vengea la mort d'Arnus, qu'il inspirait, en mettant la peste dans le camp des Héraclides : il fallut, pour faire cesser la peste, établir des jeux en l'honneur du défunt.

[1] *Arnaldi de Villanova libellus de somniorum interpretatione et somnia Danielis*, in-4°. Ancienne édition très-rare.

[2] *De physicis ligaturis*.

[3] *De sigillis duodecim signorum*.

ARОТ, — Ange qui s'enivra avec Marot, son compagnon, et dont on dit que Mahomet citait l'histoire pour justifier la défense qu'il faisait de boire du vin. Voici leur aventure :

« Dieu chargea Arot et Marot d'une commission sur la terre. Une jeune dame les invita à dîner, et ils trouvèrent le vin si bon qu'ils s'enivrèrent. Ils remarquèrent alors que leur hôtesse était fort belle et lui firent des propositions. Comme elle était sage, elle répondit qu'elle ne consentirait à satisfaire leurs désirs que quand ils lui auraient appris les mots dont ils se servaient pour monter au ciel ; et dès qu'elle les sut elle s'éleva jusqu'au trône de Dieu, qui la transforma en une étoile brillante [1] pour prix de sa vertu, et qui condamna les deux anges ivrognes à demeurer jusqu'au jour du jugement, suspendus par les pieds dans le puits de Babel, que les pélerins vont visiter encore auprès de Bagdad.

ARPHAXAT, — Sorcier perse, qui fut tué d'un coup de foudre, si l'on en croit Abdias de Babylone [2], à l'heure même du martyre de saint Simon et de saint Jude.

Dans la possession des religieuses de Louviers, on trouve un démon *Arphaxat*, qui s'était emparé du corps de Louise de Pinterville [3].

ART DE SAINT ANSELME. — Moyen de guérir superstitieux qu'employaient les anselmistes. Ils se contentaient de toucher, avec certaines paroles, les linges qu'on appliquait sur les blessures. Les uns disent qu'ils devaient le secret de leur art à saint Anselme, d'autres à Anselme de Parme.

[1] C'est l'étoile du matin, ou *Lucifer*.

[2] *Certaminis apostolici* lib. 6.

[3] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 237.

ART DE SAINT PAUL, — Moyen de prédire les choses futures, que l'on dit avoir été enseigné à saint Paul dans son voyage au troisième ciel, et dont quelques charlatans se sont prétendus héritiers. Voyez *Goetie*.

ART DES ESPRITS. — Il consiste dans le talent d'évoquer les esprits et de les obliger à découvrir les choses cachées. (Voyez *Apone*, *Évocations*, etc.) D'autres disent que l'art des esprits ou art angélique, est l'art de s'arranger avec son ange gardien, de manière à recevoir de lui la révélation de tout ce qu'on veut savoir.

ART NOTOIRE, — Espèce d'Encyclopédie inspirée. Le livre qui contient les principes de l'art notoire promet la connaissance de toutes les sciences en quatorze jours. L'auteur du livre dit que le Saint-Esprit le dicta à saint Jérôme. On assure encore que Salomon n'a obtenu la sagesse et la science universelle que pour avoir lu en une seule nuit ce merveilleux livre. Il paraît que le Saint-Esprit l'avait déjà dicté à quelque enfant d'Israël; car ce serait un miracle trop grand que Salomon eût lu le manuscrit de saint Jérôme. Mais il ne faudrait pas plus s'en étonner que du trait de ce prédicateur qui contait qu'Ève récitait les psaumes de David quand le diable la vint tenter.

Gilles Bourdin a publié, au seizième siècle, un grimoire obscur sous le titre de l'*Art notoire*; mais il n'est pas probable que ce soit le bon manuscrit, qui sans doute est perdu. Delrio dit que de son temps, les maîtres de cet art ordonnaient à leurs élèves une confession générale, des jeûnes, des prières, des retraites, puis leur faisaient entendre à genoux la lecture du livre de l'*Art notoire*, et leur

persuadaient qu'ils étaient devenus aussi savans que Salomon, les prophètes et les apôtres.

Ce livre a été condamné par saint Thomas d'Aquin et Pie V. Il recommande entre autres choses de réciter tous les jours, pendant sept semaines, les sept psaumes de la pénitence et de chanter tous les matins au lever du soleil le *Veni Creator*, en commençant un jour de nouvelle lune, pour se préparer à la connaissance de l'*Art notoire* [1]. Érasme, qui parle de ce livre dans un de ses colloques, dit qu'il n'y a rien compris; qu'il n'y a trouvé que des figures de dragons, de lions, de léopards, des cercles, des triangles, des caractères hébreux, grecs, latins, et qu'on n'a jamais connu personne qui fût devenu savant avec ce livre; d'où on a conclu qu'il n'avait eu connaissance que du manuscrit supposé.

Il faut souhaiter qu'on retrouve le véritable art notoire, car premièrement nous saurons tout en quatorze jours, et ensuite nous n'aurons pas besoin d'autres recherches pour pénétrer dans l'avenir, qui est bon à connaître.

Mais des doctes prétendent que l'*Ars notaria* n'a jamais été conservé; et que le Saint-Esprit le révèle à chaque aspirant préparé pour cela; il leur en fait la lecture pendant le sommeil, s'ils ont sous l'oreille le nom cabalistique de Salomon, écrit sur une lame d'or ou sur un morceau de parchemin vierge; mais d'autres doctes soutiennent que l'*Ars notaria* existe écrit, et qu'on le doit à Salomon.

ART SACERDOTAL. — C'est, selon quelques adeptes, le nom que les Égyptiens donnaient à l'alchimie. Cet art, dont le secret, recommandé sous peine de mort, était écrit en langue hiéroglyphique,

[1] *Franc. Torreblanca*, cap. 14, épit. de mag.

n'était communiqué qu'aux prêtres, après les plus longues épreuves.

ARTÉMIDORE, — Éphésien qui vécut du temps d'Antonin le Pieux. Il doit son nom au fameux traité des songes intitulé *Oneïrocriticon*, publié pour la première fois en grec, à Venise, 1518, in-8°. On recherche la traduction latine de Rigaut [1] et quelques traductions françaises [2]. Voyez *Oneïrocritique*.

ARTÉPHIUS, — Fameux philosophe hermétique du douzième siècle, qui vécut plus de mille ans par les secrets de l'alchimie. François Pic rapporte le sentiment de quelques savans qui affirment qu'Artéphius est le même qu'Apollonius de Tyanes, né au premier siècle sous ce nom, et mort au douzième siècle sous celui d'Artéphius. On lui attribue plusieurs livres extravagans ou curieux : 1°. L'*Art d'allonger sa vie* (*De vitâ propagandâ*), qu'il dit dans sa préface avoir composé à l'âge de mille vingt-cinq ans ; 2°. *La Clef de la sagesse suprême* [3] ; 3°. un livre sur les caractères des planètes, sur la signification du chant des oiseaux, sur les choses passées et futures, et sur la pierre philosophale [4]. Cardan, qui

[1] *Artemidori Ephesii Oneïrocritica, seu de somniorum interpretatione, græc.-lat. cum notis Nic. Rigaltii.*, in-4°. Paris, 1603.

[2] Artémidore, *De l'Explication des songes*, avec le livre d'Augustin Nyphus, *Des divinations*, in-16. Rouen, 1600; édition augmentée, 1604. — *Épitome des cinq livres d'Artémidore*, traitant des songes, traduit du grec, par Charles Fontaine; avec un recueil de Valère-Maxime sur le même sujet, traduit du latin, in-8°. Lyon, 1555.

[3] *Clavis majoris sapientiæ*, imprimé dans le théâtre chimique, Francfort, 1614, in-8°., ou Strasbourg, 1699, in-12.

[4] *De characteribus planetarum, cantu et motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, lapide que philosophico.* Le traité d'Artéphius sur la pierre philosophale a été traduit en français par P. Arnauld,

parle de ces ouvrages, au seizième livre de la variété des choses, croit qu'ils ont été composés par quelque plaisant qui se voulait jouer de la crédulité des partisans de l'alchimie.

ARTHÉMIA, — Fille de l'empereur Dioclétien. Elle fut possédée d'un démon qui répondait aux exorcistes païens qu'il n'obéirait qu'à Cyriaque, diacre de l'église romaine. Dioclétien le fit venir, et Cyriaque ordonna à l'esprit malin de se retirer. « Si vous voulez que je sorte, répondit le démon, donnez-moi un pot dans lequel je puisse entrer. » — « Viens dans mon corps, reprit Cyriaque, je t'en accorde permission. » — « Je ne puis entrer dans ce pot-là, dit le démon, parce que toutes les issues en sont closes et bien gardées. Mais si vous ne pouvez me loger ailleurs, envoyez-moi à Babylone, je trouverai là où me placer; et de plus, pour peu que vous souhaitiez d'en faire le voyage, je vous procurerai cet agrément. » Cyriaque consentit à ce que proposait le diable; et aussitôt la princesse Arthémia fut délivrée.

L'empereur Dioclétien, émerveillé, permit au saint de baptiser sa fille, lui donna une belle maison et lui fit un sort avantageux : trois circonstances bien étonnantes dans un persécuteur de l'église.

Quelque temps après, Dioclétien reçut un ambassadeur de la cour de Perse, qui priait l'empereur romain d'envoyer Cyriaque à Babylone pour délivrer la princesse royale qui s'y trouvait possédée du diable. Dioclétien alla prier Cyriaque de faire le voyage; et

et imprimé avec ceux de Sinésius et de Flamel. Paris, 1612, 1659, 1682, in-4°. On attribue encore à Artéphius le miroir des miroirs, *Speculum speculorum*, et le Livre secret, *Liber secretus*.

le jeune diacre, partit pour Babylone sur un vaisseau magnifique, chargé de tout ce qui pouvait adoucir les ennuis de la route. Lorsqu'il fut présenté à la fille du roi de Perse, le démon demanda à Cyriaque s'il était fatigué.... « Il s'agit bien de cela, répondit Cyriaque, sors d'ici, je te le commande, et rentre enfin avec tes pareils.... » Le démon sortit... Le roi, la reine, la princesse de Perse, se firent baptiser, leur exemple eut un bon nombre d'imitateurs; et Cyriaque retourna à Rome, après avoir séjourné quarante-cinq jours à Babylone, dans le jeûne au pain et à l'eau [1].

ARTHUS, — Roi d'Angleterre, fameux dans les romans de la table ronde, et dont la vie est entourée de fables. On prétend qu'il vient la nuit dans les forêts de l'Angleterre et de la Bretagne, chasser à grand bruit avec des chiens, des chevaux et des piqueurs qui ne sont que des démons ou des spectres, si l'on en croit Pierre Delancre [2]. Quand le grand-veneur apparut à Henri IV dans la forêt de Fontainebleau, quelques-uns dirent que c'était la chasse du roi Arthus [3].

La tradition conserve, aux environs de Huelgoat, dans le Finistère, le souvenir curieux de l'énorme château d'Arthus. On montre des rochers de granit entassés, comme les débris de ses vastes murailles. Il s'y trouve, dit-on, des trésors gardés par des démons qui souvent traversent les airs sous la forme de feux follets, en poussant quelquefois d'affreux hurlemens

[1] Bollandus et le P. Ribadéneira, *Legenda aurea*, *Jac. de Voragine.*, leg. 3.

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. 4, disc. 3.

[3] Voyez *Veneur*. Voyez aussi la notice mise en tête du *Chasseur rouge*, vaudeville.

répétés par les échos du voisinage [1]. L'orfraie, la buse et le corbeau sont les hôtes sinistres qui fréquentent seuls ces ruines merveilleuses, où l'on prétend que l'âme d'Arthus revient de temps en temps avec sa cour enchantée.

ARUNDEL (Thomas), — Archevêque de Cantorbéry au quatorzième siècle, très-orthodoxe, et qui persécuta ardemment les Wickleffittes; ce qui serait très-bien si les réformés n'avaient pas fait aussi des livres de miracles en leur faveur. Mais voici ce qu'on lit dans *les grands et redoutables jugemens et punitions de Dieu advenus au monde, principalement sur les grands à cause de leurs méfaits*. Morges, in-12, 1581, chez Jean le Preux, imprimeur des très-puissans seigneurs de Berne :

« Ce Thomas Arundel, ennemi et persécuteur de la vérité, pensant avoir tout gagné pour avoir fait mourir de saints personnages, fut arraché de cette vie par une mort étrange et horrible. Sa langue s'enfla tellement, qu'elle lui emplit toute la bouche, de manière qu'il ne pouvait ni avaler ni parler, et mourut ainsi en grand désespoir, lui qui avait voulu fermer la bouche à Dieu et empêcher le cours de sa sainte parole. »

ARUSPICES, — Devins du paganisme, dont l'art se nommait *aruspicine*. Ils examinaient les entrailles des victimes pour en tirer des présages; et il fallait être de bonne maison pour exercer cette espèce de sacerdoce. Ils prédisaient, 1°. par la simple inspection des victimes vivantes; 2°. par l'état de leurs entrailles après qu'elles étaient ouvertes; 3°. par la flamme qui s'élevait de leurs chairs brûlées. La victime qu'il fal-

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 1er., p. 277.

lait amener avec violence, ou qui s'échappait de l'autel, donnait des présages sinistres; le cœur maigre, le foie double ou enveloppé d'une double tunique, et surtout l'absence du cœur annonçaient de grands maux. On croirait que les aruspices étaient habiles dans l'art d'escamoter; car le cœur manqua aux deux bœufs immolés le jour qu'on assassina César.

C'était encore mauvais signe quand la flamme ne s'élevait pas avec force et n'était pas transparente et pure; et si la queue de la bête se courbait en brûlant, elle menaçait de grandes difficultés dans les affaires. Voyez *Extipicine*, *Hépatoscopie*, etc.

ASAPHINS, — Devins ou sorciers chaldéens, qui expliquaient les songes et tiraient les horoscopes.

ASCAROTH, — C'est le nom que donnent les démonographes à un démon peu connu qui protége les espions et les délateurs. Il dépend du démon Nergal.

ASCIKPASSA, ou ASCIK-PACHA, — Démon turc, qui favorise les amans, donne des enfans aux femmes qui en désirent, facilite les accouchemens, enseigne les moyens de dénouer l'aiguillette et de remettre la paix dans le ménage [1].

ASCLÉTARION, — Sorcier dont parle Boguet, qui prédit à l'empereur Domitien qu'il serait mangé des chiens; sur quoi l'empereur le fit tuer, « ce qui ne » l'empêcha pas d'être mangé des chiens, casuellement » après sa mort [2]. »

ASELLE. — L'aselle aquatique, espèce de cloporte, était révérée des Islandais, qui croyaient qu'en tenant cet insecte dans la bouche, ou son ovaire des-

[1] Wiérius, *de Præst. dæm.*, lib. 1, cap. 6.

[2] *Discours des sorciers*, chap. 51.

séché sur la langue, ils obtenaient tout ce qu'ils pouvaient désirer. Ils appelaient son ovaire sec, *Pierre à souhaits.*

ASHMOLE (Élie), — Antiquaire et alchimiste anglais, né en 1617. On lui doit quelques ouvrages utiles et le musée ashmoléen d'Oxford. Mais il publia à Londres, en 1652, un volume in-4°., intitulé : *Theatrum chemicum britannicum*, contenant différens poëmes des fameux philosophes anglais qui ont écrit dans leur vieux langage sur les mystères hermétiques, fidèlement recueillis en un volume, et accompagnés de notes. Six ans après, Ashmole publia le *Chemin du bonheur*, in-4°., 1658. Ce traité, qui n'est pas de lui, mais auquel il mit une préface, roule aussi sur la pierre philosophale. Voyez *Alchimie.*

ASILE. — Les lois qui accordaient droit d'asile aux plus grands criminels dans les églises exceptaient ordinairement les sorciers, qu'il était permis d'arracher des autels pour les mettre à mort.

ASIMA, — Démon qui rit quand on fait le mal. Il a été adoré à Émath, dans la tribu de Nephtali, avant que les habitans de cette ville fussent transportés à Samarie.

ASMODÉE, — Démon destructeur. Il est aux enfers le surintendant des maisons de jeu, selon l'esprit de quelques démonomanes. Il sème la dissipation et l'erreur. C'est lui qui posséda la jeune Sara, dont il était amoureux, et lui étrangla sept maris avant qu'elle épousât son cousin Tobie.

Les rabbins content qu'il détrôna Salomon; mais que bientôt Salomon le chargea de fers, et le força de l'aider à bâtir le temple de Jérusalem.

On sait que Tobie l'ayant expulsé avec la fumée du

fiel d'un poisson, Raphaël emprisonna Asmodée dans les extrémités de l'Égypte. Paul Lucas dit qu'il l'a vu, dans un de ses voyages. On s'est beaucoup amusé de lui à ce sujet; cependant, on lit dans le *Courrier de l'Égypte* que le peuple de ce pays adore encore le serpent Asmodée, qui a un temple dans le désert de Ryanneh. Il chasse les démons qui possèdent les maris, et rend fécondes les femmes stériles qui veulent bien passer vingt-quatre heures dans son temple. Ses prêtres ne peuvent pas avoir plus de trente ans. On ajoute que ce serpent se coupe par morceaux, et qu'un instant après il n'y paraît pas.

Cet Asmodée est, selon quelques-uns, l'ancien serpent qui séduisit Ève. On l'appelle aussi Asmoday ou Chammaday, ou Sydonay. C'est un roi fort et puissant, qui a trois têtes; la première ressemble à celle d'un taureau, la seconde à celle d'un homme, la troisième à celle d'un bélier. Il a une queue de serpent, des pieds d'oie, une haleine enflammée; il se montre à cheval sur un dragon, portant en main un étendard et une lance. Il est soumis cependant, par l'ordre de la hiérarchie infernale, au roi Amoymon.

Lorsqu'on exorcise Asmodée, il faut être ferme sur ses pieds, et l'appeler par son nom. Il donne des anneaux constellés; il apprend aux hommes à se rendre invisibles, et leur enseigne la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et les arts mécaniques. Il connaît aussi des trésors qu'on peut le forcer à découvrir; soixante-douze légions lui obéissent [1].

ASMOND ET ASWITH, — Compagnons d'armes danois liés d'une étroite amitié, convinrent, par un

[1] Wierius, *In pseudomonarchiâ dæmon.*

serment solennel, de ne s'abandonner ni à la vie ni à la mort. Aswith mourut le premier; et, suivant leur accord, Asmond, après avoir enseveli son ami avec son chien et son cheval dans une grande caverne, y porta des provisions pour une année et s'enferma dans ce tombeau. Mais le diable, qui était entré dans le corps du mort, tourmenta tant le fidèle Asmond, en le déchirant, lui défigurant le visage et lui arrachant même une oreille, sans lui donner de raisons de sa fureur, qu'Asmond, impatienté, coupa la tête du mort, croyant rogner aussi le diable qui s'y était logé.

Sur ces entrefaites, le roi de Suède, Éric, passant devant la caverne murée, et entendant du vacarme, crut qu'elle renfermait quelque trésor gardé par des démons. Il la fit ouvrir, et fut bien surpris d'y trouver Asmond, pâle, ensanglanté, auprès d'un cadavre puant; il lui fit conter son histoire, et ravi de sa fidélité et de son courage, il l'obligea par de bons procédés à le suivre à sa cour, après avoir fait aux restes d'Aswith des funérailles somptueuses [1].

ASMOUG, — L'un des démons qui, sous les ordres d'Arimane, sèment en Perse les dissensions, les procès et les querelles.

ASOORS. — C'est le nom que les Indiens donnent à certains mauvais génies qui font tomber les voyageurs dans des embûches.

ASPAME. — « Zorobabel était si éperdu d'amour pour Aspame, sa concubine, qu'elle le souffletait comme un esclave, et lui ôtait le diadème pour en orner sa tête, indigne d'un tel ornement, dit Delancre [2]; elle le faisait rire et pleurer, quand bon lui

[1] *Saxo grammat. danicæ hist.*, lib. 5.

[2] *Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc.

semblait : le tout par philtres et fascinations. » Les yeux de nos dames font tous les jours d'aussi grands prodiges sans philtres ni fascination.

ASPIDOMANCIE, — Divination peu connue qui se pratique aux Indes, selon quelques voyageurs. Delancre dit [1] que le devin ou sorcier trace un cercle, s'y campe assis sur un bouclier, marmotte des conjurations, devient hideux, et ne sort de son extase que pour annoncer les choses qu'on veut savoir, et que le diable vient de lui révéler.

ASPILETTE (Marie d'), — Sorcière d'Andaye, dans le pays de Labour, sous le règne de Henri IV. Elle fut arrêtée à l'âge de dix-neuf ans, et avoua qu'on l'avait menée au sabbat, que là elle avait baisé trois fois le derrière du diable au-dessous d'une grande queue, et que ce derrière était un visage fait comme le museau d'un bouc [2].

ASRAFIL, — Ange terrible qui, selon les musulmans, doit sonner de la trompette et réveiller tous les morts pour le jugement dernier.

ASSHETON (Guillaume), — Théologien anglican, mort en 1711. Il publia en 1691, un petit ouvrage peu recherché, intitulé : *La possibiltié des apparitions*.

ASTAROTH, — Grand duc très-puissant aux enfers. Il a la figure d'un ange fort laid, et se montre chevauchant sur un dragon infernal ; il tient à la main droite une vipère. Quelques magiciens disent qu'il préside à l'Occident, qu'il procure l'amitié des grands

[1] *Incredulité et mécréance, etc.*, tr. 5.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc.*, liv. 2, disc. 1.

seigneurs, et qu'il faut l'évoquer le mercredi. Les Sydoniens, les Philistins et quelques sectes juives l'adorèrent. Il est, dit-on, grand trésorier aux enfers, et donne de bons avis quand on émet des lois nouvelles. Wiérius nous apprend qu'il sait le passé, le présent et l'avenir, qu'il répond volontiers aux questions qu'on lui fait sur les choses les plus secrètes, et qu'il est facile de le faire causer sur la création, les fautes et la chute des anges, dont il sait très-bien toute l'histoire; mais il soutient que pour lui il a été puni injustement. Il enseigne à fond les arts libéraux et commande quarante légions; mais celui qui le fait venir doit prendre garde de s'en laisser approcher, à cause de son insupportable puanteur. C'est pourquoi il faut tenir sous ses narines un anneau magique en argent, qui est un préservatif contre les odeurs fétides des démons [1]. Astaroth, au reste, a figuré dans plusieurs possessions. « Il n'y a pas encore cinquante ans, dit M. Garinet [2], que le père Apollinaire (surnommé par le peuple le père Apothicaire) fut surpris au lit, chassant le diable des parties inférieures de la servante d'Henriet, curé de Saint-Humiers. Ce charitable capucin se vantait humblement d'avoir reçu, durant cette bonne œuvre, un coup de pied de la pate d'Astaroth, démon de l'impudicité, qui se mit à beugler, disait-il, contre son séraphique père saint François, dès l'instant qu'il lui avait fait sentir son cordon. Cet infâme persiflage fut reçu dans le temps comme un article de foi par les bonnes âmes, et le curé recommanda, au catéchisme du dimanche suivant, aux petits garçons et aux petites filles, de ne désirer l'œuvre de chair qu'en mariage seulement, et surtout de ne pas lier commerce avec les démons.

[1] Wierius, *In pseudomonarchiâ dæm.*

[2] *Histoire de la magie en France*, 1818, p. 344.

ASTARTÉ, — Femme d'Astaroth, selon quelques démonomanes; elle préside aux plaisirs de l'amour, et porte des cornes, non difformes comme celles de son mari et des autres démons, mais élégamment façonnées, et faites en croissant. Les Phéniciens adoraient la lune sous le nom d'Astarté. A Sidon, c'était la même que Vénus. Sanchoniaton dit qu'elle eut deux fils : le désir et l'amour. On l'a souvent représentée avec des rayons, ou une tête de génisse, et tenant une croix à la main. On sait que Salomon l'adora. Au reste, on prétend qu'Astaroth qui donne les richesses est le soleil; et il est bien évident qu'Astarté, qui préside aux plaisirs de la nuit, n'est autre chose que la lune.

ASTIAGES, — Roi des Mèdes. Quand Cyrus eut vaincu l'Asie, on publia qu'Astiages, son grand père, avait songé en dormant qu'entre les cuisses de sa fille Mandane croissait une vigne qui de ses feuilles couvrait toute l'Asie; ce qui fut le présage de la grandeur de Cyrus, fils de Mandane.

ASTRAGALOMANCIE, — Divination par les dés. Prenez deux dés, marqués comme d'usage des numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, lesquels ensemble donnent douze. On peut jeter à volonté un dé seul, ou les deux dés à la fois. Vous voulez deviner quelque affaire qui vous embarrasse, ou pénétrer les secrets de l'avenir; posez d'abord la question sur un papier que vous aurez passé au-dessus de la fumée du bois de genièvre; ensuite, placez ce papier renversé sur la table, de manière à cacher ce que vous avez écrit, et jetez les dés.

Vous écrirez les lettres à mesure qu'elles se présentent. En se combinant, elles vous donneront la réponse que vous souhaitez : 1 vaut la lettre A; 2 vaut E; 3 vaut I, ou Y; 4 vaut O; 5 vaut U; 6 vaut B,

P; ou V; 7 vaut C, K, ou Q; 8 vaut D, ou T; 9 vaut F, S, X, ou Z; 10 vaut G, ou J; 11 vaut L, M, ou N; 12 vaut R.

On jette ordinairement un dé, puis alternativement les deux dés à la fois. Si la réponse est obscure, il ne faut point s'en étonner; le sort ne donne quelquefois que des initiales. Si vous n'y pouvez rien comprendre, recourez à d'autres divinations.

La lettre H n'est point marquée, parce qu'elle n'est pas nécessaire. Les règles du sort n'ont pas besoin d'être soumises à celles de l'orthographe. PH s'exprime fort bien par la lettre F, et CH par la lettre X.

On peut aussi consulter simplement le sort des dés pour savoir combien on aura de maris ou de femmes, combien d'enfans, combien de richesses, etc.

Les anciens pratiquaient l'astragalomancie avec des osselets marqués des lettres de l'alphabet; et les lettres que le hasard amenait faisaient les réponses. C'est par ce moyen que se rendaient les oracles d'Hercule en Achaïe. On mettait les lettres dans une urne, et un prêtre les tirait comme on tire les numéros de la loterie.

ASTRES. — Mahomet dit, dans son *Alcoran*, que les étoiles sont les sentinelles du ciel, et qu'elles empêchent les démons d'en approcher et de connaître les secrets de Dieu. Il y a des sectes qui prétendent que chaque corps céleste est la demeure d'un ange.

Les Arabes, avant Mahomet, adoraient les astres. Ça été, pour la plupart des peuples, le premier objet de culte. Les anciens en faisaient des êtres animés: les Égyptiens croyaient qu'ils voguaient dans des navires à travers les airs comme nos aéronautes; ils disaient que le soleil, avec son esquif, traversait l'Océan toutes les nuits pour retourner d'occident en orient.

D'autres physiciens ont prétendu que les étoiles sont les yeux du ciel, et que les larmes qui en tombent forment les pierres précieuses. C'est pour cela, ajoutent-ils, que chaque étoile a sa pierre favorite.

ASTROLABE, — Instrument dont on se sert pour observer les astres et tirer les horoscopes. Il est ordinairement à peu près semblable à une sphère armillaire. L'astrologue, instruit du jour, de l'heure, du moment où est né celui qui le consulte, ou pour lequel on le consulte, met les choses à la place qu'elles occupaient alors, et dresse son thème suivant la position des planètes et des constellations.

Il y a eu des gens autrefois qui faisaient métier de découvrir les voleurs par le moyen d'un astrolabe. « Le ciel, disaient-ils, est un livre dans lequel on voit le passé, le présent et l'avenir; pourquoi ne pourrait-on pas lire les événemens de ce monde dans un instrument qui représente la situation des corps célestes [1]? »

ASTROLOGIE, — Art de dire la bonne aventure et de prédire les événemens, par l'aspect, les positions et les influences des corps célestes. On croit généralement que l'astrologie, qu'on appelle aussi *astrologie judiciaire*, parce qu'elle consiste en jugemens sur les personnes et sur les choses, a pris naissance dans la Chaldée, d'où elle pénétra en Égypte, en Grèce et en Italie. Quelques antiquaires attribuent l'invention de cette science à Cham, fils de Noé; mais le commissaire de Lamarre, dans son *Traité de police*, titre 7, chap. Ier., dit qu'elle a été enseignée par le démon. Diogène Laërce donne à entendre que les Égyptiens connaissaient la rondeur de

[1] Le père Lebrun, *Hist. des Pratiques superst.*, t. 1er., p. 220.

la terre et la cause des éclipses. On ne peut leur disputer l'habileté en astronomie, mais au lieu de se tenir aux règles sûres de cette science, ils y en ajoutèrent d'autres qu'ils fondèrent uniquement sur leur imagination ; et ce furent là les principes de l'art de deviner et de tirer des horoscopes. Ce sont eux, dit Hérodote, qui enseignèrent à quel dieu chaque mois et chaque jour est consacré, qui observèrent les premiers sous quel ascendant un homme est né, pour prédire sa fortune, ce qui lui arriverait dans sa vie et de quelle mort il mourrait.

« J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver à vous et à vos fils, disait à ses crédules enfans le timide Bélus, prince de Babylone. » Pompée, César, Crassus croyaient à l'astrologie. Pline en parle comme d'un art respectable. Cette science, aujourd'hui méprisée en France, gouverne encore la Perse et une grande partie de l'Asie. Rien ne se fait ici, dit Tavernier dans sa Relation d'Ispahan, que de l'avis des astrologues. Ils sont plus puissans et plus redoutés que le roi, qui en a toujours quatre attachés à ses pas, qu'il consulte sans cesse et qui l'avertissent du temps où il doit se promener, de l'heure où il doit se renfermer dans son palais, se purger, se vêtir de ses habits royaux, prendre ou quitter le sceptre, etc. » Ils sont si respectés dans cette cour, l'une des plus brillantes de la terre, que, le roi Scha-Sephi étant accablé depuis plusieurs années d'infirmités que l'art ne pouvait guérir, les médecins, au bout de leurs ressources, jugèrent qu'il n'était tombé dans cet état de dépérissement que par la faute des astrologues, qui, par trop de précipitation, avaient mal pris l'heure à laquelle il eût dû être élevé sur le trône. Les astrologues reconnurent leur erreur : ils s'assemblèrent de nouveau avec les médecins, cher-

chèrent dans le ciel la véritable heure propice, ne manquèrent pas de la trouver; et la cérémonie du couronnement fut renouvelée, à la grande satisfaction de Scha-Sephi, qui mourut quelques jours après. »

Il en est de même à la Chine, où l'empereur, quoique très-despote, n'ose pourtant rien entreprendre sans avoir consulté son thème natal. Son attention à cet égard est si grande, qu'il envoie toutes les nuits quatre astrologues sur une montagne élevée, près des murs de Pékin. Ils y vont contempler les astres et reviennent ensuite expliquer tous les matins à l'empereur les décrets des corps célestes, et les événemens qu'ont annoncés leurs mouvemens divers.

La vénération des Japonais pour l'astrologie est plus profonde encore; chez eux personne n'oserait construire un édifice, sans avoir interrogé quelque habile astrologue sur la durée du bâtiment. Il y en a même qui, sur la réponse des astres, se dévouent et se tuent pour le bonheur de ceux qui doivent habiter la nouvelle maison [1].

Presque tous les anciens, Hippocrate, Virgile, Horace, Tibère, croyaient à l'astrologie. Le moyen âge en fut infecté. On tira l'horoscope de Louis XIII et de Louis XIV. Richelieu, Mazarin consultaient les astrologues; et Boileau dit qu'*un téméraire auteur* n'atteint pas le Parnasse, *si son astre en naissant ne l'a formé poëte*.....

En astrologie, on ne connaît dans le ciel que sept planètes, et douze constellations dans le zodiaque. Le nombre de celles-ci n'a pas changé; mais il y a aujourd'hui douze planètes. Nous ne parlerons que des sept vieilles employées par les astrologues.

Nous n'avons, disent-ils, aucun membre que les

[1] *Essai sur les erreurs et les superstitions*, par M. L. C., chap. 5.

corps célestes ne gouvernent. Les sept planètess ont, comme on sait, le soleil, la lune, Vénus, Jupiter, Mars, Mercure et Saturne. Le soleil préside à la tête, la lune au bras droit, Vénus au bras gauche, Jupiter à l'estomac, Mars aux parties sexuelles, Mercure au pied droit et Saturne au pied gauche; ou bien Mars gouverne la tête, Vénus le bras droit, Jupiter le bras gauche, le soleil l'estomac, la lune les parties sexuelles, Mercure le pied droit et Saturne le pied gauche.

» Parmi les constellations, le belier gouverne la tête; le taureau, le cou; les gémeaux, les bras et les épaules; l'écrevisse, la poitrine et le cœur; le lion, l'estomac; la vierge, le ventre; la balance, les reins et les fesses; le scorpion, les parties sexuelles; le sagittaire, les cuisses; le capricorne, les genoux; le verseau, les jambes; et les poissons, les pieds.

» On a mis aussi le monde, c'est-à-dire les empires et les villes, sous l'influence des constellations. On sait que chaque individu a la sienne sous laquelle il est né. Des astrologues allemands au seizième siècle avaient déclaré Francfort sous l'influence du belier, Wurtzbourg sous celle du taureau, Nuremberg sous les gémeaux, Magdebourg sous l'écrevisse, Ulm sous le lion, Heidelberg sous la vierge, Vienne sous la balance, Munich sous le scorpion, Stuttgard sous le sagittaire, Augsbourg sous le capricorne, Ingolstat sous le verseau, et Ratisbonne sous les poissons.

Hermès a dit que c'est parce qu'il y a sept trous à la tête, qu'il y aussi dans le ciel sept planètes pour présider à ces trous: Saturne et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le soleil et la lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche. Léon l'Hébreu, dans sa *Philosophie d'amour*, traduite par le sieur Duparc, Champenois, admet cette

opinion qu'il précise très-bien. « Le soleil préside à l'œil droit, dit-il, et la lune à l'œil gauche, parce que tous les deux sont les yeux du ciel; Jupiter gouverne l'oreille gauche; Saturne, la droite; Mars le pertuis droit du nez; Vénus, le pertuis gauche; et Mercure, la bouche, parce qu'il préside à la parole. »

Ajoutons encore que Saturne domine sur la vie, les changemens, les édifices et les sciences; Jupiter sur l'honneur, les souhaits, les richesses et la propreté des habits; Mars sur la guerre, les prisons, les mariages, les haines; le soleil sur l'espérance, le bonheur, le gain, les héritages; Vénus sur les amitiés et les amours; Mercure sur les maladies, les pertes, les dettes, le commerce et la crainte; la lune sur les plaies, les songes et les larcins. Ainsi, du moins, le décide le livre des admirables secrets d'Albert le Grand.

En dominant de la sorte sur tout ce qui arrive à l'homme, les planètes ramènent le même cours de choses, toutes les fois qu'elles se retrouvent dans le ciel au lieu de l'horoscope. Jupiter se retrouve au bout de douze ans au même lieu que douze ans auparavant, les honneurs seront les mêmes; Vénus au bout de huit ans, les amours et les plaisirs seront les mêmes, etc., mais dans un autre individu.

N'oublions pas non plus que chaque planète gouverne un jour de la semaine: le soleil le dimanche, la lune le lundi, Mars le mardi, Mercure le mercredi, Jupiter le jeudi, Vénus le vendredi, Saturne le samedi; que le jaune est la couleur du soleil, le blanc celle de la lune, le vert celle de Vénus, le rouge celle de Mars, le bleu celle de Jupiter, le noir celle de Saturne, le mélangé celle de Mercure; que le soleil préside à l'or, la lune à l'argent, Vénus à l'étain,

Mars au fer, Jupiter à l'airain, Saturne au plomb, Mercure au vif-argent, etc.

Le soleil est bienfaisant et favorable; Saturne, triste, morose et froid; Jupiter, tempéré et benin; Mars, ardent; Vénus, bienveillante et féconde, Mercure, inconstant; la lune, mélancolique.

Dans les constellations, le belier, le lion et le sagittaire sont chauds, secs et ardens; le taureau, la vierge et le capricorne, sont lourds, froids et secs; les gémeaux, la balance et le verseau sont légers, chauds et humides; l'écrevisse, le scorpion et les poissons sont humides, mous et froids.

Au moment de la naissance d'un enfant dont on veut tirer l'horoscope, ou bien au jour de l'événement dont on cherche à présager les suites, il faut d'abord voir sur l'astrolabe quelles sont les constellations et planètes qui dominent dans le ciel, et tirer les conséquences qu'indiquent leurs vertus, leurs qualités et leurs fonctions. Si trois signes de la même nature se rencontrent dans le ciel, comme par exemple, le belier, le lion et le sagittaire, ces trois signes forment le *trin aspect*, parce qu'ils partagent le ciel en trois, et qu'ils sont séparés l'un de l'autre par trois constellations. Cet aspect est bon et favorable. Quand ceux qui partagent le ciel par sixième se rencontrent à l'heure de l'opération, comme le belier avec les gémeaux, le taureau avec l'écrevisse, etc., ils forment l'*aspect sextil* qui est médiocre. Quand ceux qui partagent le ciel en quatre, comme le belier avec l'écrevisse, le taureau avec le lion, les gémeaux avec la vierge, se rencontrent dans le ciel, ils forment l'*aspect carré* qui est mauvais. Quand ceux qui se trouvent aux parties opposées du ciel, comme le belier avec la balance, le taureau avec le scorpion, les gémeaux avec le sagittaire, etc., se rencontrent à

l'heure de la naissance, ils forment l'*aspect contraire*, qui est méchant et nuisible. Les astres sont en *conjonction* quand deux planètes se trouvent réunies dans le même signe ou dans la même maison, et en *opposition* quand elles sont à deux points opposés.

Chaque signe du zodiaque occupe une place qu'on appelle *maison céleste* ou *maison du soleil*; ces douze maisons du soleil coupent ainsi le zodiaque en douze parties. Chaque maison occupe trente degrés, puisque le cercle en a trois cent soixante. Les astrologues représentent les maisons par de simples numéros, dans une figure ronde ou carrée, divisée en douze cellules.

La première maison est celle du belier, qu'on appelle l'*angle oriental*, en argot astrologique. C'est la maison de la vie, parce que ceux qui naissent quand cette constellation domine, peuvent vivre longtemps.

La seconde maison est celle du taureau qu'on appelle *la porte inférieure*. C'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

La troisième maison est celle des gémeaux appelée *la demeure des frères*. C'est la maison des héritages et des bonnes successions.

La quatrième maison est celle de l'écrevisse. On l'appelle *le fond du ciel*, *l'angle de la terre*, *la demeure des parens*. C'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

La cinquième maison est celle du lion, dite *la demeure des enfans*, c'est la maison des legs et des donations.

La sixième maison est celle de la vierge, on l'appelle *l'amour de Mars*. C'est la maison des chagrins, des revers et des maladies.

La septième maison est celle de la balance, qu'on

appelle *l'angle occidental*. C'est la maison des mariages et des noces.

La huitième maison est celle du scorpion appelée *la porte supérieure*. C'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

La neuvième maison est celle du sagittaire, appelée *l'amour du soleil*. C'est la maison de la piété, de la religion, des voyages et de la philosophie.

La dixième maison est celle du capricorne, dite *le milieu du ciel*. C'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

La onzième maison est celle du verseau, qu'on appelle *l'amour de Jupiter*. C'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

La douzième maison est celle des poissons, appelée *l'amour de Saturne*. C'est la plus mauvaise de toutes et la plus funeste; c'est la maison des empoisonnemens, des misères, de l'envie, de l'humeur noire et de la mort violente.

Le belier et le scorpion sont les maisons chéries de Mars; le taureau et la balance celles de Vénus; les gémeaux et la vierge celles de Mercure; le sagittaire et les poissons celles de Jupiter; le capricorne et le verseau celles de Saturne; le lion celle du soleil; l'écrevisse celle de la lune.

Il faut examiner avec soin les rencontres des planètes avec les constellations. Si Mars, par exemple, se rencontre avec le belier à l'heure de la naissance, il donne du courage, de la fierté et une longue vie; s'il se trouve avec le taureau, richesses et courage. En un mot, Mars augmente l'influence des constellations avec lesquelles il se rencontre, et y ajoute la valeur et la force.

Saturne, qui donne les peines, les misères, les maladies, augmente les mauvaises influences et gâte

les bonnes. Vénus, au contraire, augmente les bonnes influences et affaiblit les mauvaises ; elle donne, comme on l'a dit, l'amour et les plaisirs.

Mercure augmente ou affaiblit les influences suivant ses conjonctions. Par exemple, s'il se rencontre avec les poissons, qui sont mauvais, il devient moins bon ; s'il se trouve avec le capricorne, qui est favorable, il devient meilleur.

La lune joint la mélancolie aux constellations heureuses ; elle ajoute la tristesse ou la démence aux constellations funestes. Jupiter, qui donne les richesses et les honneurs, augmente les bonnes influences et dissipe à peu près les mauvaises. Le soleil ascendant donne les faveurs des princes ; il a sur les influences presque autant d'effet que Jupiter ; mais descendant il présage des revers.

Ajoutons que les gémeaux, la balance et la vierge donnent la beauté par excellence ; le scorpion, le capricorne et les poissons donnent une beauté médiocre. Les autres constellations donnent la laideur.

La vierge, la balance, le verseau et les gémeaux donnent une belle voix ; l'écrevisse le scorpion et les poissons donnent une voix nulle ou désagréable ; les autres constellations n'ont pas d'influence sur la voix.

Si les planètes et les constellations se trouvent à l'Orient, à l'heure de l'horoscope, on éprouvera leur influence au commencement de la vie ou de l'entreprise ; on l'éprouvera au milieu si elles sont au haut du ciel, et à la fin si elles sont à l'Occident.

Afin que l'horoscope ne trompe point, il faut avoir soin d'en commencer les opérations, précisément à la minute où l'enfant est né, ou à l'instant précis d'une affaire dont on veut savoir les suites.

Pour ceux qui n'exigent pas une exactitude si sé-

vère, il y a des horoscopes tous dressés, d'après les constellations de la naissance. Voyez *Horoscopes*..

Tels sont, en peu de mots, les principes de cet art chimérique, autrefois si vanté, si universellement répandu, et maintenant presque tombé en désuétude. Je dis *presque*, parce que, malgré tous les efforts de la philosophie pour prouver la vanité de cette prétendue science, on voit encore des hommes assez dépourvus de bon sens pour y croire. Les astrologues conviennent que le globe roule si rapidement, que la disposition des astres le change en un moment. Il faudra donc, pour tirer les horoscopes, que les sages-femmes aient eu soin de regarder attentivement les horloges, de marquer exactement chaque point du jour, et de conserver à celui qui naît ses étoiles comme son patrimoine. « Mais combien de fois, dit Barclai [1], le péril des mères empêche-t-il ceux qui sont autour d'elles de songer à cela! Et combien de fois ne s'y trouve-t-il personne qui soit assez superstitieux pour s'en occuper! Supposez cependant qu'on y ait pris garde, si l'enfant est long-temps à naître, et si ayant poussé la tête dehors, le reste du corps ne vient pas de suite, comme il arrive, quelle disposition des astres sera funeste ou favorable? sera-ce celle qui aura présidé au sortir de la tête, ou celle qui se sera rencontrée quand l'enfant a été entièrement dehors? »

On est convenu de considérer les astres qui dominaient quand l'enfant naquit. Et pourquoi ne pas consulter ceux qui présidaient à sa formation? L'enfant dépend-il moins de ces constellations que de celles de sa naissance? Ce sont là des questions auxquelles les partisans de l'astrologie judiciaire ne daignent pas répondre. Celui qui naît sous une constellation favora-

1 Dans l'*Argenis*.

ble sera nécessairement heureux; celui qui naît sous une constellation funeste sera nécessairement malheureux : ce système établit le fatalisme. L'homme que les astres destinent à être un brigand ne peut vivre honnête homme. Celui-ci mourra dans son lit, quoi qu'il fasse, parce que les astres lui accordent cette mort; celui-là fera naufrage, quand même il n'irait jamais sur mer, si les astres l'ont décidé. Tel homme sera assassiné à trente ans : c'est écrit dans le ciel; en conséquence il faudra, quand le temps sera venu, que les astres se souviennent de faire agir le fer qui doit le tuer. Mais ceux qui vont à la guerre, et qui meurent ensemble, ont-ils eu tous, à leur naissance, une même disposition du ciel?... Ceux qui viennent au monde à la même heure vivent-ils et meurent-ils de la même sorte?.... Des calculateurs ont remarqué qu'il mourait par an la quarantième partie du genre humain. S'il est vrai qu'il y ait, comme on le croit, quatre cents millions d'hommes sur la terre, il en meurt dix millions par an, huit cent mille par mois, vingt-cinq mille par jour, et plus de mille par heure.

Or il est reconnu que le nombre des naissances égale au moins le nombre des décès ordinaires (puisque la guerre emporte des milliers d'hommes en un jour, et qu'il y a certaines contrées où l'on est obligé de noyer une partie des enfans qui naissent); ainsi, quand un Homère vient au monde, deux ou trois cents enfans doivent trouver dans leurs constellations une Iliade et une égalité de génie et de gloire. Le vaisseau qui doit périr ne recevra que ceux que les astres ont condamnés, en naissant, à mourir au fond des eaux; et ceux qui naîtront sous la même conjonction d'astres que les rois auront tous des royaumes!

« Une chose assez plaisante, dit Voltaire, c'est que les lois de l'astrologie sont contraires à celles de l'astro-

nomie. Les astrologues ne parlent que de Mars et de Vénus stationnaires et rétrogrades. Ceux qui ont Mars stationnaire doivent être toujours vainqueurs. Vénus stationnaire rend tous les amans heureux. Si on est né quand Vénus est rétrograde, c'est ce qui a pu arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades ni stationnaires[1]. »

On conte que sous le règne d'Agamond, roi des Huns, une Allemande mit au monde trois enfans d'une seule couche, et les jeta tous dans un lac pour les faire mourir. Agamond, qui chassait dans les environs, en trouva un qui respirait encore, le fit tirer de l'eau, et l'éleva avec soin, tellement qu'il fut depuis roi de Lombardie, sous le nom de Lamissius. Il régna sous le pontificat de Benoît Ier. Or, si les astres ont un pouvoir si absolu, il fallait que les trois enfans fussent sauvés ou qu'ils mourussent tous dans le lac, puisqu'ils étaient nés ensemble et qu'ils avaient été jetés à l'eau en même temps. Les astrologues diront sans doute que les conjonctions changeaient, de la naissance de l'un à celle de l'autre; mais alors tous les trois ne devaient pas déplaire à la mère, et les deux qui périrent auraient subi un sort différent.

Un valet ayant volé son maître s'enfuit avec l'objet dérobé. On mit des gens à la poursuite, et, comme on ne le trouvait pas, on consulta un astrologue. Le charlatan, habile à deviner les choses passées, répondit que ce valet était échappé, parce que la lune s'était trouvée, à sa naissance, en conjonction avec Mercure, qui protége les voleurs, et que de plus longues recherches seraient inutiles. Comme il disait ces mots, on amena le domestique qu'on venait de prendre enfin, malgré la protection de Mercure.

[1] *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Astronomie*.

Un homme épris de l'astrologie judiciaire n'entrait jamais dans chambre de sa femme, dit encore Barclai, sans avoir consulté les astres. S'il apercevait au ciel quelques constellations funestes, il couchait seul; il eut plusieurs enfans, qui furent tous des insensés ou des idiots.

Les astrologues tirent vanité de deux ou trois de leurs prédictions accomplies, quoique souvent d'une manière indirecte, entre mille qui n'ont point eu de succès. L'horoscope du poëte Eschile portait qu'il serait écrasé par la chute d'une maison; il s'alla, dit-on, mettre en plein champ, pour éviter sa destinée; et le conte ajoute qu'un aigle qui avait enlevé une tortue la lui laissa tomber sur la tête, et qu'il en fut tué.

Un aveugle, en jetant au hasard une multitude de flèches, peut atteindre le but une fois par hasard; de même, quand il y avait en Europe des milliers d'astrologues qui faisaient tous les jours de nouvelles prédictions, il pouvait s'en trouver quelques-unes que l'événement, par cas fortuit, justifiât, et celles-ci, quoique rares, entretenaient la crédulité que des millions de mensonges auraient dû détruire. L'empereur Frédéric, étant sur le point de quitter Vicence, qu'il venait de prendre d'assaut, défia le plus fameux astrologue de deviner par quelle porte il sortirait le lendemain. Le charlatan répondit au défi par un tour de son métier; il remit à Frédéric un billet cacheté, lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après sa sortie. L'empereur fit abattre, pendant la nuit, quelques toises du mur, et sortit par la brèche; il ouvrit ensuite le billet, et ne fut pas peu surpris d'y lire ces mots : « L'empereur sortira par la porte neuve. » C'en fut assez pour que l'astrologue et l'astrologie lui parussent infiniment respectables.

Un homme que les astres avaient condamné en naissant à être tué par un cheval avait grand soin de s'éloigner dès qu'il apercevait un de ces animaux. Or un jour qu'il passait dans une rue, une enseigne lui tomba sur la tête, et il mourut du coup : c'était l'enseigne d'une auberge où était représenté un cheval noir.

Mais il y a d'autres anecdotes. Un bourgeois de Lyon, riche et crédule, ayant fait dresser son horoscope, mangea tout son bien pendant le temps qu'il croyait avoir encore à vivre. N'étant pas mort à l'heure que l'astrologue lui avait assignée, il se vit obligé de demander l'aumône, ce qu'il faisait en disant : « Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus long-temps qu'il ne croyait. »

Une dame pria un astrologue de deviner un chagrin qu'elle avait dans l'esprit. L'astrologue, après lui avoir demandé l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance, dressa la figure de son horoscope, et dit beaucoup de paroles qui signifiaient peu de chose. La dame lui donna une pièce de quinze sous. « Madame, dit alors l'astrologue, je découvre encore dans votre horoscope que vous n'êtes pas riche. — Cela est vrai, répondit-elle. — Madame, poursuivit-il en considérant de nouveau les figures des astres, n'avez-vous rien perdu ? — J'ai perdu, lui dit-elle, l'argent que je viens de vous donner. »

Darah, l'un des quatre fils du grand-mogol, Schah-Géhan, ajoutoit beaucoup de foi aux prédictions des astrologues. Un de ces charlatans lui avait prédit, au péril de sa tête, qu'il porterait la couronne. Darah comptait là-dessus. Comme on s'étonnait que cet astrologue osât garantir sur sa vie un événement aussi incertain. « Il arrivera de deux choses l'une, répon-
» dit-il, ou Darah parviendra au trône, et ma for-

» tune est faite; ou il sera vaincu, et dès lors sa » mort est certaine, et je ne redoute pas sa ven» geance. »

Heggiage, général arabe, sous le calife Valid, consulta, dans sa dernière maladie, un astrologue qui lui prédit une mort prochaine. « Je compte tellement » sur votre habileté, lui répondit Heggiage, que je » veux vous avoir avec moi dans l'autre monde, et » je vais vous y envoyer le premier, afin que je puisse » me servir de vous dès mon arrivée. » Et il lui fit couper la tête, quoique le temps fixé par les astres ne fût pas encore arrivé.

L'empereur Manuel, qui avait aussi des prétentions à la science de l'astrologie, mit en mer, sur la foi des astres, une flotte qui devait faire des merveilles et qui fut vaincue, brûlée et coulée bas.

Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un astrologue s'il savait où il passerait les fêtes de Noël. L'astrologue répondit qu'il n'en savait rien. « Je suis » donc plus habile que toi, répondit le roi; car je » sais que tu les passeras dans la Tour de Londres. » Il l'y fit conduire en même temps.

Boulainvilliers et Colonne, qui jouissaient d'une grande réputation à Paris, en fait d'astrologie, avaient prédit à Voltaire qu'il mourrait à trente-deux ans. « J'ai eu la malice, écrivait-il en 1757, de les tromper » déjà de près de trente ans, de quoi je leur demande » humblement pardon. » Il les trompa encore de plus de vingt.

Albert le Grand et le cardinal d'Ailly ont fait tous deux l'horoscope de Jésus-Christ; ils ont lu évidemment, dans l'aspect de Mars et de Jupiter, combien de diables il chasserait du corps des possédés, et par quel genre de mort il devait finir. A la vérité, ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après coup;

mais ils voulaient prouver par un si grand exemple la certitude de la science astrologique.

Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : « Seigneur, arrangez vos affaires, car vous ne pouvez vivre long-temps. — Comment le sais-tu ? lui demanda le duc. — Par la connaissance des astres. — Et toi, combien dois-tu vivre ? — Ma planète me promet une longue vie. — Oh bien ! tu vas voir qu'il ne faut pas se fier aux planètes ; » et il le fit pendre sur-le-champ.

Ajoutons encore que Zica, roi des Arabes, à qui les plus célèbres astrologues de son siècle avaient prédit une longue vie, mourut l'année même de cette prédiction.

On conte que Guillaume, duc de Mantoue, avait, dans ses écuries, une cavale pleine qui mit bas un mulet ; il envoya aussitôt, aux plus fameux astrologues d'Italie, l'heure de la naissance de cette bête, les priant de lui dire quelle serait la fortune d'un bâtard né dans son palais ; il prit soin surtout qu'ils ne sussent pas que c'était d'un mulet qu'il voulait parler. Les devins firent de leur mieux pour flatter le prince, ne doutant pas que ce bâtard ne fût de ses œuvres ; les uns dirent qu'il serait général d'armée ; d'autres en firent un évêque ; quelques-uns l'élevèrent au cardinalat ; il y en eut même un qui le fit pape. Voyez *Comètes*, *Ferrier*, *Hagen*, etc.

ASTRONOMANCIE, — Divination par les astres [1]. C'est la même chose que l'astrologie.

ASTYLE, — Devin fameux dans l'histoire des centaures. On trouve dans Plutarque un autre devin nommé Astyphile. Voyez *Cimon*.

[1] Citée par Delancre dans les divinations. *L'Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, traité 5.

ASWITH. — Voyez *Asmond.*

ATHÉNAGORAS, — Philosophe platonicien du deuxième siècle. On peut lire son *Traité de la résurrection des morts*, traduit du grec en français, par Gaussart, prieur de Sainte-Foy. Paris, 1574, et par Duferrier, Bordeaux, 1577; in-8°. Voyez *Fumée.*

ATHÉNAIS, — Sibylle d'Érythrée. Elle prophétisait du temps d'Alexandre. Voyez *Sibylles.*

ATHÉNODORE, — Philosophe stoïcien qui vivait du temps d'Auguste. On conte qu'il y avait à Athènes une fort belle maison, où personne n'osait demeurer, à cause d'un spectre qui s'y montrait la nuit. Le philosophe Athénodore étant arrivé dans Athènes, vit la maison, ne s'effraya point de ce qu'on en disait, et l'acheta.

La première nuit qu'il y passa, étant occupé à écrire, il entendit tout à coup un bruit de chaînes, et aperçut en même temps un vieillard hideux, chargé de fers, qui s'approchait de lui à pas lents. Il continua d'écrire. Le spectre, l'appelant du doigt, lui fit signe de le suivre. Athénodore répondit à l'esprit, par un autre signe, qu'il le priait d'attendre, et continua son travail; mais le spectre fit retentir ses chaînes à ses oreilles, et l'obséda tellement, que le philosophe, fatigué, se détermina à suivre l'aventure. Il marcha donc avec le fantôme, qui disparut dans un coin de la cour. Athénodore étonné arracha une poignée de gazon pour reconnaître le lieu, rentra dans sa chambre, et le lendemain il fit part aux magistrats de ce qui lui était arrivé. On fouilla dans l'endroit indiqué; on trouva les os d'un cadavre avec des chaînes, on lui rendit publiquement les honneurs de la sépulture, et dès

ce moment, ajoute-t-on, la maison fut tranquille [1]. Voyez *Ayola et Arignote.*

ATINIUS. — Tite-Live raconte que le matin d'un jour où l'on représentait les grands jeux, un citoyen de Rome conduisit un de ses esclaves à travers le cirque en le faisant battre de verges; ce qui divertit ce grand peuple romain. Les jeux commencèrent à la suite de cette parade; mais quelques jours après, Jupiter Capitolin apparut la nuit, en songe, à un homme du peuple nommé Atinius [2], et lui ordonna d'aller dire de sa part aux consuls qu'il n'avait pas été content de celui qui menait la danse aux derniers jeux, et que l'on recommençât la fête avec un autre danseur.

Le Romain, à son réveil, craignit de se rendre ridicule en publiant ce songe; et le lendemain son fils, sans être malade, mourut subitement. La nuit suivante, Jupiter lui apparut de nouveau, et lui demanda s'il se trouvait bien d'avoir méprisé l'ordre des dieux, ajoutant que s'il n'obéissait il lui arriverait pis. Atinius, ne s'étant pas encore décidé à parler aux magistrats, fut frappé d'une paralysie qui lui ôta l'usage de ses membres. Alors enfin, il se fit porter en chaise au sénat, et raconta tout ce qui s'était passé. Il n'eut pas plus tôt fini son récit qu'il se leva, rendu à la santé.

Toutes ces circonstances parurent miraculeuses. On comprit que le mauvais danseur était l'esclave battu. Le maître de cet infortuné fut recherché et puni; on ordonna aussi de nouveaux jeux qui furent célébrés avec plus de pompe que les précédens, l'an de Rome 265.

ATROPOS, — L'une des trois parques; c'est elle

[1] Plin. jun., *Epist., lib.* 7, *ep.* 27. *Ad Suram.*

[2] Plutarque le nomme *Titus Latinus*, dans la vie de Coriolan.

qui coupait le fil. Hésiode la peint comme très-féroce; on lui donne un vêtement noir, des traits ridés et un maintien peu séduisant.

ATTILA, — Dit le fléau de Dieu, que saint Loup sut empêcher de ravager la Champagne. Comme il s'avançait sur Rome, pour la détruire, il vit en songe un vieillard vénérable, vêtu d'habits sacerdotaux, qui, l'épée nue au poing, le menaçait de le tuer s'il résistait aux prières du pape Léon; et le lendemain, quand le pape vint lui demander d'épargner Rome, il répondit qu'il ne demandait pas mieux, et ne passa pas plus avant. Paul Diacre dit fort bien, dans le livre 15 de son *Histoire de Lombardie*, que ce vieillard n'était autre que saint Pierre, prince des apôtres et premier pape de Rome, qui venait assister Léon, son successeur.

ATTOUCHEMENT. — En tout temps, comme dit Misson [1], on a flatté les grands jusqu'à leur faire faire des miracles. On sait que les rois de France et d'Angleterre ôtaient les écrouelles par de simples attouchemens. Pline dit que Pyrrhus guérissait les douleurs de rate en touchant les malades du gros doigt de son pied droit; et l'empereur Adrien, en touchant les hydropiques du bout de l'index, leur faisait sortir l'eau du ventre. Beaucoup de magiciens et de sorciers ont su produire également des cures merveilleuses par le simple attouchement. Voyez *Charmes*, etc.

AUBIGNÉ (NATHAN D'), — En latin *Albineus*, fils du fameux d'Aubigné. Il était partisan de l'alchimie, et il a publié sous le titre de *Bibliothéque chimique* [2],

[1] *Voyage d'Italie*, tom. 3, p. 16; note.

[2] *Bibliotheca chimica contracta ex delectu et emendatione Nathanis Albinei.* In-8°., Genève, 1654 et 1673.

un recueil de divers traités . recherché par ceux qui croient à la pierre philosophale.

AUBREY (Jean), — *Alberius*, savant antiquaire anglais, mort en 1700. Il a donné, en 1696, un livre intitulé : *Mélanges sur les sujets suivans : Fatalité de jours, fatalité de lieux, présages, songes, apparitions, merveilles et prodiges ;* ouvrage curieux, réimprimé en 1721, avec des additions, et qui, je crois, n'a pas été traduit en français.

AUBRY (Nicole), — Fameuse possédée de Laon au seizième siècle. Boulvèse, professeur d'hébreu au collége de Montaigu, a écrit l'histoire de cette possession qui fit le plus grand bruit en 1566.

Nicole Aubry, de Vervins, fille d'un boucher et mariée à un tailleur, allait prier sur le tombeau de son grand-père, mort sans confession ; elle crut le voir sortir du tombeau, et lui commander de faire dire des messes pour le repos de son âme, qui était dans le purgatoire. Cette jeune femme en tomba malade de frayeur. Comme la maladie ne diminuait pas, on s'imagina que le diable avait pris la forme de Vieilliot, grand-père de Nicole, et qu'elle était maléficiée. Claude Lautrichet, curé, et maître Guillaume Lourdet, maître d'école, conjurèrent l'esprit qui se voulait faire passer pour l'âme ou le bon ange du défunt ; mais à ses paroles et à ses effets, dit l'auteur, il fut jugé ange de ténèbres et satanique. Pierre Delamotte, religieux jacobin et grand exorciste, fit avouer à l'esprit qu'il était Belzébut. On ordonna des prières, des jeûnes et des macérations. Un moine se fouetta publiquement pour obtenir l'expulsion du démon. Dans un exorcisme, on fit communier la possédée, et elle cessa de gambader. Un prêtre, transporté de joie, s'écria en parlant au diable : O maître

Gonin, te voilà vaincu!..... Mais quand une fois l'hostie fut digérée, Satan revint et paralysa les membres de Nicole; elle faillit même d'être emportée par le démon Baltazo. (Voyez ce mot.) Vingt-neuf autres démons noirs, et sous la forme de chats, gros comme moutons, vinrent renforcer Belzébut. Vingt-six furent chassés à Notre-Dame-de-Liesse; un autre prit la fuite à Pierrepont; mais il déclara que le reste de la meute ne délogerait que devant messire Jean Debourg, évêque et duc de Laon.

Les moines qui étaient à Vervins avec la possédée, la conduisirent à Laon. Un médecin protestant vint la visiter. L'évêque, redoutant ces visites, ordonna à Spifame, chevalier de Saint-Jean, de donner asile à Nicole Aubry. Peu de jours après, il exorcisa en personne, et chassa Astaroth, qui sortit sous la forme d'un porc, Cerberus sous la forme d'un chien, et enfin Belzébut sous la forme d'un taureau, lequel confessa la présence réelle dans l'eucharistie; puis après il s'éleva une fumée; on entendit deux coups de tonnerre; un brouillard épais entoura les clochers; et le diable disparut dans ce brouillard.

Nicole Aubry étant presque morte, elle fut rendue à la santé par une oraison que saint Bernard avait composée, et que l'évêque récita sur sa tête. Après cela, pour se disposer à lui pendre au cou un papier préservatif, il jeûna toute la journée, suivant l'histoire, chose admirable pour un duc et pair ecclésiastique.

Charles IX étant à Laon, le mardi 27 août 1566, se fit rendre compte de ces miracles. Il ordonna qu'on fît venir Nicole Aubry au parc de Marchais. Cette femme parut devant le roi et Catherine de Médicis.

Le roi fit donner dix écus au mari de Nicole, et l'affaire n'eut pas d'autres résultats [1].

AUGEROT, — Sorcier. Voyez *Chorropique*.

AUGURES. — Les augures étaient chez les Romains les interprètes des dieux. On les consultait avant toutes les grandes entreprises : ils jugeaient du succès, par le vol, le chant et la façon de manger des oiseaux. On ne pouvait élire un magistrat, ni donner une bataille, sans avoir consulté l'appétit des poulets sacrés, ou les entrailles des victimes. Annibal pressant le roi Prusias de livrer bataille aux Romains, celui-ci s'en excusa, en disant que les victimes s'y opposaient. C'est-à-dire, reprit Annibal, que vous préférez l'avis d'un mouton à celui d'un vieux général.

Les augures prédisaient aussi l'avenir, par le moyen du tonnerre et des éclairs, par les éclipses, et par les présages qu'on tirait de l'apparition des comètes. Les savans n'étaient pas dupes de leurs cérémonies; et Cicéron disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans éclater de rire.

Quelques-uns méprisèrent, il est vrai, la science des augures; mais ils s'en trouvèrent mal, parce que le peuple les respectait. On vint dire à Claudius Pulcher, prêt à livrer bataille aux Carthaginois, que les poulets sacrés refusaient de manger. « Qu'on les jette à la mer, répondit-il, s'ils ne mangent pas, ils boiront. » Mais l'armée fut indignée de ce sacrilége, et Claudius perdit la bataille.

Les oiseaux ne sont pas chez nous dépourvus du don de prophétie. Le cri de la chouette annonce la mort. Le chant du rossignol promet de la joie; le coucou donne de l'argent, quand on porte sur soi

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 125.

quelque monnaie le premier jour qu'on a le bonheur de l'entendre, etc. Si une corneille vole devant vous, dit Cardan, elle présage un malheur futur; si elle vole à droite, un malheur présent; si elle vole à gauche, un malheur qu'on peut éviter par la prudence; si elle vole sur la tête, elle annonce la mort, pourvu toutefois qu'elle croasse : car, si elle garde le silence, elle ne présage rien....

On dit que la science des augures passa des Chaldéens chez les Grecs et ensuite chez les Romains. Elle est défendue aux Juifs par le chapitre 29 du lévitique. Cette folie religieuse était originairement fondée sur des observations naturelles, dit Voltaire[1]. « Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons : le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours; il semble qu'il les appelle. Les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie. Chaque climat a son oiseau, qui est en effet son augure. Parmi les observateurs, il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, et que leur vol présageait nos destinées, qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau, tout aussi clairement que dans les étoiles. »

Gaspard Peucer dit que les augures se prenaient de cinq choses; 1°. du ciel, 2°. des oiseaux, 3°. des bêtes à deux pieds, 4°. des bêtes à quatre pieds; 5°. de ce qui arrive au corps humain, soit dans la maison ou hors de la maison. Mais les anciens livres auguraux, approuvés par Maïole, dans le deuxième colloque du supplément à ses jours caniculaires, portent les objets d'augures à douze chefs principaux, selon le nombre des douze signes du zodiaque : 1°. l'en-

[1] *Dictionnaire philosophique*, au mot *Augures*.

trée d'un animal sauvage ou domestique dans une maison; 2°. la rencontre d'un animal sur la route ou dans la rue; 3°. la chute du tonnerre; 4°. un rat qui mange une savate, un renard qui étrangle une poule, un loup qui emporte une brebis, etc.; 5°. un bruit inconnu entendu dans la maison, et qu'on attribuait à quelque lutin; 6°. le cri de la corneille ou du hibou, un oiseau qui tombe sur le chemin, etc.; 7°. un chat ou tout autre animal qui entre par un trou dans la maison; on le prenait pour un mauvais génie; 8°. un flambeau qui s'éteint tout seul, ce que l'on croyait une malice d'un démon; 9°. le feu qui pétille, Les anciens pensaient que Vulcain leur parlait alors dans le foyer; 10°. ils tiraient encore divers présages lorsque la flamme étincelait d'une manière extraordinaire; 11°. lorsqu'elle bondissait, ils s'imaginaient que les dieux lares s'amusaient à l'agiter; 12°. enfin, ils regardaient comme un motif d'augure une tristesse qui leur survenait tout à coup. Nous avons conservé quelques traces de ces superstitions.

Les Grecs modernes tirent des augures du cri des pleureuses à gages. Ils disent que si l'on rencontre un moine au lever du soleil, ou si l'on entend braire un âne à jeun, on tombera infailliblement de cheval dans la journée. Voyez *Ornithomancie*, *Aigle*, *Corneille*, *Hibou*, *Capucin*, etc.

AUGUSTE. — Leloyer rapporte, après quelques anciens, que la mère de l'empereur Auguste étant enceinte d'icelui, eut un songe où il lui sembla que ses entrailles étaient portées dans le ciel, ce qui présageait la future grandeur de son fils. Ce nonobstant, d'autres démonographes disent qu'Auguste était enfant du diable. Delancre assure même, en homme qui aurait vu la chose, ou qui la tient de bonne part,

que le démon avec qui la mère d'Auguste fit un grand homme imprima de sa griffe un petit serpent sur le ventre de cette dame, pour sceller son œuvre et empêcher tout autre d'y mettre la main avant la naissance de l'enfant. Là-dessus les cabalistes n'ont pas manqué de dire que ce démon était un salamandre.

Quoi qu'il en soit, il y a des merveilles dans le destin d'Auguste; et Boguet conte, avec d'autres bons hommes, que cet empereur étant sur le point de se faire proclamer maître et seigneur de tout le monde, en fut empêché par une vierge qu'il aperçut en l'air tenant en ses bras l'enfant Jésus [1].

Auguste était superstitieux; car Suétone rapporte [2] que, comme on croyait de son temps que la peau d'un veau marin préservait de la foudre, il était toujours muni d'une peau de veau marin. Il eut encore la faiblesse de croire qu'un poisson qui sortait hors de la mer, sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain d'une bataille. Suétone ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appelait Nicolas, qui signifie *vainqueur des peuples*, il ne douta plus de la victoire; et que, par la suite, il fit ériger des statues d'airain à l'ânier, à l'âne et au poisson sautant. Il dit même que ces statues furent placées dans le Capitole.

Il est vraisemblable, ajoute Voltaire, que ce tyran habile se moquait des superstitions des Romains, et que son âne, son ânier et son poisson n'étaient qu'une plaisanterie. Cependant, il se peut très-bien qu'en méprisant toutes les sottises du vulgaire, il en eût conservé quelques-unes pour lui [3].

[1] *Discours des sorciers*, ch. 7.

[2] *In Augusto*, cap. 90.

[3] *Dictionnaire philosophique*, au mot *Augures*.

On sait qu'Auguste fut proclamé dieu de son vivant, et qu'il eut des temples et des prêtres.

AUGUSTIN, — Évêque d'Hippone, l'un des plus célèbres pères de l'église. Un jour qu'il était plongé dans ses méditations, il vit passer devant lui un démon qui portait un grand livre sur ses épaules, il l'arrêta et lui demanda à voir ce que contenait ce livre. « C'est le registre de tous les péchés des hommes, répond le démon ; je les ramasse où je les trouve, et je les écris à leur place pour savoir plus aisément ce que chacun me doit. — Montrez-moi, dit l'évêque d'Hippone, quels péchés j'ai faits depuis ma conversion ?... » Le démon ouvrit le livre, et chercha l'article de saint Augustin, où il ne se trouva que cette petite note : « Il a oublié de dire les complies. » Le saint évêque ordonna au diable de l'attendre un moment ; il se rendit à l'église, récita les complies avec d'autres prières, et revint auprès du démon, à qui il demanda de lire une seconde fois la note. Elle se trouva effacée. « Ah ! vous m'avez joué, s'écria le diable,... mais on ne m'y reprendra plus... » En disant ces mots, il s'en alla, comme on s'en va quand on n'est pas content [1].

Nous avons dit que saint Augustin avait réfuté le petit livre du démon de Socrate, d'Apulée. On peut lire aussi de ce père le traité de l'antechrist et divers chapitres de la cité de Dieu, qui ont rapport au genre de merveilles dont nous nous occupons.

AUMONE. — Le peuple croit en Angleterre que, pour les voyageurs qui ne veulent pas s'égarer dans leur route, c'est une grande imprudence de passer

[1] *Legenda aurea Jac. de Voragine, aucta à Claudino à Rotâ*, leg. 119.

auprès d'une vieille femme sans lui donner l'aumône, surtout quand elle regarde en face celui dont elle sollicite la pitié [1].

Les Musulmans, qui font grand cas de l'hospitalité et de l'aumône, content qu'Abraham étant devenu le père des pauvres du pays qu'il habitait, une famine l'obligea de vider ses greniers pour les nourrir. Lorsqu'il eut épuisé cette ressource, il envoya ses gens et ses chameaux en Égypte, pour acheter du grain à un de ses amis qui était puissant dans la contrée; mais cet ami répondit : « Nous craignons aussi la famine. » D'ailleurs, Abraham a des provisions suffisantes » pour sa famille, et je ne crois pas qu'il soit juste, » pour nourrir les pauvres de son pays, de lui en- » voyer la subsistance des nôtres. »

Ce refus causa beaucoup de chagrin aux gens d'Abraham; pour se soustraire à l'humilité de reparaître les mains vides, ils remplirent leurs sacs de sable très-blanc et très-fin. Arrivés à la maison de leur maître, l'un d'eux lui dit à l'oreille le mauvais succès de leur voyage. Abraham cacha sa douleur et entra dans son oratoire. Sara reposait et n'avait rien appris : voyant à son réveil des sacs pleins, elle en ouvrit un, vit de la bonne farine, et sur-le-champ se mit à cuire du pain pour les pauvres.

Abraham, après avoir fait sa prière, sentant l'odeur du pain nouvellement cuit, demanda à Sara quelle farine elle avait employée. « Celle de votre ami » d'Égypte, apportée par vos chameaux. — Dites » plutôt celle du véritable ami, qui est Dieu; car » c'est lui qui ne nous abandonne jamais au besoin. » Dans ce moment qu'Abraham appela Dieu son ami, Dieu, disent les Musulmans, le prit aussi pour le sien.

[1] Fielding, *Tom Jones*, liv. 14, ch. 2.

On trouve beaucoup de miracles de ce genre dans les légendaires : la morale en est belle ; car elle encourage la bienfaisance. On dit que quand saint Jean l'aumônier donnait, le coffre où il puisait ne se vidait point. Une anecdote assez singulière est celle de cet excellent père Bridaine, missionnaire toujours pauvre parce qu'il donnait tout. Un jour il alla demander à coucher au curé d'un village, qui n'avait qu'un lit, et qui le lui fit partager. Le père Bridaine se leva au point du jour, selon son usage, pour aller prier Dieu à l'église ; en sortant du presbytère il trouva un pauvre mendiant qui lui demanda l'aumône. Hélas ! mon ami, je n'ai plus rien, répondit le bon prêtre en touchant cependant son gousset, où il fut très-étonné de sentir quelque chose, car il n'y avait rien laissé. Il y fouille vivement, trouve un petit rouleau de douze louis, crie miracle, donne les douze louis au mendiant, qui fait des cris de joie, pendant que le missionnaire va remercier Dieu. Mais au bout d'un instant le curé arrive : le père Bridaine avait changé de culotte ; les douze louis étaient le bien du curé. Mais le mendiant avait disparu, et il fallut bien qu'il se consolât de la perte de son argent, et le père Bridaine de la perte de son miracle.

AUPETIT (Pierre), — Prêtre sorcier, du village de Fossas, paroisse de Paias, près la ville de Chalu, en Limousin ; exécuté comme noueur d'aiguillettes et magicien, à l'âge de cinquante ans, le 25 mai 1598.

Il ne voulut pas d'abord répondre au juge civil ; il en fut référé au parlement de Bordeaux, qui ordonna que le juge laïc connaîtrait de cette affaire, sauf à s'adjoindre un juge d'église. L'évêque de Limoges envoya un membre de l'officialité pour assister, avec

le vi-sénéchal et le conseiller de Peyrat, à l'audition du sorcier.

Interrogé s'il n'a pas été au sabbat de Menciras, s'il n'y a pas vu Antoine Dumons de Saint-Laurent, chargé de fournir des chandelles pour l'adoration du diable; si lui, Pierre Aupetit, n'a pas tenu le fusil pour les allumer; et s'il n'a pas demandé à Satan, entre autres choses, de pouvoir séduire femmes et filles: il a répondu que non, et qu'il priait Dieu de le garder de sa figure, ce qui signifie, au jugement de Delancre, qu'il était sorcier.

Interrogé s'il ne se servait pas de graisses, et si, après le sabbat, il n'avait pas lu dans un livre pour faire venir une troupe de cochons qui criaient et lui répondaient: « Tiran, tiran, ramassien, ramassien, » nous demandons cercles et cernes pour faire l'as- » semblée que nous t'avons promise; » il a répondu qu'il ne savait ce qu'on lui demandait. Interrogé s'il ne sait pas embarrer ou désembarrer, et se rendre invisible étant prisonnier, il répond que non. Interrogé s'il sait dire des messes pour obtenir la guérison des malades, il répond qu'il en sait dire seulement pour les riches; et ce, en l'honneur des cinq plaies de notre Seigneur et de monsieur saint Côme.

Par sentence du 15 juin 1598, du vi-sénéchal et présidiaux, il fut condamné à être brûlé tout vif, et, avant, à être dégradé; et, pour ce, renvoyé à l'évêque de Limoges.

Pour tirer de lui la vérité, on l'appliqua à la question. Il avoua qu'il était allé au sabbat; qu'il lisait dans le grimoire; que le diable, en forme de mouton, plus noir que blanc, se faisait baiser le derrière; que Crapoulet, insigne sorcier, lui avait appris le secret d'embarrer, d'étancher et d'arrêter le sang; que son démon, ou esprit familier, s'appelait Belzébut, et

qu'il avait reçu en cadeau son petit doigt;... que ce diable lui avait appris comment il fallait faire pour jouir de telle femme ou fille qu'il voudrait, et de la manière qu'il voudrait. Il déclara qu'il avait dit la messe en l'honneur de Belzébut, et qu'il savait embarrer en invoquant le nom du diable, et en mettant un liard dans une aiguillette; il dit, de plus, que le diable parlait en langage vulgaire aux sorciers, et que, quand il voulait envoyer du mal à quelqu'un, il disait ces mots : « *Vach*, *vech*, *stest*, *sty*, *stu!* « Il persista jusqu'au supplice dans ces ridicules révélations [1].

AURORE BORÉALE, — Espèce de nuée rare, transparente, lumineuse, qui paraît la nuit, du côté du nord. On ne saurait croire, dit Saint-Foix, sous combien de formes l'ignorance et la superstition des siècles passés nous ont présenté l'aurore boréale. Elle produisait des visions différentes dans l'esprit des peuples, selon que ces apparitions étaient plus ou moins fréquentes, c'est-à-dire, selon qu'on habitait des pays plus ou moins éloignés du pôle. Elle fut d'abord un sujet d'alarmes pour les peuples du nord; ils crurent leurs campagnes en feu, et l'ennemi à leur porte. Mais ce phénomène, devenant presque journalier, ils s'y sont accoutumés. Ils disent que ce sont des esprits qui se querellent et qui combattent dans les airs. Cette opinion est surtout très-accréditée en Sibérie.

Les habitans des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques et l'extrémité méridionale de l'Europe n'y virent que des sujets tristes ou mena-

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. 6, disc. 4, et M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, pag. 158.

çans, affreux ou terribles. C'étaient des armées en feu, qui se livraient de sanglantes batailles, des têtes hideuses séparées de leur tronc, des chars enflammés, des cavaliers qui se perçaient de leurs lances. On croyait voir des pluies de sang, on entendait le bruit de la mousqueterie, le son des trompettes, présages funestes de guerre et de calamités publiques. Voilà ce que nos pères ont presque toujours vu et entendu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner, après cela, des frayeurs affreuses que leur causaient ces sortes de nuées quand elles paraissaient?

La *Chronique de Louis XI* rapporte qu'en 1465 on aperçut à Paris une aurore boréale qui fit paraître toute la ville en feu. Les soldats qui faisaient le guet en furent épouvantés, et un homme en devint fou. On en porta la nouvelle au roi, qui monta à cheval et courut sur les remparts. Le bruit se répandit que les ennemis qui étaient devant Paris se retiraient et mettaient le feu à la ville. Tout le monde se rassembla en désordre, et on trouva que ce grand sujet de terreur n'était qu'un phénomène.

L'Indicateur bordelais a donné cette description d'un phénomène de lumière qui étonna tout Bordeaux le 15 mars 1820. A sept heures du soir on remarqua dans l'ouest, hors de l'enceinte de cette ville, une clarté extraordinaire, que plusieurs personnes prirent d'abord pour l'effet des rayons du soleil, réfléchis sur les nuages qui dans ce moment bordaient l'horizon. Cette lumière prenait de l'extension, et augmentait d'éclat en raison de l'obscurité toujours croissante des autres parties du ciel. A sept heures et demie, le centre de lumière avait gagné le sud-ouest, et l'étendue embrassait environ quarante degrés en largeur. Les nuages qui dominaient l'horizon cachaient la hauteur des rayons lumineux; à huit

heures un quart la lumière était si vive, que les personnes qui survenaient assuraient que c'était un grand incendie. A huit heures et demie la lumière se porta en s'affaiblissant vers le sud sud-ouest, et à neuf heures elle disparut au sud. Ceux qui ont long-temps voyagé sur mer ont souvent aperçu des météores, des feux Saint-Elme, des aurores boréales, des trombes marines; mais ces mêmes personnes attestent n'avoir jamais rien vu de semblable au phénomène dont nous venons de parler. Le temps était fort obscur dans la partie de l'est, les vents du nord presque calmes, le baromètre à vingt-un pouces cinq lignes; le thermomètre à dix degrés au-dessus de zéro. »

Lorsqu'un phénomène de cette sorte avait lieu il y a deux cents ans, c'était un signe miraculeux de la fin toute prochaine du monde, qui ne périt pourtant point, quoique depuis tant de siècles on le condamne tous les jours à être brûlé dans quelques années.

AUSITIF, — Démon peu connu qui, dans la possession des religieuses de Louviers, en 1643, occupait le corps de sœur Barbe de Saint-Michel.

AUSPICES, — Augures qui devinaient surtout par le vol et le chant des oiseaux. Voyez *Augures*, *Aruspices*, *Ornithomancie*, etc.

AUTOMATES. — On croyait autrefois que ces ouvrages de l'art étaient l'œuvre du démon. Voyez *Albert le Grand*, *Bacon*, *Enchantemens*, etc.

AUTOPSIE, — Espèce d'extase où des fous se croyaient en commerce avec les esprits. Voyez *Théurgie*, *Extase*, etc.

AUTRUCHE. — Il est bien vrai qu'elle avale du fer; car elle avale tout ce qu'elle rencontre. Mais il

n'est pas vrai qu'elle le digère, et l'expérience a détruit cette opinion erronée[1].

AVENAR, — Astrologue qui promit aux Juifs, sur la foi des planètes, que leur Messie arriverait sans faute en 1444, ou, au plus tard, en 1464. « Il donnait, pour ses garans, Saturne, Jupiter, l'écrevisse et les poissons. Tous les Juifs tinrent leurs fenêtres ouvertes pour recevoir l'envoyé de Dieu, qui n'arriva pas, soit que l'écrevisse eût reculé, soit que les poissons d'Avenar ne fussent que des poissons d'avril[2]. »

AVENIR. — C'est pour en pénétrer les secrets qu'on a inventé tant de moyens de dire la bonne aventure. Toutes les divinations ont principalement pour objet de connaître l'avenir.

AVERNE, — Marais consacré à Pluton, près de Bayes. Il en sortait des exhalaisons si infectes, qu'on croyait que c'était l'entrée des enfers.

AVERROÈS, — Médecin arabe, et le plus grand philosophe de sa nation, quoique Pétrarque, dans ses lettres latines, l'appelle chien enragé, pour s'être dévoyé de toute religion, né à Cordoue, dans le douzième siècle. Il s'acquit une si grande réputation de justice, de vertu et de sagesse, que le roi de Maroc le fit juge de toute la Mauritanie. Il traduisit Aristote en Arabe, et composa plusieurs ouvrages sur la philosophie et la médecine. Quelques démonographes ont voulu le mettre au nombre des magiciens, et lui donner un démon familier. Leur complaisance fait honneur au diable; mais malheureusement pour le

[1] Voyez Brown, *Des Erreurs populaires*, liv. 3, ch. 22.

[2] M. Salgues, *des Erreurs et des préjugés*, tom. 1er, p. 90.

respect que nous devons à leur autorité, Averroès était un épicurien qui, quoique mahométan pour la forme, ne tenait dans le cœur à aucune religion révélée, et ne croyait pas à l'existence des démons [1]. Aussi Leloyer l'appelle le père des athées [2]; et il est vrai qu'un jour l'empereur de Maroc lui fit faire amende honorable à la porte d'une mosquée, où tous les passans eurent permission de lui cracher au visage, pour avoir dit que la religion de Mahomet était une religion de pourceaux.

AVICENNE, — Célèbre médecin arabe, mort vers le milieu du onzième siècle, fameux par le grand nombre et l'étendue de ses ouvrages, et par sa vie aventureuse. On peut en quelque sorte le comparer à notre Agrippa. Les Arabes croient qu'il maîtrisait les esprits, et qu'il se faisait servir par des génies. Comme il rechercha la pierre philosophale, on dit encore dans plusieurs contrées de l'Arabie qu'il n'est pas mort; mais que grâce à l'élixir de longue vie et à l'or potable, il vit dans une retraite ignorée, avec une grande puissance.

Il a composé divers traités d'alchimie recherchés des songe-creux. Son traité *de la Congélation de la pierre* et son *Tractatulus de Alchimia* se trouvent dans les deux premiers volumes de l'*Ars aurifera*, Bâle, 1610. Son *Ars chimica* a été imprimé à Perne, 1572. On lui attribue encore deux opuscules hermétiques insérés dans le *Theatrum chimicum*, et un volume in-8°., publié à Bâle en 1572, sous le titre de la Porte des élémens, *Porta elementorum*.

[1] *Magiam dæmoniacam pleno ore negârunt Averroes et alii epicurei, qui, unà cum saducæis dæmones esse negârunt;* Torreblanca, *Délits magiques*, liv. 2, ch. 5.

[2] *Discours des spectres*, liv. 1er., chap. 4.

Les livres de secrets merveilleux s'appuient souvent du nom d'Avicenne pour les plus absurdes recettes.

AXINOMANCIE, — Divination par le moyen d'une hache ou coignée de bûcheron. C'est par cette divination que des devins prédirent autrefois la ruine de Jérusalem, comme on le voit par le psaume 73. François de la Tour-Blanche, qui fait cette remarque [1], ne nous dit pas comment ces devins maniaient la hache. Nous ne ferons donc connaître que les deux moyens employés ouvertement dans l'antiquité et pratiqués encore dans certains pays du nord.

1°. Lorsqu'on veut découvrir un trésor, il faut se procurer une agate ronde, faire rougir au feu le fer de la hache, et la poser de manière que le tranchant soit bien perpendiculairement en l'air. On place la pierre d'agathe sur le tranchant. Si elle s'y tient, il n'y a pas de trésor; si elle tombe, elle roule avec rapidité; on la replace trois fois, et si elle roule trois fois vers le même lieu, c'est qu'il y a un trésor dans ce lieu même; si elle prend à chaque fois une route différente, on peut chercher ailleurs.

2°. Lorsqu'on veut découvrir des voleurs, on pose la hache à terre, le fer en bas, et le bout du manche perpendiculairement en l'air. On danse en rond à l'entour, jusqu'à ce que le bout du manche s'ébranle et que la hache s'étende sur le sol. Le bout du manche indique la direction qu'il faut prendre pour aller à la recherche des voleurs. Quelques-uns disent que pour cela il faut que le fer de la hache soit fiché en un pot rond : « Ce qui est absurde tout-à-fait, comme dit Delancre [2]; car quel moyen de ficher

[1] *Epit. delict. sive de magiâ*, lib. 1, cap. 24.
[2] *L'Incrédulité et mécréance, etc.*, traité 5.

une coignée dans un pot rond, non plus que coudre ou rapiécer ce pot si la coignée l'avait une fois mis en pièces! »

AYM. — C'est le même que Haborym, grand-duc aux enfers. Voyez *Haborym*.

AYMAR (Jacques), — Paysan né à Saint-Véran, en Dauphiné, le 8 de septembre 1662, entre minuit et une heure. De maçon qu'il était il se rendit célèbre par l'usage de la baguette divinatoire. Quelques-uns ont attribué son rare talent à l'époque précise de sa naissance; car son frère, né dans le même mois, deux ans plus tard, ne pouvait rien faire avec la baguette.

Jusqu'alors, on n'avait employé la baguette qu'à la recherche des métaux propres à l'alchimie. Mais à l'aide de la sienne, Jacques Aymar fit des merveilles. Il prétendait découvrir les eaux souterraines, les bornes déplacées, les maléfices, les voleurs et les assassins. Le bruit de ses talens s'étant répandu, il fut appelé à Lyon en 1692, pour dévoiler un mystère qui embarrassait la justice. Le 5 juillet de cette même année, sur les dix heures du soir, un marchand de vin et sa femme avaient été égorgés à Lyon, enterrés dans leur cave, et tout leur argent avait été volé. Cela s'était fait si adroitement, qu'on ne soupçonnait pas même les auteurs du crime. Un voisin fit venir Jacques Aymar. Le lieutenant criminel et le procureur du roi le conduisirent dans la cave. Il parut très-ému en y entrant; son pouls s'éleva comme dans une grosse fièvre; et sa baguette, qu'il tenait à la main, tourna rapidement dans les deux endroits où l'on avait trouvé les cadavres du mari et de la femme. Après quoi, guidé par sa baguette ou par un sentiment

intérieur, il suivit les rues où les assassins avaient passé, entra dans la cour de l'archevêché, sortit de la ville par le pont du Rhône, et prit à main droite le long de ce fleuve.

Il fut éclairci du nombre des assassins, en arrivant à la maison d'un jardinier où il soutint opiniâtrement qu'ils étaient trois; qu'ils avaient entouré une table et vidé une bouteille sur laquelle la baguette tournait. Ces circonstances furent confirmées par l'aveu de deux enfans de neuf à dix ans, qui déclarèrent qu'en effet trois hommes de mauvaise mine étaient entrés à la maison, et avaient vidé la bouteille désignée par le paysan. On continua de poursuivre les meurtriers avec plus de confiance. La trace de leurs pas, indiquée sur le sable par la baguette, montra qu'ils s'étaient embarqués. Aymar les suivit par eau, s'arrêtant à tous les endroits où les scélérats avaient pris terre, reconnaissant les lits où ils avaient couché, les tables où ils s'étaient assis, et les vases où ils avaient bu.

Après avoir long-temps étonné ses guides, il s'arrêta enfin devant la prison de Beaucaire, et assura qu'il y avait là un des criminels. Parmi les prisonniers qu'on amena, un bossu qu'on venait d'enfermer ce jour même pour un petit larcin commis à la foire, fut celui que la baguette désigna. On conduisit ce bossu dans tous les lieux qu'Aymar avait visités : partout il fut reconnu. En arrivant à Bagnols, il finit par avouer que deux Provençaux l'avaient engagé, comme leur valet, à tremper dans ce crime; qu'il n'y avait pris aucune part; que ses deux bourgeois avaient fait le meurtre et le vol, et lui avaient donné six écus et demi.

Ce qui sembla plus étonnant encore, c'est que Jacques Aymar ne pouvait se trouver auprès du bossu

sans éprouver de grands maux de cœur, et qu'il ne passait pas sur un lieu où il sentait qu'un meurtre avait été commis, sans se sentir l'envie de vomir.

Comme toutes les révélations du bossu confirmaient les découvertes d'Aymar, les uns admiraient son étoile, et criaient au prodige, tandis que d'autres publiaient qu'il était sorcier. Cependant on ne put trouver les deux assassins, et le bossu fut rompu vif. Dès lors plusieurs personnes furent douées du talent de Jacques Aymar; talent ignoré jusqu'à lui. Des femmes mêmes firent tourner la baguette. Elles avaient des convulsions et des maux de cœur en passant sur un endroit où un meurtre avait été commis, et ce mal ne se dissipait qu'avec un verre de vin.

Aymar faisait tant de prodiges, qu'on publia bientôt des livres sur sa baguette et ses opérations. M. de Vagny, procureur du roi à Grenoble, fit imprimer une relation intitulée : *Histoire merveilleuse d'un maçon qui, conduit par la baguette divinatoire, a suivi un meurtrier pendant quarante-cinq heures sur la terre et plus de trente sur l'eau.* Ce paysan devint le sujet de tous les entretiens. Des philosophes ne virent, dans les prodiges de la baguette, qu'un effet des émanations des corpuscules; d'autres les attribuèrent à Satan. Le père Lebrun fut de ce nombre, et Mallebranche fut de son avis. Le père Lebrun surtout, dans son histoire des *Pratiques superstitieuses*, écrivit longuement sur la baguette.

Le fils du grand Condé, frappé du bruit de tant de merveilles, fit venir Aymar à Paris. On avait volé à mademoiselle de Condé deux petits flambeaux d'argent. Aymar parcourut quelques rues de Paris en faisant tourner sa baguette; il s'arrêta enfin à la boutique d'un orfèvre, qui nia le vol, et se trouva très-offensé de l'accusation. Mais le lendemain on re-

mit à l'hôtel le prix des flambeaux, et quelques personnes dirent que le paysan l'avait envoyé pour se donner du crédit.

Dans de nouvelles épreuves, la baguette prit des pierres pour de l'argent; elle indiqua de l'argent dans un lieu où il n'y en avait point. En un mot, elle opéra avec si peu de succès, qu'elle perdit bientôt son renom. Dans d'autres expériences la baguette resta immobile quand il lui fallait tourner. Aymar, un peu confondu, avoua enfin qu'il n'était qu'un imposteur adroit, que la baguette n'avait aucun pouvoir, et qu'il avait cherché à gagner de l'argent par ce petit charlatanisme... Voyez *Baguette*.

AYOLA (Vasquès de). — Vers 1570, un jeune homme nommé Vasquès de Ayola étant allé à Bologne avec deux de ses compagnons, pour y étudier en droit, et n'ayant pas trouvé de logement dans la ville, ils habitèrent une grande et belle maison, abandonnée parce qu'il y revenait un spectre qui épouvantait tous ceux qui osaient y loger. Mais ils se moquèrent de tous ces récits, et s'y installèrent.

Au bout d'un mois, Ayola, veillant un soir seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement dans leurs lits, il entendit de loin un bruit de chaînes qui s'approchait et qui semblait venir de l'escalier de la maison; il se recommanda à Dieu, prit un bouclier, une épée, et, tenant sa bougie en main, il attendit le spectre qui bientôt ouvrit la porte et parut. C'était un squelette qui n'avait que les os; il était, avec cela, chargé de chaînes. Ayola lui demanda ce qu'il souhaitait; le fantôme, selon l'usage, lui fit signe de le suivre. En descendant l'escalier, la bougie s'éteignit. Ayola eut le courage d'aller la rallumer, et suivit le spectre, qui le mena le

long d'une cour où il y avait un puits. Il craignit qu'il ne voulût l'y précipiter, et s'arrêta : l'esprit lui fit signe de continuer à le suivre, et ils entrèrent dans le jardin, où le spectre disparut.

Le jeune homme arracha quelques poignées d'herbe pour reconnaître l'endroit ; il alla ensuite raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et le lendemain matin, il en donna avis aux principaux de Bologne. Ils vinrent reconnaître l'endroit et y firent fouiller. On y trouva un corps décharné, chargé de chaînes. On s'informa qui ce pouvait être ; mais on ne put rien découvrir de certain. On fit faire au mort des obsèques convenables, on l'enterra, et depuis ce temps, la maison ne fut plus inquiétée. Ce fait, rapporté par Antoine de Torquémada, est encore une copie des aventures d'Athénodore, d'Arignote, etc. Voyez *Maisons infestées*.

AYPEROS, — Comte de l'empire infernal. C'est le même qu'Ipès. Voyez ce mot.

AZAEL, — L'un des anges qui se révoltèrent contre Dieu. Les rabbins disent qu'il est enchaîné sur des pierres pointues, dans un endroit obscur du désert, en attendant le jugement dernier.

AZARIEL, — Ange qui, selon les rabbins du Thalmud, a la surintendance des eaux de la terre. Les pêcheurs l'invoquent pour prendre de gros poissons.

AZAZEL, — Démon du second ordre, gardien du bouc. A la fête de l'expiation, que les Juifs célébraient le dixième jour du septième mois [1], on amenait au grand-prêtre, deux boucs qu'il tirait au sort ; l'un pour le Seigneur, l'autre pour Azazel. Ce-

[1] Le septième mois chez les Juifs répondait à Septembre.

lui sur qui tombait le sort du Seigneur était immolé, et son sang servait pour l'expiation. Le grand-prêtre mettait ensuite ses deux mains sur la tête de l'autre, confessait ses péchés et ceux du peuple, en chargeait cet animal, qui était alors conduit dans le désert et mis en liberté. Et le peuple, ayant laissé au bouc d'Azazel, appelé aussi le bouc émissaire, le soin de ses iniquités, s'en retournait la conscience nette.

Selon Milton, Azazel est le premier porte-enseigne des armées infernales. C'est aussi le nom du démon dont se servait, pour ses prestiges, l'hérétique Marc.

AZER, — Ange du feu élémentaire selon les Guèbres. Azer est encore le nom du père de Zoroastre. Voyez ce mot.

AZRAIL ou AZRAEL, — Ange de la mort. On conte que cet ange, passant un jour sous une forme visible auprès de Salomon, regarda fixement un homme assis à côté de lui. Cet homme demanda qui le regardait ainsi, et ayant appris de Salomon que c'était l'ange de la mort : « Il semble m'en vouloir, dit-il; ordonnez, je vous prie, au vent de m'emporter dans l'Inde. » Ce qui fut fait aussitôt. Alors l'ange dit à Salomon : « Il n'est pas étonnant que j'aie considéré cet homme avec tant d'attention; j'ai ordre d'aller prendre son âme dans l'Inde, et j'étais surpris de le trouver près de toi en Palestine. » Voyez *Mort*, *Ame*, etc.

Mahomet citait cette histoire pour prouver que nul ne peut échapper à sa destinée.

B

BAAL, — Grand duc dont la domination est très-étendue aux enfers. Quelques démonomanes le désignent comme général en chef des armées infernales.

Il était adoré des Chaldéens, des Babyloniens et des Sidoniens; il le fut quelquefois aussi des Israélites. On voit dans Arnobe que ses adorateurs ne lui donnaient point de sexe déterminé.

Les mahométans content qu'Abraham, ayant connu le vrai Dieu, saisit le moment où son père était absent pour mettre en pièces toutes les idoles, excepté celle de Baal, au cou de laquelle il pendit la hache qui avait fait tout le dégât. Son père étant de retour, il lui dit que les idoles s'étaient querellées à l'occasion d'une offrande de froment, et que Baal, le plus gros, avait exterminé toutes les autres. C'est pour cela, ajoutent quelques doctes, que Nemrod voulut brûler Abraham. Voyez ce mot.

BAALBÉRITH, — Démon du second ordre, maître ou seigneur de l'alliance. Il est, dit-on, secrétaire général et conservateur des archives de l'enfer. Les Phéniciens, qui l'adoraient, le prenaient à témoin de leurs sermens.

BAALZEPHON, — Capitaine des gardes ou sentinelles de l'enfer. Les Égyptiens l'adoraient et lui reconnaissaient le pouvoir d'empêcher leurs esclaves de s'enfuir. Néanmoins, c'est pendant un sacrifice que Pharaon faisait à cette idole que les Hébreux passèrent la mer Rouge; car on lit dans le *Targum* que l'ange exterminateur ayant brisé les statues de tous les autres dieux, Baalzephon eut la force de lui résister, et resta seul debout.

BAARAS, — Plante merveilleuse, que les Arabes appellent *herbe d'or*, et qui croît sur le mont Liban, au-dessus du chemin qui conduit à Damas. On dit qu'elle paraît au mois de mai, après la fonte des neiges. La nuit, elle jette de la clarté comme un petit

flambeau ; mais elle est invisible le jour ; et même les feuilles qu'on a enveloppées dans des mouchoirs disparaissent, ce qui fait croire qu'elle est ensorcelée, d'autant plus qu'elle transmue les métaux en or ; qu'elle rompt les charmes et les sortiléges, etc.

Josephe, qui admet beaucoup d'autres contes, parle de cette plante dans son histoire de la guerre des Juifs [1]. « Le seul moyen de s'emparer de l'herbe baaras, dit-il, est de jeter dessus de l'urine de femme, ou de ce sang superflu dont elles se trouvent incommodées tous les mois. On ne la saurait toucher sans mourir, ajoute-t-il, si on n'a dans la main de la racine de la même plante ; mais on a trouvé un moyen de la cueillir sans péril : on creuse tout à l'entour, en sorte qu'il ne reste plus qu'un peu de sa racine, et à cette racine qui reste, on attache un chien qui, voulant suivre celui qui l'a attaché, arrache la plante et meurt aussitôt. Après cela, on peut, sans danger, manier cette plante. Les démons qui s'y logent, et qui ne sont autres que les âmes des méchans, tueraient ceux qui s'en emparent, sans le moyen qu'on vient d'indiquer ; et, ce qui est merveilleux, c'est qu'on met en fuite les démons des corps des possédés aussitôt qu'on approche d'eux la plante baaras. »

BABAU, — Espèce d'ogre ou de fantôme, dont les nourrices menacent les petits enfans dans les provinces du midi de la France, comme on les effraie à Paris de Croquemitaine. Mais Babau ne se contente pas de fouetter, il mange en salade les enfans qui sont méchans.

BABEL. — La tour de Babel fut élevée, comme on

[1] Liv. 7, chap. 25. Élien, *De Animal.*, liv. 14, chap. 27, accorde les mêmes vertus à la plante Aglaophotis.

sait, cent quinze ans après le déluge universel. Joseph croit qu'elle fut bâtie par Nemrod. D. Calmet a donné le profil de cette tour, élevée jusqu'à onze étages. Le livre du savant Juif Jaleus nous apprend que la tour de Babel eut vingt-sept mille pas de hauteur, « ce qui est bien vraisemblable, » dit Voltaire. Saint Jérôme, plus modeste, ne lui donne que vingt mille pieds; et le saint patriarche Alexandre Eutychyus assure, dans ses annales, qu'elle fut bâtie par soixante et douze hommes, tous fils ou petits-fils de Noé, qui vivait encore. On montre les ruines de cette tour aux amateurs, auprès de Bagdad.

On sait que l'époque de sa construction fut l'époque de la confusion des langues. Le poëte juif Emmanuel, à propos de cette confusion, explique dans un de ses sonnets comment le mot *sac* est resté dans toutes les langues. « Ceux qui travaillaient à la tour de Babel avaient, dit-il, comme nos manœuvres, chacun un sac pour ses petites provisions; quand le Seigneur confondit leurs langues, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir, et demanda son *sac*. On ne répétait partout que ce mot; et c'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent alors. »

BACCHUS. — Nous ne rapporterons pas ici les fables gracieuses dont l'ancienne mythologie a orné son histoire. Nous ne dirons rien non plus des parallèles qu'on a établis entre ce dieu et Noé, Moïse ou saint Denis, parce qu'il s'appelait aussi *Dionysius* et qu'il porta sa tête; nous ne faisons mention de Bacchus que parce que les démonographes le regardent comme l'ancien chef du sabbat, fondé par Orphée; ils disent qu'il le présidait sous le nom de *Sabasius*. « Bacchus, dit Leloyer, n'était qu'un démon épouvantable et nuisant, ayant cornes en tête et le javelot en main. C'était,

ajoute-t-il, le maître, guide-danse [1], et dieu des sorciers et sorcières; c'est leur chevreau, c'est leur bouc cornu, c'est le prince des bouquins, satyres et silènes. Il apparaît toujours aux sorciers et sorcières, dans leurs sabbats, les cornes en tête; et hors des sabbats, bien qu'il montre visage d'homme, les sorcières ont toujours confessé qu'il a le pied difforme, tantôt de corne solide comme ceux du cheval, tantôt fendue comme ceux du bœuf [2]. »

Les sorciers des temps modernes l'appellent plus généralement Léonard, ou Satan, ou le bouc, ou maître Rigoux.

Ce qui sans doute a donné lieu à cette opinion, que le démon du sabbat est le même que Bacchus, c'est le souvenir des orgies qui avaient lieu aux bacchanales.

BACIS, — Fameux devin de Béotie. Plusieurs de ceux qui se mêlèrent de prédire les choses futures portèrent le même nom de Bacis [3]. Leloyer dit que les Athéniens révéraient les vers prophétiques de leurs *bacides*, « qui étaient trois insignes sorciers très-connus [4]. »

BACON (Roger), — Parut dans le treizième siècle. C'était un cordelier anglais; il passa en prison la plus grande partie de sa vie, comme magicien, quoiqu'il ait écrit contre la magie, parce qu'il étudiait la physique et qu'il faisait quelques expérienees naturelles. La beauté de son esprit l'avait fait surnommer le docteur admirable. On lui attribue l'invention de la poudre. On lui doit aussi les télescopes et les lu-

[1] *Discours des spectres*, liv. 7, chap. 3.
[2] *Discours des spectres*, liv. 8, chap. 5.
[3] *Cicero, de divin.*, lib. 1, cap. 34.
[4] *Discours des spectres*, liv. 7, chap. 2.

nettes à longue vue. Il était versé dans les beaux-arts, et surpassait tous les moines, ses confrères, par l'étendue de ses connaissances, et par la subtilité de son génie. C'est pourquoi on publia qu'il devait sa supériorité aux démons, avec qui il commerçait nuit et jour.

Ce grand homme, si supérieur à tout son siècle, donnait dans quelques erreurs; il croyait à l'astrologie et à la pierre philosophale. Delrio, qui n'en fait pas un magicien, lui reproche seulement des superstitions. Par exemple, François Pic dit avoir lu dans son livre des six sciences, qu'un homme pourrait devenir prophète et prédire les choses futures par le moyen d'un miroir, que Bacon nomme almuchefi, composé suivant les règles de perspective, « pourvu qu'il s'en serve, ajoute-t-il, sous une bonne constellation, et après avoir tempéré son corps par l'alchimie. »

Cependant Wiérius l'accuse de magie goétique, et d'autres doctes assurent que l'antechrist se servira de ses miroirs magiques pour faire des miracles. Bacon se fit, dit-on, comme Albert le Grand, une androïde. C'était, assurent les conteurs, une tête de bronze qui parlait distinctement, et même qui prophétisait. On ajoute que, l'ayant consultée pour savoir s'il serait bon d'entourer l'Angleterre d'un gros mur d'airain, elle répondit : *Il est temps.*

Les curieux recherchent, de Roger Bacon, le petit traité intitulé *Speculum alchimiæ*, traduit en français par J. Girard de Tournus, sous le titre de *Miroir d'alchimie*, in-12 et in-8°. Lyon, 1557; Paris, 1612. Le même a traduit *l'Admirable puissance de l'art et de la nature*, in-8°. Lyon, 1557; Paris, 1629. *De potestate mirabili artis et naturæ* [1]. On ne confon-

[1] Ce n'est qu'un chapitre de l'ouvrage intitulé : *Epistola Fratris*

dra pas Roger Bacon avec l'illustre François Bacon, grand chancelier d'Angleterre, mort en 1626, que Walpole appelle « le prophète des vérités que New- » ton est venu révéler aux hommes. »

BACOTI, — Nom commun aux devins et aux sorciers du Tunquin. On interroge surtout le bacoti pour savoir des nouvelles des morts. Il bat le tambour, appelle le mort à grands cris, se tait ensuite pendant que le défunt lui parle à l'oreille sans se laisser voir, et donne ordinairement de bonnes nouvelles, parce qu'on les paie mieux.

BAD, — Génie des vents et des tempêtes chez les Persans. Il préside aussi au vingt-deuxième jour de la lune.

BADUCKE, — Plante dont on prétend que le fruit, pris dans du lait, cause l'impuissance. Les magiciens l'ont quelquefois employé pour nouer l'aiguillette. Il suffit, dit-on, d'en faire boire une infusion au marié.

BAEL, — Démon cité dans *le Grand Grimoire*, page 55, en tête des puissances infernales. C'est aussi par lui que Wiérius commence l'inventaire de sa fameuse *Pseudomonarchia dæmonum*. Il appelle Bael le premier roi de l'enfer; ses états sont dans la partie orientale. Il se montre avec trois têtes, dont l'une a la figure d'un crapaud, l'autre celle d'un homme, la troisième celle d'un chat. Sa voix est rauque; mais il se bat très-bien. Il rend ceux qui l'invoquent fins et rusés, et leur apprend le moyen d'être invisibles au besoin. Soixante-six légions lui obéissent.

Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ et de nullitate magiæ; in-4°. Paris, 1542; Hambourg, 1608 et 1618, in-8°.

BÆTILES, — Pierres que les anciens consultaient comme des oracles, et qu'ils croyaient animées. C'étaient quelquefois des espèces de talismans. Saturne, pensant avaler Jupiter, dévora, dit-on, une de ces pierres emmaillottée. Il y en avait de petites, taillées en forme ronde, que l'on portait au cou; on les trouvait sur le Liban et sur d'autres montagnes où elles tombaient avec le tonnerre.

Souvent les bætiles étaient des statues ou mandragores; on en cite de merveilleuses, qui rendaient des oracles, et dont la voix sifflait comme celle des jeunes Anglaises. On assure même que quelques bætiles tombèrent directement du ciel; telle était la fameuse pierre noire de Phrygie, que Scipion Nasica amena à Rome en grande pompe.

On révérait à Sparte, dans le temple de Minerve chalcidique, des bætiles de la forme d'un casque, qui s'élevaient sur l'eau au son de la trompette, et qui plongeaient dès qu'on prononçait le nom des Athéniens. Les prêtres disaient qu'ils prenaient ces pierres dans l'Eurotas [1].

BAGOÉ, — Devineresse que quelques-uns croient être la sibylle Érithrée. C'est, dit-on, la première femme qui ait rendu des oracles. Elle devinait en Toscane, et jugeait surtout des événemens par le tonnerre.

BAGUE. — Voyez *Anneau*.

BAGUETTE DIVINATOIRE, — Rameau fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier, à l'aide duquel on découvre les métaux, les sources cachées, les trésors, les maléfices et les voleurs.

Il y a long-temps qu'avec une baguette les habiles

[1] Tome III[e]. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

gens font des prodiges; et depuis le bâton de Moïse, tous les enchanteurs ont eu une baguette. On en donne une aux fées et aux sorcières puissantes. Médée, Circé, Mercure, Bacchus, Zoroastre, Pythagore, les sorciers de Pharaon, avaient une baguette, et Romulus prophétisait avec un bâton augural. Les Alains, et d'autres peuples barbares, consultaient leurs dieux en fichant une baguette en terre. Quelques devins de village prétendent encore deviner beaucoup de choses avec la baguette. Mais c'est surtout à la fin du dix-septième siècle qu'elle fit le plus grand bruit. Jacques Aymar la mit en vogue [1] en 1692. Cependant, longtemps auparavant, Delrio [2] avait indiqué, parmi les pratiques superstitieuses, l'usage d'une baguette de coudrier pour découvrir les voleurs; mais Jacques Aymar opérait des prodiges si variés et qui surprirent tellement, que le père Lebrun [3] et le savant Mallebranche [4] les attribuèrent au démon, pendant que d'autres les baptisaient du nom de physique occulte. ou d'électricité souterraine. L'abbé Fiard a soutenu de nos jours que l'art de tourner la baguette est infailliblement l'ouvrage du diable, et qu'on chercherait en vain à le nier aujourd'hui. Cependant, on vit bien qu'Aymar n'était pas sorcier.

Ce talent de tourner la baguette divinatoire n'est donné qu'à quelques êtres privilégiés. On peut éprouver si on l'a reçu de la nature; rien n'est plus facile.

[1] Voyez *Aymar*.

[2] *Disquisit. magic.*, lib. 3, sect. ult.

[3] Dans ses *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette et qui détruisent leurs systèmes*. In-12. Paris, 1693, et dans son histoire des pratiques superstitieuses.

[4] Dans ses réponses au père Lebrun. On écrivit une multitude de brochures sur cette matière. L'abbé de la Trappe même s'en mêla.

Le coudrier est surtout l'arbre le plus propre. Il ne s'agit que d'en couper une branche fourchue, et de tenir dans chaque main les deux bouts supérieurs. En mettant le pied sur l'objet qu'on cherche, ou sur les vestiges qui peuvent indiquer cet objet, la baguette tournera d'elle-même dans la main, et sera un indice infaillible. Aymar l'employait fort bien à la découverte des maléfices; on assure même qu'avec ladite baguette l'évêque de Morienne, qui avait le talent d'Aymar, reconnaissait les véritables reliques des saints d'avec les fausses.

Une demoiselle de Grenoble, à qui la réputation d'Aymar avait persuadé qu'elle était douée du don de tourner la baguette, craignant que ce don ne lui vînt de l'esprit malin, alla consulter le père Lebrun, qui lui conseilla de prier Dieu en tenant la baguette, ce qui devait infailliblement éloigner le démon, et l'empêcher de la faire tourner. La demoiselle jeûna, communia, et prit la baguette en priant avec ferveur. La baguette ne tourna plus; d'où le père Lebrun conclut que c'était le démon qui l'agitait pour découvrir les voleurs.

Mais ces expériences avaient lieu pendant que le talent d'Aymar occupait tous les esprits. On douta un peu de la médiation du diable, dès que le fameux devin fut reconnu pour un charlatan. On lui joua surtout un tour qui décrédita considérablement la baguette. Le procureur du roi, au Châtelet de Paris, fit conduire Aymar dans une rue où l'on avait assassiné un archer du guet. Les meurtriers étaient arrêtés, on connaissait les rues qu'ils avaient suivies, les lieux où ils s'étaient cachés : la baguette resta immobile. On fit venir Aymar dans la rue de La Harpe où l'on avait saisi un voleur en flagrant délit; la perfide baguette trahit encore toutes ses espérances.

« Faut-il rassembler des argumens pour prouver l'impuissance de la baguette divinatoire, ajoute M. Salgues [1]? Que l'on dise quel rapport il peut y avoir entre un voleur, une source d'eau, une pièce de métal et un bâton de coudrier. On prétend que la baguette tourne en vertu de l'attraction. Mais par quelle vertu d'attraction les émanations qui s'échappent d'une fontaine, d'une pièce d'argent, ou du corps d'un meurtrier tordent-elles une branche de coudrier qu'un homme robuste tient fortement entre ses mains? D'ailleurs, pourquoi le même homme trouve-t-il des fontaines, des métaux, des assassins et des voleurs, quand il est dans son pays, et ne trouve-t-il plus rien quand il est à Paris? Tout cela n'est que charlatanisme. Et ce qui détruit totalement le merveilleux de la baguette, c'est que tout le monde, avec un peu d'adresse, peut la faire tourner à volonté. Il ne sagit que de tenir les extrémités de la fourche un peu écartés, de manière à faire ressort. C'est alors la force d'élasticité qui opère le prodige. »

Cependant on croit encore à la baguette divinatoire dans le Dauphiné; les paysans n'en négligent pas l'usage, et elle a trouvé des défenseurs à Paris, dans ce siècle même [2]. Formey, dans l'*Encyclopédie*, explique ce phénomène par le magnétisme. M. Ritter, savant professeur de Munich, s'autorisait tout récemment des phénomènes du galvanisme pour soutenir les merveilles de la baguette divinatoire; mais il n'est pas mort sans abjurer son erreur.

L'abbé de la Garde écrivit au commencement avec beaucoup de foi l'histoire des prodiges de Jacques Aymar; mais, en 1692 même, Pierre Garnier, docteur

[1] *Des Erreurs et des préjugés*, etc., tom. 1er., p. 165.
[2] Voyez *Ginetz*.

médecin de Montpellier écrivit pour prouver que les opérations de la baguette dépendaient d'une cause naturelle [1]; et cette cause naturelle n'est, selon lui, que les corpuscules sortis du corps du meurtrier, dans les endroits où il a fait le meurtre et dans ceux où il a passé. Les galeux et les pestiférés, ajoute-t-il, ne transpirent pas comme les gens sains, puisqu'ils sont contagieux; de même les scélérats lâchent des émanations qui se reconnaissent; et si nous ne les sentons pas tous, c'est qu'il n'est pas donné à tous les chiens d'avoir le nez fin. Ce sont là, dit-il page 23, des axiomes incontestables. « Or, ces corpuscules qui » entrent dans le corps de l'homme qui tient la ba- » guette, l'agitent tellement, que de ses mains la » matière subtile passe dans la baguette même, et, » n'en pouvant sortir assez promptement, la fait » tourner ou la brise : ce qui me paraît la chose » du monde la plus facile à croire. »

Le père Ménestrier, jésuite, dans ses *Réflexions sur les indications de la baguette*, Lyon, 1694, s'étonne du nombre de gens qui devinaient alors par ce moyen à la mode. « A combien d'effets, poursuit-il, s'étend aujourd'hui ce talent? Il n'a point de limites. On s'en sert pour juger de la bonté des étoffes et de la différence de leurs prix, pour démêler les innocens des coupables, pour spécifier le crime. Tous les jours cette vertu fait de nouvelles découvertes inconnues jusqu'à présent. »

Il y eut même en 1700 un curé, à Toulouse, qui devinait avec la baguette ce que faisaient des personnes absentes. Il consultait la baguette sur le passé, le présent et l'avenir; elle s'abaissait pour

[1] Dans sa *Dissertation physique* en forme de lettre à M. de Sève, seigneur de Fléchères, etc. In-12. Lyon, 1692.

répondre oui et s'élevait pour la négative. On pouvait faire sa demande de vive voix ou mentalement; « Ce qui serait bien prodigieux, dit le père Lebrun, si plusieurs réponses ne s'étaient trouvées fausses [1]. »

Un fait qui n'est pas moins admirable, c'est que la baguette ne tourne que sur les objets où l'on a intérieurement l'intention de la faire tourner. Ainsi, quand on cherche une source, elle ne tournera pas sur autre chose, quoiqu'on passe sur des trésors enfouis ou sur des traces de meurtre. Pour découvrir une fontaine, il faut mettre sur la baguette un linge mouillé : si elle tourne alors, c'est une preuve qu'il y a de l'eau à l'endroit qu'elle indique. Pour trouver les métaux souterrains, on enchâsse successivement à la tête de la baguette diverses pièces de métal, et c'est un principe constant que la baguette indique la qualité du métal caché sous terre, en touchant précisément ce même métal.

Nous répétons qu'on ne croit plus à la baguette, et que cependant on s'en sert encore dans quelques provinces. Il fallait autrefois qu'elle fût de coudrier ou d'amandier; depuis, on s'est servi de toute sorte de bois, et même de côte de baleine; on n'a plus même exigé que la baguette fût en fourche.

Secret de la baguette divinatoire et moyen de la faire tourner, tiré du Grand grimoire, page 87 [2].

Dès le moment que le soleil paraît sur l'horizon, vous prenez de la main gauche une baguette vierge de noisetier sauvage, et la coupez de la droite en trois coups, en disant : « Je te ramasse au nom d'Éloïm,
» Mutrathon, Adonay et Semiphoras, afin que tu
» aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob, pour

[1] *Histoire des pratiques superstitieuses*, tom. 2, p. 357.
[2] Ce secret est aussi dans le *Dragon rouge*, pag 83.

» découvrir tout ce que je voudrai savoir ; » et pour la faire tourner, il faut dire, la tenant serrée dans ses mains, par les deux bouts qui font la fourche : « Je te commande, au nom d'Éloïm, Mutrathon, » Adonay et Sémiphoras, de me révéler... » (On indique alors ce qu'on veut savoir, *et ça va.*)

BAGUETTE MAGIQUE. — On voit, comme nous l'avons dit, que toutes les fées ou sorcières ont une baguette magique avec laquelle elles opèrent. Boguet rapporte [1] que Françoise Secretain et Thévenne Paget faisaient mourir les bestiaux en les touchant de leur baguette ; et Cardan cite une sorcière de Pavie qui tua un enfant en le frappant doucement sur le dos avec sa baguette magique.

C'est aussi avec leur baguette que les sorciers tracent les cercles, font les conjurations et opèrent de toutes les manières. Cette baguette doit être de coudrier, de la pousse de l'année. Il faut la couper le premier mercredi de la lune, entre onze heures et minuit, en prononçant certaines paroles [2]. Le couteau doit être neuf et retiré en haut quand il coupe. On bénit ensuite la baguette ; on écrit au gros bout le mot *Agla* +, au milieu *On* + ; et *Tetragammaton* + au petit bout, et l'on dit : *Conjuro te citò mihi obedire. Venias per Deum vivum +, per Deum verum +, per Deum sanctum +.*

BAHAMAN, — Génie qui, suivant les Perses, apaise la colère, et en conséquence, gouverne les bœufs, les moutons et tous les animaux susceptibles d'être apprivoisés.

BAHIR, — Titre du plus ancien livre des rabbins

[1] *Discours des sorciers*, chap. 30.
[2] Voyez *Verge foudroyante*.

où, suivant Buxtorf, sont traités les plus profonds mystères de la haute cabale des Juifs.

BAIAN. — Wiérius et vingt autres démonographes content que Baïan ou Bajan, fils de Siméon, roi des Bulgares, était si grand magicien, qu'il se transformait en loup quand il voulait, pour épouvanter son peuple, et qu'il pouvait prendre toute autre figure de bête féroce, et même se rendre invisible; à quoi Ninauld ajoute, dans sa *Lycanthropie*, page 100, qu'il n'est pas possible de se rendre invisible sans l'aide de puissans démons.

BAIER (Jean-Guillaume), Professeur de théologie à Altorf, mort en 1729. On recherche sa thèse intitulée : *Dissertation sur Behemoth et Léviathan, l'éléphant et la baleine, d'après le livre de Job, chap. 40 et 41, avec la réponse de Stieber*[1]. Baïer ne voyait que deux grands animaux dans Behemoth et Léviathan, dont les démonographes ont fait deux hôtes de l'enfer.

BAILLEMENT. — Les femmes espagnoles, lorsqu'elles bâillent, ne manquent pas de se signer quatre fois la bouche avec le pouce, de peur que le diable n'y entre. Cette superstition remonte à des temps reculés, et chez beaucoup de peuples on a regardé le bâillement comme une crise périlleuse.

BAILLU. — Voyez *Wiulmeroz*.

BALAAM, — Fameux sorcier madianite, qui florissait vers l'an du monde 2515. Lorsque les Israélites, errant dans le désert, se disposaient à passer le Jourdain, Balac, roi de Moab, qui les redoutait, char-

[1] *Dissertatio de Behemoth et de Leviathan, elephas et balæna,* è Job. 40, 41; *Respond. G. steph. stieber.* In-4°. Altorf, 1708.

gea Balaam de les maudire. Mais le sorcier, ayant consulté le Seigneur, reçut une défense précise de se rendre à cette invitation ; et cependant, les magnifiques présens du roi l'ayant séduit, il se rendit à son camp. On sait que l'ange du Seigneur arrêta son ânesse, qui lui parla ; Balaam, après s'être querellé avec sa bête, aperçut l'ange, se prosterna, promit de faire ce que commanderait le Seigneur, et se rendit au camp de Balac, très-embarrassé ; mais lorsqu'il fut devant l'armée des Israélites, en présence de la cour de Balac bien surprise, pendant qu'on s'attendait à entendre des malédictions, il se sentit inspiré d'un enthousiasme divin, et prononça une magnifique prophétie sur les destinées glorieuses du peuple de Dieu. Il annonça même le messie. Balac, furieux, le chassa ; et par la suite les Hébreux, ayant vaincu les Madianites, firent Balaam prisonnier et le tuèrent. Pour l'ânesse de Balaam, voyez *Anes*.

BALAI. — Le manche à balai, personne ne l'ignore, est la monture ordinaire des sorcières lorsqu'elles se rendent au sabbat. Remi conte à ce sujet que la femme d'un cordonnier allemand, ayant avorté, cacha le fœtus qu'elle venait de produire dans un coin de sa maison ; des sorcières le reconnurent à l'odeur, le déterrèrent, et en firent un onguent qu'elles serrèrent dans un pot. La cordonnière, y ayant un jour trempé son balai sans le savoir, se mit aussitôt machinalement à califourchon sur le manche, et se sentit transportée à Bruch, où les sorcières faisaient le sabbat [1]. Elle profita de l'occasion, se fit sorcière, et peu après fut empoignée.

Il y a sur le balai d'autres croyances, sans parler

[1] *Remigius*, lib. 2, *Dæmon.*, cap. 3.

de l'opinion des Hollandais, qui pensent que le balai fait entrer la vertu par les fesses, chez les enfans. Jamais, dans le district de Lesneven, on ne balaie une maison la nuit : on y prétend que c'est en éloigner le bonheur; que les âmes s'y promènent, et que les mouvemens d'un balai les blessent et les écartent. Ils nomment cet usage proscrit, balaiement des morts. Ils disent que la veille du jour des trépassés (2 novembre) il y a plus d'âmes dans chaque maison que de grains de sable dans la mer et sur le rivage [1].

BALAN, — roi grand et terrible dans les enfers. Il a trois têtes; l'une faite comme celle d'un taureau, l'autre comme celle d'un homme, la troisième comme celle d'un belier. Joignez à cela une queue de serpent et des yeux qui jettent de la flamme. Il se montre à cheval sur un ours énorme, et porte un épervier au poing. Sa voix est rauque et violente. Il répond très-bien sur le passé, le présent et l'avenir.

Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des dominations, et qui commande aujourd'hui quarante légions infernales, enseigne les ruses, la finesse, et le moyen très-commode de voir sans être vu [2].

BALANCE, — septième signe du zodiaque. Ceux qui naissent sous cette constellation aiment généralement l'équité. C'est pour être né sous le signe de la balance qu'on donna à Louis XIII le surnom de Juste.

Les Persans prétendent qu'il y aura au dernier jour une balance, dont les bassins seront plus grands et plus larges que la superficie des cieux, et dans laquelle Dieu pèsera les œuvres des hommes. Un des bassins de cette balance s'appellera le bassin de lu-

[1] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, t. 2, p. 32.
[2] Wierius, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

mière, l'autre le bassin de ténèbre. Le livre des bonnes œuvres sera jeté dans le bassin de lumière, plus brillant que les étoiles; et le livre des mauvaises dans le bassin de ténèbres, plus horrible qu'une nuit d'orages. Le fléau fera connaître qui l'emportera, et à quel degré. C'est après cet examen que les corps passeront le pont étendu sur le feu éternel.

BALCOIN (Marie), — Sorcière du pays de Labour, qui allait au sabbat du temps de Henri IV. On lui fit son procès, où elle fut convaincue d'avoir mangé, dans une assemblée nocturne, l'oreille d'un petit enfant [1]. Elle fut sans doute brûlée.

BALEINE. — N'oublions pas que Mahomet place dans le ciel la baleine, ou du moins le gros poisson dans le ventre duquel Jonas passa trois jours et trois nuits. C'est un des dix animaux qui frétillent dans le paradis des musulmans.

BALI, — Prince des démons et roi de l'enfer, selon les croyances indiennes. Il se battit autrefois avec Wishnou, qui le précipita dans l'abîme, d'où il sort une fois par an pour faire du mal aux hommes; mais Wishnou y met ordre.

Les Indiens donnent aussi le nom de *Bali* aux farfadets à qui ils offrent du riz, que ces lutins ne manquent pas de venir manger la nuit, à ce que disent les prêtres.

BALTAZAR, — Dernier roi de Babylone, selon la Bible, petit-fils de Nabuchodonosor, et très-débauché comme son grand-père. Un soir qu'il faisait orgie avec ses concubines, et qu'il profanait les vases

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., p. 196, liv. 3.

sacrés de Jérusalem, il aperçut une main qui traçait sur la muraille, en lettres de feu, ces trois mots : *Mane*, *thecel*, *pharès*. Ses devins et ses astrologues ne purent déchiffrer ces caractères hébreux-samaritains. Il promit de grandes récompenses à qui lui en donnerait l'interprétation. Ce fut Daniel qui, méprisant ses récompenses, lui apprit que les trois mots signifiaient que ses années étaient comptées, qu'il n'avait plus que quelques momens à vivre, et que son royaume allait être divisé. Tout se vérifia peu après.

BALTAZO. — Dans la possession de Nicole Aubry, un des diables, nommé Baltazo, ayant soupé avec le mari de la possédée, lui offrit de délivrer sa femme; et pour cela il prit à la potence le corps d'un pendu. Avec ce corps il revint trouver le mari : « Votre femme est sauvée, lui dit-il, et tous les démons qui l'obsèdent vont déloger, si vous voulez que je passe la nuit auprès d'elle, en votre lieu et place. » Le mari consulta le maître d'école, maître Guillaume Lourdet, qui se mêlait d'exorciser, et qui lui dit de se bien garder d'accorder ce qu'on lui demandait.... Le mari ne sut que faire. Étant entré dans l'église avec Baltazo, la femme possédée reconnut le démon déguisé, l'appela par son nom, et incontinent Baltazo disparut...

Le maître d'école conjura la possédée, pour éclaircir ce mystère. Belzébut, un des démons possesseurs, découvrit alors ce qu'avait fait Baltazo, et avoua que si le mari avait accordé ce qu'on lui demandait, le démon aurait emporté Nicole Aubry en corps et en âme [1]. Leloyer ajoute que, dans le souper que le mari donna au diable Baltazo, avant l'enlèvement du corps

[1] *Traité sur les apparitions*, etc. de Lenglet, t. 2, chap. 35.

mort, icelui diable ne but pas du tout; ce qui prouve bien, dit-il, que l'eau est contraire aux démons [1].

BALTUS (JEAN-FRANÇOIS), — Jésuite, mort en 1743. On peut lire sa *Réponse à l'histoire des oracles* de Fontenelle, in-8°. Strasbourg, 1709, où il prétend que les oracles des anciens étaient l'ouvrage du démon, et qu'ils furent réduits au silence lors de la mission de Jésus-Christ sur la terre.

BANIANS, — Indiens idolâtres, répandus surtout dans le Mogol. Ils reconnaissent un Dieu créateur; mais il adorent le diable, qui est chargé, disent-ils, de gouverner le monde. Ils le représentent sous une figure horrible. Le prêtre de cet objet de culte marque au front, d'une signe jaune, ceux qui ont adoré le diable, qui dès lors, à ce qu'ils assurent, les reconnaît et n'est plus si porté à leur faire du mal. On a publié un livre assez curieux sur la religion des Banians : nous y renvoyons le lecteur [2].

BAPTÊME. — On dit que les sorcières baptisent au sabbat des crapauds et de petits enfans. Les crapauds sont habillés de velours rouge, les petits enfans de velours noir. Pour cette opération, le diable urine dans un trou; on prend de cette eau lustrale avec un aspersoir noir, on en jette sur la tête de l'enfant ou du crapaud, en faisant le signe de la croix à rebours, avec la main gauche, et disant : *In nomine patrica matrica, araguaco petrica agora agora, Valentia;* ce qui veut dire : « Au nom de Patrique, de Matri- « que, Pétrique d'Aragon, à cette heure, à cette

[1] *Disc. et hist. des spectres*, liv. 3, chap. 10.

[2] *Histoire de la religion des Banians, tiré de leur livre Shaster*, etc. traduit de l'anglais de Henry Lord. Paris, 1667. In-12.

« heure, Valentia. » Cela s'appelle le baptême du diable.

Le chanoine Poupart, dans sa dissertation sur les apparitions des esprits à l'occasion de l'aventure de Saint-Maur, raconte une anecdote que nous citerons ici, mais qui ne concerne que le baptême de l'église. « Une dame d'esprit, que je connais particulièrement, dit-il, étant à Chartres, où elle faisait son séjour, songea la nuit qu'elle voyait le paradis, qu'elle se représentait comme une salle magnifique, autour de laquelle étaient, en différens degrés, les anges, les bienheureux, et Dieu qui présidait, au milieu, dans un trône éclatant. Elle entendit frapper à la porte; saint Pierre l'ayant ouverte, elle vit paraître deux petits enfans, dont l'un était vêtu d'une robe blanche, et l'autre tout nu. Saint Pierre prit le premier par la main, le conduisit au pied du trône, et laissa l'autre à la porte; le petit infortuné pleurait amèrement.

» La dame en ce moment se réveilla, et raconta son rêve à plusieurs personnes, qui le trouvèrent très-singulier; mais une lettre qu'elle reçut de Paris, l'après-midi, lui apprit qu'une de ses filles était accouchée de deux enfans qui étaient morts, et dont un seul avait reçu le baptême.

» De quoi ne peut-on pas croire l'imagination capable, ajoute Poupart, après une si forte épreuve de son pouvoir? Peut-on douter que, parmi toutes les prétendues apparitions qu'on raconte, elle n'opère seule toutes celles qui ne viennent pas des anges et des âmes bienheureuses, ou qui ne sont pas l'effet de la malice des hommes? »

BARAT, — Maladie de langueur, ordinairement le résultat d'un sort jeté, qui conduit infailliblement

à la mort, et qui ne peut être guérie que par les eaux de la fontaine de Sainte-Candide, près du village de Scaer, dans le Finistère. Il n'est pas d'enfant qu'on ne trempe dans cette fontaine, quelques jours après sa naissance; il vivra s'il étend les pieds, il mourra dans peu s'il les retire [1].

BARBAS, — Démon. Voyez *Marbas*.

BARBATOS, — Grand et puissant démon, comte-duc aux enfers. C'est à peu près Robin des bois; il se montre sous la figure d'un archer ou d'un chasseur; on le rencontre quelquefois dans les forêts. Quatre rois sonnent du cor devant lui. Il apprend à deviner par le chant des oiseaux, le mugissement des taureaux, les aboiemens des chiens et les cris de divers animaux qu'il comprend à merveille. Il connaît les trésors enfouis par les magiciens ou enchanteurs. Il réconcilie les amis brouillés. Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des vertus des cieux et de celui des dominations, est réduit aujourd'hui à commander trente légions infernales. Il connaît le passé et le futur [2].

BARBE-A-DIEU. — « Pécheurs et pécheresses,
» venez à moi parler. Le cœur me dut bien trembler
» au ventre, comme fait la feuille au tremble, comme
» fait la Loisonni quand elle voit qu'il faut venir sur
» une petite branche, qui n'est plus grosse ni plus
» membre que trois cheveux de femme grosse en-
» semble. Ceux qui la *Barbe-à-Dieu* sauront par des-
» sus la planche passeront, et ceux qui ne la sauront,
» au bout de la planche s'assiseront, crieront, braie-
» ront : « Mon Dieu, hélas! malheureux état! » Est

[1] *Voyage dans le Finistère*, tom. 3, p. 157.
[2] Wierius, *In pseudomonarchiâ dæm.*

» comme petit enfant, celui qui la *Barbe-à-Dieu* » n'apprend [1]. »

BARBIER. — Pline le jeune dit [2] qu'il avait un affranchi nommé Marc, homme un peu lettré, qui couchait dans un même lit avec son frère plus jeune que lui; il crut voir dans le sommeil une personne assise au chevet de son lit, qui lui coupait les cheveux du haut de la tête. A son réveil il se trouva rasé, et ses cheveux jetés au milieu de la chambre.

Peu de temps après, la même chose arriva à un jeune garçon qui dormait avec plusieurs autres, dans une pension. Il vit entrer par la fenêtre deux hommes vêtus de blanc, qui lui coupèrent les cheveux, comme il dormait. A son réveil, on trouva ses cheveux répaudus sur le plancher.

« A quoi cela peut-il être attribué, dit D. Calmet [3], si ce n'est à des follets?... » Il y a quelques démons ou lutins, du genre de ceux-ci, qui ont fait pareillement les fonctions de *barbiers*. Nous rapporterons ici un conte populaire de l'Allemagne, qui nous apprend comme quoi les revenans même peuvent faire la barbe aux vivans.

Un vieux château de la Saxe était visité d'un fantôme, qui épouvantait tous ceux qui osaient s'y loger et leur faisait des tours indignes, tellement qu'il était totalement inhabité depuis plusieurs années. Un jeune homme, plus intrépide, se décida à y passer la nuit; il emporta des provisions, des lumières et des armes. A minuit, pendant qu'il s'apprêtait à dormir, il entendit au loin le bruit des chaînes. Après avoir

[1] Prière populaire, imprimée dans quelques recueils et rapportée par le curé Thiers.

[2] Lib. 16, epist. 27.

[3] *Dissertation sur les apparitions*, ch. 33, 1re. part.

longuement circulé dans les corridors, on remua des clefs, on ouvrit sa porte, et il vit paraître un grand spectre pâle, décharné, ayant une très-longue barbe, et portant une trousse de barbier...

Le jeune homme fit bonne contenance. Le spectre referma soigneusement la porte, et s'étant approché du lit il fit signe à son hôte de se lever, lui mit un peignoir sur les épaules, et lui indiqua du doigt une chaise sur laquelle il l'invita à s'asseoir. L'Allemand tremblait un peu; son effroi augmenta quand il vit le fantôme tirer de sa trousse un antique plat à barbe et un grand rasoir. Cependant il se rassura et laissa faire. Le spectre, qui procédait très-gravement, lui savonna le menton, lui rasa proprement la barbe et les cheveux, puis ôta le peignoir.

Jusque-là rien de bien extraordinaire : on savait que l'esprit rasait ainsi tous ceux qui passaient la nuit dans le château; mais on contait aussi qu'après les avoir rasés, il les assommait de coups avec son gros poing de squelette. Le jeune homme, rasé, se leva de la chaise sans pouvoir maîtriser un redoublement d'effroi. Il fixa les yeux sur le spectre, comme pour voir s'il ne fallait pas qu'il prît ses armes; mais comme il avait gardé quelque présence d'esprit, il se rassura en voyant le fantôme se mettre à sa place sur la chaise et lui indiquer la trousse qu'il avait déposée sur une table. Tous ceux qui étaient venus avant lui dans ce château avaient eu si grande peur, qu'ils s'étaient sans doute évanouis pendant qu'on les rasait; ce qui leur avait attiré des coups de poing. Le jeune homme remarqua la longue barbe du spectre, et comprit tout de suite qu'il demandait le même service qu'il venait de rendre. Il le savonna et lui rasa courageusement la barbe et la tête.

Sitôt que cela fut fait, le fantôme, muet jusqu'a-

lors, se mit à parler comme une personne naturelle. Il appela le jeune homme son libérateur; il lui conta qu'autrefois il était suzerain du pays; qu'il avait l'usage inhospitalier de raser impitoyablement tous les pèlerins qui venaient coucher dans son château; que pour l'en punir, un pieux moine, revenant de la Terre-Sainte, l'avait condamné à raser après sa mort tous ses hôtes, jusqu'à ce qu'il s'en présentât un assez hardi pour le raser lui-même. « Il y a trois cents ans que ma pénitence dure, » ajouta le spectre, et après de nouveaux remercîmens, il s'en alla.

Le jeune homme, pleinement rassuré, dormit fort bien. Il acheta le château à bas prix et y coula des jours heureux, à la grande suprise des bonnes gens, qui le regardèrent comme un habile enchanteur [1].

BARBIERI. — Dialogues sur la mort et sur les âmes séparées : *Dialoghi della morte e dell anime separate*, de *Barbieri*. *In*-8°. *Bologna*, 1600.

BARBU. — On appelle *démon barbu* le démon qui enseigne le secret de la pierre philosophale. On le connaît très-peu. Son nom semblerait indiquer que c'est le même que *Barbatos*, qui n'a pourtant rien d'un démon philosophe. Le démon Barbu a plus de ressemblance avec *Barbas*, appelé aussi Marbas [2], qui se mêle de guérisons et de beaux-arts. On dit toutefois que le démon barbu est ainsi appelé à cause de sa barbe vénérable. Voyez aussi *Berith*.

BARKOKEBAS, — ou Barchochebas, imposteur qui se fit passer pour le Messie juif, sous l'empire

[1] Ce conte a été écrit plusieurs fois; il fait le sujet d'une nouvelle allemande qu'on a traduite dans le *Fantasmagoriana*, t. 1er., sous le titre de l'Amour muet. Mais on l'a orné.

[2] Voyez *Marbas*.

d'Adrien. Après avoir été voleur de grand chemin, il changea son nom de Barkoziba, *fils du mensonge*, en celui de Barkokebas, *fils de l'étoile*, et prétendit qu'il était l'étoile annoncée dans la prophétie de Balaam. Il se mit aussi à faire des prodiges. Saint Jérome conte qu'il vomissait du feu par la bouche, au moyen d'un morceau d'étoupe allumée qu'il se mettait dans les dents, ce qui paraît peu commode. Les Juifs le reconnurent pour leur Messie; il se fit couronner roi, rassembla une puissante armée, et soutint contre les Romains une guerre longue et cruelle. Toute l'armée juive fut passée au fil de l'épée et Barkokébas fut tué dans la mêlée. Les rabbins assurent que lorsqu'on voulut enlever son corps pour le porter à l'empereur Adrien, un serpent se présenta au cou de Barkokebas, et le fit respecter des porteurs et du prince lui-même. Bossuet dit, dans son commentaire sur l'Apocalypse, que cet imposteur, qui périt en l'an 136, était la grande étoile absinthe, prédite dans le dixième verset du chapitre 8 de l'Apocalypse.

BARNAUD (NICOLAS), — Médecin protestant du seizième siècle, qui rechercha la pierre philosophale. Il a publié sur l'alchimie un grand nombre de petits traités recueillis dans le troisième volume du *Theatrum chimicum*, compilé par Zetzner; Strasbourg, 1659.

BARRABAM. — «Quand les sorcières sont entre les mains de la justice, dit Pierre Delancre [1], elles font semblant d'avoir le diable leur maître en horreur, et l'appellent par dédain *Barrabam*. Mais quelquefois aussi elles appellent également notre seigneur Barra-

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., Paris, 1612, liv. 6, disc. 3.

bam. L'exemple en est certain et de fraîche mémoire; car, environ le 4 octobre 1609, comme nous étions à leur faire le procès à Cambo-les-Bains, une sorcière s'étant mise derrière nous dans l'église ne put se tenir pendant qu'on levait le saint sacrement de crier ce blasphème pour toute prière : *Barrabam ! Barrabam !* ce qui fut ouï par maître Bedat, greffier de Nérac, et maître Bourdieu, procureur au parlement, qui nous en firent le récit après la messe. »

BARTHOLIN (THOMAS), — Né à Copenhague en 1619. Entre plusieurs ouvrages curieux de ce savant on recherche le livre *De unguento armario*. Ce traité de la poudre de sympathie se ressent du temps et de la crédulité de l'auteur. On y trouve cependant des choses singulières et qui ne sont pas indignes de quelque attention.

BARTHOLE. — L'un des plus grands jurisconsultes des temps modernes, mort à Pérouse en 1356. Il commença à mettre de l'ordre dans la jurisprudence; mais on trouve la bizarrerie de son siècle dans quelques-uns de ses ouvrages. Ainsi, pour faire connaître la marche d'une procédure, il imagina un procès entre la Vierge et le diable, jugés par Jésus [1]. Les parties plaident en personne : le diable demande que le genre humain rentre sous son obéissance; il fait observer qu'il en a été le maître depuis Adam; il cite les lois qui établissent que celui qui a été dépouillé d'une longue possession a le droit d'y rentrer. La Vierge lui répond qu'il est un possesseur de mauvaise foi, et que les lois qu'il cite ne le concernent pas. On

[1] Ce singulier ouvrage, intitulé *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*, est imprimé dans le *Processus juris jocoserius*, in-8°. Hanau, 1611.

épuise des deux côtés toutes les ressources de la chicane du quatorzième siècle. Cependant la Vierge gagne sa cause, et le diable est débouté de ses prétentions. — De pareils traits peignent le siècle sans ôter à Bartole son génie.

BARTON (Élisabeth), — Religieuse de Kent, qui eut, en 1525, des vapeurs histériques, et qui se mit à prophétiser. Les uns la crurent possédée du diable; d'autres soutinrent que le Saint-Esprit l'inspirait. Master, curé d'Aldington, s'empara d'elle et la fit servir au maintien de la religion catholique, qui commençait à chanceler en Angleterre. Elle contait qu'elle avait été ravie au ciel, et débitait des oracles en vers et en prose. Elle fit des miracles à Notre-Dame-de-Court-Street. Ses extases effrontées imposèrent même au célèbre Thomas Morus, qui la défendit par la suite, et dont elle causa la perte en très-grande partie.

Car après que Henri VIII eut répudié Catherine d'Aragon, pour épouser Anne de Boulen, la religieuse de Kent déclara publiquement qu'il n'était plus roi d'Angleterre aux yeux de Dieu; qu'il perdrait sa couronne dans un mois, et qu'il mourrait de la mort d'un scélérat. Henri VIII ne perdit pas sa couronne; ce qui n'empêcha pas les moines de répandre les prophéties de leur inspirée. Le R. P. Deering recueillit même en un volume les visions et les révélations d'Élisabeth Barton, qui fut arrêtée en 1533, et mise à mort avec un grand nombre de ses partisans. Sanders la place dans le nombre des martyrs de l'église sous Henri VIII.

BASCANIE, — Espèce de fascination employée par les magiciens grecs, qui troublait tellement les yeux, qu'on voyait tous les objets à rebours, blan-

ches les choses noires, rondes les choses pointues, laides les plus jolies femmes; et jolies les plus laides.

BASILE. — Michel Glycas [1] raconte que l'empereur Basile, ayant perdu son fils bien-aimé, obtint de le revoir peu après sa mort, par le moyen d'un moine magicien; qu'il le vit en effet et le tint embrassé assez long-temps, jusqu'à ce qu'il disparût d'entre ses bras. « Ce n'était donc qu'un fantôme qui parut sous la forme de son fils [2]. »

BASILE VALENTIN, — Célèbre alchimiste qui est pour les Allemands ce que Nicolas Flamel est pour nous. Sa vie est mêlée de tant de fables, que quelques-uns croient qu'il n'a jamais existé. On le fait vivre au douzième, au treizième, au quatorzième et au quinzième siècle. On ajoute qu'il était bénédictin à Erfurt. C'est lui qui, dans ses expériences chimiques, découvrit l'*antimoine*, qui dut son nom à cette circonstance, que, des pourceaux s'étant prodigieusement engraissés pour avoir avalé ce résidu de métal, Basile en fit prendre à des moines qui en crevèrent tous.

On conte que long-temps après la mort de ce bénédictin une des colonnes de la cathédrale d'Erfurt s'ouvrit comme par miracle, et qu'on y trouva ses livres sur l'alchimie. Les ouvrages de Basile, ou du moins ceux qui portent son nom, écrits en haut allemand, ont été traduits en latin, et quelques-uns du latin en français. Les adeptes recherchent surtout de lui l'Azoth [3], les douze clefs de la philosophie de

[1] *Annal.*, part. 4.

[2] D. Calmet, *Dissertation des revenans en corps*, ch. 16.

[3] *Azoth, sive aureliæ philosophorum.* Francfort, 1613. In-4°., traduit en français en 1660.

frère Basile Valentin, traitant de la vraie médecine métallique [1], à la suite de la traduction de l'Azoth, in-12, 1660; in-8°., 1669; l'Apocalypse chimique [2], la Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux et de leurs vertus médicinales [3], in-4°. Paris, 1646; du Microcosme, du grand mystère du monde et de la Médecine de l'homme [4]; Traité chimico-philosophique des choses naturelles et surnaturelles des minéraux et des métaux [5]; Haliographie, de la préparation, de l'usage et des vertus de tous les sels minéraux, animaux et végétaux, recueillis par Antoine Salmincius dans les manuscrits de Basile Valentin [6]. La plupart de ces ouvrages ont fait faire de grands pas à la chimie utile.

BASILIC, — Petit serpent, long de dix-huit pouces, qui n'a été connu que des anciens. Il avait deux ergots, une tête et une crête de coq, des ailes, une queue de serpent ordinaire, etc. Les uns disent qu'il naît de l'œuf d'un coq couvé par un serpent ou par un crapaud. Boguet, au chapitre 14 de ses discours des sorciers, le fait produire de l'accouplement du crapaud et du coq, comme le mulet naît d'un âne et d'une jument.

C'est une opinion encore très-repandue dans les

[1] *Practica, unà cum duodecim clavibus et appendice*. Francfort, 1618. In-4°.

[2] *Apocalypsis chimica*, Erfurt, 1624. In-8°.

[3] *Manifestatio artificiorum*, etc. Erfurt, 1624. In-4°. La traduction dont on indique le titre est de J. Israël.

[4] *De microscomo, de que magno mundi mysterio et medicina hominis*. Marpurg. 1609. In-8°.

[5] *Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus, et præternaturalibus metallorum et mineralium*. Francfort, 1676. In-8°.

[6] *Haliographia, de præparatione, usu ac virtutibus omnium salium mineralium, animalium ac vegetabilium, ex manuscriptis Basilii Valentini collecta ab Antonio Salmincio*. Bologne, 1644. In-8°.

campagnes, que les vieux coqs pondent un œuf duquel naît un serpent; ce petit œuf imparfait n'est, comme on sait, que l'effet d'une maladie chez les poules, et l'absurdité de ce conte bleu n'a plus besoin d'être démontrée.

Il est possible encore que les anciens, dans leurs expériences, aient pris des œufs de serpent pour des œufs de coq. Quoi qu'il en soit, on croit que le basilic tue de ses regards [1]; et l'on cite je ne sais quel historien qui raconte qu'Alexandre le Grand, ayant mis le siége devant une ville d'Asie, un basilic se déclara pour les assiégés, se campa dans un trou des remparts, et lui tua jusqu'à deux cents soldats par jour. Une batterie de canons bien servie n'eût pas fait mieux.

« Il est vrai, ajoute M. Salgues [2], que si le basilic peut nous donner la mort, nous pouvons lui rendre la pareille, en lui présentant la surface polie d'un miroir; les vapeurs empoisonnées qu'il lance de ses yeux iront frapper la glace et, par réflexion, lui renverront la mort qu'il voudra donner. C'est Aristote qui nous apprend cette particularité. »

Ces idées, que les serpens donnent la mort, et que des crapauds causent l'évanouissement par leurs regards, ont quelque fondement. Mais tous les êtres animés ont la même propriété. Que deux personnes se regardent long-temps d'un œil fixe, elles éprouveront un malaise, car nos organes ont besoin de variété et de repos. Au reste, des savans ont regardé le basilic en face, et, malgré tous les vieux contes, sont sortis bien portans de cette épreuve. Mais il n'est pas certain

[1] C'est, je crois, Mathiole qui demande comment on a su que le basilic tuait par son regard, s'il a tué tous ceux qui l'ont vu?

[2] *Des Erreurs et des préjugés*, *etc.*, tom. 1er., p. 413.

que le reptile à qui les modernes donnent le nom de basilic, soit le basilic des anciens; car il est à peu près sûr que le basilic des anciens n'a existé que dans les hiéroglyphes de l'Égypte.

BASILIDE, — Hérétique du deuxième siècle, qui se fit un système en mêlant les principes de Pythagore et de Simon, les dogmes des chrétiens et les croyances des juifs. Il prétendit que le monde avait été créé par les anges. « Dieu, disait-il, produisit l'intelligence, laquelle produisit le verbe, qui produisit la prudence. La prudence eut deux filles, la puissance et la sagesse lesquelles produisirent les vertus; les princes de l'air et les anges. Les anges étaient de trois cent soixante-cinq ordres; ils créèrent trois cent soixante-cinq cieux; les anges du dernier ciel firent le monde sublunaire; ils s'en partagèrent l'empire. Celui auquel échurent les Juifs étant puissant, fit pour eux beaucoup de prodiges; mais, comme il voulut soumettre les autres nations, il y eut des querelles et des guerres, et le mal fit de grands progrès. Dieu, ou l'Être supérieur, touché des misères d'ici-bas, envoya Jésus, son premier fils, ou la première intelligence créée, pour sauver le monde. Il prit la figure d'un homme, fit les miracles qu'on raconte, et, pendant la passion, il donna sa figure à Siméon le Cyrénéen, qui fut crucifié pour lui, pendant que sous les traits de Siméon il riait et se moquait des Juifs; après quoi il remonta aux cieux sans avoir été précisément connu. »

Basilide enseignait encore la métempsycose, et il donnait aux hommes deux âmes, pour accorder les combats qui s'élèvent sans cesse entre la raison et la passion. Il était très-habile, ajoute-t-on, dans la cabale des juifs, et c'est lui qui inventa le puissant ta-

lisman *Abraxas*, dont nous avons parlé, et dont l'usage fut long-temps extrêmement répandu. Il plaçait Dieu dans le soleil et révérait prodigieusement les trois cent soixante-cinq révolutions de cet astre autour de la terre.

BASILIUS. — Il y eut à Rome, du temps de saint Grégoire, un sénateur de bonne et ancienne famille, nommé Basilius, magicien et sorcier, lequel, s'étant rendu moine pour éviter la peine de mort, fut enfin brûlé avec son compagnon Prétextatus, tous deux sénateurs romains, et de maison illustre : ce qui montre que la sorcellerie n'est pas une tache de simple femmelette, rustiques et idiots [1].

BASSANTIN (Jacques), — Astrologue écossais qui, en 1562, prédit à sir Robert Melvil, si l'on en croit les mémoires de Jacques Melvil, son frère, une partie des événemens arrivés depuis à Marie Stuart, alors réfugiée en Angleterre. Il ne fallait que du bon sens et quelque connaissance du temps et des hommes. D'ailleurs, toutes les prédictions de Bassantin ne se réalisèrent point; mais on ne remarqua que celles où il rencontra juste. Son grand traité d'*Astronomie*, ou plutôt d'*Astrologie*, a été publié en français et en latin. On recherche l'édition latine de Genève, 1599, que les éditeurs appellent *ingens et doctum volumen*. Tous ses ouvrages présentent un mélange d'heureuses observations et d'idées superstitieuses [2].

BATELEURS, — Faiseurs de tours en plein air,

[1] Delancre, *De l'inconstance des démons*, etc., liv. 4, p. 416.

[2] *Astronomia Jacobi Bassantini Scoti*, etc.; in-fol. Genève, 1599. *Paraphrase de l'astrolabe*, avec une explication de l'usage de cet instrument. In-8°. Paris, 1617. *Super mathematica genethliaca; arithmetica; musica secundum Platonem; de mathesi in genere*, etc.

avaleurs de couleuvres et de baguettes, qui passaient autrefois pour sorciers, comme les escamoteurs et même les comédiens.

BATHYM, — appelé aussi *Marthim*, duc aux enfers, grand et fort; il a l'apparence d'un homme robuste, et au derrière une queue de serpent. Il monte un cheval d'une blancheur livide. Il connaît les vertus des herbes et des pierres précieuses. Il transporte les hommes d'un pays dans un autre avec une vitesse incroyable. Trente légions lui obéissent [1].

BATON DU DIABLE. — Quoiqu'il ne soit pas décent de mêler le diable avec les saints, de bons moines conservent à Tolentino, dans la marche d'Ancône, comme une relique du diable, le bâton dont icelui diable, qui n'est pas autrement désigné, vergeta un jour les épaules de saint Nicolas de Tolentin [2]. Voyez *Colonne du diable*, etc.

BATON DU BON VOYAGEUR. — Cueillez le lendemain de la Toussaint une forte branche de sureau, que vous aurez soin de ferrer par le bas, ôtez-en la moëlle; mettez à la place les yeux d'un jeune loup, la langue et le cœur d'un chien, trois lézards verts et trois cœurs d'hirondelles, le tout réduit en poudre par la chaleur du soleil, entre deux papiers saupoudrés de salpêtre; placez par-dessus tout cela, dans le cœur du bâton, sept feuilles de verveine cueillies la veille de la Saint-Jean-Baptiste, avec une pierre de diverses couleurs qui se trouve dans le nid de la huppe; bouchez ensuite le bout du bâton avec une pomme à votre fantaisie, et soyez assuré que ce bâton vous garantira des brigands, des

[1] Wierius, *In pseudomonarchiâ dæmon.*

[2] *Dictionnaire des reliques*, au même mot.

chiens enragés, des bêtes féroces, des animaux venimeux, des périls, et vous procurera la bienveillance de ceux chez qui vous logerez [1].

Le lecteur qui dédaigne fièrement de tels secrets ne doit pas oublier qu'ils ont eu autrefois le plus grand crédit, et qu'on cherche encore, dans beaucoup de villages, à se procurer le bâton du bon voyageur.

BATRACHYTE, — Pierre qui, suivant que l'indique son nom grec, se trouve dans le corps de la grenouille, et qui a de grandes vertus contre les poisons et les maléfices.

BATSCUMBASSA, — Espèce de démon turc qu'on invoque en Orient pour avoir du beau temps ou de la pluie. On se le rend favorable, en lui offrant de temps en temps des tartines de pain grillé, dont il est très-friand [2].

BAUME UNIVERSEL, — Elixir composé par les alchimistes : c'est le remède souverain et infaillible de toutes les maladies ; il peut même au besoin ressusciter des morts. Voyez *Alchimie*.

On cite dans la Franche-Comté, au sujet de ce baume, un vieux conte populaire si bizarre, que nous ne savons trop comment le rapporter ici ; car il ne paraît pas qu'on l'ait écrit jusqu'à présent, et les détails en sont au moins singuliers. Le voici pourtant :

Un alchimiste de Besançon avait trouvé, à force de travaux et de recherches, la pierre philosophale, l'élixir de longue vie et le baume universel. Avec la première découverte, il était sûr d'être bientôt l'homme

[1] *Secrets merveilleux du Petit Albert*, pag. 92.

[2] Joannis Cuspiniani, *de Turcor. relig.*

le plus riche de la terre; et comme son élixir lui assurait une vie qui ne finirait pas de long-temps, il n'attachait d'intérêt à son baume qu'autant qu'avec ce puissant remède il pourrait être utile à ses semblables qu'il ne pouvait pas, on ne sait pourquoi, faire participans de son immortalité. Ce baume devait guérir toute espèce de blessure, aussi vite que la pensée, et ne laisser aucune trace de cicatrice. Mais, le croirait-on? la foule en douta : pour prouver l'efficacité, le savant fut obligé de se faire des plaies fort larges; il se coupa dix fois la main et même la tête, si l'on en croit la chronique; puis, en moins de rien, il rétablit parfaitement les choses. Cependant il n'avait pas encore gagné la confiance générale. Les ignorans disaient: « C'est un magicien qui nous fascine les yeux; » les médecins : « C'est un charlatan; » les dévots : « C'est un démoniaque; » les moines: « C'est un diable en propre personne. »

Pour relever sa réputation, l'alchimiste promit une grosse somme d'argent à quiconque voudrait se laisser couper quelque membre, qu'il s'engageait à remettre au péril de sa vie. La chose fixa l'attention : l'embarras était de trouver des amateurs assez braves pour se laisser démembrer. L'appât du gain ne les fit pas long-temps attendre : trois Savoyards se présentèrent; il leur compta la somme offerte et se disposa à opérer *sans douleur*. A l'un il coupa la main gauche, il arracha les yeux à son camarade et tira les intestins du ventre du troisième; après quoi il posa du baume sur les chairs fracturées, et les trois patients ne sentirent pas la moindre incommodité.

Mais pour rendre le miracle plus éclatant, quelqu'un ayant demandé qu'on laissât un intervalle entre le mal et le remède, l'alchimiste, sûr de ses moyens, voulut bien attendre au lendemain pour

remettre les choses à leur place, ce qui satisfit généralement l'assemblée. Il fit donc porter à son logis les pièces enlevées, et les recommanda à sa gouvernante, qui négligea un peu la commission. Pendant qu'elle était dehors, ayant laissé le tout pèle-mêle dans un saladier, un chat emporta la main du premier opéré, et, en rentrant à la maison, elle aperçut le chien qui mangeait les intestins et le reste. Elle trembla de recevoir une réprimande plus que sévère. Le chien s'étant enfui, le chat, qui eut le malheur de se laisser joindre, fut assommé. Elle prit ses yeux qu'elle mit sur une assiette, acheta les tripes d'un superbe cochon qu'on venait de tuer et courut au gibet, où elle coupa la main d'un filou qu'on avait pendu le matin même.

Le lendemain, toute la ville de Besançon se rassembla à la porte de l'alchimiste. Les trois compagnons arrivèrent dispos et bien portans. Sans se douter de rien, il remit au premier la main du pendu; mais, par un hasard qui ne doit pas surprendre le lecteur, la servante avait pris au filou sa main droite, tandis qu'il fallait une main gauche, ce qui parut bien singulier; cependant on passa outre, en soutenant au Savoyard que c'était bien sa main. Les yeux du pauvre chat s'ajustèrent dans la tête du second; les intestins furent remis au troisième. Toutes les plaies disparurent, tout le monde cria au prodige! La réputation de l'alchimiste s'étendit tellement, que l'inquisition, qui florissait doucement alors en Franche-Comté, voulut le faire brûler comme magicien. Il trouva plus prudent d'aller ailleurs.

Les trois hommes rajustés se rencontrèrent un an après. « C'est singulier, dit l'un d'eux, la main qu'on m'a raccommodée ne peut plus s'empêcher de voler tout ce qu'elle rencontre. — Et moi, dit l'autre,

depuis qu'on m'a remis les yeux je vois plus clair la nuit que le jour. — Pour moi, ajouta le troisième, mon aventure m'a donné des goûts inconcevables : je ne puis pas voir un auge à porcs sans être tenté d'y aller prendre ma part. » Mais on ajoute que jamais on ne se porta mieux que ces trois lurons.

BAVAN (Madeleine), — Tourrière du couvent de Louviers, soupçonnée d'avoir envoyé les mauvais esprits dans la possession des religieuses de cette ville. On l'avait mise à la Conciergerie pour s'assurer d'elle. Les commissaires la firent visiter, en leur présence, par les médecins, et lui trouvèrent quatre cicatrices, d'autant de coups de couteau qu'elle confessa avoir reçus du diable, dans la prison d'Évreux ; la blessure qui était au bas du ventre était la plus considérable. « Elle était longue d'un bon » doigt, toute rouge encore, et nouvellement refer- » mée ; le diable, à ce qu'elle disait, avait laissé le » couteau quatre heures dedans sans lui permettre » de l'ôter. »

Ils visitèrent également son sein, malade d'un ulcère qui venait d'être guéri par l'application d'un emplâtre de diapalma. « Ils n'y trouvèrent plus qu'un » petit trou de la grosseur de la tête d'une grosse » épingle, ayant tout le sein entier blanc, ferme, » poli, et la papille petite, ronde et vermeille comme » celle d'une fille de quinze ans, sans apparence » d'aucun mal. » Les commissaires firent leur rapport à la reine, et le cardinal Mazarin écrivit à l'évêque d'Évreux, pour lui témoigner sa satisfaction sur la conduite qu'il avait tenu en cette affaire. L'évêque exorcisa Madeleine, et découvrit qu'elle avait été ensorcelée par Mathurin Picard, directeur du couvent. Picard était mort ; on excommunia son ca-

davre; on le fit déterrer et jeter à la voierie. Le lieutenant criminel Routier se fit ensuite amener sœur Madeleine pour lui faire subir un interrogatoire. Elle avoua qu'étant à Rouen, chez une couturière, un magicien la séduisit, et la conduisit au sabbat; que ce magicien y célébra la messe et lui donna une chemise qui la porta à l'impudicité; qu'elle fut mariée à Dagon, diable d'enfer; qu'elle reçut son accolade maritale, non sans beaucoup souffrir; que Mathurin Picard l'éleva à la dignité de princesse du sabbat, quand elle eut promis d'ensorceler toute la communauté, et qu'elle commit avec lui le crime de Sodome sur l'autel du diable; qu'elle composa des maléfices en se servant d'hosties consacrées mêlées avec du poil de bouc du sabbat; que dans une maladie qu'elle éprouva, Picard lui fit signer un pacte de grimoire; qu'elle vit accoucher quatre magiciennes au sabbat; qu'elle aida à égorger et à manger leurs enfans; que le jeudi saint on y fit la Cène, en y mangeant un petit enfant; que dans la nuit du jeudi au vendredi, Picard et Boulé, son vicaire, avaient assassiné le Saint-Sacrement, en perçant l'hostie par le milieu, et que l'hostie jeta du sang. De plus, elle confessa s'être fait avorter, et avoir assisté à l'évocation de l'âme de Picard, faite par Thomas Boulé, dans une grange, pour confirmer les maléfices du diocèse d'Évreux.

Elle ajouta à ces dépositions devant le parlement de Rouen, que David, premier directeur du monastère, était magicien; qu'il avait donné à Picard une cassette pleine de sorcelleries, et qu'il lui avait délégué tous ses pouvoirs diaboliques; que Mathurin Picard lui tâta le sein par dessus sa guimpe quand elle s'avançait pour communier, et qu'il lui dit : « Tu verras ce qui t'arrivera; » qu'elle éprouva une

telle émotion, qu'elle fut obligée de sortir dans le jardin, et que, s'étant assise sous un mûrier, un horrible chat, fort noir et puant, lui mit ses pates sur les épaules et approcha sa gueule de sa bouche pour faire attraction de la sainte hostie, qu'elle n'avait pas encore digérée; qu'elle composa des maléfices avec des crapauds, de vilaines poudres, et le corps et le sang de Jésus-Christ, qui souffre patiemment tous ces affronts.

Elle dit en outre que Picard célébrait la messe du sabbat; que Boullé servait de diacre; qu'on faisait la procession; que le diable, moitié homme et moitié bouc, assistait à ces messes exécrables; et que sur l'autel, il y avait des chandelles allumées qui étaient toutes noires.

Madelaine Bavan confessa de plus qu'étant un jour dans la chapelle du monastère de Louviers, Picard la connut charnellement dans ladite chapelle, commettant cette action criminelle avec des abominations qu'on a horreur d'expliquer; pendant laquelle exécrable action, un diable en forme de chat (que la déposante croit être le même qui lui apparut sous le mûrier) se présenta à elle, et que le magicien Picard fut souillé honteusement par lui, en même tems qu'il avait sa compagnie charnelle. »

Nous rougissons de rapporter de tels détails; mais nous ne pouvons les omettre; il faut connaître les mœurs du bon vieux temps. Madeleine Bavan dit encore avoir forniqué et dansé avec Boullé et Picard; elle ajouta même que des démons, sous la forme de chats, étaient venus lui prodiguer leurs caresses dans sa cellule; elle conta que, les magiciens ayant donné des coups de couteau dans le précieux sang de Jésus-Christ, le vin, devenu sang, ruissela jusqu'à terre; que Dieu parut selon son humanité, la très-sainte

Vierge à ses pieds, ayant deux saints à ses côtés; qu'il reprocha cet assassinat aux magiciens; qu'il les frappa de sa foudre, pendant que les deux saints ramassaient le précieux sang qui avait coulé par terre....

Madeleine Bavan fut condamnée, le 12 mars 1643, à être confinée à perpétuité dans une basse fosse, et à jeûner au pain et à l'eau trois fois la semaine, durant toute sa vie, « pour avoir honteusement prostitué son corps aux diables, aux sorciers et autres » personnes, de la copulation desquelles elle était » devenue grosse, et pour avoir conspiré avec sorciers et magiciens, dans leurs assemblées et dans le » sabbat, au désordre et ruine de tout le monastère, » perdition des religieuses et de leurs âmes [1]. »

BAYARD, — Cheval des quatre fils Aymon. Il avait la taille d'un cheval ordinaire lorsqu'il ne portait qu'un des frères, et s'allongeait lorsqu'il les fallait porter tous quatre. On conte beaucoup de merveilles sur cette monture célèbre, qui se distinguait surtout par une vitesse incroyable.

BAYEMON, — Le grimoire du pape Honorius donne ce nom à un puissant diable, qu'il fait roi de l'occident infernal; on le conjure par cette prière [2] : « O roi Bayemon, très-fort, qui règnes aux parties » occidentales, je t'appelle et invoque au nom de la » Divinité; je te commande, en vertu du Très-Haut, » de m'envoyer présentement devant ce cercle (on » nomme l'esprit dont on veut se servir, Passiel, Ro» sus, etc.) et les autres esprits qui te sont sujets, » pour répondre à tout ce que je leur demanderai. » Si tu ne le fais, je te tourmenterai du glaive du feu

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 239, et suiv.

[2] *Grimoire du pape Honorius*, etc., p. 29.

» divin ; j'augmenterai tes peines et te brûlerai. Obéis,
» roi Bayemon. »

BAYER. — En 1726, un curé du diocèse de Constance, nommé Bayer, ayant été pourvu de la cure de Rutheim, fut inquiété un mois après par un spectre ou mauvais génie qui se montrait sous la forme d'un paysan mal vêtu, de mauvaise mine, d'une puanteur insupportable. Il vint frapper à sa porte, et, étant entré dans son poêle, lui dit qu'il était envoyé de la part d'un officier du prince de Constance, son évêque, pour certaine commission qui se trouva entièrement fausse. Il demanda ensuite à manger. On lui servit de la viande, du pain et du vin. Il prit la viande à deux mains et la dévora avec les os, disant : « Voyez comme je mange la chair et les os ; faites de même. » Puis il prit le vase où était le vin, et l'avala tout d'un trait ; puis il en demanda d'autre qu'il but de même. Après cela, il se retira sans dire adieu au curé ; et la servante, qui le conduisait à la porte, lui ayant demandé son nom, il répondit : « Je suis né à Rutsingue, et mon nom est George Raulin ; » ce qui était faux. En descendant l'escalier, il dit en menaçant le curé allemand : « Je te montrerai qui je suis. » Il passa tout le reste du jour à se faire voir dans le village, et revint le soir à minuit à la porte du curé, criant trois fois, d'une voix terrible : « M. Bayer, je vous montrerai qui je suis. »

En effet, pendant trois ans, il revint tous les jours vers quatre heures après midi, et toutes les nuits jusqu'au point du jour. Il paraissait sous diverses formes, tantôt sous la figure d'un chien barbet, tantôt sous celle d'un lion ou d'un autre animal terrible ; quelquefois sous la forme d'un homme, et souvent sous celle d'une femme ou d'une fille, pendant que le curé était à table ou au lit, le sollicitant à l'impudicité. On

bien il faisait dans toute la maison un fracas semblable à celui d'un tonnelier qui relie des tonneaux ; certains jours, on aurait dit qu'il voulait renverser tout le logis par le grand bruit qu'il y causait. Pour avoir des témoins, le curé fit venir le marguillier et d'autres personnes du village. Le spectre répandait partout une odeur insupportable ; mais ne s'en allait pas. Enfin on eut recours aux exorcismes, qui ne produisirent aucun effet ; on résolut de se munir d'une branche bénite le dimanche des rameaux ; et d'une épée aussi bénite, et de s'en servir contre le spectre. On le fit deux fois ; et depuis ce temps il ne revint plus. Ceci a été attesté par un religieux capucin, témoin de la plupart des choses, le 29 août 1749 [1].

BAYER (JEAN), — Ministre du saint Évangile, né à Augsbourg au seizième siècle. On recherche de lui une thèse curieuse et savante sur cette question : « Si l'existence des anges peut se démontrer par les seules lumières naturelles [2] ? »

BAYLE (FRANÇOIS), — Professeur de médecine à Toulouse, mort en 1709. Nous ne citerons de ses ouvrages que la *Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite de l'autorité du parlement de Toulouse*, in-12 ; Toulouse, 1682. Il prouve que les démoniaques, s'ils ne sont pas des charlatans, sont des fous ou des hystériques.

BAZINE, — Fameuse reine qui épousa notre quatrième roi, Childéric, et qui fut mère du grand Clovis. Elle est représentée par les vieux historiens comme une habile magicienne. On sait qu'elle était femme de

[1] Dom Calmet, *Traité sur les apparitions*, etc, t. 2, chap. 48.

[2] *An angelorum existentia à solo lumine naturali possit demonstrari.* In-4°. Wittebergæ, 1658.

Bazin, roi de Thuringe; que Childéric, chassé de ses états et réfugié à la cour de Bazin, séduisit la femme de son ami ; et que, quand le monarque français fut rétabli sur son trône, Bazine quitta tout pour venir le trouver. Childéric, qui l'aimait, l'épousa. Le soir de ses noces, lorsqu'elle fut seule avec lui dans le lit nuptial, elle le pria de passer la première nuit dans une entière continence, de se lever, d'aller à la porte de son palais et de lui dire ce qu'il y aurait vu.

Childéric, qui sans doute connaissait et révérait le pouvoir magique de Bazine, s'empressa d'obéir. Il ne fut pas plutôt dehors qu'il vit d'énormes animaux se promener dans la cour ; c'étaient des léopards, des licornes, des lions. Étonné de ce spectacle, il vint en rendre compte à son épouse : elle lui dit, du ton d'oracle qu'elle avait pris d'abord, de ne point s'effrayer, et de retourner une seconde et même une troisième fois. Il vit à la seconde fois des ours et des loups ; et à la troisième des chiens et d'autres petits animaux qui s'entre-déchiraient...

Il était bien naturel que Childéric demandât enfin à la reine l'explication de ces visions prodigieuses, car quelle apparence qu'une princesse aussi raisonnable que Bazine ne l'eût fait sortir que pour l'épouvanter ?.. « Vous serez instruit, lui dit-elle ; mais » pour cela il faut passer le reste de la nuit sagement, » et au point du jour, vous saurez ce que vous vou- » lez apprendre. »

Childéric promit ce que sa femme exigeait, et tint parole ; la reine la lui tint aussi. Ce fut en ces termes qu'elle lui développa l'énigme : « N'ayez point » d'inquiétude, lui dit-elle, et écoutez ce que je » vais vous dire. Les prodiges que vous avez vus sont » une image de l'avenir ; ils représentent le caractère

» de toute notre prostérité. Les lions et les licornes » désignent le fils qui naîtra de nous ; les loups et les » ours sont ses enfans, princes vigoureux et avides » de proie ; et les chiens, c'est le peuple indocile au » joug de ses maîtres, soulevé contre ses rois, livré » aux passions des grands, et malheureuse victime » des uns et des autres [1]. »

Au reste, on ne pouvait mieux caractériser les rois de cette première race, et si la vision n'est qu'un conte, il est assez bien imaginé [2].

BÉATRIX. — « Il y avait au douzième siècle, dans un monastère dont j'ignore le nom, dit Césarius, une fille nommée Béatrix. Sa rare beauté était accompagnée d'une piété édifiante, et d'une dévotion particulière à la sainte Vierge. On lui donna la charge de portière. Elle s'en acquitta avec beaucoup d'exactitude ; mais par hasard, un certain clerc la vit et l'admira. Il n'en resta pas dans les bornes de l'admiration ; il la sollicita de venir avec lui. Elle fit d'abord quelque résistance : cet homme passionné ne se rebuta point, et la fit enfin succomber.

Avant que de sortir du monastère, elle alla se prosterner devant la sainte Vierge, et en lui remettant ses clefs, lui adressa cette prière digne de la disposition où était son cœur : « Vierge sainte, je vous ai toujours été fidèle autant qu'il m'a été possible, je viens remettre entre vos mains les clefs du monastère qui m'ont été confiées ; je ne puis supporter davantage les tentations de la chair. »

[1] Selon d'autres chroniques, elle dit que les lions et les licornes représentaient Clovis, les loups et les ours ses enfans, et les chiens les derniers rois de la race qui seraient un jour renversés du trône par les grands et le peuple, dont les petits animaux étaient la figure.

[2] Dreux du Rhadier, *Tablettes des reines de France.*

Sa prière achevée, elle met les clefs sur l'autel, et part avec son amant. Leurs premiers feux ne durèrent pas long-temps : cet homme se dégoûta bientôt de Béatrix et la quitta. Ne sachant que faire pour subsister, elle s'abandonna publiquement au désordre, et quinze années entières se passèrent ainsi, après quoi elle revint à la porte du monastère et dit au portier : « Ne connaissez-vous pas Béatrix, qui a été portière de ce couvent? — Oui, dit-il, c'est une très-sainte et très-honnête religieuse, qui demeure dans ce monastère depuis sa jeunesse, et qui est estimée de tout le monde... »

Elle entendait bien ce que cet homme lui disait; mais elle eut de la peine à comprendre ses paroles... Elle s'en retournait sans oser le faire expliquer davantage, quand la sainte Vierge se présenta à elle, et lui dit : « Voici déjà quinze ans que sous vos traits je fais votre fonction dans ce couvent; retournez-y et faites pénitence, parce que personne n'est informé de votre conduite[1]. »

Césarius remarque ensuite que la sainte Vierge avait pris la ressemblance de Béatrix, pour lui sauver la honte d'une conduite déréglée. Elle fut si vivement frappée de repentir, qu'elle confessa publiquement son histoire; sans quoi on eût pu ne la savoir jamais.

BÉCHARD, — Démon désigné dans les *Clavicules de Salomon*, pag 14, comme ayant puissance sur les vents et les tempêtes. Il fait grêler, tonner et pleuvoir, au moyen d'un maléfice qu'il compose avec des crapauds fricassés et autres drogues.

BÈDE (Le vénérable), — Né au septième siècle,

[1] *Cæsarii haisterbachcensis miraculorum*, etc., lib. 7, cap. 35. Cité aussi par Langlet Dufresnoy, *Traité dogm. des appar.*, tom 1er., ch. 5, p. 63.

dans le diocèse de Durham, en Angleterre. Il mourut à soixante-trois ans. On dit qu'il prévit l'heure précise de sa mort. Un instant avant d'expirer, il dictait quelques passages qu'il voulait extraire des œuvres de saint Isidore; le jeune moine qui écrivait le pria de se reposer, parce qu'il parlait avec peine : « Non, répondit Bède, prenez une autre plume et écrivez le plus vite que vous pourrez. » Lorsque le jeune homme eut dit : « C'est fait. — Vous avez dit la vérité, » répliqua Bède; et il expira.

Peu de temps après sa mort, il se fit voir à un moine nommé Gamèle, à qui il témoigna le désir d'être enterré à Durham, auprès de saint Cuthbert. On se hâta de le placer dans le tombeau même du saint; car on avait un grand respect pour sa mémoire.

On dit, entre plusieurs merveilles, que Bède dut son surnom de *vénérable* à cette circonstance. Étant aveugle dans sa vieillesse, un jeune moine, pour lui jouer un tour, le mena près d'un tas de pierres, lui disant qu'il était entouré d'une foule de peuple qui se tenait en silence pour recevoir ses exhortations. Le vieillard fit un long discours, terminé par une prière à laquelle les pierres répondirent respectueusement : *Amen, vénérable Bède*... Ce trait n'est pas plus incroyable que celui des poissons qui venaient entendre les prônes de saint François d'Assise.

BÉHÉMOTH, — Démon lourd et stupide, malgré ses dignités; chef des démons qui frétillent de la queue. Sa force est dans ses reins, ses domaines sont la gourmandise et les plaisirs du ventre. Quelques démonomanes disent qu'il est aux enfers sommelier et grand échanson.

Bodin croit [1] que Béhémoth n'est autre chose que

[1] *Démonomanie des sorciers*, liv. 1er., ch 1er.

le Pharaon d'Égypte qui pourchassa les Hébreux. Il est parlé de Béhémoth dans Job, comme d'une créature monstrueuse. Des commentateurs prétendent que c'est la baleine; mais d'autres soutiennent que c'est l'éléphant. On voit dans le procès d'Urbain Grandier, que sœur Jeanne des Anges était possédée de Béhémoth, ce qui prouve encore qu'il est bien démon, et très-démon. Delancre dit [1] qu'on l'a pris pour un animal monstrueux, parce qu'il se donne la forme de toutes les grosses bêtes. Il ajoute que Béhémoth se déguise aussi avec perfection en chien, en renard et en loup.

On voit dans les livres saints qu'il est dur comme le fer; et si Wiérius, notre oracle en ce qui concerne les démons, n'admet pas Béhémoth dans son inventaire de la monarchie infernale, il dit, livre 1er. des prestiges des démons, chapitre 21, que Béhémoth ou l'éléphant pourrait bien être Satan lui-même, dont on désigne ainsi la vaste puissance.

Enfin, parce qu'on lit dans le chapitre 40 de Job que Béhémoth mange du foin comme un bœuf, les rabbins ont fait de lui le bœuf merveilleux réservé pour le festin de leur Messie. Ce bœuf est si énorme, disent-ils, qu'il avale tous les jours le foin de mille montagnes immenses, dont il s'engraisse depuis le commencement du monde. Il ne quitte jamais ses mille montagnes, où l'herbe qu'il a mangée le jour repousse la nuit pour le lendemain. Ils ajoutent que Dieu tua la femelle de ce bœuf au commencement; car on ne pouvait laisser multiplier une telle race. Les Juifs se promettent bien de la joie au festin où il fera la pièce de résistance. Ils jurent par leur

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., livre 1er., disc. 1er.

part du bœuf Béhémoth, comme autrefois les chrétiens juraient par leur part de paradis.

BÉHÉRIT, — Démon sur lequel on a très-peu de renseignemens, à moins qu'il ne soit le même que *Bérith*. Voyez ce mot. Il possédait sœur Agnès, dans l'aventure des religieuses de Loudun, ensorcelées par Urbain Grandier. Il avait même promis d'enlever, en sortant du corps de la sœur, *la calotte du sieur commissaire*, et de la tenir en l'air l'espace d'un *Miserere*, à la hauteur de deux piques; ce qui n'eut pas lieu, à sa honte et vergogne [1].

BEKKER (BALTHASAR), — Docteur en théologie, et ministre à Amsterdam, né en 1634.

« Ce Balthasar Bekker, très-bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel et du diable, et encore plus de la précision, dit Voltaire, fit beaucoup de bruit en son temps par son gros livre du *Monde enchanté*. Le diable, alors, avait encore un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les espèces, malgré Bayle et les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La sorcellerie, les possessions, et tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, et avaient souvent des suites funestes. Tous les tribunaux retentissaient d'arrêts portés contre les sorciers. De telles horreurs déterminèrent le bon Bekker à combattre le diable.

» On eut beau lui dire, en prose et en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible : rien ne l'arrêta; il commença par nier absolument le pouvoir de Satan, et s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il

[1] Voyez Saint-Aubin, *Histoire des diables de Loudun*.

n'existe pas. S'il y avait un diable, disait-il, il se vengerait de la guerre que je lui fais. Bekker ne raisonnait que trop bien; mais les ministres, ses confrères, prirent le parti de Satan et déposèrent Bekker [1]. »

Il avait déjà souffert beaucoup de tracasseries pour de précédens ouvrages, où il montrait un peu de philosophie. Dans l'un de ses catéchismes, *le Mets de carême* [2], il réduisait les peines de l'enfer au désespoir des damnés, et il en bornait la durée, insinuant que l'éternité des supplices est contraire à la bonté de Dieu. On l'accusa de socinianisme, et de cartésianisme, parce que, dans une autre brochure, il avait prétendu que la philosophie de Descartes pouvait s'allier avec la théologie. Son catéchisme fut condamné par un synode.

L'auteur s'alla établir à Amsterdam, où il publia, à l'occasion de la comète de 1680, des recherches sur les comètes, imprimées en flamand, in-8°., Lewarde, 1683. Il s'efforce de prouver que ces météores ne sont aucunement des présages de malheurs, et combat les idées superstitieuses que le peuple attache à leur apparition. Cet ouvrage fut reçu sans opposition. Il n'en fut pas de même de son fameux livre *de Betooverde wereld* (le monde ensorcelé), imprimé plusieurs fois en flamand, et traduit en français sous ce titre : « *Le » monde enchanté*, ou examen des communs senti» mens touchant les esprits, leur nature, leur pou» voir, leur administration et leurs opérations, et » touchant les effets que les hommes sont capables de » produire par leur communication et leur vertu; di» visé en quatre livres; » 4 forts volumes petit in-12,

[1] Voltaire, *Dict. philosoph.*, au mot *Bekker*.

[2] Il publia deux espèces de catéchismes en langue hollandaise, *Vaste Spize*, (le Mets de carême), et *Gesneden Brood*, (le Pain coupé.)

avec le portrait de l'auteur [1], Amsterdam, 1694.

L'auteur, dans cet ouvrage qui lui fit perdre sa place de ministre à Amsterdam [2], cherche à prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédés, ni sorciers; que les diables ne se mêlent pas des affaires des hommes et ne peuvent rien sur eux; que tout ce qu'on dit des esprits malins n'est que superstitions, etc. Les idées lumineuses et philosophiques dont cet ouvrage est rempli ne le garantirent pas de la haine du clergé. On traita l'auteur de saducéen; on l'attaqua si vivement, que dans une défense de ses opinions il crut devoir

[1] Bekker était si laid, que La Monnoye fit sur lui cette épigramme :

» Oui, par toi, de Satan la puissance est bridée;
» Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :
» Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
» Bekker, supprime ton portrait. »

[2] Pendant que les ministres d'Amsterdam prenaient le parti des diables, un ami de l'auteur eut le courage de le défendre dans un ouvrage intitulé : *Le diable triomphant, parlant sur le mont Parnasse;* mais le synode, qui avait déposé Bekker, ne révoqua pas sa sentence. On écrivit contre lui une multitude de libelles; Benjamin Binet l'a réfuté dans un volume intitulé : *Traité historique des dieux du paganisme, avec des remarques critiques sur le système de Balthasar Bekker*, Delft., 1696; in-12. Ce volume se joint ordinairement aux quatre de Bekker; il a aussi été imprimé sous le titre d'*Idée générale de la théologie païenne, servant de réfutation au système de Balthasar Bekker*, etc. Amsterdam et Trévoux, 1699. — Les amateurs que rien ne fatigue peuvent voir les autres réfutations du *Monde enchanté*. Les plus connues sont : *Melchioris Leydekkeri dissertatio de vulgato nuper Bekkeri volumine*, etc. In-8°. Ultrajecti, 1693. Il y avait déjà quelque temps que l'ouvrage paraissait en hollandais. *Brevis meditatio academica de spirituum actionibus in homines spiritualibus, cujus doctrinæ usus contra Bekkerum et alios fanaticos exibitur à J. Zippelio*, in-8°. Francofurti, 1701. Il faut remarquer que c'est un enragé qui traite le bon Bekker de fanatique.

admettre l'existence du diable ; mais il ajouta qu'il le croyait enchaîné dans les enfers, et hors d'état de nuire.

Il ne fallait pourtant pas poursuivre si sérieusement un livre que sa prolixité seule devait rendre inlisible. « Il y a grande apparence, dit Voltaire, qu'on ne le » condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps » à le lire ; et je suis persuadé, ajoute-t-il, que si le » diable lui-même avait été forcé de lire *le Monde en-* » *chanté* de Bekker, il n'aurait jamais pu lui pardon- » ner de l'avoir si prodigieusement ennuyé. »

Dans le livre 1er., ou premier volume, qui a quatre cents pages, l'auteur examine les sentimens que les peuples ont eus dans tous les temps, et qu'ils ont encore aujourd'hui, touchant Dieu et les esprits ; il parle des divinations, de l'art magique exercé chez toutes les nations, des manichéens, et des illusions du diable ; il entre en matière dès le tome second, comme le remarque Voltaire. Ce tome, ou livre second, a 733 pages énormes. L'auteur traite de la puissance des esprits, de leur influence, des effets qu'ils sont capables de produire. Il fait voir qu'il n'y a aucune raison de croire qu'il y ait des démons ou anges, ou vice-dieux ; il s'embarrasse cependant avec les anges d'Abraham et de Loth ; il dit que le serpent qui tenta nos premiers parens n'était pas un diable ; mais un vrai serpent ; que la séduction par le diable est difficile à comprendre ; que le tentateur était si bien un vrai serpent, que toute son espèce fut, à cause de la chute d'Adam, condamnée à ramper ; il soutient que la tentation de notre Seigneur par le diable, expliquée selon la raison, ne prouve rien du tout ; il se moque même, mais toujours en chrétien, du combat du diable avec saint Michel ; il prouve que Job ni saint Paul n'ont été tourmentés corporellement par le diable ; il dé-

montre que les possédés sont des malades ; que le lunatique dont l'Évangile fait mention n'avait ni lune ni diable dans le corps ; que le diable ne s'est jamais montré à personne ; que le seigneur Jésus, en parlant des démons, s'accommodait aux idées des Juifs ; que les vrais diables sont les hommes méchans, etc.

Dans le troisième volume, Bekker démontre, dans le même style prolixe, que le commerce avec le diable et les pactes des sorciers sont des idées creuses ; il remarque que les livres saints ne font aucune mention d'actes de société avec le diable ; qu'on ne voit rien dans la Bible qui attribue les divinations aux esprits ; il dit que les devins de l'antiquité étaient des imbéciles, sans talent et sans pouvoir ; il traite aussi cavalièrement les sorciers de Pharaon, et regarde le manége de la magicienne d'Endor comme du charlatanisme. Il se moque, dans le quatrième volume, de ceux qui croient à la magie, et des juges qui condamnent les sorciers. — Au reste, l'ouvrage de Bekker est savant ; et s'il était moins long et moins fatigant, il serait encore utile et agréable.

BEL, — Divinité suprême des Chaldéens. Wiérius dit que c'est un vieux démon dont la voix sonne le creux [1]. Les peuples qui en firent un dieu contaient qu'au commencement le monde n'était qu'un chaos habité par des monstres ; que Bel les tua, arrangea l'univers, se fit couper la tête par un de ses serviteurs, détrempa la terre avec son sang, et en forma les animaux et les hommes.

BELAAM, — Démon dont on ne sait rien, sinon que le 8 décembre 1632, il entra dans le corps de sœur Jeanne des Anges, religieuse de Loudun, avec

[1] *De præst. dæm.*, lib. 1, cap. 5.

Isaacarum et Béhémoth, duquel poste on le força de déloger [1].

BÉLÉPHANTÈS, — Astrologue chaldéen, qui prédit à Alexandre, selon le rapport de Diodore de Sicile, que son entrée à Babylone lui serait funeste : ce qui advint comme chacun sait.

BELETTE. — Les anciens croyaient que ce petit animal faisait ses petits par la gueule, parce qu'elle les porte souvent entre ses lèvres, comme font les chattes. Plutarque remarque que les Thébains honoraient la belette, tandis que les autres Grecs regardaient sa rencontre comme un présage funeste. On prétend que sa cendre, appliquée en cataplasme, guérit les migraines et les cataractes ; et le livre des admirables secrets d'Albert le Grand assure que, si on fait manger à un chien le cœur et la langue d'une belette, il perdra incontinent la voix. Il ajoute un secret éprouvé, et qu'il certifie infaillible, c'est qu'un amateur n'a qu'à manger le cœur d'une belette encore palpitant, pour prédire les choses à venir [2].

BÉLIAL, — Démon de la pédérastie, autrefois adoré des Sidoniens, comme on le voit par le chapitre 2 du 1er. livre des Rois. L'enfer, dit-on, n'a pas reçu d'esprit plus dissolu, plus crapuleux, plus épris du vice pour le vice même. Néanmoins, si son âme est hideuse et vile, son extérieur est séduisant. Il a le maintien plein de grâce et de dignité, et le ciel n'a pas perdu de plus bel habitant. Il eut un culte à Sodome et dans d'autres villes ; mais jamais on n'osa trop lui ériger des autels. Delancre dit que c'est un grand

[1] Voyez l'*Histoire des diables de Loudun.*

[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. 2, chap. 3.

fourbe, et que son nom signifie rebelle ou désobéissant [1].

Wiérius, dans son inventaire de la monarchie de Satan, lui consacre un très-grand article. « On croit, dit-il, que Bélial, l'un des rois de l'enfer, a été créé immédiatement après Lucifer, et qu'il entraîna la plupart des anges dans la révolte; aussi il fut renversé du ciel un des premiers. Lorsqu'on l'évoque, on l'oblige par des offrandes à répondre avec sincérité aux questions qu'on lui fait. Mais il conte bien vite des mensonges, si on ne l'adjure, au nom de Dieu, de ne dire que la vérité. Il se montre quelquefois sous la figure d'un ange plein de beauté, assis dans un char de feu; il parle avec aménité; il procure les dignités et les faveurs, fait vivre les amis en bonne intelligence, procure d'excellens serviteurs. Il commande quatre-vingts légions de l'ordre des vertus et de l'ordre des anges. Il est très-exact à secourir ceux qui se soumettent à lui; s'il y manquait, il est facile de le châtier, comme fit Salomon, qui l'enferma dans une bouteille avec toutes ses légions, lesquelles font une armée de cinq cent vingt-deux mille deux cent quatre-vingts diables. Il fallait que la bouteille fût de belle taille.

Mais Salomon était si puissant, qu'on dit que, dans une autre occasion, il emprisonna pareillement six mille six cent soixante-six millions de diables, qui ne purent lui résister.

On ajoute que ce fut l'arrogance de Bélial qui lui mérita ce châtiment. Mais comment accorder cela avec ce que d'autres disent, que Salomon, séduit par une de ses concubines, adora un jour Bélial, et se prosterna devant son image. Des doctes racontent

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. I.

encore que Salomon mit la bouteille où était Bélial dans un grand puits, qu'il referma d'une pierre, près de la ville de Babylone; que les Babyloniens descendirent dans ce puits croyant y trouver un trésor; qu'ils cassèrent la bouteille, que tous les diables s'en échappèrent, et que Bélial, qui avait peur d'être repris, se campa bien vite dans une idole qu'il trouva vide, et se mit à rendre des oracles; ce qui fit que les Babyloniens l'adorèrent [1].

BELICHE. — C'est le nom qu'on donne au diable à Madagascar. Dans les sacrifices, on lui jette le premier morceau de la victime, avec la persuasion qu'il ne fait point de mal, tant qu'il a de quoi mettre sous la dent.

BÉLIER. — Ismaël avait un bélier sur lequel les Arabes débitent beaucoup de fables, et que Mahomet place dans son paradis. Le diable s'est quelquefois transmué en bélier, et des maléficiés ont subi cette métamorphose. C'est même sur une vieille tradition populaire qu'Hamilton a bâti son joli conte du Bélier, qui fait de si belles histoires et qui opère un peu de féerie.

Il paraît que le bélier a quelques propriétés magiques; car, lorsqu'on accusa Léonora Galigaï, femme du maréchal d'Ancre, d'avoir fait des sorcelleries, on prétendit que pendant qu'elle s'occupait des maléfices, elle ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier qu'elle avait fait bénir [2].

BELIN (Albert), — Bénédictin né à Besançon en 1610. On recherche parmi ses ouvrages; 1° le *Traité des talismans*, ou *Figures astrales*, dans lequel est montré que leurs effets ou vertus admira-

[1] Wierius, *In Pseudomon. dæmon.*

[2] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 200.

bles sont naturels, ensemble la manière de les faire et de s'en servir avec profit, in-12, Paris 1671. On a joint à l'édition de 1709, un traité du même auteur, de la *Poudre de sympathie justifiée*; 2°. les *Aventures du philosophe inconnu en la recherche et invention de la pierre philosophale*, divisées en quatre livres, au dernier desquels il est parlé si clairement de la manière de la faire, que jamais on n'en a parlé avec tant de candeur. In-12, Paris 1664 et 1674.

BELINUNCIA. — Herbe consacrée à Belenus, dont les Gaulois employaient le suc pour empoisonner leurs flèches. Ils lui attribuaient la vertu de faire tomber la pluie. Lorsque le pays était affligé d'une sécheresse, on cueillait cette herbe sacrée avec de grandes cérémonies. Les femmes des druides choisissaient une jeune vierge, qui déposait ses vêtemens et marchait toute nue à la tête des autres femmes, cherchant l'herbe divine; quand elle l'avait trouvée, elle la déracinait avec le petit doigt de la main droite; en même temps ses compagnes coupaient des branches d'arbre, et les portaient à la main en la suivant jusqu'au bord d'une rivière voisine; là, on plongeait dans l'eau l'herbe sacrée, on y trempait aussi les branches que l'on secouait sur le visage de la jeune fille. Après cette cérémonie, chacun se retirait en sa maison; seulement la jeune vierge était obligée de faire à reculons le reste du chemin.

BELLOC (Jeanne), — Sorcière du pays de Labour, prise à vingt-quatre ans, sous Henri IV. Pierre Delancre, qui l'interrogea, dit [1] qu'elle commença d'aller au sabbat dans l'hiver de 1609; qu'elle fut présentée au diable, dont elle baisa le derrière, car il

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. 2, disc. 4.

n'y avait que les notables sorcières qui le baisassent au visage. Elle conta que le sabbat est une espèce de bal masqué, où les uns se promènent en leur forme naturelle, tandis que d'autres sont transmués en chiens, en chats, en ânes, en pourceaux et autres bêtes. Voyez *Sabbat*.

BELMONTE. — Dans les beaux jours du seizième siècle, un conseiller du parlement de Provence, nommé Belmonte, fut si ardent et affectionné à faire les procès des protestans qui étaient prisonniers pour la parole de Dieu, comme dit un historien hérétique, que, pour les envoyer plus tôt au feu, il ne bougeait de la Conciergerie, depuis le matin jusqu'au soir, se faisant apporter son boire et son manger, et ne retournait en sa maison, sinon la nuit pour dormir. Tandis qu'il s'employait si fort et si vivement en cette affaire, il lui vint, à l'un de ses pieds, un petit mal qui, du commencement, ne montait pas plus que si une guêpe l'eût piqué. Le lendemain, ce mal augmenta et se prit à tout le pied, qui en devint tout rouge, avec accroissement de douleur. Les chirurgiens appelés, voyant que c'était un feu qui s'épandait partout le corps, étaient d'avis qu'on lui coupât le pied pour lui sauver le reste; ce que le malade n'ayant pas voulu accorder, le mal envahit toute la jambe, puis, le troisième jour, toute la cuisse, et enfin tout le corps le quatrième, en sorte qu'il mourût ce même jour. Son corps fut trouvé tout ainsi que si l'on l'eût roti au feu; de manière que celui qui s'était si échauffé à faire brûler les pauvres fidèles, fut lui-même brûlé par une flamme secrète de l'ire de Dieu, qui le consumma comme à petit feu [1].

[1] *Des grands et redoutables jugemens de Dieu advenus au monde*, etc. Morges, 1581, p. 61.

BÉLOMANCIE, — Divination par le moyen des flèches. Ceux qui y avaient recours prenaient plusieurs flèches sur lesquelles ils écrivaient des réponses relatives à leurs projets ; ils en mettaient de favorables et de contraires ; ensuite on mêlait les flèches, et on les tirait au hasard : celle que le sort amenait était regardée comme l'organe de la volonté des dieux, qu'on forçait de toutes parts à répondre, mille fois par jour, aux plus frivoles demandes des mortels indiscrets.

C'était surtout avant les expéditions militaires qu'on faisait usage de la bélomancie. Les Chaldéens avaient grande foi à cette divination. Les Arabes devinent encore par trois flèches qu'ils enferment dans un sac. Ils écrivent sur l'une : *Commandez-moi*, *Seigneur ;* sur l'autre : *Seigneur*, *empêchez-moi*, et n'écrivent rien sur la troisième. La première flèche qui sort du sac détermine la résolution sur laquelle on délibère.

BELPHÉGOR, — Démon des découvertes et des inventions ingénieuses. Il séduit les hommes en prenant à leurs yeux un corps de jeune femme, ce qui est déjà bien ; et en leur donnant des richesses, ce qui, pour beaucoup d'humains, est encore mieux. Les Moabites, qui l'appelaient Baalphégor, l'adoraient sur le mont Phégor. Des rabbins disent qu'on lui rendait hommage sur la chaise percée, si toutefois les anciens avaient des chaises percées, et qu'on lui offrait l'ignoble résidu de la digestion. C'est pour cela que certains doctes ne voient dans Belphégor que le dieu Pet ou *Crepitus ;* mais d'autres savans, qui paraissent mieux avisés, soutiennent que c'est Priape.

Selden, cité par Banier, prétend qu'on lui offrait des victimes humaines, dont ses prêtres mangeaient la chair. Wiérius remarque que c'est un démon qui a

toujours la bouche ouverte ; observation qu'il doit sans doute au nom de Phégor, lequel signifie, selon Leloyer, *crevasse* ou *fendasse*, parce qu'on l'adorait dans des cavernes, et qu'on lui jetait des offrandes par un soupirail.

Machiavel a fait de Belphégor le héros d'un conte charmant, que La Fontaine a embelli, et qu'on a mis plusieurs fois sur la scène.

BÉLUS, —Premier roi des Assyriens, qui selon saint Cyrille se fit adorer dans des temples, de son vivant. Il était grand astrologue : « J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver, disait-il à ses enfans, et je vous dévoilerai les secrets de vos destinées. » Il rendit des oracles après sa mort. On dit que toutes les nuits ses prêtres faisaient venir dans son temple, à Babylone, une femme de la ville, qui couchait avec le dieu ou avec les prêtres. Delancre ajoute que les femmes qui couchaient ainsi avec Bélus étaient des sorcières [1]. On croit, au reste, que Bélus pourrait bien être le même que Bel.

BELZÉBUTH ou BELZÉBUB ou BEELZÉBUTH, — Prince des démons, selon les écritures [2]; le premier en pouvoir et en crime après Satan, selon Milton; chef suprême de l'empire infernal, selon la plupart des démonographes.

Son nom signifie *seigneur des mouches*. Bodin [3] prétend qu'on n'en voyait point dans son temple.

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc, page 222, liv. 3, disc. 5.

[2] C'est Jésus-Christ même qui lui donne ce nom, saint Mathieu, ch. 12, v. 24; saint Luc, chap. 11, v. 15; et les scribes lui reprochaient qu'il chassait les diables au nom de Belzébuth, prince des démons.

[3] *Démonomanie des sorciers*, liv. 4, chap. 3.

C'était la divinité la plus révérée des peuples de Canaan, qui le représentaient quelquefois sous la figure d'une mouche ; le plus souvent avec les attributs de la souveraine puissance. Il rendait des oracles ; et le roi Ochozias le consulta sur une maladie qui l'inquiétait ; de quoi il fut aigrement repris par le prophète Élisée, qui lui demanda s'il n'y avait point de Dieu en Israël, pour aller ainsi consulter Belzébuth, dieu des mouches, dans le pays des Philistins ? On lui attribuait, en effet, le pouvoir de délivrer les hommes des mouches qui ruinent les moissons.

Presque tous les démonomanes le regardent comme le souverain du ténébreux empire ; et chacun le dépeint au gré de son imagination, comme les faiseurs de contes représentent, à leur fantaisie, les ogres, les fées, et tous les êtres imaginaires. Les écrivains sacrés le disent hideux et effroyable ; Milton lui donne un aspect imposant ; et une haute sagesse respire sur son visage. L'un le fait haut comme une tour ; l'autre d'une taille égale à la nôtre ; quelques-uns se le figurent sous la forme d'un serpent ; il en est même qui le voient sous les traits d'une belle femme.

Le monarque des enfers, dit Palingène, *in Zodiaco vitæ*, est d'une taille prodigieuse, assis sur un trône immense, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, la poitrine gonflée, le visage bouffi, les yeux étincelans, les sourcils élevés et l'air menaçant. Il a les narines extrêmement larges, et deux grandes cornes sur la tête ; il est noir comme un maure : deux grandes ailes de chauve-souris sont attachées à ses épaules ; il a deux larges pates de canard, une queue de lion, et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds.

Des amateurs disent qu'il a une soutane de bouracan noir. Diégo, dans le *Compère Mathieu*, de l'ab-

bé Dulaurens, conte que sa robe est doublée de ferblanc, et ornés de paremens de faïence. Au surplus, les uns disent que Belzébuth est encore Priape, qu'on s'obstine à chercher partout; d'autres le confondent avec Bacchus. On a cru le retrouver dans le Belbog, ou Belbach (dieu blanc) des Slavons, parce que son image ensanglantée était toujours couverte de mouches, comme celle de Belzébuth chez les Syriens. On dit aussi que c'est le méme que Pluton. Porphyre prétend que c'est le même que Bacchus. Il est plus vraisemblable de croire que c'est Baël, que Wiérius fait empereur des enfers; d'autant mieux que Belzébuth ne figure pas sous son nom dans l'inventaire de la monarchie infernale, où l'on s'attend à le trouver, avec quelque fondement.

On voit, dans les véritables *Clavicules* de Salomon, page 11, que Belzébuth apparaît quelquefois sous de monstrueuses formes, comme celles d'un veau énorme ou d'un bouc suivi d'une longue queue; souvent, néanmoins, il se montre sous la figure d'une mouche d'une extrême grosseur. Quand il est en colère, ajoute-t-on, il vomit des flammes et hurle comme un loup. Quelquefois enfin Astaroth apparaît à ses côtés, sous les traits d'un âne.

BÉNÉDICITÉ. — Saint Grégoire le Grand rapporte que le diable se transforma un jour en laitue, et qu'une jeune religieuse le mangea en salade, ce qui eut de graves suites. La religieuse n'avait pas dit son *bénédicité*: elle se trouva possédée du démon; mais le saint homme Equitius la délivra; et la *Légende dorée* observe que, dans les exorcismes, on demanda au diable pourquoi il était entré dans le corps de la jeune vierge; à quoi le diable répondit: « Je n'y suis point entré; j'étais assis sur une laitue, elle m'a mordu

et avalé [1]. » Cette circonstance dément un peu saint Grégoire.

On lit ailleurs qu'un capucin entra dans un cabaret, malgré les défenses du prieur, et se mit à boire sans avoir préalablement fait le signe de la croix. Le diable, qui le guettait se jeta dans son corps, sous la forme d'un demi-setier de vin, et rendit le capucin si pesant, qu'il fallut dix hommes pour l'emporter [2]. Il fut délivré par saint Dominique.

Un enfant qui avait soif demanda à boire, sans que personne lui en donnât. Le diable en eut pitié, il prit une forme humaine, pour ne pas effrayer le petit bon homme, et lui apporta un verre d'eau. Comme l'enfant était pressé, il but ce qu'on lui présentait sans songer à faire le signe de la croix, et sans dire son *bénédicité*. Le diable, stupéfait de cette négligence, se rapetissa aussitôt, et entra dans le corps du marmot pour lui apprendre à être plus circonspect à l'avenir, et à ne point négliger ses dévotions. Les parens, voyant leur fils possédé, l'interrogèrent, et connurent bientôt la cause de cet accident. Ils le conduisirent donc à saint Euchaire, qui se hâta de bénir un second verre d'eau, et le fit boire au petit démoniaque. Incontinent le diable se retira [3].

Une jeune nonne était si véhémentement tracassée par le diable, qu'elle excitait la pitié de toutes les sœurs. Ce n'étaient point de ces espiègleries qui ne font qu'exercer la foi et la patience, c'étaient des tourmens insupportables. L'esprit immonde se jetait impudemment sur son lit, la serrait dans ses bras,

[1] *Legenda, opus aureum Jac. de Voragine, auct. à Claud. à Rotâ*, *leg.* 130.

[2] *Qui vix à fratribus decem fuit deportatus* (*legenda aurea*, 108, *de sancto Dominico.*)

[3] Surius, *Historiæ invent. S. Celsi*, cap. 2, tom. 7.

et lui faisait toutes sortes de violences. On avait inutilement consulté les experts; tous les remèdes spirituels étaient sans effet; et les prières, les confessions, les signes de croix ne dérangeaient pas le démon obstiné. La religieuse s'adressa enfin à un pieux personnage, qui lui donna ce conseil : « Quand le diable voudra s'approcher de vous, dites le *bénédicité*, vous serez débarrassée à coup sûr. » La sœur suivit cette ordonnance ; et véritablement le diable fut obligé de reculer. On dit même qu'il n'osa plus revenir [1].

BÉNÉDICT (JEAN), — Médecin allemand du seizième siècle. On lui doit un livre *sur les Visions et les révélations naturelles et surnaturelles*, qui n'est presque pas connu [2].

BENOIT VIII, — Cent quarante-huitième pape, élu en 1012, mort en 1024. On lit dans Platine, cité par le Loyer et par Wierius [3], que quelque temps après sa mort, Benoît VIII apparut, monté sur un cheval noir, à un saint évêque dans un lieu solitaire et écarté; que l'évêque lui demanda comment il se faisait qu'étant mort, il se montrait ainsi sur un cheval noir. A quoi le pape répondit que, pendant sa vie, il avait été avare et convoiteux d'amasser biens et chevances, sans beaucoup se soucier de quelle part ils lui venaient; qu'il était en purgatoire pour ses rapines; mais qu'il n'était pas damné parce que, tant bien que mal, il avait fait des aumônes. Il révéla ensuite le lieu où il avait caché ses richesses, et pria le saint évêque de les distribuer aux pauvres.

1 *Cæsarii Heisterbach*, *miracul.*, liv. 5, ch. 46.

2 *Joannis Benedicti libellus de visionibus et revelationibus naturalibus et divinis*, *in-8°*. *Moguntiæ*, 1550.

3 *Plantius de vitis pontific.* Leloyer, *Disc. des spectres*, liv. 6, ch. 13. Wierius, *De præst.*, lib. 1, cap. 16.

Après cela, le fantôme se montra pareillement au pape son successeur, et le supplia d'envoyer en diligence un courrier à Odilon, abbé de Cluny, pour l'avertir qu'il priât Dieu pour le repos de son âme, qu'il fallait tirer du purgatoire. Odilon fit bien vite des œuvres pies; et peu de jours après, on vit un homme lumineux et beau par excellence entrer dans le cloître, avec d'autres personnes habillées de blanc, et se mettre à genoux devant Odilon. Un dévot religieux demanda qui était cet homme de si haute apparence, qui faisait tant d'honneur à l'abbé. Il lui fut répondu que c'était le pape Benoît VIII, qui, par les prières d'Odilon, jouissait de la gloire des bienheureux.

BENOIT IX, — Cent cinquantième pape, élu en 1033, à l'âge de douze ans, parce qu'il était neveu du pape Jean XIX, à qui il succédait. L'infamie de ses mœurs, ses rapines et ses cruautés le firent chasser trois fois du saint siége. Il se convertit à la fin, et acheva ses jours dans la retraite. Quelques-uns assurent que c'était un exécrable magicien, qui ne remonta deux fois sur le trône pontifical que par le moyen de ses maléfices. Le cardinal Benno dit qu'il prédisait les choses futures, et qu'il était si habile enchanteur que toutes les femmes à qui il voulait plaire couraient après lui par les bois et les montagnes [1].

L'auteur des Grands et redoutables jugemens de Dieu, s'appuie de la même autorité pour nous apprendre qu'après avoir commis un nombre infini de vilenies et de méchancetés, tout le temps qu'il fut pape, Benoit IX fut enfin étranglé par son démon familier, dans une forêt où il était allé pour vaquer à ses enchantemens.

[1] Cité dans Naudé, *Apologie pour tous les grands personnages soupçonnés de magie*, ch. 19.

Comme il avait toujours aimé la chasse et les bois, Martin le Polonais et Platine ajoutent qu'après la mort de Benoît IX, son âme fut condamnée à errer dans les forêts, sous la forme d'une horible bête sauvage, avec un corps d'ours à longs poils, une queue de chat et une tête d'âne. Un saint ermite qui le rencontra, lui demanda pourquoi il avait cette figure. « J'étais un monstre, répondit Benoît, et vous voyez mon âme telle qu'elle a toujours été. »

BENSOZIA. — Certains canonistes des douzième et treizième siècles s'élèvent fortement contre les femmes d'alors qui allaient à une espèce de sabbat, sur lequel il ne nous est parvenu que très-peu de notions. On disait que des fées ou des démons transformés en femmes s'associaient toutes les dames qui voulaient prendre part à leurs plaisirs ; et que toutes, dames et fées ou démons, montées sur des bêtes ailées, allaient de nuit faire des courses et des fêtes dans les airs. Elles avaient pour chef la diablesse ou fée Bensozia, à qui il fallait obéir aveuglément avec une soumission sans réserve. C'était, dit-on, la Diane des anciens Gaulois ; on l'appelait aussi Nocticula, Hérodias ou la lune. On voit, dans des manuscrits de l'église de Cousérans, que des dames au quatorzième siècle avaient encore le renom d'aller à cheval aux courses nocturnes de Bensozia. Toutes, comme les sorcières au sabbat, faisaient inscrire leur nom sur un catalogue, et après cela se croyaient fées. On remarquait encore au dernier siècle, à Montmorillon en Poitou, sur le portique d'un ancien temple, une femme nue, enlevée par deux serpens dans les airs. C'était sans doute le modèle de la contenance des sorcières ou fées dans leurs courses de nuit [1].

[1] Don Martin, *Religion des Gaulois*, tom. 2, p. 59 et 65.

BENTHAMÉLÉON. — Titus, ayant pris Jérusalem, publia un édit qui défendait aux Juifs d'observer le sabbat et de se circoncire, en leur ordonnant de manger de toute espèce de viande, et de coucher avec leurs femmes dans les temps où la loi le leur défendait. Les Juifs consternés envoyèrent à Titus le rabbin Siméon, qui passait pour un homme très-habile, et lui recommandèrent de ne rien négliger pour obtenir l'adoucissement de cet édit. Siméon s'étant mis en chemin avec le rabbin Éléazar, ils rencontrèrent un diable, nommé Benthaméléon, qui demanda à les accompagner, leur avouant qu'il était diable de sa nature, mais enclin à rendre service, leur promettant d'entrer dans le corps de la fille de Titus, et d'en sortir aussitôt qu'ils le lui commanderaient, afin qu'ils pussent gagner l'empereur par ce miracle. Les deux rabbins acceptèrent sa proposition avec empressement; et, Benthaméléon ayant tenu sa parole, ils obtinrent en effet par-là la révocation de l'édit.

BÉRANDE, — Sorcière brûlée à Maubec, près Beaumont de Lomaignie en 1577. En allant au supplice, elle accusa une demoiselle d'avoir été au sabbat ; la demoiselle le nia ; Bérande lui dit : « Ne sais-tu pas que la dernière fois que nous fîmes la danse, à la Croix du pâté, tu portais le pot de poison?.. » Et la demoiselle fut convaincue d'être sorcière, parce qu'elle ne sut que répondre [1].

BERBIGUIER. — Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, né à Carpentras, est un auteur vivant qui a publié en 1821 un ouvrage dont voici le titre : *Les Farfadets*, ou *Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, 3 vol. in-8°, ornés

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 132.

de huit litographies et du portrait l'auteur, entouré d'emblèmes, surmonté de cette devise : *le Fléau des farfadets*, avec cette épigraphe : « Jésus Christ fut en-
» voyé sur la terre par Dieu le père, afin de laver le
» genre humain de ses péchés; j'ai lieu de croire
» que je suis destiné à détruire les ennemis du Très-
» Haut. »

L'auteur, qui pourrait s'appeler, non le fléau, mais le Don Quichotte des farfadets, débute par une dédicace à tous les empereurs, rois, princes souverains des quatre parties du monde. « Réunissez vos efforts aux miens, leur dit-il, pour détruire l'influence des démons, sorciers et farfadets qui désolent les malheureux habitans de vos états. » Il ajoute qu'il est tourmenté par le diable depuis vingt-trois ans. « Il y a déjà long-temps, dit-il ensuite, que les persécutions diaboliques des farfadets auraient eu un terme sur la terre, si quelqu'un de vos sujets avait eu le courage de vous les dévoiler. » Il annonce qu'il va tout découvrir; et alors suit une préface où on lit que les farfadets troublent le repos public par leurs visites nocturnes, qu'ils détruisent les récoltes, suscitent les tempêtes et les orages, font agir l'influence des planètes, lancent la grêle, intervertissent l'ordre des saisons, désunissent les ménages, subornent les femmes et les filles, et procurent des morts secrètes.

M. Berbiguier dit que les farfadets se métamorphosent sous des formes humaines pour tourmenter les hommes. Dans le chapitre 2 de son livre, il nomme tous ses ennemis par leur nom, et soutient que ce sont des démons déguisés, des agens de Belzébuth; qu'en les appelant infâmes et coquins, ce n'est pas eux qu'il insulte, mais les diables qui se sont emparés de leurs corps, et qu'il espère bien qu'après qu'il

les aura fait connaître, ils ne sauront plus où reposer leurs têtes criminelles. Il dit que Moreau, magicien et sorcier à Paris, est le représentant de Belzébuth, et que Satan et Moloch possèdent le corps de ses médecins. « On me fait passer pour fou, ajoute-t-il; mais si j'étais fou, mes ennemis ne seraient pas tourmentés comme ils le sont tous les jours par mes lardoires, mes épingles, mon soufre, mon sel, mon vinaigre et mes cœurs de bœuf [1]. »

Le discours préliminaire qui suit la préface contient une petite compilation intitulée : *Opinion des auteurs sacrés et profanes les plus recommandables, à l'effet de prouver qu'il y a des hommes adonnés aux esprits infernaux.* L'auteur cite confusément le Lévitique, Apulée, Tibulle, Platina, saint Jérôme, Wierius ou Jean Wier, Delrio, saint Augustin, saint Thomas et M. Salgues.

Les trois volumes sont en quelque sorte les Mémoires de l'auteur, que le diable ne quitte pas. Il établit le pouvoir des farfadets; il conte, au chapitre 4, qu'il s'est fait dire la bonne aventure en 1796, par une sorcière d'Avignon, appelée la Mansotte, qui se servait pour cela du jeu de taro. « Elle y ajouta, dit-il, une cérémonie qui, sans doute, est ce qui m'a mis entre les mains des farfadets. Elles étaient deux disciples femelles de Satan; elles se procurèrent un tamis propre à passer de la farine, sur lequel on fixa une paire de ciseaux par les pointes. Un papier blanc plié était posé dans le tamis. La Mansotte et moi nous tenions chacun un anneau des ciseaux, de

[1] Page 12 de la préface. Il paraîtrait que M. Berbiguier, quoiqu'il soit, comme il le dit, un exemple de religion, fait de la sorcellerie; car les sorciers piquent un cœur de bœuf avec des épingles, dans la persuasion qu'au moyen de certaines paroles charmées, la piqûre frappe leurs ennemis.

manière que le tamis était, par ce moyen, suspendu en l'air. Aux divers mouvemens du tamis, on me faisait des questions qui devaient servir de renseignemens à ceux qui voulaient me mettre en leur possession. Les sorcières demandèrent trois pots : dans l'un elles enfermèrent quelques-uns des tarots jetés sur la table, et préférablement les cartes à figures. Je les avais tirées du jeu les yeux bandés. Le second pot fut garni de sel, de poivre et d'huile; le troisième de laurier. Les trois pots, couverts, furent déposés dans une alcove, et les sorcières se retirèrent pour attendre l'effet....

» Je rentrai chez moi à dix heures du soir; je trouvai mes trois croisées ouvertes, et j'entendis, au-dessus de ma tête, un bruit extraordinaire. J'allume mon flambeau; je ne vois rien. Le bruit que j'entendais ressemblait au mugissement des bêtes féroces; il dura toute la nuit. Je souffris trois jours diverses tortures, pendant lesquels les deux sorcières préparaient leurs maléfices. Elle ne cessèrent, tant que dura leur manége, de me demander de l'argent. Il fallait aussi que je fusse là pour leur donner du sirop, des rafraîchissemens et des comestibles; car leurs entrailles étaient dévorées par le feu de l'enfer. Elles eurent besoin de rubans de différentes couleurs, qu'elles ne m'ont jamais rendus.

» Pendant huit jours que dura leur magie, je fus d'une tristesse accablante. Le quatrième jour, elles se métamorphosèrent en chats, venant sous mon lit pour me tourmenter. D'autres fois elles venaient en chiens : j'étais accablé par le miaulement des uns et l'aboiement des autres. Dieu! que ces huit jours furent longs! » M. Berbiguier, vexé cruellement, s'adressa à un tireur de cartes, qui se chargea de combattre les deux sorcières; mais il ne lui amena que

de nouveaux tourmens. L'auteur, désespéré, allait mal finir, quand Jésus-Christ lui apparut, comme on le voit au chapitre 7, assis dans un trône de diamans et de rubis, entouré d'étoiles, éclairé par une bobèche plate, d'où sortait une vive lumière. M. Berbiguier dit qu'il fut si content, qu'il regarda ce beau spectacle pendant trois heures sans rien dire.

Le chapitre 8 contient de nouveaux miracles; le paradis est décrit dans le chapitre 9 : c'est un grand bâtiment dans une plaine verte, éclairée par une multitude de flambeaux. Dans les chapitres suivans, l'auteur se fait dire encore sa bonne aventure, et se croit obsédé; il entend sans cesse à ses oreilles des cris de bêtes affreuses; il a des peurs et des visions. Il vient à Paris pour un procès, fait connaissance d'une nouvelle magicienne, qui lui tire les cartes. « Je lui demandai, dit-il, si je serais toujours malheureux; elle me répondit que non; que si je voulais, elle me guérirait des maux présens et à venir, et que je pouvais moi-même faire le remède. « Il faut, me dit-elle, acheter une chandelle de suif chez la première marchande dont la boutique aura deux issues, et tâcher, en payant, de vous faire rendre deux deniers. » Elle me recommanda de sortir ensuite par la porte opposée à celle par laquelle je serais entré, et de jeter les deux deniers en l'air; ce que je fis. Je fus grandement surpris d'entendre le son de deux écus, au lieu de celui des deux deniers. L'usage qu'elle me dit de faire de la chandelle fut d'allumer d'abord mon feu, de jeter dedans du sel, d'écrire sur un papier le nom de la première personne qui m'a persécuté, de piquer ce papier dans tous les sens, d'en envelopper la chandelle, en l'y fixant avec une épingle, et de la laisser brûler entièrement ainsi.

» Aussitôt que j'eus tout exécuté, ayant eu la pré-

caution de m'armer d'un couteau en cas d'attaque, j'entendis un bruit effroyable dans le tuyau de ma cheminée; je m'imaginai que j'étais au pouvoir du magicien Moreau, que j'avais consulté à Paris. Je passai la nuit à alimenter le feu, en y jetant de grosses poignées de sel et de soufre, pour prolonger le supplice de mes ennemis... » M. Berbiguier fit neuf jours de suite la même opération, sans pour cela se voir débarrassé des farfadets et magiciens. Il se confessa, ce qui le soulagea un peu, comme l'atteste le chapitre 23; mais les tourmens reviennent; il voit une nuée noire qu'il reconnaît être l'ouvrage des magiciens. Au chapitre 36, il apostrophe les farfadets; il cite ensuite plusieurs personnes qui furent très-surprises de ses connaissances, et qui durent l'être en effet. Il dit cependant, au chapitre 58, que les farfadets lui enlèvent quelquefois ses facultés intellectuelles, quoiqu'il se soit fait exorciser, comme il le conte dans le chapitre 61.

On voit, dans le chapitre 68, que des femmes l'engagent à être galant et à oublier ses visions; sur quoi il se récrie qu'il aime mieux être livré aux farfadets qu'aux dames; et une demoiselle lui jette un sort en lui touchant les deux cuisses avec ses mains.

Mais si M. Berbiguier n'aime pas les dames, il aime son écureuil coco; il conte qu'un jour ce pauvre coco, persécuté par les farfadets, se réfugia sous le bonnet de coton de son maître, et il espère bien qu'on dira Berbiguier et son coco, comme on dit saint Roch et son chien, d'autant plus que son coco meurt au chapitre 16 du tome 2, tué par des farfadets, parce qu'au chapitre 11, M. Berbiguier les avait empêchés de troubler la fête du roi en 1818. Aussi le 7 février suivant, il reçoit une lettre de l'antechrist, qui lui reproche amèrement le tort qu'il lui fait en décriant les farfadets, qu'il

détruit même en grand nombre avec une lardoire et un cœur de bœuf...

Les trois volumes sont partout de même force, et nous ne dirons rien de trop en rangeant cet ouvrage parmi les plus extravagantes productions des temps les plus barbares.

BÉRENGER, — Hérétique du onzième siècle, qui attaqua le dogme de la transsubstantiation, mais qui mourut dans le sein de l'Église. Cependant Guillaume de Malmesbury raconte [1] qu'à son lit de mort, Bérenger reçut la visite de son ancien ami Fulbert, lequel recula devant le lit où gisait le malade, disant qu'il n'en pouvait approcher, parce qu'il voyait auprès de Bérenger un horrible et grand démon, très-puant. Les uns disent qu'on chassa ce démon; beaucoup d'autres assurent qu'il tordit le cou à l'hérétique et l'emporta là-bas.

BERGERS. — On est encore persuadé, dans presque tous nos villages, que les bergers commercent avec le diable, et qu'ils font très-adroitement des maléfices. Il est excessivement dangereux, assure-t-on, de passer près d'eux sans les saluer; il fourvoient loin de sa route le voyageur qui les offense, font naître des orages devant ses pas et des précipices à ses pieds. On conte là-dessus beaucoup d'histoires terribles.

Un voyageur, passant à cheval devant une petite chapelle située à l'entrée d'une forêt du Mans renversa par mégarde un vieux berger qui croisait sa route. Comme il était fort tard, le cavalier pressé ne s'arrêta pas pour relever ce bon homme, et ne chercha pas même à lui demander excuse. Le berger, se tournant vers le voyageur, lui cria qu'il se souvien-

[1] *In historiâ Anglor. sub Gulhielmo* I.

drait de lui. L'homme à cheval ne fit pas d'abord attention à cette menaçe; mais bientôt, réfléchissant que le berger pouvait lui jeter un maléfice, ou tout au moins l'égarer, il eut regret de n'avoir pas été plus honnête.

Comme il s'occupait de ces pensées, il entendit marcher derrière lui : il se retourne et entrevoit un grand spectre, nu, hideux, qui le poursuit.... C'est sûrement un fantôme envoyé par le berger... Il pique son cheval qui ne peut plus courir. « Grand Dieu! je suis ensorcelé!.. » Pour comble de frayeurs, le spectre saute sur la croupe du cheval, enlace de ses deux longs bras le corps du cavalier, et se met à hurler d'une force épouvantable. Le voyageur fait de vains efforts pour se dégager du monstre, qui continue de crier d'une voix rauque et sépulcrale. Le cheval s'effraie des cris, et cherche à son tour à jeter à terre sa double charge. Le cavalier ne savait plus à quel saint recourir, lorsqu'enfin une ruade de l'animal renverse le spectre, sur lequel le pauvre homme ose à peine jeter les yeux. Il a une longue barbe sale; le teint pâle, les yeux hagards; il fait d'effroyables grimaces.... On pourrait même distinguer deux cornes au milieu de ses cheveux hérissés....

Le cavalier fait un grand signe de croix, et fuit au plus vite : arrivé au prochain village, il raconte sa mésaventure. On lui apprend que le spectre qui lui a causé tant de frayeur est un fou échappé, qu'on cherche depuis quelques heures [1].

Mais beaucoup de maléfices de bergers ont eu des suites plus fâcheuses. Un boucher avait acheté un demi-cent de moutons sans donner le *pour-boire* au berger de la ferme. Celui-ci se vengea en prononçant une

[1] Madame Gabrielle de P***, *Hist. des Fantômes*, etc., p. 205.

prière magique ; et, lorsqu'ils passèrent le pont qui se trouvait sur leur route, tous les moutons se ruèrent dans l'eau la tête la première.

On conte aussi qu'un certain berger avait fait un petit talisman avec la corne des pieds de ses bêtes, comme cela se pratique pour conserver les troupeaux en santé. Il portait, selon sa coutume, ce talisman dans sa poche : un berger du voisinage parvint à le lui escamoter; et, comme il lui en voulait depuis long-temps, il mit ce talisman en poudre, et l'enterra dans une fourmilière, avec une taupe, une grenouille verte et une queue de morue, en disant : *maudition*, *perdition*, *destruction*. Il fit ensuite une neuvaine de chapelet, et au bout de neuf jours il déterra son maléfice et le sema dans l'endroit où devait paître le troupeau de son voisin qui fut entièrement détruit.

D'autres bergers, avec trois cailloux pris en différens cimetières, et certaines paroles magiques, donnent des dyssenteries, envoient la gale à leurs ennemis, et font mourir autant d'animaux qu'ils souhaitent. Quoique ces pauvres gens ne sachent pas lire, on craint si fort leur savoir et leur puissance, dans quelques villages, qu'on a bien soin de recommander aux voyageurs de ne pas les insulter, et de passer auprès d'eux sans leur demander quelle heure il est, quel temps il fera, ou telle autre chose semblable, si l'on ne veut avoir des nuées, être noyé par des orages, courir de grands périls, et se perdre dans les chemins les plus ouverts.

Il est bon de remarquer que, dans tous leurs maléfices, les bergers emploient des prières adressées pour la plupart à la sainte Vierge, et que les *Pater*, les *Ave*, les neuvaines de chapelet, sont leurs grands ressorts pour faire mourir les moutons.

Ils ont encore d'autres oraisons qui sont le contre-poison de celles-ci, et des prières pour la conservation des troupeaux. Voyez *Gardes* ; et pour l'histoire des bergers de Brie, voyez *Hocque*.

BÉRITH, — Duc aux enfers, grand et terrible. Il est connu sous trois noms ; quelques-uns le nomment Béal, les Juifs Bérith, et les nécromanciens Bolfri. Il se montre sous les traits d'un jeune soldat habillé de rouge des pieds à la tête, monté sur un cheval de même couleur, ayant une couronne sur le front ; il répond sur le passé, le présent et l'avenir. On le maîtrise par la vertu des anneaux magiques ; mais il ne faut pas oublier qu'il est quelquefois menteur. Il a le talent de changer tous les métaux en or ; aussi on le regarde comme le démon des alchimistes. Il donne des dignités, et rend la voix des chanteurs claire et déliée. Vingt-six légions sont à ses ordres [1].

C'était l'idole des Sichemites, et peut-être est-ce le même que le Béruth de Sanchoniaton, que des doctes croient être Pallas ou Diane. L'auteur du *Solide trésor du petit Albert* conte de Bérith une aventure qui ferait croire que ce démon n'est plus qu'un follet ou lutin, si toutefois c'est le même Bérith.

Je me suis trouvé, dit-il, dans un château où se manifestait un esprit familier, qui depuis six ans avait pris soin de gouverner l'horloge et d'étriller les chevaux. Je fus curieux un matin d'examiner ce manége ; mon étonnement fut grand de voir courir l'étrille sur la croupe du cheval, sans être conduite par aucune main visible. Le palefrenier me dit qu'il avait attiré ce farfadet à son service, en prenant une petite poule noire, qu'il avait saignée dans un grand chemin croisé ; que du sang de la poule il avait écrit sur un petit

[1] Wierius, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

morceau de papier : « Bérith fera ma besogne pendant » vingt ans, et je le récompenserai ; » qu'ayant ensuite enterré la poule à un pied de profondeur, le même jour le farfadet avait pris soin de l'horloge et des chevaux, et que de temps en temps lui-même faisait des trouvailles qui lui valaient quelque chose...

L'historien semble croire que ce lutin était une mandragore [1]. Les cabalistes n'y voient autre chose qu'un sylphe.

BERNA (Benedetto), —Prêtre sorcier qui, au rapport de Bodin[2] et de quelques autres démonographes, avoua, à l'âge de quatre-vingts ans, qu'il avait eu commerce pendant quarante années avec un démon incube qu'il nommait Hermione ou Hermeline, ou Florinde, et qu'il menait partout avec lui sans que personne l'aperçût; il s'entretenait assez fréquemment, dit-on, avec cet esprit qu'on ne voyait pas; de manière qu'on le prenait pour un fou. Il confessa aussi avoir humé le sang de divers petits enfans, et fait plusieurs autres méchancetés exécrables, pourquoi il fut brûlé vif.

BERNARD. — Cardan prétend, avec assez de raison, que la sorcellerie ne fut souvent qu'une espèce de maladie hypocondriaque, causée par la mauvaise nourriture des pauvres diables que l'on poursuivait comme sorciers. Il raconte que son père sauva un jour un paysan nommé Bernard, que l'on allait condamner à mort pour sorcellerie, en lui changeant sa façon ordinaire de vivre ; il lui donna le matin quatre œufs frais, et autant le soir, avec des viandes succulentes et du meilleur vin qu'il put trouver ; le pauvre

[1] *Admirables secrets du petit Albert*, p. 122.
[2] *Démonomanie des sorciers*, liv. 2, p. 279.

homme perdit son humeur noire, n'eut plus de visions, et évita le bûcher.

BERNARD DE THURINGE. — Ermite qui vers le milieu du dixième siècle annonçait la fin du monde. Il appuyait son sentiment sur un passage de l'Apocalypse, qui porte qu'après mille ans l'ancien serpent sera délié. Il prétendait que ce serpent était l'antechrist; que par conséquent l'année 960 étant révolue, la venue de l'antechrist était prochaine. Il disait que quand le jour de l'annonciation de la sainte Vierge se rencontrerait avec le Vendredi saint, ce serait une preuve certaine de la fin du monde; il assurait que Dieu lui avait révélé que le monde allait finir. Une éclipse de soleil arriva vers ce temps-là; tout le monde crut que le jour du dernier jugement était arrivé; mais on vit au commencement du onzième siècle le monde subsister comme au dixième, et l'on s'accoutuma à penser qu'il pouvait durer encore.

BERNARD-LE-TRÉVISAN, — Fameux alchimiste du quinzième siècle, que quelques-uns croient avoir été sorcier, né à Padoue en 1406. Il a beaucoup travaillé sur le grand œuvre, et ses ouvrages inintelligibles sont recherchés des alchimistes; ils roulent tous sur la pierre philosophale [1].

BERNOLD. Voyez *Berthold*.

BERQUIN (Louis), — Gentilhomme artésien, con-

[1] *De philosophiâ hermeticâ*, libri IV; Strasbourg, 1567, 1682; Nuremberg, 1643. — *Opus historico-dogmaticum peri chymeias, cum J.-F. Pici libris tribus de auro.* Ursellis, 1598; in-8°. — *Tractatus de secretissimo philosophorum opere chimico, et responsio ad Thomam de Bononiâ.* Bâle, 1600. — *Opuscula chemica de lapide philosophorum*, en français. Anvers, 1567. — *Bernardus redivivus, vel opus de chimiâ, historico-dogmaticum, è gallico in latinum versum*, Francfort, 1625.

seiller de François I[er]., qui s'avisa de déclamer contre les pieuses fraudes des moines, grief qu'on ne put lui pardonner. On l'accusa de s'être dévoyé de la religion catholique, de favoriser le luthéranisme; ses livres furent brûlés, et la protection du roi le sauva seule d'une abjuration publique; mais on le reprit bientôt. On prouva qu'il était sorcier; on le convainquit d'avoir adoré le diable : le roi n'osa plus le défendre. On lui perça la langue d'un fer chaud, après qu'il eut fait amende honorable; et il fut brûlé vif en place de Grève le 17 avril 1529.

BERSON, — Docteur en théologie, et prédicateur de la cour sous Henri III, qui s'imaginait être Énoch, et qui voulait aller porter l'Évangile dans le Levant, avec un prêtre flamand qui se vantait d'être Élie. Taillepied dit avoir entendu maître Berson prêcher cette facétie devant le frère du roi, au château de Château-Thierry [1].

BERTHIER (Guillaume-François), — Célèbre jésuite, mort en 1782. Voltaire a publié la relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier; mais ce n'est qu'une plaisanterie. Le père Berthier vivait encore, et depuis qu'il est réellement mort il n'est pas revenu.

BERTHOLD. — Après la mort de Charles le Chauve, un bourgeois de Reims, nommé Berthold ou Bernold, gravement malade, ayant reçu tous les sacremens, fut pendant quatre jours sans prendre aucune nourriture; il se sentit alors si faible, qu'à peine lui trouva-t-on un peu de palpitation et de respiration. Vers minuit, il appela sa femme et lui dit de faire venir promptement son confesseur. Le prêtre

[1] *Psycologie* ou *Traité de l'apparition des esprits*, ch. 3.

était encore dans la cour, que Berthold dit : « Mettez ici un siége ; car le prêtre vient. » Il entra, et dit quelques prières auxquelles Berthold répondit : puis il tomba en extase, après quoi il raconta un voyage que son âme venait de faire ;

Il était allé en purgatoire, conduit par un esprit, et y avait vu quarante et un évêques qu'on faisait geler et bouillir tour à tour. Parmi ces prélats se trouvaient Ebbon, archevêque de Reims, Léopardelle ou Pardule, évêque de Laon, et l'évêque Énée, qui étaient vêtus d'habits sales, déchirés et roussis par les flammes ; ils avaient le visage ridé, la figure basanée, hâve et crasseuse. Les plus tourmentés appelèrent Berthold : « Recommandez à nos amis, dirent-ils, d'offrir pour nous le saint sacrifice.... Berthold le promit. Ebbon le chargea de demander au clergé et au peuple de Reims des prières pour lui et ses compagnons. Le bourgeois fit sa commission ; et, retournant ensuite en purgatoire, il trouva à la porte Ebbon avec les autres évêques qui en sortaient frais et habillés de blanc, et qui le remercièrent.

Dans un autre voyage aux enfers, Berthold vit l'âme du roi Charles le Chauve étendue dans un bourbier, rongée de vers, et tellement décharnée, qu'on pouvait compter ses os et ses nerfs. « Priez l'archevêque Hincmar de me soulager dans mes maux, » dit le roi à demi mangé au bon Berthold. « Volontiers, » répondit celui-ci. Hincmar dit la messe pour lui, et le roi Charles fut très-soulagé. De plus, il écrivit aux parens du monarque défunt l'état déplorable où il se trouvait, ajoutant qu'il n'était ainsi tourmenté que pour avoir donné des bénéfices aux courtisans et aux laïcs. « On doit convenir, ajoute Denis le Chartreux, que c'était un crime trop révoltant... ; » et Loup, abbé de Ferrière, croit que

la ruine de la famille de Charlemagne ne vient que de là...

Un peu plus loin, Berthold vit Jessé, évêque d'Orléans, que quatre diables plongeaient alternativement dans un pot de poix bouillante et dans un puits d'eau glacée. « Ami, priez le clergé de s'intéresser à moi, » dit-il à Berthold : le bon homme s'en chargea. On pria pour lui, et il fut soulagé. Il vit ensuite le comte Othaire, qui était de même dans les tourmens. Berthold pria la femme d'Othaire, ses vassaux et ses amis de faire des prières et des aumônes pour lui; et il fut délivré de ses peines. Berthold, après tout cela, revenu sur la terre, où il soulagea tant de patiens, reçut la sainte communion, et se porta mieux; il vécut encore quatorze ans, comme le lui avait promis celui qui l'avait conduit devant tous ces personnages [1].

BERTHOMÉ DU LIGNON, — dit *Champagnat*, sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il avoua que son père l'avait mené au sabbat dès sa jeunesse; qu'il avait promis au diable son âme et son corps; qu'à la Saint-Jean dernière il y avait eu un grand sabbat où le diable les faisait danser en rond; qu'il se mettait au milieu de la danse, en forme de bouc noir, donnant à chacun une chandelle allumée, avec laquelle ils allaient lui baiser le cul; que le diable lui octroyait à chaque sabbat quarante sous en monnaie, et des poudres pour faire des maléfices; que quand il le voulait, il appelait le diable, qui venait à lui comme un tourbillon de vent; que la nuit dernière il était venu le visiter en sa pri-

[1] Hincmari, *Archiep. epist.*, t. 2, p. 806. Leloyer, *Disc. et Hist. des spectres*, liv. 6, chap. 13. Don Calmet, *Traité sur les apparit.*, chap. 46. M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 56.

son, et lui avait dit qu'il n'avait pas moyen de le tirer d'où il était; que le diable défendait à tous de prier Dieu, d'aller à la messe et de faire les Pâques; et que lui, avait fait mourir plusieurs personnes et bêtes, au moyen des poudres qu'on lui donnait au sabbat [1].

BÊTES. — Il y a, dans les choses prodigieuses de ce monde, beaucoup de bêtes qui figurent avec distinction. Sans parler des merveilles naturelles, on sait combien de bêtes on place dans nos légendes; nous avons déjà remarqué que Mahomet en reçoit dix dans son paradis; il doit s'en trouver davantage en enfer.

Les bêtes ont été long-temps des instrumens à présages : les sorciers et les démons ont relevé leur bassesse en empruntant leurs formes; et souvent on a brûlé des chats et des chiens dans lesquels on reconnaissait évidemment un démon caché, ou bien une sorcière. Voyez *Animaux*, *Métamorphoses*, et les noms particuliers des bêtes diverses.

Dans les campagnes, on effraye encore les enfans de la menace d'une *Bête à sept têtes*, dont l'imagination varie en tous lieux la laideur. L'opinion de cette bête monstrueuse remonte sans doute à l'hydre de Lerne, ou du moins à la *Bête de l'Apocalypse*, qui a sept têtes et dix cornes [2].

Des personnes accoutumées aux choses extraordinaires ont vu aussi quelquefois des spectres de bêtes. On sait la petite anecdote de ce malade à qui son confesseur disait : « Amendez-vous, car je viens de voir le diable à votre porte. — Sous quelle forme, de-

[1] *Discours sommaire des sortiléges et vénéfices, tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou*, en l'année 1599, p. 29.

[2] Voyez *Billard*.

manda le moribond. — Sous celle d'un âne. — Bon, répliqua le malade, vous avez eu peur de votre ombre. » Mais ce n'est là qu'un mot plaisant, et on a vu qu'en effet le diable s'est souvent montré sous les traits de toutes sortes de bêtes. Des doctes croient même que les animaux, à qui ils n'accordent point d'âme, peuvent revenir, et on cite des spectres de ce genre. Nous parlerons plus tard d'une vache qui, après sa mort, tourmenta celui qui l'avait volée.

Meyer, professeur à l'université de Halle, en Saxe, dans son *Essai sur les Apparitions* [1], § 17, dit même que les revenans et les spectres ne sont peut-être que les âmes des bêtes qui, ne pouvant aller ni dans le ciel ni dans les enfers, restent ici errantes et diversement conformées. Pour que cette opinion eût quelque fondement, il faudrait croire, avec les péripatéticiens, que les bêtes ont une âme raisonnable : ce qui est une grande hérésie, comme l'a démontré saint Thomas d'Aquin [2].

Les pythagoriciens sont allés plus loin, ils ont cru que par la métempsycose les âmes passaient successivement du corps d'un homme dans celui d'un animal. Ils respectaient les brutes, et disaient au loup, comme saint François d'Assises : « Bonjour, mon frère le loup. » Il fallait que ce saint eût quelque chose de Pythagore, car il prêchait ses frères les poissons, et se gardait bien de tuer ses sœurs les puces.

Le père Bougeant, de la compagnie de Jésus, dans un petit ouvrage plein d'esprit qu'on l'obligea de rétracter, l'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, adopta un système assez singulier. Il trouva

[1] Voyez à la fin de l'article *Apparitions*, où cet ouvrage est cité.

[2] *In primâ secundæ*, *quæst.* 13, art. 3.

aux bêtes trop d'esprit et de sentiment pour n'avoir pas une âme ; mais il prétendit qu'elles étaient animées par les démons, qui faisaient pénitence sous cette enveloppe, en attendant le jugement dernier, époque où ils seraient plongés en enfer. Ce système est soutenu de la manière la plus ingénieuse : ce n'était qu'un amusement ; on le prit au sérieux. L'auteur fut gravement réfuté et obligé de désavouer publiquement des opinions qu'il n'avait mises au jour que comme un délassement.

Cependant, le père Gaston Pardies, de la même société de Jésus, avait écrit, quelque temps auparavant, que les bêtes ont une âme [1], et on ne l'avait pas persécuté. Mais le père Bougeant attaquait, dit-on, la religion, en y mêlant les diables, que nos théologiens placent en enfer depuis le commencement, quoique Jésus-Christ ne dise pas : « Allez, maudits, au feu éternel, où brûlent le diable et ses anges ; » mais : « Allez au feu éternel qui est préparé pour le diable et pour ses anges. »

BEURRE. — On croit, dans beaucoup de villages, empêcher le beurre de se faire en récitant à rebours le psaume *Nolite fieri* [2]. Bodin ajoute que, par un effet d'antipathie naturelle, on obtient le même résultat en mettant un peu de sucre dans la crême ; et il conte qu'étant à Cheiles en Valois, il vit une chambrière qui voulait faire fouetter un petit laquais, parce qu'il l'avait tellement maléficiée, en récitant à rebours le psaume cité, que depuis le matin elle ne pouvait faire son beurre. Le laquais récita alors naturellement le psaume, et aussitôt le beurre se fit [3].

[1] Dans son *Disc. de la connaissance des bêtes*, Paris, 4e. éd., 1696.
[2] Thiers, *Traité des superstitions*, t. 1er.
[3] *Démonomanie des sorciers*, liv. 2, ch. 1er.

Dans le Finistère, où l'on ensorcèle encore le beurre, s'il arrive lentement, la fermière le recommande à saint Herbot qui le coagule. On croit aussi dans ce pays que si l'on offre du beurre à saint Hervé, les bestiaux qui ont fourni la crème n'ont rien à craindre des loups, parce que ce saint étant aveugle se faisait guider par un loup [1].

BEURRE DES SORCIÈRES. — Le diable donnait aux sorcières de Suède, entre autres animaux destinés à les servir, des chats qu'elles appelaient *emporteurs*, parce qu'elles les envoyaient voler dans le voisinage. Ces emporteurs, qui étaient très-gourmands, profitaient de l'occasion pour se régaler aussi, et quelquefois ils s'emplissaient si fort le ventre qu'ils étaient obligés en chemin de rendre gorge. Leur vomissement se trouve habituellement dans les jardins potagers. « Il a une couleur aurore, et s'appelle *le beurre des* » *sorcières*. »

BEVERLAND (Adrien), — Avocat de Middelbourg, auteur du fameux livre intitulé [3] : *Recherches philosophiques sur le péché originel*, par un élève de Thémis, à Éleutheropolis, dans le jardin des Hespérides, de l'imprimerie d'Adam et d'Ève, enfans de la terre, 1670, in-8°. L'auteur de cet ouvrage curieux, mais plein d'obscénités, n'échappa à une mauvaise fin

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 1er., p. 14 et 15.

[2] Bekker, *le Monde enchanté*, liv. 4, ch. 29.

[3] *Hadriani Beverlandi peccatum originale philologicè elucubratum, à Themidis alumno, Eleutheropoli, in horto Hesperidum, typis Adami, Evæ, terræ fil.*; in-8°. 1678. Cet ouvrage a été réfuté par Léonard Ryssenius, dans sa *Justa detestatio libelli sceleratissimi Hadriani Beverlandi, de peccato originali*, in-8°., Gorinchemii. 1680. Cette réfutation est plus rare que le livre réfuté, dont on ne recherche que l'édition de 1678, les autres ayant été tronquées.

qu'en se sauvant de la prison de Leyde, où son livre l'avait fait enfermer. Il dit, après Agrippa [1], que le péché d'Adam ne fut pas autre chose que son commerce avec Ève; et il passe en revue toutes les expressions licencieuses des écrivains les plus dissolus, à propos de l'union du mâle avec la femelle.

On a publié, en 1734, un volume in-12 qui, sous le titre d'*État de l'homme dans le péché originel*, n'est pas une traduction, mais une imitation mutilée et mêlée de contes de l'ouvrage de Beverland. Cet écrivain est mort fou à Londres en 1712. Sa folie était de se croire constamment poursuivi par deux cents hommes qui avaient juré sa mort [2].

BEYREVRA, — Démon indien, chef des âmes qui errent dans l'espace, changées en démons aériens. On dit qu'il a de grands ongles crochus. Brahma ayant un jour insulté un dieu supérieur, Beyrevra chargé de le punir lui coupa une tête avec son ongle. Brahma humilié demanda pardon; et le dieu Eswara lui promit, pour le consoler, qu'il ne serait pas moins respecté avec les quatre têtes qui lui restaient, qu'il ne l'était auparavant avec cinq.

BIAULE, — Berger sorcier. Voyez *Hocque*.

BIBLE DU DIABLE. — C'est sans doute le grimoire ou quelque autre horreur de ce genre. Mais Delancre dit [3] que le diable fait croire aux sorciers qu'il a sa bible, ses cahiers sacrés, sa théologie et ses

[1] Henri Corneille Agrippa dit, dans sa déclamation sur le péché originel, que le serpent qui tenta Ève n'est que *ipsum genitale viri membrum, membrum reptile, membrum serpens, membrum lubricum, etc.*

[2] M. Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu.*

[3] *Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc., traité 7.

professeurs ; et un grand magicien avoua (ajoute-t-il), étant sur la sellette, au parlement de Paris, qu'il y avait à Tolède soixante-treize maîtres en la faculté de magie, lesquels prennent pour texte la bible du diable. »

BIBLIOMANCIE,—Divination, ou sorte d'épreuve employée autrefois pour reconnaître les sorciers. Elle consistait à mettre dans un des côtés d'une balance la personne soupçonnée de magie, et dans l'autre la Bible ; si la personne pesait moins, elle était innocente ; si elle pesait plus, elle était jugée coupable ; ce qui ne manquait pas d'arriver, car bien peu d'in-folio pèsent un sorcier.

On consultait encore la destinée ou le sort, en ouvrant la Bible avec une épingle d'or, et en tirant présage du premier mot qui se présentait. Voyez *Évangile*.

BIETKA. — Il y avait en 1597 à Wielun, en Pologne, une fille nommée Bietka, qui était recherchée par un jeune homme appalé Zacharie. Les parens de Zacharie ne consentant point à son mariage, il tomba dans la mélancolie, et s'étrangla. Peu de temps après sa mort, son âme apparut à Bietka et lui dit que Dieu lui avait permis de venir s'unir à elle et lui tenir sa promesse de mariage. Elle se laissa persuader ; l'esprit l'épousa donc, mais sans témoin.

Cette merveille ne demeura pas long-temps secrète ; on sut bientôt le mariage de Bietka avec l'esprit ; on accourut de toutes parts pour voir la mariée, et son aventure lui rapporta beaucoup d'argent, car le revenant rendait des oracles et ne donnait ses réponses que du consentement de sa femme, qu'il fallait gagner. On conte qu'il faisait aussi beaucoup de tours ; il connaissait tout le présent, et prédisait un peu l'a-

venir. Il prônait la religion romaine, déclamait contre les hérétiques, assurant qu'ils étaient tous damnés; il ramena même quelques chrétiens égarés dans la bonne voie.

Mais au bout de trois ans, un magicien italien, ayant laissé échapper depuis ce temps un esprit qu'il avait long-temps maîtrisé, vint en Pologne sur le bruit des merveilles de l'époux de Bietka, déclara que le prétendu revenant était le démon qui lui appartenait, le renferma de nouveau dans une bague, et le remporta en Italie, en assurant qu'il eût causé de très-grands maux en Pologne s'il l'y eût laissé [1]. De sorte que la pauvre Bietka en fut pour ses amours avec un succube, et qu'on trouva très-plaisant qu'un diable eût prêché le catholicisme. Mais le fait est raconté par un écrivain protestant [1], qui croit fermement à ce prodige, et qui s'étonne seulement de ce que ce démon était assez matériel pour faire tous les jours ses trois repas.

BIFRONS, — Démon qui paraît avec la figure d'un monstre. Lorsqu'il prend la forme humaine, il rend l'homme admirable en astrologie, et lui apprend à connaître toutes les influences des planètes; il excelle dans la géométrie; il connaît les vertus des herbes, des pierres précieuses et des plantes; il transporte les cadavres d'un lieu à un autre. On la vu aussi allumer des flambeaux sur les tombeaux des morts. Il a vingt-six légions à ses ordres.

BIFROST. — L'Edda donne ce nom à un pont tricolore, qui va de la terre aux cieux, et qui n'est que l'arc-en-ciel, auquel les Scandinaves attribuaient de la solidité. Ils disaient qu'il est ardent comme un bra-

[1] Adrien Regenvolsius, *Systema historico-chronologicum ecclesiarum sclavonicarum.* Utrecht, 1652, p. 95.

sier, sans quoi les démons l'escaladeraient tous les jours. Ce pont sera mis en pièces à la fin du monde, après que les mauvais génies sortis des enfers l'auront traversé à cheval.

BIGOIS ou BIGOTIS, — Sorcière toscane qui, dit-on, avait rédigé un savant livre sur la connaissance des pronostics donnés par les éclairs et le tonnerre. Ce savant livre est perdu, et sans doute Bigoïs est la même que Bagoé.

BILIS. — Les Madécasses désignent sous ce nom certains démons, qu'ils appellent aussi anges du septième ordre.

BILLARD (Pierre), — Né dans le Maine en 1653, mort en 1726, auteur d'un volume in-12, intitulé *la Bête à sept têtes*, qui a paru en 1693. Cet ouvrage, dirigé contre les jésuites, conduisit l'auteur à la Bastille. Selon Pierre Billard, la bête à sept têtes prédite par l'Apocalypse était la société de Jésus.

BILLIS, — Sorciers très-redoutés en Afrique, où ils empêchent le riz de croître et de mûrir. Les nègres mélancoliques deviennent quelquefois sorciers ou billis; le diable s'empare d'eux dans leurs accès de tristesse, et leur apprend alors, disent-ils, à faire des maléfices et à connaître les vertus des plantes magiques.

BINET. — On recherche de Claude Binet, avocat du seizième siècle, *les Oracles des douze sibylles, extraits d'un livre antique, avec les figures des sibylles portraites au vif par Jean Rabel*, traduit du latin de Jean Dorat en vers français. Paris, 1586, in-folio. — On peut voir aussi de Benjamin Binet, l'*Idée de la théologie payenne*, servant de réfutation au système

de Balthasar Bekker, touchant l'existence et les opérations des démons, in-12. Amsterdam, 1699. Voyez *Bekker*.

BIRAGUES (Flaminio de), — Auteur d'une facétie intitulée : *l'Enfer de la mère Cardine*, traitant de l'horrible bataille qui fut aux enfers, aux noces du portier Cerberus et de Cardine, in-8°. Paris, 1585 et 1597. C'est une satire qui ne tient que, si on le veut bien, à la démonographie. P. Didot l'a réimprimée à cent exemplaires en 1793. L'auteur était neveu du chancelier de France, Réné de Biragues.

BIRCK (Humbert), — Notable bourgeois de la ville d'Oppenheim, et maître de pension, mort au mois de novembre 1620, peu de jours avant la Saint-Martin. Le samedi qui suivit ses obsèques, on ouït certains bruits dans la maison où il avait demeuré avec sa première femme, car, étant devenu veuf, il s'était remarié avec une autre. Le maître de la maison, soupçonnant que c'était son beau-frère qui y revenait, lui dit : « Si vous êtes Humbert, mon beau-frère, frappez trois fois contre le mur. » En effet, on entendit trois coups seulement, car d'ordinaire il en frappait plusieurs. Il se faisait aussi entendre à la fontaine où l'on allait puiser de l'eau, et effrayait tout le voisinage, se manifestant par des coups redoublés, un gémissement, un coup de sifflet ou par un cri lamentable. Cela dura environ six mois, puis cessa tout à coup.

Au bout d'un an, et peu après son anniversaire, il se fit entendre de nouveau beaucoup plus fort qu'auparavant. Le maître de la maison et ses domestiques les plus hardis lui demandèrent ce qu'il souhaitait ; il répondit, mais d'une voix rauque et basse : « Faites venir, samedi prochain, le curé et mes enfans. » Le curé malade ne put venir que le lundi suivant, ac-

compagné de bon nombre de personnes; on en avertit Humbert, qui répondit d'une manière intelligible. On lui demanda s'il désirait des messes, il en fit dire trois. S'il voulait qu'on fît des aumônes; il dit : « Je souhaite qu'on donne aux pauvres huit mesures de grain; que ma veuve fasse de petits cadeaux à tous mes enfans, et qu'on réforme ce qui a été mal distribué dans ma succession, ce qui montait à vingt florins. »

Sur la demande qu'on lui fit pourquoi il infestait plutôt cette maison qu'une autre; il répondit qu'il était forcé par des conjurations et des malédictions. S'il avait reçu les sacremens de l'église? « Je les ai reçus, dit-il, du curé votre prédécesseur. » On lui fit dire avec peine le *pater* et *l'ave*, parce qu'il en était empêché, à ce qu'il assurait, par le mauvais esprit, qui ne lui permettait pas de dire au curé beaucoup d'autres choses.

Le curé, qui était un prémontré de l'abbaye de Toussaints, vint à son couvent, le mardi 12 janvier 1621, afin de prendre l'avis du supérieur. On lui donna trois religieux pour l'aider de leurs conseils. Ils se rendirent à la maison où Humbert continuait ses instances, car on n'avait encore rien exécuté de tout ce qu'il avait demandé. Le maître du logis dit à Humbert de frapper la muraille; il la frappa assez doucement. Il lui dit de nouveau : « Allez chercher une pierre, et frappez plus fort. » Ce qu'il fit. Le maître dit à l'oreille de son voisin, le plus bas possible : « Je souhaite qu'il frappe sept fois; » et aussitôt l'âme frappa sept fois, témoignant toujours un grand respect pour les prêtres, et ne leur répondant pas avec la même hardiesse qu'aux laïcs. Comme on lui en demanda la cause : « C'est, dit-il, qu'ils ont avec eux le Saint Sacrement. » On dit le lendemain les trois messes que le revenant avait demandées; on se disposa aussi à

faire un pèlerinage qu'il avait spécifié dans le dernier entretien qu'on avait eu avec lui. On promit de faire les aumônes au premier jour, et, dès que ses dernières volontés furent exécutées, Humbert de Birck ne revint plus [1].

BISCAR (JEANNETTE), — Sorcière boiteuse du pays de Labour, que le diable, en forme de bouc, transportait au sabbat, où, pour le remercier, elle faisait la culbute les pieds en l'air et la tête en bas [2].

BISCAYENS, — Vagabonds qui disaient la bonne aventure, comme les Bohémiens, dans les villes et dans les villages.

BITHIES, — Sorcières fameuses chez les Scythes. Pline dit qu'elles avaient le regard si dangereux, qu'elles pouvaient tuer ou ensorceler ceux sur qui elles les attachaient. Elles avaient à l'un des yeux la prunelle double, l'autre prunelle était marquée de la figure d'un cheval [3].

BITRU, — Autrement appelé *Sytry*, grand prince aux enfers; il apparaît sous la forme d'un léopard, avec des ailes de griffon. Mais lorsqu'il prend la forme humaine, il est d'une beauté admirable. C'est lui qui enflamme d'amour l'homme pour la femme, et alternativement la femme pour l'homme. Il découvre, quand on le lui commande, les secrets des femmes; qu'il tourne volontiers en ridicule; il les excite aussi à se mettre nues, et leur inspire le mépris de la pudeur. Soixante-dix légions lui obéissent [4].

[1] *Livre des prodiges*, édit. de 1821, p. 75.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc.*, liv. 2, disc. 4.

[3] Pline, liv. 7, chap. 2.

[4] Wierius, *In pseudomonarchiâ dæm.*

BLANC-D'OEUF (Divination par le). — Voyez *Oomancie*.

BLANCHARD (Élisabeth), — L'une des démoniaques de Loudun qui firent brûler Urbain Grandier. Elle se disait possédée de six démons ; Astaroth et le Charbon d'impureté, de l'ordre des anges ; Belzebuth et le Lion d'enfer, de l'ordre des archanges ; Pérou et Marou de l'ordre des chérubins [1]. »

BLASPHÈME. — Près du village de Benavidès en Espagne, deux voyageurs furent assaillis d'une si grande tempête, qu'ils se couchèrent à terre pour n'être pas emportés par l'ouragan. Après que l'orage fut passé, l'un des deux compagnons se leva et appela son camarade, qui se trouva mort ; et, qui pis est, il n'avait plus de langue, la foudre la lui ayant arrachée. On s'informa et on sut que c'était un blasphémateur [2].

Enguerrand de Monstrelet conte, dans le tome II de ses Histoires, que, le 15 juin de l'an 1464, un bourgeois plaidant à Paris contre l'évêque d'Angers, qui lui reprochait d'avoir dit qu'il n'y avait ni Dieu ni diable, lorsqu'on répéta ce blasphème dans la grande salle du palais le lieu commença à trembler ; une pierre tomba, mais sans blesser personne ; un des sommiers de la salle sortit de sa mortaise et dévala bien deux pieds sans cheoir. Tous, se croyant morts, vidèrent le plancher si vite, que les uns y laissèrent leurs bonnets, les autres leurs chaperons, aucuns leurs patins ; et l'on reconnut bien que Dieu voulait montrer combien de tels propos sont exécrables. — Nous citerons ailleurs beaucoup d'anecdotes qui prouvent que le diable emporte souvent les blasphémateurs.

[1] Saint-Aubin, *Histoire des diables de Loudun*.

[2] Antoine de Torquemada, dans la troisième journée de son *Hexaméron*.

Remarquons cependant avec Voltaire que ce qui est blasphème dans un pays peut être piété dans un autre. « Un marchand de Tyr, abordé au port de Canope, aura pu être scandalisé de voir porter en cérémonie un ognon, un chat, un bouc; il en aura dit son sentiment à souper; il aura même chanté une chanson dans laquelle les matelots tyriens se moquaient des absurdités égyptiaques. Une servante de cabaret l'aura entendu; sa conscience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable; le blasphémateur tyrien est condamné à une mort affreuse et son vaisseau confisqué. Ce marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie [1]. »

Autrefois on perçait la langue aux blasphémateurs que la foudre ou le démon avaient épargnés.

BLENDIC. — On exorcisa à Soissons, en 1582, cinq énergumènes qui firent merveilles. La relation de leurs réponses, tours de passe-passe et exorcismes, a été écrite par Charles Blendic, Artésien. « Gervaise » l'envoya en latin à la cour de Rome, pour amuser » le pape Pie V, qui occupait alors la chaire de Saint- » Pierre [2]. »

BLETTON, — Hydroscope, qui vers la fin du dernier siècle renouvela à Paris les prodiges de la baguette divinatoire, appliquée à la recherche des sources et des métaux. Mais sa gloire s'est évanouie. Voy. *Aymar*.

BLOKULA. — Vers l'année 1670, il y eut en Suède, au village de Mohra, dans la province d'Elfdalen, une affaire de sorcellerie qui fit le plus grand

[1] *Dictionnaire philosophique*, au mot *Blasphèmes*.

[2] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 144.

bruit. On y envoya des juges qui formèrent un tribunal avec les prêtres du lieu. Soixante-dix sorcières furent condamnées à mort; une foule d'autres furent arrêtées, et quinze enfans se trouvèrent mêlés dans ces débats curieux.

On disait que les sorcières se rendaient de nuit dans un certain carrefour, qu'elles y évoquaient le diable à l'entrée d'une caverne, en disant trois fois : « Antesser, viens et nous porte à Blokula. » C'était le lieu enchanté et inconnu du vulgaire où se faisait le sabbat. Le démon Antesser leur apparaissait sous diverses formes, mais le plus souvent en juste-au-corps gris, avec des chausses rouges ornées de rubans, des bas bleus, une barbe rousse, un chapeau pointu bigarré de rubans de diverses couleurs. Il les portait à travers les airs à Blokula, aidé d'un nombre suffisant de démons sous toutes sortes de formes, mais principalement sous celles de chèvres; quelques sorcières plus hardies accompagnaient le cortége à cheval sur des manches à balai. Celles qui menaient des enfans plantaient une pique dans le derrière de leur chèvre; tous les enfans s'y perchaient à califourchon, à la suite de la sorcière et faisaient le voyage sans encombre.

Quand ils sont arrivés à Blokula, ajoute la relation, on leur prépare une fête; ils se donnent au diable, qu'ils jurent de servir, se font une piqûre au doigt et signent de leur sang un engagement ou pacte. Un prêtre les baptise ensuite au nom du diable, qui leur donne des raclures de cloches. Ils les jettent dans l'eau en disant ces paroles abominables : « De même que cette raclure ne retournera jamais aux cloches dont elle est venue, ainsi que mon âme ne puisse jamais entrer dans le ciel. »

La plus grande séduction que le diable emploie est la bonne chère, et il leur donne un superbe festin,

qui se compose d'un potage aux choux et au lard, de bouillie d'avoine, de beurre, de lait et de fromage. Après le repas, ils jouent et se battent; et si le diable est en bonne humeur, il les rosse tous avec une perche, « ensuite de quoi, il se met à rire à ventre déboutonné. » D'autres fois il joue de la harpe, un instant, puis il choisit une sorcière qu'il emmène avec lui pour ses plaisirs. Les aveux que le tribunal obtint apprirent que les enfans qui naissaient de ce commerce étoient des crapauds ou des serpens.

Des sorcières révélèrent encore cette particularité, qu'elles avaient vu quelquefois le diable malade, et qu'alors il se faisait appliquer des ventouses par les sorciers de la compagnie.

Le diable enfin leur donnait des animaux qui les servaient et faisaient leurs commissions, à l'un un corbeau, à l'autre un chat qu'ils appellaient *emporteur*, parce qu'on l'envoyait voler ce qu'on désirait, et qu'il s'en acquittait habilement. Il leur enseignait à traire le lait par charme, de cette manière : le sorcier plante un couteau dans une muraille, attache à ce couteau un cordon qu'il tire comme le pis d'une vache; et les bestiaux qu'il désigne dans sa pensée sont traits aussitôt jusqu'à épuisement. Ils employaient le même moyen pour nuire à leurs ennemis, qui souffraient des douleurs incroyables pendant tout le temps qu'on tirait le cordon. Ils tuaient même ceux qui leur déplaisaient, en frappant l'air avec un couteau de bois. Sur ces aveux on brûla quelques centaines de sorciers, sans que pour cela il y en eût moins en Suède [1].

BOBIN (Nicolas), — Sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il fit à peu près

[1] Balthazar Bekker, *Le Monde enchanté*, liv. 4, ch. 29, d'après les relations originales.

la même confession que Berthomé du Lignon. Il était allé comme lui, au sabbat, et s'était donné au diable, qui lui avait fait renier Dieu, le baptême et ses parens. Il conta qu'après l'offrande, le diable se montre quelquefois en forme d'homme noir, la voix cassée comme celle d'un vieillard; que, quand il voulait, il appelait ledit diable, qui venait à lui en forme d'homme ou de bouc; et que, lorsqu'il allait au sabbat, il y était porté par un vent; qu'il y rendait compte de l'usage de ses poudres, qu'il a toujours fidèlement employées à mal faire; qu'il a constamment porté la marque du diable sur l'épaule; que, quand il donnait des maladies, il les donnait au nom du diable, et les guérissait au même nom; qu'il en a fait mourir ainsi, et guérir plusieurs [1].

BOCAL, — Prêtre sorcier, qui fut arrêté à vingt-sept ans dans le pays de Labour, sous Henri IV, comme convaincu d'avoir été vu au sabbat, revêtu en prêtre, et servant de diacre ou sous-diacre les nuits des trois jours qui précédèrent sa première messe dans l'église de Sibour; et, comme on lui demandait pourquoi il disait plutôt la messe au sabbat qu'à l'église, il répondit que c'était pour s'essayer, et voir s'il ferait bien les cérémonies. Sur la déposition de vingt-quatre témoins, qui disaient l'avoir vu au sabbat, chantant la messe, il fut condamné à mort, après avoir été dégradé par l'évêque de Bayonne; et lorsqu'il allait être exécuté, il était tellement tendu à rendre son âme au diable, auquel il l'avait promise, que jamais il ne sut dire ses prières au confesseur qui l'en pressait. Les témoins ont déclaré que la mère, les

[1] *Discours sommaire des sortiléges et vénéfices tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon en Poitou*, en l'année, 1599, p. 30.

sœurs, et toute la famille de Bocal, étaient sorciers, et que, quand il tenait le bassin des offrandes, au sabbat, il avait donné l'argent desdites offrandes à sa mère, en récompense, sans doute, de ce qu'elle l'avait, dès sa naissance, voué au diable, comme font la plupart des autres mères sorcières [1].

BODEAU (JEANNE), — Sorcière du pays de Labour qui, au rapport de Pierre Delancre, conta qu'à la messe du sabbat on faisait l'élévation avec une hostie noire, laquelle hostie est en forme triangulaire [2].

BODILIS. — M. Cambry, dans son *Voyage au Finistère*, parle de la merveilleuse fontaine de Bodilis, à trois quarts de lieue de Landivisiau. Les habitans croient qu'elle a la propriété d'indiquer aux amans si leur maîtresse est toujours vierge. Il faut dérober à sa belle l'épine qui attache sa colerette, en guise d'épingle, la poser sur la surface de l'eau; tout va bien si elle surnage; mais si elle s'enfonce, c'est que la jeune fille a perdu son innocence.

BODIN (JEAN), — Savant jurisconsulte et démonographe angevin, mort de la peste en 1596. L'ouvrage qui fit sa réputation fut sa *République*, que La Harpe appelle le germe de l'*Esprit des lois*, quoique Montesquieu doive très-peu de chose au livre de Bodin, assez méprisé aujourd'hui. Sa *Démonomanie* lui donne ici une place; c'est ce livre qui a terni sa gloire. Grosley pense qu'il ne l'a écrit que pour rentrer en faveur; car ses opinions un peu libres lui avaient fait perdre les bonnes grâces de Henri III.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., livre 6, p. 420.

[2] *Ibid*, liv. 6, disc. 3.

Grosley ne peut se persuader que Bodin, si instruit, ait cru aux sorciers; en ce cas, son livre, qui propage d'affreuses erreurs, et qui défend la sorcellerie par une multitude de raisonnemens et de citations imposantes en ce temps-là, est un grand crime.

Ce qui pourrait achever de donner mauvaise opinion de Jean Bodin, c'est son ouvrage intitulé : *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis :* Dialogues en six livres, où sept interlocuteurs de diverses religions disputent sur leurs croyances, de manière que les chrétiens sont toujours battus à l'avantage des musulmans, des juifs, et surtout des déistes. Aussi, l'on a dit que Bodin était à la fois protestant, déiste, sorcier, juif et athée. Il mourut pourtant catholique.

Les dialogues dont nous parlons ne sont connus que par des copies manuscrites; car ils n'ont jamais été imprimés. Sa *Démonomanie des sorciers* parut in-4°., à Paris, en 1581; on en a fait des éditions sous le titre de *Fléau des démons et des sorciers* (Niort, 1616.) Cet ouvrage est divisé en quatre livres, et tout ce qu'ils contiennent de curieux est rassemblé dans ce dictionnaire.

L'auteur définit le sorcier, qui est, dit-il, celui qui se pousse à quelque chose par des moyens diaboliques; il démontre que les esprits peuvent s'associer et commercer avec les hommes; il trace la différence d'humeurs et de formes qui distingue les bons esprits des mauvais, et il parle des divinations que les démons opèrent, des prophéties et des prédictions licites ou illicites, se montrant toujours savant et crédule, ce qui n'est pas incompatible.

Dans le livre II, il recherche ce que c'est que la magie; il fait voir qu'on peut évoquer les malins esprits; faire pacte avec le diable; être porté en corps

au sabbat ; avoir, au moyen des démons, des révélations par extases ; se changer en loup-garou, et entretenir un commerce charnel avec les esprits qui prennent les deux sexes ; il termine par de longs récits qui prouvent que les sorciers ont pouvoir d'envoyer les maladies, stérilités, grêles et tempêtes, et de tuer les bêtes et les hommes.

Si le livre II traite des maux que peuvent faire les sorciers, on voit dans le livre III qu'il y a manière de les prévenir ; qu'on peut obvier aux charmes et sorcelleries ; que les magiciens peuvent guérir les malades frappés par d'autres magiciens et assurer la santé des hommes bien portans. Il indique les moyens illicites d'empêcher les maléfices. Rien ne lui est étranger. Il assure même que, par des tours de leur métier, les magiciens peuvent obtenir les faveurs des grands et de la fortune, les dignités, la beauté et les honneurs. Il s'occupe ensuite des infortunés que les esprits malins obsèdent, et nous apprend comme quoi il n'est pas impossible de les renvoyer en enfer.

Dans le livre IV, il s'occupe de la manière de poursuivre les sorciers, de ce qui les fait reconnaître, des preuves qui établissent le crime de sorcellerie, des tortures, comme excellent moyen de faire avouer. Un long chapitre achève l'œuvre, sur les peines que méritent les sorciers. Il conclut à la mort cruelle ; et il dit qu'il y en a tant, que les juges ne suffiraient à les juger, ni les bourreaux à les exécuter. « Aussi, ajoute-t-il, n'advient-il pas que de dix crimes, il y en ait un puni par les juges, et ordinairement, on ne voit que des bélitres condamnés. Ceux qui ont des amis ou de l'argent échappent le plus souvent de la main des hommes ; mais leurs amis ni leurs biens ne les garantissent pas de la main de Dieu. »

L'auteur consacre ensuite une très-polixe disserta-

tion à réfuter Jean Wierius, sur ce qu'il avait dit que les sorciers sont le plus souvent des malades ou des fous, et qu'il ne fallait pas les brûler. « Je lui répondrai, dit Bodin, pour l'honneur de Dieu, contre lequel il s'est armé, et pour la défense des juges qu'il appelle bourreaux. » L'auteur de la Démonomanie avoue que ces horreurs lui font dresser le poil en la tête, et il déclare qu'il faut exterminer les sorciers et ceux qui en ont pitié, et brûler les livres de Wierius pour l'honneur de Dieu.

Cependant ce religieux champion du diable avait fait, comme nous l'avons dit, des livres impies. On recherche encore, dans ce genre, son *Théâtre de la nature*[1], assez rare, espèce dialogue rempli d'impiétés entre Mystagogue et Théodore. Mais le *Colloquium heptaplomeron* respire bien mieux l'athéisme.

BODRY. — L'auteur de *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle* raconte, entre plusieurs anecdotes piquantes, une histoire de revenant assez originale. M. Bodry, fils d'un riche négociant de Lyon, fut envoyé, à l'âge de vingt-deux ans, à Paris, avec des lettres de recommandation de ses parens, pour leur correspondant, dont il n'était pas personnellement connu. Muni d'une somme assez forte pour pouvoir vivre agréablement quelque temps dans la capitale, il s'associa pour ce voyage un de ses amis extrêmement gai. Mais, en arrivant, M. Bodry fut-attaqué d'une fièvre violente; son ami, qui resta auprès de lui la première journée, ne voulait pas le quitter, et se refusait d'autant plus aux instances qu'il lui faisait pour l'engager à se dissiper, que,

[1] *Joannis Bodini universæ naturæ theatrum, in quo rerum omnium effectrices causæ et fines contemplantur.* Lugduni, Roussin, in-8°. 1596.

n'ayant fait ce voyage que par complaisance pour lui, il n'avait aucune connaissance à Paris. M. Bodry l'engagea à se présenter sous son nom chez le correspondant de sa famille, et à lui remettre ses lettres de recommandation, sauf à éclaircir, comme ils le pourraient, l'imbroglio qui résulterait de cette supposition, lorsqu'il se porterait mieux.

» Une proposition aussi singulière ne pouvait que plaire au jeune homme; elle fut acceptée, et, sous le nom de M. Bodry, le jeune homme se rend chez le correspondant, lui présente les lettres apportées de Lyon, joue très-bien son rôle, et est parfaitement accueilli.

» Cependant, de retour au logis, il trouve son ami dans l'état le plus alarmant; et, nonobstant tous les secours qu'il lui prodigue, il a le malheur de le perdre dans la nuit. Malgré le trouble que lui occasionait ce cruel événement, il sentit qu'il n'était pas possible de le taire au correspondant de la maison Bodry; mais comment avouer une mauvaise plaisanterie dans une si triste circonstance? N'ayant plus aucun moyen de la justifier, ne serait-ce pas s'exposer volontairement aux soupçons les plus injurieux, sans avoir, pour les écarter, que sa bonne foi, à laquelle on ne voudrait pas croire?... Cependant il ne pouvait se dispenser de rester pour rendre les derniers devoirs à son ami; et il était impossible de ne pas inviter le correspondant à cette lugubre cérémonie.

» Ces différentes réflexions, se mêlant avec le sentiment de la douleur, le tinrent dans la plus grande perplexité; mais une idée originale vint tout à coup fixer son incertitude. Pâle, défait par les fatigues, accablé de tristesse, il se présente à dix heures du soir chez le correspondant, qu'il trouve au milieu de sa famille, et qui, frappé de cette visite à une heure

indue, ainsi que du changement de sa figure, lui demande ce qu'il a, s'il lui est arrivé quelque malheur...

« Hélas! monsieur, le plus grand de tous, répond » le jeune homme, d'un ton solennel; je suis mort » ce matin, et je viens vous prier d'assister à mon en» terrement qui se fera demain. » Profitant de la stupeur de la société, il s'échappe sans que personne fasse un mouvement pour l'arrêter; on veut lui répondre, il a disparu; on décide que le jeune homme est devenu fou, et le correspondant se charge d'aller le lendemain, avec son fils, lui porter les secours qu'exige sa situation. Arrivés en effet à son logement, ils sont troublés d'abord par les préparatifs funéraires; ils demandent M. Bodry; on leur répond qu'il est mort la veille, et qu'il va être enterré ce matin.... A ces mots, frappés de la plus grande terreur, ils ne doutèrent plus que ce ne fût l'âme du défunt qui leur avait apparu, et revinrent communiquer leur effroi à toute la famille, qui n'a jamais voulu revenir de cette idée. »

BOECE, — L'un de plus illustres Romains du sixième siècle, auteur du livre de la *Consolation philosophique*. Il s'amusait, dans ses momens de loisir, à faire des instrumens de mathématiques, dont il envoya plusieurs pièces au roi Clotaire. Il avait construit des cadrans pour tous les aspects du soleil, et des clepsydres qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient aussi le cours du soleil, de la lune et des astres, au moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse, entraînée par sa propre pesanteur. Théodoric avait fait présent d'une de ces clepsydres à Gondebaud, roi des Bourguignons. Ces peuples s'imaginèrent que

quelque divinité, renfermée dans cette machine, lui imprimait le mouvement : c'est là sans doute l'origine de l'erreur où sont tombés ceux qui l'ont accusé de magie. Ils en donnent pour preuve ses automates ; car on assure qu'il avait fait des taureaux qui mugissaient, des oiseaux qui criaient, et des serpens qui sifflaient. Mais Delrio dit[1] que ce n'est là que de la magie naturelle.

BOEHM (Jacob), — Né en 1575, dans la haute Luzace. De cordonnier qu'il était, il se fit alchimiste, homme à extases, et chef d'une secte qui prit le nom de boehmistes. Il publia en 1612 un livre de visions et de rêveries, intitulé l'*Aurore naissante*, que le clergé poursuivit. Il expliquait le système du monde par la philosophie hermétique, et présentait Dieu comme un alchimiste occupé à tout produire par distillation. Les écrits de cet illuminé, qui forment plus de cinquante volumes inintelligibles, ne sont pas connus en France, excepté ce que Saint-Martin en a traduit : l'*Aurore naissante*, *les trois Principes* et *la Triple vie*. Ce qu'il y a de pis, c'est que ce songe-creux était anthropomorphite [2] et manichéen ; il admettait pour deuxième principe du monde la colère divine ou le mal, qu'il faisait émaner du nez de Dieu. On recherche, parmi ses livres d'alchimie, son *Miroir temporel de l'éternité*, ou *de la Signature des choses*, traduit en français, in-8°. Francfort, 1669 [3].

[1] Page 40, *Disquisition. magic.*

[2] Les anthropomorphites étaient des hérétiques qui donnaient à Dieu la forme humaine.

[3] On peut voir encore *Jacobi Boehmi, aliàs dicti teutonici philosophi, clavis præcipuarum rerum quæ in reliquis suis scriptis occurrunt pro incipientibus ad ulteriorem considerationem revelationis divinæ conscripta*, 1624, un vol. in-4°.

BOEUF. — Le bœuf de Moyse est un des dix animaux que Mahomet place dans son paradis. Nous ne savons pas si on y recevra celui de saint Luc. On pourrait y admettre aussi le bœuf qui se mit à genoux devant les reliques de sainte Grimonie.

On attache à Marseille quelques idées superstitieuses au bœuf gras, qu'on promène, dans cette ville, au son des flûtes et des timballes, non pas comme partout le jour du carnaval, mais la veille et le jour de la fête-Dieu, mêlé à la procession du Saint-Sacrement. Quelques savans ont cru voir là une trace du paganisme; d'autres ont prétendu que c'était un usage qui remontait au bouc émissaire des juifs. Mais Ruffi, dans son *Histoire de Marseille*, rapporte un acte du quatorzième siècle qui découvre l'origine de cette coutume. Les confrères du Saint-Sacrement, voulant régaler les pauvres, achetèrent un bœuf, et en avertirent le peuple en le promenant par la ville. Ce festin fit tant de plaisir qu'il se renouvela tous les ans; et depuis, les vieilles femmes crurent préserver les enfans de maladies, en leur faisant baiser ce bœuf; tout le monde s'empressa d'avoir de sa chair, et on regarde encore aujourd'hui comme très-heureuses les maisons à la porte desquelles il veut bien, dans sa marche, déposer ses excrémens. Peut-être, ajoute le P. Lebrun, serait-il bien de ne pas mener le bœuf gras à une procession aussi auguste que celle du Saint-Sacrement. Quoi qu'il en soit, le peuple saura que ce bœuf ne guérit de rien [1].

Nous prions enfin le lecteur de ne pas oublier que parmi les bêtes qui ont parlé on peut compter des bœufs. Fulgose rapporte qu'un peu avant la mort de César, un bœuf dit à son maître, qui le pressait de

[1] *Histoire des pratiques superstitieuses*, liv. 3, chap. 4.

labourer : « Les hommes manqueront aux moissons, » avant que la moisson manque aux hommes. » Et l'on voit, dans Tite-Live et dans Valère-Maxime, que pendant la seconde guerre punique un bœuf cria en place publique : « Rome, prends garde à toi! » François de la Tour blanche assure que ces deux bœufs étaient possédés de quelque démon [1]. Voyez *Béhémoth*.

BOGAHA, — Arbre-dieu de l'île de Ceylan. On conte que cet arbre traversa les airs, afin de se rendre d'un pays très-éloigné dans cette île sainte, et qu'il enfonça ses racines dans le sol pour servir d'abri au dieu Budhou, qu'il couvrit de son ombrage tout le temps que ce dieu demeura sur la terre. Quatre-vingt-dix-neuf rois ont eu l'honneur d'être ensevelis auprès du grand arbre-dieu. Ses feuilles sont un excellent préservatif contre tout maléfice et sortilège. Un nombre considérable de huttes l'environnent pour recevoir les pèlerins; et les habitans plantent partout de petits bogahas, sous lesquels ils placent des images et allument des lampes. Cet arbre au reste ne porte aucun fruit, et n'a de recommandable que le culte qu'on lui rend.

BOGUET (Henri), — Grand juge de la terre de Saint-Claude au comté de Bourgogne, mort en 1619, auteur d'un livre abominable, plein d'une crédulité puérile, et d'un zèle féroce contre les sorciers. Ce livre, publié au commencement du dix-septième siècle, fit brûler beaucoup de malheureux. Cette production d'un imbécile enragé est intitulée : *Discours des sorciers*, avec six advis en fait de sorcellerie, et une instruction pour un juge en semblable matière [2].

[1] *Epit. delictor. sive de magiâ*, lib. 2, cap. 25.

[2] Un vol. in-8°. Paris, 1603; Lyon, 1602, 1607, 1608, 1610;

C'est une compilation de procédures à laquelle, comme juge, l'auteur a généralement présidé, et qu'il assaisonne de réflexions absurdes ou exécrables. C'est l'histoire de Louise Maillat, possédée de cinq démons à l'âge de huit ans, de Françoise Secretain, sorcière qui avait envoyé lesdits démons, et qui avait le diable pour amant, des sorciers Gros-Jacques et Willermoz dit le baillu, de Claude Gaillard, de Rolande Duvernois et de quelques autres. L'auteur détaille les abominations qui se font au sabbat; il dit que les sorciers peuvent faire tomber la grêle, qu'ils ont une poudre avec laquelle ils empoisonnent, qu'ils se graissent les jarrets avec un onguent pour s'envoler au sabbat; qu'une sorcière tue qui elle veut par son souffle seulement; qu'elles ont mille indices qui les feront reconnaître, par exemple, que la croix de leur chapelet est cassée, qu'elles ne pleurent pas en présence du juge, qu'elles crachent à terre quand on les force à renoncer au diable, qu'elles ont des marques sous le poil, lesquelles se découvrent si on les rase; que les sorciers et les magiciens ont tous le talent de se changer en loups; que sur le simple soupçon mal lavé d'avoir été au sabbat, même sans autre maléfice, on doit les condamner; que tous méritent d'être brûlés sans sacrement, et que ceux qui ne croient pas à la sorcellerie seront damnés.

A la suite de ces discours viennent les *Six avis*, dont voici le sommaire : 1°. Les devins doivent être condamnés au feu, comme les sorciers et les hérétiques, et celui qui a été au sabbat est digne de mort. Il faut donc arrêter sur la plus légère accusation la personne soupçonnée de sorcellerie, quand même l'accusateur

Rouen, 1606. Toutes ces éditions sont très-rares, parce que la famille de Boguet s'efforça d'en supprimer les exemplaires.

se rétracterait; et l'on peut admettre en témoignage contre les sorciers toutes sortes de personnes. On brûlera vif le sorcier opiniâtre, et par grâce on se contentera d'étrangler celui qui confesse.

2°. Le crime de sorcellerie surpasse en énormité et en abomination tous les autres crimes; de plus tous les hérétiques sont sorciers, et tous les sorciers hérétiques. Dans des crimes si grands, on peut donc condamner sur de simples indices, conjectures et présomptions ; on n'a pas besoin pour de tels crimes de preuves très-exactes. La simple paillardise est déjà une preuve de sorcellerie ; car tous les paillards finissent par être sorciers.

3°. Le crime de sorcellerie est directement contre Dieu, outre la perte qui en revient au genre humain : aussi, il faut le punir sans ménagement ni considération quelconque.

4°. Les biens d'un sorcier condamné doivent être confisqués comme ceux des hérétiques ; car sorcellerie est pire encore qu'hérésie, en ce que les sorciers renient Dieu. Aussi on remet quelquefois la peine à l'hérétique repenti ; on ne doit jamais pardonner au sorcier.

5°. On juge qu'il y a sorcellerie quand la personne accusée fait métier de deviner, ce qui est l'œuvre du démon ; les blasphèmes et imprécations sont encore des indices. On peut poursuivre enfin sur la clameur publique.

6°. Les fascinations, au moyen desquelles les sorciers éblouissent les yeux, faisant paraître les choses ce qu'elles ne sont pas, donnant des monnaies de corne ou de carton pour argent de bon aloi, sont ouvrages du diable ; et les fascinateurs, escamoteurs et autres magiciens doivent être punis de mort.

Le volume de Boguet est terminé par l'instruction

pour un juge en fait de sorcellerie. Ce morceau curieux est connu sous le nom de Code des sorciers. Voyez *Code*.

BOHÉMIENS. — Il n'y a personne qui n'ait entendu parler des Bohémiennes, et de ces bandes vagabondes, qui, sous le nom de Bohémiens, de Biscaïens et d'Égyptiens, se répandirent dans l'Allemagne, la Hollande et la France, pour y dire la bonne aventure. Les Hollandais les nommaient *heyden*, c'est-à-dire païens, parce qu'ils les regardaient comme des gens sans religion. D'autres peuples leur donnèrent d'autres noms aussi mal fondés. Plusieurs historiens prétendent que ces hordes errantes ne commencèrent à paraître en Allemagne que vers le quinzième siècle, sous l'empire de Sigismond. On les fait venir, sur de simples conjectures, d'Assyrie, de Cilicie, du mont Caucase, de la Tartarie, de la Nubie, de l'Abyssinie; Polydore Virgile les croit Syriens d'origine, Philippe de Bergame les fait sortir de Chaldée, et Bellon prouve qu'ils n'étaient pas Égyptiens; car il en rencontra au Caire qui passaient pour étrangers comme en Europe.

Il eût été plus naturel de les en croire eux-mêmes sur leur parole, et de dire que c'était une race de juifs, mêlée ensuite de chrétiens vagabonds. Vers le milieu du quatorzième siècle, l'Europe et principalement l'Allemagne et la France, étant ravagées par la peste, les chrétiens s'imaginèrent que les juifs avaient empoisonné les puits et les fontaines. Cette idée absurde mit dans une si grande fureur les princes, les magistrats et surtout la populace, qu'on ne songea plus qu'à exterminer ce peuple infortuné. Les seigneurs et les villes de l'empire germanique s'occupèrent de cette œuvre pie que conseillaient le fanatisme et la barba-

rie. On commença par en brûler un grand nombre; ensuite on les chassa, après avoir confisqué leurs biens; et le peuple en massacra un grand nombre et en fit périr beaucoup dans les marécages. Tous les annalistes rapportent à l'année 1348 ces honteuses atrocités.

Dans cette proscription générale, plusieurs juifs se sauvèrent des bûchers en se jetant dans les forêts. Ils se réunirent pour être plus en sûreté, et se ménagèrent des souterrains d'une grande étendue. On croit que ce sont eux qui ont creusé ces vastes cavernes qui se trouvent encore en Allemagne, et que les indigènes n'ont jamais eu aucun intérêt à fouiller. Cinquante ans après, ce malheureux peuple ayant lieu de croire que ceux qui l'avaient tant haï étaient morts, quelques-uns se hasardèrent à sortir de leurs tanières. Heureusement pour eux, les chrétiens se traitaient alors comme ils avaient traité les juifs. La guerre contre les Hussites faisait une diversion favorable. Sur le rapport de leurs espions, ils quittèrent les cavernes, sans aucune ressource, il est vrai, pour se garantir de la misère; mais pendant leur demi-siècle de solitude, ils avaient étudié les divinations, et particulièrement l'art de dire la bonne aventure par l'inspection de la main. Ils comptèrent que la chiromancie leur procurerait quelque argent. Ils se choisirent un capitaine nommé Zundel; et comme il fallait dire ce qui les amenait en Allemagne, et qu'on pouvait leur demander de quelle religion ils étaient, pour ne pas avouer trop clairement la leur, ni cependant la nier, ils convinrent de dire que leurs pères habitaient autrefois l'Égypte, ce qui est vrai des Juifs; et que leurs ancêtres avaient été chassés de leur pays, pour n'avoir pas voulu recevoir la vierge Marie et son fils.

Le peuple entendit ce refus du temps que Joseph porta l'enfant en Égypte pour le dérober aux fureurs d'Hérode, au lieu que les Juifs l'entendaient de la persécution qu'ils avaient soufferte cinquante ans auparavant. De là vient le nom d'Égytiens qu'on leur donna souvent, et sous lequel l'empereur Sigismond leur accorda un passe-port.

Ils se formèrent un jargon déguisé, mêlé d'allemand et d'hébreu. Ils changèrent le sens de plusieurs mots, et prononcèrent avec un accent étranger; ils appelaient un enfant, un *criard;* un manteau, un *preneur de vent;* un soulier, un *marcheur;* de l'eau, de la *coulante;* un oiseau, un *volant;* et ainsi du reste. La multitude de mots hébreux qu'ils firent entrer dans ce jargon suffirait pour trahir leur origine juive.

Ils avaient des mœurs particulières et des lois qu'ils respectaient; chaque bande se choisissait un roi à qui tout le monde était tenu d'obéir. Quand une bohémienne se mariait, elle se bornait, pour toute cérémonie, à briser un pot de terre devant l'homme dont elle voulait devenir la compagne; et elle vivait avec lui autant d'années qu'il y avait de fragmens du vase. Au bout de ce temps les époux étaient libres de se quitter, ou de rompre ensemble un nouveau pot de terre [1]. On citerait beaucoup de bizarreries de ce genre.

Ces infortunés implorèrent l'assistance des Allemands, et pour ne pas leur paraître tout-à-fait à charge, ils assurèrent que par une grâce particulière du ciel, qui les protégeait encore en les punissant, les maisons où ils étaient une fois reçus n'étaient plus sujettes à l'incendie. Ils se mirent aussi à dire la bonne aventure, sur l'inspection du visage, des signes du

[1] *Han d'Islande*, note, au chap 41.

corps, et principalement sur l'examen des lignes de la main et des doigts. Les femmes et les jeunes filles les traitèrent dès lors avec bienveillance, et l'art utile de prédire les choses futures les préserva de la misère.

La fureur contre les Juifs s'étant apaisée, leur nation fut admise de nouveau dans les villages, puis dans les villes; mais il resta toujours un certain nombre de gens qui continuèrent la vie vagabonde, disant partout la bonne aventure, et quelquefois déshonorant cette noble profession par des friponneries. Mais les filles de la plupart des Bohémiens étant remplies de charmes, méritèrent long-temps la confiance des hommes, comme leurs mères possédaient la confiance des filles et des femmes.

Quoique la nation juive soit l'origine des Bohémiens, un peu plus tard il s'en fit un tel mélange de divers peuples et de diverses religions, dit Lamartinière [1], qu'il n'y avait plus entre eux de religion dominante, comme ils n'avaient plus de patrie. En 1427, ces bandes errantes arrivèrent en France, et comme ils venaient de la Bohème, on les nomma Bohémiens. Pasquier raconte à peu près ainsi leur apparition mystérieuse sur le sol français.

Ils étaient au nombre de cent vingt; l'un de leurs chefs portait le titre de duc, un autre celui de comte; ils avaient dix cavaliers pour escorte; ils dirent qu'ils venaient de la Basse-Égypte, chassés de leur pays par les Sarrasins, et qu'ils étaient allés à Rome confesser leurs péchés au pape, qui leur avait enjoint pour pénitence, d'errer sept ans par le monde, sans coucher sur aucun lit. On les logea au village de la Chapelle, près Paris, où on alla les voir en foule. Ils avaient les cheveux crépus, le teint basané, et

[1] Dans son *Grand Dictionnaire géographique*.

portaient aux oreilles des anneaux d'argent. Comme leurs femmes disaient la bonne aventure sans permission, chose qui déplaisait au clergé, l'évêque de Paris les excommunia, les força de s'éloigner, et lança des anathèmes contre ceux qui oseraient les consulter désormais. Dès lors, le nombre de ces Bohémiens s'augmenta tellement de jour en jour, que les états d'Orléans, en 1560, les condamnèrent au bannissement, sous peine des galères s'ils reparaissaient. Les prêtres les poursuivaient comme descendans de Cham, inventeur de la magie. On les accusait ainsi d'être magiciens. Delrio dit qu'ils étaient si experts en sorcellerie que, dès qu'on leur avait donné une pièce de monnaie, toutes celles qu'on avait dans sa bourse s'envolaient aussitôt et allaient rejoindre la première. Delancre assure même que les Bohémiens ne sont pas autre chose que des demi-démons [1].

Il y avait encore beaucoup de bohémiens en France avant la révolution; et si l'on n'en trouve presque plus aujourd'hui, c'est qu'il y a moins de persécutions et qu'on croit peut-être un peu moins dans les campagnes aux prophéties des diseuses de bonne aventure; mais on est toujours persuadé qu'elles préservent de l'incendie les maisons qui leur servent d'asile. On peut même remarquer que, tandis qu'on rejette un peu dans les villages les pronostics souvent séduisans de la chiromancie et de la physiognomonie, Paris, plus docile, a des sibylles et des tireuses de cartes qui gagnent de brillantes fortunes.

Il est certain que la chiromancie, la physiognomonie surtout, ont au moins cela de plausible, qu'elles tirent leurs prédictions de signes qui touchent, de traits qui distinguent et caractérisent, de li-

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. 3, p. 208.

gnes que l'on porte avec soi, qui sont l'ouvrage de la nature, et que l'on peut croire significatifs, puisqu'ils sont particuliers à chaque individu. Mais les cartes, ouvrage de l'homme, tout-à-fait étranger à l'avenir, comme au présent, comme au passé, les cartes ne touchent en rien la personne qui les consulte. Pour mille personnes différentes elles auront le même résultat; et vingt fois pour un même objet elles amèneront des pronostics divers. Un jeune homme, déguisé en fille, consultait une fameuse tireuse de cartes : elle ne sut pas même découvrir qu'elle parlait à un homme; elle lui prédit qu'il accoucherait de deux filles. Une demoiselle de dix-huit ans, un peu curieuse, consulta des cartomanciennes; l'une lui prédit qu'elle ne se marierait point, l'autre qu'elle ne se marierait qu'une fois, et qu'elle aurait quatre enfans; la troisième qu'elle serait en danger de mort à ses secondes couches, et mourrait à quarante ans. Cette demoiselle a été mariée trois fois; elle a soixante-douze ans, elle est veuve, et n'a point eu d'enfans. — On pourrait rassembler aussi sur l'art des Bohémiennes, de dire la bonne aventure par les lignes de la main et la physionomie, beaucoup d'anecdotes qui prouveraient également que l'avenir n'ôte jamais son voile. —

Marthe, ou *la Bohémienne*, — Espèce de conte populaire, traduit de l'anglais de M. Théodore Hook, par mademoiselle Claire Desages [1].

Dans le voisinage de Bedford-Square, vivait un homme honnête et respectable, nommé Harding, qui tenait un rang honorable, et remplissait une place dans Sommerset-House. Cet homme avait une fille, appelée Maria, qui était le modèle de la piété filiale,

[1] A la suite d'un roman intitulé *M. Danverss*, ou *le Dire et le Faire*, 2 vol. in-12, chez Persan. 1825.

mais d'une complexion extrêmement délicate. A l'âge de dix-neuf ans, Maria fixa les affections d'un jeune homme qui se trouvait allié à sa famille, et qui se nommait Frédéric Longdale; les parens des deux familles convinrent de ne pas presser cette union, à cause de la jeunesse des amans.

M. Harding se rendant un jour à Sommerset-House, selon sa coutume, fut accosté par une de ces Bohémiennes qui mendient en Angleterre. « N'oubliez pas » la pauvre Marthe, la Bohémienne ! » dit la bonne femme. M. Harding, qui n'avait pas de monnaie, répondit qu'il n'avait rien sur lui, et qu'il était pressé. Mais sa réponse ne rebuta pas cette femme qui le suivait en réitérant ses lamentations. « N'oubliez pas la » pauvre Marthe ! » Irrité de cette persévérance, le père de Maria, contre sa coutume, se retourna, et prononça, d'un ton de colère, une malédiction contre la vagabonde. « Ah ! s'écria Marthe, en s'arrêtant avec » fierté, vous me maudissez ! Ai-je vécu jusqu'au- » jourd'hui pour m'entendre maudire ? Homme mé- » chant et dur, homme faible et hautain, regardez- » moi ! »

Elle répéta si vivement cette apostrophe, que M. Harding subjugué la regarda avec émotion. Il vit dans toute sa contenance l'expression de la fureur. Ses yeux noirs lançaient sur lui des éclairs; ses cheveux noirs tombaient sur ses joues olivâtres; un rire effrayant et un ricanement de mépris laissaient apercevoir des dents plus blanches que l'ivoire. Il considérait Marthe, partagé entre l'étonnement et le trouble. « Regardez-moi, monsieur, dit encore la » Bohémienne; vous et moi devons nous rencontrer » encore; vous me verrez trois fois avant de mou- » rir; mes visites seront terribles, et la troisième sera » la dernière.... »

Ces paroles frappèrent vivement le cœur de M. Harding ; voyant quelques passans s'approcher, il fouilla dans sa poche, en tira de l'argent qu'il voulut donner à Marthe : « De l'argent à présent, répondit la sor-» cière ! Ne suis-je plus maudite ? Il est trop tard. La » malédiction est à vous maintenant. » Ces paroles prononcées, elle s'enveloppa de son manteau, et disparut.

M. Harding, de retour chez lui, raconta l'aventure à sa femme, qui lui répondit comme il devait l'attendre de sa tendresse et de sa raison ; et après une discussion sur la faiblesse d'esprit qui fait ajouter foi aux discours de ces malheureuses, on alla se coucher. M. Harding accablé par de tristes réflexions finit par s'endormir. Le lendemain et les jours suivans il se rendit à son travail comme de coutume, toujours inquiet, et l'esprit rempli de Marthe, mais honteux de l'empire qu'il laissait prendre sur lui à ces idées superstitieuses.

Cependant Frédéric s'occupait continuellement de son aimable Maria, en qui les symptômes de la consomption se développèrent avec tant de force que les médecins, quoiqu'ils n'en parlassent que comme d'un mal peu sérieux, montrèrent, par leurs soins, qu'ils n'étaient pas sans inquiétudes. Trois mois s'étaient écoulés depuis la fatale rencontre de Marthe, le temps et une distraction constante avaient délivré presqu'entièrement l'esprit de M. Harding de la terreur que cette bohémienne lui avait inspiré, lorsqu'un jour le jeune Frédéric, qui était venu voir sa fiancée, fut obligé de la quitter promptement, son carrick l'attendait pour le conduire à une vente de chevaux, où son père lui avait donné commission d'en examiner qu'il avait l'intention d'acheter. M. Harding proposa au jeune homme de l'accompagner aux

criées de Hyde-Park, puisqu'il n'était pas occupé ce jour-là. Cette proposition fut acceptée, et ils partirent; mais M. Harding qui tenait les rênes reconnut bientôt que son adresse ne pouvait suppléer à ses forces pour maîtriser les coursiers ardens de Frédéric; il le pria donc de les prendre. Celui-ci, par trop de précipitation, laissa échapper les guides, les chevaux ne sentant plus le frein se cabrèrent, et mirent en pièces le fragile équipage, après avoir lancé M. Harding ainsi que Frédéric sur le pavé.

Pendant qu'ils entraînaient les débris de la voiture sur la place qu'ils venaient de quitter, M. Harding aperçut avec horreur Marthe la Bohémienne.....

Cette horrible vision, qui se rapportait à la menace de la sorcière, fit une telle impression sur lui, que son effroi, joint aux douleurs qu'il ressentait, lui fit perdre connaissance. Cependant les deux infortunés furent promptement secourus. Le jeune Frédéric fut long-temps dans un état très-alarmant. Quant à M. Harding, il recouvrait de jour en jour la santé; mais son jugement semblait l'abandonner, l'aspect de sa pauvre fille presque mourante contribuait encore à troubler chaque instant de sa vie. Elle demanda à voir Frédéric, qui alors se trouvait mieux; on lui donna la certitude qu'elle le verrait dans quelques heures. Au moment où l'on s'entretenait de cette entrevue prochaine et désirée, comme les rayons du soleil, qui brillait alors de toute la force, tombaient sur la malade : « Mon ami, dit mistriss Harding, fermez un peu le volet, je vous prie. » M. Harding se leva, et, ouvrant la croisée, il poussa un cri d'horreur en s'écriant : « Elle est là! — Qui? répliqua mistriss Harding, surprise et effrayée. — Elle, elle, elle! et le malheur!!!... » Mistriss Harding courut à la fenêtre et vit, dans la rue, Marthe la Bohémienne.

Étant retournée vivement au lit de Maria, elle poussa un gémissement plaintif : Maria était morte... Ses parens, désolés, se retirèrent à Lausanne ; mais l'absence ne calma point leurs regrets, et au bout de deux ans, ils revinrent à Londres pour assister au mariage de leur fils, à qui M. Harding avait fait obtenir sa place. On donna un grand souper, où toute la famille fut invitée. Après la collation, comme on priait la mariée de chanter, on entendit un bruit effrayant, semblable à celui d'un poids qui aurait roulé sur toutes les marches de l'escalier : la porte du salon s'entr'ouvrit, comme enfoncée par un coup de vent. M. Harding pâlit, regarda sa femme, et dit, en se tournant vers l'assemblée, que ce bruit venait de la rue, et qu'il ne fallait pas s'en troubler ; mais on vit bien qu'il frissonnait, et après que tout le monde se fut retiré, Harding soupira, et, s'adressant à sa femme, il l'engagea à se préparer à une nouvelle calamité. « J'ignore quel malheur nous me- » nace, dit-il ; mais il est suspendu sur nos têtes ; il y » tombera cette nuit même. — Mon ami, dit mistriss » Harding, que voulez-vous dire ?.... — Ma chère, » je l'ai vue pour la troisième fois ! — Qui ? — Mar- » the la Bohémienne.... Lorsque la porte s'ouvrit d'une » manière surnaturelle, je la vis ! Ses yeux effrayans » étaient attachés sur moi.... »

Il embrassa tendrement sa femme, et, après avoir éprouvé quelques instans le frisson de la fièvre, M. Harding tomba dans un sommeil dont il ne réveilla jamais...... —

Voici une anecdote d'un tout autre genre ; elle fit quelque bruit sous Louis XIV, et Dufresny l'a mise dans le nombre de ses nouvelles.

« Plusieurs grands hommes, dit-il, ont ajouté foi aux diseurs de bonne aventure. Tel capitaine qui affronte mille périls craindra les présages qu'une

Bohémienne verra dans sa main ; pardonnez donc cette faiblesse à une femme, aimable d'ailleurs ; c'est une riche bourgeoise, que je nommerai Bélise. La Bohémienne qui l'abusa, et qui est présentement au Châtelet, a de l'esprit comme un démon, le babil et l'accent bohémiens et le langage propre à faire croire l'incroyable. Sachant que Bélise allait souvent chez une amie, la Bohémienne la guette un jour, passe comme par hasard auprès d'elle, la regarde, s'arrête, recule trois pas, et fait un cri d'étonnement : « Est-ce que vous me connaissez? lui dit Bélise en s'arrêtant aussi.— Si je vous connais, répond la Bohémienne dans son jargon, oui, madame, et je suis sûre que vous serez heureuse de me connaître aussi. — Je vois, lui dit Bélise avec bonté, que vous avez envie de gagner la pièce en me disant la bonne aventure : je n'y crois pas ; mais ne laissez pas de me la dire. »

» Bélise la fit entrer chez son amie, et lui présenta la main ; la Bohémienne, en l'observant, feignait d'être de plus en plus surprise et réjouie d'avoir rencontré une personne qu'elle cherchait depuis plusieurs années ; elle devina par les règles de son art diverses particularités dont elle s'était fait instruire par une servante qui avait servi Bélise ; mais ce qu'elle voyait de plus certain, c'était, disait-elle, une fortune prochaine. « Je vois bien des mains à Paris, ajouta-t-elle, mais je n'en vois point comme la vôtre. » Peu à peu elle disposa Bélise à donner avec confiance dans le piége qu'elle lui tendait. Après avoir persuadé aux deux bourgeoises qu'elle avait des liaisons avec les démons et les génies, elle leur conta l'histoire d'une princesse orientale qui était venue mourir à Paris, il y avait cent ans ; elle leur dit que cette princesse étrangère avait enterré un trésor dans une cave, et qu'ensuite, voulant

faire son héritière une bourgeoise de ce temps-là, qu'elle avait prise en affection, elle était morte subitement sans avoir pu l'instruire de ce trésor caché. « C'est ce que je tiens de la princesse même, continua la Bohémienne ; car, quoique morte il y a cent ans, elle est de mes amies.

» Vous devez savoir, ajouta-t-elle, que personne de l'autre monde ne peut parler aux gens de celui-ci que par l'entremise des esprits ; or, le mien connaît la princesse ; et je suis chargée de lui trouver dans Paris quelque femme de la famille de la défunte bourgeoise qu'elle voulait faire son héritière, et vous êtes celle que je cherche.... » A ce récit extravagant, Bélise ne riait que pour faire l'esprit fort, car le désir d'être héritière augmentait sa crédulité. « Mais, reprit-elle, comment savoir si je suis parente de la bourgeoise qui vivait il y a cent ans ? — Oh ! dans Paris, dit la Bohémienne, on est parent de plus de gens qu'on ne pense ; car depuis qu'on s'y marie et qu'on ne s'y marie point, imaginez combien d'alliances ?

« Mais si j'étais aussi parente ? dit l'amie de Bélise ? » La Bohémienne n'y trouva point d'apparence ; mais, ravie de faire l'épreuve double, elle demanda à l'instant deux grands verres de cristal, qu'on alla remplir d'eau claire ; elle les mit sur deux tables éloignées l'une de l'autre, et dit aux bourgeoises de fermer un œil, et de regarder attentivement avec l'autre : « Celle qui est parente de la bourgeoise, dit-elle, doit voir un échantillon du trésor dont elle héritera, et l'autre rien. » La Bohémienne avait mis dans chaque verre une petite racine ; leur disant que c'était la racine des enchantemens qui attirait les génies ; l'une de ces racines était apprêtée avec une composition chimique qui, détrempée, devait, par une espèce de

fermentation, former des bulles d'air, et des petits brillans de différentes couleurs, avec des paillettes dorées. C'en était assez pour faire voir à une femme prévenue tout ce que son imagination lui représentait déjà. Bélise, à la première bulle d'air, s'écria qu'elle voyait quantité de perles. « Vous en allez voir bien d'autres, » dit la Bohémienne. Effectivement, à mesure que la fermentation augmentait, Bélise, transportée, achevait de perdre l'esprit. Elle sauta au cou de celle qui la faisait si riche; et, croyant déjà tenir des millions, elle lui promit de l'enrichir; la Bohémienne lui jura que dans deux jours elle possèderait le trésor.

« Mais, ajouta-t-elle, il y a de grandes difficultés à vaincre : le diable, qui est gardien de tous les trésors enfouis, en doit prendre possession au bout de cent ans; c'est la règle. Par bonheur, il n'y a que quatre-vingt-dix-huit ans que la princesse a enterré le sien. Je crains pourtant qu'il ne nous dispute la date... Encore votre main, ajouta-t-elle, je me trompe fort si le même diable ne vous a pas déjà lutinée. »

« Justement, dit Bélise; car cet été, à la campagne, il revenait un esprit dans ma chambre : il faut être sorcière pour avoir deviné cela. » La Bohémienne savait que la femme de chambre de Bélise, s'ennuyant de ne point voir son amant, s'était avisée de faire peur à sa maîtresse pour l'obliger de revenir à Paris. « Menez-moi chez vous, dit-elle en regardant le verre; le trésor se trouve dans la cave de la maison que vous habitez, et je vois qu'il consiste en deux caisses, dont l'une est pleine de vieux ducats et l'autre de pierreries. »

» Bélise, ravie, emmena chez elle son amie et la Bohémienne, qui l'avertit, chemin faisant, que, pour adoucir le malin esprit, elle allait faire des conju-

rations, des fumigations, et qu'il fallait amorcer le diable par une petite effusion d'or. « En avez-vous chez vous, continua-t-elle ? — J'ai cinq louis d'or, répondit Bélise. — Fort bien, répondit l'autre ; je ne veux toucher de vous ni or ni argent, avant que j'en aie rempli vos coffres ; vous mettrez vous-même l'or dans le creuset, au fond de la cave, et vous le verrez fondre à vos yeux par un feu infernal qui sortira des entrailles de la terre, en vertu de certaines paroles que je prononcerai. Je veux que vous soyez témoin de ces merveilles. »

» On arriva enfin chez Bélise, où le reste de la fourberie était préparé, les caves en question n'étaient séparées des caves voisines que par un vieux mur où la servante avait fait un trou pour ses amours. La Bohémienne, aidée par elle, composa un spectre semblable à celui qui s'était montré à la campagne, et disposa son appareil. Bélise prit les cinq louis qu'on devait fondre au feu infernal. En arrivant à la cave, elle aperçut, avec effroi, le spectre qu'elle connaissait, et s'évanouit. On la trouva, à son réveil, disposée à tout croire.

» La Bohémienne emporta les cinq louis. Le lendemain elle revint, et dit à Bélise, en l'embrassant, que la princesse s'était rendue chez elle ; qu'elle approuvait tout ; que quant au diable, il avait voulu, par un faux calcul, escamoter les deux ans qui lui manquaient, mais qu'on s'était accommodé avec lui, en promettant de lui donner mille écus ; en conséquence, qu'elle les trouvât dans la journée. « Vous les lui donnerez vous-même, dit-elle ; car vous pourriez croire que j'ai moyen de gagner sur cette somme. » Bélise répondit qu'elle avait toute confiance en elle, et qu'elle la priait de se charger de lui remettre ellemême l'argent. Cependant, la Bohémienne deman-

da encore qu'on lui donnât force robes, coiffures, jupes, draps et serviettes, afin de tapisser la cave où la princesse devait se rendre, comme elle l'avait promis. Les robes devaient servir à vêtir les génies qui l'accompagneraient. Bélise aida elle-même à porter ses hardes dans la cave. La Bohémienne lui recommanda de fermer la porte à double tour, de peur que quelqu'un ne vînt troubler la séance. Elle ne pouvait ainsi rien soupçonner, car elle ignorait la communication des caves voisines, par où les génies plièrent la toilette. Ainsi les Bohémiennes eurent toute la nuit pour sortir de Paris avec le butin, et l'héritière en chemise fut se coucher en attendant la succession de la princesse. Elle reconnut le lendemain qu'elle était dupe. La Bohémienne fut poursuivie sur sa plainte, et condamnée pour fait d'escroquerie et de sorcellerie. — Voyez *Chiromancie*.

BOHINUM, — Idole des Arméniens, qui était faite d'un métal noir, symbole de la nuit; son nom vient du mot hébreu *bohu*, désolation, à ce que dit Leloyer. C'est le démon du mal.

BOHMIUS (Jean). — On recherche sa *psycologie* ou traité des esprits, publiée en 1632 à Amsterdam [1]. Cet auteur, du reste, nous est inconnu.

BOHON-HUPAS, — Arbre poison qui croît dans l'île de Java, à vingt-sept lieues de Batavia. Les criminels condamnés à mort sont les seuls qui aillent recueillir une gomme qui en découle, et qui est un poison si prompt et si violent, que les oiseaux qui traversent l'air au-dessus de cet arbre, tombent morts. Ce poison est fort cher. Les criminels, après

[1] Johannis Bohmii *Psycologia, cum verâ applicatione Johannis Angeli*, in-24. Amstel., 1632.

que leur sentence est prononcée, peuvent choisir, ou de périr de la main du bourreau ou de tenter de rapporter une boîte de gomme de l'hupas. M. Foersech rapporte, dans son voyage, qu'ayant interrogé un prêtre malai qui habitait ce lieu sauvage, cet homme lui dit qu'il avait vu passer environ sept cents criminels, sur lesquels il n'en était revenu que vingt-deux; qu'il n'y avait pas plus de cent ans que ce pays était habité par un peuple qui se livrait aux iniquités de Sodôme et de Gomorrhe; que Mahomet ne voulut pas souffrir plus long-temps leurs mœurs abominables; qu'il engagea Dieu à les punir; et que Dieu fit sortir de terre le bohon-hupas, qui détruisit les coupables et rendit le pays à jamais inhabitable. Les Malais regardent cet arbre comme l'instrument de la colère du prophète; et la mort qu'il procure, passe chez eux pour honorable; voilà pourquoi les criminels qui vont chercher le poison se revêtent en général de leurs plus beaux habits [1].

BOIS. — Les anciens pratiquaient une divination qui se faisait par le moyen de quelques morceaux de bois, Voyez *Zylomancie*. Ils croyaient les forêts habitées de divinités bizarres; et dans les pays superstitieux, on y redoute encore les lutins. Les Kamtschadales disent que les bois sont pleins d'esprits malicieux. Ces esprits ont des enfans qui pleurent sans cesse pour attirer les voyageurs, qu'ils égarent ensuite et à qui ils ôtent quelquefois la raison. — Enfin, c'est généralement dans les bois que les sorciers font le sabbat.

BOIS DE VIE. — C'est le nom que les alchimistes donnent à la pierre parfaite du grand œuvre, plus

[1] Extrait des Voyages de M. Foersech, Hollandais, *Mélanges de la littérature étrangère*, t. 1, p. 63.

clairement appelée baume universel ou panacée, qui guérit tous les maux et assure à ceux qui la possèdent une jeunesse éternelle et toujours vigoureuse.

Les Juifs nomment *bois de vie* les deux bâtons qui tiennent la bande roulée sur laquelle est écrit le livre de leur loi. Ils sont persuadés que l'attouchement de ces bâtons affermit la vue et rend la santé. Ils croient aussi qu'il n'y a pas de meilleur moyen de faciliter l'accouchement des femmes, que de leur faire voir les bois de vie, qu'il ne leur est pas permis de toucher.

BOISTUAU ou BOAISTUAU (Pierre), — Dit Launay, Nantais, mort à Paris en 1566. On recherche de lui deux ouvrages rares et curieux : 1°. *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs, in-8°. 1561. Aux quarantes histoires de Boistuau, Tesserant en ajouta quinze. Belleforêt, Hoyer et Mariouville les firent réimprimer avec une nouvelle continuation, en 1575, six vol. in-16. — 2°. *Histoires tragiques*, extraites des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue française, 1568 et années suivantes, 7 vol. in-16. Il n'y a que les six premières histoires du premier volume qui aient été traduites par Boistuau ; les autres sont de la traduction de Belleforêt, qui lui était bien inférieur.

Boistuau cite comme de lui, dans le fragment de ses histoires prodigieuses que nous allons rapporter un petit livre *de l'Excellence de l'homme*, *où il est traité des visions*, que nous ne connaissons pas.

Visions prodigieuses des spectres, fantômes, figures et illusions qui apparaissent de nuit, de jour, en veillant, en dormant, tirées des Histoires prodigieuses de Boistuau.

« Alexander ab Alexandro raconte, chap. 11, du 1er.

livre de ses jours Geniaux, qu'un sien fidèle serviteur, homme sincère et vertueux, couché dans son lit, dormant profondément, commença à se plaindre, soupirer et lamenter si fort, qu'il éveilla tous ceux de la maison. Son maître, après l'avoir éveillé, lui demanda la cause de son cri. Le serviteur répondit : « Ces plaintes que vous avez entendues ne sont point vaines, car lorsque je m'agitais ainsi, il me semblait que je voyais le corps mort de ma mère passer devant mes yeux, que l'on portait en terre.

» On fit attention à l'heure, au jour, à la saison, où cette vision était advenue, pour savoir si cette vision annoncerait quelque désastre au garçon ; et l'on fut tout étonné d'apprendre la mort de cette femme, quelques jours après ; et s'étant informé des jour et heure, on trouva qu'elle était morte le même jour et à la même heure qu'elle s'était présentée morte à son fils.

» Saint Augustin, livre 12, chap. 17, sur la Genèse, raconte l'histoire d'un frénétique, qui revient un peu à ce songe. Quelques-uns étant dans la maison de ce frénétique, ils entrèrent en propos d'une femme qu'ils connaissaient, laquelle était vivante et faisait bonne chère, sans aucune appréhension de mal. Le frénétique leur dit : « Comment parlez-vous de cette femme? Elle est morte, je l'ai vue passer comme on la portait en terre. » Et un ou deux jours après, la prédiction fut confirmée.

» Le même saint rapporte encore une histoire bien étrange. « Il y avait, dit-il, un jeune enfant en notre cité, qui fut si âprement vexé d'une douleur aux parties de la génération, qu'il criait comme un démoniaque, lorsque la fureur de son mal le pressait, ayant toutefois l'entendement sain : lequel, entre les grands combats de ses douleurs, demeurait quelquefois immobile comme un tronc d'arbre, ayant les yeux ou-

verts, mais ne reconnaissant aucun des assistans, et si bien ravi de ses sens qu'il ne se mouvait par aucune piqûre. Sa douleur un peu apaisée, il retrouvait ses esprits, et racontait ce qu'il avait vu pendant son extase; il assurait que dans toutes ses visions se présentaient à lui deux hommes, dont l'un avait une figure d'enfant, et l'autre d'un âge plus parfait. Au commencement du Carême, ces deux hommes vinrent à lui, et lui dirent : « qu'il fallait qu'il se fît couper le prépuce, et que de quarante jours il ne sentirait aucune douleur. Ce temps expiré, ses souffrances se renouvelèrent, et les deux hommes recommencèrent encore à se présenter à lui. Ils lui conseillèrent de se plonger dans la mer jusqu'au nombril; qu'il y demeurât quelque temps, et que sa grande douleur cesserait; toutefois qu'il resterait quelque humeur visqueuse qui découlerait. Ce qu'il fit; et les effets prédits eurent lieu [1].

» Qui ne sera émerveillé de cette philosophie de saint Augustin, ensemble de la vision? Mais qui pouvaient être ces fantômes? Et qui leur avait enseigné ces secrets de médecine? Ces choses sont étranges, épouvantables, et causent de la terreur à ceux qui les lisent. —

» Au second genre de visions, se doivent mettre celles qui se font par imagination, comme lorsque nous imaginons des choses que nous sentons par le corps; comme quand saint Pierre, ravi d'entendement, vit en vision ce grand vase, descendant du ciel en une nappe, qui vint jusqu'à lui, auquel étaient contenus toutes sortes d'animaux; puis il entendit une voix qui lui dit : « Pierre, lève-toi, tue et mange, « et

[1] Cette histoire prouve au moins que la maladie de Vénus était connue du temps de saint Augustin.

ce qui s'ensuit au texte du chap. 11, des *Actes des apôtres*.

» Le troisième genre de visions se peut nommer intellectuel, parce qu'il se fait en la pensée, comme quand le roi Baltazar vit une main qui écrivait sur la muraille, et plusieurs autres semblables visions de Nabuchodonosor, qui sont amplement écrites en Daniel. « Ces visions se font, dit saint Augustin, par l'opération des anges, bons ou mauvais, auxquels il est » permis par le Seigneur, ou commandé de le faire. » Leurs fonctions sont diverses, les uns troublent nos pensées, les autres offensent nos corps, les autres se mêlent en notre sang, en notre cœur, et nous suggèrent une infinité de folies et visions; les autres engendrent des maladies en nous, comme le démon dont parle saint Luc, qui avait tellement persécuté la fille que Jésus-Christ guérit, que dans l'espace de dix huit ans elle était demeurée si courbée, qu'elle ne pouvait regarder le ciel.

» Qu'on ne s'étonne pas de l'adresse et de la force des démons. Ils ont, certes, une longue expérience, depuis qu'ils ont été créés; le continuel conflit qu'ils ont avec les bons anges les aguerrit. Par l'agilité de leur corps éthérés, ils surpassent la vivacité des bêtes et des oiseaux : joignez l'activité de leurs sens, la science de toutes disciplines, tant divines qu'humaines, une parfaite connaissance de la propriété des plantes, pierres et métaux, etc. Par tant de moyens, ils prédisent quelquefois les choses futures, ils font quelques feints miracles qui trompent ceux qui croient à leurs prestiges, comme ces pauvres femmes qui, séduites par les illusions fanatiques de Satan, se persuadent qu'elles vont toute la nuit à cheval, et adorent les diables au sabbat. Ils leur représentent quelquefois des choses joyeuses et tristes, quelquefois des per-

sonnes connues ou inconnues. Ces choses ne seront étranges et difficiles que pour ceux qui mesurent les œuvres de Dieu selon la capacité de leur entendement grossier.

» Il y a eu de nos jours, dit Gaspard Peucer, en ses commentaires *de Divinatione*, une vierge bateleresse à Bologne, laquelle, pour l'excellence de son art, était fort renommée par toute l'Italie; néanmoins, elle ne sut, avec toute sa science, si bien prolonger sa vie, qu'enfin, surprise de maladie, elle ne mourût. Quelque autre magicien, qui l'avait toujours accompagnée, sachant le profit qu'elle retirait de son art pendant sa vie, lui mit, par le secours des esprits, quelque charme ou poison sous les aisselles, de sorte qu'il semblait qu'elle eût vie, et commença à se retrouver, aux assemblées, jouant de la harpe, chantant, sautant et dansant, comme elle avait accoutumé; de sorte qu'elle ne différait d'une personne vivante que par la couleur qui était excessivement pâle. Peu de jours après, il se trouva à Bologne un autre magicien, lequel, averti de l'excellence de l'art de cette fille, la voulut voir jouer comme les autres. Mais à peine l'eut-il vue, qu'il s'écria : « Que faites-vous ici, messieurs? celle que vous voyez devant vos yeux, qui fait de si jolis soubresauts, n'est autre qu'une charogne morte; » et à l'instant, elle tomba morte à terre. Au moyen de quoi, le prestige et l'enchanteur furent découverts.

» Une autre femme enchanteresse, qui vivait à Pavie du temps du règne de Léonicettus, n'était pas moins admirable que la précédente; mais elle avait l'avantage en un point, c'est qu'il ne se pouvait faire rien de mal à Pavie, sans qu'elle le découvrît par son artifice, en sorte que la renommée des merveilles qu'elle faisait par l'art des diables lui attirait tous les

plus grands seigneurs et philosophes de l'Italie. Il y avait, en ce temps, un saint philosophe à qui l'on ne pouvait persuader d'aller voir cette femme, lorsque, vaincu par les sollicitations de quelques magistrats de la ville, il s'y rendit. Arrivé devant cet organe de Satan, afin de ne demeurer muet, et pour la sonder au vif, il la pria de lui dire, à son avis, lequel de tous les vers de Virgile, était le meilleur. La vieille, sans rêver, lui répondit aussitôt :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

« Voilà, ajouta-t-elle, le meilleur et le plus digne vers que Virgile ait fait : va-t'en et ne reviens plus pour me tenter. » Ce pauvre philosophe et ceux qui l'accompagnaient s'en retournèrent sans aucune réplique, et ne furent en leur vie plus étonnés d'une si docte réponse, attendu qu'ils savaient tous qu'elle n'avait en sa vie appris ni à lire ni à écrire.

« Il y a encore quelques visions qui proviennent d'avoir mangé du venin ou poison, comme Pline et Édouardus enseignent de ceux qui mangent la cervelle d'un ours, laquelle dévorée, on se croit transformé en ours. Ce qui est avenu à un gentilhomme espagnol de notre temps à qui on en fit manger, et il errait dans les montagnes pensant être changé en ours.

« Il ne reste plus, pour mettre le dernier sceau à toutes espèces de visions, que de traiter des visions artificielles, lesquelles ordonnées et bâties par certains secrets et mystères des hommes, engendrent la terreur en ceux qui les contemplent. Il s'en est trouvé qui ont mis des chandelles dans des têtes de morts, pour épouvanter le peuple, et autres qui ont attaché des chandelles de cire allumées, sur des coques de tortues et limaces, puis les mettaient dans les cimetières la nuit, afin que le vulgaire, voyant ces animaux se mouvoir

de loin avec leurs flammes, fût induit à croire que c'étaient les esprits des morts qui retournaient demander quelque chose en ce monde, et par de tels moyens on a tiré de l'argent du simple peuple. Mais ces larrons infâmes rendront compte un jour au Seigneur, des pauvres brebis de Jésus-Christ qu'ils ont ainsi écorchées et tyrannisées, sous prétexte de vision.

» Il y a encore certaines visions diaboliques qui se sont faites de nos jours avec certaines chandelles composées de suif humain ; et pendant qu'elles étaient allumées de nuit, les pauvres gens demeuraient si bien charmés, qu'on dérobait leur bien devant eux, sans qu'ils sussent se mouvoir de leurs lits : ce qui a été pratiqué en Italie de notre temps. Mais Dieu, qui ne laisse rien impuni, a permis que ces voleurs fussent appréhendés ; et, convaincus, ils ont depuis terminé leurs vies misérablement au gibet.

» Prends donc en gré, lecteur, ce traité des visions; et si tu n'es ingrat ou censeur trop critique, tu approuveras mon travail [1]. » Voyez *Apparitions*, *Visions*, etc.

BOJANI (Michel). — On peut lire de lui une Histoire des songes [2], publiée en 1587. Nous ne la connaissons que par le titre.

BOLACRÉ (Gilles), — Bon homme qui habitait une maison d'un faubourg de Tours, où il prétendit qu'il revenait des esprits qui l'empêchaient de dormir. C'était au seizième siècle. Il avait loué cette maison d'un nommé Daniel Maquereau ; et comme il s'y faisait un bruit et tintamare d'esprits invisibles, sabbats

[1] Les autres traits rapportés dans l'ouvrage de Boistuau se trouveront à divers articles de ce dictionnaire. Voyez *Alessandro*, *Songes*, etc.

[2] Michaelis Bojani, *Historia de Somniis*, in-4°. Wittenberg, 1587.

et lutins, qui ne lui laissaient aucun repos, il voulut à toute force faire résilier le bail. La cause fut portée devant le siége présidial à Tours, qui cassa le bail. Mais Daniel Maquereau en appela au parlement de Paris; son avocat, maître René Chopin soutint que les visions d'esprits n'étaient autre chose que contes de vieilles, épouvantails de petits enfans; et qu'il y avait long-temps que la puissance de la croix avait terrassé le démon. Le parlement ne décida rien. La cause enfin ayant été soumise au tribunal de la Tournelle, la cour, par son arrêt maintint la résiliation du bail [1].

BOLFRI. — C'est le nom que les nécromanciens donnent à Bérith. Voyez *Bérith*.

BOLINGBROKE. — Voyez *Glocester*.

BOLOMANCIE, — Espèce de divination qui se faisait en mêlant de petites flèches dans un sac. On avait écrit sur chacune le nom d'une des villes qu'on voulait attaquer. On tirait une de ces flèches au hasard; elle décidait de l'expédition.

BOLOTOO, — Ile imaginaire où les naturels des îles Tonga placent leur paradis. Ils croient que les âmes de leurs chefs y deviennent des divinités du second ordre. Les arbres de Bolotoo sont chargés, disent-ils, des meilleurs fruits et toujours couverts des plus belles fleurs, qui renaissent toutes les fois qu'on les cueille. Ce séjour divin est rempli d'animaux immortels que l'on ne tue que pour la nourriture des dieux et des élus; mais aussitôt qu'on en tue un, un autre le remplace.

BONA (Jean), — Savant cardinal, mort en 1674.

[1] Voyez Leloyer, *Discours des spectres*, liv. 6, chap. 15.

On recherche de lui un *Traité du discernement des esprits*, in-12, publié en 1673 et traduit par l'abbé Leroy de Hautefontaine, 1676. Le chapitre 20 de cet ouvrage traite avec beaucoup de lumières, théologiquement parlant, de ce qu'il y a de plus difficile dans la matière des visions et des révélations particulières[1].

BONATI (Gui), — Astrologue florentin du treizième siècle. Il vivait, dit-on, d'une manière originale, et possédait parfaitement l'art de prédire l'avenir. On en conte beaucoup de traits merveilleux. Les troupes de Martin IV assiégeaient Forli, ville de la Romagne, défendue par le comte de Montferrat. Bonati, qui s'y était retiré, voyant la ville prête à capituler, annonça au comte qu'il repousserait l'ennemi, mais qu'il serait blessé dans la mêlée. L'événement justifia la prédiction; et le comte de Montferrat, qui avait porté avec lui ce qu'il fallait pour panser sa blessure, fit depuis le plus grand cas de l'astrologie. Bonati, sur la fin de sa vie, se fit franciscain, et mourut en 1300. Ses ouvrages ont été recueillis par Jacques Cauterus, sous le titre de *Liber astronomicus*, in-4°., rare. Augsbourg, 1491.

BONICA, — Ile imaginaire de l'Amérique, où Déodatus, médecin spagirique, place une fontaine dont les eaux, plus délicieuses que le meilleur vin, ont la vertu de rajeunir.

BONIFACE VIII (Benoît-Caïetan), — Cent quatre-vingt-quinzième pape, élu le 24 décembre 1294. N'étant encore que cardinal, et portant ses vues plus haut, il fit percer la muraille qui répondait au lit du pape Célestin, et lui cria, au moyen d'une longue

[1] Joannes cardinalis Bona, *de Discretione spirituum*, in-12. Paris, 1673.

sarbacane, qu'il eût à quitter la papauté, de l'ordre de Dieu, s'il voulait être sauvé. Le bon pape Célestin obéit à cette voix, qu'il croyait venir du ciel, et céda la thiare à l'imposteur. Mais Le Dante a placé Boniface dans son enfer, parmi les simoniaques, entre Nicolas III et Clément V; et quelque temps après sa mort on poursuivit sa mémoire comme coupable d'hérésie; on voulut même faire brûler ses os; mais on se rappela que Boniface avait été infaillible, et on n'alla pas plus loin.

BONNE AVENTURE (ART DE DIRE LA). — Voyez *Chiromancie*, *Cartomancie*, *Astrologie*, *Métoposcopie*, *Horoscopes*, *Crânologie*, et les cent autres manières de prévoir les choses futures.

BONNET (JEANNE), — Sorcière de Boissy en Forez, laquelle fut brûlée le 15 janvier 1583, pour s'être vantée d'avoir conversé quelquefois avec le diable[1].

BONNET POINTU, — ou Esprit au bonnet; voyez *Hedeckin*.

BONNEVAULT (PIERRE), — Sorcier poitevin du seizième siècle, qui fut arrêté parce qu'il allait au sabbat. Il confessa que la première fois qu'il y avait été mené par ses parens, il s'était donné au diable, lui permettant de prendre ses os après sa mort, mais qu'il n'avait pas voulu donner son âme. Il dit qu'il appelait le diable son maître; qu'un jour, venant d'acheter à Montmorillon deux charges d'avoine qu'il emportait sur deux jumens, et, entendant des gens d'armes sur le chemin, craignant qu'ils ne lui prissent son avoine, il invoqua le diable, qui vint à lui comme

1 M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 145.

un tourbillon de vent, et le transporta, avec ses deux jumens, à son logis. Il avoua aussi qu'il avait fait mourir diverses personnes avec ses poudres; enfin il fut condamné à mort.

Jean Bonnevault, son frère, fut aussi accusé de sorcellerie; et le jour du procès, devant l'assemblée, il invoqua le diable qui l'enleva de terre environ quatre ou cinq pieds, et le laissa retomber sur le carreau comme un sac de laine, sans aucun bruit, quoiqu'il eût aux pieds des entraves. Étant relevé par deux archers, on lui trouva toute la peau de couleur bleue tirant sur le noir; il écumait par la bouche et souffrait beaucoup en son corps. Interrogé là-dessus, il répondit qu'ayant prié le diable de le tirer de peine, il n'avait pu l'enlever, attendu que comme il avait prêté serment à la justice il n'avait plus pouvoir sur lui. Il confessa qu'il avait mené au sabbat un jeune homme à qui il avait fait promettre au diable un doigt de sa main après sa mort; il ajouta qu'il avait vu souvent le diable en chat, en chien et en homme noir; que quand il allait au sabbat, il y était transporté par un vent et en partait de même; qu'il allait adorer le diable et lui baiser le cul avec une chandelle; qu'il recevait des poudres pour faire mourir; que le diable avait affaire charnellement avec les femmes qui venaient au sabbat; il nomma plusieurs personnes qu'il avait fait mourir, et fut brûlé.

Mathurin de Bonnevault, parent des deux précédens, accusé comme eux de sorcellerie, fut visité par experts. On lui trouva sur l'épaule droite une marque de la figure d'une petite rose, dans laquelle on planta une longue épingle sans qu'il en ressentît aucune douleur, d'où on le jugea bien sorcier. Il confessa qu'ayant épousé en premières noces Berthomée de la Bedouche, qui était sorcière comme ses

père et mère, il l'avait vue faire sécher au four des serpens et des crapauds pour des maléfices; qu'elle le mena alors au sabbat, et qu'il y vit le diable, ayant des yeux noirs, ardens comme une chandelle. Il dit que le sabbat se tenait quatre fois l'an, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, la veille de Noël, le mardi gras et la veille de Pâques. On le convainquit d'avoir fait mourir sept personnes par sortilége; et se voyant condamné, il avoua qu'il était sorcier depuis l'âge de seize ans, sur quoi il fut brûlé.

BONZES. — Quelques écrivains prétendent que les bonzes vivent au sein des plaisirs et de la débauche; mais les voyageurs nous apprennent que ces moines mènent une vie austère et pénitente; que les uns se déchirent le corps à coups de verges, d'autres avec des armes tranchantes; qu'il en est qui se retirent dans des souterrains étroits et y restent sans cesse courbés, vivant ainsi d'aumônes, et passant leurs jours dans une souffrance perpétuelle. A la Chine, on croit que l'âme de celui qui aura négligé les bonnes œuvres et les actes de pénitence, passera par une longue suite de honteuses métempsycoses dans les corps des plus vils animaux. Les bonzes chinois font généralement profession de prédire l'avenir et d'exorciser les démons; ils cherchent aussi la pierre philosophale et font des miracles. Lorsqu'un bonze promet de faire pleuvoir, si dans l'espace de six jours il n'a pas tenu sa promesse, on lui donne la bastonnade comme à un fourbe.

Il existe des bonzes au Congo. On les entoure d'une vénération particulière, et leurs ordres sont exécutés comme les décrets du destin. On croit que leurs âmes sont errantes autour des lieux qu'ils ont habités. Quand on voit un tourbillon balayer la plaine et faire

lever la poussière et le sable, les naturels s'écrient que c'est l'esprit des bonzes; ils examinent leur conscience; ils regardent l'ouragan comme une menace de châtiment céleste, et tous sont frappés de terreur et de consternation.

Il y a aussi des bonzesses, comme chez les chrétiens des moines et des nonnes. Un empereur de la Chine détruisit plusieurs monastères où se trouvaient des multitudes de bonzes : « celui qui ne laboure pas » la terre, et qui ne travaille point, disait-il, ne doit » pas manger le pain de mes sujets. »

BORAX, — Sorte de pierre qui se trouve dans la tête des crapauds; on lui attribue divers effets merveilleux, comme celui d'endormir. Il est rare qu'on la puisse recueillir; et il n'est pas sûr qu'elle soit autre chose qu'un os durci.

BORDI ou ALBORDI, — Montagne qui, selon les Perses, est l'œuf de la terre; ils disent qu'elle était d'abord très-petite, qu'elle grossit au commencement, produisit le monde et s'accrut tellement, qu'elle supporte aujourd'hui le soleil sur sa cime. Ils la placent au milieu de la terre. Ils disent qu'au bas de cette montagne fourmillent quantité de dives ou mauvais génies; et qu'au-dessous est un pont où les âmes passent pour aller dans l'autre monde, après qu'elles ont rendu compte de ce qu'elles ont fait dans celui-ci.

BORGIA (César), — Fils du pape Alexandre VI. Il hérita du démon familier qui avait long-temps servi le souverain pontife, son père.

BORRI (Joseph-François), — Imposteur et alchimiste du dix-septième siècle, né à Milan en 1627. Il débuta dans le monde par des actions qui l'obligè-

rent à chercher refuge dans une église qui jouissait du droit d'asile. Il parut alors changer de conduite à la faveur du manteau d'hypocrisie; il se dit inspiré du ciel et prétendit que Dieu l'avait choisi pour réformer les hommes et pour rétablir son règne ici-bas. Il ne devait y avoir, disait-il, qu'une seule religion soumise au pape, à qui il fallait des armées, dont lui, Borri, serait le chef, pour exterminer tous les non-catholiques. Il montrait une épée miraculeuse que saint Michel lui avait donnée; il disait avoir vu dans le ciel une palme lumineuse qu'on lui réservait. Il soutenait que la Vierge était de nature divine, conçue par inspiration, égale à son fils et présente comme lui dans l'Eucharistie; que le Saint-Esprit s'était incarné dans elle; que la seconde et la troisième personne de la Trinité sont inférieures au Père; que la chute de Lucifer entraîna celle d'un grand nombre d'anges qui habitaient les régions de l'air. Il disait que c'est par le ministère de ces anges rebelles que Dieu a créé le monde et animé les brutes, mais que les hommes ont une âme divine; que Dieu nous a faits malgré lui; etc. On prétend qu'il se disait lui-même le Saint-Esprit incarné.

Il fut arrêté après la mort d'Innocent X, et livré aux inquisiteurs, qui, le 3 janvier 1661, le condamnèrent à être brûlé comme hérétique. Mais il parvint à fuir en Allemagne, où il fit dépenser beaucoup d'argent à la reine Christine, en lui promettant la pierre philosophale. Il ne lui découvrit cependant pas ses secrets. Il partit pour Copenhague, et voulut passer en Turquie; mais il fut arrêté dans un petit village comme conspirateur. Le nonce du pape le réclama au nom du saint siége, et il fut conduit à Rome, où il mourut en prison, le 10 août 1695.

Il est l'auteur d'un livre intitulé : *la Clef du cabinet*

du chevalier Borri, par laquelle on connaît diverses lettres scientifiques, chimiques et très-curieuses, ainsi que diverses instructions politiques et autres choses dignes de curiosité, et beaucoup de beaux secrets. Genève, 1681, petit in-12 [1]. Ce livre, qui a rendu Borri célèbre, est un recueil de dix lettres, dont les deux premières roulent sur les esprits élémentaires. L'abbé de Villars en a donné un abrégé très-bien fait dans son ouvrage intitulé : *le Comte de Gabalis.*

BOS DE GUEILLE (Françoise). — *Arrêt, et procédure faite à Françoise Bos, par le juge de Gueille, accusée d'avoir eu accointance avec un incube, le lundi* 30 *janvier* 1606. — Ladite dépose que, quelques jours avant la fête de la Toussaint de l'an 1605, elle étant couchée avec son mari dormant, quelque chose se jeta sur son lit, ce qui l'éveilla de frayeur; et une autre fois, cette même chose se jeta sur son lit comme une boule, elle veillant, et son mari dormant. L'esprit avait la voix d'un homme. Après qu'elle eut demandé : « Qui est là? » on lui dit fort bas qu'elle n'eût point peur; que celui qui la visitait était capitaine du Saint-Esprit; qu'il était envoyé pour jouir d'elle comme son mari, et qu'elle n'eût crainte de le recevoir dans son lit. Comme elle ne le voulut permettre, l'esprit sauta sur une huche, puis à terre, et vint à elle, lui disant, d'une voix piteuse, en sautant sur elle : « Tu es bien cruelle, que tu ne veuilles permettre que je fasse ce que je veux; » et découvrant le lit, lui prit une de ses mamelles, la soulevant et disant : » Tu peux bien connaître maintenant que je t'aime et te promets que, si tu

[1] *La Chiave del gabinetto del cavagliere G. F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifice, chimiche, e curiosissime, con varie instruzioni politiche, ed altre cose degne di curiosità e molti segreti bellissimi.* Cologne (Genève), 1681.

veux que je jouisse de toi, tu seras bien heureuse; car je suis le temple de Dieu, qui suis envoyé pour consoler les pauvres femmes comme toi. » Elle lui dit qu'elle n'avait affaire de cela, et qu'elle se contentait de son mari. Et l'esprit lui dit : « Tu es bien abusée; je suis le capitaine du Saint-Esprit; mais, parce que tu es vieille, je suis venu à toi pour te consoler et jouir de toi, t'assurant que je jouis de toutes les femmes du monde, hormis de celles des prêtres. »

Puis, se mettant dans le lit : « Je te veux montrer, dit-il, comme les garçons folient les filles; et, cela fait, il commença à la tatouiller,..... et, ce fait, s'en alla sans qu'elle sût comme il était fait, ni s'il avait opéré..... Toutefois, elle croit que c'était un esprit bon et saint, qui est accoutumé de jouir des femmes. Elle ajoute, que le premier jour de cette année, étant couchée près de son mari, vers minuit, veillant, et son mari dormant, ce même esprit vint sur son lit et la pria de permettre qu'il se mît dedans, afin de jouir d'elle et la rendre bien heureuse; ce qu'elle refusa. Et il lui dit si elle ne voulait pas gagner le jubilé, elle dit que oui : « C'est bien fait, » dit-il; mais il lui recommanda qu'en se confessant, elle ne parlât point à son confesseur de cette affaire.

» Et interrogée si elle ne s'était pas confessée d'avoir couché avec cet esprit, elle dit qu'elle ne savait pas que ce fût offense d'avoir accointance avec ledit esprit, qu'elle croyait bon et saint; qu'il la venait voir toutes les nuits; mais qu'elle ne lui avait permis d'habiter avec elle que cette fois; que quand elle lui avait été rude, il sautait du lit à terre, et ne savait ce qu'il devenait; que huit ou neuf jours avant d'être mise en prison, cet esprit ne venait plus, parce qu'elle jetait de l'eau bénite sur son lit et faisait le signe de la croix. Elle dit encore que la première nuit que l'es-

prit l'était venue voir, lui ayant apporté des pommes, elle en donna la moitié d'une à un enfant, et mit l'autre moitié dans sa poche ; que l'esprit la pria de lui donner ce qu'elle avait dans sadite poche. « Je le veux bien, dit-elle, car je n'y ai rien. Et le lendemain, elle trouva sa demi-pomme enlevée ; etc. »

Mais il paraît qu'elle n'avoua pas tout, car, par sentence, pour avoir invité ses voisines de venir coucher avec l'esprit afin d'avoir pareille accointance, les assurant qu'il les mettrait à leur aise et aiderait à marier leurs filles, et parce qu'aucunes d'elles y étaient venues et avaient trouvé l'esprit fort puant, Françoise Bos fut condamnée à être pendue, puis brûlée, après avoir fait amende-honorable. Ce qui eut lieu le 14 juillet 1606.

BOSC (Jean du), — Président de la cour des aides de Rouen, décapité comme protestant rebelle en 1562. On a de lui un livre assez rare intitulé : « Traité de « la vertu et des propriétés du nombre septenaire. »

BOTANOMANCIE, — Divination par le moyen des feuilles ou rameaux de verveine et de bruyère, sur lesquelles les anciens gravaient les noms et les demandes du consultant.

On devinait encore de cette manière : lorsqu'il y avait eu un grand vent pendant la nuit, on allait voir de bon matin la disposition des feuilles tombées, et des charlatans prédisaient ou déclaraient là-dessus ce que le peuple voulait savoir. Au reste, dans quoi n'a-t-on pas cherché l'avenir ? Quand les hommes s'abandonnent à la crédulité superstitieuse, les choses les plus simples leur paraissent surnaturelles, et rien ne peut plus arrêter une imagination en délire qui se noie dans une mer de prodiges.

BOTIS. — Voyez *Otis*.

BOTRIS ou BOTRIDE, — Plante dont les feuilles sont velues et découpées et les fleurs en petites grappes. Les gens à secrets lui attribuent des vertus surprenantes, et particulièrement celle de faire sortir avec facilité les enfans morts du sein de leur mère.

BOUBENHOREN. — Un gentilhomme allemand, nommé Michel-Louis, de la famille de Boubenhoren, ayant été envoyé assez jeune par ses parens à la cour du duc de Lorraine pour apprendre la langue française, perdit au jeu tout son argent, et, dans son désespoir, résolut de se vendre au diable s'il voulait l'acheter un peu cher. Comme il se livrait à cette pensée, tout d'un coup il vit paraître devant lui un jeune homme de son âge, assez bien fait, élégamment vêtu, qui lui donna une bourse pleine d'or, et lui promit de venir le revoir le lendemain.

Louis courut aussitôt retrouver ses amis qui jouaient encore, regagna tout ce qu'il avait perdu, et emporta même l'argent de ses camarades. Il s'en revint bien content, et rencontra le même jeune homme mystérieux, qui lui demanda, pour récompense du service qu'il lui avait rendu, trois gouttes de son sang, qu'il reçut dans une coquille de gland; puis, offrant une plume au jeune seigneur, il lui dicta quelques mots barbares que Louis écrivit sur deux billets différens, dont l'un demeura au pouvoir de l'inconnu, et l'autre fut enfoncé, par un pouvoir magique, dans le bras de Louis, à l'endroit où il s'était piqué pour tirer les trois gouttes de sang. La plaie se referma sans laisser de cicatrice; car on devine bien que c'était un démon. Il dit au joueur : « Je m'engage à vous servir pendant sept ans, au bout desquels vous m'appartiendrez sans réserve. » Le jeune homme y consentit, quoiqu'avec une certaine horreur; et, depuis ce jour,

le démon ne manqua pas de lui apparaître jour et nuit sous diverses formes, et de l'aider en toute occasion. Il s'empara peu à peu de son esprit; il lui inspirait des idées neuves et curieuses qui le séduisaient; et le plus souvent il le poussait à de mauvaises actions.

Le terme fatal des sept années approcha; le jeune homme, qui avait alors vingt-cinq ans, revint à la maison paternelle. Le démon auquel il s'était donné, et qui voulait lui faire gagner largement les enfers, lui conseilla et parvint à lui persuader d'empoisonner son père et sa mère, de mettre le feu à leur château, et de se tuer lui-même après. Il essaya de commettre tous ces crimes : Dieu, qui sans doute avait encore pitié de lui, ne permit pas qu'il réussît; le fusil dont il voulait se tuer fit deux fois long feu; le poison n'opéra point sur ses parens. Inquiet et troublé, Louis eut des remords; il découvrit à quelques domestiques de son père le pacte qu'il avait contracté et l'état où il se trouvait, les priant de lui porter secours. Aussitôt qu'il eut fait cette démarche, le démon le saisit, quoique la dernière heure ne fût pas encore venue, lui tourna tout le corps en arrière, et tenta de lui rompre les os. Sa mère, qui était hérétique aussi-bien que lui, fut contrainte de le mettre dans les mains des moines. Le diable, dès lors, fit contre lui de plus violens efforts que jamais, lui apparaissant sous des formes d'animaux féroces. Un jour qu'on le conjurait, il parut avec les traits d'un sauvage hideux et velu, et jeta à terre une cédule ou pacte, différent de celui qu'il avait extorqué du jeune homme, pour donner à croire qu'il abandonnait sa proie, et comptant par là tirer Louis des mains de ceux qui le gardaient, et l'empêcher de faire sa confession générale. Mais on ne donna point dans le panneau.

Enfin, le 20 octobre 1603, on força le démon à paraître dans la chapelle de Saint-Ignace, et on le somma de rapporter la véritable cédule, contenant le pacte fait entre lui et Louis de Boubenhoren. Le jeune homme y fit profession de la foi catholique et orthodoxe, renonça au démon et reçut la sainte Eucharistie. Alors, jetant des cris horribles, il dit qu'il voyait deux boucs d'une grandeur démesurée, qui, ayant les deux pieds de devant en l'air, tenaient entre leurs ongles, chacun de leur côté, l'un des pactes ou cédules. Mais dès qu'on eut commencé les exorcismes, et invoqué le nom de saint Ignace, les deux boucs s'enfuirent; et il sortit du bras gauche de Louis, presque sans douleur, et sans laisser de cicatrice, le pacte secret qui tomba aux pieds de l'exorciste.

Il ne restait plus que le second pacte, qui était au pouvoir du démon. On recommença les exorcismes. Aussitôt parut une cigogne haute et difforme, qui laissa tomber de son bec cette seconde cédule sur l'autel. Le pape Paul V fit informer de la vérité de tous ces faits par des commissaires députés, savoir : M. Adam, suffragant de Strasbourg; George, abbé d'Altorf, et un grand nombre d'autres témoins qui furent interrogés juridiquement, et qui assurèrent que la délivrance du jeune homme était due, après Dieu, à l'intercession de saint Ignace.

On voyait à Molsheim, dans la chapelle de ce saint, chez les pères jésuites, une inscription célèbre qui contenait toute l'aventure de ce gentilhomme [1].

BOUC. — C'est sous la forme d'un grand bouc noir aux yeux étincelans, que le diable se fait adorer au sabbat; il prend fréquemment cette figure dans ses entrevues avec les sorcières, et le maître des sabbats

[1] *Livre des prodiges*, p. 157.

n'est pas autrement désigné, dans beaucoup de procédures, que sous le nom de bouc noir ou grand bouc. Le bouc et le manche à balai sont aussi la monture ordinaire des sorcières, qui partent par la cheminée pour leurs assemblées nocturnes.

Le bouc, chez les Égyptiens, représentait le dieu Pan; et divers démonographes disent que Pan est le démon du sabbat, à cause de sa luxure. Chez les Grecs on immolait le bouc à Bacchus; et d'autres démonomanes assurent que le démon du sabbat n'est autre que Bacchus. Enfin le bouc-émissaire des juifs[1] hantait les forêts et lieux déserts consacrés aux démons: voilà sans doute les motifs qui ont placé si honorablement le bouc au sabbat.

L'auteur des Admirables secrets d'Albert le Grand dit, au chapitre 3 du livre II, que si on se frotte le visage de sang de bouc qui aura bouilli avec du verre et du vinaigre, on aura incontinent des visions horribles et épouvantables. On peut procurer le même plaisir à des étrangers qu'on voudra troubler.

Les villageois disent encore que le diable se montre quelquefois en forme de bouc, à ceux qui le font venir avec le grimoire. Ce fut sous la forme d'un grand bouc qu'il emporta Guillaume le Roux, roi d'Angleterre; une femme accoucha à Bruxelles, au seizième siècle, d'un enfant que le diable lui avait fait, déguisé en bouc; et Delrio assure que Luther était fils d'une sorcière et d'un bouc, qui n'était autre que le diable.

Voici une aventure de bouc qui doit tenir ici sa place. Un voyageur, couché dans une chambre d'auberge, avait pour voisinage, sans le savoir, une compagnie de chèvres et de boucs, dont il n'était séparé que par une cloison de bois fort mince, ouverte en

[1] Voyez *Azazel*.

plusieurs endroits. Il s'était couché sans examiner son gîte et dormait paisiblement, lorsqu'il reçut la visite d'un bouc son voisin, qui avait profité d'une grande ouverture pour le venir voir. Le bruit de ses sabots éveilla l'étranger, qui le prit d'abord pour un voleur. Cependant l'animal s'approcha du lit et mit ses deux pieds dessus. Le voyageur, balançant entre le choix d'une prompte retraite ou d'une attaque vigoureuse, prit le parti de se saisir du voleur prétendu. Ses pieds qui d'abord se présentent au bord du lit, commencent à l'intriguer; son effroi augmente, lorsqu'il touche une face pointue, une longue barbe, des cornes... Persuadé que ce ne peut être que le diable, il saute de son lit tout troublé et passe le reste de la nuit en prières. Le jour vint seul le rassurer, en lui faisant connaître son prétendu démon.

BOUCHER. — Ambroise Paré raconte, dans son livre *des Monstres*, chapitre 28, qu'un valet, nommé Boucher, étant profondément plongé dans des pensées de luxure, un démon ou spectre lui apparut sous la figure d'une belle femme. Il n'eut pas de peine à en obtenir les plus précieuses faveurs; mais incontinent son ventre et ses cuisses s'enflammèrent, tout son corps s'embrâsa, et il mourut misérablement.

BOUCHEY (Marguerite Ragum), — Femme d'un maçon de la Sologne, vers la fin du seizième siècle; elle montrait une marionnette, que les gens experts découvrirent être un lutin. En juin 1603, le juge ordinaire de Romorantin, homme avisé et pénétrant, se mit en devoir de procéder contre la marionnette. Elle confessa que maître Jehan du Cygne, cabaretier en la ville de Clois, à l'enseigne *du Cygne*, chez qui elle était servante, lui avait fait gouverner trois mois

cette marionnette ou mandragore, qu'elle lui donnait à manger avec beaucoup de frayeur; que quand son maître allait aux champs, il lui disait : « Je vous recommande ma bête, et que personne ne s'en approche que vous. » Elle conta qu'une certaine fois Jehan étant allé en voyage, elle demeura trois jours sans donner à manger à la marionnette, si bien qu'à son retour, ladite marionnette le frappa vivement au visage.... Elle avait la forme d'une guenon, qu'on cachait bien, car elle était si hideuse, que personne ne l'osait regarder. Sur ces dépositions, le juge fit mettre la femme Bouchey à la question, et plus tard le parlement de Paris la condamna comme sorcière [1].

BOUILLON DU SABBAT. — Pierre Delancre assure, dans l'*Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, traité dixième, que les sorcières, au sabbat, font bouillir des enfans morts et de la chair de pendus, qu'elles y joignent des poudres ensorcelées, du millet noir, des grenouilles; qu'elles tirent de tout cela un bouillon qu'elles boivent, en disant : « J'ai bu du tympanon [2], et me voilà professe en sorcellerie. » On ajoute qu'après qu'elles ont bu ce bouillon, les sorcières prédisent l'avenir, volent dans les airs, et ont le pouvoir de faire des sortiléges.

BOULLÉ (Thomas), — Vicaire du curé Picard, sorcier comme lui, et impliqué dans l'affaire de Magdeleine Bavan. On le convainquit d'avoir noué et dénoué l'aiguillette, d'avoir débauché des femmes et des filles, et d'avoir rendu folle une dévote en crachant sur elle. Il fut accusé aussi de s'être mis sur des

[1] *Arrêts notables de P. Delancre.*

[2] Ce bouillon se met dans une outre de peau de bouc, qui sert quelquefois de tympanon ou de tambour.

charbons ardens sans se brûler, et d'avoir inspiré de l'amour par magie à ses pénitentes.

Il souffrit la question sans rien dire, parce qu'il avait le sort de taciturnité, comme l'observe le capucin Boisroger. Cependant, quoiqu'il n'eût rien avoué, parce qu'il avait la marque des sorciers, et qu'il avait commis des péchés de luxure et de sorcellerie avec Magdeleine Bavan et autres femmes, il fut traîné sur la claie par les rues de Rouen, après amende honorable la corde au cou, ensuite brûlé vif, en la place du Vieux-Marché, le 22 août 1647 [1].

BOULLENC (JACQUES), — Moine astrologue, du couvent de Boulogne la Grasse, né au diocèse de Dol en Bretagne. Il fit plusieurs traités d'astrologie que nous ne connaissons pas ; il prédit les troubles de Paris sous Charles VI, ainsi que la prise de Tours par le Dauphin. Il fit aussi, dit-on, l'horoscope de Poton de Saintrailles, en quoi il rencontra juste. On assure même que Boullenc avait pronostiqué la mort de ce grand capitaine, en disant qu'il périrait pour sa mie ; car étant amoureux à Lucy d'une chambrière dont le mari était prisonnier, comme il voulut délivrer ce pauvre homme, Saintrailles se trouva assailli de beaucoup de gens qui le tuèrent [2].

BOULVÈSE, — Professeur d'hébreu au collége de Montaigu. Il a écrit l'histoire de la possession de Laon, en 1556 ; c'est l'aventure de Nicole Aubry. C'était, dit-on, un fanatique qui serait allé jusqu'en Chine chercher des possédés. M. Jules Garinet cite de lui une lettre qui n'a jamais été imprimée, et qu'il

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 246.

[2] Extrait d'un manuscrit de la Bibliothéque du roi, rapporté à la fin des remarques de Joly sur Bayle.

adresse au principal de Montaigu, la veille de la Saint-Jean 1569, pour le prier de lui garder sa chambre. « Quand vous voirez ce que j'ai fait pour vous et tout » ce collége, à jamais, vous me rendrez bien ma cham- » bre, voire la plus belle de tout votre collége. » Il se félicite d'avoir vu le diable et de l'avoir chassé ; il finit par prier la communauté de dire pour lui le verset : *Domine*, *non secundùm peccata mea.*

BOUNDSCHESCH, — *Livre de l'éternité*, très-révéré des anciens Perses. C'est là qu'on voit qu'Ormusd est l'auteur du bien et du monde pur, Arimane l'auteur du mal et du monde impur. Un jour qu'Ormusd l'avait vaincu, Arimane, pour se venger, tua un bœuf qu'Ormusd avait créé : du sang de ce bœuf naquit le premier homme, sur lequel Ormusd répandit la force et la fraîcheur d'un adolescent de quinze ans, en jetant sur lui une goutte *d'eau de santé* et une goutte *d'eau de vie.* Ce premier homme s'appela Kaio-Morts ; il produisit un arbre, dont les fruits contenaient les parties nobles des deux sexes ; et de ces fruits naquit le genre humain. Arimane, ou le diable, sous la figure d'un serpent, séduisit le premier couple et le corrompit, en lui faisant manger certain fruit ; ils se couvrirent alors de vêtemens noirs et attendirent tristement la résurrection ; car ils avaient introduit le péché dans le monde.

BOURIGNON (Antoinette), — Fameuse visionnaire, née à Lille en 1616, morte en 1680, dans la Frise. Elle était si laide, qu'à sa naissance on hésita si on ne l'étoufferait pas comme un monstre. Elle se consola de l'aversion qu'elle inspirait par la lecture des livres mystiques, qui enflammèrent bientôt son imagination vive et ardente. Elle eut des visions et des extases. A vingt ans, comme elle était fort ri-

che, il se trouva un homme qui voulut bien l'épouser; mais, au moment d'aller à l'autel, elle s'enfuit déguisée en garçon. Elle voyait partout des démons et des sorciers. Devenue, par la mort de ses parens, maîtresse d'une grande fortune, elle parcourut les Pays-Bas et la Hollande, et fréquenta les hérétiques, les rabbins, les sorciers; car il y avait alors à Amsterdam des sorciers de profession. Elle prétendait tout convertir. Cette vie vagabonde l'exposa à beaucoup de dangers, qu'elle bravait, parce que, outre sa laideur, elle se vantait de posséder un préservatif contre les insultes. On dit toutefois qu'elle inspira de grandes passions, comme quelques femmes de ce genre, qui font oublier leur laideur par des qualités puissantes. Elle faillit pourtant d'être lapidée à Strasbourg comme sorcière.

Antoinette Bourignon avait beaucoup d'esprit; ses nombreux ouvrages, qui furent tous imprimés sous ses yeux, en français, en flamand et en allemand, combattent tout culte extérieur et toute liturgie, en faveur d'une perfection mystique inadmissible. Elle écrivait avec éloquence et facilité. On peut lire son traité *du Nouveau Ciel et du règne de l'antechrist*, et son livre *de l'aveuglement des hommes et de la lumière née en ténèbres.*

BOURRU (Moine). — Les Parisiens font surtout beaucoup de contes sur un fantôme imaginaire qu'ils appellent le moine bourru; il parcourt les rues pendant la nuit, tord le cou à ceux qui mettent la tête à la fenêtre, et fait nombre de tours de passe-passe. Il paraît que c'est une espèce de lutin. Les bonnes et les nourrices épouvantaient autrefois les enfans, de la menace du moine bourru. Croque-mitaine lui a succédé.

BOURREAU. — Le maître des hautes-œuvres avait autrefois diverses prérogatives. On lui attribuait même, dans plusieurs provinces, le privilége de guérir certaines maladies, en les touchant de la main, lorsqu'il revenait d'une exécution de mort [1]. On croit encore, dans nos campagnes, que le bourreau est un peu sorcier, et il n'est pas rare que des malades superstitieux se fassent traiter par lui, quoiqu'il n'ait plus de graisse de pendu.

BOUSANTHROPIE, — Maladie d'esprit (en supposant que l'esprit se soit logé quelquefois chez les gens superstitieux), qui frappait certains visionnaires, et leur persuadait qu'ils étaient changés en bœufs. Mais les bousanthropes sont bien moins communs que les loups-garoux ou lycantropes, dans les annales de la magie. Voyez *Lycantropie*.

BOUTON DE BACHELIER. — Les jeunes paysans anglais cherchaient autrefois à savoir d'avance quels seraient leurs succès auprès de leurs maîtresses, en portant dans leur poche une plante nommée bouton de bachelier, de l'espèce des lychnis, et dont la fleur ressemble à un bouton d'habit. Ils jugeaient s'il fallait espérer ou désespérer, selon que ces boutons s'épanouissaient ou non [2].

BOVILLE ou BOVELLES, *Bovillus* (CHARLES DE), — Savant Picard, mort vers 1553. Il établit, dans son livre *de sensu*, cette bizarre opinion que le monde est un animal, opinion d'ailleurs ancienne, renouvelée plusieurs fois depuis, et assez récemment par M. Félix Nogaret [3]. Il se montre assez crédule dans

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. 1er., p. 443.

[2] Smith, Notes aux Joyeuses commères de Shakspeare, acte III.

[3] Dans un petit volume intitulé : *La terre est un animal*.

ses lettres [1]; par exemple, il parle dans la douzième d'un ermite qui a vécu vingt-deux ans sans manger. On cite encore comme ouvrages curieux de Bovillus sa *Vie de Raymond Lulle*, son *Traité des douze nombres*, et ses *Trois dialogues sur l'immortalité de l'âme, la Résurrection et la Fin du monde* [2]. Voyez *Trithême*.

BOXHORN (Marc Zuerius), — Célèbre critique hollandais, né à Berg-op-Zoom, en 1612. On recherche de lui, comme extrêmement rare, un *Traité des songes*, qui passe pour un ouvrage fort curieux [3].

BRACCESCO (Jean), — Chanoine et alchimiste de Brescia, qui florissait au seizième siècle. Il s'adonna presque entièrement à la philosophie hermétique, et commenta l'ouvrage arabe de Geber, dans un fatras aussi obscur que le livre commenté. Le plus curieux de ses traités est *Le bois de vie, où l'on apprend la médecine au moyen de laquelle nos premiers pères ont vécu neuf cents ans* [4].

[1] *Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum*, recueillis avec les traités *de Duodecim numeris*, *de numeris perfectis*, etc., à la suite du *Liber de intellectu*, *de sensu*, etc., in-fol., rare. Paris, H. Etienne, 1510.

[2] *Vita Raymundi eremitæ*, à la suite du *Commentarius in primordiale evangelium Joannis*. Paris, in-4°., 1514. — *Dialogi tres de animæ immortalitate*, *de resurrectione*, *de mundi excidio et illius instauratione*. Lyon, Gryphius. In-8°., 1552.

[3] *Marci Zuerii Boxhornii Oratio de somniis*. Lugduni Batav., 1639, vol. in-4°.

[4] *Legno della vita, nel quale si dichiara la medicina per la quale i nostri primi padri vivevano nove cento anni*, in-8°. Rome, 1542. — *La esposizione di Geber filosofo, nella quale si dichiarano molti nobilissimi secreti della natura*, in-8°. Venise, 1544. Ces deux ouvrages, traduits en latin, se trouvent dans le recueil de Gratarole, *Vera alchemiæ doctrina*, et dans le tome 1er. de la bibliothéque chimique de Manget; ils sont aussi publiés séparément sous le titre : *De alchemia dialogi duo*, in-4°. Lugd., 1548.

BRACHMANES, — Anciens sages indiens qui reconnaissaient pour leur fondateur Brahma, fils de Dieu, dont l'âme passa, dit-on, successivement dans quatre-vingt mille corps différens, et s'arrêta un peu dans celui d'un éléphant blanc, avec plus de complaisance. Nous parlerons de lui dans un instant. Les brachmanes, ou brahmines sont la première des quatre castes du peuple qui adore Brahma. Ces philosophes vivaient autrefois en partie dans les bois, où ils consultaient les astres et faisaient de la sorcellerie, et en partie dans les villes pour enseigner la morale aux princes indiens. Ceux qui vivaient dans les forêts débitaient leurs maximes à qui voulait les entendre; mais quand on allait les écouter, dit Strabon, on devait le faire dans le plus grand silence. Celui qui toussait ou crachait était exclus pour ce jour-là. Les brachmanes croyaient à la métempsycose, ne mangeaient que des fruits ou du lait, et ne pouvaient toucher un animal sans se rendre immondes. Ils méprisaient la vie et les biens de la fortune; ils désiraient la mort, comme le terme d'une prison onéreuse. Ils menaient une vie rigide, couchaient sur des peaux, et observaient un rigoureux célibat, jusqu'à l'âge de trente-sept ans. Alors ils se livraient à tous les plaisirs, et ils étaient libres de prendre plusieurs femmes: mais ils ne philosophaient point avec elles, de peur qu'elles ne négligeassent les soins de leur ménage, en s'occupant de l'étude.

On croit que Pythagore tenait des brachmanes sa doctrine de la métempsycose. Ils poussaient si loin le respect pour la nature animée, qu'Apollonius de Tyane remarque, dans Philostrate, qu'ils ne marchaient sur le gazon qu'avec la plus grande légèreté possible, parce qu'ils attribuaient à l'herbe même une certaine vie qu'ils craignaient de détruire en la foulant.

Ils disaient que les bêtes sont animées par les âmes des anges déchus ; et, ce qu'il y a de plaisant, le fameux système du père Bougeant, qui loge les démons dans le corps des animaux, n'est qu'un article de foi des plus anciens prêtres de l'Orient [1].

Ils enseignaient que la terre est une masse ronde ; que l'âme est immortelle, qu'il y a des tribunaux pour juger les morts ; que tout est sorti de Dieu, et que tout périra en retournant à son origine. Ils se servaient, pour cela, de la comparaison d'une araignée qui, après avoir fait sa toile, retire et dévore tout de nouveau les mêmes filets qu'elle avait mis hors de ses entrailles.

Les brachmanes de Siam croient que la terre périra par le feu, et que, de sa cendre, il en renaîtra une autre, où il y aura un printemps perpétuel.

Le juge Boguet, qui fut dans son temps le fléau des sorciers, regarde les brachmanes comme d'insignes magiciens, qui faisaient le beau temps et la pluie, en ouvrant ou fermant deux tonneaux qu'ils avaient en leur puissance.

On lit, dans les lettres des premiers missionnaires jésuites dans l'Inde, une anecdote assez singulière sur les brachmanes. Il y avait, dans les environs de Goa, une secte de brachmanes qui croyaient qu'il ne fallait pas attendre la mort pour aller dans le ciel. Lorsqu'ils se sentaient bien vieux, ils ordonnaient à leurs disciples de les enfermer dans un coffre et d'exposer le coffre sur un fleuve voisin qui devait les conduire en paradis. Mais ces pauvres gens se trompaient bien, comme dit le révérend père Teiscera, qui s'y connaissait : « Hors l'église point de salut. » Le diable était là qui guettait le vieux brachmane ; aussitôt qu'il le

[1] Voyez *Bêtes*.

voyait embarqué, il crevait le coffre, empoignait son homme, l'emportait bien loin; et les habitans du pays, retrouvant la boîte vide, s'écriaient que le vieux brachmane était allé en paradis, qu'il était saint, qu'il ferait des miracles; mais va-t'en voir s'ils viennent [1]!

Leloyer assure, page 337, que les brachmanes, ou brahmines, vendent toujours les vents par le moyen du diable; et il cite un pilote vénitien qui leur en acheta au seizième siècle.

Ce brahma, chef des brahmanes ou brahmes, ou brahmines, est, comme on sait, l'une des trois personnes de la trinité indienne. Il resta plusieurs siècles avant de naître à réfléchir dans un œuf d'or, de la coquille duquel il fit le ciel et la terre. Il avait cinq têtes; il en perdit une dans une bataille terrible qu'il osa livrer à Wishnou, et se mit ensuite à produire quatorze mondes, l'un de son cerveau, l'autre de ses yeux, le troisième de sa bouche, le quatrième de son oreille gauche, le cinquième de son palais, le sixième de son cœur, le septième de son ventre, le huitième de ses parties sexuelles, le neuvième de sa cuisse gauche, le dixième de ses genoux, le onzième de son talon, le douzième de l'orteil de son pied droit, le treizième de la plante de son pied gauche, et le dernier de l'air qui l'environnait. Les habitans de chacun de ces mondes ont des qualités qui les distinguent, analogues à leur origine; ceux du monde sorti du cerveau de Brahma sont sages et savans; le huitième monde, qui est peut-être le nôtre, est adonné aux plaisirs et à la sensualité.

Les brahmines sont fatalistes; ils disent qu'à la

[1] *Epistolæ indicæ Emman. Teisceræ ad fratres, soc. jesu; Goæ*, 1560.

naissance de chaque être mortel, Brahma écrit tout son horoscope qu'aucun pouvoir n'a plus moyen de changer.

Des livres indiens reconnaissent un dieu suprême, dont Brahma et Wishnou ne sont que les plus parfaites créatures. Pendant que ces deux divinités secondaires épouvantaient le monde par leur combat terrible, Dieu parut devant eux sous la figure d'une colonne de feu qui n'avait point de fin. Son aspect les calma tout à coup ; et, cessant toute querelle, ils convinrent que celui qui trouverait le pied ou le sommet de la colonne serait le premier dieu. Wishnou prit la forme d'un sanglier et se mit à creuser ; mais, après mille ans d'efforts, n'ayant pas trouvé le pied de la colonne, il reconnut le Seigneur. Brahma, sous la figure d'un oiseau, parcourut en vain les airs pendant cent mille ans. Il finit aussi par se soumettre.

On lui donne plusieurs enfans qu'il mit au jour tous d'une façon singulière ; par exemple Pirrougou sortit de son épaule et Anghira de son nez. Mais il serait trop long de répéter tous les contes absurdes de sa légende.

Ajoutons seulement que les brahmines, toujours astrologues et magiciens, jouissent encore à présent du privilége de ne pouvoir être mis à mort pour quelque crime que ce soit. Un Indien qui aurait le malheur de tuer un brahmine ne peut expier ce crime que par douze années de pèlerinage, en demandant l'aumône et faisant ses repas dans le crâne du saint homme.

N'oublions pas non plus que ce sont les brahmines qui ont amené chez un peuple qui ne répandit jamais le sang, la dévotion de se brûler sur le tombeau des morts ; et ce sont les femmes, c'est-à-dire, le sexe le plus doux et le plus faible, qui se livre, depuis plus

de quatre mille ans, à cette superstition horrible. Ils disent que Brahma eut plusieurs femmes mortelles; qu'après sa mort, car Brahma mourut, celle de ses femmes qui l'aimait le mieux, se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le ciel. Dès lors il fallut bien que les femmes de moindre condition se brûlassent aussi.

« Mais comment retrouveront-elles leurs maris, qui sont devenus chevaux, éléphans ou éperviers? Comment démêler précisément la bête que le défunt anime, comment le reconnaître et être encore sa femme? Cette difficulté n'embarrasse point des théologiens indous; la métempsycose n'est que pour les personnes du commun; ils ont pour les autres âmes une doctrine plus sublime. Ces âmes, étant celles des anges jadis rebelles, vont se purifiant; celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées et retrouvent leurs maris tout purifiés : enfin, les prêtres ont raison, et les femmes se brûlent [1]. »

BRAGADINI (Marc-Antoine), — Alchimiste et capucin très-indigne, originaire de Venise, décapité dans la Bavière en 1595, pour ses mauvaises mœurs et parce qu'il se vantait de faire de l'or, qu'il ne tenait que des libéralités d'un démon [2]. Son supplice eut lieu à Munich, par l'ordre du duc Guillaume II. On arrêta aussi deux chiens noirs qui accompagnaient partout Bragadini, et que l'on reconnut être ses démons familiers. On leur fit leur procès; ils furent tués en place publique, à coup d'arquebuse.

BRAHMA. — Voyez *Brachmanes*.

BRANDEBOURG. — On assure encore, dans les

[1] Voltaire, *Dictionn. philos.*, au mot *Brachmanes*.

[2] Delrio, *Disquisit. mag.*, lib. 1, cap. 5, sect. 4.

villages de la Poméranie et de la Marche Électorale, que toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la maison de Brandebourg, un esprit apparaît dans les airs, sous l'apparence d'une grande statue de marbre blanc. Mais c'est une femme animée. Elle parcourt les appartemens du château habité par la personne qui doit mourir, sans qu'on ose arrêter sa marche. Il y a très-long-temps que cette apparition a lieu ; et l'on conte qu'un page ayant eu l'audace un jour de se placer devant la grande femme blanche, elle le jeta à terre avec tant de violence, qu'il resta mort sur la place.

BRAS-DE-FER, — Berger sorcier. Voyez *Hocque*.

BRENNUS, — Général gaulois. Après qu'il se fut emparé de Delphes, et qu'il eut profané le temple d'Apollon, il survint un tremblement de terre, accompagné de foudres et d'éclairs et d'une pluie de pierres qui tombait du Mont-Parnasse ; ce qui mit ses gens en tel désarroi, qu'ils se laissèrent vaincre ; et Brennus, déjà blessé, se donna la mort.

On dit que cette fureur lui fut inspirée comme châtiment par le dieu qu'il venait d'offenser. Il serait mieux d'attribuer cet acte de désespoir à une conscience bourrelée, à une faiblesse d'esprit, peut-être à l'horreur qu'il inspirait aux soldats superstitieux, depuis qu'il avait manqué de respect, non à un dieu, mai sà un temple.

En admettant que Dieu se presse de châtier les mortels durant leur vie, on le fait ou injuste, ou impuissant, ou incapable de tout connaître, puisque quelquefois les plus grands coupables échappent à la peine physique. Frédégonde, bien plus criminelle que Brunehaut, mourut dans son lit ; et sa rivale fut mise en pièces, attachée à la queue d'un cheval indompté. Cent mille exemples pareils prouvent la né-

cessité d'une autre vie, que le système des punitions divines en ce monde semblerait détruire.

A propos de cette rage gauloise, comme dit Pausanias, qui porta Brennus au suicide, Leloyer[1] rapporte un trait de Gautier de Brienne, *descendant de Brennus*, qui, voulant recouvrer le royaume de Naples qui lui appartenait par sa femme, fille de Tancrède, fut blessé et pris par son ennemi Frédéric II. Mais le forcené arracha l'appareil appliqué sur sa plaie, *mit ses boyaux au vent*, et mourut. « C'était bien une rage exorbitante, qui ne devait rien à celle de Brennus. »

BRIFFAUT, — Démon peu connu, quoique chef de légion, qui s'était logé dans le corps de Denise de la Caille, et qu'on obligea à signer de sa griffe le procès verbal des exorcismes.

BRIGITTE. — Le lecteur qui a des nerfs à toute épreuve, et qui veut connaître des horreurs plus affreuses encore que les supplices de l'inquisition, peut chercher des sensations dans le quatrième livre des *Révélations* de sainte Brigitte, sur les souffrances atroces du purgatoire et de l'enfer, qu'elle a visités. Il est écrit en latin, et nous n'oserions le traduire[2].

On sait que cette sainte naquit en Suède, au quatorzième siècle, et qu'à l'heure de sa naissance un prêtre vit une femme assise sur une nuée lumineuse, qui tenait un livre à la main, et qui dit : « Il est né une fille dont la voix admirable se fera entendre par

[1] *Disc. et hist. des spectres*, liv. 4, chap. 18.

[2] Voici des passages de ce quatrième livre, cités dans Denis le chartreux *de quatuor novissimis*, cap. 51. « Je vis l'âme d'un pécheur qui avait la tête si fortement serrée d'une chaîne pesante, *quòd oculi decidebant à sedibus suis, dependentes per radices suas ad genas, crines ardebant, cerebrum rumpebatur defluens per na-*

toute la terre. » Elle voyagea partout en effet, jusqu'en enfer, comme on l'a dit, suivie de Pierre, moine de Cîteaux, son confesseur, qui écrivit ses révélations par ordre de Jésus-Christ; et il ne faut pas oublier que le concile de Bâle les a approuvées, et déclarées véritables[1]. Voyez *Oraisons de sainte Brigitte*.

BRINVILLIERS (MARIE MARGUERITE DE), — Femme jeune et jolie qui, de 1666 à 1672, empoisonna sans motifs de haine, quelquefois même sans intérêt, parens, amis, domestiques; elle allait jusque dans les hôpitaux donner du poison aux malades. Il faut attribuer tous ces crimes à une horrible démence ou à la plus atroce dépravation; mais non au diable,

res et aures; manus decoriatæ ad collum alligabantur; femora pendebant ad latera. » Elle voit un peu plus loin une autre âme à qui on a arraché la langue, « *per aperturas narium, et dependèbat ad labia.* Ses bras étaient tellement allongés par les supplices qu'ils pendaient jusqu'à terre, etc. » Ces âmes n'étaient pourtant pas damnées; car ce que nous venons de citer n'est qu'un extrait du voyage au purgatoire. Le grand inquisiteur Torquemada faisait très-grand cas de ce livre, dont il présenta l'éloge au concile de Constance.

[1] *Sanctæ Brigittæ revelationes, ex recensione cardinalis de Turrecremata, in-fol.* Lubeck, 1492; Anvers, 1611; Cologne, 1628. — On cite, comme la première traduction française de ce fameux ouvrage, *La Prophétie merveilleuse de madame sainte Brigitte, jusqu'à présent trouvée véritable*, Lyon, cheux le grand Jacques moderne. 1536. In-16. Une autre traduction à paru à Lyon en 1649, in-4°. Celle du grand Jacques, si c'est la traduction des *Révélations*, n'est pas complète comme cette dernière, qui porte le titre de *Révélations*. La prophétie doit être la traduction de la *Prognosticatio sanctæ Brigidæ*, imprimé à Lyon avec d'autres pièces, in-8°., 1699. Nous ne pouvons donner là-dessus que des conjec tures, n'ayant pas tous ces ouvrages; mais il est possible que la *Prognosticatio* soit l'ouvrage de sainte Brigide de Kildare, et que, la traduction intitulée *Prophétie*, etc., soit étrangère aux révélations de sainte Brigitte de Suède.

comme on l'a fait dans le temps. Il vrai que, dès l'âge de sept ans, la Brinvilliers commença sa carrière criminelle, et qu'il a été permis à des esprits superstitieux de redouter en elle un affreux démon incarné. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ayant été brûlée en 1676, après un repentir de vingt-quatre heures, le peuple chercha ses os le lendemain, et voulut en faire des reliques, en disant qu'elle était sainte. — Les empoisonnemens continuèrent après sa mort. Voyez *Voisin*.

BRIOCHÉ (Jean), — Arracheur de dents qui, vers l'an 1650, se rendit fameux par son talent dans l'art de faire jouer les marionnettes. Après avoir amusé long-temps Paris et les provinces, il passa en Suisse, et s'arrêta à Soleure, où il donna une représentation en présence d'une assemblée assez nombreuse, qui ne se doutait nullement de ce qu'elle allait voir, car ces bons Suisses ne connaissaient pas les marionnettes. A peine eurent-ils aperçu Pantalon, le diable, le médecin, Polichinelle et leurs bizarres compagnons, qu'ils ouvrirent des yeux effrayés. De mémoire d'homme on n'avait point entendu parler dans le pays d'êtres aussi petits, aussi agiles et aussi babillards que ceux-là. Ils s'imaginèrent que ces petits hommes qui parlaient, dansaient, se battaient, et se disputaient si bien, ne pouvaient être qu'une troupe de lutins aux ordres du magicien Brioché.

Cette idée se confirmant de plus en plus, par les confidences que les spectateurs se faisaient entre eux, tous se levèrent, et sortirent en faisant le signe de la croix. Quelques-uns coururent chez le juge, et lui dénoncèrent le magicien qui venait de leur faire voir tout l'enfer en miniature.

Le juge, épouvanté de ces déclarations, envoya ses archers pour arrêter le sorcier, et l'obligea à compa-

raître devant la justice. On garrotta le pauvre Brioché, on l'amena devant les juges, qui voulurent voir les pièces du procès; on apporta conséquemment les décorations, le théâtre et les démons de bois, auxquels on ne touchait qu'en frémissant; et enfin Brioché fut condamné à être brûlé avec tout l'attirail. Cette sentence allait être exécutée, lorsque survint un nommé Dumont, capitaine des gardes suisses au service du roi de France, qui, curieux de voir ce magicien français, reconnut le malheureux Brioché qui l'avait tant fait rire à Paris. Son sort le toucha, et il se rendit en toute hâte chez le premier magistrat du canton. Après avoir fait suspendre d'un jour l'arrêt, il lui expliqua toute l'affaire, lui fit comprendre le mécanisme des marionnettes, et obtint aisément l'ordre de mettre Brioché en liberté. Il revint à Paris, se promettant bien de ne plus songer à faire rire les Suisses dans leur pays [1].

BRIZOMANTIE, — Divination par l'inspiration de Brizo, déesse du sommeil; c'était l'art de deviner les choses futures ou cachées par les songes naturels. Voyez *Onéirocritique*.

BROHON (JEAN), — Médecin de Coutances, au seizième siècle. Des amateurs recherchent de lui, 1°. *Description d'une merveilleuse et prodigieuse comète*, avec un traité présagique des comètes, in-8°. Paris, 1568. — 2°. *Almanach*, ou *Journal astrologique*, avec les jugemens pronostiques, pour l'an 1572. Rouen, 1571, in-12.

BROLIC (CORNEILLE), — Jeune garçon du pays de Labour, que Pierre Delancre interrogea comme

[1] *Lettres de Saint-André sur la magie, Démoniana, Dictionnaire d'anecdotes suisses.*

sorcier au commencement du dix-septième siècle. Il avoua qu'il fut violenté pour baiser le derrière du diable. « Je ne sais s'il dit cela par modestie, ajoute Delancre; car c'est un fort beau et civil enfant. Mais il ajouta qu'il soutint au diable qu'il aimerait mieux mourir que lui baiser le derrière; si bien qu'il ne le baisa qu'au visage; et il eut beaucoup de peine à se tirer du sabbat, dont il n'approuvait pas les abominations [1]. »

BROSSIER (MARTHE), — Fille d'un tisserand de Romorantin, qui se dit possédée et convulsionnaire en 1569, à l'âge de vingt-deux ans. Elle se fit exorciser, et les effets de la possession devinrent de plus en plus merveilleux. Elle parcourait les villes, conduite par des capucins qui assuraient que le diable, par sa bouche, parlait hébreu, grec, latin, anglais, etc. On disait aussi qu'elle découvrait l'intérieur des consciences et les secrets des cœurs. On assure que dans ses cabrioles elle s'élevait quelquefois à quatre pieds de terre. Elle distinguait les fausses reliques des véritables; car tout ce qui avait été sacré et béni redoublait ses convulsions.

L'official d'Orléans, qui se défiait d'elle, lui dit qu'il allait l'exorciser, et conjugua, dans Despautère, les verbes *nexo* et *texo;* le démon aussitôt la renversa à terre, où elle fit ses contorsions. Charles Miron, évêque d'Angers, devant qui elle fut conduite, la fit garder dans une maison de confiance. On mit, à son insu, de l'eau bénite dans sa boisson, qui n'opéra pas plus d'effet que l'eau ordinaire; on lui en présenta dans un bénitier, qu'elle crut bénite, et aussitôt elle tomba par terre, se débattit et fit les gri-

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., p. 75.

maces accoutumées. Miron, un Virgile à la main, feignit de vouloir l'exorciser, et prononça d'un ton grave *Arma virumque cano* [1]. Les convulsions de Marthe ne manquèrent pas de redoubler. Certain alors de l'imposture, Miron chassa la prétendue possédée de son diocèse, comme on l'avait chassée d'Orléans. Les capucins ses conducteurs, un peu mortifiés, la conduisirent à Paris où les médecins furent d'abord partagés sur son état; mais bientôt ils prononcèrent qu'il y avait beaucoup de fraude, peu de maladie, et que le diable n'y était pour rien. *Nihil à dæmone, multa ficta, à morbo pauca.* Le parlement prit connaissance de l'affaire, et condamna Marthe à s'en retourner à Romorantin, chez ses parens, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle.

Cependant elle fut conduite quelque temps après devant l'évêque de Clermont par Alexandre de La Rochefoucauld, abbé de Saint-Martin, frère de ce prélat, pour recommencer les exorcismes; mais un arrêt du parlement mit l'abbé en fuite. Il se réfugia à Rome avec sa démoniaque, s'imaginant que la possédée jouerait mieux sur ce grand théâtre, et qu'ils trouveraient plus de crédulité, comme dit Mézerai, dans le lieu qui est la source de la croyance. A leur arrivée néanmoins, Marthe fut enfermée dans une communauté où finit sa possession. On peut voir sur cette affaire les lettres du cardinal d'Ossat, et une brochure rare et curieuse intitulée : *Discours véritable sur le fait de Marthe Brossier*, par le médecin Marescot, qui assista aux exorcismes. (In-8°. Paris, 1599.)

[1] Il prit un Pétrone et lut le commencement de la matrone d'Éphèse, selon d'autres. M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 167.

BROUCOLAQUES ou **VROUCOLAQUES**, — Nom que les Grecs donnent à leurs vampires ou spectres d'excommuniés. Ils sont persuadés que ces excommuniés ne peuvent pourir dans leur tombeau; qu'ils apparaissent la nuit comme le jour, et qu'il est très-dangereux de les rencontrer. Léon Allatius, qui écrivait au seizième siècle, entre là-dessus dans de grands détails; il assure que dans l'île de Chio les habitans ne répondent que lorsqu'on les appelle deux fois; car ils sont persuadés que les broucolaques ne les peuvent appeler qu'une fois seulement. Ils croient encore que quand un broucolaque appelle une personne vivante, si cette personne répond, le spectre disparaît; mais celui qui a répondu meurt au bout de quelques jours. On raconte la même chose des vampires de Bohème et de Moravie.

Pour se garantir de la funeste influence des broucolaques, les Grecs déterrent le corps du spectre et le brûlent, après avoir récité sur lui des prières; alors ce corps réduit en cendres ne paraît plus. Ricaut, qui voyagea dans le Levant au dix-septième siècle, ajoute [1] que la peur des broucolaques est générale aux Turcs comme aux Grecs. Il raconte un fait, qu'il tenait d'un caloyer candiot, qui lui avait assuré la chose avec serment. Un homme étant mort excommunié, pour une faute qu'il avait commise dans la Morée, fut enterré sans cérémonies dans un lieu écarté et non en terre sainte; les habitans furent bientôt effrayés par d'horribles apparitions, qu'ils attribuèrent à ce malheureux. On ouvrit son tombeau au bout de quelques années, on y trouva son corps enflé, mais sain et bien dispos; ses veines étaient gonflées du sang qu'il avait sucé; on reconnut en lui

[1] *État de l'église grecque*, chap. 13.

un broucolaque. Après qu'on eut délibéré sur ce qu'il y avait à faire, les caloyers furent d'avis de démembrer le corps, de le mettre en pièces, et de le faire bouillir dans le vin, car c'est ainsi qu'ils en usent, de temps très-ancien, envers les broucolaques. Mais les parens obtinrent, à force de prières, qu'on différât cette exécution; ils envoyèrent en diligence à Constantinople, pour obtenir du patriarche l'absolution dont le défunt avait besoin. En attendant, le corps fut mis dans l'église, où l'on disait tous les jours des prières pour son repos. Un matin que le caloyer faisait le service divin, on entendit tout d'un coup une espèce de détonation dans le cercueil; on l'ouvrit, et l'on trouva le corps dissous, comme doit l'être celui d'un mort enterré depuis sept ans. On remarqua le moment où le bruit s'était fait entendre; c'était précisément l'heure où l'absolution accordée par le patriarche avait été signée.

Les Grecs et les Turcs s'imaginent que les cadavres des broucolaques mangent pendant la nuit, se promènent, font la digestion de ce qu'ils ont mangé, et se nourrissent réellement. Ils content qu'en déterrant ces vampires, on en a trouvé qui étaient d'un coloris vermeil, et dont les veines étaient tendues par la quantité de sang qu'ils avaient sucé; que lorsqu'on leur ouvre le corps il en sort des ruisseaux de sang aussi frais que celui d'un jeune homme d'un tempérament sanguin. Cette opinion populaire est si généralement répandue, que tout le monde en raconte des histoires circonstanciées.

L'usage de brûler les corps des vampires est très-ancien dans plusieurs autres pays. Guillaume de Neubrige, qui vivait au douzième siècle, raconte [1] que,

[1] *Wilhelm. Neubrig. rerum anglic.*, lib. 5, cap. 22.

de son temps, on vit en Angleterre, dans le territoire de Buckingham, un spectre qui apparaissait en corps et en âme, et qui vint épouvanter sa femme et ses parens. On ne se défendait de sa méchanceté qu'en faisant grand bruit lorsqu'il approchait; il se montra même à certaines personnes en plein jour. L'évêque de Lincoln assembla sur cela son conseil, qui lui dit que pareilles choses étaient souvent arrivées en Angleterre, et que le seul remède que l'on connût à ce mal était de brûler le corps du spectre. L'évêque ne put goûter cet avis qui lui parut cruel. Il écrivit une cédule d'absolution; elle fut mise sur le corps du défunt que l'on trouva aussi frais que le jour de son enterrement, et depuis lors le fantôme ne se montra plus. Le même auteur ajoute que les apparitions de ce genre étaient alors très-fréquentes en Angleterre.

Quant à l'opinion répandue dans le Levant, que les spectres se nourrissent, on la trouve établie depuis plusieurs siècles dans d'autres contrées. Il y a longtemps que les Allemands sont persuadés que les morts mâchent *comme des porcs* dans leurs tombeaux, et qu'il est facile de les entendre grogner en broyant ce qu'ils dévorent [1]. Philippe Rehrius, au dix-septième siècle, et Michel Raufft, au commencement du dix-huitième, ont même publié des traités, sur les morts qui mangent dans leurs sépulcres [2]. Après

[1] Les anciens croyaient aussi que les morts mangeaient. On ne dit pas s'ils les entendaient mâcher; mais il est certain qu'il faut attribuer à l'idée qui conservait aux morts la faculté de manger, l'habitude des repas funèbres qu'on servait, de temps immémorial et chez tous les peuples, sur la tombe du défunt. Dans l'origine, les prêtres mangeaient ces festins pendant la nuit, ce qui fortifiait l'opinion susdite; car les vrais mangeurs ne s'en vantaient pas. Chez les peuples un peu décrassés les parens du défunt mangèrent eux-mêmes les repas des funérailles.

[2] *De masticatione mortuorum in tumulis.*

avoir parlé de la persuasion où sont les Allemands qu'il y a des morts qui dévorent les linges et tout ce qui est à leur portée, même leur propre chair, ces écrivains remarquent qu'en quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met dans le cercueil une motte de terre sous le menton; qu'ailleurs on leur fourre dans la bouche une petite pièce d'argent, et une pierre; et que d'autres leur serrent fortement la gorge avec un mouchoir. Ils citent des morts qui se sont dévorés eux-mêmes dans leur sépulcre.

On doit s'étonner de voir des savans trouver quelque chose de prodigieux dans des faits aussi naturels. Pendant la nuit qui suivit les funérailles du comte Henri de Salm, on entendit dans l'église de l'abbaye de Haute-Seille, où il était enterré, des cris sourds que les Allemands auraient sans doute pris pour le grognement d'une personne qui mâche; et le lendemain, le tombeau du comte ayant été ouvert, on le trouva mort, mais renversé et le visage en bas, au lieu qu'il avait été inhumé sur le dos. On l'avait enterré vivant. On doit attribuer à une cause semblable l'histoire rapportée par Raufft, d'une femme de Bohême qui, en 1345, mangea, dans sa fosse, la moitié de son linceul sépulcral. Dans le dernier siècle, un pauvre homme ayant été inhumé précipitamment dans le cimetière, on entendit, pendant la nuit, du bruit dans son tombeau; on l'ouvrit le lendemain, et on trouva qu'il s'était mangé les chairs des bras. Cet homme ayant bu de l'eau-de-vie avec excès avait été enterré vivant.

Une demoiselle d'Augsbourg tomba dans une telle léthargie, qu'on la crut morte; son corps fut mis dans un caveau profond, sans être couvert de terre; on entendit bientôt quelque bruit dans le tombeau;

mais on n'y fit point attention. Deux ou trois ans après, quelqu'un de la même famille mourut ; on ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la demoiselle auprès de la pierre qui en fermait l'entrée ; elle avait en vain tenté de déranger cette pierre, et elle n'avait plus de doigts à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir. Mais revenons aux broucolaques ou vampires grecs.

Tournefort raconte, dans le tome Ier. de son voyage au Levant, la manière dont il vit exhumer un broucolaque de l'île de Mycone, où il se trouvait en 1701. C'était un paysan d'un naturel chagrin et querelleur, circonstance qu'il faut remarquer dans de pareils sujets ; il fut tué à la campagne, on ne sait ni par qui, ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyait la nuit se promener à grands pas, et qu'il venait dans les maisons renverser les meubles, éteindre les lampes, embrasser les gens par derrière, et faire mille petits tours d'espiègle. On ne fit qu'en rire d'abord ; mais l'affaire devint sérieuse, lorsque les plus honnêtes gens commencèrent à se plaindre. Les papas (prêtres grecs) convenaient eux-mêmes du fait, et sans doute ils avaient leurs raisons ; car on ne manqua pas de faire dire des messes.

Cependant le spectre continuait la même vie. On décida enfin, dans une assemblée des principaux de la ville, des prêtres et des religieux, qu'on attendrait, selon je ne sais quel ancien cérémonial, les neuf jours après l'enterrement. Le dixième jour, on dit une messe dans la chapelle où était le corps, afin de chasser le démon que l'on croyait s'y être renfermé. La messe dite, on déterra le corps et on se mit en devoir de lui ôter le cœur ; ce qui excita les applaudissemens de toute l'assemblée. Le corps sentait si mauvais, que l'on fut

obligé de brûler de l'encens; mais la fumée confondue avec la mauvaise odeur, ne fit que l'augmenter, et commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens : leur imagination se remplit de visions. On s'avisa de dire qu'il sortait une épaisse fumée de ce corps. Nous n'osions pas assurer, dit Tournefort, que c'était celle de l'encens. On ne criait que *Vroucolacas* dans la chapelle et dans la place. Le bruit se répandait dans les rues comme par mugissemens, et ce nom semblait fait pour tout ébranler.

Plusieurs assistans assuraient que le sang était encore tout vermeil, d'autres juraient qu'il était encore tout chaud, d'où l'on concluait que le mort avait grand tort de n'être pas mort, ou, pour mieux dire, de s'être laissé ranimer par le diable. C'est là précisément l'idée qu'on a d'un broucolaque ou vroucolaque. Les gens qui l'avaient mis en terre prétendirent qu'ils s'étaient bien aperçu qu'il n'était pas raide lorsqu'on le transportait de la campagne à l'église pour l'enterrer, et que, par conséquent, c'était un vrai broucolaque; c'était le refrain. Enfin, on fut d'avis de brûler le cœur du mort, qui, après cette exécution, ne fut pas plus docile qu'auparavant. On l'accusa encore de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, de déchirer les habits, et de vider les cruches et les bouteilles. C'était un mort bien altéré. Je crois, ajoute Tournefort, qu'il n'épargna que la maison du consul chez qui nous logions.

Mais tout le monde avait l'imagination renversée; c'était une vraie maladie de cerveau, aussi dangereuse que la manie et la rage. On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, portant leurs grabats à la place pour y passer la nuit : les plus sensés se retiraient à la campagne. Les citoyens un peu zélés pour le bien public assuraient qu'on avait manqué au point le plus essentiel de la cérémonie. Il ne fallait,

disaient-ils, célébrer la messe qu'après avoir ôté le cœur du défunt. Ils prétendaient qu'avec cette précaution on n'aurait pas manqué de surprendre le diable, et sans doute il n'aurait eu garde d'y revenir; au lieu qu'ayant commencé par la messe, il avait eu le temps de rentrer, après s'être d'abord enfui.

On fit cependant des processions dans toute la ville pendant trois jours et trois nuits; on obligea les papas de jeûner; on les voyait courir dans les maisons, le goupillon à la main, jeter de l'eau bénite et en laver les portes; ils en remplissaient même la bouche de ce pauvre broucolaque, que l'on accusait d'avoir commis les péchés les plus abominables. On se détermina à faire le guet pendant la nuit, et on arrêta quelques vagabonds qui assurément avaient part à tout ce désordre; mais on les relâcha trop tôt, et deux jours après, pour se dédommager du jeûne qu'ils avaient fait en prison, ils recommencèrent à vider les cruches de vin de ceux qui avaient quitté leur maison la nuit. On fut donc obligé de recourir de nouveau aux prières.

Un matin que l'on récitait certaines oraisons, après avoir planté quantité d'épées nues sur la fosse du cadavre, que l'on déterrait trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu, un Albanais qui se trouvait à Mycone s'avisa de dire, d'un ton de docteur, qu'il était ridicule de se servir, en pareils cas, des épées des chrétiens. « Ne voyez-vous pas, pauvres gens, ajouta-t-il, que la garde de ces épées, faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps? Que ne vous servez-vous plutôt des sabres des Turcs? » L'avis ne servit de rien; le broucolaque ne fut pas plus traitable, et on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'on résolut tout d'une voix unanime de brûler le corps tout entier; après cela ils défiaient bien le diable de s'y nicher.

On prépara donc un bûcher avec du goudron, à l'extrémité de l'île de Saint-George, et les débris du corps furent consumés le 1er. janvier 1701. Dès lors on n'entendit plus parler du broucolaque. On se contenta de dire que le diable avait été bien attrapé cette fois-là, et l'on fit des chansons pour le tourner en ridicule.

Dans tout l'Archipel, ajoute Tournefort, on est bien persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rit grec dont le diable ranime les cadavres. Les habitans de l'île de Santorine appréhendent fort ces sortes de spectres; ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignaient également les poursuites des Turcs et celles de l'évêque de Tine. Aucun prêtre ne voulut se trouver à Saint-George, quand on brûla le corps, de peur que l'évêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer et brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la première visite ils ne manquèrent pas de faire payer à la communauté de Mycone le sang de ce pauvre revenant, qui fut, en toute manière, l'abomination et l'horreur de son pays.

Cette anecdote est sans doute un peu longue; mais elle est très-importante pour l'histoire du vampirisme. Voyez *vampires*, *excommuniés*, etc.

BROUETTE DE LA MORT. — C'est une opinion généralement reçue parmi les paysans de la Basse-Bretagne, que quand quelqu'un est destiné à rendre bientôt le dernier soupir, la brouette de la mort passe dans le voisinage. Elle est couverte d'un drap blanc, et des spectres la conduisent; le moribond entend même le bruit de sa roue [1]. Dans certains cantons, cette brouette est le char de la mort,

[1] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, t. 1er.

Carrick an Nankqu; et le cri de la fresaie annonce son passage. Il serait possible, ajoute M. Kératry[1], que cette image, d'ailleurs très-poétique, se liât chez les villageois armoricains, à l'idée de la charrette sur laquelle ils voiturent leurs morts.

BROWN (THOMAS),—Savant médecin anglais, mort en 1682 dans un âge très-avancé. Il combattit les erreurs populaires dans un savant ouvrage[2] que l'abbé Souchay a traduit en français, sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, ou examen de plusieurs opinions reçues comme vraies et qui sont fausses ou douteuses. 2 vol. in-12, Paris, 1733 et 1742. Ce livre, très-utile quand il parut, l'est encore aujourd'hui, quoique beaucoup d'erreurs soient dissipées. Les connaissances du docteur Brown sont vastes, ses jugemens généralement justes; quelquefois cependant il remplace une erreur par une autre; mais il faut avoir égard au temps où il vécut.

L'essai sur les erreurs populaires est divisé en sept livres. On recherche dans le premier la source des erreurs accréditées; elles doivent naissance à la faiblesse de l'esprit humain, à la curiosité, à l'amour de l'homme pour le merveilleux, aux fausses idées, aux jugemens précipités. Dans le second livre on examine les erreurs qui attribuent certaines vertus merveilleuses aux minéraux et aux plantes : telles sont les qualités surnaturelles qu'on donne à l'aimant, et le privilége de la rose de Jéricho, qui dans l'opinion des bonnes gens fleurit tous les ans la veille de Noël.

Le troisième livre est consacré aux animaux, et combat les merveilles qu'on débite sur leur compte et

[1] *Les derniers des Beaumanoirs*, chap. 26, note.

[2] *Pseudodoxia épidemica or enquiries in the vulgar errors*, etc., Londres, in-fol., 1646.

les propriétés que des charlatans donnent à quelques-unes de leurs parties ou de leurs sécrétions. Le quatrième livre traite des erreurs relatives à l'homme. L'auteur détruit la vertu cordiale accordée au doigt annulaire, le conte populaire qui fait remonter l'origine de saluer dans les éternumens à une épidémie dans laquelle on mourait en éternuant, la prétendue puanteur des juifs, les pygmées, les années climatériques.

Le cinquième livre est consacré aux erreurs qui nous sont venues par la faute des peintres; comme le nombril de nos premiers parens, le sacrifice d'Abraham, où son fils Isaac est représenté enfant, tandis qu'il avait quarante ans. L'auteur discute dans le livre sixième les opinions erronées ou hasardées qui ont rapport à la cosmographie et à l'histoire. Il démontre qu'il est impossible de savoir l'époque précise de la création, il combat les jours heureux ou malheureux, les idées vulgaires sur la couleur des nègres. Le septième livre enfin est consacré à l'examen de certaines traditions reçues, mais non suffisamment autorisées, sur le fruit défendu, la mer morte, la tour de Babel, les rois de l'Épiphanie, etc.

Le savant auteur de cet important ouvrage ne s'y montre ni superstitieux ni crédule; on l'accusa même d'être athée, à cause de sa profession de foi qu'il publia sous le titre de *Religio medici.* Cependant il croyait aux sorciers et aux démons. Le docteur Hutchinson en cite un fait bien singulier, dans son *Essai sur la sorcellerie*. En 1664, deux personnes accusées de sorcellerie allaient être jugées à Norwich; le grand jury consulta Brown, dont on révérait l'opinion et le savoir. Brown signa une attestation, dont on a conservé l'original, dans laquelle il reconnaît l'existence des sorciers et l'influence du diable; il y cite même

des faits analogues à ceux qui faisaient poursuivre les deux accusés, et qu'il présente comme incontestables. Sans doute que ce fut cette opinion qui détermina le supplice des malheureux prévenus; c'est, dit-on, le dernier exemple de cette barbarie que l'on ait vu en Angleterre. Il est fâcheux qu'il tache la mémoire d'un homme qui a rendu de si grands services à la cause de la vérité.

BRUHESEN (Pierre Van), — Docteur et astrologue de la Campine, mort à Bruges en 1571. Il publia dans cette ville, en 1550, son *grand et perpétuel almanach*, où il indique scrupuleusement, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à purger, baigner, raser, saigner, couper les cheveux et appliquer les ventouses. Ce fameux modèle de l'almanach de Liége fit d'autant plus de rumeur à Bruges, que le magistrat qui donnait dans l'astrologie fit très-expresses défenses à quiconque exerçait en sa ville le métier de barberie, de rien entreprendre sur le menton de ses concitoyens pendant les jours *néfastes*. François Rapaërt, médecin de Bruges, publia alors contre Bruhesen *le grand et perpétuel almanach*, ou *fléau des empiriques et des charlatans*[1]. Mais Pierre Haschaert, chirurgien, partisan de l'astrologie, défendit Bruhesen dans son *Bouclier astrologique, contre le fléau des astrologues de François Rapaert*[2]; et depuis on a fait des almanachs sur le modèle de celui de Bruhesen, et ils n'ont pas cessé d'avoir un débit immense.

BRULEFER. — C'est le nom que donnent les *Vé-*

[1] *Magnum et perpetuum almanach, seu empiricorum et medicastrorum flagellum*. In-12, 1551.

[2] *Clypeus astrologicus contra flagellum astrologorum Francisci Rapardi*. In-12, 1551.

ritables clavicules de Salomon à un démon ou esprit qu'on invoque; quand on veut inspirer de l'amour, et qui fait aimer des femmes ceux qui l'ont à ses ordres.

BRUNEHAUT, — Fameuse reine d'Austrasie, au sixième siècle, accusée d'une multitude de crimes et peut-être victime historique de beaucoup de calomnies. Dans le siècle où elle vécut, on ne doit pas s'étonner de trouver au nombre de ses forfaits la sorcellerie et les maléfices; et de tels délits méritaient bien, comme dit un chroniqueur, les horribles supplices qu'on lui fit endurer pendant quatre ou cinq jours. Il était juste en effet d'attacher à la queue d'un cheval indompté, et de faire mourir avec des atrocités sans exemple, une reine sorcière qui avait employé contre sa bru les charmes et la magie, qui avait noué l'aiguillette à son petit-fils. Elle besogna de telle sorte, ainsi qu'il se lit dans Aymoin, que le roi Thierry ne put aucunement connaître sa femme Ermenberge, par attouchement marital. — Voyez *Aiguillette*.

BRUNO (JOURDAIN), — Savant philosophe, né à Nole dans le royaume de Naples, au milieu du seizième siècle. Il publia à Londres, en 1584, son fameux livre de l'*Expulsion de la bête triomphante* [1]. Ce livre fut supprimé avec tant de soin, que les exemplaires en sont devenus excessivement rares. C'est une critique de toutes les religions; l'auteur y prétend que les évangiles sont plus absurdes que les anciennes mythologies, si l'on en croit ses détracteurs. Le fait est que son ouvrage est une plaisanterie dont l'idée est neuve et originale. La bête triomphante n'est point

[1] *Spaccio de la bestia triomphante, proposto da Giove, effetuato dal conseglo, revelato da Mercurio, recitato da Sofia, udito da Saulino, registrato dal Nolano, diviso in tre dialogi, subdivisi in tre parti. In Parigi* (Londres), 1584. In-8°.

le pape comme on l'a prétendu, mais la superstition en général. Jupiter assemble son conseil ; il exclut du ciel les dieux bizarres et les remplace par des vertus morales; tout ce livre est écrit avec infiniment d'esprit.

L'auteur ayant imprudemment voulu revoir sa patrie, après s'être montré philosophe, fut arrêté à Venise en 1598, transféré à Rome, condamné à mort par l'inquisition et brûlé vif le 17 février de l'an 1600, dans le champ de Flore, pour avoir attaqué la religion dans son expulsion de la bête. Il avait consumé beaucoup de temps à l'étude des rêveries hermétiques; il a même laissé des écrits sur l'alchimie [1] et beaucoup d'autres ouvrages dont quelques-uns ont eu, comme lui, les honneurs du bûcher [2].

BRUNON.—« L'empereur Henri III allait en bateau sur le Danube, en son duché de Bavière, accompagné de Brunon, évêque de Wurtzbourg et de quelques autres seigneurs. Comme il passait près du château de Grein, il se trouva en danger imminent de se noyer lui et les siens dans un lieu dangereux ; cependant il se tira heureusement de ce péril. Mais incontinent on aperçut du haut d'un rocher un homme noir qui appela Brunon, lui disant : « Évêque, sache que je suis un diable, et qu'en quelque lieu que tu sois, tu es à moi. Je ne puis aujourd'hui te mal faire ; mais tu me verras avant peu. » Brunon, qui était homme de bien, fit le signe de la croix, et après qu'il eut conjuré le diable, on ne sut ce qu'il devint. Mais bientôt, comme l'empereur dînait à Ébersberg, avec

[1] *De compendiosâ architecturâ et complemento artis Lullii*, in-16, Paris, 1582, etc.

[2] Particulièrement *La cena de le ceneri, descrita in cinque dialogi*, etc., in-8°., Londres, 1584.

sa compagnie, les poutres et plafond d'une chambre basse où ils étaient, s'écroulèrent; l'empereur tomba dans une cuve où il ne se fit point de mal, et Brunon eut en sa chute tout le corps tellement brisé qu'il en mourut. — De ce Brunon ou Bruno nous avons quelques commentaires sur les psaumes [1]. »

BRUTUS. — Plutarque rapporte que peu de temps avant la bataille de Philippes, Brutus étant seul et rêveur dans sa tente, il aperçut un fantôme horrible d'une taille démesurée, qui se présenta devant lui en silence, mais avec un regard menaçant. Brutus lui demanda s'il était dieu ou homme, et ce qu'il voulait? Le spectre lui répondit : « Je suis ton mauvais génie, et je t'attends aux champs de Philippes. » — Eh bien! nous nous y verrons, répliqua Brutus. Alors le fantôme disparut; mais on dit qu'il se montra de rechef au meurtrier de César, la nuit qui précéda la bataille de Philippes, où Brutus se tua de sa main.

BUCAILLE (Marie), — jeune Normande de Valogne, qui, au dernier siècle, passa d'abord pour béate, ensuite pour possédée. Elle vivait en commerce intime avec un moine qui la dirigeait. On ne parla d'abord que de ses miracles; elle guérissait les maladies désespérées; elle entendait d'une chambre à l'autre, quoique les portes et les fenêtres fussent fermées, tout ce qui se disait à l'oreille; on assurait qu'elle était servie en cela par son ange gardien; on ajoutait que notre Seigneur l'avait marquée des stigmates, etc. Cependant ses visions et ses extases devinrent suspectes; elle s'était dite quelquefois assiégée par les démons : de sainte on la proclama possédée. Le curé, pour s'assurer de la vérité des prodiges qu'elle opé-

[1] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. 3, chap. 16.

rait, la fit enfermer au secret; le moine, son directeur, s'effraie de cette mesure, et s'enfuit : ce qui redouble les soupçons. On reconnaît bientôt que les visions de Marie Bucaille ne sont que fourberie; qu'elle n'est en commerce ni avec les anges ni avec le diable. Elle fut fouettée et marquée [1] : peine qui était due plus justement au moine fugitif. Mais pour l'ordinaire les niais payent comme on dit, et les meneurs s'échappent.

BUCER (MARTIN), — Grand partisan de Luther, mort à Cambridge en 1551. « Étant aux abois de la mort, assisté de ses amis, le diable s'y trouva aussi, l'accueillant avec une figure si hideuse, qu'il n'y eut personne qui, de frayeur, ne perdît presque la vie. Icelui diable l'empoigna rudement, lui creva le ventre et le tua en lui tordant le cou, et emporta son âme qu'il poussa devant lui aux enfers [2]. »

BUCKINGHAM (GEORGE VILLIERS DUC DE), — Célèbre favori de Jacques I, mort à Porstmouth en 1628, illustre par ses crimes, ses perfidies et sa fin tragique. Le nom d'entrepreneur de la misère publique lui fut donné en plein parlement; et il porta avec lui l'horreur du peuple anglais, dont il fut le Richelieu, sans avoir les talens de ce grand homme.

On sait que Buckingham fut assassiné par Felton, officier à qui il avait fait des injustices. Quelque temps avant sa mort, Guillaume Parker, ancien ami de sa famille, aperçut à ses côtés en plein midi le fantôme du vieux sir Georges Villiers, père du duc, qui depuis long-temps ne vivait plus. Parker prit d'abord cette

[1] *Lettres du médecin Saint-André sur la magie et sur les maléfices*, p. 188. et 431.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 1er., disc. 1.

apparition pour une illusion de ses sens; mais bientôt il reconnut la voix de son vieil ami, qui le pria d'avertir le duc de Buckingham d'être sur ses gardes, et disparut sans en avoir reçu la promesse. Parker, demeuré seul, réfléchit à cette commission, et, la trouvant difficile, il négligea de s'en acquitter. Le fantôme revint une seconde fois et joignit les menaces aux prières, de sorte que Parker se décida à lui obéir; mais il fut traité de fou, et le brillant Buckingham dédaigna son avis. Le spectre reparut une troisième fois, se plaignit de l'endurcissement de son fils, et tirant un poignard de dessous sa robe : « Allez encore, dit-il à Parker; annoncez à l'ingrat que vous avez vu l'instrument qui doit lui donner la mort. » Et de peur qu'il ne rejetât ce nouvel avertissement, le fantôme révéla à son ami un des plus intimes secrets du duc.

Parker retourna à la cour. Buckingham, d'abord frappé de le voir instruit de son secret, reprit bientôt le ton de la raillerie, et conseilla au prophète d'aller se guérir de sa démence. Néanmoins, quelques semaines après, le duc de Buckingham fut assassiné. On ne dit pas si le couteau de Felton était ce même poignard que Parker vit dans la main du fantôme. Au reste, la vision, si elle n'est pas un conte, n'est pas impossible. On savait que le duc avait beaucoup d'ennemis, et quelques-uns de ses amis, craignant pour ses jours, pouvaient fort bien se faire des visions.

BUCON, — Mauvais diable, cité page 20 dans les *Clavicules de Salomon*. Il sème la jalousie et la haine entre les amans.

BUDAS, — Hérétique qui fut maître de Manès, et auteur de l'hérésie manichéenne. C'était, dit Pierre Delancre[1], un magicien élève des Brachmanes, et

[1] *Discours des spectres*, liv. 8, chap. 5.

en plein commerce avec les démons. Un jour qu'il voulait faire je ne sais quel sacrifice magique, le diable l'enleva de terre et lui tordit le cou [1] : digne récompense de la peine qu'il avait prise de rétablir par le manichéisme la divinité de Satan !

BUER, — Démon de seconde classe, président aux enfers; il a naturellement la forme d'une étoile ou d'une roue à cinq branches, et s'avance en roulant sur lui-même. Il enseigne la philosophie, la logique et les vertus des herbes médicales. Il donne de bons domestiques, rend la santé aux malades, et commande cinquante légions [2].

BUGNOT (ÉTIENNE), — Gentilhomme de la chambre de Louis XIV, auteur d'un livre rare intitulé : *Histoire récente* pour servir de preuve à la vérité du purgatoire, vérifiée par procès-verbaux dressés en 1663 et 1664, avec un *abrégé de la vie d'André Bugnot*, colonel d'infanterie, et de son apparition après sa mort. In-12, Orléans, 1665. Cet André Bugnot était frère d'Étienne. Son apparition et ses révélations n'ont rien d'original. Voyez *Purgatoire*, *Enfer*, etc.

BUISSON D'ÉPINES. — Selon une coutume assez singulière, quand il y avait un malade dans une maison, chez les anciens Grecs *tant vantés*, on attachait à la porte un buisson d'épines pour éloigner les esprits malfaisans.

BULLET (JEAN-BAPTISTE), — Académicien de Besançon, mort en 1775. On recherche ses *Dissertations sur la mythologie française* et sur plusieurs points curieux de l'Histoire de France. In-12. Paris, 1771. On trouvera dans ce dictionnaire ce que présentent de plus curieux ses deux principales dissertations sur Melusine et sur la reine Pédauque.

[1] Socrate, *Histor. Eccles.*, lib. 1, cap. 21.

[2] Wierius, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

BUNE, — Démon puissant, grand-duc aux enfers. Il a la forme d'un dragon avec trois têtes, dont la troisième seulement est celle d'un homme. Il ne parle que par signes; il déplace les cadavres, hante les cimetières et rassemble les démons sur les sépulcres. Il enrichit et rend éloquens ceux qui le servent; on ajoute qu'il ne les trompe jamais. Trente légions lui obéissent [1].

Les démons soumis à Bune, et appelés *Bunis*, sont redoutés des Tartares qui les disent très-malfaisans. Il faut avoir la conscience nette pour être à l'abri de leur malice; car leur puissance est grande et leur nombre est immense. Cependant les sorciers du pays les apprivoisent, et c'est par le moyen des Bunis qu'ils découvrent l'avenir.

BUNGEY (Thomas), — Moine anglais, ami de Roger Bacon, avec qui les démonographes l'accusent d'avoir travaillé sept ans à la merveilleuse tête d'airain qui parla, comme on sait [2]. On ajoute que Thomas était magicien, et on en donne pour preuve qu'il publia un livre de la magie naturelle, *de magiâ naturali*, aujourd'hui peu connu. Mais Delrio même l'absout de l'accusation de magie [3], et il avoue que son livre ne contient qu'une certaine dose d'idées superstitieuses. Une autre preuve qu'il n'était pas magicien, mais seulement un peu mathématicien, c'est qu'on l'élut provincial des franciscains en Angleterre, quoiqu'il fût aussi philosophe [4]. Mais c'était alors; et il y a fagots et fagots.

BUPLAGE, ou BUPTAGE. — « Après la bataille

[1] Wierius, *In Pseudomonarchiâ dæmon.*

[2] Voyez *Bacon.*

[3] *Disquisit. magic.*, lib. 1, cap. 3, qu. 1.

[4] Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc., p. 495.

donnée entre le roi Antiochus et les Romains, un officier nommé Buplage, mort dans le combat où il avait reçu douze blessures mortelles, se leva tout d'un coup au milieu de l'armée romaine victorieuse, et cria d'une voix grêle :

» Cesse, soldat romain, de dépouiller ainsi
» Ceux qui sont descendus en l'enfer obscurci.....

» Il ajouta en vers que la cruauté des Romains serait bientôt punie, et qu'un peuple sorti de l'Asie viendrait désoler l'Europe ; ce qui peut marquer l'irruption des Turcs sur les terres de l'empire. Après cela, bien que mort il monta sur un chêne, et prédit qu'il allait être dévoré par un loup ; ce qui eut lieu quoiqu'il fût sur un chêne ; et quand le loup eut avalé le corps, la tête parla encore aux Romains et leur défendit de lui donner la sépulture. Tout cela paraît très-incroyable, et l'effet ne suivit pas ces prédictions, car ce ne furent point les peuples de l'Asie, mais ceux du nord qui renversèrent l'empire romain [1]. »

BURGOT (Pierre), — Loup-garou brûlé à Besançon en 1521 avec Michel Verdun. Voyez *Verdun*.

BURTON (Robert), — Auteur d'un ouvrage très-original intitulé : *Anatomie de la mélancolie, par Démocrite le jeune*, in-4°., 1624 ; mort en 1639. L'astrologie était de son temps très-respectée en Angleterre, sa patrie. Il y croyait d'une foi ferme, et voulait surtout qu'on ne doutât pas de ses horoscopes. On ajoute, à ce propos, qu'ayant prédit publiquement le jour de sa mort, quand l'heure fut venue il se tua pour la gloire de l'astrologie et pour ne pas

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Traité dogmatique des Apparitions*, t. 2, p. 153. Leloyer, p. 253.

avoir un démenti dans ses pronostics. Cardan et quelques autres personnages habiles dans la science des astres ont fait, à ce qu'on croit, la même chose. Qui peut jamais connaître les limites d'un faux zèle dans quelque cause que ce soit [1]?

BUSAS, — Prince infernal. Voyez *Pruflas*.

BUTADIEU, — Démon rousseau qui eut commerce avec Claudine Rollet, après qu'elle lui eut donné six blancs pour faire dire des messes. Voyez *Rollet*.

BUXTORF (JEAN), — Savant Westphalien, célèbre dans la littérature hébraïque, mort en 1629. Les curieux lisent son *Abrégé du Thalmud*, sa *Bibliothéque rabbinique* et sa *Synagogue judaïque* [2]. Cet ouvrage, qui traite des dogmes et des cérémonies des Juifs, est plein des rêveries des rabbins, à côté desquelles on trouve des recherches curieuses.

BYLETH, — Démon fort et terrible, l'un des rois de l'enfer, selon la Pseudomonarchie de Wiérius. Il se montre assis sur un cheval blanc, précédé de trompettes et de musiciens de tout genre. L'exorciste qui l'évoque a besoin de beaucoup de prudence, car il n'obéit qu'avec fureur. Il faut, pour le soumettre, avoir à la main un bâton de coudrier; et, se tournant vers le point qui sépare l'orient du midi, tracer hors du cercle où l'on s'est placé un triangle; on lit ensuite la prière qui enchaîne les esprits,

[1] *Curiosités de la littérature*, trad. de l'anglais, par Bertin, t. 1er., p. 51.

[2] *Operis thalmudici brevis recensio et Bibliotheca rabbinica*, in-8°. Bâle, 1613. — *Synagoga judaïca*, in-8°. Bâle, 1603, en allemand et en latin; Hanau, 1604; Bâle, 1641.

et Byleth arrive dans le triangle avec soumission ; que s'il ne paraît pas, c'est que l'exorciste est sans pouvoir, et que l'enfer méprise sa puissance. On dit aussi que, quand on donne à Byleth un bon verre de vin, qu'il faut poser dans le triangle, il obéit plus volontiers, et sert bien celui qui le régale. Il faut avoir soin, lorsqu'il paraît, de lui faire un accueil gracieux; de le complimenter sur sa bonne mine; de montrer qu'on fait cas de lui et des autres rois ses frères : il est sensible à tout cela. On ne négligera pas non plus, tout le temps qu'on passera avec lui, d'avoir au doigt du milieu de la main gauche un anneau d'argent qu'on lui présentera devant la face. Si ces conditions sont difficiles, en récompense, celui qui soumet Byleth devient le plus puissant des hommes et le plus heureux. Il était autrefois de l'ordre des puissances; il espère un jour remonter dans le ciel sur le septième trône, ce qui n'est guère croyable. Il commande quatre-vingts légions.

BYRON. — *Le Vampire*, nouvelle traduite de l'anglais de lord Byron, par H. Faber; in-8°., Paris, 1819. Cette nouvelle, publiée sous le nom de lord Byron, n'est pas l'ouvrage de ce grand homme, qui l'a désavouée. On y reconnaît un peu son genre; mais ce n'est pas tout-à-fait son génie. L'auteur de cette production effrayante n'a pas suivi les idées populaires sur les vampires, il a beaucoup relevé le sien. C'est un spectre qui voyage dans la Grèce; qui fréquente les sociétés d'Athènes ; qui parcourt le monde; qui suborne les jeunes filles, et qui se marie pour sucer sa femme. Les vampires de Moravie étaient extrêmement redoutés; mais ils avaient moins de puissance. Celui-ci est aimable, séduisant; et, quoiqu'il ait l'œil *gris-mort*, il fait des conquêtes.

C'est, dit-on, une historiette populaire de la Grèce moderne que lord Byron raconta dans un cercle, et qu'un jeune médecin écrivit, à tort peut-être; car il remit un instant à la mode des horreurs qu'il fallait laisser dans l'oubli.

FIN DU TOME PREMIER.

Acme
Bookbinding Co., Inc.
100 Cambridge St.
Charlestown, MA 02129



THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

STALL-STUDY
CHARGE

CANCELLED

